

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

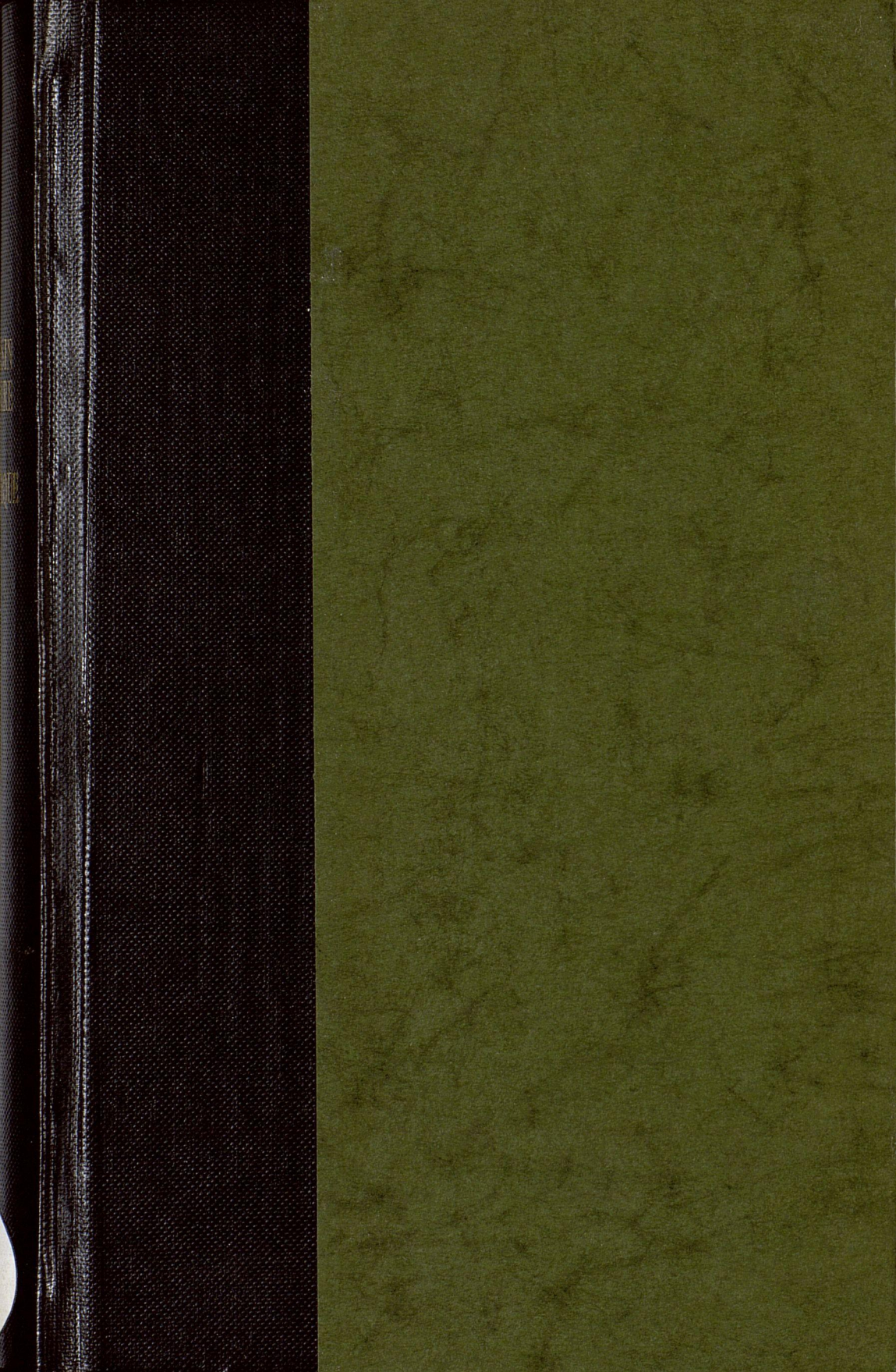
Le Magasin littéraire et scientifique, Gand, 15 janvier 1886 – 15 novembre 1886 (1^{ère}-6^e livraison).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par la bibliothèque royale de Belgique. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



II
82752
A

1886

LE MAGASIN
LITTÉRAIRE
ET SCIENTIFIQUE



GAND

Typogr. S. Leliaert, A. Siffer et Cie

RUE HAUT-PORT, 52

1886





EN AMÉRIQUE.

(*Journal de Voyage.*)

(*Suite. — Voir page 815.*)

Livingston, 23 février 1884.

LY suis. *Livingston Hôtel* (?) me compte au nombre de ses hôtes. Ce petit établissement est tenu par une dame et son mari. De celui-ci, rien à dire de particulier; si ce n'est que bien que moitié il compte au plus pour un petit quart. Les trois autres quarts qu'il s'est adjoints ont pour dimensions principales la largeur et la profondeur; la hauteur se trouvant ainsi sacrifiée. Néanmoins, femme et choses sont nettes et la joviale hôtesse a déjà eu soin de m'apprendre que sa mère était Hollandaise.



Le petit voyage que je viens de faire de Panzos à Livingston a été tout d'imprévu; ce dont je suis loin de me plaindre.

En écrivant de Panzos, quelques lignes plus haut, « je quitte à midi », j'ai consigné ma grande imprévoyance, et une impardonnable légèreté. A midi, en effet, nous trouvons bien le patron de l'embarcation à son poste, mais point de rameurs. Cet emploi fatigant est peu

couru. Nous revenons au village voir le juge de paix qui, par un des inexplicables cumuls dont cette République trois fois bizarre a le secret, se trouve être le représentant de toutes les autorités légales et autres. Oûi notre plainte, ce magistrat à tout faire, va réclamer en personne une couple de mayors qui, à leur tour, vont quérir les rameurs dans la montagne. Enfin, après deux heures et demie d'attente, l'équipage se trouvant au complet, je quitte Panzos avec plaisir et mon ami Georges à regret. Une dernière fois nous nous donnons rendez-vous à New-York, pour le premier mai.



Le canot qui m'emporte mesure huit mètres de longueur sur 1^m25^c de largeur. Il est creusé tout entier dans un tronc de bois dur. Le milieu est protégé par un berceau de feuilles de faux bananier. L'équilibre fort instable de cet esquif requiert de la prudence dans les mouvements, qui doivent s'exécuter horizontalement.

Heureusement la confiance que j'avais mise dans mon *inexpressible* de grosse serge du pays n'a point été déçue.

Avec des arrêts courts, mais fréquents, tant pour laisser reposer les rameurs, que pour attendre la fin de nombreuses averses, nous navigâmes toute la nuit sans trop de fatigue, aidés par le courant. Le patron de la barque ne put me dire la distance de Panzos à l'embouchure de la rivière, mais il comptait entre ces deux points soixante-quatorze *vueltas* ou méandres; sans cesse on paraît revenir sur ses pas. Les bords du Rio Polochic dans cette partie de son cours sont peu accidentés, fort boisés, jolis par conséquent mais assez monotones. Un naturaliste et un chasseur eussent trouvé un plaisir extrême

dans la multitude, l'éclat et la variété des oiseaux aquatiques qui, perchés sur les arbres des rives, endormis sur les bancs de sable, ou guettant leur proie du haut d'une branche à demi-submergée, n'accordent au canot qui passe sans bruit, que l'inattention et le dédain. Très peu farouches, c'est à peine s'ils s'écartent sans hâte à notre approche. Ma seule arme à feu était un ridicule petit revolver de poche. Extrait avec précaution de la malle au fond de laquelle il gisait depuis mon départ, il me servit à faire un peu de bruit. A quelques pieds de distance j'ajustai un bel oiseau gris-ardoise perché sur une branche. Aussitôt le coup parti, l'animal se laissa choir et disparut comme un plomb dans l'eau; ce qui permet de croire qu'il n'était pas blessé. L'équipage néanmoins, vil flatteur, cria doucement *bravo!* en caraïbe; je reçus le compliment avec dignité, mais bornai à cette apparence de succès mes exploits cynégétiques.

Toute la nuit des bandes de singes hurlèrent dans la forêt. Au point du jour nous débouchions dans la lagune d'Yzabal, plus respectés des moustiques qu'on aurait dû s'y attendre.

De vapeur : O. Nous devons aller à Yzabal, que nous atteignons quelques heures plus tard, grâce au vent favorable qui vient à point seconder les efforts suprêmes des pauvres galériens, dont je réveille les derniers restes d'ardeur à l'aide de genièvre allemand de contrebande.

A Yzabal, point de vapeur; ni *City of Belize* qui était parti à trois heures du matin pour retourner à Livingston, ni *G. Muncy* dont l'arrivée était attendue pour le soir seulement et qui, obligé de remonter, après visite de la douane, à l'embouchure du Rio, de décharger, recharger et revenir à Yzabal, ne pouvait quitter

ce dernier port pour retourner à Livingston que le dimanche soir ou le lundi matin.

Heureusement la barque de courrier, espèce de ponton muni de voiles, allait partir. Mieux valait en profiter que rester à me morfondre à Yzabal. En outre, il ne me déplaisait pas de faire une partie de canotage. J'avais le temps devant moi. Le steamer pour la Nouvelle-Orléans ne devait quitter Livingston que le lundi ou le mardi suivant.



Les termes de l'accord furent vite arrêtés.

Après un déjeuner à terre, où l'on me donna à sucer des nerfs de bœuf, je vins à bord.

La barque large et pontée mesurait environ quinze mètres de longueur. Point de chargement hors une douzaine de sacs de frigoles et deux seigneurs de soies tout habillés, gras et dodus. L'espace, aux passagers, ne faisait pas défaut. Après avoir fait remettre une partie des planches mobiles du pont, je suspendis mon hamac à l'ombre et ressentis tout le plaisir d'un confort extrême et d'une quiétude absolue. L'équipage se composait de Caraïbes : un patron, un second, deux matelots et les gigantesques femmes des deux premiers. Je remarquai, non sans plaisir, qu'elles portaient des alliances d'argent. Leurs manières, comme celles de tout l'équipage furent, dans l'espèce, parfaitement convenables. Leur vêtement se composait d'une longue chemise ou robe flottante.

A trois heures l'ancre fut levée et le ponton, trop plat pour bien louvoyer, partit, vent debout, les voiles bien remplies d'une brise assez agréable qui malheureusement ne se soutint pas.

Peu après le départ, je fis une distribution générale de friandises. Aux deux compagnons de S^t Antoine,

les miens pour le moment, les pelures d'excellentes bananes dont le second de la barque m'avait gratifié. Au capitaine, un paquet de vingt-cinq cigarettes détestables fabriquées à Coban et comprenant trois quarts de papier gris et un quart de tabac âcre et dur. Ce cadeau fut vivement apprécié. Autant pour l'équipage. Aux dames, trois aiguilles et quatre cigares par tête. Après des échanges compliqués, tout le monde eut la part qu'il désirait. On me remercia à la ronde et ma présence à bord fut vue du meilleur œil. Bientôt une forte odeur de papier brûlé se répandit dans l'atmosphère.

La nuit fut obscure; à dix heures la navigation dû être suspendue; peu après la pluie se mit à tomber avec violence. Au matin, nul changement; de plus absence complète de vent.

Et maintenant, terriens endurcis, triomphez! Suivant le principe bien connu des navigateurs d'eau douce, le fondement du canotage à voiles est la connaissance approfondie des ressources que peuvent offrir la gaffe et le cordeau. Ce sont des points de nécessité de moyen; hors d'iceux point de salut. Il en est de même en Amérique. Si les bois qui couvrent les bords de la rivière et du lac d'Yzabal ne nous ont pas permis l'humiliant emploi de l'utile cordeau, du moins nous l'avons remplacé de notre mieux par les rames et les perches, partout où le peu de profondeur de l'eau le permettait. Du matin à l'après-midi nous avons ainsi péniblement avancé. Heureusement vers le milieu du jour le temps et le paysage sont devenus fort beaux.

Près du village de San Felipe, les deux femmes et un matelot se mirent dans le canot et pagayant à genoux, avec une adresse et une rapidité merveilleuses, prirent en moins de rien au harpon une demi-douzaine de gros poissons appelés *Jacks* en Anglais-Caraïbe.

Leur longueur variait de un à deux pieds. Ces poissons sont plats comme la carpe; leur chair est ferme et brunnâtre et rappelle le thon pour la consistance et le goût. Le capitaine en fit aussitôt préparer et j'acceptai avec plaisir une part du festin, d'autant plus volontiers que la cuisine se faisait très proprement. C'était une diversion heureuse à mon régime cénobitique de sardines et d'œufs durs.

Vers trois heures la brise fraîchit et bien que toujours contraire nous permit d'arriver le soir à l'endroit où le Rio sort du lac. La dernière partie de cette nappe d'eau porte le nom de *Golfete*; elle est remarquable par la multitude d'ilôts de verdure qui la parsèment. Il y a là des points de vue charmants. On y jeta l'ancre pour la nuit.

Du *Golfete* à Livingston il n'y a pas loin et la rivière coule doucement, entre des berges rocheuses assez élevées et toutes couvertes d'une végétation puissante autant que variée. Un petit vent léger, mais favorable, nous fit arriver au port dans la matinée, après une quarantaine d'heures d'une navigation lente, mais point désagréable pour un fanatique de la voile, sauf en un point : les fourmis rousses. Ni sur le lac, ni sur la rivière, les moustiques ne se sont montrés importuns; par contre ces petites fourmis infestent toutes les embarcations quelconques qui naviguent dans ces parages. Leur morsure est cuisante et l'ampoule qui se forme persiste quelque temps.

Ainsi se termina une étape de mon voyage qui eut le double mérite de l'originalité et de l'imprévu. En arrivant à l'hôtel, le hasard me fit rencontrer notre consul de San Thomas, M. Esmenjaud. Il retourne à San Thomas demain ou lundi et m'a invité à l'accompagner. C'est un homme grand, vigoureux malgré son

âge. Il est remarquable à première vue par une longue et épaisse chevelure blanche.



Mardi, 26 fevrier 1884.

Le vapeur pour la Nouvelle-Orléans n'est arrivé que dimanche matin avec vingt-quatre heures de retard. J'ai été à bord retenir ma place. Il est allé à Puerto-Cortez et, mercredi matin, il sera de retour à Livingston pour prendre les passagers et continuer aussitôt sur Belize et la Nouvelle-Orléans.



Hier, profitant d'un petit bateau à vapeur poussif, occasion précieuse, qui allait à San Thomas porter dix-mille piastres pour le *Ferro Carril al Norte*, je suis allé faire l'excursion projetée à notre ancienne colonie. Le trajet, à petite vitesse, est de deux heures, et l'on suit tout le temps la côte du golfe où se voient de grandes plantations de bananiers dont tout le littoral fait une exportation considérable vers les Etats-Unis.

Mieux que toute description une photographie de San Thomas que je suis parvenu à dénicher chez le télégraphiste de l'endroit vous montrera que ce qui a été un morceau de la Belgique n'est plus qu'un campement d'Indiens. Quelques maisons, des huttes, alignées le long d'une espèce d'avenue et c'est tout. Il y a encore quatre Belges y compris le consul et sa famille. En tout, au maximum, deux cents habitants.

La situation est très-jolie et l'emporte de beaucoup comme beauté de site sur Livingston. Une plaine étendue, couverte d'herbe et de bouquets d'arbres

s'étend entre les montagnes boisées et la mer. Il y a place pour une ville importante, mais aucun agrandissement n'est probable surtout depuis la création du fameux port-Barrios, à une lieue de là, tête de ligne du chemin de fer. Le plan de cette ville à venir est magnifique. J'ai eu l'occasion de l'examiner. Les monuments, y compris une statue du Président, y ont déjà leur place marquée; il y aura logement pour trente mille habitants. Aujourd'hui, un vide dans les bois et deux ou trois chaumières marquent seuls l'endroit, où probablement ne s'élèveront qu'avec peine, les futures constructions.

Le climat de San Thomas comme celui de Livingston n'est pas malsain. Les fièvres paludéennes n'existent généralement point sur cette partie des côtes, et celles que l'on peut gagner sont d'un caractère assez bénin.

Il n'est donc pas exact que la non-réussite de la colonie Belge ait été due surtout aux influences d'un climat meurtrier. D'autres causes ont agi plus fortement.

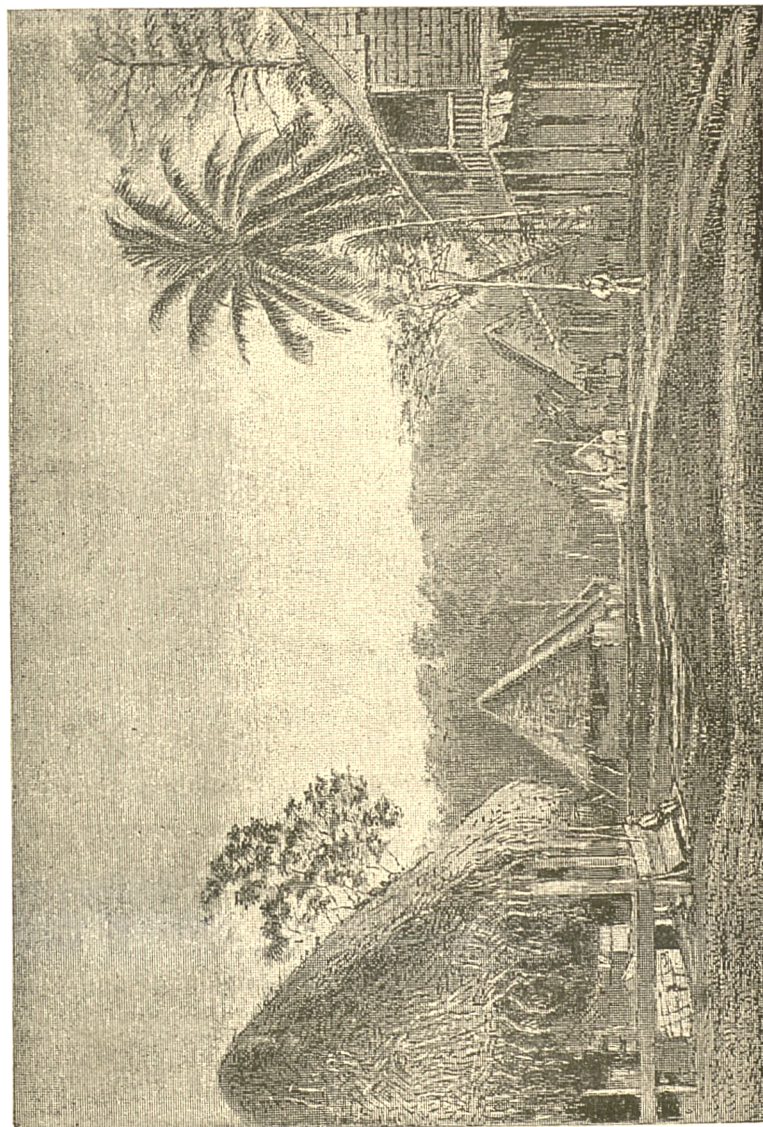
Tout d'abord, le chef de la colonie, l'Ingénieur Simons est mort avant d'y arriver. La direction est passée aux mains d'un capitaine d'infanterie qui ne rêvait que militarisme. Delà manque d'organisation et de direction intelligentes.

L'emplacement était mal choisi. Les seules cultures qui peuvent réussir ici sont la canne à sucre, le cacao, le caoutchouc et autres exploitations similaires, toutes choses parfaitement inconnues aux bons Belges qui n'ont su comment se débrouiller dans un milieu aussi différent de celui auquel ils étaient habitués.

L'argent et l'appui moral nécessaires ont également fait défaut : car, non sans raison, le consul me disait, que nos compatriotes étaient les moins aptes de tous les peuples à toutes espèces d'entreprises, par leurs

ANCIENNE COLONIE BELGE DE ST-THOMAS.

(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)



appréhensions ridicules à risquer au dehors un capital même petit. C'est là, soit dit en passant, la grande cause pour laquelle notre industrie trouve si difficilement des débouchés. Les Belges ont à un degré parfois supérieur, non seulement les qualités d'intelligence nécessaires au producteur, mais les ressources matérielles. Une chose leur manque, lacune funeste, un peu, un atôme d'audace.

Enfin, pour tout dire, les excès de la plupart des colons firent que le climat de ces pays chauds, plus débilitant assurément que celui du Nord, agît sur des constitutions affaiblies et acheva de les ruiner en peu de temps. Il est à remarquer que ceux d'entre les colons qui voulurent travailler et se bien conduire, là où le travail était possible, ont réussi. Plusieurs d'entre eux sont allés au Mexique, d'autres à l'intérieur du pays, dans le capitale. M. Esmenjaud m'en a cités quelques uns qui sont devenus des hommes importants. Tous ont prospéré.

Une assez grande quantité de terrains appartenait naguère encore à des Belges; mais ceux-ci ayant négligé malgré les avertissements réitérés de M. Esmenjaud, de payer les taxes, le gouvernement a émis un petit décret qui a confisqué le tout. Le procédé est vif; mais nos compatriotes y ont prêté, on ne saurait le nier. Par ce moyen le souvenir d'un essai malheureux de colonisation demeure seul; car toute trace matérielle a disparu. (1)

(1) En 1846, M. Blondeel-van Ceulebrouk, commissaire extraordinaire du gouvernement Belge, rédigea un long et instructif mémoire sur la colonie de San-Thomas (ou Santo Tomas), rapport qui fut déposé sur le bureau de la Chambre des représentants le 10 juin de la même année, par le ministre des Affaires Étrangères.

Il résulte de cette étude, sous forme de questionnaire, que

Les appels répétés du sifflet de notre petit vapeur monoroue m'obligèrent de prendre trop tôt congé de

dès l'origine, en dépit des nombreux et enthousiastes rapports de commissaires spéciaux envoyés pour étudier le terrain, l'ignorance, la négligence, l'incurie des principes de colonisation les plus élémentaires n'ont cessé de régner.

Ce rapport de M. Blondeel-van Ceulebrouk embrasse une période de cinq années : de 1841 à 1846.

Croirait-on que le choix des colons a été négligé au point d'expédier des infirmes !

On trouve dans un rapport du Dr Fleussu, un des médecins de la colonie qu'on avait envoyé d'Europe « une fille rachitique, « trois garçons dont l'un bègue, l'autre sourd-muet, le troisième « atteint depuis sa naissance d'une hernioplégie du côté droit, une « fille idiote et deux hommes asthmatiques. »

Le même médecin continue : « Depuis l'arrivée des premiers « colons, le pouvoir administratif n'a jamais eu une action assez « forte, assez sagement, assez régulièrement établie, un service de « santé constitué, un régime alimentaire approprié au climat, des « habitations convenablement construites, pour que l'on puisse « présager d'après un passé aussi anormal sous tous les rapports « ce que nous réserve l'avenir, si l'on continue à coloniser avec « autant d'imprévoyance et de désordre. Je ne m'étonne que d'une « chose, c'est qu'avec autant d'éléments destructeurs amenés par la « négligence, le défaut de soins, l'indifférence qui ont constamment « régné, le mauvais choix des colons, l'encombrement, la malpro- « preté, l'usage forcé des farineux, des salaisons, des liqueurs « falsifiées, les imprudences, les excès de table et des spiritueux « si abusivement et si longtemps prolongés, je m'étonne, dis-je, « que la mortalité n'ait pas été beaucoup plus forte. »

A un autre endroit, qui confirme absolument les paroles de M. Esmenjaud, on peut lire la réponse suivante à la question : « *A quelles causes faut-il attribuer la mortalité qui a régné « récemment dans la colonie ?* » — « On doit attribuer à bien « des causes la grande mortalité de l'année dernière (1843). Car « elle a été la suite d'une réunion de circonstances qui ont agi « autant sur le moral que sur le physique. Les espérances déçues, « naturellement suivies de la nostalgie, la rigueur de l'ancienne « direction, le travail excessif et forcé, les *exercices militaires* « en plein soleil pendant les heures destinées au repos et les « factions pendant les nuits humides sans le moindre abri contre « les pluies, le mauvais régime alimentaire, le découragement, la « contrainte morale, la privation pendant un certain temps des

mon aimable hôte. Moyennant plusieurs arrêts et avec la crainte de ne pouvoir continuer notre route faute

« secours de la religion, si utiles dans un pareil moment, l'absence
 « totale de distractions, le mauvais choix d'un grand nombre de
 « colons sous le rapport de la santé et des constitutions (conçoit-
 « on que l'on envoie dans une colonie naissante, où la question
 « de salubrité n'est pas entièrement résolue, des familles scrofu-
 « leuses, des personnes atteintes de carie, de phtisiques, des idiots,
 « des rachitiques, des boiteux, des aveugles, des asthmatiques et
 « des crétins?), l'encombrement et l'humidité des demeures, les
 « grandes chaleurs auxquelles la plupart n'étaient pas accoutumés,
 « les pluies longues et extraordinaires, les flaques d'eau stagnante
 « par suite du défaut de voies d'écoulement, les miasmes de dif-
 « férente nature qui s'en dégagent, le mauvais état des toitures,
 « la malpropreté, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de cases, la
 « misère et enfin les excès en boissons et en aliments.

« Toutes ces causes, que ma position m'a forcé de constater
 « chaque jour, étaient certainement bien suffisantes pour produire
 « ce triste résultat dans les climats les plus salubres; aussi y
 « aurait-il injustice à attribuer exclusivement au climat et aux
 « influences locales, ce qui incontestablement est dû en grande
 « partie à la négligence, à l'incapacité et à l'égoïsme des hommes. »
 En 1845 le nombre total des colons arrivés malades et infirmes
 d'Europe était de *cent seize*.

Traitant d'un point important, les habitations, M. le Dr Durant
 écrit : « Après trois années de résidence, les colons habitent de
 « misérables cases qui pouvaient à peine au moment du débar-
 « quement servir de demeures provisoires. »

M. Fleussu d'une façon plus générale ajoute : « Les cases
 « offrent peu de solidité. Elevées trop peu au-dessus du sol,
 « elles en attirent et entretiennent l'humidité, aussi nuisible à
 « la santé des habitants qu'à la conservation des matériaux de
 « construction. Les toitures en manacas sont des réceptacles
 « d'insectes et de reptiles. La pluie passe à travers de toutes les
 « cases couvertes de cette façon.

« A Santo-Tomas, à cause des brises régulières de terre et
 « de mer, l'exposition la plus favorable est celle du Nord et du
 « Sud; tandis qu'on leur a donné l'exposition d'Orient en Occident...

« De plus, la nouvelle forme de la ville en éventail inter-
 « cepte les brises si indispensables à l'aération d'une ville dans
 « les tropiques, et prescrit les cessions de terrain avec une
 « parcimonie qui serait injustifiable même en Europe, où la terre
 « a une si grande valeur. »

de combustible, notre sabot nous débarqua à Livingston vers le soir.

L'absurdité de ce règlement est d'autant plus inconcevable qu'on avait affecté à la ville 2500 hectares. Or le règlement nouvellement élaboré donnait aux colons un espace de trente mètres de profondeur sur dix de largeur, en tout 300 mètres carrés. A ce compte en n'employant que la moitié du terrain réservé, soit 1250 hectares, il y aurait eu plus de 40,000 maisons, c'est-à-dire une population de 280.000 âmes.

Il y avait néanmoins un pavillon-kioske destiné aux musiciens !

La question des miasmes paludéens se trouve au cours du rapport longuement traitée et nulle solution complète n'y est articulée. Il eut fallu évidemment des travaux d'assainissement qui n'ont été ni exécutés ni même tentés. Le choix de ce même territoire pour fonder une ville nouvelle est un bon argument en faveur de la salubrité de notre ancienne colonie.

Un point curieux assurément, que l'on peut appeler un comble de fétichisme administratif, était l'interdiction aux colons de toute initiative privée.

Voici comment s'exprime M. Blondeel-van Ceulebrouk (p. 93) : « Dans l'esprit de l'ancienne communauté, les travaux individuels « étaient interdits ; il fallait chasser, pêcher, cultiver, collectionner « pour l'administration, qui, en retour, devait à tous le salaire, « la nourriture, les habillements et une part des bénéfices.

« Ce système fâcheux sous tous les rapports eut pour résultat « tats inévitables d'anéantir toute industrie particulière. »

Quel peut-être le nom de l'employé crétin adjoint-surnuméraire auteur de ce régime fabuleux ?

Tout par l'Etat et pour l'armée ! Avec ces deux principes on peut fonder peut-être un Etat ou une colonie, mais on est assuré de les perdre.

Les premières administrations qui se sont succédées à la tête de notre pauvre colonie se répartissent comme suit :

1 ^o Du 19 mai 1843 au 24 octobre, M. le capitaine Philippot	5 mois, 5 jours.
2 ^o Du 24 octobre 1843 au 6 mars 1844, conseil colonial sous la présidence du R. P. Walle	4 » 10 »
3 ^o Du 6 mars 1844 au 1 ^{er} nov., M. le major Guillaumot	7 » 26 »
4 ^o Du 5 nov. 1844 au 1 ^{er} avril 1845, M. le capitaine Dorn	5 » 00 »
5 ^o Du 1 ^{er} avril 1845 jusqu'au 1 ^{er} novembre, M. le Baron de Bulow	7 » 00 »

Depuis l'arrivée des premiers colons 2 ans, 5 mois, 11 jours.

Le nombre des hôtes de l'hôtel avait augmenté, si bien que l'unique chambre disponible renfermait sept lits de camp. Durant la nuit deux de ces couchettes improvisées se détraquèrent, versant avec fracas leur chargement sur le plancher. On ne dormit guère, mais il y eut des accès homériques de rires polyglottes.

Nous sommes ici logés, au prix d'un dollar par jour. De l'air à volonté. La brise alizée du N. E. se lève tous les matins vers dix heures pour souffler avec une force moyenne et une régularité parfaite jusque vers onze heures du soir. La nuit règne un calme parfait, mais de jour comme de nuit la température est douce. On peut en jouir sans crainte des fièvres. Le vent de mer chasse les miasmes vers l'intérieur du pays. La durée de cette brise est de neuf mois. Trois mois de pluies ininterrompues constituent l'hiver de ces parages;

Les premiers colons, en arrivant, trouvèrent un hectare de terrain déboisé et un hangar ou magasin du gouvernement de Guatemala!

Dans l'espace de deux ans et demi la mortalité fut *deux cents et dix neuf* individus, dont huit seulement appartenaient à la population flottante étrangère.

Nous croyons avoir fait suffisamment connaître ce que fut la colonie Belge du Guatemala. Très probablement la plupart des malheureux qui s'embarquèrent pour cette lointaine destination croyaient se diriger vers un lieu de délices matérielles. Le souvenir de ces grossières aspirations se trouve consignée dans une chanson populacière de notre ville dont nous demandons pardon à nos délicates lectrices de citer un fragment :

Wie gaat er mée naar Verapa?
Daar moeten wij niet werken.
Eten en drinken op ons gemak,
En slapen gelijk een verken.

Qui accompagne à Vera-Paz? Là il ne faut pas travailler, mais on peut manger et boire à l'aise et dormir comme un c.....

cependant, l'été, les aguaceros et les orages ne sont pas rares.

Bien que depuis son érection en port libre Livingston ait prospéré et compte plusieurs maisons bien bâties en planches de sapin des Etats-Unis, on ne saurait y exiger encore tous les raffinements de la civilisation. Les vivres les plus difficiles à se procurer pour le moment est la viande de porc. Autrefois, c'était tout le contraire, et les pourceaux encombraient la voie publique en nombre illimité. Peut-être y avait-il excès. Quoi qu'il en soit, quelques Ladinós, de mauvaise humeur, furent se plaindre en haut lieu; le Président, sans autre forme de procès, rendit un arrêt *suicide* et en quinze jours, rapporte la véridique histoire, quatre mille victimes sans distinction de couleur, d'âge ou de sexe, rougirent de leur sang les rues de Livingston. Que sont devenus ces huit mille jambons, ces seize milliers de pieds, ces kilomètres de boudins?

Les Caraïbes, comme de juste, se montrèrent fort courroucés et leur ressentiment n'est pas encore apaisé. Un autre grief qu'ils articulent, cette fois contre les étrangers, est la construction de maisons de commerce et d'habitations précisément sur l'emplacement de leur cimetière qui s'étendait entre la mer et le Rio Polochic.



IV.

DU GUATEMALA A LA HAVANNE.

A bord du Steamer LUCY P. MILLER.

Samedi, 1 mars 1884.

Mon écriture malgré mes efforts me paraît avoir des hauts et des bas et suivre avec peine l'horizontale. C'est que la *Lucy Miller* lutte contre une assez forte brise de N. $\frac{1}{4}$ O. et une mer qui moutonne gentiment. Le navire n'est pas un marcheur et nous faisons à peine sept petits milles à l'heure. Le tangage est assez considérable. La suite des remarques sur le vapeur est réservée pour l'un des prochains numéros.



Tout arrive, a dit Talleyran; il ne connaissait ni le Guatemala, ni sa marine. En dépit des assurances formelles qui nous avaient été données, mercredi dernier, nul navire n'était encore signalé. Ce ne fut que vers trois heures après-midi que la fumée apparut au loin; il était nuit close quant l'embarquement eut lieu. Comme fiche de consolation, il nous fut dit, que si les steamers n'étaient pas obligés de quitter à jour fixe Livingston, leur contrat exigeait un départ à jour et heure déterminés de Belize et que le retard ne pouvait être de plus de vingt-quatre heures.

Je ne crus pas un mot de ce qui me parut être une mauvaise défaite et n'ai peut-être pas eu tort; car du train où bat l'hélice, nous pourrions nous

estimer fort heureux si le soleil de mercredi prochain se lève pour nous sur la Nouvelle-Orléans.



A neuf heures, mercredi soir, l'ancre fut levée; le temps était beau et chaud, la mer parfaitement calme. Nous fûmes assez diligents, un jeune allemand et moi, de nous assurer la dernière chambrette, si étroite et exigüe que celui qui le lendemain se leva le premier, dut faire ses ablutions la porte ouverte, avec un pied seulement dans la cabine. Le second eut l'avantage de pouvoir fourrer les malles dans les lits. Si le bateau eût roulé j'ignore le *modus lavandi* qu'il nous eut fallu adopter. Les lits étaient semblables à ceux de tous les navires bien que d'une dureté remarquable. La nuit fut bonne. Nos autres compagnons logèrent comme ils le purent dans le salon, également garni de couchettes.

En principe, — ai-je rencontré des principes sur ma route! — le trajet de Livingston à Belize doit se faire en douze à quatorze heures. Il fut de vingt-trois; ce qui revient à dire que nous n'y parvinmes que le jeudi soir à huit heures.

La cause principale de cette marche lente, a été l'embarquement, à quatre ou cinq reprises, d'énormes quantités de régimes de bananes, dont nous avons à bord plus de neuf mille. Le commerce de ces fruits sur les côtés du Honduras et du Guatemala est extrêmement actif. Un beau régime, comprenant de soixante à quatre-vingt fruits, se paie cinquante cents (fr. 2.50). Beaucoup pourrissent en route. Néanmoins la vente à la Nouvelle-Orléans est encore rémunératrice. Cette

culture est une excellente affaire pour le moment, et ne cessera probablement point de le demeurer à courte échéance.

Notre arrivée à Belize, pendant la nuit, ne permit pas aux passagers, en grande majorité arrivés à destination, de débarquer. Il fallut attendre le jour.



Belize et son territoire constituent le Honduras Anglais. La côte qui depuis Livingston s'abaisse insensiblement est ici complètement plate. Le climat y est très chaud; cependant il n'est pas considéré comme particulièrement malsain. On peut y gagner les fièvres, guérir ou trépasser ni plus ni moins que partout ailleurs sous les tropiques.

L'aspect de la ville, vue du large, est gai et ouvert. Peut-être le contraste présenté par les maisons de bois blanches et peintes avec soin, aux contrevents verts, avec les masures de terre-glaise et de chaume de Livingston et des autres villages de la côte a excité l'attention plus qu'il ne fallait. Cependant l'impression d'une ville propre, aux rues larges, bien bâtie en bois et en briques a été confirmée par une promenade de deux heures.

Balize compte environ 5000 habitants. Elle prend un accroissement rapide. J'ai compté en rade une dizaine de voiliers de cinquante à cinq cents tonneaux et deux vapeurs.

La ville n'offre aucun monument remarquable. Elle renferme plusieurs chapelles de cultes divers. J'y ai vu une école de filles dirigée par des sœurs et une école de garçons confiée à des frères qui portaient le costume des frères de St Jean de Dieu. Toutes deux à juger

du flot d'enfants qui s'y rendaient semblaient fort bien fréquentées. La population de Balize est fort mélangée; et la langue parlée par le peuple est un composé d'éléments divers et variables. Le plus compliqué des idiômes est celui des Caraïbes de Livingston. Les ancêtres de cette race faisaient partie des peuplades redoutables et cruelles qui, lors de la découverte du Nouveau-Monde habitaient le N. de l'Amérique du Sud. Quelques familles émigrèrent à l'île S^t Vincent, qui a appartenu aux Français avant d'être cédée à l'Angleterre. Leur idiôme primitif s'est enrichi de termes empruntés aux langues de leurs dominateurs, jusqu'au moment où, vers le milieu du siècle dernier, un brick anglais transporta un certain nombre de ces malheureux sur la côte alors presque déserte du Guatemala Espagnol.

Un élément nouveau prit place à côté des autres, qui acheva de rendre la langue actuelle des Caraïbes de Livingston un mélange informe de Caraïbe ancien, de Français, d'Anglais et d'Espagnol. Tels sont les renseignements que m'a donnés un vieil ingénieur Américain qui depuis longtemps habite les pays du centre Amérique et qui se trouvait en villégiature à Livingston pour cause de santé.

La petite visite à Belize m'a fait plaisir; c'était comme un retour à la vie civilisée. Nous sommes rentrés au bateau vers une heure et, après avoir embarqué le courrier, le tourne-broche a été remis en mouvement.

Cette côte du Honduras est dangereuse; à plusieurs milles en mer s'étend loin vers le Nord, une double et triple rangée d'ilots et de récifs. Nous venons précisément, car nous longeons toujours la terre bien qu'à distance, d'apercevoir une assez grande goëlette à sec sur un banc de roches.

Le capitaine est vexé. Il a trouvé pour venir de Nouvelle-Orléans vent debout et forte mer. Le vent et la mer sont de nouveau contre lui. A ce compte nous pourrions n'être rendus à notre destination que mercredi *soir* ce qui est une opinion plus mauvaise encore que j'ai émise de mon propre cru, quelques lignes plus haut.



Avant de quitter définitivement ces parages aussi curieux que primitifs, je dois mentionner la grande habileté des habitants des côtes du Guatemala et du Honduras à manier leurs canots soit à la pagaie, soit à la voile. Toutes les embarcations sont taillées dans un seul tronc d'arbre. Il s'en fabrique de toute dimension, depuis dix pieds de longueur jusque à dix mètres. J'ai vu à Livingston des *dingys*, comme on les nomme, de 10 m. environ de bout en bout, sur 1^m40 de largeur et 1^m25 de hauteur aux deux extrémités, d'un seul morceau d'une espèce de bois de fer. La forme pleine d'élégance et leur fabrication exige autant de coup d'œil que d'habileté de main. Les grands canots portent deux mâts, le plus élevé fixé au premier tiers sur l'avant. Tous deux sont munis de voiles appelées houaris et d'un foc. C'est une voilure d'un aspect agréable, d'un maniement aisé et établissant bien au plus près. La vitesse de ces embarcations par bonne brise est remarquable.

Les petits canots se manœuvrent à la pagaie d'une façon assez curieuse et invariable. Le pagayeur se tient assis ou à genoux. Grâce à un tour de main particulier, un seul homme, ou plusieurs ramant tous du même côté, font avancer l'embarcation avec une recti-

tude parfaite. C'est le pendant du coup d'aviron des gondoliers vénitiens. Hommes et femmes se montrent à cet exercice d'une égale habileté.



s. s. *Lucy P. Miller*. — *Lundi, 3 mars 1884.*

Les quarante-huit heures qui viennent de s'écouler depuis samedi midi ont été fort désagréables. La mer et le vent n'ont cessé d'augmenter et, hier matin, la brise était forte et la mer agitée. De plus, comme le vent combattait le courant, les vagues étaient fort irrégulières. L'ennui fut grand surtout dimanche de six heures à minuit. Vers le soir en effet le vent inclinant au N. E., prit le navire plus en flanc; les lames firent de même et la pauvre *Lucy Miller* fut en proie à ce mouvement de tire-bouchon, combinaison de roulis et de tangage et qui est le pire de tous.

Il ne faisait point mauvais cependant; mais les faibles dimensions du steamer l'obligeaient à danser sur la moindre crête blanche qu'il trouvait sur son passage.

En m'embarquant sur ce sabot je n'ai pas eu la main heureuse. Ce n'est pas un navire desservant régulièrement la ligne de N.-Orléans à Bélize et Livingston, mais un vapeur loué. Il n'a que 409 tonneaux; guère d'installation pour passagers. Sa machine insuffisante n'a qu'un cylindre. Son maximum de vitesse est neuf milles et demi avec la vapeur seule.

Pour peu que le vent et la mer lui soient contraires les superstructures de son pont et ses formes lourdes font rapidement tomber la vitesse à 5 1/2 et

4 1/2 milles à l'heure. Or c'est à peine si nous avons un vent frais et une mer dure. S'il avait dû souffler seulement un coup de vent, *a gale*, il est certain que la machine eut été impuissante à soutenir la lutte. Quatre milles et demi, c'est désespérant! Que de fois j'ai consulté le loch avec une amertume toujours renouvelée. Dans de pareilles conditions Belize et Nouvelle-Orléans sont bien éloignés l'un de l'autre. Notre mauvaise humeur et notre envie d'avancer ont été surexcitées encore, par la vue d'un magnifique vapeur paraissant se rendre à la Vera-Cruz et courant un nombre de milles considérable, sans que l'état de la mer qui le prenait par le travers parût seulement lui donner le moindre roulis. C'était un beau navire, marchant fièrement dans le vent et la lame. Je n'ai pu m'endormir que fort tard dans la nuit et fort imparfaitement.

Ce matin, le vent avait passé franchement à l'Est et les moutons blancs avaient disparu. Depuis, la mer ne cesse de se calmer, et la vitesse augmente progressivement.

Nous sommes par bonheur fort peu de passagers à bord. La plupart de ceux montés à Porto Cortez ou à Livingston ont débarqué à Belize et personne ne les a remplacés. Notre petit groupe se compose de cinq cavaliers, une femme et un enfant de six ans. Cette dame et son mari paraissent de condition fort modeste ainsi que l'un des autres passagers. Les deux derniers sont des jeunes gens l'un Anglais Américanisé, directeur d'une entreprise assez complexe dans le Honduras, et un Allemand M. Richard K. fils, négociant de Hambourg. Ce dernier voyage en touriste et parcourt l'Amérique depuis le mois de mai dernier. Il a toujours remonté vers le nord en commençant par le Chili et rentre chez lui

au mois de mai prochain. Avant de se mettre à la tâche il aura vu du pays et acquis de l'expérience. L'anglo-américain prend également une vacance. Il se fait donc, fait assez singulier, que dans ce coin du monde si peu fréquenté, trois passagers sur sept voyagent dans un but immédiat autre que le commerce ou les affaires. Tous deux et principalement l'Allemand, qui parle assez bien français et anglais, sont des jeunes gens d'éducation et d'un commerce agréable. Il est vrai que nous conservons la pleine liberté de nos mouvements et que chacun agit à sa guise, écrit, lit, dort ou fume comme et quand il lui plait. C'est la bonne méthode.

Le confort manque en tout. Il n'y a pas même un banc pour s'asseoir, à plus forte raison ni salon ni lieu de réunion quelconque. Les cabines, qui toutes sont sur le pont et jouissent d'une grande porte et d'une fenêtre, sont suffisantes pour une personne. Le nombre restreint de passagers permet à chacun de nous d'avoir son réduit; c'est heureux, car la salle à manger, outre qu'elle sert à une foule d'usages divers, ouvre sur la cuisine, ce qui n'est pas l'idéal de l'agrément. Après être resté longtemps assis, faute de mieux, sur les bittes, les glènes de cordages, l'affût du canon, l'ancre ou de vieilles chaises de bois; le seul endroit où l'on puisse se reposer est sa cabine et son lit.

Que je regrette le vieux *Don*!

La *Lucy Miller* repart dans quelques jours pour la Jamaïque. Je préférerais ne pas m'y rendre, que de remonter sur le pont de ce repaire à fourmis et à cancrelats. Connaissez-vous les cancrelats? Non, probablement. Il en est de diverses grandeurs. Tous les navires et spécialement ceux qui naviguent sous les tropiques en sont infestés, les maisons n'en sont point exemptes. Généralement ils sont noirs, plats, d'un

pouce et demi de longueur. Ça court avec une vitesse prodigieuse; ça se fourre partout; ça se cache le jour et vole le soir en faisant lic contre les murailles; ça pue; ça mange les provisions et se réduit à rien quand on les écrase. Après tout leur tort principal est de s'appeler cancrelats, un vilain nom; car ces bestioles ne font aucun mal aux gens et ne sont pas plus désagréables que nos hannetons.... n'était leur nombre. Mais il y en a!



Nouvelle-Orléans, mercredi 5 mars.

Arrivé en bon état ce matin, il faut songer au départ, car demain à sept heures, le steamer *Hutchinson* quitte pour la Havane. Il n'y a qu'un départ par semaine.



A bord ss. *Hutchinson* sur le Mississipi.
Jeudi, 6 mars 1883.

En moins de quarante-huit heures, voici la seconde fois que je parcours les cent-dix milles qui séparent New-Orleans de l'embouchure du Mississipi. Je ne m'attendais guère à un retour aussi précipité; mais suis loin de me plaindre. Il faut saisir l'occasion par les cheveux et se souvenir qu'elle est chauve. Très chauve en vérité l'occasion d'aller à la Havanne; car il n'y a qu'un départ par semaine, un seul cheveu auquel ou puisse se raccrocher. Je l'ai saisi; il ne m'a point glissé entre les doigts et me voilà à bord du vapeur *Hutchinson* de 1200 tonnes, descendant la rivière un peu plus rapidement que la *Lucy Miller* me l'a fait remonter.



Mardi dernier, le matin vers neuf heures, peut-être plus tôt, nous eûmes les premiers indices, avant de voir la terre, de la proximité où nous nous trouvions du célèbre fleuve. L'eau perdit sa transparence en passant par toutes les teintes qui peuvent séparer le bleu foncé du jaune; ensuite nous fîmes la rencontre de nombreux débris de bois. Vers midi le navire pénétrait entre les jetées en construction, après avoir remonté quelque temps déjà un fort courant de vase liquide.

Le Mississipi se jette dans le golfe du Mexique par trois bouches. Celle du milieu est seule employée, du moins par les navires, bien que ce soit la moins importante, car elle ne mesure pas cent cinquante mètres de largeur. Aussi l'effet est-il mesquin et la désillusion complète.

Je connais peu de paysages plus tristes que cette partie de la côte Américaine. Le pays est absolument plat, sans une dune, sans un obstacle quelconque pour reposer la vue. En dehors de quelques baraques affectées aux services du pilotage, de la douane, du phare, rien que de l'eau boueuse et des terres basses à demi inondées où poussent quelques joncs. C'est plus qu'il n'en faut pour engendrer les moustiques, le spleen et la fièvre jaune. Cependant la force du courant vous avertit que vous n'êtes pas dans un vulgaire canal. Les marées sont très faibles dans le Golfe du Mexique; un pied, pas davantage. C'est pourquoi le fleuve ne connaît pas les flux et reflux et la masse énorme de ses eaux coule toujours vers la mer avec une vitesse de quatre à cinq milles à l'heure, la vitesse maximum du flot devant Anvers. Les formalités de la douane accomplies, en ce qui concerne le navire et le pilote pris à bord, la *Lucy*

Miller à toute pression, mais ne faisant pas plus de six petits milles, se mit à remonter le fleuve. Au bout de deux heures environ nous avons dépassé l'endroit où les trois branches de rivière prennent naissance. A partir de la jonction jusqu'à la Nouvelle-Orléans le paysage ne change guère. A droite et à gauche des plaines basses, que viennent égayer çà et là quelques plantations d'orangers. Les autres arbres sont sans feuilles, ce qui nous paraît singulier à contempler, ou garnis seulement de leur première verdure, signe du printemps dont l'influence déjà se fait sentir sous cette latitude.

Le Mississippi est un fleuve puissant. Sa largeur ordinaire est de 400 à 600 mètres. Actuellement il est très-élevé à cause d'inondations terribles qui ont eu lieu tant dans la partie supérieure de son cours que dans les bassins de plusieurs grands tributaires. Aussi presque partout est-il sorti de son lit. Bien que jusqu'ici les digues aient résisté et que d'après les journaux le danger paraisse écarté, il suffirait d'un supplément de crue de deux à trois pieds pour inonder tout ce plat pays y compris la ville de Nouvelle-Orléans. Pour cette dernière cité le danger commencera avec un pied et cinq pouces d'eau en plus. Aussi le courant est-il plus fort et les eaux plus limoneuses que d'ordinaire. Le spectacle de nuit, au clair de lune, était imposant. Des bois de toutes dimensions étaient charriés en nombre très considérable heurtant parfois l'étrave et forçant l'attention du pilote. Aujourd'hui que je repasse ici, de jour, l'impression qui me reste est la même. L'idée dominante demeure : quel désastre si les digues venaient à se rompre. Le niveau cependant n'est pas encore aussi élevé qu'en 1874, du moins sur certains points.

Il existe sur le parcours quelques plantations de cannes à sucre. Vu la rigueur relative du climat, le rendement n'est pas très-fort, et il faut replanter tous les deux ans.

Les bâtiments de ces diverses exploitations, une demi-douzaine de petites agglomérations de maisons, quelques baraques de bois éparses, sont les seules constructions que l'on rencontre. Les principales sont celles du poste de quarantaine.

Je n'ai rien à dire de notre arrivée devant la ville à cinq heures du matin. Je dormais et m'étant levé au coup de canon tiré par le navire, j'ai vu que je ne pouvais rien voir à cause du brouillard. A six heures, nous étions à quai et après visite des bagages, le char qui emportait nos malles nous déposât aussi M. R. K. mon compagnon d'occasion, et moi devant l'hôtel de la Cité, *City Hotel*. C'était un hôtel Américain. Si toutes les hôtelleries de ce style ressemblent à celle-là, c'est chose peu engageante que de devoir y revenir. Dans ce pays de liberté, d'égalité et de culte du dieu dollar, il faut venir dépouillé des préjugés du vieux monde, se faire sa place au soleil et à table et se montrer à l'occasion aussi impoli que ses voisins pour éviter qu'ils ne prennent avantage de ce qu'ils auraient hâte de considérer comme une faiblesse et un manque d'habileté.

Ceci est le résumé d'un premier aperçu du pays Yankee; aperçu bien défavorable vous le voyez, mais que j'exprime sans préjudice de correction, et des changements qu'une visite à d'autres villes et des observations nouvelles m'y pourraient faire apporter dans la suite.

Nouvelle-Orléans est une ville considérable puisqu'elle compte 180,000 habitants. C'est la deuxième

en antiquité des Etats-Unis, Boston seule est son aîné. Quelques bâtiments qui servent à la municipalité ont été bâtis au siècle dernier dans le style Français de cette époque. Ils sont malheureusement assez délabrés.

La ville se partage en quartier français et anglais. Le premier comprend les maisons d'habitation, le second plus récent est le centre du commerce. Les rues sont généralement assez étroites et pavées horriblement de grands blocs de deux pieds carrés qui n'ont pas été revus depuis leur placement. Les égouts sont à ciel ouvert et doivent être l'occasion de bien des chûtes. La ville anglaise a *une* belle rue : c'est *Canal-street*; large comme un boulevard et garnie des deux côtés de beaux magasins. Cette rue est indéfiniment longue car elle conduit du fleuve à la campagne. C'est une belle perspective. Toutes les maisons, et j'ai parcouru la majeure partie de la ville anglaise, à peu d'exceptions près sont construites en vue du commerce, à la hâte, sans soins ni cure de l'élégance. Le bâtiment de la bourse des cotons est joli; par contre la construction qui abrite les bureaux de la douane, de la poste, etc., est l'un des plus hideux que j'ai rencontrés. Figurez-vous un immense bloc carré presque sans une saillie, de granit gris. C'est tout. Par contre la distribution intérieure est superbe. L'activité commerciale est très-grande; aussi rien de ce qui a rapport au transport des hommes et des choses n'est oublié. L'étendue des quais en bois est considérable. De multiples voies de chemin de fer les longent et les locomotives circulent au milieu des chevaux et des charettes. Une douzaine de lignes de tramway, se rencontrent dans *Canal-street*. Ce que l'on voit le plus sont des baraques, des débits de liqueurs, des magasins de quincaillerie et de cotonnades; tous objets de vente rapide et jour-

nalière. On ne saurait mettre en doute que la ville ne soit appelée à un développement rapide et que par la suite l'aspect encore très primitif sera transformé. Tous ces magasins ont l'air d'être seulement provisoirement élevés. Il serait plus exact de les nommer des abris à marchandises. La plupart ont des profondeurs énormes. Il y a encore bien du terrain inoccupé.



Après avoir pris possession à l'hôtel d'une petite chambre pour deux, sale, bien qu'au premier étage, je crus que l'affaire la plus importante après l'envoi d'un câblegramme et des lettres, était de m'assurer une place pour le steamer de la Havanne qui partait le lendemain. Le bureau de M. Morgan, le Vanderbilt ou le Jay Gould du Sud était à vingt pas de l'hôtel, ce que je connus plus tard ; car le *manager* à qui je m'adressai me répondit : « *Cross the river,* » (passez la rivière) et me tourna le dos. Il soufflait une forte brise du S.-O. qui soulevait la poussière en gros nuages noirs.

Suivant l'indication sommaire qui m'était donnée, je me rendis sur le quai et pris un supplément d'information au bureau de police.

J'eus à marcher pendant une demi heure puis trouvai le *ferry-boat* de M. Morgan qui transporte les passagers et les trains de chemin de fer d'une rive à l'autre.

Pendant le trajet, le machiniste, plus obligeant, m'apprit que le bureau était en ville et que de l'autre côté, à *Algiers* (Alger), je trouverais seulement le vapeur et le quai de déchargement. Au fond cette petite excursion sur ce fleuve, qui a ici près d'un kilomètre de

largeur, n'était pas désagréable et ma bévue n'avait aucune importance. Je m'étais peut être insuffisamment ou incorrectement expliqué en demandant le bureau du « steamer » dans l'ignorance où j'étais que tous les services de terre et de mer de ce riche monsieur se trouvaient réunis dans une espèce de temple grec à côté de l'hôtel.

Après une courte visite au vapeur que je trouvais joli, de bon aspect et muni d'aménagements excellents, je repassai la rivière et m'en allai tout droit cette fois là où j'aurais dû me rendre une heure plus tôt.

Les constructions du côté d'Algiers sont de petites baraques de bois informes, mais déjà nombreuses. Tout, sauf l'alignement, est encore à faire.

Au bureau, la première question fut : « Votre passe-port est-il visé? — Non. — Allez et revenez. » Le vice-consulat d'Espagne, heureusement, était à deux pas au second étage d'un assez vaste bâtiment. Aucune difficulté ne surgit, moyennant le paiement de deux dollars. J'appris en outre que la qualité de Belge était une cause d'économie : car le tarif du visa à deux dollars était octroyé aux seuls sujets du royaume de Belgique, tandis qu'un Anglais, un Français, un Allemand devaient payer le double.

Demandant au secrétaire du vice-consul, pourquoi le passe-port était exigé pour se rendre aux colonies Espagnoles, il me répondit assez naïvement : « qu'il « y avait déjà la-bas un nombre suffisant de gredins « pour que le Gouvernement des îles prit à souci de « n'en pas laisser entrer davantage. »

Après l'acquisition d'un vaste chapeau Yankee pour remplacer mon casque hors de service et de divers autres menus objets à des prix inconnus en Europe, où rien n'est cher en comparaison, je rentrai à l'Hôtel,

vers deux heures. La manière de dîner américaine n'a pas eu l'heur de nous plaire. La carte que l'on vous met entre les mains est chargée d'une multitude de mets variés. Vous faites votre choix complet et l'on vous apporte le tout à la fois dans autant de petits plats; chaque convive en ayant devant lui une demi-douzaine et parfois davantage suivant son appétit. Puis, couteau et fourchette vont de l'un à l'autre. Le tout est expédié en quelques minutes avec l'assaisonnement d'un verre d'eau glacée. Ces Américains sont tellement affairés qu'ils n'ont pas le temps de manger, à peine celui d'engloutir. C'est une habitude qu'ils conservent. Ainsi, sur le bateau, où nous avons quelques spécimens de barbes crasseuses et d'ongles en deuil à côté d'autres « gentlemen » plus en forme, tous dévorent, comme en un concours de rateliers perfectionnés. Après quoi ils vont s'asseoir à l'arrière, fumant des cigares infects ou même d'ignobles pipes, de l'air ennuyé d'un martyr sans conviction.

C'est de la pose dans bien des cas. Car, s'il est vrai que des gens sont surchargés de travail et d'affaires au point de trouver à peine le temps de se nourrir, il en est bien davantage qui ont seulement le moyen de se payer les apparences d'une telle somme d'occupations.

Une promenade par la ville fit venir l'heure où mon compagnon devait se rendre chez un compatriote dont il avait accepté l'invitation. Il me vint alors à l'idée de visiter un des célèbres bateaux à vapeur appelés « saloon boats » qui font ici le service des rivières. J'avisai le plus grand du nom de « *H. M. Witt*, » un monstre.

Ces bâtiments ont à peine quatre ou cinq pieds de tirant d'eau; condition indispensable pour la navigation de rivière à niveau variable. Leur coque très-plate

rachète ce défaut par une énorme largeur. Le « *H. M. Witt* » jauge plus de 2500 tonnes. Ces vapeurs ont trois étages. Celui de dessous, qui comprend deux vastes plates-formes latérales, sert aux marchandises, aux machines, aux soutes. Au premier étage, un salon occupe toute la longueur du navire, bordé des deux côtés par une rangée de superbes cabines, ou plutôt de chambres, car chacune contient un lit double de grandes dimensions, deux lavabos de marbre blanc, une armoire et divers autres meubles. Le grand salon du *H. M. Witt* mesure en longueur cent six pas et huit pas en largeur. Extérieurement aux chambres à coucher sont les services divers, tels que salon de coiffure, salles de bains, cuisines. Je n'ai jamais rien vu de comparable en ce genre pour la richesse, le confort et la bonne disposition. Inutile de dire que le salon était meublé d'innombrables fauteuils, de tables à tous usages et d'un piano à queue. Véritablement un voyage dans ces conditions est une partie de plaisir, aussi longtemps que nulle explosion de chaudière ne vient abîmer la carcasse du vapeur et celles des passagers. Un seul bateau de ce genre a apporté l'an dernier à la Nouvelle-Orléans une cargaison de balles de coton, de barils d'huile, de graines, de bois, représentant un chargement égal à 10.500 balles. C'est colossal.

Le toit du salon forme un troisième étage, ou promenoir. On y trouve les logements des officiers et du pilote.



Les Jésuites ont une résidence à la Nouvelle-Orléans; je le savais et me mis à leur recherche afin d'aviser un confesseur. J'espérais bien mettre le doigt

dessus à simple vue. Mes prévisions ne furent point trompées.

Quelques personnes qui entraient et sortaient d'une grille semblèrent indiquer l'existence d'une chapelle catholique. Il commençait à faire peu clair. En approchant, je pus voir un bâtiment qui devait être une église, mais offrant un revêtement en planches goudronnées sur une partie du mur supérieur et des tours inachevées. Des baies des plusieurs formes perçaient les murs. Les portails étaient byzantino-arabes avec des arcs garnis de festons; enfin, levant les yeux, j'aperçus dans les ogives douteuses des fenêtres, des ornements appliqués qui pouvaient être du gothique chinois. Mes derniers doutes étaient levés. J'entrai et toute la série des saints et des bienheureux de l'ordre m'apparut en rose tendre, en bleu céleste, écartelés sur les verrières et soumis à la torture inconnue au moyen-âge des croisillons et des meneaux.

J'ai oublié de noter la rencontre d'une douzaine d'Indiens authentiques en grand costume de peaux, de couvertures écarlates, de plumes, et en peinture de fête vermillon et jaune, c'est-à-dire la moitié supérieure de la figure rouge l'autre couleur d'ocre. Trois ou quatre d'entre eux étaient des hommes superbes. C'est la troupe qu'exhibe le fameux tireur Dr Carter venu récemment en Europe.



Nous sortons en ce moment (4 1/2 h.) de la rivière. Le trajet descendant a pris sept heures (de 9 1/2 h. à 4 1/2 h.) au lieu de dix-sept que nous a demandées le voyage en amont. Bien que le *Hutchinson* ne soit pas un marcheur extraordinaire, ni peut-être même un bon marcheur, c'est un bateau confor-

table et plein d'agrément qui ne manque pas comme la *Lucy Miller* de bancs, de chaises ni de fauteuils. De la petite table de marbre, d'où je vous écris dans le salon à l'arrière du navire, on jouit, comme sur les steamers du Rhin de la vue complète du paysage à droite, à gauche et derrière, sans devoir faire plus que lever et tourner la tête. C'est charmant.



Vendredi, 7 mars.

Immédiatement au sortir du fleuve nous avons eu le spectacle assez curieux d'un brouillard épais, mais ne s'élevant pas à plus de quelques pieds au-dessus de la mer, laissant les mâts des navires à l'ancre et ceux de deux vapeurs qui sortaient avec nous parfaitement visibles. Néanmoins les sifflets retentissaient partout.

Sous le rapport des sifflets et de leur usage les Américains me paraissent fantaisistes, non-seulement dans l'emploi, mais dans le choix de ces instruments. Ils usent et abusent des signaux et des saluts et mettent sur un bateau plusieurs sifflets de tons différents mais harmonisés. Les remorqueurs en ont deux et j'en ai compté jusque cinq sur les « saloon boats. »

Après une heure de navigation le temps s'est éclairci pour se rembrunir vers les sept heures. Une petite pluie est tombée une partie de la nuit. Ce matin le temps était beau, et ne fait qu'améliorer. Le vent est S. E., jolie brise. Il y a un peu de mer et quelques crêtes blanches qui occasionnent un roulis très régulier, mais de peu d'amplitude. Le navire fait de dix à onze nœuds; il me paraît sujet à rouler à la moindre occasion.

La société à bord est morose, et n'offre aucune

ressource. Nous sommes une quinzaine d'hommes, trois dames, et deux fillettes avec leur gouvernante. La plupart des passagers ont des manières dignes d'un peuple, libre peut-être, mais peu policé, et qui me choquent profondément. Le seul voyageur avec lequel je cause est un jeune Prussien de la Nouvelle-Orléans, officier de cavalerie et négociant; pas autre chose. Il doit retourner en Allemagne tous les deux ans faire deux mois de service. Hier je l'ai renversé, moralement s'entend, et ceci vous prouvera qu'il n'est pas bien fort.

Causant de nos pays il me demanda : « Si les Jésuites étaient encore tolérés en Belgique et n'avaient pas été chassés? » A cela je fis la réponse toute naturelle que la constitution protégeait les Jésuites aussi bien que tous les autres citoyens et les étrangers qui ne contrevenaient point aux lois. — Mais ils s'occupent cependant de politique? — Les Jésuites de politique? Jamais les Jésuites ne s'en occupent, en dehors des devoirs communs à tous les citoyens; c'est-à-dire le vote, les jours d'élection pour ceux d'entre eux qui sont électeurs. — Comment pas de politique?... — Non. Jamais.

Il se mit à parler café. Ma réponse avait bouleversé toutes ses idées relatives à la Belgique et à sa politique à laquelle les Jésuites ne prenaient aucune part.



ss. *Hutchinson*, 8 mars. — *Cedar Keys (Florida)*.

Avez-vous souvent entendu le nom de *Cedar Keys*? Probablement non. Pour mon compte, jamais. La connaissance que j'ai faite de ce groupe de maisons de bois n'enricha guère mes souvenirs. Le nom de cette place provient du bois de cèdre que l'on trouve à quelque distance dans l'intérieur des terres et que l'on

exporte en grande quantité principalement en vue de la fabrication des boîtes de cigares et des crayons. C'est tout ce qu'il y a à dire. Vous trouverez ce nom sur une bonne carte un peu au-dessus du 29° degré lat. N. C'est notre première étape. L'île de Key-west située au S. de la Floride, environ à 300 milles d'ici, sera notre second arrêt avant la Havanne, où nous n'arriverons guère que mardi matin. Quelques passagers ont quitté le navire. Un nombre beaucoup plus considérable venu par chemin de fer de Nouvelle-Orléans, pour raccourcir d'autant le trajet sur mer, est monté à bord. Parmi eux M. Landauer, consul Belge de la Nouvelle-Orléans qui se trouve être un Israélite Allemand. M. Landauer m'a donné un renseignement utile : c'est de prendre soin d'avoir regagné les Etats-Unis avant le 1^r mai, pour éviter la quarantaine de dix à vingt jours imposée à partir de cette date à tout navire venant des Antilles. Dont acte.



— Un petit trait de mœurs américaines.

Vous vous souvenez probablement du maître de poste d'Haïti, à Jacmel, dont je vous ai décrit les bottes éculées et les habits en guenilles. Il était cependant quelque chose et il mangeait au ratelier officiel. Pourquoi le lampiste de l'*Hutchinson* ne deviendrait-il pas député, ou sénateur, ou président des Etats-Unis?

J'étais à éplucher hier soir le sextuple numéro du *New-York Herald* de dimanche dernier. Le « gentleman » préposé aux quinquets vint sur une chaise en face de moi prendre sa place à la lumière d'une lampe allumée par ses propres mains.

Après un soupir il me dit « : J'ai eu tant d'ouvrage

aujourd'hui que je n'ai pu trouver le temps de lire les journaux et cependant je suis *obligé* de les lire (*sic*).

— Mon numéro du *New-York Herald* est à votre service. Vous êtes républicain, Monsieur?

— Non; démocrate. Si vous le permettez je vous demanderai tantôt votre journal.

— Ne vous gênez pas.

Après quelques instants de lecture, il retire ses lunettes, croise les bras et me regardant en face :

— Monsieur que pensez-vous du libre-échange? (of the free trade.)

Très-joli et certifié rigoureusement conforme.



Depuis notre arrivée à Cedar Keys le signal est hissé qui indique l'approche d'une bourrasque. Le vent souffle assez fort du S. Mais il n'y a point d'apparence de mauvais temps. Nous trouverons donc vent debout et probablement un peu de mer, mais le vapeur est bon.



S. s. *Hutchinson*, 9 mars.

Environ une heure après avoir écrit les lignes qui précèdent, un brouillard fort épais s'est levé brusquement et a duré jusqu'à ce matin, nous obligeant à passer la nuit à Cedar Keys. Le brouillard s'est dissipé vers neuf heures tout aussi rapidement qu'il était venu. Il fait maintenant superbe. Le coup de vent de hier a laissé des traces et le vapeur roule un peu; ce qui suffit à rendre plus de la moitié des passagers mal à l'aise.

V.

CUBA. — SAINT-THOMAS. — PORTO-RICO.

La Havanne, 13 mars 1884.

La seconde escale du bateau fut Key-West.

Comme vous pouvez le voir sur la carte, il existe entre la pointe sud de la Floride et Cuba une masse de petites îles portant différents noms. Ce ne sont que des îlots bas, sablonneux et parfaitement infertiles.

La spécialité de la ville de Key-West est la manufacture de cigares avec du tabac de Havanne. Ce tabac en feuilles paie peu de droits d'entrée aux États-Unis, tandis que les cigares fabriqués sont soumis à une taxe élevée. C'est une petite ville propre et d'aspect assez gai mais la poussière couvrait de maigres arbres d'une épaisse couche grise. J'ai été fort étonné de rencontrer sur ce lopin de terre un assez grand nombre de chevaux. Il me paraît cependant que si jamais on y fondait une société hippique il n'y aurait pas autre chose à faire qu'à régulariser la plage et à donner comme piste le tour de l'île. Nous n'y sommes restés que trois heures; et le soir nous avons poursuivi notre route par une des nuits les plus claires et les plus agréables dont j'aie souvenir.

Parmi les passagers montés à Key-West se trouvaient le comte de Danvicourt, autrichien, et un principule allemand, Henri XV de Pless, général honoraire. Ces deux gentilshommes font le tour du monde. Entre autres bagages ils emportent chacun six fusils.

Le capitaine du steamer était un homme qui aurait pu difficilement prétendre au qualificatif d'homme du

monde bien qu'il fut rempli de prévenances pour ses passagers; c'était comme on dit en Anglais un *good hearted fellow*, un homme rond et cordial.

Un soir il réunit dans sa cabine les allemands du bord. L'un d'eux m'a raconté que trinquant avec Son Altesse, le brave capitaine lui démit à moitié l'épaule d'une application de sa large patte en lui disant : « *Well now, Prince*, j'espère que vous vous trouvez « tout à fait confortable. J'ai fait pour cela tout ce « qui était en mon pouvoir. »



Au point du jour, le 11 mars, nous étions en vue de la Havanne où nous sommes arrivés de bonne heure. Le panorama de l'île est superbe. Il est vrai que tout concourait pour en faire ressortir les beautés. Un temps serein, une atmosphère d'une transparence parfaite permettaient de distinguer les moindres détails de la côte; le soleil levant éclairait la ville et mettait en relief, comme en les dorant, les tons divers des édifices.

Plus tard, dans la journée, l'excès de lumière et de chaleur trouble l'atmosphère et brouille la perspective.

Le port, naturel, est incomparable. C'est plutôt un petit lac intérieur que la ville elle-même, du N.-O. au S., et des collines peu élevées, du S. au N., protègent absolument. Seule l'entrée, fort peu large, donne accès à des coups de vent de N.-O. Mais ceux-ci sont excessivement rares et alors encore il suffit aux navires de reculer un peu pour se mettre à l'abri de la ville dans la partie S.-O. de la baie.

Un vieux fort de pierre, le Morro, orne, bien

plus tôt qu'il ne défend l'entrée du port. Bâti il y a deux cents ans il n'a comme valeur au point de vue militaire aucune importance; son aspect comme celui de toutes les vieilles forteresses est pittoresque.

Il n'y a guère de quais à la Havanne de sorte que sauf de petits caboteurs, tous les navires doivent se mettre à l'ancre. Aussitôt les canots les entourent et les mariniers à force de cris et de tapage cherchent à attirer l'attention des voyageurs, mais nul ne peut débarquer avant la visite de la santé et des formalités sans nombre exigées par la revue des passe-ports qui, remis au commissaire du navire, sont confiés par lui aux officiers ou agents de la couronne, et ne font retour au voyageur que par la voie de la douane.

La peur de voir débarquer quelque gremlin mal intentionné doit être extrême, car le seul point où les canots puissent stationner, prendre et mener des passagers ou des excursionnistes est toujours cette même douane.

La visite des bagages s'est fait attendre naturellement. Mais une fois la question des passe-ports terminée, tout était dit, car généralement la simple affirmation que l'on ne portait pas de contrebande suffisait pour obtenir la permission d'enlever. Tous ces employés sont fort polis; particularité aussi rare qu'agréable.

Des recommandations, fortement intéressées, d'un passager avaient induit plusieurs de nos compagnons et nous deux, le Prussien et moi, de nous rendre au *Grand central hôtel*. C'était très beau sur papier et en réalité le bâtiment orné de ce nom était fort grand et tout neuf. Seulement nous trouvons en arrivant que l'hôtel n'occupe que le *second* étage. On ne put nous donner qu'une petite chambre, fort propre à la vérité et pavée de marbre blanc, mais à peine suffisante

pour un. Cela nous fit réfléchir. Nous prenons une tasse de café : c'était une décoction trop claire et tiède tout au plus. Au déjeuner, ce fut pis encore. L'un de nous demande du poisson frit ; on apporte deux faisceaux d'arêtes qui avaient dû être conservées dans la glace puis réchauffées. Le pain était rassis et remis au four. Le vin imbuvable. Nous en avons eu assez du coup ; nous avons prétexté l'encombrement pour transporter nos pénates ailleurs et nous rendre à l'hôtel du *Télégraphe*, ancien et bon. Le prix était le même : quatre pesos or, vingt francs, tout compris. Bien que tous les prix soient en général, tant pour les services publics que dans les hôtels et magasins des prix en monnaie effective d'or ou d'argent, ces espèces sont rares, et le change d'or espagnol en papier havannais est de 135 à 140 pour cent. L'or anglais et surtout l'or américain donnent en outre une prime de 7 à 8 % en sus.

Tout ici est fort cher, sauf les fiacres. Une course, quelle que soit la distance en ville se paie quarante centavos papier (fr. 1.50, or).



Mon officier Allemand ne devait rester à la Havanne que vingt-quatre heures et prendre le steamer venant de New-York le 12 mars au matin pour se rendre au Mexique. Quand nous eumes pris possession de notre nouvelle résidence, notre premier soin fut d'aller aux diverses agences, anglaises, espagnoles et françaises tant pour lui que pour moi. Ce fut une dépense de temps et des démarches que vint encore compliquer la chasse aux passe-ports.

Cependant les renseignements nécessaires étant à peu près réunis, je me rendis sans tarder chez le

consul belge, M. Bernache, qui me reçut fort aimablement.

Après le dîner, suivant la bonne habitude des étrangers de toute nation, eut lieu la promenade obligatoire en voiture. Le vent, assez violent dans la journée et fort désagréable par suite des flots de poussière qu'il soulevait, s'était apaisé. Il faisait superbe et doux comme il ne fait jamais dans nos climats du nord.



Hier matin, avant la forte chaleur et l'ouverture des bureaux d'agences, nous allâmes promener à pied, au hasard. Comme de juste le hasard nous fit parcourir un dédale de petites rues, quand arrivés à un terrain encore vague en partie, nous fumes frappés du bon aspect d'une grande construction nouvelle. C'était la fabrique de cigares de MM. Pedro Murias et C^o, maison bien connue. L'occasion s'offrait d'aller la visiter et notre admission ne souffrit pas le moindre retard, même le neveu du propriétaire nous servit de guide. Déjà nous avons essayé cinq ou six marques de cigares de différents prix et de fabrique diverses, sans être aucunement satisfait.

Cette fabrique occupe, malgré la crise, 150 ouvriers qui peuvent, suivant leur degré d'habileté, confectionner de 150 à 200 cigares par jour. Il en est des tabacs comme des vins; les crus et les plantations diffèrent. La célèbre *Vuelta Abajo* d'où sont censés provenir tous les tabacs de la Havanne est un district du Sud de l'île.

La qualité du tabac forme donc la base principale du prix de revient. La grandeur et la forme plus ou moins parfaite en est une seconde, au point que chaque espèce se divise en trois classes qui ne

différent entre elles que par le prix provenant de l'apparence des feuilles, mais sont identiques au goût. C'est ce que le patron lui-même nous a dit. L'emballage comme de juste se paie et il n'est pas jusqu'à cet anneau de papier rouge et or qui entoure certains de ces petits cylindres qui ne fasse hausser le prix de trois pesos, c'est-à-dire de 15 fr. le mille.

Chaque ouvrier fait toujours la même besogne; et c'est plaisir de voir comment, rien qu'en roulant le cigare avec le plat de la main, il parvient sans hésiter à lui donner une forme invariable.

A la sortie on nous offrit à chacun un *Especiales de regalia* qui coûtent en fabrique fr. 500 le mille et une douzaine d'échantillons divers.

Le prix le plus élevé est atteint par les *Sublimes* côtés fr. 1500 le mille. Encore une illusion perdue! Il ne faut point venir à Cuba pour trouver cigare à prix réduit. On les a chez nous au même taux. De plus j'en ai essayé qui ne valaient point une vulgaire pipe, tout *puros* de la Havanne qu'ils étaient.

On ne peut trouver un cigare fin en dessous de 40 centimes la pièce. Une erreur à dissiper est de croire que des cigares vieux et très secs sont les meilleurs. C'est possible, pour ceux où le tabac n'entre pour rien. Mais un vrai cigare de vrai tabac ne peut que perdre son arôme. Il est vrai que frais ils sont d'une force qui peut paraître parfois peu agréable.



La Havanne, 14 mars 1884.

Toutes informations prises, la marche de mon voyage est réglée comme suit :

Vendredi prochain, dans huit jours, par conséquent,

je prendrai le vapeur français, *Ville de St Nazaire*, qui me conduira à Saint-Thomas, (Antilles danoises). De là à Porto-Rico il n'y a qu'un trajet de six heures environ. Je passerai une dizaine de jours chez M. Saldaña pour revenir à la Havanne vers le 11 avril et me rendre ensuite à New-York.

Les communications entre la Havanne et ce dernier port sont des plus aisées puisqu'il y a deux départs par semaine, les jeudi et samedi. La durée du trajet est d'environ quatre jours.



Mon itinéraire fixé, je me suis rendu au collège des RR. PP. Jésuites. Le P. Recteur a fait très bon accueil à la recommandation dont j'étais muni et m'a fait parcourir la maison qui est fort grande. C'est un ancien couvent de Bénédictines ou religieuses de Notre-Dame de Bélen dont le nom est demeuré attaché à l'établissement.

Il y a au delà de trois cents élèves internes. J'ai admiré la propreté minutieuse observée dans les points délicats tels que les dortoirs et le réfectoire. L'aération est parfaite.

Le R. P. Recteur m'a confirmé le dire du consul relativement à l'excellence de l'état sanitaire en ce moment. La fièvre jaune ne se montrera guère avant trois semaines d'ici.



Les courses nombreuses que j'ai faites ces jours-ci ont eu l'avantage de me faire connaître la Havanne. C'est une grande ville et assurément une belle ville, peuleuse et riche. Elle compte environ 250,000 habitants

Il n'y a point d'édifice spécialement remarquable, mais les constructions tant anciennes que nouvelles ont fort grand air avec leurs galeries que soutiennent de massives colonnes.

Une preuve de l'antique splendeur de cette cité est le développement des maisons, vastes comme des palais, des anciens négociants; avec cours intérieures, galeries, escaliers doubles et triples, salles immenses. Le commerce y est encore assez actif.

Une promenade, même de plein midi dans les rues principales de la vieille ville est possible, car sur toute la longueur des toiles interceptent les rayons du soleil. Du pavement mieux vaut ne rien dire.

L'ancien *Prado* et le nouveau *Parc Central* sont célèbres mais doivent avoir bien dégénéré, car parmi le très nombreux public qui vient s'y asseoir ou s'y promener les soirs où l'harmonie militaire se fait entendre, les beaux messieurs et les belles dames sont en nombre fort restreint. C'est au point que je crois l'espèce bien près de s'éteindre.

Vous n'ignorez pas que l'usage du fard est fort en honneur dans les pays du sud; cependant nulle part je n'ai vu d'excès comparables à l'abus du plâtre et de la poudre de riz dont on est ici témoin. Si l'on venait me dire que ce blanc et ce rouge sont des couches de peinture à l'huile je n'aurais garde de le nier.



Demain je me rends à Matanzas pour trois ou quatre jours. C'est la ville la plus importante de l'île après la Havanne et elle est réputée le centre des plus jolis paysages. Tout près de là se trouve la belle vallée d'Yumuri.



Ce midi, au moment où j'arrivais en flânant près du port, deux vaisseaux de guerre anglais, la frégate cuirassée le *Northumberland* (7600 tonnes) et un petit vapeur de 600 tonnes, le *Flamingo*, venaient d'entrer et saluaient de 21 coups de canon de gros calibre le pavillon espagnol. Le salut fut aussitôt rendu par une canonniers. En même temps le beau yacht à vapeur du millionnaire américain Jay Gould sortait, saluant les navires anglais et espagnols du pavillon. Delà, au milieu de la fumée et des détonations formidables, un mouvement de drapeaux de toutes couleurs du plus brillant effet.

(*A suivre.*)

ALB. SOLVYNS.





UN RESSORT POLITIQUE ET SOCIAL.

QEST, vous le devinez, de la Franc-maçonnerie que je veux vous entretenir. Ne craignez pas toutefois que je refasse après tant d'autres les éternelles conjectures sur son origine, ou la description plaisante de ses rites. Que m'importent d'ailleurs, les ressemblances des cérémonies actuelles avec les épreuves maçonniques de l'ancienne Egypte, avec les initiations aux mystères d'Eleusis, ou la filiation qui fait descendre les Francs-maçons modernes des Templiers ou des Sociniens? C'est le côté positif qu'il s'agit d'examiner.

Je voudrais, par ces quelques notes, convaincre les sceptiques qui se trouvent encore dans nos rangs, et leur faire comprendre enfin la puissance de l'ennemi qu'ils s'obstinent à ne point voir, parce que c'est dans l'ombre qu'il lance ses traits.

Je lisais récemment dans une brochure publiée l'année dernière à Louvain :

« Est-ce une illusion de voir l'action des Loges
« dans tout le détail de nos révolutions et de nos
« bouleversements politiques? Exagère-t-on la puissance
« de la Franc-maçonnerie et est-ce à tort qu'on lui
« attribue une organisation et une unité parfaites?

« Nous sommes de ceux qui répondent affirmativement
« à ces questions. » (1)

L'auteur de cet étonnant passage est évidemment d'une bonne foi parfaite; mais s'il m'est permis d'exprimer à mon tour mon humble avis, je répondrai : Dans l'énorme majorité des bouleversements politiques et sociaux, vous trouverez, en cherchant bien, la Franc-maçonnerie, comme instigatrice patiente et perfide du désordre, comme ouvrière infatigable du mal; ne voyant au bout de son œuvre que le renversement de l'autel et du trône, mais poussant en même temps d'une main sûre les sociétés qu'elle étreint, à la ruine et à l'anarchie.

Je n'ai nulle envie, je le répète, de faire un travail de longue haleine; aussi me bornerai-je à quelques considérations sur le rôle actif des Loges dans les affaires publiques depuis la Révolution. Choissant, pour les montrer à l'œuvre, le terrain qui leur est le plus familier, nous jugerons d'après le résultat de leurs travaux en France, de leur immense et occulte influence sur la politique européenne.



La Révolution française, la mère de toutes les autres, ne fut pas l'œuvre d'un jour : d'abord, parce que l'écroulement d'un grand édifice ne se fait point sans crevasses menaçantes et sinistres craquements; ensuite, parce qu'il est loin des habitudes de la Franc-maçonnerie de s'aventurer à la légère sur un terrain avant de s'être soigneusement assurée de sa solidité.

Il est à remarquer que cette préparation nécessaire

(1) *Les Maçons-Juifs et l'avenir.* — Louvain, 1884.

s'est toujours faite d'une double façon : à la base de l'échelle sociale en même temps qu'à son sommet. En bas, par la diffusion des doctrines au sein des masses, et autant que possible par l'accaparement de l'enseignement public (1); en haut, par le soin que l'on prend de pousser les adeptes aux postes élevés, ou, ce qui est plus simple encore, de s'assurer la complicité des pouvoirs existants. Ainsi procède pour détruire, cette Franc-maçonnerie, qui par son nom semble destinée à fonder.

Certes, si tous connaissaient le fond de l'institution, sa marche ascendante souffrirait de nombreuses difficultés; aussi entendez-vous crier sur tous les toits : La Franc-maçonnerie est une société de bienfaisance, et rien de plus. Il est vrai que de nos jours les sceptiques sont plus nombreux qu'autrefois, mais cela n'empêchait pas le Grand-Maître, M. Van Schoor, de s'écrier au sein de notre Sénat : « Nous avons en Belgique un ordre ou société secrète, dont le but est la bienfaisance. » (2)

Le siècle dernier, dans tous les cas, ne s'occupait guère de la Maçonnerie, et beaucoup, s'ils ne la regardaient pas comme une réunion d'hommes instruits et bienfaisants, étaient assurément loin d'y voir un danger pour la société. Beaucoup y entraient, comme y entrent encore quelques naïfs, poussés par le simple désir de savoir, ou par l'envie de jouir des bénéfices de la fraternité qu'on y professait.

(1) « C'est à la jeunesse qu'il faut aller.... Laissez de côté la vieillesse et l'âge mûr; allez à la jeunesse, et, s'il est possible, jusqu'à l'enfance. » — (*Instruction secrète et permanente de la Vente suprême*).

(2) *Annales parlementaires*. — Séance du 30 déc. 1852.

C'est une chose étrange que de voir, hier comme aujourd'hui, les souverains donner l'exemple de l'affiliation aux sociétés secrètes. A l'époque dont nous parlons, cinq d'entre eux se font initier à la fois : ce sont les rois de Prusse, de Suède, de Pologne, de Danemark, et l'Empereur Joseph II. Y a-t-il là un calcul? N'y faut-il pas voir plutôt un profond aveuglement? L'auteur de la révolution de 1848, le F.^r. Louis Blanc se charge de répondre à cette question : « Il plut à des souverains, « dit-il, au grand Frédéric, de prendre la truelle et « de ceindre le tablier : pourquoi non? L'existence des « hauts grades leur étant soigneusement dérobée, ils « savaient seulement de la Franc-maçonnerie ce qu'on « en pouvait montrer sans péril..... Ils n'y voyaient « qu'une comédie de l'égalité. Mais en ces matières la « comédie touche au drame, et les princes et les « nobles furent appelés à couvrir de leur nom, à servir « aveuglément de leur influence, les entreprises latentes « dirigées contre eux-mêmes. »

Pour en revenir à la France, la cour, non-seulement sous le règne de Louis XVI, mais déjà sous celui de son prédécesseur, la cour, dis-je, était merveilleusement préparée. Les conseillers intimes du monarque, parmi lesquels il faut citer Turgot et la Pompadour, étaient tout dévoués à la conjuration qui se tramait contre le trône, et la Franc-maçonnerie les comptait presque tous parmi ses adeptes les plus fervents : Malesherbes, le marquis d'Argenson, le duc de Choiseul eux-mêmes étaient Francs-maçons. A l'avènement de Louis XVI, Voltaire écrivait au roi de Prusse que le jeune souverain n'avait choisi pour ses ministres que presque des philosophes. Or, nous le verrons, à cette époque, tout ce qui était philosophe était aussi Franc-maçon; la similitude de doctrines des uns et des autres devait du

reste donner à leurs travaux une commune impulsion. (1)

Mais, dira-t-on, de ce que certains hommes du pouvoir, Francs-maçons d'ailleurs ou non, aient en effet prêté la main aux manœuvres révolutionnaires et aidé de leur influence au triomphe des idées nouvelles, il ne faut pas déduire qu'ils n'aient été en cela que les instruments des Loges. Nous répondrons : Il ne sera pas difficile de reconnaître l'identité du but maçonnique et révolutionnaire, lorsque nous aurons remarqué l'ensemble avec lequel les conjurés, à la veille de 1789, s'en vont chercher au sein des Loges la cohésion nécessaire pour combattre unis. Nous l'avons dit plus haut : si la secte tient à se ménager des protections jusque sur les marches du trône, ce qui lui assurera en même temps et un auxiliaire puissant et une impunité certaine, il lui faut avant tout aller au peuple, sans lequel on ne fait pas de révolutions. Eh bien, ceux qui se chargent d'une semblable propagande, qui s'en font les apôtres et les missionnaires, si nous pouvons les montrer à un même moment s'affiliant à la Maçonnerie, nous pourrons, ce me semble, voir dans cette société le centre de leurs travaux : nous pourrons y voir le lien qui réunit leurs efforts séparés, la source à laquelle ils vont se retremper pour l'assaut du lendemain.

« Pas d'effet sans cause », dit Gyr dans son

(1) « Nos torts, » disait Malesherbes après la mort de Louis XVI, « sont la suite de nos vices et de *cette fausse philosophie* dont j'ai « moi-même été la dupe, et qui a creusé l'abîme effroyable qui « nous dévorera tous. C'est elle qui, par une magie inconcevable, « a fasciné les yeux de la nation, au point de lui faire sacrifier, « au fantôme de la liberté politique, la réalité de la liberté sociale « qu'elle avait en partage, et dont elle jouissait, sous tous les « rapports, avec plus d'étendue qu'aucune autre nation. »

ouvrage (1) : « pas d'effet dont les caractères principaux
« ne doivent se retrouver dans la cause qui l'a pro-
« duit.... Pour opérer une révolution, il faut que les
« différents centres de population soient mis en rapport
« et se concertent pour agir séparément dans le même
« sens, le même jour et à la même heure, ou con-
« viennent d'un lieu de réunion où toutes les forces
« seront concentrées par un coup de main décisif. Si
« la révolution est Européenne, il faut que la cause le
« soit également; plus vaste est le théâtre où elle se
« développe, plus répandue et plus universelle doit être
« la cause, mieux organisé doit être le mouvement. Si
« l'une ou l'autre de ces conditions fait défaut, la
« Révolution n'est pas possible; elle aboutirait certaine-
« ment à une ridicule échauffourée. »

Dans le passage que je viens de citer, l'auteur recherche les causes de la Révolution de Février; mais ces considérations ont au moins le même caractère de justesse, appliquées à celle dont nous nous occupons. Car il ne s'agit pas seulement ici de quelques barricades, ni d'établir un gouvernement qui ne diffère du précédent que par le nom; il s'agit de rompre avec les traditions séculaires d'un grand peuple et de fonder sur les débris de l'ancien régime une société nouvelle. Mais où trouver, si ce n'est au sein de la maçonnerie, l'unité, la cohésion, l'universalité et la durée suffisantes pour amener de pareils bouleversements?

Or, il est surabondamment prouvé par les recherches des historiens des sociétés secrètes, qu'à l'époque dont je parle, les Encyclopédistes se font recevoir Francs-maçons. (2) On pourra m'objecter que Voltaire

(1) *La Franc-maçonnerie en elle-même.*

(2) Voir surtout l'*Histoire de la première révolution*, par le Franc-maçon LOUIS BLANC.

avait quatre-vingts ans lors de son affiliation ; à cela je répondrai : Il est vrai que jusqu'à cet âge, il n'a pas officiellement fait partie de la secte. Mais en admettant même que le patriarche de Ferney n'ait pas été toute sa vie le chef caché et le grand organisateur de ces Loges dont les idées reflétaient si exactement les siennes, les histoires de la Franc-maçonnerie démontrent que l'esprit de Voltaire et des Encyclopédistes avait depuis longtemps passé en elles, et que tous travaillaient de concert à un but commun. Cela est si vrai, que Voltaire se vit épargner les épreuves de l'initiation (1) ; car, lui disait-on, « la doctrine des frères et amis était « précisément celle qu'il avait lui-même consignée dans « ses ouvrages, et la Franc-maçonnerie n'avait pas « d'autre but, d'autre philosophie que lui. » (2)

Voilà pour les chefs du mouvement. Les simples soldats, les ouvriers actifs ne peuvent mieux faire que d'emboîter le pas : « A partir de ce moment, » dit Louis Blanc, « la Maçonnerie s'ouvrit à la plupart « des hommes que nous retrouvons dans la mêlée « révolutionnaire. Dans la Loge des 9 Sœurs, on vit « se grouper Bailly, Brissot, Camille Desmoulins, « Condorcet, Danton, Péthion, etc. Séyès fonda la « Loge des 22 au Palais-Royal. La Loge de la « Candeur devint le rendez-vous de Philippe d'Orléans ; « parmi ceux-ci se trouvaient Lafayette, Lameth, etc. »

Ainsi appuyée, secondée à l'intérieur par les hommes les plus en vue de l'époque, sûre au dehors, sinon du concours actif, au moins de la muette complicité des rois, la Franc-maçonnerie pouvait aller

(1) *Les Maçons-juifs et l'avenir.*

(2) PASCAL. — *La Franc-maçonnerie détruite.*

de l'avant sous le couvert de la Philosophie. Bientôt, la Révolution accomplissant son œuvre, elle dédaignera de cacher plus longtemps son jeu. Enfin, lorsqu'elle verra la partie gagnée, elle ira, dans sa joie délirante, jusqu'à se glorifier d'être la seule cause de tout le sang répandu.

L'auteur d'un remarquable ouvrage sur la Franc-maçonnerie (1) nous dit que dès les premiers jours de la révolution, le comité du Grand-Orient de Paris adressa un manifeste à toutes les Loges, *les sommant de se confédérer, d'unir leurs efforts pour le maintien de la Révolution, de lui faire partout des partisans, des amis, des protecteurs, d'en propager la flamme, d'en susciter l'esprit, d'en exciter le zèle et l'ardeur dans tous les pays, et par tous les moyens en leur pouvoir*. Ce mot d'ordre, nous le retrouvons à la veille des révolutions qui suivirent : quelques jours avant les ordonnances de Juillet, dans un discours prononcé par le F. Kauffmann, au sein de la Loge *Union et Confiance* de Lyon; peu avant 1848, dans le Congrès Maçonique réuni à Strasbourg, le 18 août 1846.

Mais la Révolution grandit et Louis XVI est prisonnier au Temple. Peu de jours après, les Jacobins ou Francs-maçons français publient un arrêté dévoilant enfin tout leur secret : « Voyez, » s'écrient-ils, « toute la France n'est qu'une grande Loge; « tous les Français sont Francs-maçons, et tout l'uni-
« vers le sera bientôt. Le grand but est enfin réalisé;
« liberté, égalité, tous les hommes sont frères. Voilà
« notre code, voilà nos vœux. La France doit connaî-

(1) *La Franc-maçonnerie, histoire authentique des sociétés secrètes*, par un ancien Rose-Croix. — Paris, 1883.

« tre les véritables auteurs de la grande révolution. » (1)

De nos jours même, les Francs-maçons ne se font pas faute de reconnaître la part de responsabilité qui leur incombe dans ces événements, ou pour mieux dire, de revendiquer pour eux seuls l'honneur de les avoir amenés. Il serait malaisé, je crois, de trouver un seul Maçon, historien des Loges, qui n'en parle, sinon comme d'un titre à la reconnaissance de notre siècle, au moins comme d'un fait acquis à l'histoire. Avec orgueil ou non, tous l'avouent. C'est Louis Blanc, qui nous montre la Franc-maçonnerie gangrenant la société, et nous dit que, malgré les systèmes divers préconisés par chacune des Loges, toutes étaient d'accord pour renverser l'ordre établi. C'est Rebold, qui après nous avoir montré les grands hommes de l'époque membres de la secte, et prêtant leur concours au triomphe des vérités maçonniques, conclut : « On ne s'étonnera plus
« que c'est la propagation de ces principes qui a
« préparé la transformation profonde qui a régénéré la
« France et l'Europe avec elle. » J'ai sous les yeux un nombre respectable de pareilles citations, qu'il serait trop long de reproduire ici.

Un mot encore. « Le 17 mai 1793, le Grand-Orient se réunit en assemblée générale, et prononça la
« déchéance du Duc d'Orléans comme Grand-Maître et
« comme député. Cela fait, le président saisit l'épée de
« l'ordre, la brisa et en jeta les tronçons au milieu de
« la salle. A partir de ce jour, toutes les Loges de
« France entrèrent en sommeil. » (2) Cette circonstance ne signifierait rien, si nous ne la rapprochions de cette

(1) *Histoire, doctrine et but de la Franc-maçonnerie*, par un Franc-maçon qui ne l'est plus.

(2) *La Franc-Maçonnerie*, par un ancien Rose-Croix.

autre : après la révolution de Février, une foule de Francs-maçons, à en croire Rebold lui-même, quittèrent les Loges sous prétexte que l'institution n'avait plus de raison d'être, puisque les principes propagés par elle venaient de triompher définitivement. Le rapprochement est curieux, il faut l'avouer : ne voyez-vous pas ici l'ouvrier qui se repose sur sa tâche accomplie, le soldat qui dépose les armes après le combat?

Il est aisé d'ailleurs, en confrontant la Franc-maçonnerie de 1789 avec celle de 1830 et de 1848, de trouver à des époques si diverses des faits analogues propres à servir d'enseignements. Apprendre, c'est comparer. Nous avons remarqué tout à l'heure l'organisation merveilleuse grâce à laquelle chaque bouleversement politique est préparé, prévu, exactement annoncé; nous dirons dans un instant comment, fidèle à son programme, la secte a, chaque fois encore, su rendre la réussite certaine par les hautes influences qu'elle a mises dans son jeu.



Je n'indiquerai que pour mémoire un point développé par différents auteurs, à savoir le rôle joué par la Franc-maçonnerie internationale dans les guerres de la République. Les plans d'attaque ou de défense aussitôt arrêtés, aussitôt connus de l'ennemi; des généraux restant inactifs pour obéir à leurs serments; la retraite soudaine et inexplicable de toute une armée; des provinces livrées ville à ville par la trahison : voilà des choses qui confondent et qui, néanmoins, se trouvent consignées en toutes lettres dans plus d'un ouvrage sérieux. (1)

(1) BARRUEL. *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*. — Mémoires de CUSTINE. — GYR. *La Franc-maçonnerie en elle-même*. — *La Franc-maçonnerie*, par un ancien Rose-Croix.

Il ressort des mêmes documents que les Loges de France ne tardèrent pas à renaître avec l'Empire. On les voit alors s'unir à celles de l'étranger, et faire jouer les mêmes ressorts secrets qui, peu d'années auparavant, avaient donné la victoire aux armées de Custine et de Dumouriez. Mais il ne s'agit plus cette fois du triomphe de la République; aussi les soldats de la France, commandés par un empereur, ne sont-ils plus que des ennemis. Eckert l'affirme, ainsi qu'Acerellos : ce furent les Maçons français et allemands coalisés qui préparèrent la chute de Napoléon. O patriotisme! C'est la Franc-maçonnerie germanique qui fait crouler devant la France les remparts des villes d'Allemagne; c'est la Franc-maçonnerie française qui ouvre aux armées prussiennes les portes de la France!



En aidant à la chute de Bonaparte, la Franc-maçonnerie avait eu, me semble-t-il, une double pensée. Renverser l'Empire, c'était d'abord faire tomber un trône; c'était encore s'affranchir d'un joug redoutable pour les sociétés secrètes. L'homme dont la main de fer étreignait l'Europe n'avait pas eu de peine à dompter celles-ci par la terreur. Selon sa propre expression, « elles dépendaient de lui, il ne voulait pas dépendre d'elles. » Napoléon III, nous le verrons, fut moins sage; il dépendit d'elles pendant toute la durée de son règne, lié qu'il était par les néfastes serments de sa jeunesse.

Néanmoins, le trône occupé par un Bourbon, ce n'était assurément pas là ce qu'avaient rêvé les sectaires. Mais la tolérance d'une monarchie tempérée par la charte était plus favorable à leurs menées que l'autoritaire

gouvernement d'un César. Ajoutons qu'ils avaient dans certains hommes du pouvoir des protecteurs aussi dévoués qu'influents.

Il faut bien se garder toutefois de prendre au sérieux les indignes flatteries, les basses adulations dont les Loges accablèrent le monarque à son retour, et d'oublier qu'elles ont successivement ainsi traité tous ceux qui plus tard tombèrent sous leurs coups. Aussi bien ne faut-il pas aller loin dans l'histoire du règne de Louis XVIII, pour y voir se dessiner des symptômes menaçants, précurseurs de 1830. Il y eut des hommes, peu nombreux à la vérité, assez clairvoyants pour entrevoir le danger; d'autres, plus rares encore, assez courageux pour le proclamer. Un homme politique, le C^{te} Augwitz, osa présenter au Congrès de Vérone un mémoire dans lequel il attirait l'attention des gouvernements sur *les menées des sociétés secrètes, dont le poison menaçait plus que jamais l'humanité*. Et pour donner plus de poids à ses avertissements, il affirmait que *la Révolution française et le régicide étaient le résultat des associations et des serments de la Franc-maçonnerie*. A ceux qui douteraient de la valeur de son opinion, il suffit de citer ces paroles de lui : « Avant de me connaître et de comprendre la situation « où je m'étais volontairement engagé, j'avais la direction « supérieure de la Franc-maçonnerie de la Prusse, de « la Pologne et de la Russie. » Peut-on être mieux placé pour savoir de quoi l'on parle?

Je le répète : déjà se laissaient pressentir, minant le trône du vieux roi, les obscurs travaux des sociétés secrètes. Le duc Decazes arrivait au pouvoir : le duc Decazes, confident du monarque, en même temps qu'adepte des Loges. Ainsi, une fois de plus, les sectaires glissaient un des leurs dans les conseils de la

couronne — et nous allons voir que ce ne fut pas le seul.

La Franc-maçonnerie avait d'ailleurs acquis une force nouvelle par l'introduction en France du Carbonarisme italien, qui marchait avec elle, la main dans la main, pour renverser le pouvoir établi. Leur propagande fit en peu d'années de tels progrès, que sous Charles X, les universités, les collèges même étaient infectés par le poison, et que, dit Fischer dans sa revue de la Franc-maçonnerie, les Franc-maçons en France étaient plus nombreux que les électeurs. Aussi la nouvelle Chambre était-elle mûre pour une révolution, et voyons-nous arriver au pouvoir Lafayette et Laffitte, affiliés à la secte, eux aussi.

Nous ne suivrons pas les conjurés dans leurs ténébreuses menées, et nous dirons seulement que ce furent les ordonnances de Juillet qui servirent de prétexte à l'explosion. Mais comment se fait-il, si les Loges jouèrent dans ces événements un rôle aussi prépondérant, qu'elles n'en aient pas profité pour ramener en France la République, objet de leurs vœux? C'est qu'elles ne méditaient rien moins que de placer sur le trône leur chef, leur Grand-Maître : Louis-Philippe d'Orléans, Grand-Orient de France. C'était là l'idéal des gouvernements. « Messieurs, » disait un Maçon, Laffitte, je crois, en présentant le nouveau souverain à l'Assemblée, « Messieurs, voilà la meilleure des Républiques ». Aussi, tandis que M. Odilon Barrot et le maréchal Maison, « tous deux, » dit M. de Saint-Albin, « affiliés à la Franc-maçonnerie et travaillant pour le compte de Louis-Philippe, » forçaient par leurs rapports mensongers l'abdication du roi, d'autres, Dupin en tête, allaient avertir le Grand-Maître de se tenir prêt à prendre la place de son cousin déchu.

Decazes, Laffitte, Lafayette, Odilon Barrot, Maison, voilà le défilé des Maçons qui circonvinrent le trône de France pendant le gouvernement de la Restauration. M. de Saint-Albin nous dit encore que tous les chefs de la révolution de Juillet appartenaient à la Maçonnerie; il nous cite, outre ceux déjà nommés, Dupont de l'Eure, Schonen, Gérard, Mérilhou, Teste, Dupin aîné, Ph. Dupin, etc., etc. Je finis : « Lorsque la « révolution de Juillet éclata, les membres de la Loge « des *Amis de la Vérité* furent les premiers à prendre « les armes. On les voyait au plus fort du danger, « animant, par leurs paroles et leurs exemples, les « combattants à redoubler d'efforts pour obtenir la « victoire. Beaucoup périrent dans la lutte. » (1)



Louis-Philippe d'Orléans, cousin du roi, était non-seulement le chef, mais encore le serviteur dévoué de la Maçonnerie : Louis-Philippe 1^{er}, roi des Français, fera preuve, dans ses procédés envers elle, d'une vigueur étonnante dans un monarque habituellement débonnaire et indécis. Tous ses efforts vont tendre à éloigner désormais du trône les frères et amis qui l'y ont placé. On pourra trouver dans cette conduite ample matière à réflexion. Louis XV, Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, tous adversaires, par principes et par intérêt, d'une institution dont ils avaient tout à redouter, n'ont pas songé à s'affranchir de son influence malfaisante; et Louis-Philippe, son esclave, son instrument, l'homme de son choix, sera seul à comprendre qu'il faut à tout prix se délivrer de son odieuse tutelle. J'en conclus que lui seul, en tant que Franc-maçon,

(1) *Histoire pittoresque des sociétés secrètes*, par le F.^{. CLAVEL}

savait à quel point l'existence d'une pareille secte à titre de pouvoir était dangereuse pour la couronne, et qu'il ne tenait point à tenter de nouveau, à son détriment, une expérience dont il avait une première fois tiré profit.

On sait comment il commença par écarter Lafayette et Laffitte, comment plus tard, sur son ordre, une circulaire du maréchal Soult, ministre de la guerre, défendit aux militaires de fréquenter les Loges. (1) Quelle stupeur une telle conduite ne devait-elle pas provoquer parmi d'anciens complices; quelles colères ne devait-elle pas soulever! Il ne nous appartient pas de rechercher les causes et les auteurs des nombreux attentats commis sur la personne du roi; nous dirons seulement qu'un congrès maçonnique européen s'ouvrit l'année suivante à Strasbourg, et que l'on peut reconnaître dans les délégués des Loges françaises à ce congrès, les grandes figures de la révolution : Crémieux, Louis Blanc, Caussidière, Ledru-Rollin, Proud'hon, Cavaignac, Marrast, Félix Pyat.

Au milieu des fameux banquets de 1848, dans lesquels l'éloquence des convives, allumée par les vapeurs du vin, fit jaillir la première étincelle de la révolution, on remarquait parmi les plus fougueux orateurs de ces clubs improvisés les Maçons que je viens de citer : M. Odilon Barrot se distinguait notamment dans ce genre politico-gastronomique, et les premiers coups de feu alternèrent dans les rues avec ce refrain du gamin de Paris :

Ce n'est plus l'heure des fourchettes
Ni du gigot,
Mais c'est l'heure des baionnettes,
M'sieu Barrot!

Il était donc tout naturel que le Gouvernement Provisoire ne fût composé que de Francs-maçons,

(1) Le maréchal avait été Franc-maçon lui-même.

parmi lesquels nous retrouvons les FF. : Ledru-Rollin, Crémieux et Louis Blanc, tous trois délégués au congrès maçonnique de Strasbourg. Bientôt, comme nous l'apprend le *Moniteur* du 7 mars 1848, une députation du Grand-Orient, revêtue des insignes maçonniques, se rend à l'Hôtel-de-ville pour adhérer au gouvernement nouveau, *dont les principes ne diffèrent en rien de ceux de la Maçonnerie*. L'orateur déclare que *la patrie tout entière vient de recevoir la consécration maçonnique, que 40,000 Francs-maçons promettent leur concours pour achever l'œuvre de régénération si glorieusement commencée*, et Crémieux répond que *la République est dans la Maçonnerie*. « Oui, » dit le 10 mars suivant Lamartine à l'Hôtel-de-Ville, « j'ai la conviction que c'est du sein de la « Franc-maçonnerie qu'ont jailli les grandes idées qui « ont jeté le fondement des révolutions de 1789, de « 1830 et de 1848. »

Grâce à Dieu, cet état de choses ne tarda pas à cesser; car le dégoût du peuple se manifesta dans les élections pour l'Assemblée nationale convoquée par le gouvernement. La nation, par la voie de ses mandataires, se déclarant ouvertement hostile à la république sociale, il est facile de voir dans les troubles qui ensanglantèrent Paris, et spécialement dans le mouvement qui se produisit le 16 avril contre l'Assemblée, la tentative de revanche de la Franc-maçonnerie jouée. Mais ce suprême effort devait être stérile : la dictature du général Cavaignac parvint à ramener l'ordre après de sanglants combats. C'est ainsi que l'on vit, par une singulière contradiction, une République créée par les travaux de la Maçonnerie envoyer ses soldats au secours du chef de la chrétienté.



Le rôle politique de Louis-Napoléon ne fut point l'œuvre des Loges de France, comme pourrait le faire croire l'apparent enthousiasme avec lequel celles-ci saluèrent son avènement à la Présidence et à l'Empire. Le Prince, en effet, n'appartenait pas à la Franc-maçonnerie française, bien que plus tard il ait voulu, à l'exemple de son oncle, la dominer en lui imposant un chef de son choix. (1) En revanche, le Carbonarisme italien le comptait parmi ses affiliés; l'influence de cette secte sur lui éclate dans tous les événements de son règne, lui dictant les actes les plus opposés à son caractère, entravant l'application des grandes idées qu'il eût voulu mettre à exécution, le terrifiant s'il voulait s'arrêter dans la voie périlleuse où il s'était volontairement engagé.

Rappelons que le Carbonarisme ou Charbonnerie, sans dépendre absolument de la Franc-maçonnerie, s'en rapprochait naturellement et par son caractère occulte, et par ses principes antireligieux, et par son but essentiellement révolutionnaire. Son but spécial était *l'affranchissement* de l'Italie et l'écrasement du cléricalisme dans la Péninsule : comment donc, en voyant l'un des siens devenu l'arbitre de l'Europe et le maître du premier trône du monde, n'en eut-il point profité pour hâter la réalisation de ses desseins?

Ainsi se produisit ce fait sans précédents dans l'histoire : on vit un empereur préparer lentement l'abaissement de son pays, par l'établissement aux portes de son empire d'une puissance rivale; sacrifier des milliers d'hommes et des millions d'écus pour constituer un royaume fondé sur la révolution; engager

(1) Le maréchal Magnan.

la France dans une guerre n'ayant pour but que sa sécurité personnelle, et lui aliéner en même temps une nation forte qui ne demandait qu'à lui donner son amitié. Napoléon III, libre de ses actes, eût peut-être été l'un des plus grands souverains des temps modernes ; son règne ne fut, hélas ! que le triomphe des sociétés secrètes.

Les circonstances qui firent de cet homme l'esclave de la Franc-maçonnerie occulte sont généralement peu connues ; il est bon de les rappeler en quelques mots.

La reine Hortense, femme d'esprit et de talents, mais dénuée de sens moral et dévorée d'ambition, rêvait pour ses enfants un rôle brillant en Europe ; rien ne lui eût coûté pour arriver à ses fins. Elle crut en trouver l'occasion dans le mouvement révolutionnaire qui grondait en Italie vers 1830, et, s'étant liée avec les chefs de la conspiration, elle y lança ses fils à peine âgés de vingt ans. Napoléon-Louis et Louis-Napoléon suivirent les conjurés sur la route de Rome, mais ils n'y arrivèrent point : l'aîné périt à Forli, de la main même de ses complices, pour avoir refusé de marcher à leur tête contre le Pape ; Louis-Napoléon s'enfuit et regagna la France. Instruit par une cruelle expérience, le conspirateur, devenu empereur des Français, se souvint qu'il avait une tâche à remplir. Comme Carbonaro, il avait adhéré au « pacte social constitutionnel » dont il était donné lecture dans les assemblées de la Haute Vente du Carbonarisme en Italie, et ce pacte portait, entre autres articles, que l'Italie serait libre des Alpes à la Méditerranée. (1) Des Tuileries,

(1) « L'Italie sera libre des Alpes à l'Adriatique. » (Proclamation de Napoléon III en 1859.)

il ne cessa de correspondre avec ses anciens complices, qui le sommaient d'avoir à tenir ses serments. L'empereur ne songeait pas à s'y soustraire; mais, outre qu'il était d'un caractère versatile et indécis, et qu'il ne sut jamais prendre une résolution qu'à la dernière extrémité, il fallait un prétexte pour déclarer la guerre à l'Autriche, et ce prétexte n'existait pas. N'importe, il ne s'agissait plus de tarder : les bombes d'Orsini précipitèrent le dénouement. (1) C'est alors que Napoléon, impuissant à sauver le jeune conspirateur d'une expiation que réclamaient l'indignation publique et le sang des victimes de l'attentat, s'engagea, pour prix de l'exécution d'Orsini, à faire la guerre sans délai. On sait le reste, et comment sa brusque rupture avec l'Autriche étonna l'Europe, et comment cette campagne de 1859, glorieuse du reste pour les armes françaises, enfanta l'aurore de l'unité italienne.

D'aucuns trouveront étrange de voir le même homme qui minait sourdement le trône du Pape, se faire son gardien dans la Ville éternelle et son défenseur à Mentana : cette contradiction prouve seulement que d'une part, il jugeait habile de cacher son but véritable par une conduite ouvertement opposée; que d'autre part, il sentait l'impossibilité de rompre aux yeux du monde avec la politique traditionnelle de la France catholique. Ce qu'avait fait la République de 1848 sous le ministère du protestant Guizot, il se vit obligé de le faire aussi, jusqu'au jour où la guerre avec la Prusse lui fournit le prétexte si longtemps attendu

(1) Pierre Orsini, exécuté le 13 mars 1858, était le fils de cet Orsini qui apposa son nom sur le registre de l'auberge de Forli, immédiatement après celui de Louis-Napoléon, pendant la marche des conjurés sur Rome.

pour retirer ses troupes de Rome et mettre le sceau, par cette trahison suprême, à l'œuvre d'unification.

J'aurais voulu, s'il ne m'avait fallu pour cela sortir du cadre restreint dans lequel j'ai renfermé cette étude, j'aurais voulu, dis-je, suivre les progrès du Carbonarisme au sein même de l'Italie. J'aurais rappelé les mouvements insurrectionnels du règne de Pie IX, ses concessions libérales, arrachées par la force, les assassinats politiques dont Rossi fut la plus illustre victime. Que d'hommes de foi et d'honneur immolés dans l'ombre ! Que d'obscurs martyrs aussi dans les rangs de cette fière milice du bon droit, qui, n'ayant pu périr sur un glorieux champ de bataille, s'en allèrent tomber au coin d'une rue sous le couteau d'un sectaire ! Des faits semblables fourmillent dans des récits dignes de foi ; je relève les suivants dans les lettres d'un zouave pontifical :

« Douze soldats suisses viennent d'être empoisonnés
« à Tivoli par des plantes vénéneuses mises dans leurs
« aliments. Les sectaires avaient choisi le moment où
« le médecin de Tivoli était absent... »

« Le procès Venanzi a révélé d'horribles attentats :
« des médecins sectaires, liés par leurs serments, expé-
« diaient pour l'autre monde les soldats malades... »

« Mercredi dernier, à 7 heures du soir, un de nos
« zouaves, Cazes, traversait la place S^{ta} Maria in Tran-
« stevere, lorsqu'un homme l'a étreint dans ses bras,
« et lui a enfoncé un poignard dans la gorge... » (1)

Mais j'ai dit que je ne voulais parler que de la France : on me permettra, au sujet de ce pays, une dernière réflexion.

(1) *Dix ans au service du Pape-Roi*, par le C^{te} PHILIPPE DE V^{***},

Il semble impossible de n'être pas frappé de ce fait, que la guerre d'Italie fut l'origine et la cause première de la campagne de 1870. En effet, qu'est-ce donc qui permit à la Prusse d'écraser l'Autriche en 1866, si ce n'est affaiblissement de cette dernière puissance par les désastres que la France venait de lui infliger ? Quelle est la cause immédiate de la guerre franco-allemande, sinon le besoin pour la France de reprendre le prestige que la Prusse venait de conquérir pour son compte à Sadowa ? A coup sûr, on peut ne voir dans tout cela que la conséquence naturelle des événements : mais quelques-uns y découvriront peut-être une cause plus élevée. Une nation jusqu'alors invincible tombe sous une défaite presque sans égale dans le passé, et perd du même coup son influence au dehors et sa forte organisation au dedans. Un empereur, la veille encore l'arbitre du monde, voit crouler dans le sang son trône et sa dynastie : « O « plaines de Sedan, » a pu dire l'auteur d'un pamphlet célèbre, « ô plaines de Sedan, vous n'êtes pas que « le tombeau d'une dynastie éphémère ; les ossements « blanchis qui sèment vos ravines ne raconteront pas « seulement aux générations futures que là se joua le « drame d'une des grandes boucheries humaines... « L'histoire tracera sur ce champ sinistre une autre « épitaphe : Ici tomba la France, et derrière elle « l'influence des races latines dans le monde. » Et c'est cette même nation qui, depuis un siècle, a laissé les sociétés secrètes la gangrener de ses doctrines impies et lui imposer des gouvernements ; c'est ce même empereur qui s'est fait leur instrument pour renverser le pouvoir temporel.

Libre à chacun d'interpréter les faits à sa façon : de reconnaître le triomphe brutal du plus fort, ou de

croire à l'intervention de Celui qui juge les peuples et les rois.



Les courtes notes qu'on vient de lire ne sont qu'un résumé bien incomplet; elles m'ont été inspirées par la lecture de quelques-unes des nombreuses révélations sur la Franc-maçonnerie parues dans ces dernières années. Puissent-elles, toutefois, tombant sous les yeux des insoucians qui ne savent ou ne veulent pas prévoir, leur signaler le grand péril social du siècle où nous vivons.

Je voudrais pouvoir, quelque jour, montrer la main de la secte dans l'histoire politique de notre jeune royaume. La France n'est pas seule à souffrir du fléau : il menace l'univers entier. Jean-Jacques Rousseau disait :

« Nos gouvernements modernes doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes. »

Depuis Jean-Jacques, il est vrai de dire :

Nos gouvernements doivent à la Franc-maçonnerie l'ébranlement croissant de leur autorité et la fréquence persistante de leurs révolutions.

C^{te} CONRAD DE BUISSERET.





LE DÉVELOPPEMENT AGRICOLE

ET LES

ENTRAVES LÉGALES.



EST aujourd'hui un axiome que le monde traverse une crise, que la production est écrasée sous la concurrence étrangère. Il y a eu de tous temps des axiomes en économie politique. Les lois de Lycurgue, la Salente du Télémaque, le mercantilisme de Colbert, la théorie de Ricardo, ont été successivement des vérités incontestées. Heureusement que l'évidence passe et que les hommes finissent par sourire de leurs vieilles naïvetés.

L'agriculture hollandaise nous écrase par l'envahissement de son bétail, mais l'agriculture hollandaise elle-même subit la crise et se protège sous prétexte de police sanitaire.

L'agriculture française fait piétiner notre sol par ses bœufs, mais elle-même s'entoure de tarifs.

L'agriculture allemande nous écrase, mais les paysans allemands émigrent.

L'agriculture anglaise est le cauchemar du cultivateur belge, mais elle est affamée.

L'Amérique nous inonde des céréales dont nous

avons besoin, mais elle-même est malade et réclame les pillules des empiriques protectionnistes.

Chaque fraction du monde connu est broyée par la coalition de toutes les autres fractions : tous ces malades des deux mondes luttent pour s'arracher les derniers fils qui les attachent à la vie.... Et nous, en particulier, petit pays, à peine visible sur la carte du monde, nous sommes étouffés par l'exubérance de vie, par la pléthore de ces gigantesques rachitiques.

Car c'est bien là l'incroyable soutènement du protectionnisme à la mode : tout n'est plus dans tout, comme chez Jacotot, mais tous les écrasés sont dans tous les écraseurs!!

J'en ai fait la démonstration ailleurs : les deux causes de crise placées par les protectionnistes dans la concurrence étrangère ne résistent pas à l'examen et ce n'est que par l'effet d'une vieille mode conservatrice de se moquer des « illusions du libre-échange » et par ce sentiment naturel à l'égoïsme humain, qui fait voir un ennemi dans tout concurrent, ne fût-il concurrent qu'en apparence, qu'on parvient encore à faire jouer devant l'imagination des masses, l'épouvantail de l'étranger.

C'était d'abord la concurrence américaine. L'Amérique avec ses céréales, l'Amérique avec son bétail!

Les céréales? L'Amérique en introduit, soit; elle en introduit beaucoup. Cela peut gêner ceux de nos cultivateurs qui produisent des céréales; je ne le conteste pas; mais il est démontré aujourd'hui et, je pense, incontesté, que, dans l'ensemble de nos fermes, la consommation des céréales dépasse leur production. C'est le cas dans 89 p. % de nos fermes. Il en résulte que, prise dans son ensemble, l'agriculture belge est avantagée, loin d'être lésée, par la terrible invasion des céréales d'Amérique. Toujours l'histoire de ce qu'on voit et de ce qu'on ne voit pas!

En fait de bétail : voici ce qu'on voyait : il entrait du bétail américain; voici ce qu'on ne voyait pas : c'est que cette introduction ne durerait pas et que, la concurrence américaine cessant, la crise ne cesserait pas. C'est ce qui est arrivé et ce qu'on voit aujourd'hui. On doit donc abandonner l'Amérique et se rejeter sur quelque autre concurrence étrangère pour demander la protection. On a fait le procès à l'importation allemande, française, grand-ducale, hollandaise. Aujourd'hui, on se serre de préférence autour de l'argument de la concurrence hollandaise. Mais ce qu'on ne voit pas, c'est que, dans tous les pays qui nous écrasent et qui, eux se protègent, on se plaint aussi amèrement que chez nous. Partout on parle de crise, partout on se plaint et partout aussi les Fontanarose du protectionnisme vantent leur spécifique.

Je n'en conclus pas que notre situation n'est pas aggravée par la libre-entrée chez nous. Je crois que la libre-entrée loin d'aggraver le mal, chez nous, l'atténue dans une certaine mesure et que, avant peu, les pays qui se « protègent » contre l'inondation des aliments, payeront en souffrances amères la peine de leur faute. Mais cette conviction résulte d'autres motifs que ceux que j'ai indiqués. Des prémisses que je viens de poser, de l'existence de la *crise*, aigue, intense, dans les pays fermés comme dans les pays ouverts, je puis conclure seulement ceci, mais cette conclusion est certaine : « la cause locale ne peut avoir engendré la crise générale. » Ce n'est point parce que les douaniers belges n'arrêtent pas les bœufs à Selzaete, à la Trompe ou à Vieux Turnhout que les paysans français, anglais, allemands se plaignent, que les propriétaires anglais sont forcés de réduire leurs fermages.

Que, maintenant, la protection dans d'autres pays,

la libre-entrée chez nous, soient causes d'aggravation, est chose indifférente au point de vue de cette étude. Je constate une gêne universelle ; elle doit avoir une cause plus générale.



Cette cause générale, on la connaît : elle a été dite par Liebig : « Pour l'agriculture, nous en sommes aujourd'hui où l'on en était pour l'industrie en 1824 ou 1825. »

L'agriculture n'est pas malade comme on le croit : elle est dans l'enfance. L'industrie est à l'âge d'adulte. Voilà pourquoi il y a désordre dans l'organisation économique. Voilà pourquoi l'industrie produit relativement trop et cherche des débouchés, tandis que l'agriculture en est à produire par des méthodes défectueuses.

La technologie agricole fait depuis quelques années des progrès sensibles, des progrès magnifiques. Mais on voudra reconnaître qu'ils sont restés le secret des savants et que la pratique y a fait fort peu de profit.

On comprend que je ne pourrais ici analyser les données de la science agricole. Mais il peut m'être permis d'en donner les conclusions. Les voici :

« La terre est une usine. » .

« Il faut pour qu'elle produise lui donner du travail et des capitaux. »

Du travail et des capitaux,..... absolument comme s'il s'agissait d'une filature, d'un tissage, d'une forge ou d'une verrerie.

Supposons que vous héritiez d'une filature... Vous viendra-t-il à l'idée de la louer à quelque brave homme, actif, plein de bonne volonté, mais sans instruction technique et sans un sou vaillant de capital? Non,

n'est-ce pas? Vous vous en occuperez personnellement, vous y mettrez du capital.

Faites en ainsi de vos terres, dit la science agricole.



Mais que devient la distinction du propriétaire et de l'industriel?

C'est tout simple : cette distinction s'en va.

On a fait beaucoup de tapage pour proclamer que les hommes sont égaux. On a versé beaucoup de sang pour imposer cette égalité qui était une naïveté dans un sens, une sottise dans un autre. Mais on n'a pas songé que les richesses sont égales devant la loi éternelle du travail.



Dans les intentions les plus diverses, on a fait des reproches aux propriétaires. La plupart de ces reproches n'ont aucun fondement, surtout dans un pays comme le nôtre, où les prix des baux se déterminent librement sous l'action de l'offre et de la demande.

S'il est un *mea culpa* à faire, c'est par les économistes qui, sauf Bastiat, n'ont jamais dit aux propriétaires la vérité complète sur la nature de la possession terrienne.

On reproche aux propriétaires de ne point travailler, de ne point s'occuper de leurs biens, de dépenser leurs *rentes* dans les villes et d'affliger les campagnes de la plaie de l'absentéisme.

Mais est-ce la faute des propriétaires, si les économistes leur ont dit qu'ils avaient des *rentes*?

Est-ce la faute des propriétaires, si les graves docteurs de la science sociale ont établi l'opposition entre la rente

et le revenu, entre le produit naturel, gratuit du sol, monopole prétendu de la propriété et le revenu, c'est-à-dire le profit du travail accumulé et mis en réserve pour une production nouvelle?

Est-ce la faute des propriétaires si on leur a scientifiquement démontré qu'ils n'avaient pas à travailler, que la propriété leur garantissait le droit de percevoir les dons de la terre?

Cette hérésie économique fondamentale doit disparaître. Il faut qu'on sache que si la *rente* existe, sa part dans la distribution des richesses est à peine perceptible, que le sol ne donne rien, qu'il n'est qu'un appareil pour des opérations identiques aux opérations industrielles, que le propriétaire ne touche *qu'une part dans le revenu du capital représenté par le travail accumulé dans une terre préparée pour la production*.

Le premier remède à la crise est là : dans la vulgarisation des idées si sages de Bastiat, confirmées aujourd'hui par les travaux des agronomes les plus éminents.

Tant qu'on n'aura pas rétabli les vraies notions économiques, on croira que le travail n'est point la loi de la propriété foncière; quand la vérité sera connue, on verra se produire une réaction contre l'absentéisme, on verra les fils de propriétaires s'occuper de travaux utiles comme les fils d'industriels.



La seconde cause du mal est dans la direction fâcheuse de l'instruction publique : on est d'accord pour reconnaître que les programmes sont détestables. L'excès d'instruction purement littéraire pousse une grande partie des jeunes gens, qui ont le bonheur de

recevoir un enseignement, dans les voies de la consommation secondaire....

Une tendance toute autre doit animer l'enseignement : l'enseignement doit être professionnel.

Mais, on parait d'accord sur ce point, au moins en théorie : inutile d'insister.



Mais supposons que les idées se redressent, que l'absentéisme soit condamné aux yeux de tous, que l'on soit convaincu de la nécessité de faire affluer le capital vers les champs, que les cultivateurs soient instruits des conditions rationnelles de la production. La pratique sera-t-elle aussitôt conforme aux idées nouvelles?

Non : il est une entrave : le Droit.



Voilà un paradoxe! Le paradoxe du bon sens en révolte contre le préjugé.

C'est ce que je me propose de montrer.

Liebig nous dit que pour l'agriculture nous en sommes au même point qu'en 1824 ou 1825. J'ajoute : « le droit, dans son application à l'agriculture, n'est pas plus avancé qu'en 1806. » Nous sommes regis par le code civil, code de la propriété foncière du temps où l'on croyait à l'*humus* et à la rente, du temps où « vilis mobiliaum possessio », du temps où la vie civile, dans son type noble et élevé, consistait à administrer ses biens, à en jouir, à en percevoir les fruits; où l'industrie s'appelait « les arts et métiers, » où le commerce était abandonné aux « marchands. »

Les arts et métiers, les marchands ont eu une

législation à part, assez mal faite, très-incomplète, ne reposant en somme sur aucuns principes bien définis.

La propriété a eu les honneurs d'un code très-savant, très-bien fait pour son temps, très-complet, reposant sur une doctrine rigoureuse, scientifique.

Grâce aux défauts du code de commerce, il a été remanié constamment, à peine peut-on trouver quelques articles qui n'aient été révisés.

Grâce à ses lacunes, la preuve est restée dans le droit naturel, la procédure est demeurée simple et pratique.

Grâce aux qualités du code civil, il est devenu, dans une grande partie de l'Europe, la base de l'enseignement, la loi fondamentale, la clef de voûte du système juridique. L'on n'y a porté la main qu'en tremblant, les révisions ont maintenu le système général.

Il en est résulté que le commerce et l'industrie ont façonné le droit à leurs nécessités : que l'agriculture, avec la propriété foncière, est demeurée soumise au droit savant, mais suranné, du code civil.

Or, qu'était-ce, en 1806, que l'agriculture ?

C'était, au premier chef, un mode de jouir de la propriété.

Que le propriétaire fit valoir sa terre, ou qu'il l'affermât, ou qu'il la donnât en métayage, l'opération agricole consistait à recueillir les fruits du sol et le croît des animaux, accessoires de la ferme.

Il y avait bien à labourer, à semer, à récolter, mais c'était là une part très-minime du travail humain dans l'agriculture. Il n'y avait guère de place pour le capital. Occuper une terre, je l'ai dit, c'était en jouir, en jouir c'était en retirer les avantages, en percevoir les fruits.

Quelle autre idée auraient pu se faire les rédacteurs du code civil ? Les Économistes d'alors, les Physiocrates,

n'avaient-ils pas réduit toute la richesse aux produits de la terre? Et si, par hasard, ils avaient lu Ricardo ou Malthus, n'avaient-ils pas trouvé la rente, don gratuit de la nature, au premier rang du produit agricole? N'avaient-ils pas lu que toute la culture consiste à exploiter les qualités primitives et indestructibles du sol? Si même ils avaient consulté les agronomes d'alors, ne leur auraient-ils pas répondu que toute l'agriculture est dans une vertu mystérieuse de l'humus, espèce de dépôt d'un végétal en puissance ne demandant qu'un grain, un germe, pour passer à l'acte et s'élever en plante, en céréales, en forêts?

L'idée de l'humus, la théorie de la rente et le système juridique du Code, excluant l'agriculture du commerce et de l'industrie, la réduisant à « percevoir les fruits » sont trois manifestations d'une même pensée, erronée au premier chef, pensée qui disparaît de la technologie agricole, qui traîne encore dans beaucoup de livres d'économie politique, mais qui se conserve dans nos lois et dans l'esprit de nos juristes avec une ténacité invincible.

Or, en agriculture, l'*humus* est une cornue, un alambic, une chaudière, une usine, un récipient à réactions chimiques. Rien de plus!

En économie politique, la rente ne s'aperçoit qu'au microscope, à l'état de trace dans le produit agricole : M. Victor Brants la déguste encore dans le bouquet du Chambertin : c'est une question de goût : je ne la discute pas : en agriculture comme en industrie, il n'y a, pratiquement parlant, que revenu et profit du travail.

En Droit, l'agriculture est une industrie comme une autre.

L'humus, siège de la culture, contient-il à un moment déterminé, les éléments chimiques nécessaires

pour la croissance de telle plante ? on pourra le semer. La plante poussera, prenant les éléments qu'il lui faut et dans l'humus et dans l'atmosphère. On ne continuera pas indéfiniment cette culture. Il faudra rendre à la terre ce qu'on lui a pris... L'atmosphère, l'eau, les engrais de ferme, les engrais chimiques seront les éléments de cette réfection. L'atmosphère, l'eau pluviale, sont données par la nature : nous ne pouvons modifier leur action qu'en déterminant un état physique de l'humus qui en augmente la réceptivité ou en ménageant l'irrigation : en somme par le travail ; quant à l'amendement et à l'engrais, ils représentent un capital ; leur application, un travail.

Le capital et le travail trouvent leur place naturellement indiquée : si l'on se convainc que la croissance de la plante ne vient pas de la terre, mais de ce qu'il y a d'agents et de matières premières chimiques dans le sol, on aperçoit aussitôt que l'agriculture est soumise absolument aux mêmes lois que l'*industrie*.

Pas de progrès sans l'application progressive du *capital* et du *travail*.

Et de fait, quels conseils pratiques donne-t-on à l'agriculture ? Conseils que, par malheur, je l'établirai, le code civil l'empêche de suivre.

Faites de la culture intensive, dit-on aux fermiers, faites de l'élevage scientifique : votre ferme est une usine, une usine à végétaux, une fabrique d'animaux. Sachez-le bien, mettez-y du capital : plus vous en mettez, plus il vous rapportera.

Mettez vos capitaux dans l'agriculture, dit-on aux capitalistes. La terre n'est pas ingrate : elle vous payera avec usure.

Organisez le travail, ajoute-t-on : sachez que la division du travail développe sa puissance dans des proportions vertigineuses,

Associez-vous pour acheter des machines.

Associez-vous pour acheter les engrais, pour les faire analyser.

Associez-vous pour vendre votre beurre sous une marque commune qui en garantisse la provenance et la pureté.

Associez-vous pour acheter des étalons de premier choix.

Associez-vous pour l'achat des semences.

Associez-vous pour établir des champs d'expériences.

Associez-vous pour faire des essais à risques communs.

Associez-vous pour vous créer des débouchés, pour organiser la vente sur les marchés des grandes villes. Faites comme les brasseurs allemands, établissez des maisons de dégustation : faites goûter à l'étranger vos viandes, vos légumes, votre lait, votre beurre.

Et de fait, dans l'agriculture, que de place pour l'association !

A-t-on bien remarqué ce que, dans nos petites fermes, et c'est le grand nombre chez nous, puisque la moyenne ne dépasse guère une exploitation de trois hectares, a-t-on remarqué ce qu'il y a de frais généraux dépensés en pure perte?... ce qu'il y a là de bétail d'attelage, de bras, d'instruments aratoires restant fréquemment sans emploi. Que d'économies si, par l'association, on pouvait arriver à réduire leur nombre ! Que de bétail d'attelage pourrait être transformé en bétail de rente par l'association de quelques petits fermiers pour l'usage commun d'un ou de deux chevaux ! Que de main d'œuvre épargnée par l'association pour l'achat de machines agricoles !

On s'imagine trop facilement, quand l'on parle d'association agricole, qu'il s'agit d'associations pour

toute l'exploitation, ce qui présenterait d'immenses inconvénients. Mais pourquoi pas une série d'associations spéciales :

Pour la laiterie, la fabrication du beurre, du fromage, etc.,

Pour les travaux de la récolte.

Pour l'expédition du bétail aux marchés, à l'étranger,...

Pour le dépôt dans des granges communes, des récoltes aujourd'hui abandonnées en meules à la discrétion du mauvais gré, etc., etc.....?

Il m'a toujours semblé que le développement de l'association agricole est un des remèdes à l'effroyable accumulation des ouvriers dans les villes. Il est difficile de prévoir tout ce que l'association peut enfanter : mais il peut être permis d'espérer la création dans les campagnes d'une série de petites industries.



J'ai montré que le code civil n'a rien compris à la nature de l'agriculture. Il voyait le laboureur jouir de la terre, « percevoir des fruits », les vendre. C'était la vie civile, et le code de commerce se donnait la peine de nous avertir que là était la limite de la vie civile (art. 638). Jusque-là, les voies commodes, simples, du droit commercial n'étaient pas nécessaires. Jusque-là, l'on ne voyait pas la nécessité d'une organisation de l'association. Jusque-là, il n'était pas besoin d'une circulation rapide du capital, jusque-là, pas besoin de modes de preuve simples et expéditifs, jusque-là, pas besoin d'une procédure rapide et sommaire. Toutes les solemnités, toutes les lenteurs, toutes les entraves du droit commun, c'est-à-dire du droit des propriétaires!



Voyons si l'association agricole peut se constituer d'une manière sérieuse.

J'avoue n'avoir jamais très-bien compris ce que peut être une société civile. Heureusement pour moi que les commentateurs du Code ne le savent pas trop nettement non plus. Le Code me dit que la société est un contrat fait « en vue de *partager un bénéfice* ». *Mercatoris finis lucrum*. Je me suis donc toujours figuré que les auteurs du Code ont fait la définition de la société commerciale et je me suis souvent creusé la tête pour découvrir comment on pouvait bien rechercher des bénéfices sans faire le commerce, puisque commerce et lucre ont toujours été synonymes.

Les rédacteurs du Code civil n'avaient pas pris une idée très-nette de ce que c'était que le commerce. Ils avaient laissé la tâche ingrate de définir la limite des deux droits à la rédaction du Code de commerce. Celle-ci ne posa en somme aucun principe et tous les auteurs ont échoué dans les tentatives qu'ils ont faites pour arriver à découvrir dans le dédale des discussions une idée qui pût ressembler à un principe. M. Labbé, le premier, en 1869, a osé dire la vérité : c'est-à-dire qu'il n'y a pas de principe, que les actes commerciaux ont été énumérés d'une manière tout-à-fait arbitraire par les articles 632 et 633 du Code de commerce. Il faut donc tenir qu'une société civile est une société cherchant un bénéfice par d'autres voies que les opérations énumérées dans les articles 632 et 633 du Code de commerce. Ce n'est pas plus philosophique que cela ! Et de fait, il eût été difficile de donner une définition, car en poussant l'analyse à fond on eût abouti à cette monstruosité : « le commerce, c'est le travail ; la vie civile, c'est la jouissance des dons de la nature. » On n'alla pas si loin : on déclara commerciaux certains actes où l'on

reconnaissait l'esprit de lucre, avec certitude et clarté. D'autre part, on ne fut d'accord à déclarer nettement civiles que les opérations foncières que, suivant la tradition féodale d'abord, aristocratique ensuite, physiocratique enfin, on considérait comme le souci normal, l'intérêt majeur et dominant de l'humanité. Le Code de commerce déclara cela formellement dans l'article 638 : l'opération agricole, la vente *des produits du cru* devint la limite théorique du droit civil.

Ce qui était dit formellement de l'agriculture, s'appliquait par identité de motifs à tout ce qu'aujourd'hui nous appelons l'industrie extractive. Elle aussi consistait à exploiter, non plus les richesses naturelles de l'*humus*, mais les richesses naturelles du sous-sol. Les mines, minières et carrières sont de la vie civile.

Tout ce qui touchait au foncier était civil.

Mais entre la vie foncière et la vie du commerce et de l'industrie, se plaçait une série de contrats, une série d'opérations, fréquentes, nombreuses, de tous les jours. Où les classer ?

La difficulté saute aux yeux aujourd'hui : elle ne se présentait pas aux rédacteurs du Code civil. S'ils l'avaient aperçue, ils auraient saisi l'erreur de leur système. Mais ils ne pouvaient s'en apercevoir, car, en codifiant le droit de la propriété foncière, ils codifiaient ce qui, à leurs yeux, était le droit commun. Car toute la tradition du droit français sortait de la féodalité : il s'était développé, modifié, il est vrai : mais il était resté, malgré la diversité des coutumes, le seul droit général de la France, semblable, dans toutes les grandes lignes, à travers tout le territoire. Le droit commercial, lui, s'était constitué par voie d'exception, par voie de privilège, par les conquêtes successives des villes s'arra-

chant à la sujétion du droit commun; car, ne le perdons pas de vue, à part le droit maritime, cosmopolite par sa nature, il n'y avait pas de droit commercial de la France.

Le droit foncier fut ainsi le droit commun et le droit commercial fut assujéti à des limites tout-à-fait arbitraires.



La société commerciale est personne morale : la société civile ne l'est pas : au moins cela est-il admis généralement et accuse-t-on Troplong de paradoxe pour avoir soutenu le contraire.

De cette distinction résulte qu'une société commerciale peut agir, vivre, se mouvoir, traiter, tandis que l'existence d'une société civile, très-réelle dans les livres, ne peut pas se manifester sérieusement dans la vie pratique, si bien que quand on veut donner une consistance réelle à l'une ou l'autre société civile, on se hâte d'en faire une société commerciale-civile, une société hybride, qu'on peut présenter comme argument *ab absurdo* du système du code. On a fait des sociétés d'assurances mutuelles, des sociétés minières, d'une série de sociétés immobilières, des sociétés commerciales dans le fait, quoique civiles par la volonté du législateur. (Loi du 11 juin 1874, art. 2. Loi du 18 mai 1873 art. 136. Lois spéciales pour une série de sociétés immobilières.)

On a dit que la personnalité morale est une *fiction*. Fiction de l'appeler personne, soit; mais fiction de considérer une société comme un être. être moral, indépendant des personnes physiques qui peuvent la constituer? Sans doute, non! quoiqu'en dise l'opinion

courante. Il n'y a rien de fictif dans ce qui existe dans la réalité naturelle des choses, fût-il question d'un objet supra-sensible. Est-ce une fiction que l'Etat, la commune, la famille? Est-ce qu'on *feint* de croire qu'il existe en Belgique, une ville de Bruxelles, une société générale, une banque nationale, un chemin de fer du pays de Waes, un chemin de fer de Nord, un Grand-Central? N'est point une fiction toute chose étrangère à l'ordre physique. Ces êtres, très-réels, quoiqu'ils n'aient pas un corps comme vous et moi, qu'on puisse appréhender *manu militari*, n'en existent pas moins. Ils ont des droits, des dettes, des biens, une caisse. Voilà des réalités que je puis atteindre.

Mais une société civile, sans personnalité morale, est une *fiction*, parce que là on *feint* l'existence d'une société qui n'est pas un être, mais une simple abstraction de langage pour désigner des individus. Je traite avec une société civile, par acte authentique, dûment exécutoire. La société ne me paye pas. J'envoie l'huissier pour l'exécuter. L'huissier me revient : « Monsieur vous avez cru traiter avec une société : il n'y a pas de société, ils n'y a que des Messieurs qui s'appellent ensemble société. Il n'y a aucune réalité saisissable (sans calembour) dans cette société : pas de biens, pas de caisse : il faudra maintenant saisir les biens de ces Messieurs qui sont les seules réalités. » De vrai, c'est une fiction qu'une société comme celle-là. Me voilà obligé de faire trois mille procès pour atteindre les trois mille Messieurs qui sont les seules réalités cachées derrière ma feinte société civile.

Et c'est tout juste parce que la société civile ne représente vis-à-vis des tiers que des individus, que l'on ne peut espérer de résultats pratiques de l'association agricole tant qu'elle ne pourra se déve-

lopper suivant le droit naturel (1), méconnu par le code civil et que le code de commerce a reconnu sous la pression irrésistible des besoins économiques. On traitera avec une société connue, sur laquelle on pourra se renseigner : on ne traitera pas avec vingt paysans inconnus. Qui donc enverrait un colis par le Nord Français, si, au lieu de savoir qu'il traite avec une puissante société, il croyait traiter avec quelques centaines d'actionnaires, au risque de devoir, à la première contestation, étudier un volume de généalogies avant de connaître les ayants-cause de chaque actionnaire primitif, et de devoir déboursier les frais de centaines d'assignations?

Les sociétés civiles : c'est le cauchemar des notaires, le cauchemar des receveurs de l'enregistrement. Il est telle société qui refuse de payer les droits de mutation, dans le seul but d'amener l'État à saisir ses biens et de le forcer ainsi à diligenter, en procédure d'expropriation, une liquidation que les notaires déclarent inextricable.

Tant que nous n'aurons pas le régime du droit commercial, l'association sera impraticable.



Mais il n'y a pas que l'association que le Code civil rende impraticable : considérant l'agriculture à un point de vue absolument faux, il n'a pu comprendre l'importance du travail, il n'a pu saisir la nécessité du

(1) C'est encore une des erreurs de la théorie civiliste, de dire que l'État seul crée les personnes civiles. En vérité, elles sont créées par les faits et les contrats : au législateur de *régler* leur création, mais non de s'en faire un monopole. Quand je m'oblige à payer ma rétribution à telle société, c'est à la société que je la dois et non à ses six ou sept cents membres. Le code civil dit le contraire; c'est en quoi je le critique : le code civil est en désaccord avec le droit naturel et avec la saine raison.

mouvement des capitaux. On lit, dans des ouvrages récents, on lit dans les écrits d'hommes éminents, la justification traditionnelle de la distinction du droit civil et du commercial. MM. Lyon-Caen et Renault, par exemple, en tête de leur *Précis de Droit commercial* placent ces observations, qui pour être l'expression exacte du système de nos codes, montrent par là-même la parfaite absurdité de ce système aux yeux de l'Économie politique.

« Pourquoi y a-t-il un droit spécial au commerce? On comprend la nécessité de régler l'intervention de la puissance publique exerçant son droit de police ou sauvegardant les intérêts financiers de l'État; mais pour les rapports des commerçants entre eux ou avec les non-commerçants, le droit commun ne suffit-il pas? Les divers actes juridiques qui constituent le commerce, achats, ventes, prêts, louages, etc., sont en général prévus et réglés par le droit civil. Si j'achète une chose, qu'importe que j'aie l'intention de la garder pour mon usage ou de la revendre avec bénéfice? Il semble qu'il y ait là une seule et même opération devant être soumise à des principes identiques. Cela est vrai philosophiquement, et il en a été ainsi tant que le commerce a été peu développé; mais dès qu'il a pris de l'extension, il a cherché à s'affranchir des règles souvent compliquées du droit civil et à leur en substituer d'autres. Dans la vie ordinaire, les opérations juridiques de quelque importance sont rares, et on a tout le temps de remplir telle ou telle formalité exigée par la loi. Ces opérations sont au contraire des plus fréquentes dans la vie du commerçant, et, par suite, telle règle, qui n'est qu'une gêne légère pour le non-commerçant, risquerait d'être une entrave absolue pour le commerçant : cette idée trouve son application notamment en ce qui concerne la preuve. »

Traduisons cela en un langage plus libre. Cela veut dire que le Code civil est parfait pour la vie civile, c'est-à-dire pour la vie de ceux qui ne font pas d'affaires; qu'il ne vaut rien pour la vie de ceux qui font des affaires. Et comme le Code civil est une entrave absolue — MM. Lyon-Caen et Renault disent qu'il risquerait de l'être, — pour les gens qui font des affaires, on leur a fait un droit exceptionnel plus libéral et ... praticable.

L'agriculteur n'est plus de la classe de ceux qui ne font rien et se contentent de « percevoir des fruits » : il est devenu quelque peu, il doit devenir tout à fait un homme d'affaires, d'industrie, de commerce. Il doit passer de nombreuses conventions, exactement les mêmes que l'industriel. S'il y avait une différence, elle serait en faveur de la variété plus considérable des contrats agricoles.

L'agriculteur n'est plus le « percepteur de fruits », il n'a plus, comme le rentier, « tout le temps de remplir telle ou telle formalité exigée par la loi », il n'a plus quelques « rares opérations juridiques de quelque importance... » Son industrie devient chaque jour plus compliquée : il faut bien que, comme le commerçant, il cherche « à s'affranchir des règles souvent compliquées du droit civil et à leur en substituer d'autres. » Car, si les opérations juridiques deviennent des plus fréquentes dans la vie de l'agriculteur, ces règles qu'on s'imaginait n'être qu'une gêne légère, « risqueraient d'être une entrave absolue. »

Et comme le disent fort bien MM. Lyon-Caen et Renault : « Cette idée trouve son application notamment en ce qui concerne la preuve. »

Le cultivateur va au marché, vend une bête à son voisin, cultivateur comme lui. Elle vaut plus de

150 francs. Il a bien le temps d'abandonner la place et d'aller dresser solennellement un acte dans la forme ! Il a bien le temps de songer à l'article 1325, d'écrire une convention en double, avec toutes les clauses de garantie ou de non-garantie, avec la mention, exigée, on ne sait pourquoi, sous peine de nullité, du double écrit !

Aussi, dans le fait, si le paiement n'est pas fait comptant, le cultivateur reste à la discrétion de l'acheteur sans une preuve admissible en droit civil. S'il a affaire à un filou, il pourra compter sur son aveu et sur son serment. Mince consolation, en vérité !

Cela est de pratique quotidienne. Voici un autre trait. Un paysan se rend chez le marchand de guano, d'engrais chimiques : lui fait une commande verbale, reçoit la livraison, le lendemain, accepte la facture. Quelques mois après, on lui demande paiement. S'il refuse paiement, quelle preuve de la commande, de la qualité demandée, du prix convenu ? Pas de témoins admissibles, pas de présomptions, pas de facture acceptée : L'écrit ? mais exiger l'écrit, c'est ne pas savoir ce qu'est la pratique des affaires. Quel négociant osera faire à son client l'injure — car la chose sera ainsi considérée — de réclamer une reconnaissance ? Puis, la commande se fera tantôt par le chef de la ferme, tantôt par sa femme, tantôt par son domestique, tantôt par un voisin qui « fera la commission » d'occasion. Et il faudra un mandat écrit, à moins qu'on ne veuille se payer le luxe des coûteuses splendeurs d'une enquête civile sur le mandat ou sur la ratification *ex factis*.

Le cultivateur a-t-il « tout le temps » d'observer les formalités légales ? Est-il dans la nature des choses qu'entre voisins, entre camarades, on prévoye les difficultés à naître, que, à côté de conventions qui se

succèdent d'heure en heure, se place la rédaction d'un acte? Une convention se fait au marché, une autre à la maison, une troisième à l'étable, à l'écurie, une quatrième à la prairie, une cinquième à côté des récoltes sur pied, une autre au village, au cabaret. Ce sont là les réalités de la vie rurale : elles excluent la rédaction par écrit, bien plus que la convention commerciale conclue en bourse, au magasin, au bureau.

Comment veut-on que l'agriculture se développe, qu'elle devienne industrielle et commerçante, quand, dans la théorie juridique de la preuve, le code inscrit la loi d'une infériorité nécessaire, quand les contractants se trouvent dans l'alternative inéluctable, ou de recourir à des modes de preuve incompatibles avec les nécessités de la vie, ou de laisser leurs rapports à la merci de la mauvaise foi?

Pas de preuve des conventions, pas de sécurité, par suite, pas de crédit, pas d'échange. Et sans échange, pas de travail rationnel, pas de capitaux, pas de progrès. C'est l'alpha de l'Économie politique.



A la théorie de la preuve, vient se joindre la procédure.

La procédure civile, pour les contestations qui peuvent naître dans les relations de la vie ordinaire, de cette vie civile dans laquelle « on a tout le temps » comme disent d'une manière si piquante MM. Lyon-Caen et Renault, la procédure civile est très-savante, très-ingénieuse, très-intéressante à étudier et, au point de vue de l'art, il y aurait certainement à regretter sa simplification ; c'est un beau monument qu'un dossier civil commençant par une sommation, passant par le

préliminaire de conciliation, se développant par les assignations, les avenir, les actes d'avoué, la communication au ministère public, les interlocutoires, les enquêtes, les expertises, le jugement, le règlement des qualités, l'expédition, les significations à avoué et à partie, le commandement et la saisie. Mais il en est de lui comme de toutes les constructions compliquées et ouvragées : il coûte horriblement cher et de temps et d'argent. Si la procédure sommaire enlève une partie des frais et des lenteurs, si elle supprime quelques écritures, si elle abrège les formes des enquêtes, elle n'en présente pas moins un ensemble bien autrement long, bien autrement frayeux que la procédure commerciale.

Celle-ci est leste, rapide, dégagée des formes savantes. On voit qu'elle n'est pas faite pour ceux qui « ont tout le temps », mais bien pour des gens qui, occupés tout le jour, veulent savoir bien vite, sans autres formalités que celles dont on ne peut absolument pas se passer, à quoi ils doivent s'en tenir.

Mais si l'on a senti le besoin d'abréger, de simplifier les formes de la procédure pour le commerce, ne voit-on pas, aujourd'hui que l'on sait que l'agriculture n'est pas une jouissance foncière, mais une industrie, identique à toutes les autres, ne voit-on pas que cette procédure est intolérable pour l'agriculture, qu'elle est obstative à tout progrès agricole?

On veut que les capitaux aillent à l'agriculture. C'est parfait. Mais ils n'y iront pas autrement que par le crédit. Mais voici que la sécurité du crédit commercial n'est pas avantagée seulement par la possibilité de se procurer une preuve, mais encore par la garantie judiciaire rapide, économique.

Se rend-on compte que pour prêter 400 francs à

un cultivateur, il faut lui reconnaître un crédit du double au moins, puisqu'il faudra prévoir les frais d'un recouvrement judiciaire égaux au principal? Se rend-on compte que si l'on peut avoir l'ombre d'un doute sur la valeur de ses preuves, il est sage de renoncer à une créance de mille francs plutôt que de compromettre des frais qui peuvent s'élever facilement à sept, à huit cents francs et plus?

On veut que les cultivateurs fassent de la culture intensive, achètent des engrais : c'est parfait; mais croit-on que les frais de procédure ne soient pas prévus par le vendeur et que l'offre ne tienne pas compte du *periculum sortis*, de l'éventualité de déboursés judiciaires importants? Le fait est certain et plus d'un négociant vous le dira : je dois surfaire mes prix, mes concurrents doivent les surfaire : nous devons prévoir nos profits et pertes et les profits et pertes sont rendus désastreux par les frais de justice.

Voici des chiffres :

Un négociant vend du guano, valeur 500 frs, d'une part, à un revendeur, d'autre part, à un cultivateur. Voici le compte approximatif pour arriver à un jugement par défaut :

<i>Contre le revendeur au tribunal de commerce.</i>	<i>Contre le cultivateur au tribunal civil.</i>
Assignation 14	Citation en conciliation . . . 14
Mise au rôle 3,85	Expédition 20
Acte de comparution . . . 1,50	Droit de consultation avoué etc. 20
Jugement 1	Assignation 14
Enregistrement 12	Mise au rôle
Somme ronde . 30	Jugement etc.
	Enregistrement 12
	Somme ronde au bas mot fr. 80

On m'objectera que ces chiffres ne sont, absolument parlant, pas importants. Il est vrai; mais ce sont

précisément les petits intérêts qui se multiplient par un coefficient de fréquence très élevé. Et l'on saisit aisément qu'une surcharge de frais de justice proportionnellement aussi lourde, doit peser singulièrement sur l'agriculture.



On le voit : l'erreur économique, comme l'erreur juridique fondamentale de notre législation, est d'avoir distingué l'agriculture de l'industrie et du commerce; d'avoir cru que l'agriculture n'avait autre chose à faire que de percevoir les fruits de la terre, qu'elle n'avait pas besoin d'une organisation du travail supérieure au type traditionnel, qu'elle n'avait pas besoin d'un mouvement rapide des capitaux.

Elle a maintenu l'association dans les liens d'un droit qui la rend impraticable, elle a asservi le contrat à un régime de la preuve qui empêche toute sécurité et tout crédit; elle a maintenu une procédure lente et frayeuse, incompatible avec le développement de la fiducie agricole.

L'erreur économique se dissipe : l'agriculture a besoin d'une organisation toute industrielle. Le préjugé juridique doit disparaître. Il faut qu'on s'aperçoive enfin qu'il n'y a pas un droit civil, d'une part : un droit commercial de l'autre : que le droit, régissant des fonctions sociales analogues ne peut traiter les unes autrement que les autres.

L'agriculture se traîne dans des voies qui ne lui ouvrent l'accès d'aucun progrès. Le droit, autant et plus que la routine, l'empêche d'en sortir : Le droit doit s'assouplir aux faits, la loi doit réduire sa tutelle, permettre à l'agriculture de s'émanciper, laisser le contrat, c'est-à-dire l'échange, se développer sans entraves.

HERMANN DE BAETS.



LA LUTTE

POUR

LE PAIN QUOTIDIEN. ⁽¹⁾

LES journaux ont récemment consacré quelques lignes à un nouvel ouvrage de M. Brants sur l'Economie politique. (2)

Ce livre de valeur mérite, croyons-nous, un examen complet de la part du *Magasin littéraire*, et a droit d'être présenté à ses lecteurs avec tous ses titres et ses éminentes qualités.

Déjà dans un premier ouvrage, qui n'est pour ainsi dire que l'introduction de celui-ci, M. Brants avait exposé les bases et les prémisses de la science économique. Il nous a été donné de louer ailleurs le mérite de ces pages. (3) Le livre qu'il offre aujourd'hui au public est le complément de ces premières études.

Là, il nous faisait connaître d'une façon générale *la loi*; ici il nous montre *l'application de la loi*, c'est-

(1) *Précis des leçons d'économie politique*, données par M. VICTOR BRANTS, professeur à l'Université catholique de Louvain. — Louvain, Ch. Peeters; Paris, Champion. 1885.

(2) Voir entr'autres un remarquable article du *Bien Public* du 17 octobre 1884.

(3) *Polybiblion. Revue bibliographique*. — Octobre 1883.

à-dire les conditions où se présente actuellement « la lutte pour le pain quotidien. »

Avant de détailler l'œuvre de M. Brants, disons d'abord que son tout premier mérite, celui qui domine toutes les parties de l'ouvrage, est l'originalité : une double originalité qui lui fait à la fois profiter des nombreux éléments fournis par la méthode d'observation de l'éminent Le Play, et compléter la science de l'économie politique par l'étude de la question sociale.

Quelle mine féconde que ces monographies de tous genres entreprises pour la première fois par Le Play ! Quelle puissance mise au service de la vérité économique que ces photographies de maisons heureuses et prospères !

L'économie politique, comme toutes les sciences de notre siècle, a pris, elle aussi, un caractère pratique, l'emmenant bien loin des discussions sans conséquences immédiates, et des théories sans application. « Nous ne voudrions pas dire que le livre dont nous nous occupons est réaliste : le mot rendrait mal notre pensée ; mais on peut dire qu'il est plein des réalités de l'économie politique. » (1)

Certains ont dit « qu'il n'y avait pas de question sociale. » On peut nier le mot : on ne peut nier la chose. On ne peut nier qu'il y ait une question de distribution et de répartition de la richesse, une question de transmission des biens, une question de charité et d'assistance. On ne peut nier qu'il y ait des inégalités à atténuer. On ne peut nier la notion de la souffrance ni les divers moyens de la supporter et de la combattre. Appelez cela comme vous l'entendez, tout cela a nécessairement sa place dans l'économie politique.

(1) *Le travailleur*, N° du 28 novembre 1885.

M. Brants, tranchant avec les économistes modernes, fait donc de la question sociale une partie (et non la moins importante) de ses précis d'économie politique. C'est ce qui nous a permis d'affirmer la note originale de son œuvre : note pratiquement chrétienne et chrétiennement pratique.

I.

Analysons d'abord la partie morale du livre.

Pascal disait « toute la Foi consiste en J. C. et en Adam, toute la science de l'homme moral en la concupiscence et en la grâce. »

Toute l'économie politique, pourrait-on dire de même, se résume dans le dogme de la chute originelle, et en le développement de l'humanité dans l'effort et la souffrance.

Travailler, nous le devons. Le travail pénible est la loi de l'humanité. Mais dès le début, il importe de lui assigner une fin chrétienne.

C'est ce que M. Brants exprime en ces termes : « L'accroissement de la masse des richesses n'est pas un idéal absolu, un but suprême auquel il faille subordonner ou sacrifier le reste. Les moralistes se sont toujours défiés avec raison de cette poursuite de la richesse pour elle-même, poursuite inassouvie, qui va *in infinitum*, et qui transforme la production en but et les hommes en moyen, au rebours de la plus élémentaire sagesse, et au grand dam du vrai bonheur social. »

Dans toute question, le point de vue moral doit être regardé de face. M. Brants en fait le régulateur de ses pensées à propos de tous les sujets importants : à propos de la concurrence, de la loi du travail, de

l'épargne, de la grande et de la petite propriété, de la mise en œuvre du travail, de l'usine agglomérée etc., etc.

M. Brants est un moraliste doublé d'un philosophe. Dans le chapitre des « choses à produire », il ressuscite fort heureusement un vieux mot bien franc et bien juste du Moyen-Age : *les faux biens*. Il y a des choses, dit-il, très-demandées, très-recherchées, payées fort cher, et qui loin d'être utiles sont nuisibles. Ces choses-là faut-il les fabriquer ! Elles correspondent à la satisfaction de *faux-besoins* créés par le caprice ou par le vice. Dès lors il y a des degrés dans leur danger, mais les utilités vraies sont celles-là seules qui peuvent servir à rapprocher l'homme de sa fin.

Les faux-besoins ! ne les trouvons-nous pas aussi dans cette vie de luxe exagéré dont nos grandes existences territoriales sont trop souvent l'exemple ?

Il nous souvient avoir lu dans « *l'association catholique* » une série d'articles de M. Brants sur « *la grande propriété* » ; les chapitres du présent ouvrage intitulés « le luxe », « le patronage », « la grande propriété », sont l'heureux complément de ces pages. Quoi de plus juste que ces lignes : « Le grand propriétaire est, dans le vrai sens du mot, une *autorité sociale*. A ce titre, il constitue tout à la fois pour le pays une garantie d'ordre et une garantie de liberté. — Une garantie d'ordre, car le gouvernement central a besoin de se faire obéir et il n'y réussit jamais mieux que par les influences naturelles de la hiérarchie sociale. — Une garantie de liberté. Quoi de plus libre et de plus indépendant que la situation de ces propriétaires ruraux ? C'est à l'ombre du foyer paternel, sous les arbres plantés par les ancêtres que se forment ces vies calmes et inflexibles, cette indépendance res-

pectueuse et satisfaite qui n'est ni rogue ni servile, et qui, de la vie privée rurale rejaillit sur la vie publique du pays. »

Il y a du paganisme dans les grandes existences de notre temps, dont beaucoup se résument en ces trois mots : égoïsme, jouissance et mollesse; alors que la loi du Christ a trois termes contraires, travail, charité et solidarité.

« Le riche, écrit-il, a une mission providentielle
« difficile : il doit communiquer à ses frères les bien-
« faits de sa richesse et les faire jouir de son bien
« par sa libéralité et ses aumônes. C'est Dieu qui a
« tout donné au riche, celui-ci n'a rien qu'il n'ait reçu
« de lui, dont il ne lui doive compte et raison. Or,
« la richesse n'est pas le *jus utendi et abutendi* absolu
« de la loi romaine; c'est, selon le sens de Saint-
« Thomas d'Aquin, une *potestas procurandi et dispen-*
« *sandi*. Telle est la doctrine chrétienne des devoirs
« de la richesse. Mais Dieu seul, qui a tout donné,
« est le créancier du riche. *Le seul et véritable*
« *créancier du riche*, dit le cardinal Guibert, *c'est*
« *Dieu* qui lui a tout donné en l'établissant l'économe et
« le dispensateur des bienfaits de sa providence. »

C'est un beau chapitre aussi que celui où M. Brants nous définit : « Pauvreté et Misère ».

Pauvreté, c'est-à-dire condition pénible de celui qui obtient avec peine, au prix de ses efforts, le pain quotidien de sa famille.

Mais la misère, c'est-à-dire l'insuffisance des ressources acceptée comme état ordinaire, sans effort et sans lutte. Celle-là n'offre pas de ressources à la société, c'est la barbarie.

Heureux, si ouvriers et patrons connaissaient et comprenaient cette belle parole de Le Play : « Le but

suprême du travail est la vertu et non la richesse, l'intelligence de cette vérité contient en germe toute la science sociale. » Oui, toute la science sociale est là. Mais ne pourrions-nous pas dire aussi, comme conséquence, que tout le bonheur est là?

Ne pourrait-on pas soutenir que tout malheur économique comme tout malheur domestique a pour cause première un écart, une déviation des lois de l'ordre providentiel? Les « harmonies économiques » ne sont-elles pas la récompense d'une laborieuse et sévère soumission à certaines lois?

« On peut chercher à améliorer sa situation, dit M. Brants, mais en s'abandonnant à Dieu du résultat de ses efforts. Dès lors on travaille par devoir, pour avoir des mérites d'abord; puis pour réaliser une fin temporelle légitime. On se réjouit du succès, on accepte avec résignation le revers, sûr en tous cas d'avoir fait son devoir. On travaille comme si tout dépendait de soi, on garde la paix parcequ'on s'abandonne à la paix divine. Voilà comment la doctrine du devoir et du mérite dans la loi du travail en assure à la fois la générosité et la force, et donne en même temps la paix au travailleur. »

Heureuse et belle paraphrase de cette parole de St Ignace : « Confions-nous en Dieu, comme si tout dépendait de lui; mettons tout en œuvre, comme si tout dépendait de nous ».

Notons aussi la place considérable accordée par M. Brants dans l'organisation du travail à la valeur de la famille.

Enfin terminons cette première partie par deux remarques générales.

D'abord, ce n'est plus une économie politique abstraite qu'a faite M. Brants. C'est une économie

politique d'observation, positive, et en même temps juridique, car après chaque chapitre arrivent quelques renseignements sur les sources juridiques réglant la matière. C'est là une heureuse innovation qui tend à unifier les connaissances de l'étudiant (1). Par ce système, s'il était plus généralement suivi, les diverses connaissances acquises à l'Université n'apparaîtraient plus à l'esprit de l'étudiant comme autant de compartiments séparés. Elles formeraient un ensemble se complétant et se présentant unifiées à l'intelligence.

Enfin dans son chapitre « Intensité des lois économiques, » nous félicitons M. Brants d'avoir grossi encore la part de l'élément relatif dans les phénomènes de l'activité économique. S'il nous souvient, dans l'analyse faite par nous de son précédent ouvrage, nous analysons la réponse de l'auteur à cette question : « Y a-t-il en économie politique des principes constants? » et nous lui répondions : « L'absolu existe certainement en économie politique, mais quelle est la part à lui faire? La foi économique a vu se restreindre sensiblement le terrain de ses croyances. On pourrait presque dire, d'après nous, qu'il n'y a de *vérités* économiques que les lois qui se lient aux *vertus* indispensables, au développement de la nature humaine. » Or, dans le chapitre dont nous parlons, M. Brants s'est étendu plus longuement que dans son précédent ouvrage sur une de ces « limites de fait apportées à l'action de la loi économique », je veux parler de l'*usage*. En plusieurs pages, en effet, il s'attache à relever « l'influence et l'importance de l'usage sur tous les phénomènes économiques. »

(1) *La Réforme Sociale*. — Novembre 1885.

II.

Arrivons à la partie technique des Précis.

Le premier mérite d'un professeur, d'un professeur d'économie politique, surtout, c'est la clarté. Que nous sommes loin dans l'exposé de la théorie de *la rente*, par exemple, des définitions confuses où vient généralement échouer tout étudiant dans un cours d'économie politique.

« La rente, dit M. Brants, est un produit *surnormal*.... Dans la fertilité de la terre, il y a une part de la nature, *une part d'aubaine, d'où vient la rente*.... La rente existe, mais est peu de chose dans les cultures très-intensives et les vieilles civilisations. » Et en quelques coups de pinceau comme ceux-ci, la notion de la rente, et les controverses sur sa nature apparaissent nettement et clairement définis.

La « question des machines », le chapitre de « l'amortissement », la question « du prêt et du louage » sont particulièrement bien traités par l'auteur.

Je crois que notamment quant à « l'usure » il est impossible de mieux condenser que ne l'a fait M. Brants en quelques pages, tout ce qu'on peut dire sur cette difficile question.

Quant à la condition des ouvriers dans la société industrielle moderne, M. Brants se demande, si « combinant le résultat des études déjà faites, la masse de la nation a vu largement améliorer son bien-être social sous l'empire des nouveautés industrielles. » — Et il répond excellemment par cet ingénieux tableau : « Prenant pour ligne de démarcation des deux termes à comparer, le début de ce siècle, nous pouvons dresser le bilan des modifications opérées par *l'âge de la houille* dans la situation du grand nombre. »

PERTES :

Augmentation moyenne des objets alimentaires jusqu'aux dernières années 40 %.

Perte des ressources accessoires, subventions etc.

Diminution de la qualité et de la durée des objets manufacturés.

Augmentation des besoins alimentaires par la diminution des forces; des autres besoins, par l'habitude.

Fièvre de production, excès, crises de chômage.

Agglomération dans les villes, perte d'hygiène et de l'indépendance du petit patron, hausse des loyers.

AVANTAGES :

Augmentation moyenne des salaires en France 75 % d'après les calculs les plus favorables (de Foville).

Baisse moyenne des prix principalement sur les objets manufacturés, tissus etc. 50 %.

Augmentation du niveau de l'existence et des consommations.

Débouchés nouveaux offerts au travail.

Jouissances nouvelles de luxe, de superflu, (de voyages) etc.

On le voit, M. Brants brille partout par une remarquable justesse d'observation.

Ajoutons lui aussi cette qualité autrement importante : une élévation de vue qui satisfait le cœur et la conscience.

Son chapitre « De l'emploi rationnel de la richesse » nous en donne une preuve.

Beaucoup d'économistes ont exclu pareil sujet du cadre de leur étude, le rattachant à la morale. Pour notre auteur, les applications en sont nombreuses parcequ'elles se rattachent aux dépenses, au budget et par conséquent aussi au luxe. Suit alors la définition de ce qui marque les différences entre la libéralité, la tempérance, la magnificence, la richesse et le luxe. Ce dernier seul doit être évité parcequ'il « suppose quelque chose d'*abusif*, d'*irrationnel*, dans l'objet ou dans la proportion ».

« La morale de la richesse n'implique nullement,

dit-il, le brouet spartiate; elle permet l'usage et ne condamne que l'abus, mais elle contribue à la paix et à la richesse publique en apprenant la modération dans les désirs, la satisfaction de son sort, la mesure dans la jouissance elle-même et l'obligation de faire servir sa richesse au bien de la communauté par l'aumône et par la libéralité. »

Même jugement aussi quant au « Rôle général de l'Etat en matière de législation sociale et industrielle ». On comprend tout ce qu'un pareil intitulé a d'intéressant. Il touche à la fameuse question du Socialisme d'Etat.

Peut-être s'attend-on à trouver chez l'auteur une condamnation *a priori* du Socialisme d'Etat? Point. L'économie politique ne permet guère de condamnations absolues.

« Où commence le Socialisme d'Etat, dans le sens condamnable de ce mot dont on a tant abusé? Sa limite est bien malaisée à tracer. Il y a entre les deux extrêmes une large voie ouverte à la prudence gouvernementale. Le plus ou moins d'intervention du pouvoir, l'extension des services publics est une question de mesure dont les circonstances doivent fournir les éléments d'appréciation. »



Tel est l'ouvrage de M. Brants.

En terminant sa lecture nous avons cette pensée que nous nous permettons de communiquer en toute simplicité.

Voici, nous disions-nous, un vrai livre d'Économie politique.

Il est au courant et devance même, sur certaines

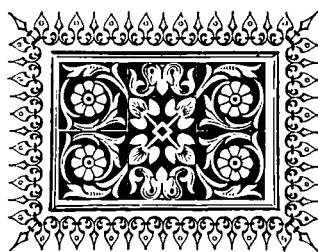
questions, l'essor scientifique de notre siècle; et par là il est digne d'être lu par ceux qui ne cherchent que la science.

Il se laisse guider dans toutes les questions par les lumières de la glorieuse foi chrétienne dont son ouvrage est comme imprégné; et par là il sera lu avec intérêt par ceux qui recherchent, dans leurs lectures, l'apologie de la religion.

Certain d'avance de l'intime union entre la Foi et la Raison, il complète enfin de connaissances philosophiques et sociales son savoir économique; et par là, son livre, œuvre de franchise, d'érudition, de chrétienne et de savante audace, prouvera à ceux qui le liront que l'Église, qui a été la mère de la science, est digne de rester encore, après l'émancipation de celle-ci, sa tutrice, sa gardienne et son inspiratrice.

RAOUL DU SART DE BOULAND.







FRAGMENTS POÉTIQUES.



LE MOINE AU CRUCIFIX. (1)

Après une lecture de Fra Jacopone di Todi.



TOI, qui pour dormir n'avais pas une pierre,
Quand un sommeil de plomb pesait sur ta paupière,
Et que tu cherchais, las des fatigues du jour,
Pour reposer ta tête un tranquille séjour;
Toi qui naquis au fond d'une étable inconnue,
A l'heure où l'univers célébrait ta venue;
Toi qui d'un roi craignant l'homicide décret
Vers les rives du Nil dus t'enfuir en secret
Et des Cieux, ta Patrie, exilé volontaire,
Voulus connaître encor l'exil sur cette terre;
Toi qui devant la mort pris d'un effroi soudain,
Suas le sang et l'eau dans le sombre jardin
Où, reculant d'horreur la nuit du sacrifice,
Tu t'écrias : Mon Père! éloignez ce calice »!
Toi qui, dernier tourment que l'on put inventer,
Au baiser de Judas voulus te présenter
Et tendant tes deux bras aux chaînes apportées,
Marchas la tête basse et les mains garrottées
Entraîné par la plèbe et souillé de crachats.
Renié même par tes disciples ingrats;
Toi qui fus promené de Caïphe à Pilate
Et présenté vêtu de la robe écarlate

(1) Un de nos collaborateurs a recueilli ces quelques pièces inédites, œuvres d'un jeune poète que la maladie a fait taire, vant qu'il pût donner sa note.

Comme un objet de haine et de dérision
Aux outrages sanglants du peuple de Sion ;
Toi qui portant la Croix, arbre de ton supplice
Entre deux meurtriers ainsi qu'un vil complice,
Tombas sous ton fardeau lourd de tous nos péchés,
Comme des poids sans nombre à tes pas attachés ;
Toi qui cloué vivant, te tordis dans l'espace
Comme l'arbre au désert lorsque le Simoun passe,
Toi dont le corps déjà par le trépas glacé
Sous les coups du bourreau fut encore percé :
O Roi qu'ont couronné la mort et la souffrance,
Jésus, ma seule joie et ma seule espérance,
Puisque j'ai tout quitté pour mieux t'appartenir,
Laisse-moi partager tes maux à l'avenir !
De mes yeux à tes pieds fais ruisseler les larmes,
Abreuve-moi d'ennuis et nourris-moi d'alarmes.
Alors que ton amour vienne me consoler,
O Christ! qui pour le monde as daigné t'immoler,
Qui, pour nous rendre encor ton Père plus propice,
Chaque jour à l'autel t'offres en sacrifice,
Montre-moi, montre-moi le crucifix sacré,
Que ma lèvre en feu touche à ce bois adoré,
Et qu'à jamais alors elle y reste collée
Versant tout ce qu'enferme une âme désolée.
Amour! amour! amour, dis-moi que tardes-tu!
Loin de toi je m'attriste et languis abattu,
O Jésus! o splendeur de la gloire éternelle,
Mon silence te parle et ma douleur t'appelle ;
Accours, o Rédempteur, et sois le bienvenu!
Qu'ils passent donc ceux-là qui ne t'ont point connu,
Qui narguent de ta Croix l'adorable folie,
Et t'y voyant pendu n'ont point l'âme amollie.
Qu'ils aillent de cette âme abaissant la grandeur,
Près d'une courtisane exaler leur ardeur :
De leur cœur racorni ne sachant te comprendre,
Quand ils peuvent monter, ils préfèrent descendre.
Pour moi, pauvre pécheur, du monde retiré,
J'adore à deux genoux, o Christ, ton cœur sacré,
Et baisant tour à tour tes mains ensanglantées,
Qui bénirent jadis les vagues irritées,
Lorsque, voguant avec les enfants de Juda,
Un seul mot de ta bouche à la mer commanda,
Je te prie humblement d'accorder à mon âme,
Avec la paix des sens, un peu de cette flamme
Qui consumait tes saints et qui leur rendait cher
Le cilice pesant qui macérait leur chair !

Fais que pour te servir, je dompte la nature,
Et que mort désormais à toute créature,
Je vive pour Toi seul, sur ton sein endormi
Comme Jean ton disciple et ton fidèle ami.



SONNET.

« Cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine. »

(BOSSUET.)

JE ne sais pas pourquoi, mais souvent je suis triste.
Parmi les gens joyeux je me trouve étranger,
Et, soit pressentiment ou souffrance d'artiste,
Sans crainte à l'avenir je n'ose point songer.

L'on me dit cependant que le bonheur existe,
Qu'un peu d'amour suffit au cœur pour le changer,
Mais mon œil inquiet se détourne et persiste
A voir plus le cyprès que le vert oranger.

Ah! tout passe ici-bas, l'amour comme la vie!
Mon âme a des désirs immenses d'infini
Et tout, tout ce qui meurt la laisse inassouvie.

L'oiseau sur le ciel seul ouvre son léger nid :
Comme lui je sens bien que ma demeure est frêle
Et mes regards s'en vont vers la voûte éternelle.

1878.



SOUVENIRS D'ENFANCE.

A L'ABBÉ A. M.



ON ami, n'as-tu pas oublié le coteau
 Que nous montions le soir aux jours du renouveau,
 En tressant pour la Vierge une fraîche guirlande
 Ravie aux genêts d'or qui fleurissaient la lande?
 Le chemin ombragé par de vieux sauvageons
 Était en maint endroit raviné par la pluie,
 A peine sur ses bords croissait-il quelques joncs,
 La rainette y disait son chant qui vous ennuie :
 Je garde cependant un heureux souvenir
 De ce sentier, qui mène au pieux sanctuaire,
 Et s'il m'était donné d'y pouvoir revenir,
 Je pleurerais de joie en baisant sa poussière.

Le sanctuaire est-il encor comme jadis,
 Gracieux et coquet avec ses murs verdis,
 Et son grillage en fer barbelé de chandelles
 Et le bouquet de fleurs fourni par les fidèles.
 En rêve, o mon ami, je le revois souvent,
 Sur nos têtes son toit s'allongeait en auvent.
 Quelques pins qu'agitait le zéphyr nocturne
 Répandaient à l'entour les parfums de l'encens ;
 Une source à leurs pieds murmurait dans une urne,
 Où buvaient les oiseaux et les pauvres passants.
 Un modeste parterre entourait son enceinte,
 Les jardins du village en avaient fait les frais,
 Et l'eau claire en filtrant conservait longtemps frais
 Les bleus myosotis et la blanche jacinthe.

Au-dedans s'élevait comme un reflet des cieux,
 De la Mère du Christ l'image triomphale,
 Et la lune éclairant son beau front radieux,
 Colorait les vitraux de la fenêtre ovale.
 Sur le cou de la Vierge un collier de rubis
 Scintillait au milieu des soyeuses guipures,
 Des rubans lamés d'or couraient sur ses habits
 Et Jésus souriait dans ses mains toutes pures.

Là Marie engageait le voyageur du soir
A demander un peu d'amour et d'espérance
Sur cette dalle usée où déjà vint s'asseoir
La génération qui dort dans le silence.
Là, nous disions ensemble avec plus de ferveur,
Le sublime stabat ou le simple rosaire;
L'herbagère en priant à mi-voix son sauveur
Ralentissait le pas pour ne nous point distraire,
Et le pâtre suivi de son troupeau lassé
Taisait les sons joyeux de sa corne rustique
Et comme devant Dieu tout rang est effacé,
S'arrêtait près de nous au seuil du temple antique.

Oh! qui que vous soyez, s'il vous arrive un jour
De ne plus voir le ciel qu'à travers la fenêtre,
Si de Mai quatre fois vous comptez le retour,
Sans goûter ses bienfaits, ni ses charmes peut-être,
Vous sentirez alors ce qu'un printemps de moins
Laisse au cœur d'amertume et de peine profonde,
Et vous prendrez Jésus et Marie à témoins
Que vous donneriez tout, je le dis, tout au monde,
Pour passer au village une heure seulement
Dans les vallons fleuris où l'on courait enfant.
Vous avez le bonheur, vous qui pouvez sans cesse,
Quand Mai s'épanouit aux rayons du printemps,
Prendre comme un oiseau, votre vol vers les champs

Et revoir les beaux lieux chers à votre jeunesse.
Vous avez le bonheur si, n'ayant rien perdu
Des élans généreux qu'une foi vive donne,
Comme un fils bien aimé par sa mère attendu,
Vous revenez le même aux pieds de la madone.

Mai 18....



NUIT DE MALADE.

« Que la nuit semble longue à la douleur qui veille ! »
(SAURIN.)

I. — AU SOIR.

J'AI vingt-huit ans à peine et je sens chaque jour
Qu'il me faut laisser là mes rêves de jeunesse :
Le peu qui m'en restait s'envole tour à tour
Et je ne jouis plus, même de ma tristesse.

Le sommeil de mes yeux s'est enfui sans retour,
Chaque nuit qui revient ajoute à ma faiblesse ;
La douleur tient sa proie et, pareille au vautour,
Avant de l'achever s'en joue et la caresse.

Jadis je pouvais lire et penser quelquefois
Mais mon esprit s'affaïsse et depuis de longs mois,
Mes livres sont fermés et ma plume rouillée.

Pour écrire aujourd'hui je fais un vain effort
La Muse, oiseau divin, me croyant déjà mort,
Se refuse à chanter sur ma tige effeuillée.

II. — A MINUIT.

Peut-être l'on dira que ma voix attristée
Ne cesse de gémir et ne sait que pleurer,
Que la jeunesse est belle et doit être fêtée
Que se plaindre est folie et qu'il faut espérer ;

Peut-être l'on dira que, victime apprêtée,
Sur un autel d'emprunt j'aime à me déchirer,
Et que drapé sans peine en nouveau Prométhée,
A mon rocher sanglant je veux bien demeurer.

Mais ceux qui comme moi de la coupe remplie
Abreuvés d'amertume, ont bu jusqu'à la lie,
Et n'ont plus à mon âge une idée à léguer ;
Mais ceux qui, désolés, ont marché dans ma voie
Reconnaîtront leur frère et sauront distinguer
Entre celui qui pleure et celui qui larmoie.

III. — A L'AUBE.

Ainsi qu'un condamné dans son morne linceul,
J'étais enveloppé dans ma sombre tristesse,
Au milieu de la nuit je me sentais plus seul
Et mon âme a jeté deux grands cris de détresse.

Maintenant l'angelus résonne sous les cieux
Et tandis que je vois apparaître l'aurore,
Pour saluer la Vierge avec l'airain pieux,
Je relève la tête et me ranime encore.

Je me souviens de l'heure où, penché sur la Croix,
Jesus mourant de soif but la liqueur amère,
Et, regardant Marie une dernière fois,
Nous donna tous pour fils à cette tendre mère.

Vingt siècles depuis lors bientôt seront passés,
Le rocher de son sang n'a pas gardé l'empreinte.
Mais nos cœurs pour toujours en furent arrosés
Et nos yeux sont tournés vers la montagne sainte.

Lorsque le philosophe étreint par la douleur,
S'écriait : « non tu n'es pas un mal, o souffrance, »
Il n'avait pas encor pour divin auditeur
Le crucifix de bois qui parle d'espérance.

Il se trompait. Mais nous par le Christ enseignés,
Attendant tout au Ciel, souffrant tout sur la terre :
Les hommes que le fer a le moins épargnés
Sont les plus glorieux au retour de la guerre.

Octobre 18....



A LA MUSE.

En n'écrirai plus rien : aujourd'hui pour jamais
Je scelle dans mon cœur toute ma poésie.
Ange de mes beaux jours, o Muse que j'aimais,
Il faut chercher ailleurs le miel et l'ambrosie.

Mon front s'est incliné sous des maux incessants,
Je n'attends plus les fleurs de ta main qui couronne,
Mon étoile est éteinte aux cieux d'où tu descends
Et l'ombre de la mort maintenant m'environne.

Aux amis dispersés porte ces vers d'adieu :
Je fus leur chansonnier dans leurs jours d'allégresse,
Quand ma verve d'enfant jetant son premier feu,
Avec ses gais couplets leur apportait l'ivresse.

Penchés sur les berceaux de leurs enfants chéris
La plupart ont sans doute oublié le poète :
Faut-il tant de baisers à ces pauvres petits
Que votre bouche, amis, pour moi reste muette ?

Le silence s'est fait depuis plus de trois ans
Autour de moi déjà comme autour d'une tombe.
Le proverbe l'a dit, « ils ont tort les absents, »
Épaisse sur leurs pas la neige d'oubli tombe.

O Muse, malgré tout, porte ces vers d'adieu
A ceux qui m'ont connu dans les jours d'allégresse.
Qu'ils ignorent ma peine et que, bénis de Dieu,
Ils vivent sans douleur et meurent sans tristesse !

Octobre 18...





LES VACANCES D'UN NOTAIRE.

—
AU CAP NORD!

SOUVENIRS DE VOYAGE.

—
(Suite de la page 834.)

8 juin. — *Stockholm.*

DE bon matin M. le Baron Paul P.... se met gracieusement à notre disposition, et c'est avec le meilleur des guides que nous allons explorer *Stockholm*. Connaissant la ville au bout des ongles, ce n'est pas lui qui nous fera prendre le Parlement pour une Ecole de musique!

Notre première visite fut pour le grand Ascenseur, belvédère construit en 1883 au centre de *Stockholm* par notre compatriote M. Lecocq, de Hal. Une large chaussée, conduisant de plein pied à la ville haute, aboutit à sa terrasse d'où l'on jouit d'un spectacle admirable.

Stockholm, qui compte environ 154,000 habitants, ne ressemble à aucune des villes Européennes que nous connaissions. A cheval sur le détroit du *Mälär*, elle se baigne à la fois dans ce superbe lac et dans les eaux de la Baltique.

La vieille ville est bâtie en amphithéâtre sur le versant des rochers : elle domine la ville nouvelle, formée de sept îles couvertes d'hôtels et de palais somptueux. Au centre de l'île des Chevaliers (*Riddarholmen*), se dresse dans toute sa majesté le Château Royal, un des plus grands de l'Europe : il ne renferme pas moins de 583 appartements.

Des ponts énormes sont jetés sur les bras du détroit, larges voies de communication dignes des plus grandes capitales.

La circulation est très animée dans les rues et sur les ponts, mais elle est beaucoup plus active encore sur l'eau où règne un mouvement perpétuel de barques, de bateaux à vapeur grands et petits circulant dans tous les sens entre les vaisseaux de guerre et de commerce.

Nous nous contentons de ce tableau sommaire, renvoyant pour les détails aux excellents guides de Bœdeker et de Murray.

Les musées de Stockholm, particulièrement ceux qui renferment les antiquités scandinaves, sont très intéressants. La garde en est confiée à des Dalécarliennes au costume gracieux et pittoresque.



L'étranger ne peut manquer de visiter le *Djurgården*, bois de Boulogne avec sa foire permanente, ses cirques, ses théâtres et son *Hasselbacken*, restaurant à la française, le rendez-vous du *highlife* suédois. Des orchestres militaires s'y font entendre tous les soirs.

Le roi affectionne le *Djurgården* : il y habite avec sa famille, pendant toute la bonne saison, un chalet plus que modeste et dépourvu de clôture. Nous avons

rencontré L. M. le Roi et la Reine, faisant bourgeoisement leur promenade en petit coupé.

Un autre endroit très réputé est *Moselbacken*, café-concert en plein air situé au point culminant de la vieille ville. Nous revoyons de là le panorama de Stockholm illuminé par le soleil couchant.



9 juin. — *Le lac Mälär. — La Baltique.*

Nous disons adieu à notre excellent ami qui nous avait gracieusement conduit jusqu'à l'embarcadère et nous quittons Stockholm à midi précis, à bord du *Pallas*, frère de la *Vénus*, beaucoup plus grand et mieux bâti que sa sœur aînée; — tous deux sont enfants de la Cie *Motala-Ström* faisant le service du Gotha-canal dont nous allons visiter le second tronçon.

Le capitaine nous reçoit en vrai gentleman; il nous félicite d'être les premiers étrangers à faire le voyage sur son bateau nouvellement sorti des chantiers de Motala.



Le steamer sort lentement du *lac Mälär*. De cette immense nappe bleue, où se reflètent les rocs abrupts qui l'enserrent de tous côtés, émergent 1209 îles boisées.

Nous entrons dans le beau détroit de Stockholm, zigzaguant, mollement bercés sur des eaux tranquilles, entre les nombreux navires qui arrivent et qui partent.



Le maître-coq du bord profite de ce calme pour servir le dîner.

C'est le moment propice, me paraît-il, d'ouvrir une parenthèse au mode d'alimentation adopté sur les bateaux et dans les hôtels suédois.

Le matin, vers 7 heures, on sert du café et de petits biscuits du pays.

Vers 11 heures il y a ce qu'on appelle là-bas une entrée aux tartines, en langue du pays, *smörgåsbord*. Le buffet de la salle à manger est garni d'une collection de hors-d'œuvres : radis, sardines de Nantes ou d'Arkangel, saumon fumé, caviar, salade russe, saucissons, viandes froides, etc., etc., dont on peut se servir à discrétion. Au milieu du buffet se dresse un monument en argent massif ou en ruolz, à trois robinets qui versent au consommateur du Kümmel, du Renadt ou du Pommerance, tous alcools aromatisés.

Le dîner est servi à 2 heures : il se compose de potage, de poisson, d'un étuvé avec pickles du pays, et d'un rôti, poulet ou gibier, avec salade de concombres ou confitures, au choix. Puis vient le plat doux.

Généralement on boit de la bière, qui est excellente dans tout le nord. Il n'y a que les étrangers, surtout les français, qui prennent du vin, dont la moindre marque est le Pontet-Canet à 3 fr. la bouteille!

Avant le dîner, nouvelle visite au buffet traditionnel, et le soir encore des petits plats avec une plus grande quantité de viandes froides.

Ce n'est pas tout. Entre les repas les Suédois absorbent en guise d'apéritif quelques demi-bouteilles de punch à l'arac, au kirsch et à d'autres drogues fabriquées en France.

Je transcris ici textuellement, comme souvenir de mon passage à bord du *Pallas*, le tarif de sa cambuse :

Règlement des repas à bord des bateaux à vapeur pour le service des passagers, appartenant à la compagnie Motala-Ström.

Spis-ordning.

Le matin et le soir on sert :

Entrée à tartines, composée de petits plats (seule)	1	krona.
Entrée avec 1 plat de viande	1	» 25 örer.
Un plat		» 60 »
Du café ou du thé avec un plat froid	1	» »
Du café ou du thé		» 25 »
Du café ou du thé avec du pain		» 35 »
1/2 bouteille de Porter du pays		» 50 »
1/2 bouteille de bière ou du coco à bière (?)		» 25 »
Un verre de lait		» 15 »

Le dîner est servi à table d'hôte consistant en entrée à tartines et quatre plats dont le prix est :

Pour un Monsieur	2	» 25 »
Pour une Dame	1	» 75 »
Pour des enfants au-dessous de 12 ans	1	» »



A peine avons-nous dépassé les dernières îles qui abritent le golfe contre les vagues de la Baltique, que celles-ci, délivrées de toutes entraves, soulèvent le bateau comme un fêtu de paille et le secouent jusqu'à fond de cale.

Le capitaine paraît mal à l'aise. On nous dit qu'il en est encore à ses débuts de navigation entre Stockholm et Gothenbourg. C'est peu rassurant.

Pour comble d'infortune, la pluie tombe par torrents et les gros nuages qui obscurcissent le ciel se mettent à descendre rapidement et nous enveloppent de toutes parts d'un brouillard tellement opaque qu'il devient impossible de distinguer la proue ou la poupe.

Le capitaine a perdu son chemin : tous ses efforts

tendent à maintenir le *Pallas* debout, à éviter les récifs et à résister aux lames qui l'entraînent vers la haute mer. Le sifflet d'alarme ne cesse plus de nous écorcher les oreilles.

Après une heure de transes, qui nous paraît bien longue, la brume commence à se dissiper et grâce à Dieu nous voyons venir à nous une barque qui nous amène un pilote de *Trosä*.

Il faut toute une série de manœuvres pour ramener le steamer dans la bonne voie.

Nous franchissons rapidement le golfe de *Tränno*, et nous passons comme une flèche devant les ruines du château-fort de *Stegeborg*, qui commandait l'entrée du fjord de *Släbaken*. Une fois là, le calme revient : nous entendons les vagues mugir au loin contre les rochers et sur les brisants qui de nouveau nous protègent contre les flots de la Baltique.



10 juin. — *Seconde partie du Gotha-canal.* —
Motala. — *Laxä.*

A 2 heures du matin nous stoppons devant les 12 écluses de *Söderköping*, à l'entrée du Gotha-canal. A peine sont-elles franchies, que 8 autres nous élèvent jusqu'au niveau des lacs *Asplängen* et *Roxen*. Ce dernier est à 109 pieds au-dessus de la Baltique. Delà le le bateau passe dans un second tronçon du canal, coupé par 16 écluses qui vont nous soulever à une nouvelle hauteur de 136 pieds. Enfin, au fond du lac *Boren*, une dernière série de 5 écluses nous hisse dans la partie du canal qui aboutit par *Motala* au

lac *Wetter*, à 297 pieds au-dessus du niveau de la mer.



Nous voici au terme des ascensions entreprises par le *Pallas* pendant la nuit.

Je ne m'étais pas couché par dépit de devoir partager ma cabine avec un suédois d'un aspect assez malpropre. Je ne m'en plains pas : la veillée m'a permis d'admirer de près ces gigantesques travaux hydrauliques, double escalier de géants par où des milliers de navires de toutes les nations montent et descendent de la Baltique à la mer du Nord à travers la Suède méridionale.



Il y avait beaucoup de voyageurs à bord, entre autres le directeur et un ingénieur du nom de *Birger Sjöwalle*, de l'atelier de construction de Motala, qui avaient voulu juger de la valeur du *Pallas* à son premier voyage. Tous deux parlaient très-bien l'allemand et un peu le français. Ils furent charmants pour nous depuis le départ de Stockholm. M. Birger Sjöwalle poussa même l'amabilité jusqu'à venir nous relancer à la gare pour nous faire les honneurs de sa ville natale.



Nous quittons Motala à 5.42 pour *Halsberg*, avec la perspective peu agréable de passer la nuit dans ce bourg sans ressources. Très-heureusement nous y trouvons une correspondance pour *Laxä* où nous faisons plus ample connaissance avec l'excellent hôtel de la gare citée plus haut.



11 juin. — *Christiania*.

Nous arrivons à 4 1/2 heures du soir en gare à *Christiania*, terme de la première partie de notre voyage : puisse la seconde être aussi heureuse en tous points et aussi favorisée par un temps à souhait.

Nous nous installons bien vite au *Grand Hôtel* situé devant le square, à proximité du palais de la Diète (*Storthing*), pour pouvoir encore le soir même jeter un coup d'œil rapide sur la ville.



En consultant la carte de la Norvège, patrie des anciens *Normans* et royaume le plus septentrional du globe, on serait tenté de croire que *Christiania*, sa capitale, est perdue au milieu des glaces hyperboréennes.

Il n'en est cependant pas ainsi.

Christiania est la Genève scandinave, une Genève-sur-mer, comme la Norvège est la Suisse dans l'Océan. Si l'on ne craignait de tomber dans l'exagération, on pourrait même dire que *Christiania* est là Naples du Nord, ayant son fjord pour « *Baïa* » et son Frogner-sæteren en guise de « *Vésuve*. »

Sa situation est vraiment exceptionnelle au fond du plus beau golfe de la Norvège, dans une vallée fertile entourée de montagnes gracieuses couvertes de forêts.

La ville en elle-même, quoiqu'ayant une population de 125,000 âmes, n'est pas bien remarquable. Pas de cachet d'ancienneté, car elle ne date que du XVII^e siècle. Son Romulus fut *Christiaan IV* : il en jeta la base le 28 septembre 1624, un mois après l'incendie qui détruisit l'antique *Oslo*.

On voit la statue de ce monarque sur le *Nytorvet* (nouveau marché), montrant du doigt la place où il

avait résolu de poser les fondements de la ville nouvelle. — Il fut le premier Souverain qui entreprit le voyage au Cap-Nord; seul le Roi actuel, Oscar II, suivit son exemple.

Le vieil *Oslo*, créé par *Harald Haardraade*, était situé au pied de l'*Ekeberg*. Il était au moyen-âge le siège d'un Evêché, et après Bergen, le centre commercial de la Norwège.

Actuellement *Oslo*, relégué de l'autre côté du port, fait partie de la ville moderne à laquelle il est relié par un grand réseau de tramways.

Christiaan IV s'était proposé de faire de Christiania une place forte pour servir de barrière contre les invasions des Suédois; il conserva à cette fin la vieille forteresse d'*Akershus* et l'*Akershusfæstung* (remparts) qui avaient partiellement échappé aux flammes. Mais il fit fausse route; les peuples marchands n'aiment pas les appareils guerriers et les habitants ne voulurent pas de fortifications.

Actuellement l'*Akershus* est devenu une maison de force que l'étranger visite à seule fin d'y jouir de la superbe vue sur le port et sur le *Frognerstøtteren*, haute montagne boisée et parsemée d'élégants châlets d'où la ville descend en amphithéâtre jusqu'aux bords du *Christianiafjord*.

En face de l'*Ekeberg* se dresse le Palais Royal, vaste bâtiment carré ressemblant à celui de Stockholm et comme lui dominant la ville. Il est construit au milieu d'un très-beau parc, but habituel de promenade pour les bourgeois de la capitale.



La température extrêmement douce nous retint sous les frais ombrages du square jusqu'à minuit.

Le ciel ne s'était pas obscurci : son demi-jour nous dispensa d'allumer le bougeoir dans nos appartements.



12 juin. — *Christiania.* (suite.)

Notre première visite le lendemain fut pour M. Heitmann, banquier anglais, agent de la ligne des paquebots Wilson et de la société Cook.

Nous lui étions recommandés par M. Challis, l'aimable représentant de l'agence Cook à Bruxelles, à qui nous adressons en toute confiance les touristes inexpérimentés, désireux d'entreprendre un voyage aux pays lointains.

M. Heitmann, trop occupé pour traiter lui-même les questions de détail, nous promet de nous envoyer à l'hôtel son drogman ou sous-agent.

En effet, vers deux heures nous reçûmes la visite du docteur S.....

Le docteur S..... a de glorieux souvenirs : il eut l'honneur de piloter M. Olin, venant se consoler dans le Nord de ses déconvenues politiques.

Si cet excellent homme — c'est du Docteur que nous parlons, — prodigue ses services aux malades, il n'en rend aucun aux voyageurs bien portants et... un peu pressés. Vingt-quatre heures perdues en son agréable société nous font manquer la correspondance du *Sirius*, le premier bateau de touristes partant de Thronhjem pour le Cap Nord.



Nous avons consacré la meilleure partie de la matinée à *Monseigneur Bernard*, le vicaire apostolique des missions de Norwège et de Laponie, qui nous avait honoré de sa visite en Belgique il y a deux ans.

Il nous a reçus de la façon la plus cordiale et il nous a parlé longuement de ses tournées pastorales dans les régions arctiques, de la Belgique qu'il aime et de la France qui l'a vu naître.

L'établissement de Christiania, très-pauvre au début, est actuellement en voie de prospérité, grâce à l'intelligente direction de son vénérable chef et à l'admirable coopération des Sœurs de N. D. de Saint Joseph de Chambéry.

A force de persévérance, la mission est parvenue à bâtir dans la partie haute de la ville, une petite église gothique. Elle a comme recteur Mgr And. Boller, prêtre bavarois, vice-préfet de la Mission; — M. le vicaire W. Hartmann, westphalien, est chargé de l'école des garçons.



L'église est dédiée à *S^t Olaf*, Roi-martyr et apôtre de la Norwège, en 1036.

A la suite du schisme d'Occident des lois sévères proscritrent la religion catholique de la Norwège dont l'accès fut défendu à tout missionnaire romain.

Ce n'est qu'en 1843, le jour des Rameaux, que le Roi *Oscar I* se relâcha de sa rigueur et permit à l'ambassadeur de Louis-Philippe d'appeler un prêtre pour baptiser son enfant.

L'abbé *Mons* arriva de France et eut la consolation d'administrer les Saints Sacrements à 60 catholiques de Christiania dans l'hôtel de l'ambassade.

Le 6 mars de la même année un décret royal autorisa l'établissement d'une église catholique dans la capitale de la Norwège.

La barrière de l'intolérance était définitivement rompue, et le 16 juillet 1845 la liberté des cultes fut proclamée pour tout le pays.

Onze ans plus tard, le 24 août 1856, les catholiques saluèrent avec une joie inexprimable la croix arborée sur la tour de leur nouvelle église que vint bénir solennellement Sa Grandeur Mgr *J. L. Studach*, évêque i. p. i., vicaire apostolique de Suède et de la Norwège méridionale.

Vers la même époque fut fondée la mission des Régions Arctiques, érigée en préfecture apostolique le 8 décembre 1855 par bref de Pie IX. Elle embrassait la Norwège septentrionale, l'Islande, les îles Feroë, le Groenland et l'Amérique polaire.

Mais l'impossibilité matérielle d'administrer cette vaste circonscription détermina le Souverain Pontife à en détacher la Suède et la Norwège qu'il constitua en vicariat apostolique subdivisé en deux préfectures; celle de la Norwège échut à Mgr Bernard.



A proximité de l'église se trouve le couvent des religieuses. Il est divisé en deux sections. L'une comprend l'école des filles de la paroisse et l'institut fondé par Mgr Hagemann, actuellement résidant à Hammerfest, où nous avons eu l'honneur de faire sa connaissance. La plupart des enfants qui fréquentent cet institut sont pauvres : trente-trois d'entre eux sont à la charge exclusive de la mission.

La seconde section est affectée aux soins des malades.

D'abord les sœurs s'installèrent au domicile des infirmes. Aujourd'hui ils viennent eux-mêmes à l'hôpital et y trouvent des gardes qui parlent diverses langues, avantage incalculable dans un port de mer de l'importance de Christiania.

Au milieu de l'enclos s'élève la maison apostolique, résidence habituelle de Monseigneur Bernard.



Ceux qui ont le bonheur de visiter cette colonie chrétienne, se sentent émus de trouver les œuvres catholiques aussi solidement implantées en terre protestante. C'est l'abnégation la plus complète et la charité presque divine de ces nouveaux apôtres de la Foi qui ont produit ce miracle.

Éblouis par l'éclat des vertus chrétiennes, les luthériens en sont arrivés à favoriser l'hôpital catholique au détriment des hôpitaux civils. Des professeurs de l'Université de Christiania lui prêtent gratuitement le concours de leur science; — on nous a raconté qu'à l'ouverture des locaux actuels toute la faculté de médecine assistait à la solennité et que plusieurs de ses membres y ont prononcé des discours marquants.



Nous trouvons l'historique de l'hôpital de Notre-Dame de la Ste-Espérance dans une lettre du 8 octobre 1885 de Sœur *Marie-Genève*, son intelligente supérieure, publiée dans le Bulletin de son ordre; nous lui empruntons ce touchant passage :

— « Dans nos visites aux hôpitaux protestants de la Ville... nous avons souvent constaté la nécessité d'un hôpital catholique, lequel procurerait à nos coré-

ligionnaires les secours de notre sainte religion.... Nos zélés Missionnaires, surchargés par le grand nombre de bonnes œuvres, ne pouvaient y songer : c'est pourquoi nous, humbles sœurs, quoique plus pauvres encore que nos Missionnaires, confiantes en Dieu et en sa sainte Mère, nous nous sommes mises seules à l'œuvre.

Dans nos belles promenades d'automne, nous nous entretenions de notre projet de fonder un hospice. Toutes sortes de bonnes pensées se présentèrent alors à chacune de nous : — l'une voulait recueillir des chiffons pour les vendre au profit de l'œuvre ; — une seconde devait se faire amie des cuisinières pour avoir les os et les vendre ; — une troisième devait faire le commerce de poules et de lapins ; pour les nourrir elle irait glaner et ramasser les pommes de terre restées dans les champs après la récolte ; — une quatrième devait faire le commerce des vieux timbres et des vieux journaux ; — une cinquième voulait ramasser des marrons ; — une sixième devait collectionner des capsules, des bouchons, des bobines vides pour les vendre.

Il y en avait une qui gardait le silence. Nous lui demandâmes si elle voulait rester seule en arrière. Certainement non, répondit-elle, je veux même mettre la pierre fondamentale. Si vous voulez m'avancer *trente kroner*, je broderai un joli tapis qu'on mettra en loterie ; pour ma part je vais organiser un bazar et une loterie.

A partir de ce moment, nous voilà toutes dans la plus grande activité pour faire valoir notre industrie.

Nos enfants (orphelins) n'y prirent pas une moindre part, et avec une sainte émulation ils tâchaient de se surpasser les uns les autres en dévouement, soit en faisant des travaux pour la loterie, soit en ramassant des plumes pour confectionner les premiers coussins, soit

en sacrifiant les petits sous qu'ils recevaient pour des bonbons.

Le zèle et le dévouement des enfants fut imité par quelques dames qui s'imposèrent la privation d'une partie de leur déjeuner afin de pouvoir nous donner *un krone* par mois.

Avec la prière, la persévérance et des aumônes, au bout de cinq ans nous pûmes louer une maison en bois, pour commencer l'œuvre tant désirée.

L'hôpital fut ouvert et consacré à Notre-Dame de la S^{te} Espérance par une bénédiction solennelle le 21 novembre 1883.

Son commencement fut bien humble : un seul lit était garni, et contre toute attente il ne tarda pas à être occupé par un malade protestant.

Petit à petit, le nombre des lits fut augmenté et actuellement nous en avons treize, tous occupés.

Nous avons eu jusqu'à dix-sept malades à la fois, mais alors les Sœurs ont dû céder leurs propres lits à ces chers souffrants.

Quelques mois plus tard nous faisons, au prix de 50,000 *kroner*, l'acquisition de la propriété que nous n'avions eue jusqu'alors qu'en location.

J'ai la consolation de vous dire que nous avons déjà eu le bonheur de prodiguer nos soins à plus de 150 malades..... (1) »

(1) Les chambres des malades portent chacune un nom de saint. Dans celle dédiée à la S^{te} Vierge, nous avons admiré le tableau de l'Immaculée Conception donné par la feuë reine douairière de Suède. — Dans la chambre de S^t Olaf une pierre commémorative incrustée dans le mur, porte cette inscription : « *Ce lit a été donné par les zélatrices de l'œuvre du Pôle Nord établie à Gand (Belgique) au moyen d'une loterie faite entre elles en 1884.* »



Nous prenons congé de Mgr Bernard et des bonnes Sœurs, pour aller visiter l'Université et ses collections.

Chemin faisant nous remarquons divers édifices servant d'écoles.

En Norwège, les pensionnats ou collèges, tels qu'on les comprend en Belgique et ailleurs, sont inconnus. Il existe des espèces d'écoles normales appelées indûment *Séminaires*, où quelques rares élèves trouvent à se loger. Chez nous le *Séminaire* est un lieu destiné pour élever, instruire, former des ecclésiastiques dans la piété et dans les autres devoirs de leur état (*Dictionnaire de l'Académie*) : — en Norwège on n'en trouve pas ; théologiens, médecins, juristes, notaires etc. fréquentent pêle-mêle l'unique Université de l'État ayant son siège à Christiania.

Dans ce pays luthérien la théologie est la grande voie qui mène à toutes les positions sociales. C'est ainsi que l'on voit fréquemment des candidats en théologie obtenir un emploi dans la douane, et des prêtres luthériens devenir percepteurs des postes!

L'Ordre y est presque aussi nécessaire que le Baptême. On devient prêtre pour avoir meilleure place dans la Société.

Nous passons devant la Mission luthérienne « *Missions Huset* » décorée de la statue du Christ de Thorwaldsen entre deux troncs destinés à recevoir les aumômes.

C'est là que le Dimanche un *Domine* interprète la bible. Il est remplacé le Mardi par le professeur *Lieblein* qui donne une conférence sur le droit commercial, et le Jeudi le lieutenant *Snitler* occupe la même chaire du haut de laquelle il charme son auditoire, un peu mêlé, par le récit des aventures guerrières de Frédéric II, Roi de Prusse!

Non loin de là est l'oratoire des « *Adventistes* », secte nombreuse qui croit à la venue prochaine du Christ descendant du Ciel porté sur les nuages.

Les Adventistes sanctifient le *sabaoth* (Samedi) de par leur doctrine et le Dimanche de par la loi.



L'*Université* toute moderne, — elle ne date que de 1853, — se trouve au bout de la Carl Johans Gade. Devant son péristyle est la statue en bronze du juriste *Schweigaard*.

Dans les jardins de l'université, abritée sous un hangar, est exposée la fameuse barque de guerre scandinave datant du IX^{ème} siècle. Toutes les pièces en furent trouvées dans un tombeau et l'on parvint à la reconstruire en son entier : c'est assurément le plus vieux des bateaux!



Nous fûmes ensuite reçus d'une façon fort aimable dans l'*Institut Royal de Cartographie* par son directeur M. le lieutenant-colonel Bang, aide-camp du Roi, qui daigna lui-même nous faire les honneurs de l'établissement.



Notre soirée se passa en promenades en barque sur le fjord jusqu'à *Oskarshol*, villa royale construite aux frais de l'Etat sur le versant de la presqu'île de *Ladegaardsö* en face de Christiana.

Cet élégant pied à terre de style anglo-gothique attire de loin l'attention des voyageurs

On y monte par un sentier taillé dans le roc.

Du haut de la terrasse on domine, au-delà du golfe, la ville et ses bassins.

Dans le parc, toujours ouvert au public, signalons l'ancienne église catholique de Gol (dans l'Hallingdal), un type des temples en bois du Téliemark.

Ces Églises remontent au XIII^e siècle : elles ont l'aspect bizarre de pagodes siamoises. De forme carré-long, chaque façade a son petit portique en saillie, coiffé d'un frontal à angle droit, surmonté d'une croix. Ces entrées sont reliées par une galerie basse dont les colonnettes ouvragées supportent un premier toit très-avancé. Un peu plus haut se trouve un second toit en retrait mais reproduisant fidèlement les lignes de contour, les angles et les ornements du premier. Vient ensuite cinq étages en pyramide que couronne un clocheton portant la croix et le coq. Tous ces toits couverts de minces planchettes en forme d'écailles de poisson, sont ornés de gargouilles, de crêtes, de festons et d'œils-de-bœuf sculptés qui en rompent la monotonie et contribuent à donner à l'ensemble du monument un cachet très-original.

Le Roi, dans un de ses voyages, trouva cette église tombant en ruines, l'acheta à la commune de Gol, trop pauvre pour pourvoir à sa restauration, et la fit transporter dans Ladegaardsö.



13 juin. — *Christiana (fin)*, — *Humledal*, —
Sundvolden.

Enfin nous parvenons à nous séparer du Docteur S... : nous manquerons le Sirius mais nous aurons quatre jours plus tard le *Sverre-Sigurdson*. Cet ennui

sera compensé par l'excursion en voiture découverte de Christiania à Honefös par le Krokkleven.

Nous louons une victoria attelée de deux bons chevaux. — Bien pourvus d'huile et de moutarde françaises, condiments qui doivent nous empêcher de prendre le saumon et la truite en horreur, nous voilà en route par un gai soleil pour Sundvolden, l'étape où nous trouverons un gîte pour la nuit.

La route passe au pied du château royal et longe le golfe de Christiana jusqu'à *Sandviken*. De là elle gravit les hauteurs qui la séparent du *Tyrifjord*, lac aux contours capricieux encadré de montagnes escarpées aux flancs desquelles elle s'accroche sans lâcher prise, depuis *Humledal* jusqu'à *Sundvolden*, offrant au voyageur une suite de points de vue ravissants sur les criques et les baies du fjord. Le plus remarquable est celui que l'on nomme la « *Vue de la Princesse* » près du relai de *Humledal*.

A dix heures du soir nous arrivons à *Sundvolden*, ferme-relai d'un type original, très-bien tenue par M. *Blylen*.

Le propriétaire était sur le seuil de sa porte pour nous recevoir.

Le souper fut bientôt prêt à la grande satisfaction de nos estomacs creusés par le grand air imprégné de la senteur pénétrante des sapins.

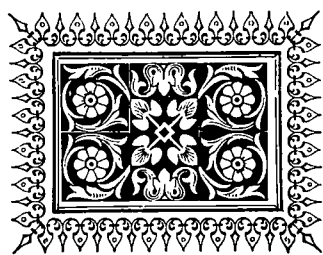
Au dessert on nous offrit une surprise : Un bloc d'une couleur brunâtre, auquel une odeur ammoniacale inquiétante nous empêcha de toucher.

Que pouvait bien être ce comestible odorant? Un voyageur nous insinua que ce cube énigmatique, *grave olens*, était un fromage..... fait avec du lait de bouc!

(A suivre).

PAUL RAEPSAET.







LA TACHE AU PLAFOND.

I.



ALBERT et moi nous sortions du collège. Je dus lui promettre de venir chasser chez son père, dans le Nord de la France; nous en étions à notre premier permis de port d'armes et à notre première amitié. Chaque année, au retour des vacances, c'était d'interminables conversations sur nos escapades de braconniers novices et sur nos merveilleux coups de fusil; on se racontait comme des exploits de trapeurs, les incidents de la mort d'un lièvre ou d'un affut aux ramiers.

Cette fois, nous allions nous en donner pour de bon. Albert m'annonçait de plus, des cailles et des râles, gibiers rares dans mon pays et qui m'étaient parfaitement inconnus.

Dans les récits cynégétiques de mon ami, il était souvent question d'un château inhabité, situé au milieu des bois dans une contrée marécageuse appelée l'*Aulneraie*. Du jour où je connus Albert, je connus l'existence de cette propriété, car elle appartenait à son père et Albert n'était point fâché d'apprendre à ses condisciples que sa famille possédait « un château. »

C'est là que nous allions faire l'ouverture dans les premiers jours de septembre.

Albert habitait avec son père et ses sœurs une petite ville fortifiée aussi paisible que morne, où le roulement du tambour alternait avec la lente sonnerie des heures. Son père y menait une vie aisée dans une vieille et vaste maison décorée sans goût, et partageait ses journées entre le soin des affaires, la digestion de trois repas et la lecture. Il me parut un peu brusque, d'humeur changeante, mais brave homme et instruit. Dès le premier soir, reçu avec simplicité et rondeur, je fus chez moi dans la maison d'Albert.

Le lendemain, équipés des pieds jusqu'à la tête en chasseurs sérieux, nous prîmes le train. Nous rougissions bien un peu de la virginité de nos buffletteries; depuis les guêtres jusqu'à la bretelle des fusils, tout était flambant neuf, brillant, avec des raideurs qui sentaient l'étalage à la vitrine; nos carniers n'avaient jamais eu le contact du sang pas plus que mon fusil n'avait vu le feu, car j'allais étrenner mon premier Lefauchaux. Jusqu'à là, par principe de vieux chasseur fidèle aux traditions et sous prétexte de m'initier au chargement des armes, mon père n'avait toléré que le fusil à baguette.

Le train nous déposa à je ne sais quelle station. Nous montâmes dans la carriole d'un paysan et une heure après nous entrions dans une cour de ferme, heureux de pouvoir déraïdir nos membres. La fermière de céans nous attendait avec un gros bon sourire sur sa face rougeaude. En l'honneur des « messieurs », un coup de balai aux dalles, un brillant nouveau à l'étain et la nappe à carreaux bleus sur la table graisseuse. Cette table nous offrait en lait, pain, beurre, jambon, œufs et café, une bombance à rassasier dix affamés, mais nous étions à

cet heureux âge, où la chaleur du sang et l'élasticité des organes prête à l'estomac des ressources pantagruéliques. La fermière parut déplorer beaucoup l'absence de monsieur et de ces demoiselles et son mari insinua que si « monsieur » venait plus souvent, il pourrait s'assurer par lui-même des difficultés que présentait l'exploitation de la ferme, mauvaises années successives, terres inondées au printemps, invasion de limaces, conditions de bail onéreuses, étables insuffisantes, tout ce qu'il faut pour mener le paysan à sa ruine. La fermière opinait du bonnet et redoublait de soins pour nous gorger de comestibles, voulant ainsi donner un correctif aux gais propos de son mari.

Une fois en plaine, nous fîmes lever quelques compagnies de perdreaux. Pour de jeunes chasseurs que galvanisait chaque bruissement d'ailes, nous n'eûmes pas trop à rougir de nos maladresses devant le garde porteur de notre gibier. « Grandeur de l'homme, misère de l'homme, » a dit Pascal. Qu'un rustre ait mauvaise opinion de notre coup d'œil et de notre sang-froid, et nous voilà troublés et de méchante humeur. Au milieu de la journée, le beau cuir de nos carniers se maculait en maint endroit et les filets gonflés laissaient passer des touffes de plumes grises et de poil fauve. Vers le soir, nous arrivâmes à l'Aulneraie, par un bois coupé d'avenues et soigneusement exploité. Au bout d'une allée de hêtres, deux piliers ruinés semblaient déplorer l'enlèvement de leur grille et je vis devant moi un bâtiment carré, d'aspect lourd, avec un fronton étriqué, soutenu par quatre colonnes; style fin de XVIII^e siècle. Plus d'ampleur au fronton eût donné à l'édifice une certaine majesté et je ne pardonnais pas à l'architecte d'avoir manqué les proportions de cet ornement si simple. Les murs, jadis d'un blanc joyeux,

prenaient tous les tons du gris au jaune sale, zébrés de noir par la pluie. Entre les pierres disjointes du perron, poussait l'herbe, et personne n'y trouvant à redire, l'herbe montait discrètement les marches, s'installait entre les dalles du péristyle, végétait sur l'appui des fenêtres, s'implantait vigoureuse dans les feuilles mortes qui obstruaient les gouttières, couronnait le faîte du toit et les cheminées désormais sans fumée. Le printemps venu, l'herbe offrait de toutes parts aux abeilles et aux papillons, des fleurettes d'or, de neige et d'azur. Humble brin d'herbe, nous ne prenons pas garde à toi, nous te foulons aux pieds et le temps se sert de toi pour proclamer le néant de nos œuvres et le vide des affections humaines. Ici tu sembles vouloir pleurer avec la ruine d'une abbaye, là tu te plantes ironiquement victorieuse sur les édifices de la vieille Rome et les débris calcinés du palais des Tuileries; dans les cimetières, tu deviens un symbole de l'oubli, car des tombes à peine fermées, disparaissent sous ton voile riant.

Les volets des fenêtres étaient fermés du haut en bas, ce qui donnait à cette villa un air de recueillement triste. Un jardin paysager avec points de vue entourait autrefois l'habitation, mais il était ravagé savamment. Les betteraves et les pommes de terre occupaient le terrain destiné aux pelouses et aux boulingrins, ne laissant subsister que les chemins indispensables à la culture. Les parterres de fleurs avaient disparu. Massifs et buissons d'ornements étaient rasés. Seuls, les arbres de rapport restaient debout, mais élagués, sans nul souci du pittoresque. Pourtant, les dépendances paraissaient habitées quoique misérablement, par des ménages d'ouvriers au service de la ferme. L'écurie, la remise, la maison de jardinier avaient dû se plier de gré ou

de force à cette transformation; où la porte était de trop on l'avait murée, où le besoin d'une fenêtre se faisait sentir, le mur avait été percé avec un absolu mépris des règles architecturales. Tout était si bien sacrifié à l'utile, que les choux, les céréales et les dépendances déchues semblaient dire au château toujours immobile au milieu de ces changements : « il est temps que tu t'en ailles, car tu prends notre place, fainéant ! »

Derrière l'habitation, s'étendait un étang envahi par les joncs et peuplé de poules d'eau. Ces tristes et sauvages oiseaux remplaçaient sans doute le cygne ou le traditionnel canard blanc des pièces d'eau décoratives. Un grand vieux mur soutenu de distance en distance par de solides contreforts festonnés de lierre, longeait un côté de l'étang; il avait ce caractère entier et solide des maçonneries du moyen-âge, clôturait un vaste potager et soutenait des poiriers centenaires conduits en espaliers. Ce mur me fit songer à des décombres qui dès l'abord avaient attiré mon attention dans le jardin, débris d'arceaux et de moulures gothiques, chapiteaux sculptés réunis en tas ou servant de piédestaux à de vulgaires pots de fleurs; une colonnette d'un dessin délicat en style ogival se tenait dans un isolement mélancolique et supportait un cadran solaire. Il y avait même des fragments de pierres tombales mêlées au gravier des chemins.

Ces dévastations sentaient la bande noire et je ne pus reprimer une exclamation. Quels vandales avaient donc passé par ces lieux ?

— Il existait ici un couvent, détruit à la Révolution, me dit Albert.

— Je m'en doutais.

— Le château a été construit par mon grand-oncle. Tous ces champs faisaient partie du parc. Etant enfant, que de fois j'y ai folâtré !

— Question de Jacobins à part, ce séjour devait être charmant. Pourquoi ton père n'a-t'il pas l'idée de restaurer tout cela et d'y habiter durant la belle saison?

— Ah, voilà!... Mais il vient ici seulement pour surveiller ses plantations et ses coupes de bois et jamais il n'y passe la nuit... Jamais non plus, une réparation au château, mon cher, comme si de parti pris on voulait sa ruine. Regarde moi ce toit affaissé; l'un de ces jours l'ouragan l'enverra promener dans l'étang. C'est désastreux!

— Oui, c'est étrange, mais ton père doit avoir un motif pour en agir ainsi? Et cette question se présentait à mon esprit dans toute sa simplicité logique.

— Il nous dit quelquefois que cette propriété porte malheur.

La famille d'Albert ne me semblait point partager les « préjugés » dans lesquels j'étais nourri à l'égard de la provenance ecclésiastique des immeubles. Aussi, après un moment de silence, je crus devoir lui répondre avec assez peu de conviction :

— Depuis le Concordat on peut être tranquille, n'est-ce pas?

— Oh, certainement, mais ce n'est pas cela... il s'est passé ici de tristes événements, quelque chose comme un drame de famille.

A ces mots, je fus tout oreilles. Albert ne nous avait jamais fait mention de rien de semblable au collège, malgré le mystérieux prestige que n'eut pas manqué d'acquérir à nos yeux le château de l'Aulneraie.

— Cela s'est donc passé récemment? observai-je.

— Mais non, c'est une histoire qui date du temps de mon grand-oncle, et maintenant je n'en sais pas plus long que toi. Mon père m'a dit cela depuis mon retour, mais il ne m'a pas dit plus, et si mes sœurs

et moi nous voulons le questionner, il s'impatiente et finit par déclarer qu'il va mettre l'Aulneraie en vente.

— Les gens d'ici ne savent-ils pas?...

— Tous nouveaux venus... La rumeur publique parle d'assassinat ou de suicide, et même de revenants, ajouta-t-il en souriant. Veux-tu voir l'intérieur?

— Volontiers.

Il se dirigea vers les dépendances pour prendre les clefs.

Vraiment, le propriétaire du bien était un homme d'ordre, mais l'état de sa fortune ne lui permettait-il donc pas d'allier un peu l'agréable à l'utile? Dans tous les cas, les souvenirs du drame de famille ne l'empêchaient pas de tirer parti de son bien, et même de son jardinier. Celui-ci, loin d'être un objet de luxe, affirmait le seigneurial potager, et remplaçait les fleurs par des plates bandes de petits oignons.

Depuis les paroles d'Albert, le château me parut revêtir une teinte sombre. Les rayons solaires retiraient leur chaude lumière du relief des colonnes et du mur opposé au couchant; ils gagnaient lentement le toit moussu, de sorte que le bâtiment s'enfonçait dans une ombre diaphane qui bientôt allait être la nuit. Les bruits du soir montaient. Au loin le chant monotone des bouviers: ce chant toujours en mineur que les peuples du Nord affectionnent, accompagnait le beuglement des vaches rentrant à l'étable. Les chiens de garde se répondaient, la rainette près de nous, commençait son coassement nocturne; à travers le murmure des feuillages m'arrivait le tintement de l'Angelus. Au-dessus de l'étang, un léger brouillard de septembre s'étalait horizontalement, comme le manteau fantastique du roi des Aulnes.

La clef grinça dans la serrure rouillée et nous voilà dans un vestibule à l'odeur fade et glacée. Une

colonnade peinte faisait le tour des murs, et aux quatre coins sur un fond moisi par l'humidité les statues de Flore, Pomone, Cérès et Diane paraissaient grelotter avec sérénité. Dans les salons, les cheminées seules laissaient deviner un style, ce style roide, gauchement imité des Grecs et que nous appelons *Empire*. En fait de meubles, quelques bancs et chaises de jardin, des râteaux et des houes; sur le plancher, des graines et des têtes de pavots réunies par monceaux; la grange empiétant sur le salon. Nous montâmes au premier. L'escalier gémit sous nos pas dans le silence. Les vieux appartements privés de soleil depuis longtemps vous laissaient l'impression de froid humide des caveaux mais l'atmosphère n'en était pas viciée; une vitre cassée, les portes fermant mal, les cheminées ouvertes donnaient libre cours à l'air des campagnes chargé de senteurs forestières. Il est vrai que les planchers vermoulus et les tentures collées sur toile subissaient périodiquement l'assaut des pluies ou des neiges, par les temps de bourrasque; çà et là, les lattes du plafond à découvert attestaient l'invasion de l'ennemi dans les greniers. La place était sérieusement battue en brèche.

Albert ne pouvait s'en consoler.

— Quel est ce tableau? demandai-je en m'arrêtant devant une toile pendue au mur.

— Le portrait de mon grand-oncle... mais on n'y voit plus. Il ouvrit une fenêtre et poussa les volets; ceux-ci tournèrent avec peine sur leurs gonds avec un râlement sourd.

Ce portrait était celui d'un officier de l'Empire à l'uniforme rouge et bleu, vu jusqu'à mi-corps, les mains appuyées sur son sabre de cavalerie; du haut de son grand col d'ordonnance il attachait sur nous un regard sévère. L'absence de barbe faisait valoir l'expression un peu rude du visage et indiquait un officier supérieur.

— Ce dut être ressemblant, dis-je à mon ami, car je retrouve dans ce portrait les traits de ta famille. Ton père a ce regard mais avec une nuance adoucie. Quel grade avait-il?

— Colonel. Ce qui veut dire qu'il a chevauché à peu près sur tous les chemins de l'Europe.

La chambre où je me trouvais, servait de refuge à des débris de mobilier qu'on avait jugé inutile d'emporter. Sur un ciel de lit en tapisserie, l'amour décapité par une déchirure, continuait à allumer les flambeaux de l'hymenée; une console jadis élégante, gisait dans un tombeau de poussière, et les vers la rongeaient sourdement, sans respect pour sa sculpture dorée. Derrière un tas de chaises cassées un second tableau, retourné contre le mur, était posé sur le plancher.

— Voici le pendant de l'autre, dit Albert.

Nous tirâmes la toile au jour et une figure de femme, en robe blanche décolletée, nous apparut, figure pâle avec des cheveux noirs frisottant sur le front, animée de grands yeux hardis et d'une bouche qui souriait.

— C'est ma grand'tante, la femme de l'officier.

— Jolie figure.

Les reflets du crépuscule frappèrent le tableau et aussitôt le ton un peu terne des chairs s'illumina, le sang parut circuler sous la peau et les yeux prirent une expression de mélancolie charmante comme pour dire : « Pourquoi suis-je condamnée aux ténèbres et à l'oubli, « moi qui suis parée pour l'éclat des lustres? »

Un portrait de femme, peint avec intelligence, doit rappeler quelque chose des grâces physiques répandues sur Eve par la main du Créateur, car la femme a reçu le don de plaire pour exercer ici-bas une mission

toute d'amour et de douceur. Le succès d'un artiste est souvent en raison de son habileté à embellir, à « flatter » le portrait de ses modèles féminins et il n'est pas un mari qui ne pardonne aux galanteries du pinceau.

L'image que nous avions sous les yeux datait de l'époque où les dames se coiffaient en camée grec et posaient en déesses dans leurs robes sans taille. J'en augurais donc que la tante d'Albert était idéalisée d'après toutes les règles académiques.

— Mais pourquoi ces portraits restent-ils ici ? demandai-je.

— Probablement pour servir de pâture aux rats. Il n'est pas possible qu'on les ait oubliés.

Des nuages à l'horizon, éteignirent le crépuscule. L'officier de cavalerie, dont le regard ne nous quittait pas, disparut dans la pénombre et l'étincelle de vie qui animait le portrait de sa femme, s'évanouit. Sa robe blanche lui donnait alors une vague apparence de fantôme sortant du plancher. Albert ferma la fenêtre et je remis le tableau en place.

Il faisait nuit dans la maison ; ça et là un rayon de jour expirant traversait l'ouverture percée dans les volets. De cette façon nous pouvions marcher sans lumière.

— Voudrais-tu passer la nuit ici ? me dit Albert en se retournant. On raconte pas mal d'histoires bêtes comme toujours quand il s'agit d'une maison abandonnée.... Tiens, nous ferons un peu causer le fermier ce soir ; ça le rendra moins assommant que ce matin.

— Mais si tu veux, nous pourrions en essayer de passer ici la nuit. Un punch, des cigares, nos chiens, nos fusils et de l'eau bénite si tu prends les choses au pire.

Mais Albert était un garçon posé que le côté romanesque des situations séduisait peu. Il ne prit pas au sérieux ma proposition et objecta qu'après une journée de marche dans les labourés, il préférait son lit.

Le bruit de nos voix et de nos pas prenaient une sonorité étrange dans cette maison déserte et démeublée. Il semblait que les murs nous écoutaient et que les portraits impassibles recueillaient des paroles dont nous allions nous repentir. Une porte s'ouvre. Quelqu'un nous suit-il dans le corridor? Non, cette porte bat depuis vingt ans sous l'impulsion du même courant d'air. J'écoutais mille sons insignifiants rendus mystérieux par l'isolément, les ténèbres et le souvenir du passé, craquements du bois, cliquetis de vitres, vagues gémissements dans le grenier et le tuyau des cheminées, traversés de temps en temps par une plainte aiguë qui s'éteignait comme un soupir. Au dehors, le hurlement de nos chiens, laissés sur le perron, et le grondement lointain du vent qui se levait.

— Eh bien, que fais-tu là? me dit Albert dans l'escalier.

— Un musicien a-t-il jamais eu l'idée d'écrire une symphonie fantastique intitulée : la maison déserte?

Il se mit à rire.

— Jolie musique en vérité, mais ces miaulements que tu trouves si poétiques me donnent l'idée à moi que le temps va changer. Puisque nous y sommes, voyons si tout est bien fermé.

Et il remonta pour donner un coup d'œil aux croisées, faisant face à l'ouest. Albert trouvait que les rafales exécutaient déjà suffisamment de symphonies éoliennes au dépens de l'immeuble paternel.

Dans la matinée du lendemain, le mauvais temps

interrompit notre chasse, et nous revîmes l'Aulneraie, de loin, à travers un voile de pluie fine et sous un ciel gris où passaient incessamment les nuages. Le château avait un aspect funèbre. Ses volets fermés faisaient songer au sommeil de la mort. Je me rappelais les pierres tumulaires brisées, les jolis chapiteaux, tous ces débris artistiques d'un autre âge mêlés à la poussière des chemins, et je me demandais si quelque malédiction planait sur ces lieux pour condamner à la ruine, ce que la main de l'homme y avait élevé.

Bⁿ KERVYN DE VOLKAERSBEKE.

(A continuer.)





BIBLIOGRAPHIE.

Les Chamites en Europe. Essai sur l'origine des Ibères, des Ligures, Sicanes, Sicules et des Basques de France et d'Espagne, par PEDRO NADA. — 72 pages grand in-8°. — Louvain, Ch. Peeters, lib., rue de Namur, 22.

ET écrit fut publié d'abord par le *Muséon*, comme supplément de sa livraison du mois d'août dernier. Quelques exemplaires ont été tirés à part et sont en vente chez l'imprimeur.

La question traitée est très-discutée et présente un grand intérêt. D'un côté, elle touche à l'histoire générale de l'humanité, à ses migrations, à sa diffusion; d'un autre côté elle se rapporte directement à l'histoire particulière de chacun des peuples de l'Europe Occidentale. C'est de leurs premiers ancêtres qu'il s'agit; ou du moins d'une race qui les a précédés dans l'occupation du sol qu'ils foulent aujourd'hui : des Ibères.

Les Ibères européens sont-ils originaires de l'ancienne Ibérie, du bord de la mer Caspienne?

M. de *Ujfalvij* croit à leur origine asiatique et fait remarquer la conservation de la racine B R du mot Ibérie sur tout le passage des émigrants de la Caspienne, par l'isthme de Suez et le détroit de Gadès (Gibraltar) jusqu'en Espagne et dans les îles de Bretagne.

Mais l'éminent ethnographe n'émet cette opinion qu'en passant et sans la discuter, dans un ouvrage ayant pour but spécial les migrations touraniennes.

M. d'*Arbois de Jubainville*, une des sommités de l'ethnographie moderne, combat cette opinion. Au point de vue de la linguistique, il considère comme Eraniens les Ibères d'Asie, et classe ceux d'Europe, comme le fait le savant *Maspero*, parmi les Touraniens de la famille Ouralo-Altaïque. Il incline même à les croire spécialement apparentés au Finnois et au Lapon.

Le regretté *François Lenormant* allait jusqu'à dire qu'il est scientifiquement impossible de soutenir la communauté d'origine des Ibères d'Asie et des Ibères d'Europe.

Quoique cette impossibilité soit si hautement proclamée, c'est elle que l'auteur du présent opuscule repousse tout d'abord. M. Pedro Nada écarte ensuite, toute une série de systèmes développés avec beaucoup d'érudition et de talent par des ethnographes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne et de Portugal, entre autres l'émigration de la légendaire Atlantide et même de l'Amérique; l'origine septentrionale, la ramification celtique et enfin la provenance japonaise supposée récemment par un docte professeur de Géographie, M. Berlioux.

On est persuadé dès les premières pages, que l'auteur a lu tout ce qui concerne son sujet. Il faut ajouter qu'il pèse et examine avec une minutieuse attention, la valeur de chaque donnée et de chaque opinion de ses devanciers. A une vaste érudition M. *Pedro Nada* joint une vraie puissance d'estimation. C'est la force des arguments unie à leur nombre qui fait de son livre une œuvre de vraie science.

L'auteur voit dans les Ibères d'Europe, des Chamites les descendants de Phut et de Lahabim, qui ont laissé leur nom à la Libye, à des contrées et des fleuves de la Mauritanie. Il n'emprunte guère aux légendes, mais il part des textes bibliques et des affirmations de Josèphe. Il prend les Ibères au nord de l'Arménie, près de la mer Caspienne et les suit dans leur exode par le Pont et par l'isthme de Suez jusqu'en Espagne, aux Iles Britanniques et au Jutland.

I. — Il s'appuie sur les textes d'Hérodote, de Strabon, d'Avienus, de Denys le Périégète, de Diodore de Sicile, de Pline, de Ptolémée, de Thucydide, de Lycophon, du périple d'Arrien, de Scylax et de l'anonyme périégète, les inscriptions assyriennes, entre autres celles des annales de Sar Kin (Sargon) antérieures de 721 ans à l'ère chrétienne etc. et tire des faits ainsi établis des conséquences d'une rigueur mathématique.

II. — La linguistique fournit à l'auteur de nouveaux moyens de contrôle. La langue basque vestige de l'ancien ibérien est encore agglutinante, comme devait l'être celle des Ibères primitifs de l'Asie, et comme l'était probablement alors celle de tous les Noachides. Ceux-ci en ont laissé des traces au Nord dans le Touran et au Sud dans l'Accadien de la Chaldée.

Les formes rudimentaires du Sémitisme, se manifestent peu de temps après, sous Mesraïm en Egypte et sous les Couschites de l'Ethiopie, ainsi qu'à Babylone, Ninive, etc.

Les racines aryennes paraissent avoir été empruntées à la langue primitive des Noachides, s'il faut en juger entre autres par le nom de l'arche, que l'on fait dériver du sanscrit *arc*, *raksch*

ou de l'aryen primitif *ark*, tandis que l'Ibérien avait déjà depuis longtemps le mot *arkha*, grand coffre, *arche*, imité depuis par les Latins, qui n'ont pu l'emprunter au grec kibotos, ni à l'hébreu tébah.

Le basque n'est pas touranien, mais il en possède les formes grammaticales fondamentales, spécialement l'agglutination.

Si M. *d'Arbois de Jubainville* voit dans les Ibères de la Caspienne des Eraniens, c'est qu'il s'occupe exclusivement des Tibarhéniens ou Cappadociens. Ces derniers n'ont envahi l'Ibérie d'Asie qu'après le départ de ses premiers habitants et ils ont conservé le nom de la Contrée en s'y mêlant aux Arméniens et aux Mèdes.

III. — M. *Pedro Nada* invoque aussi l'authropologie. Il fait remarquer d'après MM. *Broca* et de *Quatrefages* que les brachycephales (forme ovale de la tête) dominant en Espagne et dans la grande famille Aryenne. Il nous fait voir que dans l'intérieur des provinces basques la dolico-céphalie (tête plus large et plus ronde) est plus générale. Elle est semblable à celle qu'on observe dans le Nord de l'Afrique, chez les populations anciennes qui ont fourni les premiers habitants connus de l'Espagne. En s'occupant des partisans de l'origine septentrionale et de la migration japonaise par l'Oural, l'auteur examine la question du climat Sibérien et les causes du déluge du Nord et de la période glaciaire dans ces contrées.

Se basant exclusivement sur les faits, il refute des erreurs astronomiques et géologiques accréditées dans des écrits scientifiques récents. Il nous rend présente la destruction des Mammouths et explique comment la chair de quelques uns d'entre eux a pu se conserver jusqu'à nos jours, à tel point, que des chiens en ont mangé.

Au point de vue de la Foi la dissertation n'est pas sans utilité. On n'y aperçoit pas d'idées préconçues. L'auteur cherche consciencieusement la vérité, et consulte les faits scientifiquement établis, sans égard aux conséquences qu'ils peuvent avoir pour le dogme. Il refute ainsi avec d'autant plus d'autorité, au moins en ce qui concerne les Ibères, les partisans de créations diverses, d'autochtones non adamites. Ces créations seraient le démenti vivant du dogme de la chute et de la Rédemption.

Le travail que nous venons d'analyser dans ses grandes lignes est une preuve de plus que la science, la vraie, n'est jamais en opposition avec la Religion révélée.

Le livre de M. *Pedro Nada* prend place désormais dans la bibliothèque des membres du Clergé, appelés à combattre les préjugés rationalistes et dans celle de tout savant qui s'occupe de l'ethnographie des peuples.

Nous sommes désireux de voir la publication d'un nouvel

ouvrage du même auteur et qui nous est promis (p. 48) dès maintenant.

Il sera curieux d'étudier la rencontre des Ibères (Ligures) avec d'autres populations, venues en Europe par le Nord.

Cette œuvre sera bien accueillie parmi le public qui lit et qui s'intéresse au progrès des études historiques.

E. V.



1886

LE MAGASIN

LITTÉRAIRE

ET SCIENTIFIQUE



GAND

Typogr. S. Leliaert, A. Siffer et Cie

RUE HAUT-PORT, 52

1886

LIBRAIRIE S. LELIAERT, A. SIFFER & C^{ie}
Rue Haut-Port, 52, Gand.

Les origines de la civilisation moderne, par G. Kürth, professeur à l'Université de Liège, 2 beaux volumes in-8 ^o	fr. 12,00
L'électricité à l'Exposition d'Anvers, par Mourlon, avec nombreuses gravures	» 5,00
Eléments d'archéologie chrétienne, par Reussens, prof ^r à Louvain, 2 gr. volumes in-8 ^o , avec nombreuses gravures	» 20,00
Manuel d'archéologie chrétienne, 1 vol. id. id.	» 8,00
La croix et le calvaire, à ceux qui souffrent, par le Père Van Tricht, S. J.	» 1,50
Quelques mots sur l'éducation de la femme, par J. Michaëlis, avocat à Arlon	» 0,50
Les Frères trois points, par Léo Taxil, 2 vol.	» 7,00
Le culte du grand architecte, 1 vol. id.	» 3,50
Les Sœurs-maçonnnes, id. id. (sous presse)	»
Verklaring van den Mechelschen Catechismus, 3 groote boekdeelen in-8 ^o , door Mgr D ^r Lambrecht, hulpbisschop van Gent	» 10,00
Vier Tafels der H. Geschiedenis, door denzelfden	» 2,00
Quatre tableaux synoptiques de l'écriture sainte, id.	» 2,00
Beknopte verklaring van den Mechelschen Catechismus, id.	» 1,80
Le Catéchisme de Malines expliqué de Mgr le D ^r Lambrecht, traduit par le Chanoine De Vos, 1 ^{re} partie	» 0,75
Voorschriften van zedenleer, naar Mgr D ^r Lambrecht	» 0,40
Les titres de gloire de St. Joseph, lectures pieuses suivies d'un exemple pour chaque jour du mois, par B. Van Loo, directeur des Sœurs de Charité à Melsele	» 0,60
Les désirs du Sacré Cœur, id. id.	» 0,60
Marie, modèle du Chrétien, id.	» 0,75
Suffrages pour les mois de Mars, Mai et Juin, id. id., par feuille	» 0,15
Les mêmes ouvrages en flamand.	
Volapük, dat is de wereldtaal, Spraakkunst	» 2,50
Id. id., Woordenboek	» 5,00
Œuvres de X. de Maistre	» 4,00
Cimbales d'airain, Téléphon	» 6,00
Œuvres choisies d'Ozanam	» 2,00
Œuvres de Balzac, par de Moreau, 2 vol.	» 2,50
Joseph de Maistre, par de Moreau	» 4,00
Causeries littéraires et morales sur quelques femmes célèbres, par Deschamps	» 1,25
La circassienne, par L. Enault, 2 vol.	» 6,00
La mouette, par Caballero, 2 vol.	» 4,00
Le fiancé de Solange, par Duvallon	» 3,00
Les lurons de la Ganse, par Giron	» 3,00



SOMMAIRE :

I. Rodolphe Töpffer	EUGÈNE DIJON.
II. Salembier. Chronique brugeoise	E. DE PENARANDA.
III. Les Nutons.	FRÉDÉRIC COUSOT.
IV. A propos d'un roman récent	L'ABBÉ A. COUSOT.
V. <i>Poésie</i> : Gand. — Les ruines de Saint Macaire	JEAN CASIER.
VI. En Amérique, journal de voyage (<i>suite</i>).	ALBERT SOLVYNS.
VII. M. Lion. Notice bibliographique	LÉON DE MONGE.
VIII. Les vacances d'un notaire. Au cap Nord (<i>suite</i>)	PAUL RAEPSAET.
IX. <i>Bibliographie</i> : L'abbé Hetsch, par l'auteur des <i>Derniers jours de Mgr Dupanloup</i> (E. D.).	



RODOLPHE TÖPFFER⁽¹⁾

NOUS flânions, car que faire un dimanche à moins que l'on ne flâne. Le dimanche, pour tous en général, pour l'étudiant en particulier, est un jour de repos, mais aussi un jour d'ennui.

C'est assez vous dire que nous étions étudiants.

Donc, fatigués de respirer l'atmosphère enfumée d'une salle de café, bras-dessus bras-dessous, nous nous promenions, Jules et moi, par une pluie fine qui nous perçait lentement mais sûrement.

Plus de vingt fois déjà, nous nous étions retrouvés aux mêmes endroits, et nous commençons à nous lasser de cette humide excursion, lorsque Jules, s'arrêtant soudain, s'écria :

« Rendons visite à Lorenzo. »

Lorenzo est un jeune Suisse de nos amis, bon garçon, affable, studieux, avec une petite pointe de rêverie.

J'acceptai sur le champ. La perspective d'un bon feu réchauffait par anticipation mes membres engourdis.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Lorenzo était chez lui et, chose plus importante,

(1) Étude présentée à la *Société littéraire de l'Université catholique de Louvain*, le 4 février 1886.

l'âtre flambait joyeusement. On s'assied; sans trop se faire prier on accepte un cigare et la conversation s'engage.

« Toujours occupé, ce cher Lorenzo, dit Jules en souriant. Je gage que tu sondes les mystères de la philosophie, à moins cependant que Demolombe ou Pothier ne soient devenus de tes amis. »

« En aucune façon, je relisais simplement mon Töpffer. »

« Töpffer! Töpffer! Quel pourrait bien être cet illustre inconnu? »

« Comment tu ne connais pas Töpffer? »

« Tu ne connais pas Töpffer? » répétais-je, feignant un air surpris pour dissimuler ma propre ignorance.

« C'est-à-dire,... c'est-à-dire... repliqua Jules quelque peu vexé, que je vous prie uniquement de raviver mes souvenirs... quelque peu confus. J'ai entendu ce nom quelque part mais... mes souvenirs sont un peu confus. »

« Eh bien donc, répondit Lorenzo en riant, sache que Töpffer est un écrivain genevois. »

« Oh! par exemple! Un Genevois? Et il écrit en français? Inconnu, mon cher, inconnu, hormis peut-être en Suisse. »

« Jules, reprit Lorenzo devenu tout-à-coup sérieux, tu es injuste non-seulement envers mes compatriotes, mais encore envers les tiens. Crois-tu donc qu'il faille être de Paris pour écrire en bon français? T'imagines-tu peut-être qu'un auteur belge ou suisse ne puisse rien produire qui soit digne d'être lu en France? Laisse donc à nos orgueilleux voisins leur égoïste prétention. Il est d'ailleurs inutile d'épiloguer longuement sur cette matière. D'un mot je te mets au pied du mur : *Xavier de Maistre* a voulu servir de parrain littéraire à Töpffer, *Sainte-Beuve* a composé la préface d'un de ses ouvrages,

la France s'est emparée de ses œuvres et c'est à Paris que celles-ci s'impriment. »

« *Concedo totum.* Je me rends volontiers à ta brillante argumentation, je m'incline devant ton ardent patriotisme. Mais il me vient une idée sublime. Tandis que nous fumerons tranquillement notre cigare, tu nous donneras une leçon de littérature où plutôt nous te ferons subir un examen sur la vie et les œuvres de Töpffer. Tu auras le plaisir de louer un de tes compatriotes, nous aurons la bonne fortune de nous instruire sans étudier. »

« Adopté! » m'écriai-je, charmé de la proposition.

« Attention, reprit Jules. Le jury entre en séance. Je commence et pour procéder avec ordre, je te demande de me faire connaître en deux mots la vie de ton Genevois. »

« Son histoire sera courte, car son existence fut tranquille et aucun événement saillant n'a marqué sa carrière. Rodolphe Töpffer est né à Genève le 17 février 1799. Fils d'un peintre dont le nom n'est pas inconnu, dès sa plus tendre enfance le jeune Rodolphe montra les plus grandes dispositions pour le dessin. Aussi sa carrière était toute désignée, il allait marcher sur les traces de son père. Par malheur une maladie des yeux, dont il ne devait pas guérir, l'obligea tout jeune encore à renoncer au pinceau. Ce fut pour lui une cruelle épreuve. Ce contretemps nous valut un charmant écrivain, car c'est dans les lettres qu'il chercha la consolation à ses chagrins d'artiste. Revenu de Paris, où il était allé consulter un médecin célèbre, il créa à Genève un petit pensionnat dont il fut, à la fois le directeur et le professeur. Sa bienveillance, sa douceur firent de ce collège minuscule un paradis en miniature. C'est là, dans la retraite, qu'il composa ses petits chefs-d'œuvre,

qu'un jour Xavier de Maistre découvrit et fit connaître à la France.

« En 1832 Töpffer fut appelé à professer le cours de belles lettres générales à l'Académie de Genève. Le 8 juin 1846 il mourut d'un mal, qui le minait depuis longtemps. Voilà le croquis de cette modeste existence. Je n'ai qu'un regret à exprimer, c'est que Töpffer vécut et mourut protestant. Ses personnages sont presque tous des Réformés, cependant les attaques à la religion catholique sont très rares dans ses ouvrages. On peut tout au plus lui reprocher quelques imputations plus niaises que méchantes. »

« Très bien, continua avec un sérieux imperturbable le professeur improvisé, très bien. Continuons et procédons toujours avec ordre. Quels sont les principaux écrits de Töpffer? »

« De son talent Töpffer ne fit jamais un métier ; il prenait la plume pour le seul plaisir d'exprimer ses idées, sans prétention ni vanité. Il écrivait simplement, familièrement comme pour se parler à lui-même ou converser avec un petit cercle d'amis, plutôt que pour se donner en spectacle à la foule et chercher les applaudissements. Aussi ses œuvres sont-elles parfois un peu décousues, parfois aussi un peu traînantes. Sa verve est capricieuse et légère : tantôt il composera, à tête reposée, un roman en cinq livres, tantôt il écrira au courant de la plume une blquette de quelques pages.

« Les éditeurs ont réuni les œuvres principales de Töpffer en quatre volumes, trois d'entre eux forment chacun un tout complet, le quatrième renferme un bouquet d'histoires et de récits de voyages.

« Voici d'abord les « *Menus propos d'un Peintre Genevois*. » L'auteur veut y voir un traité sur le lavis à l'encre de Chine, nous y trouvons plutôt une

gerbe de réflexions originales, de remarques pleines d'esprit sur le beau, l'art, la poésie, la musique, la morale, la philosophie, sujets divers et qui peuvent paraître disparates, mais que l'auteur sait toujours rattacher par un fil souvent imperceptible. Laissez-moi vous lire, dans la préface qu'Albert Aubert a composée pour les *Menus Propos*, un passage, qui vous donnera une notion exacte de sa manière. « Töpffer avait la meilleure idée de se renfermer dans son sujet. Par malheur il n'en voyait pas d'abord les limites véritables. A mesure qu'il méditait, un horizon plus vaste s'ouvrait aux regards de sa pensée, une pente naturelle l'entraînait hors des bornes qu'il s'était prescrites. Du lavis à la peinture, de la peinture à l'art tout entier, la distance n'existait pas : l'idée vous conduisait de son propre mouvement, on n'avait qu'à la suivre ». Pour résumer ma pensée sur les *Menus Propos* je dirai que c'est une causerie plutôt qu'un traité.

« Je passe à un autre ouvrage, un roman intitulé « *Le Presbytère*. » Töpffer fit paraître d'abord le premier chapitre qui forme un ensemble complet. Je crois pouvoir affirmer que ce fragment, pris à part, est ce qu'il a écrit de plus parfait; là en effet il excelle dans cette étude minutieuse des sentiments, dans cette analyse fine et spirituelle des moindres détails. Charles, le héros du roman, est un enfant trouvé. Monsieur Prévère, pasteur d'un petit village perdu dans les montagnes, l'a recueilli et élevé avec sollicitude; il a aimé le pauvre abandonné et essayé par tous les moyens de lui cacher son malheur. Reybaz, le chantre de la cure, se sent au contraire pour lui une invincible répulsion; dominé par un injuste préjugé il ne peut pardonner à l'innocent la faute de ses parents. Charles a passé son enfance à côté de Louise, la fille du chantre et un

jour il s'est aperçu que son affection pour elle changeait de nature et perdait son caractère enfantin; en un mot il a senti que l'amour avait remplacé l'amitié. Il nous raconte lui-même cette découverte : « Nous arrivâmes ensuite près d'un ruisseau assez rempli d'eau pour rendre le passage difficile, à pieds secs du moins. Aussitôt je proposai à Louise de la porter sur l'autre rive : je l'avais fait cent fois. Elle refusa.... et tandis que, surpris, je la regardais, une vive rougeur se répandit sur son visage, en même temps que mille impressions confuses me faisaient rougir moi-même. C'était comme une honte jusqu'alors inconnue, qui nous porta ensemble à baisser les yeux. » Cet amour le chantre l'avait pressenti, aussi voulut-il brusquer les choses et pressa-t-il le pasteur d'éloigner le jeune homme de la cure. Le cœur compatissant de Monsieur Prévère saigna à l'idée de cette séparation, mais un sentiment de justice l'obligeait à accéder au désir du père. Charles quitte donc son bienfaiteur, sa Louise, il part pour Genève où il va achever ses études. Le lendemain, c'était un dimanche, Monsieur Prévère monte en chaire et prend pour sujet de prédication cette parole des Saintes Ecritures : *quiconque reçoit ce petit enfant en mon nom, il me reçoit*. Le prédicateur est si éloquent, le discours si rempli d'onction et de doux reproche, que le chantre vaincu n'y peut tenir et que, sur le champ, il écrit à Charles pour reconnaître ses torts et lui accorder la main de Louise. Tel est le sujet tout simple du premier livre du *Presbytère*. De cette modeste donnée Töpffer a fait un petit poème rempli de naturel, de vie, d'émotions vraies; il eut dû s'arrêter là. Chose étrange, l'auteur s'attache au sujet qu'il traite, je ne sais quelle sympathie l'unit à ses personnages et l'engage à éloigner le plus possible

l'instant de la séparation. Töpffer voulut donc compléter l'histoire de Charles et de Louise, il le fit sous forme de lettres, genre commode pour l'écrivain, mais qui bientôt fatigue le lecteur. Dès ce moment l'idylle a perdu sa grace naïve, elle a pris les proportions d'un roman. Un jeune noble s'éprend des charmes de Louise; Charles, insulté par son rival, le provoque et est blessé dans un duel; le chantre retire sa promesse; Louise se soumet et dépérit minée par le chagrin. Reybaz revient sur sa décision, rappelle Charles et lui rend sa fille, Louise meurt.

« Vous le voyez, les douces émotions de la vie champêtre ont fait place à l'intrigue et nous n'avons pas gagné au change. Je reconnais sans peine que, prises à part, nombre de lettres sont entièrement dignes du Töpffer du premier livre, j'avoue que le récit des derniers moments de Louise est empreint d'une tristesse qui nous gagne et nous attire, mais enfin l'ensemble fatigue et c'est un grave défaut. »

« Mais, objecta Jules, il me paraît que cette thèse de Töpffer est trop délicate pour être défendue dans un roman. A mon avis, ce n'est point sans danger qu'on voudrait entièrement laver le fils du crime de ses parents; le tenter serait porter une grave atteinte à la loi, qui le frappe justement en lui refusant ses faveurs. »

« Cette objection est spécieuse, elle contient du vrai et du faux. Le respect dû au mariage et à la famille exige que l'enfant illégitime souffre d'une faute qu'il n'a pas commise, mais il ne faut point oublier que ce ne doit être là qu'une indemnité pécuniaire, une compensation dûe à ceux qui souffrent de sa présence. Flétrir un innocent, lui infliger une déchéance morale serait une criante injustice.

« Ces principes nous indiquent clairement l'écueil que, en cette matière, doit éviter la littérature. Peut-elle réhabiliter le crime? Evidemment non. Peut-elle frapper l'innocence? Jamais. Elle établira donc la juste part des responsabilités et sans faire de l'enfant illégitime un héros, pour cette seule raison que sa naissance est irrégulière, elle pourra relever le malheureux de la fange où le plonge un barbare préjugé! Comment arriver à ce but?

« Il suffira en général de n'opposer point un fils de famille vicieux et corrompu à un enfant illégitime tout honnêteté et vertu. C'est ce contraste qui serait pernicieux.

« Töpffer a pressenti la difficulté; il ne s'y est point heurté! Son Charles nous intéresse, il excite notre pitié. Nous aimons ce jeune homme parce qu'il est franc et généreux, parce qu'il a du cœur, du dévouement, du courage; et, loin d'excuser la faute de ses parents, nous haïssons leur cruauté, car c'est une cruauté sans nom de donner le jour à un être, dont le malheur et le mépris sont l'inévitable partage. A côté de Charles Töpffer a placé Louise, angélique créature, qui prend une large part de notre sympathie. La Providence l'a fait naître au sein d'une famille dont l'honneur est sans tâche et elle ne rougit point de donner son cœur à un déshérité de la fortune. Elle aime Charles et cet amour doit la tuer. Nous ne pouvons sans émotion contempler cette faible jeune femme, qui trouve dans la piété, dans le respect filial le courage de faire violence à une affection profondément ancrée dans son âme et qui préfère mourir lentement, douloureusement plutôt que de désobéir à son père.

« Vous le voyez Töpffer n'a pas dépassé les bornes, il n'a pas poussé la théorie à l'extrême. Dans le juste milieu se trouve la vérité, il a su y rester. »

« Je vois avec plaisir, dit Jules, que tu sais vigoureuusement manier le *distinguo*. C'est parfait. Je n'ai rien à répondre. Continue donc l'examen des œuvres de Töpffer. »

« Voici, reprit Lorenzo en ouvrant un volume qui se trouvait devant lui, ce que Sainte Beuve dit de *Rosa et Gertrude*, dont je veux vous entretenir à présent. « *C'est une douce histoire touchante, simple, savante pourtant de composition et sans en avoir l'air.* » Ces quelques mots dépeignent bien le dernier ouvrage de Töpffer; je dis le dernier, car c'est sur la fin de sa vie, qu'il écrivit *Rosa et Gertrude*, à ce moment où, un pied dans la tombe, l'homme jette tristement un long regard en arrière et se rappelle en gémissant ses illusions évanouies. Il était utile de faire cette remarque, car pour juger une œuvre il est bon de considérer la situation de l'écrivain pendant sa composition; bien des difficultés sont ainsi résolues, bien des problèmes expliqués.

« Monsieur Bernier, pasteur à Genève, rencontre un jour deux aimables jeunes filles se promenant seules par la ville. Leur air d'innocence et de candeur le prévient immédiatement en leur faveur. Les circonstances le mettent bientôt en relation avec elles et les jeunes filles lui racontent leur histoire. L'une d'elles, Rosa, s'est mariée secrètement à un comte allemand, et Gertrude, son amie d'enfance, n'a pu se décider à la quitter. Au cours du voyage de noces, le comte a été subitement appelé auprès de son père mourant et il s'est vu forcé d'abandonner pendant quelques jours son épouse et Gertrude. Monsieur Bernier adresse de sévères reproches aux deux amies, il leur rappelle le devoir sacré du respect filial, il leur montre combien leur conduite a été coupable, mais il leur promet de ne

pas les abandonner. Cependant le comte n'écrit pas et de jour en jour la situation des jeunes filles devient plus embarrassante et plus pénible. Disons de suite que le comte ne doit point revenir; le prétendu mari de Rosa n'est qu'un vil séducteur qui a abusé de l'innocence et a simulé un mariage secret pour faciliter ses projets infâmes. Non content de ce premier crime, il prête encore son aide à un de ses amis, aussi corrompu que lui, pour faire tomber Gertrude dans le même piège. Mais le pasteur protège celles que la Providence a placées sous sa garde et sa prudente simplicité parvient à déjouer les ruses infernales des deux libertins. Le roman se termine par la mort de Rosa qui ne peut supporter l'émotion que lui cause une lettre de sa mère et par le mariage de Gertrude avec le fils du pasteur.

« Mon froid résumé ne peut vous donner qu'une idée bien imparfaite de cette œuvre toute de sentiment. Il est de ces livres qu'il faut lire et que la critique est impuissante à analyser.

« Je viens de vous dire que *Rosa et Gertrude* est l'œuvre d'un malade, j'allais dire d'un mourant; il ne serait donc pas juste de se montrer sévère. Qui oserait, dans ces circonstances, faire un grief à Töpffer d'avoir donné à son roman une teinte de mélancolie, de l'avoir empreint d'une sentimentalité quelque peu malade, de n'y avoir point mis la vigueur qui retrempe l'âme et fortifie la volonté? Ces défauts, malheureusement, nous les retrouvons dans presque toutes ses œuvres, bien qu'à un degré moindre : le chagrin du peintre déteint toujours sur l'écrivain.

« Dans *Rosa et Gertrude*, Töpffer a esquissé deux caractères de femmes aujourd'hui à la mode dans le roman, de femmes exaltées, enthousiastes, sentimentales, pour qui les réalités de la vie sont cachées sous le

voile de l'idéal. Je veux vous citer une remarque, que Frédéric Godefroy fait à propos d'un autre écrivain, mais qui n'est pas sans rapport avec notre sujet. « Les imaginations jeunes et ardentes, dit-il, à qui l'exaltation en toutes choses est familière, courraient un danger réel au contact de ces sentiments dépeints avec tant de feu par des âmes enthousiastes, avivant à outrance leur sensibilité, se complaisant dans une sorte de rêverie fiévreuse qui les emporte souvent loin de la réalité. » La mélancolie est la maladie de notre siècle, il faut la combattre et non lui fournir des aliments.

« Je vais arriver aux *Nouvelles Genèveises*, mais auparavant je veux faire remarquer combien, au simple point de vue littéraire, les cérémonies funèbres des protestants sont froides comparées à celles du culte catholique. Chez eux point de confession qui ramène dans l'âme la sérénité et le calme, point de viatique qui donne au moribond le courage nécessaire pour le grand voyage d'outre-tombe, enfin point de prières pour les morts, qui consolent ceux qui restent, par l'assurance qu'ils ont d'être utiles à ceux qui s'en vont. C'est à cela, en grande partie, qu'il faut attribuer l'impression pénible, que laisse au lecteur le récit de la mort de Rosa et de Louise. Nous sentons là trop vivement que quelque chose manque et nous souffrons de voir finir ainsi une vie à laquelle nous nous étions intéressés.

« Voici enfin le plus connu des ouvrages de Töpffer, les *Nouvelles Genèveises*, collection d'histoires naïves et de pittoresques aventures de voyage. Ici, comme dans le *Presbytère* et dans *Rosa et Gertrude*, le lieu de la scène sera presque toujours la Suisse. C'est là seulement que Töpffer se sent chez lui et se meut à l'aise. Paris n'a pu le fasciner, il est resté fidèle à nos beaux lacs, à nos vallées profondes, à nos montagnes neigeuses.

On sent qu'il aime son pays et que c'est pour lui un plaisir d'en décrire les majestueuses beautés. Oui, mes amis, parfois en lisant Töpffer, je me retrouve dans ma chère Suisse, il me semble respirer l'air pur de la patrie et lorsque je referme le livre, mon rêve s'évanouit, mon cœur se serre et la nostalgie me saisit.

« Je ne vous parlerai pas de toutes les nouvelles genevoises, je me bornerai à deux. La *Bibliothèque de mon Oncle* est l'histoire de la jeunesse de l'auteur, histoire amplifiée, arrangée, poétisée; mais où nous trouvons Töpffer avec son âme impressionnable et son esprit de fine observation. Les digressions, les réflexions, les anecdotes, les épisodes émaillent le récit et en coupent la monotonie. Ici encore Töpffer cause, raconte, laisse courir la plume au gré de son imagination, sauf à retrouver au moment précis le fil de ses idées. *Trois amours* serait le vrai titre de la *Bibliothèque de mon oncle*. Le premier est un amour d'enfant, c'est la première étincelle du cœur qui s'éveille, c'est encore presque de l'amitié. L'objet de cette passion est une jeune anglaise qu'il n'a vue qu'une fois et qu'il ne peut guère espérer rencontrer encore, et cependant s'écrie-t-il : « ceux qui croient qu'un amour d'écolier, pour être sans espoir et sans but, n'est pas vif et dévoué, ceux là se trompent. Ce sont des gens qui n'ont jamais été écoliers, ou bien ce furent des écoliers bien forts sur la particule et le *que* retranché; des écoliers admirables de mémoire, sages d'esprit, tempérés de cœur, rangés d'intelligence, bridés d'imagination. Que mon amour ne fut pas vif et dévoué, parceque je ne pouvais m'en promettre que de folles extases; que je ne lui eusse pas tout sacrifié, quand même je n'en pouvais rien attendre, ah! que vous vous trompez fort. » Les années s'écoulent, emportant le souvenir de la belle

Anglaise. Vient ensuite une idylle de jeunesse. Jules, c'est le nom que prend l'auteur, est amoureux d'une Juive, qui vient chez son oncle emprunter une bible hébraïque. Ce n'est plus ici l'affection enfantine de tantôt, c'est un sentiment plus profond, plus vif et qui doit laisser des traces. Ecoutez-le gémir sur la mort de sa bien aimée : « Le jeune homme perd celle qu'il aime, il sait qu'il ne doit plus la revoir, il rencontre son convoi; il la sait là, sous ce bois, sous cette terre. — Mais c'est elle encore, point changée, toujours belle, pure, charmante de son pudique sourire, de son regard timide, de son émouvante voix. Il perd celle qu'il aime, son cœur se serre ou s'épand en bouillants sanglots; il cherche, il appelle celle qui lui fut ravie; il lui parle, et, donnant à cette ombre sa propre vie, son propre amour, il la voit présente... C'est elle encore point changée, toujours belle et pure, charmante de son pudique sourire, de son regard timide, de son émouvante voix. » Töpffer passe enfin à l'amour véritable, à celui qui conduit au mariage; seulement, je dois l'avouer, le même charme ne se rencontre plus, nous ne nous trouvons plus en présence d'une rêverie enfantine, nous entrons dans la vie réelle toujours un peu bourgeoise.

« C'est dans *La Peur* que se dessine le mieux l'art de Töpffer de décrire les infiniments petits, de dépeindre dans ses moindres détails un sentiment, une impression que tous nous avons éprouvés, mais que nous serions très embarrassés d'exprimer. *La Peur* est l'histoire d'un enfant de douze ou quatorze ans, obligé de passer la nuit à la belle étoile. C'est sur ce mince sujet que Töpffer a bâti une délicieuse petite nouvelle. Ici encore il faudrait tout citer, mais je dois me borner; je ne vous lirai que quelques fragments, qui vous en diront

plus que de longues explications. Ecoutez et jugez si ce n'est pas bien exactement le portrait d'un homme qui a peur. « S'il vient, pensais-je, je le verrai venir.

« S'il vient! Attendiez-vous quelqu'un?

« Sans aucun doute.

« Et qui?

« Celui qu'on attend quand on a peur.

« Et vous n'eûtes-vous jamais peur? Le soir, autour de l'église, à l'écho de vos pas : la nuit, au plancher qui craque; en vous couchant, lorsqu'un genou sur le lit vous n'osiez retirer l'autre pied, crainte que, de dessous une main.... Prenez la lumière, regardez bien : rien, personne. Posez la lumière, ne regardez plus : il y est de nouveau. C'est de celui-là que je parle. »

« Ecoutez encore cette réflexion par laquelle je termine : « Je rebroussai doucement, et je me mis à siffler d'un air dégagé. Quand un homme qui a peur en est à siffler, l'on peut compter qu'il est extraordinairement bas. »

Tandis que Lorenzo parlait, je feuilletais un des volumes placés sur la table. J'y découvris que Töpffer avait composé les *Voyages en Zigzag*. Saisissant aussitôt l'occasion de montrer une érudition d'emprunt je fis observer à Lorenzo que son énumération n'était pas complète.

« J'avoue humblement, me répondit-il avec un sourire qui me fit supposer qu'il avait remarqué mon manège, j'avoue ne point avoir lu l'ouvrage dont tu me parles : Je sais seulement que c'est un mélange d'histoires plaisantes et de caricatures où les prêtres catholiques sont parfois je ne dirai pas calomniés, car Töpffer n'est pas un sectaire, mais au moins tournés en ridicule. »

« Restons, je vous prie, dans le domaine des lettres, s'écria Jules, et ne nous perdons pas dans une

vaine discussion sur la caricature; apprenons plutôt si Töpffer a un genre bien à lui ou si sa manière se rapproche de celle d'un écrivain connu. »

« Töpffer est un talent original et ne copie personne, cependant il a un frère en littérature. Je place toujours les œuvres de Töpffer à côté de celles de Xavier de Maistre et je leur réserve un petit coin privilégié de ma bibliothèque, dans les rayons inférieurs, à portée de la main, car l'un et l'autre sont de mes amis. Ne vous scandalisez pas de me les voir traiter si familièrement; je m'explique. Je divise les écrivains en deux classes, les maîtres et les amis. Les premiers nous instruisent doctement, ils enseignent avec sagesse mais ils sont graves et imposent le respect; les seconds, toujours de belle humeur, nous tiennent société et conversent familièrement avec vous. Sont-ils donc frivoles? Oh, nullement, eux aussi nous instruisent, mais simplement et sans paraître y toucher.

« Vous me permettrez maintenant, je n'en doute pas, de placer Töpffer et de Maistre dans la catégorie de mes amis.

« Bien que ces deux écrivains aient de nombreux points de contact, la ressemblance cependant n'est pas parfaite. La langue de de Maistre est constamment correcte et élégante, c'est du Français le plus pur, du Français de race. Töpffer, au contraire, écrit comme on parle à Genève et ne recule pas devant une incorrection, devant une expression essentiellement locale; parfois cependant il a la main heureuse et nous lui pardonnons volontiers l'emploi d'une locution inusitée, mais qui mériterait droit de cité dans le langage française.

« L'écrivain suisse rachète cette infériorité de style par plus d'abandon, de naturel, de laisser-aller. Chez lui, absence complète de recherche et de prétention.

il écrit ce qui lui vient à l'esprit, sans se préoccuper aucunement du « *qu'en dira-t-on ?* » C'est un *bon garçon* sans vanité, sans arrière-pensée, un charmant causeur du coin du feu. Xavier de Maistre, lui, n'est pas sans savoir qu'il est spirituel et sa plaisanterie n'est pas toujours spontanée; il est soigné, travaillé; il cache souvent l'étude sous les dehors de la simplicité. Mais ce qui unit les deux auteurs, ce qui fait leur ressemblance, c'est que tous deux écrivent en quelque sorte à bâtons rompus : un mot leur suggère une réflexion pétillante d'esprit, un rien les lance dans une digression de plusieurs pages. Bref, leur genre à tous deux est la fantaisie, leur art celui d'instruire en badinant. »

La soirée était déjà avancée, la conversation en resta là.

Quelques instants après nous quittions notre ami, en portant chacun sous le bras deux volumes de Töpffer.

EUGÈNE DIJON.





SALEMBIER.

CHRONIQUE BRUGEOISE.

CHAPITRE I.

A gaité, l'entrain régnaient sous le toit hospitalier du comte de Salembier, un des membres les plus recherchés de la société brugeoise à l'époque où se passèrent les événements que nous allons relater. Des salons éblouissants de lumière, une musique animée, les brillants uniformes militaires, et par dessus tout, la beauté proverbiale des Brugeoises, qui y était représentée par un échantillon très réussi,

— *Enitet Bruga puellis*, —

tout concourait au coup d'œil enchanteur offert par cette réunion *di primo cartello*, le soir où commence notre récit. Le joueur consommé, le danseur émérite, le philosophe et le roué, tous se sentaient attirés vers ce centre élégant, vers cet hôte aux manières séduisantes, dont la faveur ou le dédain décidait de l'admission ou de l'exclusion de ceux qui, dans cette fière cité, aspiraient aux premières places dans les cercles mondains.

Le comte de Salembier était considéré comme un

des plus beaux hommes de toute la Flandre-Occidentale. On lui attribuait une fortune colossale, ce qui, plus encore que ses qualités physiques, ses connaissances variées et ses manières insinuanes, excitait les convoitises de plus d'une mère ambitieuse, de plus d'une noble fille de la Venise du Nord.

Ce ne fut donc pas sans un sentiment de déception et de secrète envie, qu'on apprit que la réunion annoncée pour ce soir-là était donnée en l'honneur de la fiancée du Comte, la belle Marguerite van Harlem, et nous ne voudrions pas garantir la sincérité des félicitations si chaleureuses en apparence, qui furent prodiguées à l'héroïne de la fête, dès son apparition dans les salons de l'hôtel Salembier.

Il avait sonné dix heures, et l'entrain était à son apogée — car on n'avait pas encore à cette époque adopté la coutume insensée de faire de la nuit le jour — lorsque l'arrivée abrupte du capitaine Villedieu en tenue de service produisit une véritable commotion dans l'assemblée. Nul n'était d'ordinaire plus scrupuleux sur la question d'étiquette que le brillant officier des dragons : qu'était-ce donc qui avait pu le décider à se présenter, accoutré de la sorte, au milieu de cette société choisie ?

On fit cercle autour de lui, la curiosité se peignait sur tous les visages.

— Je viens, dit-il, troubler bien fâcheusement vos plaisirs; vous en saurez bientôt le motif.

Et prenant le comte de Salembier à part, il s'entretint pendant quelques instants avec lui.

Lorsque l'hôte revint auprès de ses invités, son front s'était assombri; on le vit consulter l'un des plus âgés d'entre eux, puis il fit cesser la musique, et, offrant le bras à sa fiancée, dont l'air éperdu augmenta encore l'étonnement des personnes présentes,

il la conduisit à sa voiture qu'on avait fait précipitamment avancer.

Le comte de Salembier rentra tout aussitôt dans la salle où ses hôtes attendaient comme pétrifiés son retour, et, tout en leur faisant ses excuses, il leur fit part dans les termes suivants de l'événement qui motivait cette brusque interruption de la fête.

— Mes bons amis, bien pénible est la communication que j'ai à vous faire — pénible surtout pour les parents et les amis de celui qui vient de tomber sous les coups de lâches assassins....

Un murmure d'horreur courut sur les lèvres de tous.

— Oui, il n'est que trop vrai, poursuit le Comte : la bande noire qui depuis longtemps sème l'effroi dans cette contrée, a fait une nouvelle victime. Cette victime c'est... le père de ma fiancée, le seigneur van Harlem, et le crime, suivant le récit du capitaine Villedieu, a été perpétré à une lieue de Gand. Le serviteur de mon pauvre ami vient d'arriver, après avoir échappé comme par miracle au poignard des bandits, qui ont sous ses yeux enlevé violemment la vie à son bien-aimé maître — l'homme vénéré que j'aurais eu sous peu le bonheur de posséder comme parent. Mes amis, il nous reste une consolation — bien faible, à la vérité : c'est de découvrir et de châtier l'auteur de ce sanglant exploit. Dans ce but Villedieu va partir avec une troupe choisie. Souffrez que je me retire pour essayer de me remettre dans la solitude de mon appartement, de la terrible commotion que je viens d'éprouver. Encore une fois, pardonnez le sans-façon dont je me permets d'user à votre égard. Nous ne savons peut-être pas même toute l'étendue de notre malheur, car, chose étrange, on a constaté que jamais

encore cette bande maudite n'a commis un meurtre isolé, qu'invariablement au moment où un crime se commettait sur un point du pays, un autre était signalé simultanément à quelques lieues de là — preuve qu'ils agissent avec un ensemble qui tient de l'ubiquité et dénote un plan des mieux concertés. Dieu veuille qu'avant que la journée de demain se lève, le bruit de quelque nouveau forfait ne parvienne à nos oreilles!

— Amen! répondirent avec ferveur les hôtes du Comte; et ils se séparèrent pour aller rêver chez eux des sinistres exploits de la Bande noire, tandis que le capitaine Villedieu et ses hommes partaient pour procéder à une battue en règle dans la région où était signalée la redoutable présence de ces bandits.

Une heure s'était écoulée. Le carillon des Halles venait de faire retentir au milieu du silence de la nuit les dernières notes de sa mélancolique complainte, lorsqu'un cavalier solitaire sortit au pas de son cheval par la porte d'Ostende. Il était enveloppé dans un grand manteau dont le collet relevé lui cachait le visage, au point que le gardien, interrogé plus tard au sujet de ce mystérieux personnage, se déclara incapable de donner son signalement. Après avoir traversé le deuxième pont et dépassé le village de Schipsdaele, le voyageur enfonçant ses éperons dans les flancs de sa monture, franchit d'un bond le fossé qui longeait la route, et se dirigea vers un certain endroit éloigné d'un kilomètre de la chaussée. Arrivé là, il fit halte, sauta à bas de son cheval, et, appliquant un petit sifflet à ses lèvres, fit entendre un signal particulier, auquel répondit immédiatement un autre coup de sifflet suivi de l'apparition d'un second cavalier.

— Avez-vous réussi là bas dans l'Ouest? demanda celui que nous avons suivi depuis la porte d'Ostende.

— Oui, capitaine, bien que nous ayons perdu Jacques dans la mêlée. Le vieux marchand a opposé une résistance inattendue, tandis que son domestique, avant que nous n'eussions le temps de l'achever, avait saisi un pistolet et tiré à bout portant sur notre camarade.

— L'infortuné! J'en suis bien fâché pour lui.

Le capitaine poussa un soupir; puis, changeant tout à coup de ton :

— Mais qu'avez-vous fait du cadavre? demanda-t-il.

— Nous avons suivi vos ordres; la blessure du malheureux nous paraissant mortelle, nous lui donnâmes le coup de grâce, et après avoir mutilé son visage, ainsi que celui du valet qui avait tiré sur lui, nous liâmes les deux corps ensemble et les jetâmes dans le canal où ils auront le temps de pourrir avant qu'on ne les découvre, grâce à la précaution que nous avons prise d'y attacher une grosse pierre pour les empêcher de surnager. Ensuite, toujours conformément à vos ordres, nous donnâmes la liberté à leurs chevaux, et nous prîmes le chemin de Blankenberghe, emportant avec nous le cadavre de l'échevin, qui, à l'heure actuelle, se trouve caché dans la ruine hantée, à peu de distance du village.

— Fort bien !... Et le butin, qu'en avez-vous fait ?

— Le voici, capitaine.

L'assassin, dont les mains étaient encore humides du sang qu'il avait versé, remit plusieurs écrins et une bourse entre les mains de son chef, qui par un geste lui témoigna son désir de poursuivre sa route. Ils remontèrent à cheval, et quelques minutes plus tard, ce digne couple cheminait de nouveau sur la grande route qui conduit de Bruges à Blankenberghe.

Ils ne se hâtaient guère, et le regard que le capi-

taine jetait à tout moment derrière lui, indiquait clairement qu'il attendait l'arrivée d'une autre personne. En effet, l'on entendit bientôt l'approche d'un voyageur; des signaux furent échangés; le chef dépêcha son compagnon en reconnaissance, et le vit revenir au bout d'un instant, suivi du lieutenant de la bande, avec lequel ils prirent la direction du village de pêcheurs, où était caché le corps de l'homme assassiné.

Après quelque temps de silence, le nouveau-venu prit la parole :

— Il n'est pas dans mes habitudes, vous le savez, capitaine, de faire des questions; j'obéis à vos ordres, et cherche rarement à connaître vos raisons; mais dans la présente occurrence je serais, je l'avoue, curieux de savoir le motif de ce double exploit, — d'autant plus que l'affaire de Gand ne vous rapportera aucun profit, tandis qu'elle peut, à cause du rang de la victime, nous attirer des désagréments.

Le chef se mit à rire :

— En vérité, mon bon ami, j'admire votre clairvoyance! Non, la mort du baron ne remplira pas mon gousset; mais n'est-ce rien que de diviser l'attention du public? Et quant aux risques de découverte, ne devinez-vous pas qui l'on choisira pour aller à la poursuite des assassins? Ha, ha, ha! moi, parbleu! Et vous serez mon fondé de pouvoirs, désigné par ces ignards de bourgeois, habitants de la fière cité dont les tours s'élèvent là-bas derrière nous.

— Capitaine, j'admire votre génie inventif. Toutefois dans le cas actuel....

Le chef l'interrompit :

— Je vous comprends : vous ne pouvez apprécier mes motifs pour quitter mon hôtel à cette heure indue et courir sans but déterminé le risque d'être découvert. N'est-ce pas là votre pensée?

— Vous avez bien deviné, capitaine.

— Eh bien, je vais satisfaire votre curiosité. Dans le village dont nous approchons demeure une personne qui m'est chère au delà de toute expression; pour la posséder je sacrifierais le rang, les honneurs, les richesses. Cela vous étonne? Ce n'en est pas moins l'exacte vérité. Une orpheline, la fille d'un pauvre pêcheur et l'enfant adoptive d'un contrebandier, tient mon cœur enchaîné, ce cœur qui jamais encore ne s'était abaissé à la servitude de l'amour! En sa présence, celui qui est l'objet des faveurs des grands n'est plus qu'un esclave suppliant. Oui, à ses genoux j'ai imploré un de ses sourires, mendié une seule parole de tendresse, et... j'ai été repoussé!

Le bandit était tout frémissant de rage.

— Connaît-elle le genre d'existence que vous menez?

— Non, mille fois non! Elle l'ignore sous l'un et l'autre de ses aspects, et me croit le fils d'un riche commerçant, artiste-peintre étranger, retenu dans ce coin du monde par le désir de conquérir son cœur et d'obtenir sa main. Mais j'avais un rival : un vil batelier, presque un enfant, vivant uniquement du produit de sa pêche. C'est pour ce misérable qu'elle m'a refusé, moi le favori, le choyé de toutes les plus jolies filles de Bruges! C'est demain qu'elle doit épouser ce jeune-cœu. Devinez-vous mon but, maintenant?

— C'est sans doute de lui enlever la vie? Mais pourquoi ne pas charger un autre de cette besogne?

— Un autre? Croyez-vous que cela pourrait me satisfaire en cette occurrence? Non, elle m'a dédaigné, et mon amour s'est changé en haine. Il ne mourra pas de mort ordinaire. Tout ce qu'il souffrira, elle le ressentira doublement, et elle saura que c'est moi l'auteur de sa mort — moi le prétendant dont elle a méprisé l'amour!

Ce disant, le capitaine se souleva avec colère sur ses étriers.

En ce moment ils arrivèrent en vue de la ruine prétendûment hantée, qui se trouvait à quelque deux cents pas de Blankenberghe. Le chef appela le lieutenant à son côté, et lui donna à voix basse ses instructions, et tandis qu'il reprenait au galop la route de Bruges, le chef de la bande entra dans le manoir, ci-devant le théâtre de splendeurs dont il ne restait plus que le souvenir.

CHAPITRE II.

Le capitaine, que nous désignerons le plus souvent sous le nom de Lenoir, se dirigea à tâtons dans l'obscurité, et suivit, un poignard nu à la main, un corridor qui menait à l'intérieur de la mesure. Il arriva dans une salle basse, et, après s'être assuré qu'on ne pourrait l'entendre du dehors, il donna un coup de sifflet, auquel il fut immédiatement répondu. Un rayon de lumière s'échappant d'une lanterne sourde jusqu'alors invisible, fit apparaître à quelques pas de lui deux de ses associés veillant auprès d'un cadavre, sur lequel un manteau noir était négligemment jeté. Ils étaient silencieux comme des statues; on eût dit qu'ils craignaient de réveiller le mort, ou d'attirer sur eux l'attention de la justice. Un sourire significatif fut échangé entre ces hommes, qui se comprenaient à demi-mot. Lenoir les questionna à voix basse :

— Comment avez-vous fait pour dépister les recherches?

— Voici, capitaine : Joseph fit brusquement rebrousser son cheval afin de donner à croire, par la direction des traces imprimées sur le sable, qu'il avait

pris la route d'Ostende, tandis que moi je paraissais l'avoir suivie en sens inverse.

— C'est fort bien. Maintenant écoutez mes nouvelles instructions. Je vais vous quitter pour une demi-heure; durant ce temps conduisez un de vos chevaux vers la porte de l'écurie de la maisonnette qui se trouve là-bas à votre droite; puis détruisez la bête, ou faites la disparaître comme vous le pourrez; mais à tout prix évitez qu'il y ait des traces de son retour, ou nous sommes perdus... Je compte sur votre adresse. Tandis que l'un de vous s'occupera de la sorte, que l'autre creuse une fosse profonde pour y enterrer le corps du marchand. Mais qu'on ne s'avise pas de l'enfourir avant mon retour : je veux présider moi-même à cette opération. C'est bien le moins que je puisse par là lui témoigner mon respect!

Et le bandit accompagna son bon mot d'un éclat de rire.

Tout en parlant, Lenoir s'était débarrassé de son manteau, et apparut habillé en contrebandier. Un bandeau était lié autour de son front, d'où un ruisseau de sang semblait couler sur son visage. Ses vêtements étaient déchirés en plusieurs endroits; un pistolet brisé était passé dans son ceinturon, et sous ce déguisement on l'eût pris pour un contrebandier de la côte flamande, tout récemment échappé d'une rencontre sérieuse avec les officiers de la douane. Si complète était sa transformation que ses compagnons eux-mêmes en demeurèrent tout stupéfaits. Ils versèrent de leurs gourdes bien remplies un verre de genièvre, qu'ils vidèrent d'un trait au succès de son entreprise, et Lenoir, après avoir prudemment glissé dans ses poches tout ce dont les assassins avaient dépouillé leur dernière victime, quitta le vieux manoir et se dirigea vers le nord.

A un demi-mille environ de Blankenberghe se trouvait à cette époque, une chaumière isolée, dont l'aspect propre et soignée contrastait avec celui qu'offraient généralement les autres habitations de pêcheurs. On l'avait réparée et repeinte à neuf pour la prochaine arrivée de sa future maîtresse. Le propriétaire de cette maisonnette était un jeune et beau villageois, aimé et estimé de tous à cause de son caractère loyal et généreux. Tel était, en dépit de son humble condition de pêcheur, le crédit de Charles Van Ecke auprès des habitants de l'endroit, que spontanément les disputes et les difficultés qui surgissaient entre eux, étaient soumises à son arbitrage. Le lendemain était le jour fixé pour son mariage avec Louise Gaesbeke, surnommée la Fleur de Blankenberghe. Et c'était à elle qu'il songeait, assis au coin de sa grande cheminée flamande, dans une solitude que charmaient mille rêves délicieux, mille projets d'avenir.

Il fut arraché à ses douces cogitations par un coup léger frappé à la porte. Sa surprise fut grande; quel motif pouvait amener un visiteur à cette heure indue? La soirée était calme : ce n'était donc pas un marin naufragé. Sa pauvreté était bien connue : rien chez lui qui pût tenter un voleur. Qu'était-ce donc? Peut-être un message envoyé par Louise. Qui sait? peut-être était-elle malade, avait-elle besoin de le voir. Il se leva précipitamment; il lui semblait que tous les châteaux en Espagne qu'il venait de bâtir, s'écroulaient en un instant, s'évanouissaient comme une brillante vision. Tout agité par ce pressentiment, il ouvrit la porte.

— Sauvez-moi, oh, sauvez-moi! fit une voix en détresse, tandis qu'un matelot, jeune encore et de belle stature, se laissait tomber à ses pieds; ils me poursuivent — une minute encore et j'étais perdu!

Ce disant, l'étranger, qui paraissait affaibli par la perte du sang qui découlait d'une blessure à la tempe, se laissa choir presque sans connaissance sur une chaise placée près de l'âtre. Le jeune pêcheur devina aisément la vérité : l'homme étendu devant lui était évidemment un contrebandier échappé, non sans un combat sanglant, des mains des gardes-côtes. Un gémissement étouffé que poussa en ce moment le malheureux, provoqua la pitié du brave Van Ecke. Après avoir soigneusement verrouillé la porte afin de prévenir toute surprise, il prit dans une armoire une bouteille d'eau-de-vie dont il versa un verre au blessé. Celui-ci le but avec avidité, et parut bientôt revivre. Délivré de la crainte d'être capturé, car ceux qui le poursuivaient devaient être déjà sur une fausse piste, il se mit à causer plus librement :

— Nous l'avons eu rude, dit-il, en accompagnant ces mots d'une grimace de circonstance; quatre contre sept! mais nous nous en sommes tirés tout de même. Maintenant dites-moi, ami : comment puis-je vous payer le service que vous m'avez rendu? Voulez-vous vous joindre à nous? L'existence que nous menons n'est pas déplaisante, ma foi! elle vous rapporterait plus que vos maussades filets...

— Me joindre à vous? Non jamais! fit Charles en reculant avec un geste de protestation; je suis pauvre, mais honnête. D'ailleurs je suis à la veille de me marier, et la vie d'aventurier siérait mal à l'heureux époux de Louise...

— C'est comme il vous plaira, jeune homme! Mais bien que vous dédaigniez mon offre, je tiens à vous prouver ma reconnaissance. Voici une traite de deux cents francs sur un de mes amis; acceptez-la sans façons; je suis amplement pourvu, et ce sera un joli

souvenir à votre fiancée; seulement ayez en bon soin, ne l'exposez pas aux yeux des jaloux. A la santé de Louise!

Et, tout en portant le goblet à ses lèvres, il fixa un regard étrange sur son interlocuteur.

— Sur ce, je vous souhaite le bonsoir, ajouta-t-il en se levant pour partir; toutefois je vous demanderai encore un service : c'est d'aller jusqu'aux dunes, et de jeter un coup d'œil aux environs pour voir si je ne suis pas poursuivi.

Charles accéda volontiers à cette demande d'un personnage dangereux, dont la connaissance pouvait lui attirer des désagréments. A peine était-il sorti, que le soi-disant contrebandier bondit de sa chaise, et, tirant de sa poche les objets trouvés dans celle de sa dernière victime, il alla les cacher sous le lit et dans l'armoire. Il prit de celle-ci une veste dont il souilla la doublure au moyen d'un liquide ayant la couleur du sang; il saisit un couteau oublié sur la table, et qui portait les initiales du pêcheur, le cacha soigneusement, puis, reprenant sa place auprès de la cheminée, il attendit tranquillement le retour de Van Ecke. Le jeune homme rentra bientôt, et lui assura qu'il pouvait partir en toute sécurité.

Laisse à sa solitude, l'heureux fiancé se livra de nouveau à sa douce rêverie. La nuit était extraordinairement sombre, un vent impétueux régnait sur la côte flamande, dont rien, sur une étendue de plusieurs lieues, ne venait rompre l'aride monotonie. Mais Lenoir était à l'épreuve des craintes superstitieuses qu'aurait ressenties un moins audacieux que lui, à pareille heure et avec une conscience aussi peu nette. Un quart d'heure plus tard, il rentrait au château et y retrouvait ses compagnons, qui y étaient retournés après avoir

exécuté ses ordres. La fosse était creusée, le cadavre déposée sur le bord, et l'on n'attendait plus que le signal du capitaine pour l'y précipiter. Sans la moindre trace d'émotion il s'approcha du corps de sa victime, et y plongea à divers endroits la lame du couteau qu'il avait dérobé au jeune pêcheur; puis il repoussa du bout du pied le cadavre, qui roula lourdement dans la fosse étroite, et après y avoir jeté le couteau ensanglanté, il ordonna à ses complices de la combler et d'évacuer les lieux aussi promptement que possible. Il leur enjoignit ensuite d'être à Thourout le surlendemain, et, remontant à cheval, il s'empessa de quitter lui-même cette scène d'horreur et de duplicité.

CHAPITRE III.

Il faut avoir été à Bruges pour se faire une idée de l'aspect qu'offre, les jours de marché, cette ville pittoresque entre toutes. La grand'place est couverte d'innombrables échoppes régulièrement alignées, construites comme par enchantement le matin, et aussi rapidement enlevées le soir. C'est une exhibition curieuse et originale des produits les plus variés : ustensiles de ménage — ces cuivres brillants qui caractérisent et font resplendir toute cuisine flamande — porcelaines et ferblanteries, sabots vernis, mouchoirs, shales en étoffes flamboyantes, bonnets de tulle, chapeaux de paille aux grandes ailes, si pleins de couleur locale; il y en a pour tous les goûts. Et les marchandes elles-mêmes! quels types réussis! Quelle bonne fortune pour les peintres de genre! Il faut se promener en observateur au milieu de cette foule bigarrée qui encombre la place, étudier en détail les éléments qui la composent : ici des chanteurs ambulants au nombre de deux

ou trois, hommes et femmes, juchés côte à côte sur des chaises, régaland un cercle de badauds d'une série interminable de couplets qu'ils enlèvent avec un entrain merveilleux; là une réunion de commerçants qui débattent des questions de marché; plus loin un groupe de bourgeois « potinant » un brin — car si le mot est nouveau, la chose est de tous les temps! — Et tout cela éclairé par un beau soleil matinal, égayé par les flots d'harmonie que l'infatigable carillonneur, du haut de la tour, déverse sur la vieille cité flamande.

Mais ce samedi 3 octobre 17. . un nuage semblait planer sur tous les visages d'ordinaire si épanouis. La mort du baron van Harlem avait causé une sorte de panique dans la population. Peu après arrivèrent des nouvelles encore plus lugubres : un des échevins, celui qui était le plus en faveur auprès de ses concitoyens, avait été assassiné; du moins c'était l'opinion générale. Son cheval et celui de son domestique étaient revenus sans leurs cavaliers, celui de l'échevin grièvement blessé et les deux selles tâchées de sang. Tout Bruges était dans un émoi indescriptible. Les magistrats se réunirent à l'hôtel de ville pour tenir conseil. L'échevin dont on soupçonnait le sort fatal, s'était rendu la veille à Ostende pour affaires : on résolut donc de diriger les recherches sur ce point. Mais à qui confier cette mission? Salembier, qu'on avait voulu en charger, avait répondu par un refus formel. On s'adressa au capitaine Villedieu qui, après quelque hésitation, accepta. Les instructions furent données à la hâte, et une demi-heure plus tard, l'officier des dragons chevauchait à la tête d'une douzaine d'hommes sur la route de Bruges à Ostende.

Il n'y a peut-être pas dans l'Europe entière une région plus triste que celle qui sépare ces deux villes. Sur un parcours de cinq lieues on ne rencontre pour

toute trace d'habitation que quelques misérables huttes ; pas un son ne frappe l'oreille, si ce n'est le sifflement mélancolique du vent, et le bruit même des pas du voyageur, répercutés par les pavés de la route ; et lorsque, la nuit venue, l'obscurité enveloppe ce site nu et solitaire, il fait naître dans l'âme un sentiment d'inexprimable désolation.

Mais il faisait grand jour, et nos hommes d'armes étaient d'ailleurs uniquement préoccupés de l'objet de leur expédition.

Une lieue environ les séparait encore de la ville d'Ostende, lorsqu'ils firent subitement halte, et entr'échangèrent des regards d'intelligence et de pénible conviction. La chaussée teinte de sang à cet endroit, c'était là l'indice révélateur qui venait de leur apparaître ; un peu plus loin, sur les accôttements de la route, ils aperçurent avec une indicible horreur d'autres signes évidents d'une lutte acharnée : un éperon, un pistolet déchargé, enfin le manteau de l'infortuné échevin.

Il semblait que personne n'eût passé par là depuis que le meurtre avait été commis. En examinant de près le terrain, ils découvrirent qu'une balle avait effleuré un des arbres plantés le long de la chaussée, tandis que la berge du canal était piétinée comme si l'on s'était également battu sur ce point ; de l'avis de plusieurs, c'était là que le corps de l'échevin devait avoir été jeté à l'eau.

Cependant, d'autres signalèrent une traînée de sang qui les conduisit au delà d'un champ voisin. Là ils remarquèrent l'empreinte fortement accusée des sabots d'un cheval, puis des traces de pas venant d'une direction opposée. Ils en conclurent qu'un cavalier venant du Sud à travers champs, avait mis pied à terre en

cet endroit, et était reparti, emportant le cadavre sanglant de la victime. De l'avis unanime de ceux qui étaient présents, il fut décidé qu'il fallait suivre cette piste, et c'est ce qu'ils firent pendant près de trois heures.

A proximité du village de Blankenberghe, les sinistres vestiges s'écartaient de la route, et les conduisirent à l'entrée du bâtiment en ruine dont nous avons déjà parlé. On se procura des torches; quatre hommes déterminés furent choisis pour aller en reconnaissance, et après avoir chargé leurs armes pour le cas de surprise, et posté à tout hasard des sentinelles aux issues par lesquelles les bandits auraient pu fuir, ils entrèrent résolument. Pas une âme n'apparut; un silence de mort régnait dans la ruine qui était évidemment déserte, et, après avoir exploré en tous sens les sombres souterrains, ils étaient sur le point de se retirer, lorsque Villedieu remarqua une motte de terre fraîchement remuée. On s'approcha, et il fut aussitôt reconnu qu'il y avait là une fosse récemment comblée. Le même soupçon leur traversa l'esprit à tous — soupçon immédiatement confirmé, car il leur suffit d'un travail de quelques instants pour mettre à découvert le corps du magistrat, leur bien-aimé concitoyen!

En quels termes exprimer le sentiment qu'inspire la vue d'un homme assassiné? Pour ceux même que leur profession appelle à contempler journallement la mort de près, pour ceux qui se sont familiarisés avec le champ de bataille et ses drames sanglants, ce spectacle, dont nous épargnerons la description détaillée au lecteur, a une horreur particulière, et l'impression qu'éprouvèrent nos braves Flamands fut d'autant plus profonde qu'ils connaissaient la victime, et avaient eu avec elle de fréquents et cordiaux rapports.

L'un d'eux venait de trouver un couteau portant les initiales C. V. E. On constata qu'il s'adaptait exactement aux blessures que portait le corps de la victime. On le conserva avec soin, et déjà le signal du départ était donné, lorsque l'un de ceux qui étaient restés à l'extérieur, vint annoncer qu'on avait découvert d'autres traces de pas. Tous, à l'exception de deux qui demeurèrent auprès du corps, s'attachèrent à suivre cette nouvelle piste.

La recherche ne fut pas longue cette fois. Au bout de peu d'instant, ils se trouvèrent devant la porte d'une écurie attenante à une jolie chaumière un peu isolée du village. L'écurie était déserte ; après une courte délibération, ils forcèrent la porte de la cabane : la solitude la plus complète y régnait également. Cet intérieur offrait un aspect de propreté et de confort qui les étonna, et si le maître du logis était alors absent, le feu brillant allumé dans l'âtre faisait augurer de son retour imminent. Mais l'impatience de nos investigateurs était trop grande pour leur permettre de l'attendre. Un paysan qui s'était joint à eux, leur avait appris que cette maisonnette appartenait à Charles Van Ecke — nom qui correspondait avec les initiales gravées sur le couteau !

Leurs recherches amenèrent la découverte successive de divers objets qui avaient appartenu au malheureux échevin : son portefeuille, ses papiers, sa bourse, enfin une jacquette maculée de sang, qui leur donnèrent la lugubre conviction qu'ils se trouvaient sous le toit de l'assassin.

Tout-à-coup les sons joyeux d'une musique se firent entendre. Ils se précipitèrent au dehors. C'était Charles Van Ecke qui approchait, conduisant à sa nouvelle demeure la « Fleur de Blankenberghe », l'heureuse

Louise qui venait de lui jurer sa foi au pied des autels, et s'avancait fièrement appuyée sur son bras, le visage rayonnant de bonheur.

La présence de ces étrangers la surprit, et Van Ecke se demanda ce qui pouvait les avoir amenés à son logis. Il n'eut d'ailleurs pas le temps de former beaucoup de conjectures : en un clin d'œil il fut saisi, garroté et emmené, sans qu'on daignât même lui dire de quel crime il était accusé, tandis que Louise, frappée au cœur, tombait défaillante entre les bras de la jeune villageoise qui lui avait fait escorte depuis l'église.

CHAPITRE IV.

Charles Van Ecke, aussitôt après son arrestation, avait été conduit devant le tribunal réuni en assises extraordinaires à Bruges. Ce fut en vain qu'il exposa l'histoire du contrebandier blessé, expliquant par là la présence dans sa demeure des objets qu'on lui présentait comme pièces de conviction, en vain qu'il protesta de son innocence : malheureusement on avait découvert sur sa personne la traite de deux cents francs, laissée entre ses mains par le misérable auquel il avait donné l'hospitalité. Elle portait la signature bien connue de Lenoir — témoignage accablant, preuve évidente, disait-on, que Van Ecke faisait partie de la sinistre bande.

On lui offrit son pardon s'il voulait révéler les noms de ses co-affiliés. Il déclara se trouver dans l'impossibilité absolue d'en désigner un seul ; mais on n'ajouta pas foi à ses paroles : il se vit traité de scélérat endurci, et voué à l'animadversion publique. Et tandis qu'il subissait ces tortures imméritées, Louise, transportée chez elle, dans cette chaumière qu'elle avait quittée si joyeuse quelques heures auparavant,

se trouvait dans un état d'insensibilité, dont elle ne devait revenir que pour voir devant elle sa vie brisée! Ah! que ne pouvait-elle rester toujours dans cette bienheureuse inconscience du sort qui attendait son bien-aimé! Quel douloureux réveil que celui de la pauvre femme lorsqu'elle se vit seule, en proie à toutes les angoisses, doutant encore si elle sortait d'un rêve, ou si c'était l'horrible réalité qui se dressait devant elle! Quel vide affreux, quelles cruelles réminiscences! Là, de cette fenêtre d'où si souvent, le soir, elle avait guetté le retour de la barque qui ramenait son bon Charles, elle contemplait aujourd'hui l'océan solennel, dont les flots argentés par la lune, semblaient inviter l'infortunée à aller ensevelir dans leur sein ses chagrins et ses larmes!

Combien souvent son fiancé était-il venu à cette même croisée échanger avec elle des paroles d'amour et d'espérance! N'était-ce pas là qu'il avait demandé et obtenu sa main, triomphé de ses nombreux rivaux — entr'autres de Lenoir, le prétendu artiste-peintre qui avait cherché, mais en vain, à fléchir et à gagner son cœur? Lenoir avait toujours entouré ses visites de mystère. Il ne venait pas ouvertement, évitait la présence de tout autre étranger afin de cacher, disait-il, ses projets à des amis qui rêvaient pour lui une plus brillante union. Aussi Charles Van Ecke ne l'avait-il jamais rencontré : sa personne lui était totalement inconnue.

Louise, dans sa profonde affliction, avait oublié jusqu'au nom de ce prétendant. Elle ne l'avait plus aperçu depuis le jour où, éconduit et humilié, il était parti, des imprécations à la bouche et la colère dans l'âme. Ce fut donc avec un tressaillement de surprise et de frayeur que, relevant la tête au milieu d'une de

ses sombres rêveries, elle le vit à deux pas d'elle, debout devant la fenêtre ouverte. L'instant après, il se trouvait à ses côtés. Son visage, dont les traits durs se marquaient fortement sous le clair de lune, respirait un air de triomphe qui avait quelque chose de sinistre, et la jeune femme sentit son cœur défaillir en la présence de cet homme dont elle avait jadis repoussé les assiduités.

— Ainsi, ma belle enfant, lui dit-il avec un sourire sardonique, vous pleurez déjà votre sort? Je vous l'avais prédit! Vous auriez dû m'en croire au lieu d'unir votre destinée à celle de ce jeune homme qui est voué à une mort prochaine....

— Voué à la mort! Que voulez-vous dire? Je ne saisis pas le sens de vos paroles....

— Apprenez donc alors que Charles Van Ecke a été jugé coupable et condamné au supplice...

— Grand Dieu! c'est impossible! Charles est innocent, j'en jure à la face du ciel et de la terre! J'ignore même ce dont on l'accuse...

— D'un meurtre; — une simple bagatelle, comme vous voyez, dit Lenoir en ricanant.

Louise le regarda un instant d'un air terrifié. — Accusé de meurtre? répéta-t-elle machinalement; et elle se mit à sangloter.

— Oui, c'est ainsi, reprit froidement Lenoir; et non-seulement accusé, mais jugé coupable et condamné, et cela par votre faute à vous qu'il aimait....

— Par ma faute? fit Louise en se tordant les mains dans un accès de désespoir; au nom du ciel, parlez, expliquez ces mystérieuses paroles! Je veux tout savoir, dût mon cœur se briser!

— Soyez calme, reprit Lenoir, et écoutez quel est le sort réservé au misérable qui a osé entraver la réa-

lisation de mes vœux. Charles Van Ecke est innocent — oui, innocent comme l'enfant qui vient de naître.

— Innocent? Oh, merci! Cette parole me fait revivre, s'écria Louise, se jetant à genoux et cherchant à lui baiser les mains; puisque vous le savez innocent, vous le ferez acquitter!

— Non pas, dit Lenoir d'un ton sévère; on ne l'acquittera pas; c'est moi qui ai formé ce complot : j'aurai soin qu'il s'exécute jusqu'au bout. Oui, c'est moi qui suis le vrai meurtrier, moi qui, sous le nom d'un pauvre peintre, ai daigné aspirer à votre amour, et que vous avez osé repousser, tandis que vous accueilliez ce va-nu-pieds; c'est moi, Paul Lenoir, le capitaine de la célèbre bande, qui ai travaillé à perdre votre ami; et le succès couronne mes efforts.

La pauvre femme, incapable d'en entendre davantage, poussa un cri perçant et tomba inanimée sur le sol, où son front heurta violemment les dalles de l'humble chaumière. De sa tête meurtrie s'échappa un flot de sang; mais le vil scélérat n'en prit nul souci : laissant la malheureuse étendue, privée de connaissance, il s'élança au dehors, et, le visage respirant une joie satanique, il s'enfuit loin de sa victime.

CHAPITRE V.

La matinée était radieuse. La mer scintillait sous un ciel sans nuages; un vent léger courait le long de la côte, inclinant à peine les herbes marines qui croissaient cà et là sur les dunes; le soleil semblait sourire au calme de la nature. De nombreux bateaux de pêche venaient de mettre à la voile, et formaient une longue file d'un effet très pittoresque. Déjà ils n'étaient pour le spectateur non initié que des points

noirs à l'horizon. Il n'en était pas de même, toutefois, pour les femmes qui, rassemblées sur le rivage, continuaient à suivre des yeux ces frêles esquifs, dont chacun emportait au loin un époux, un fils ou un fiancé.

L'horloge de l'église sonna l'heure du travail. Les femmes reprirent lentement le chemin du village, où les attendaient les occupations diverses qui remplissaient leur honnête et laborieuse existence.

Pour attendre leurs habitations, elles devaient passer devant la chaumière de l'orpheline. D'un commun accord elles décidèrent d'aller offrir quelques paroles de consolation à la malheureuse qu'une si dure épreuve venait de frapper. Elles ignoraient encore, il est vrai, que Charles Van Ecke fût condamné, car les nouvelles sont lentes à parvenir à la cabane du pauvre; elles ne se doutaient pas combien pour Louise la coupe était pleine; mais elles savaient qu'il y avait assez de souffrance sous ce toit pour appeler leur commisération envers celle dont la bonté avait gagné les cœurs de tous, en arrachant à l'Envie elle-même son perfide aiguillon.

Elles frappèrent à la porte. On ne répondit pas. Elles attendirent un instant, puis frappèrent de nouveau à coups redoublés, mais sans plus de succès. Se pouvait-il qu'elle fût malade? Avait-elle pris la fuite? Il y eut un moment d'hésitation dans le groupe; puis, après avoir fait une dernière tentative, elles se décidèrent à enfoncer la porte, qui céda aisément sous leurs efforts réunis. Alors le plus triste spectacle s'offrit à leurs yeux. Louise était étendue sur le sol au milieu d'une mare de sang, dans un état d'insensibilité complète, les yeux clos et le visage livide. D'abord on la crut morte, et un murmure de pitié s'échappa de toutes les bouches; mais on reconnut

bientôt que toute vie n'avait pas abandonné ce corps inanimé : le cœur battait encore, quoique bien faiblement. On la remit sur son séant, et des cordiaux furent administrés avec empressement à l'infortunée. Sur les visages qui l'entouraient se lisaient une compassion profonde et le pressentiment que tout serait inutile pour la remener à la vie, et plus d'un sanglot vint rompre le silence de la consternation qui régnait dans la pauvre chaumière.

A la fin Louise rouvrit les yeux; mais ils n'eurent pas plus tôt reçu un rayon de la lumière du jour, qu'ils se dilatèrent affreusement, et parurent chercher dans toutes les directions quelque objet effrayant, dont le souvenir causait à la malheureuse une indicible terreur; puis tout à coup, le sentiment de la réalité lui revenant, elle s'arracha des bras amis qui la soutenaient, et, avant qu'on eût pu prévoir son dessein et songer à la retenir, elle s'était élancée au dehors, et courait d'un pas rapide et désordonné sur la route qui conduit à Bruges.

Celles de ses amies qui l'avaient d'abord suivie, y renoncèrent bientôt, ne sachant pas, d'ailleurs, si elle n'avait pas quelque motif pour agir de la sorte. Elles rentrèrent donc, tout impressionnées et pensives, au logis, tandis que Louise, à qui l'amour et la crainte donnaient des ailes, volait vers l'endroit où le malheureux Van Ecke subissait la torture morale d'un injuste emprisonnement. Deux fois la pauvre femme, affaiblie par une abondante perte de sang, tomba en défaillance sur la route; la surexcitation seule lui donnait des forces, et la soutint jusqu'au bout du long trajet qu'elle avait à faire; pas une main amie n'était là pour la secourir, pas un toit hospitalier ne s'offrait pour la recevoir.

Ce fut épuisée, haletante qu'elle arriva aux portes de la cité flamande. Elle ne se préoccupa pas d'abord de ce qui se passait autour d'elle, de la foule inusitée qui remplissait la rue d'Ostende qu'elle avait à suivre pour atteindre la prison. Elle eut vaguement l'impression qu'une foire devait être la cause de tout ce mouvement ; mais elle ne s'arrêta pas pour s'en informer, et ne remarqua même pas l'étonnement qu'occasionnaient son apparition, son air défait et insolite. Ses yeux étaient fixés sur la haute tour des halles, qui, visible de tous les points de la ville, était comme le phare qui guidait ses pas vers le but de son pénible voyage ; car elle savait qu'à proximité de ce beffroi se trouvait le bâtiment aux murs élevés et sombres, dans lequel son pauvre Charles était détenu par la cruelle injustice du sort, en attendant qu'on prononçât contre lui une sentence à laquelle elle ne pouvait penser sans qu'un horrible frisson lui glaçât le sang dans les veines.

Elle arriva enfin à la grand' place, où l'affluence de monde était encore plus considérable. Elle ne vit pas d'abord l'objet qui avait attiré cette foule composée de personnes de toutes classes sociales : un angle saillant de la place le cachait à sa vue ; mais elle ne tarda pas à être frappée de la persistance avec laquelle les regards convergeaient vers le même point, et, s'étant retournée, elle aperçut avec une indicible horreur la sinistre guillotine dressée devant l'auberge du *Panier d'or* !

Malgré l'épouvante qui l'avait saisie, la malheureuse se sentit attirée vers le lugubre appareil. Tout à coup la vague rumeur qui circulait dans la foule, fit place à un silence de mort, et le condamné apparut. Il ne lui fut accordé qu'un court moment pour s'arrêter au pied de l'échafaud ; mais ce moment suffit à Louise pour le reconnaître, et se rendre compte de l'effroyable

réalité... Il prononça quelques paroles, baisa deux fois le crucifix que lui présentait l'aumonier, et une seconde après, le couperet fatal avait rempli son hideux office, et ruisselait du sang innocent de Charles Van Ecke!

Louise voulut crier : la voix lui refusa tout service. La Raison vacilla un instant sur son trône, mais le conflit ne fut pas long : elle succomba à la violence et à la soudaineté du choc reçu, et, en s'éteignant, laissa la *Fleur de Blankenberghe* ignorante de son malheur, mais destinée à être pour le reste de ses jours un sujet de douloureuse compassion pour tous ceux qui l'approcheraient.

CHAPITRE VI.

Une foule avide de plaisirs avait de nouveau envahi l'hôtel Salembier où s'ouvrit notre récit. Un bal déguisé y avait attiré toute l'aristocratie de la ville et de la province.

Le gentilhomme gantois dont la mort supposée avait occasionné la brusque interruption de la fête précédente, s'était remis comme par miracle ; ses blessures, bien que nombreuses, étaient légères, et le Comte donnait ce bal à la fois en l'honneur de sa fiancée et de l'heureux rétablissement du baron van Harlem.

Le noble hôte charma tout particulièrement ses invités ce soir par son élégance raffinée, ses spirituelles réparties, et cette galanterie pleine d'enjouement qui lui valait la faveur toujours croissante du beau sexe. Ville-dieu, de son côté, contribuait par sa gaîté communicative à animer la fête, une des plus brillantes qu'on eût vues à Bruges depuis longtemps.

Mais quittons un moment le théâtre de ces joies mondaines pour retourner à Louise.

C'était le lendemain du jour où il avait été donné à la population de contempler le spectacle atroce qui, salubre lorsqu'il est légitimé par la justice du châtiement, constituait dans le cas de Charles Van Ecke un acte de barbare et monstrueuse iniquité.

L'infortunée avait longtemps erré dans les rues de la ville, espérant toujours revoir celui qui lui avait été si brutalement arraché sur le seuil même du bonheur. Dans le cours de ses pérégrinations, elle rencontra un habitant de son village. Faisant volte-face aussitôt, elle se livra à une course échevelée qui la conduisit dans un quartier éloigné du centre. Une bande de gamins dont elle avait attiré l'attention par ses allures singulières, se mirent à la poursuivre de ses huées et de ses cris. Pour leur échapper, elle se réfugia dans l'église dite de *Jérusalem* qui se trouvait à proximité, parcourut précipitamment la nef principale de ce curieux édifice, et alla se cacher dans la crypte construite sur le modèle exact du Saint Sépulchre.

Ce fut là, dans ce fac-simile d'un tombeau, que la pauvre insensée demeura blottie, prêtant une oreille terrifiée aux moindres bruits du dehors et jusqu'aux battements de son propre cœur, là que l'infortunée Louise, hier encore un des plus brillants échantillons de la beauté flamande, trouva un abri contre les insultes et les quolibets de la populace enfantine, là, enfin, qu'elle passa la nuit, sa tête reposant sur les dalles, et le sommeil fuyant obstinément sa paupière.

Le lendemain, la gardienne chargée de veiller à ce que la lampe de ce sanctuaire soit toujours alimentée d'huile, recula d'effroi en apercevant dans le coin le plus sombre de la crypte, une forme humaine qu'on eût pu prendre pour un esprit coupable revenu sur terre. Elle s'empressa d'aller communiquer à d'autres son étrange

découverte; mais avant qu'elle fût revenue, Louise avait repris sa course vagabonde à travers les rues de la ville.

Une journée encore se passa de la sorte. Le soir venu, harassée, à bout de force, et déçue dans son espoir chimérique de revoir son bien-aimé Charles, elle se glissa dans l'ombre d'une porte cochère de la Rue Espagnole, et s'endormit enfin pour la première fois depuis que le malheur s'était abattu sur elle.

Dix heures venaient de sonner au beffroi lorsqu'elle se réveilla. Le son d'une musique animée frappa son oreille. Elle leva la tête, et vit les fenêtres de la maison d'en face brillamment éclairées; elle entendit aussi des conversations et de joyeux éclats de rire; puis tout bruit cessa soudain, et au milieu du silence retentit une voix claire et sonore qui lui causa un indicible tressaillement, une brusque commotion morale au milieu de l'incohérence de sa pensée. Cette voix était celle de Salembier, qui, cédant aux instances de ses hôtes, toujours prêt à leur être agréable, leur chantait des couplets pleins d'humour et de chevaleresque galanterie.

Au moment où il finissait, une rumeur s'éleva à la porte de la salle; une étrangère cherchait à y pénétrer de vive force, et se débattait contre ceux qui voulaient lui barrer le passage. Elle les repoussa avec une énergie sauvage, s'élança au milieu du cercle des auditeurs, et, désignant Salembier du doigt, elle s'écria d'un ton qui exprimait le plus poignant désespoir :

— C'est lui! — oui, c'est Paul Lenoir, le chef des bandits! Arrêtez-le... c'est lui-même... je le reconnais!

Et elle tomba épuisée, défaillante, mais ses yeux toujours fixés sur le visage de l'infâme. Par la violence

de la secousse, sous l'empire de sa colère vengeresse, elle avait retrouvé la raison, et c'était pour dénoncer et vouer à l'exécration publique le cruel artisan de son malheur !

Cette scène avait jeté le trouble dans la fête; les jeux et les danses furent suspendus, et un grand nombre d'invités, faisant cercle autour de l'inconnue, la regardaient avec effroi et cherchaient à comprendre le sens de son étrange déclaration. Ils se tournèrent ensuite vers Salembier, s'attendant à lire dans son regard un démenti formel à l'égard de l'audacieuse accusation lancée contre lui; mais le Comte s'était laissé tomber dans un fauteuil en se couvrant le visage des deux mains. L'instant après il se releva, et, frappant la terre du pied, il ordonna d'un ton impérieux qu'on éloignât l'intruse. Une des personnes présentes lui fit observer que l'objet de son courroux était privé de raison, qu'il ne fallait prêter aucune attention à ses divagations, mais la faire transporter sur un lit dans quelque coin de l'hôtel pour qu'elle y pût mourir en paix.

— Non pas ! mille fois non ! s'écria Salembier avec une véhémence qui stupéfia l'assemblée de ses amis accoutumés à ne trouver chez lui que politesse et aménité; qu'on la jette à la rue et qu'elle meure, qu'elle pourrisse et serve de pâture aux chiens ! — Vous hésitez ? Eh bien, c'est moi qui me chargerai d'exécuter cette insolente mégère !

Et il s'élança vers elle, prêt à la frapper; mais de nouveau un des assistants s'interposa. Pourquoi maltraiter une pauvre folle dont les propos incohérents ne pouvaient avoir pour lui la moindre conséquence ? Elle ne méritait que la pitié, et la réputation de leur noble hôte était au-dessus de tout soupçon.

— Elle ment, corbleu, elle ment! s'écria le Comte avec une fureur croissante, totalement incompréhensible pour ceux qui en étaient témoins.

Louise se souleva avec peine, et prononça lentement ces quelques paroles :

— Puisse le Dieu tout-puissant confondre le lâche scélérat qui a fait condamner un innocent!

C'en était trop. Salembier se précipita vers la porte dans l'intention d'appeler ses serviteurs, pour qu'on le débarrassât de la présence de cette maniaque. Mais il recula en voyant entrer à ce moment même un groupe d'agents de la force publique. Un commissaire s'avança vers lui, et déclara l'arrêter au nom de la loi. Salembier recouvra instantanément son sang-froid, et dit en souriant :

— Que signifie cette comédie? Vous voyez bien que cette femme est folle et que ses paroles n'ont pas de sens!

— Ce n'est pas de cette inconnue qu'il s'agit, répondit le représentant de la justice; mon devoir est de vous arrêter et de vous mettre aux fers ainsi que votre complice ici présent, — et il désigna Villedieu; — le valet du baron van Harlem a reconnu un des brigands qui avaient attaqué son maître, et le misérable a avoué que vous étiez, sous le nom de Paul Lenoir, le chef de la redoutable bande qui terrorise ces contrées, et que votre ami, le soi-disant officier des dragons, était votre main droite dans tous vos sinistres exploits. Inutile de nier, continua le commissaire, car voici le témoin qui vous confondra.

Et il traîna au devant de Salembier un pauvre diable solidement garrotté, en qui le capitaine reconnut à l'instant son fidèle compagnon Jacques.

C'était le coup de grâce. Tout espoir de salut lui

échappait. Ses ci-devants amis s'étaient retirés de lui avec horreur. Salembier comprit qu'il était perdu. Il résolut séance tenante que du moins sa fin ne serait pas celle d'un vulgaire criminel, et avec un rire satanique, d'un ton rauque de défi, il s'écria :

— Eh bien oui ! je suis Lenoir, l'effroi de vous tous, du pays tout entier, qui tremble à mon nom, et je meurs de ma propre main !

Ce disant, il retira un pistolet de son pourpoint, et en dirigea le canon vers sa tête ; mais avec la rapidité de l'éclair le commissaire écarta l'arme, et fit dévier la balle qui alla se loger dans le plafond.

Louise avait entendu cette déclaration, les mains jointes, les lèvres comme paralysées, le visage déjà empreint des ombres de la mort. Une expression de triomphe traversa son regard, levé au ciel comme pour le remercier de ce que le vil assassin fût enfin au pouvoir de la justice.

Mais celle qu'on avait si bien surnommée la Fleur de Blankenberghe, ne possédait pas seulement les grâces éphémères de la beauté et les qualités morales, qui souvent ne subsistent qu'au sein du bonheur et cèdent au moindre souffle de l'adversité. Née en Flandre, dans ce pays signalé entre tous pour ses fortes croyances et ses grandes vertus, Louise avait respiré dès le berceau des germes de foi, qui, même en l'absence d'une culture soignée, s'étaient développés au fond de son âme. Elle se ressouvint qu'elle était chrétienne, que le précepte divin condamne la vengeance et prescrit l'oubli des plus sanglantes injures, et au moment suprême ses lèvres murmurèrent un héroïque pardon.

Un prêtre avait été appelé en toute hâte, et tandis que Louise, les yeux fixés avec reconnaissance et avec joie sur le ministre de Dieu, exhalait son dernier

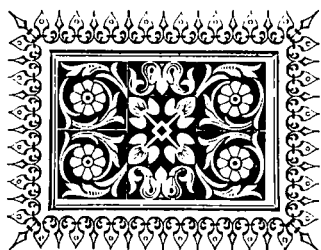
soupir, Salembier et son complice étaient conduits, chargés de chaînes devant les magistrats, et de là à la prison pour y attendre l'heure redoutable des représailles humaines.

Notre sinistre héros, dont les aveux cyniques rendaient toute procédure superflue, fut condamné à la peine capitale. Dans l'espoir d'obtenir sa grâce, il dénonça tous ses complices au nombre de quatre-vingt seize, dont vingt furent condamnés à mort comme lui, les autres aux travaux forcés à perpétuité. Les épouvantables révélations que firent ces misérables soulevèrent au plus haut degré l'indignation publique; elles révoltèrent la conscience des juges au point de leur faire considérer tout pardon comme une forfaiture et un crime de lèse-société. L'exécution en masse eut lieu à l'endroit même où Charles Van Ecke avait subi le même sort injustement, et ce fut, à ce que rapporte la tradition, un spectacle d'une horreur sans pareille. La seule faveur qu'on accorda à Salembier ce fut d'être décapité en premier lieu. Il monta à l'échafaud d'un pas résolu, au milieu de l'exécration générale, non seulement de la foule, mais de ses vils associés qu'il avait vendus, et de ses anciens compagnons de plaisir qu'il avait séduits et trompés. Et de longues années après, le nom de Salembier réveillait encore dans toute la contrée, jusque dans le dernier des hameaux, des souvenirs de meurtre et de rapine, de terreur et d'effroi.

E. DE PEÑARANDA.

(D'après une chronique du siècle dernier.)







LES NUTONS.

CONTE DE NOËL.

I.

ÉTAIT nuit de Noël. La neige couvrait la terre, et dans le ciel, la lune rouge frangeait de sang les gros nuages sombres qui roulaient en voyage, silencieux et lourds.

La messe de minuit venait de finir au monastère d'Orly. Malgré le froid, frère Jean avait entr'ouvert la fenêtre de sa cellule, et monté sur l'escabeau de bois, il regardait au loin, au delà de la plaine blanche, les grands rideaux vagues, que les bois dépouillés déroulaient sur l'immense horizon. Tristement il songeait dans cette rude nuit d'hiver, aux souffrances de l'Enfant Jésus.

Or, tandis qu'il rêvait, il entendit un bruit étrange, comme le bruit d'une haleine oppressée; et s'étant penché pour voir, il aperçut quelque chose de forme humaine, haut de quelques pouces, qui escaladait le mur, et s'en venait vers lui.

C'était un tout petit homme; il ôta son bonnet :

— Vous êtes le frère Jean? dit-il.

— Oui, et que me voulez-vous?

— Frère Jean, je suis Robin, le roi des Nutons

de la forêt des Ardennes. Il fait froid dehors! plus rude hiver ne se vit jamais! tout mon peuple souffre aux cœurs des chênes!... Frère Jean, vous avez au monastère, de grands greniers bien chauds; pour quelques jours seulement, voulez-vous nous y donner asile?

— Mais, vous êtes de race maudite, dit frère Jean, comment donc voulez-vous qu'on vous accueille dans cette maison sainte?

— Non, frère Jean, reprit Robin, nous ne sommes pas de race maudite; vous savez, par les livres de Salomon, que notre destinée à venir n'est pas irrémédiablement fixée, et que le secret de notre salut ou de notre damnation est encore caché dans les pensées du Seigneur.

Et comme frère Jean paraissait douter :

— Le vieux Romuald, confirma Robin, le vieux Romuald, le moine centenaire de Balva, en a dû convenir lui-même, quand il a chassé mon cousin Trilby de la demeure de Dougal, le pêcheur d'Argail.

— Mais enfin, reprenait le moine, moi, je ne suis que le frère Jean.... que n'allez-vous demander cette grâce au père Abbé?

— Le père Abbé nous refuserait, il est rude aux pauvres gens!... Mais vous, frère Jean, si bon, recevez-nous! Recevez-nous, nul n'en saura rien, nous entrerons de nuit, puis nous percherons dans les poutres, comme nous perchons en forêt... Nous voit-on dans les arbres?... Il fait si froid, si froid! Voyez, je n'ai que ma cotte de tiretaine; j'ai donné à Verdelet, bien malade, mon camail d'hermine et mon manteau de roi. Verdelet se mourait : « Robin, disait-il, faisons du feu avec les chênes. » Mais puisque les chênes nous hébergent, nous ne pouvions pas les faire brûler, n'est-il pas vrai? et j'ai dit à Verdelet : « Non, mais

cette nuit même, j'irai prier le frère Jean qu'il nous donne asile dans les greniers du monastère. »

Robin grelottait.

— Oh! je vous en supplie, reprenait-il; je vous en supplie! tout mon peuple souffre, et Verdelet se meurt!

Que vous dirai-je? Robin supplia tant et tant, que frère Jean consentit enfin.

Et ce fut ainsi que, dans la nuit anniversaire qui vit naître l'Enfant Jésus, frère Jean, ému de pitié et croyant bien faire, reçut au monastère d'Orly, les Nutons de la forêt des Ardennes.

II.

Ils s'installèrent dans les greniers du monastère, ayant apporté pour vivre des noisettes et des fânes. Tout le jour ils se tenaient là-haut, tapis, invisibles, derrière les poutres de chêne; puis la nuit venue, ils s'en allaient faire la litière des étables, étriller les chevaux, et donnaient tant de soins à toutes choses, que le bétail engraisait et profitait beaucoup. Le père Bruno disait : « La bénédiction du Seigneur est sur la maison »; et frère Jean se félicitait dans son cœur.

Mais, le malheur le voulut ainsi, un jour le père Bruno s'étant aperçu qu'on grignotait les pots de beurre, crut avoir affaire à des rats et plaça des ceps. Et le lendemain, il trouva pris au piège un petit nuton qui se débattait.

III.

Ils sont là tous, dans la salle capitulaire, pressés autour du frère Jean, comme un troupeau tremblant autour de son berger. La porte s'ouvre, et l'abbé paré de la mitre et tenant en mains la crosse d'or s'avance lentement suivi des moines, en aubes blanches.

« Frère Jean, dit il d'une voix haute, nous vous chassons, vous qui, par une conduite insensée, avez apporté à la paix du cloître les troubles du malin esprit. Vous implorerez un jour, peut être en vain, le bonheur céleste à jamais perdu par votre crime..... Jusqu'au jour, où sonnera l'heure inéluctable, vivez écrasé dans la poussière; puissiez-vous ne pas mourir dans la réprobation dernière et le désespoir éternel. Nous prions que le Dieu clément vous délivre des sombres pouvoirs et que les portes de l'enfer vous soient fermées. »

Frère Jean écoutait, brisé, anéanti.

« Quant à vous, reprit l'abbé d'une voix plus forte, esprits malins, je vous adjure par le pouvoir que j'ai reçu des sacrements de sortir de ce lieu de prière. »

Et prenant des mains du frère capitulaire le goupillon trempé d'eau sainte, il en marqua par trois fois le troupeau qui tremblait. Puis sur un signe la croix passa devant, frère Jean et les Nutons suivirent. Et les moines s'ébranlèrent chantant les prières de l'exorcisme.

IV.

A l'aube, sur la lisière du bois, en face du vieux moutier, le pauvre moine pleurait, les deux pieds dans la neige, Robin près de lui. On entendait les cloches du monastère sonner le glas des morts pour le frère perdu; et plus loin à grands coups de hâches, les Nutons construisaient une hutte pour le pauvre banni.

Un an tout entier, frère Jean vécut dans la douleur. Le long du jour il errait par la forêt, en proie à de sombres pensées; la nuit, à l'heure où les moines chantaient Matines, il s'en venait s'appuyer tristement

aux murs de la grande église, et mêlait sa voix à celles de ses frères, qui chantaient les hymnes de Dieu.

V.

Or, la nuit de Noël était revenue, et frère Jean se mourait. Les Nutons avaient en vain cherché pour lui les plantes qui guérissent,.... il mourait, couché sur son lit de feuilles sèches, pâle déjà de la pâleur dernière. Robin, Jolibois, Verdelet se tenaient près de sa couche, émus, attentifs et retenant leurs larmes.

Au dehors, il neigeait. On entendait au souffle du vent, les branches se heurter et gémir; et bientôt l'on distingua des voix qui criaient : « Levez-vous! levez-vous! frère Jean va mourir! »

D'instant en instant les Nutons arrivaient, allaient baiser les mains du moine et se mettaient à genoux. La hutte s'emplissait, et tous recueillis suivaient les yeux humides les progrès de l'agonie.

Le moine ne parlait plus; ses grands yeux s'étaient fixés aux poutres de la cabane. Comme il paraissait aller plus mal, Robin se pencha sur lui.

— Frère Jean, souffrez-vous davantage? demanda-t-il.

— Non, Robin, reprit le moribond, j'implore une grâce; écoutez-moi, chargez-moi sur vos épaules, et me ramenez au monastère, c'est là que je veux mourir.

VI.

« — Ouvrez! par pitié, ouvrez-nous! criait Robin, frappant au heurtoir.

— Qui est là? demanda la voix du père abbé.

— C'est frère Jean.

— Le moine Jean est maudit.

— Frère Jean attend de vous l'absolution suprême et l'exhortation à la mort.

— S'est-il repenti?

— Si ce fut une faute, il en a tant pleuré qu'il en meurt; il implore de vous les consolations dernières. »

La porte s'ouvrit. Comme le cortège entrait, le moribond se dressant sur sa civière, d'une voix exaltée et mourante, murmura le chant des anges : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

Robin qui portait un des côtés de la civière, enleva son bonnet : « Gloire, dit-il, au Dieu du frère Jean! »; et son peuple reprit après lui : « Gloire à Dieu! » On atteignait le chœur déjà paré pour l'office de nuit, frère Jean tressaillit et mourut.

VII.

Rentrés dans la forêt, les Nutons bâtirent au Dieu du frère Jean un oratoire magnifique. On dit qu'un des moines d'Orly venait tous les jours du Seigneur y sacrifier sur l'Autel la blanche Hostie jusqu'à l'an de grâce 1378 où la foudre renversa l'Église.

FRÉDÉRIC COUSOT.





A PROPOS D'UN ROMAN RÉCENT.

QN sait que M. Emile Zola a la prétention de moraliser par son roman. On l'a redit cent fois et il s'en est expliqué lui-même, au long et au large, dans ses préfaces et dans ses ouvrages de critique. Nulle prétention, selon nous, n'est moins justifiable, parce que M. Zola a une étrange façon de comprendre et d'expliquer la morale. Il abstrait systématiquement la partie supérieure de l'homme pour n'y voir plus que l'animal; dans chaque type humain se meut, à ses yeux, un animal déterminé sous une enveloppe humaine. Et voilà tout.

Que voit-on, en effet, dans presque tous les personnages de la trop fameuse lignée des Rougon-Macquart? — Le vice et toujours et partout le vice dans ses manifestations les plus bestiales, sans un germe quelconque de vertu, sans un retour sérieux d'une âme plus ou moins honnête sur elle-même.

Denise dans le *Bonheur des Dames* et Pauline dans la *Foie de Vivre* semblent cependant faire exception; mais à y regarder de près, ce n'est qu'en apparence. Si Denise est vertueuse, c'est grâce à l'heureux équilibre de son tempérament, à sa santé corporelle; et vous feriez injure à M. Zola, si vous en pensiez autrement. Non, elle est fatalement vertueuse comme d'autres sont inéluctablement vicieux. Pauline est bonne

aussi, elle est dévouée non par sa volonté mais par santé, de même que sa congénère du *Bonheur des Dames*.

Quelle est avec de pareilles données, la moralité possible d'une œuvre? — Il n'y en a pas, et ce n'est que grâce à de robustes qualités d'écrivain qu'on parvient à écrire, comme on l'a dit, « *l'épopée pessimiste de l'animalité humaine* ».

Et puis, qu'on ne s'y trompe pas, M. Zola n'est point un romancier véridique, en dépit de toutes les réclamations de l'école. Mais c'est trop nous attarder à parler de lui. Nous n'avons d'ailleurs écrit les lignes qui précèdent que pour mieux faire sentir la différence d'un roman à un autre, d'un roman naturaliste comparé avec un roman vrai, d'un roman immoral, avec un roman moral.

Nous voulons parler de « *La Morte* » d'Octave Feuillet.

Exposons d'abord la suite du roman pour nous occuper après de la portée morale de cet ouvrage, dans ses idées et ses caractères vraiment remarquables. Le commencement et la fin du roman sont écrits sous forme de Journal; le milieu qui est de beaucoup la partie la plus longue, est un récit.



Bernard de Vaudricourt est un gentilhomme qui s'est peu soucié dès son adolescence des principes religieux et moraux. Il n'a jamais rien pris au sérieux « ni sur la terre ni dans les cieux »; mais, s'il n'est point surchargé de croyances, il ne méconnaît pas cependant un certain nombre de devoirs.

Dernier rejeton d'une illustre famille, il veut sauver du néant le vieux nom de Vaudricourt et il s'est décidé à prendre femme en légitimes noces. Il épouse Aliette

de Courtcheuse, modèle accompli de vertu, de foi, de piété et de charité. Une éducation plus qu'ordinaire intellectuelle et morale en a fait une femme supérieure de tous points à son mari.

L'objet qui passionne la pensée d'Aliette, c'est la conversion de son époux par une vie toute de foyer chrétien, de fidélité et d'intimité au milieu des désordres du monde, et malgré les séductions du volage Bernard de Vaudricourt, qui trouve cette existence d'Aliette « *trop Hôtel de Rambouillet.* »

« Madame de Vaudricourt, » nous dit M. Feuillet, « se tenait chez elle le plus qu'elle pouvait, déployant « pour orner sa maison toutes ses vertus de bonne « petite ménagère de province et tout son goût ingénieux « de femme élégante... il fallait avant tout plaire à son « seigneur et maître et s'accommoder à ses faiblesses. »

Le vicomte Bernard devinant parfaitement la secrète politique d'Aliette et sentant qu'elle « complotait de le « mettre en cage pour l'apprivoiser peu à peu et lui « apprendre à chanter les airs qu'elle aimait », essaie d'étourdir sa femme et d'enrayer ses tentatives héroïques, en la mettant en contact fréquent avec le demi-monde parisien. — Entretemps M^{me} de Vaudricourt était devenue mère, et les soins à donner à sa petite Jeanne lui firent souvent éviter le tourbillon des plaisirs parisiens, où son époux aimait à se jeter au moins en étourdi.

Enfin Bernard de Vaudricourt, par condescendance pour Aliette, consent à quitter la capitale et à aller vivre à la campagne d'une vie moins agitée, sans cependant s'éloigner trop de Paris.

Dans la solitude de Valmoutiers, Madame de Vaudricourt continue son apostolat de conversion, et Bernard de son côté, travaille à « *humaniser* » Aliette. Bref, ces deux existences se passent en continuelles contradictions d'esprit et de sentiments.

Un jour, la petite Jeanne, fille de Madame de Vaudricourt, vient à tomber malade du croup.

Ici sont introduits dans le roman deux personnages nouveaux qui joueront un rôle important dans la suite des événements. — Dans le voisinage de Valmoutiers, à La Saulaye, vit retiré en compagnie de sa nièce Sabine, un vieux médecin, Monsieur Tallevaut, positiviste et nihiliste avec de vagues aspirations idéales et philanthropiques. Il a de plus élevé sa nièce dans ses croyances ridicules.

Moins faite pour l'idéal, sans scrupules vulgaires et avec une brutalité logique qui, un jour, terrifiera son oncle, Sabine Tallevaut a tiré pratiquement toutes les conclusions de l'enseignement théorique du vieux docteur. Introduite au manoir de Valmoutiers à l'occasion de son oncle appelé en toute hâte au lit de Jeanne, elle soigne avec assiduité l'enfant malade. Jeanne guérit, et, par un sentiment de reconnaissance qu'apprécieront toutes les mères, Aliette de Vaudricourt attire et retient le plus possible Sabine à son foyer, sans se douter des secrètes criminelles pensées que cette dernière nourrit dans son cœur, en songeant à une union possible et même probable avec Bernard de Vaudricourt.

Enfin Aliette meurt empoisonnée par la nièce du docteur. Elle sait de qui elle est victime et elle est de plus persuadée de la complicité de Bernard, qui cependant ne trempe nullement dans ce crime suprême. Le docteur Tallevaut meurt sous le coup de la révélation que Sabine lui fait de son crime avec un cynisme révoltant : « J'ai aimé cette homme et j'ai compris « qu'il m'aimait; j'ai compris que s'il était libre, il « m'épouserait... et alors... j'ai fait ce j'ai fait!... un « crime! mais c'est un mot!.. » — Quelle effrayante brutalité, mais aussi quelle fatale logique dans ces

paroles! — Un an après la mort d'Aliette, Bernard de Vaudricourt, sans se douter encore que c'est à un crime qu'il doit la mort de sa femme, épouse l'empoisonneuse. La vie de ce couple perdu dans les fièvres malsaines de Paris devient un véritable supplice d'enfer. Mais, cette fois, c'est Bernard de Vaudricourt qui se sent las d'une telle existence; et lorsque une vieille domestique de Valmoutiers à qui Aliette avait confié son secret, révèle au vicomte le crime, le nom de la criminelle et la complicité fortement soupçonnée, Bernard meurt de chagrin à la pensée qu'Aliette est morte en croyant son époux coupable.

Voici la page admirable que Bernard trace à la fin de son *Journal* et dans laquelle il exhale les sentiments de son âme déjà chrétiennement consolée :

« Je sais ce qu'on dit de la prière, — qu'elle est inutile, — qu'elle est toujours et nécessairement inefficace; parce que Dieu, — s'il est et quel qu'il soit, — n'intervient jamais dans les faits de ce monde par une action particulière, qu'il ne gouverne pas par des miracles, qu'il ne dérange jamais l'ordre général pour un intérêt individuel... Sans doute, mais cela me paraît bien rigide et bien absolu. D'abord, celui qui croit en Dieu et qui le prie, doit se sentir en communication plus directe avec lui, et doit trouver dans ce sentiment même un soutien et des consolations incomparables... Mais ensuite, est-il donc si certain que la prière soit toujours inefficace? Qu'en sait-on?

« S'il y a des prières vraiment folles, parce qu'elles ne pourraient être exaucées sans troubler l'ordre divin de l'univers, Dieu ne peut-il réserver, entre ses lois immuables, un champ libre à la prière?... Sans contrevenir à ses propres lois, et sans faire de miracles, ne peut-il agir sur la pensée et sur la volonté de celui

qui l'implore... Une mère qui prie pour son enfant malade ne peut-elle donc espérer que son enfant sera sauvé, non par un miracle, mais par ses propres soins, providentiellement inspirés et dirigés?... Un homme qui demande à Dieu de lui donner la foi, de l'éclairer de sa grâce, lui demande-t-il de troubler l'ordre de la nature, et ne peut-il espérer de recevoir la lumière qu'il invoque?... »

Bernard meurt comme Aliette était morte, un prêtre à son chevet, et dans les sentiments de la Religion Sainte qui seule console aux dernières heures de la vie.

« Vivante, la pauvre enfant avait été vaincue, dit l'auteur en parlant d'Aliette; morte, elle triomphait. »



Voilà cette œuvre qui mérite certainement qu'on lui fasse de la réclame pour sa moralité. Ajoutons sans tarder qu'il serait ridicule et puéril de lui en faire au point de vue littéraire. Ce livre est écrit, comme tous les livres de M. Feuillet, et mieux encore, croyons nous, que ses aînés, avec toutes les grâces d'un style charmant et souvent séduisant. D'autres romans de Feuillet, « *Sybille* » par exemple, ont le tort d'être construits sur des données souvent prises en-dehors de la vie possible; mais ce n'est pas à « *La Morte* » qu'on adressera semblable reproche.

Mieux que tous les romans de Zola qui prétendent s'échafauder sur des *documents* humains, le roman de Feuillet a le mérite réel et indiscutable d'être vu et vécu d'un bout à l'autre sans défaillance.

Remarquons bien qu'il eût été facile à l'auteur de « *La Morte* » de faire en maints endroits, de ces descriptions outrancières et naturalistes dont M. Zola s'est fait un procédé dans son œuvre *fangeuse*.

Le mot est de Jules Lemaître. Il l'aurait pu, par exemple, dans la description du bal de l'Hôtel de la rue St-Dominique, dans la fête de nuit offerte en quelque endroit du roman par M. de Vaudricourt; il l'aurait pu dans la rencontre de Bernard et de la chasseresse Sabine à la lisière de la forêt de Valmontiers, et en bien d'autres passages. Il ne l'a pas fait et il a eu raison; son roman n'en eût pas été plus véridique d'ailleurs; et nous croyons sincèrement, en réservant la question de morale, qu'il faut au moins autant d'art pour éviter ces sortes de descriptions que pour les faire.

Il est vrai que M. Octave Feuillet prend ses personnages dans un tout autre monde que M. Zola. Mais encore les passions sont les passions dans toutes les classes de la société, et aujourd'hui plus que jamais, on doit savoir gré à un romancier de ne pas nous entraîner à sa suite dans la littérature que Pailleron qualifiait dernièrement de littérature *salissante*.

Si nous nous demandons maintenant quelle est la portée morale du roman de M. Feuillet, nous l'énoncerons brièvement en disant qu'il prouve la nécessité des mariages bien assortis dans la vie sérieuse du foyer, et, n'hésitons pas à le dire (cela ressort du roman), la nécessité des mariages placés sous la sauvegarde de principes religieux. Les différents personnages peu orthodoxes du roman exposent tour à tour et longuement leurs théories désolantes et désastreuses sur le mariage, et le dénouement du drame de « *La Morte* », car c'est un drame réel, leur donne tort à tous. M. Feuillet met ainsi en pleine lumière la moralité du mariage plus heureusement qu'il ne l'avait fait dans d'autres œuvres. On lui a reproché quelquefois d'user trop de *conversions* pour dénouer honnêtement ses pièces de théâtre et ses romans; c'est possible. Mais en tous cas

dans « *La Morte* » on avouera que la conversion de Bernard s'impose d'elle-même par suite des terribles événements de cette histoire vraie, événements dont Aliette d'abord et puis Bernard sont les victimes infortunées.

Certes le mariage est autre chose en définitive, qu'un « pavillon respectable sous lequel chacun garde « son indépendance », comme le dit l'irréligieuse Sabine. Aliette le comprenait autrement le mariage avec son cortège obligé de devoirs et de joies austères. Bernard de Vaudricourt le comprit ainsi à son tour, sous sa seconde union, mais hélas ! trop tard pour en jouir chrétiennement. Comme il avait soif alors, dans l'affreuse réalité présente, de revivre du souvenir d'Aliette et de revoir le visage d'ange de sa petite Jeanne. « Pauvre « Aliette, écrit-il à la fin de son *Journal*, que n'ai-je « pu, comme tu le désirais si ardemment, ma pauvre « chère enfant, partager tes douces croyances et m'associer à la vie de paix et d'honnêteté que tu rêvais ! « Auprès de celle qui m'est faite aujourd'hui, elle me « semble un paradis. »

Assurément on peut dire de M. Feuillet, à l'occasion de son dernier roman, ce que M. Pailleron disait récemment à l'Académie française en recevant Ludovic Halévy. M. Feuillet a, comme l'auteur de « *l'Abbé Constantin* » réhabilité la vertu et entrepris de la faire aimer par elle-même et pour elle-même. Il nous reste cependant à formuler une réserve en finissant. Il ne conviendrait pas de mettre entre toutes les mains indistinctement l'œuvre d'Octave Feuillet. « *La Morte* » étant une délicate étude de psychologie et de pathologie, elle ne s'adresse évidemment qu'aux esprits cultivés et sérieusement occupés des choses sérieuses de la vie réelle.

L'ABBÉ A. COUSOT.



POÉSIE.



GAND.



GAND n'est point la ville moderne
Vulgaire et terne
Où rien n'arrête le regard :
Où l'homme devenu machine
Souffre, s'échine
Sans se reconforter par l'Art.

Gand n'est point la ville endormie
Où l'ombre amie
D'un passé merveilleux et pur
Vient seule, au sein de la paresse,
D'une caresse
Animer le présent obscur!

Gand est, entre la ville antique
Au front gothique
Et la monotone cité,
Un mélange de gloire ancienne
Fière et chrétienne,
Et de moderne activité.

Regardez-la sur l'onde assise,
Comme Venise,
Dans son fleuve et dans ses canaux
Mirer le long des quais sans nombre
Le massif sombre
De ses pignons originaux...

Etonné, passant, tu contemples
Ses tours, ses temples,
Legs d'un passé mâle et croyant :
Son gracieux hôtel de ville,
Perle civile
A l'éclat riche et flamboyant!

Vois-tu ces travailleurs en foule
 Comme une houle
 Déverser à midi leurs flots :
 Ce peuple immense qui fourmille,
 Dans la famille
 Cherchant un court et fier repos ?

 Gand s'entoure, dans la verdure,
 D'une ceinture
 D'élégantes et rares fleurs ;
 Gand a toutes les énergies
 Et les magies :
 Et l'Art lui donne ses couleurs !



LES RUINES DE SAINT MACAIRE.



UI n'aime à visiter cette antique ruine
 Pleurant la cruauté de son froid ravageur ?
 Chrétiens, nous y foulons une poudre divine ;
 Poètes, son aspect rend notre esprit songeur....

Là baptisait Amand ; sous l'humble discipline
 Là le moine vivait, chantant le Dieu vengeur...
 Mais que vois-je ? soudain ta majesté s'incline,
 Cloître : et ton ennemi n'est point le temps rongeur !

Un prince te profane, asile de prière :
 Et sur ton sol un fort, menace meurtrière,
 S'élève pour servir ses orgueilleux desseins...

Mais aujourd'hui, du fort je cherche en vain la trace :
 Et tes vieux murs auxquels la pioche avait fait grâce,
 Subsistent, rappelant le souvenir des saints !

JEAN CASIER.





EN AMÉRIQUE.

(*Journal de Voyage.*)

(*Suite. — Voir page 50.*)

Matanzas, 16 mars 1884.

CONFORMÉMENT au programme tracé dans le dernier courrier, je suis venu passer un couple de jours à Matanzas.

Bien que cette ville soit la seconde en importance de l'île, l'accès par chemin de fer n'est guère plus aisé que ne l'était celui de Turnhout en Campine il y a moins de deux ans. Il n'y a que deux trains par jour entre la Havane et Matanzas, à 6 h. du matin et à 4.30 h. du soir. Pour revenir de cette dernière ville, le dernier départ a lieu à 2 heures. Cependant le trajet n'est que de deux heures et demie. Je doute un peu de la prospérité de cette compagnie de chemin de fer à juger de l'état du matériel.

La situation de Matanzas est jolie; au fond d'un bras de mer ou baie dans lequel se jettent deux petites rivières : le rio San Juan, et le Yumuri. Quelque chose comme Zurich avec des navires en plus et la propreté en moins. La route elle-même offre peu d'intérêt. La contrée, comme d'ailleurs l'île presqu'entière,

à l'exception du Sud, n'est pas riche en accidents de terrain et la végétation y est pauvre. Les palmiers royaux seuls se rencontrent en grand nombre. La verdure fait défaut car la récolte de la canne est terminée. Sous le rapport de la culture il est difficile de porter un jugement; bientôt la saison sèche touchera à sa fin et après quelques jours de pluie l'aspect de la campagne sera certainement différent de ce qu'il est aujourd'hui.



Un féroce *Leon de oro* m'abrite sous son aile... non pas : je veux dire monte la garde au-dessus de la porte de l'hôtel. Car ce n'est pas le lion de Venise, mais un vulgaire quadrupède doré sur tranche. Je puis donc seulement avec force réticences hasarder l'expression : m'abrite sous sa queue ou sous sa patte menaçante. Quel dommage de ne pouvoir mettre en poche cette superbe « grosse bête » pour ma chère petite nièce Lucie. Mais c'est une « grosse bête » dont l'oncle Albert n'a pas été content du tout.



Outre le panorama général de la ville et du port qui est très joli vu de collines peu éloignées, il y a deux excursions intéressantes à faire : les grottes et la vallée d'Yumuri.

La manière ordinaire de s'y rendre est, paraît-il, de prendre une *volante*.

Anciennement les volantes étaient en grand usage à la Havanne. Mais elles ont disparu avec les beaux Messieurs et les belles Dames, l'un portant l'autre. On les retrouve encore en province; c'est dans l'ordre

ordinaire des choses. Néanmoins, à juger par mon expérience, leur usage semble réservé aux nobles étrangers; ce qui fait de la volante une variété de carotte, non plus à hélice comme le *Don*, — qui est à tout prendre un brave navire, — mais à roues et que l'on pourrait nommer : « *Carotta maxima rotativa matanzasiensis*. » Comme véhicule, la volante est un objet de haute fantaisie. Deux voyageurs s'y casent sans peine. La caisse est analogue à celle des anciens cabriolets; seulement il y a deux fois autant de place qu'il en faut pour étendre les plus longues jambes. Les roues, une paire, sont grandes, placées derrière le coffre qui se trouve, par conséquent, suspendu par des courroies tout entier en avant et même un peu au-dessous de l'essieu. Naturellement les brancards sont énormément longs. J'ignore de quel bois ils sont faits mais ils mériteraient d'être de véritables Perpignans. Un cheval est placé entre les brancards. Le second, attelé au moyen des courroies plus longues d'une couple de pieds que les traits du brancardier et monté par un postillon, se tire d'affaire comme il le peut. Le tout occupe beaucoup d'espace et se trouve être d'un manie-ment peu aisé; mais le véhicule est commode et surtout inversable.

Il était environ une heure quand, après avoir poussé le long de la baie, à pied, à une demi-lieue de la ville, je revins à l'hôtel, prendre auprès du maître même du *Lion* les informations nécessaires pour les excursions à tenter. Je lui demandai s'il n'y avait pas moyen de se rendre à pied aux grottes? Impossible, c'est trop loin; il faut prendre une volante. Prix de la course dix piastres papier; soit environ 4,25 piastres or, (21,25 francs). Accord conclu. A deux heures je m'embarque dans le véhicule et nous prenons précisé-

ment le chemin que je venais de parcourir ! Il n'y avait pas lieu de se plaindre, car les deux côtés de la baie sont semées de nombreuses villas de Havannais qui, l'été, viennent chercher ici meilleur air que dans la capitale et jouir d'un peu de fraîcheur que leur apporte, sans poussière, les alisés de Nord-Est.

A cent pas de l'endroit où j'avais rebroussé chemin la volante prend une route qui montait sur la colline et, après un quart d'heure de marche *au petit pas*, s'arrête devant une grille. — Eh bien ! quoi ? — dis-je à mon noir automédon. — C'est ici monsieur. Adressez-vous à la maison là-bas. — Et c'est tout ? et une pareille course se paie dix piastres ? — Oui, monsieur, c'est tout ; c'est la course.

Pendant ce dialogue le sang m'était monté à la tête, j'étais exaspéré. Au fond, ce moricaud n'était pour rien dans cette extraction de l'ombellifère ci-dessus dénommée. Il ne me restait qu'à procéder à la visite des caves, qui prit une demi-heure, largement comptée. Ces grottes ont plusieurs étages et par conséquent une assez grande profondeur, mais sans hauteur de plafond. Il y faisait étouffant. Les stalagmites et autres cristaux de chaux y abondent ; bref, je n'eus pas lieu de regretter ma visite. Au sortir des caves j'allai prendre dans la voiture mes jumelles et un livre que j'avais apportés.

Ma première idée était de m'asseoir confortablement à l'ombre d'un arbre et d'attendre ainsi une couple d'heures avant de rentrer à l'hôtel. Mais je préfèrai donner l'ordre au cocher de retourner seul et je revins tranquillement à pied en cinquante minutes. Le trajet en volante m'en avait pris trente-cinq. En entrant à l'hôtel je trouve le maître du *Lion* qui me demande comment il se fait que la volante soit revenue seule ?

Me revoilà furieux et je lui répons : « que je n'ai

« pas l'habitude d'user de voitures à raison de dix piastres
« pour une heure et demie. Que j'avais parcouru le
« monde entier, à peu près, et que nulle part on n'avait
« osé me demander un prix pareil. Qu'en outre il était
« parfaitement inutile de faire atteler le lendemain pour
« me conduire à la vallée d'Yumuri. »

Ce disant, je lui jetai les dix piastres en lui demandant ce qu'il faisait payer ses chambres?

Le propriétaire était assez penaud et embarrassé devant les auditeurs; il me fit dire par un des employés que ma chambre ne reviendrait pas à plus de deux piastres papier, ce qui est certainement un rabais d'une piastre au moins sur les prix ordinaires.

L'affaire en est restée là. Ma chambre est excellente, située à l'angle extérieur du second étage, éclairée par deux fenêtres avec vue sur le port et sur tous les environs. La porte donne sur une large terrasse. Il y fait délicieusement frais.

Après le dîner j'allai faire un tour par la ville et m'asseoir à la *place d'Armes* qui est un parc magnifiquement planté de palmiers et d'arbres de tout genre. La ville elle-même n'offre aucun intérêt.



En parcourant ce matin les journaux de la localité je découvris, reproduit dans le *Conservateur*, l'arrêté suivant pris par le collège des alcades (bourgmestre et échevins) de la ville de Santiago de Cuba. Voici la pièce :

ARRÊTÉ MUNICIPAL.

Considérant que la morale et le respect du prochain défend d'une manière absolue de prononcer des paroles déshonnêtes, offensant la morale et dénotant un abais-

sement de caractère très peu honorable pour la considération publique;

Attendu, que cette habitude se répand même parmi les enfants et les expose à devenir les victimes sans défense de vices répugnants qui rabaissent la dignité humaine;

Attendu, qu'au mépris des dispositions légales existant sur la matière, on entend dans les rues et les places publiques de notre ville, proférées par la bouche d'hommes et même de tout jeunes gens, des phrases obscènes et d'horribles blasphèmes qui font monter la rougeur de la honte, au front de ceux qui ont dans la conscience la notion du bien et dans le cœur le germe des sentiments nobles et délicats;

Vu l'art. 16 des règlements municipaux, etc.... et les particularités ci-dessus rapportées :

Faisons savoir :

ART. I. Tout individu qui contreviendra aux dits articles sera puni d'une amende de une à cinq piastres infligée par le collègue des alcades;

ART. II. Les parents, tuteurs et maîtres seront responsables des infractions commises par les enfants dont ils ont charge, suivant les dispositions de l'art. 187 des mêmes ordonnances.

Le présent arrêté sera publié et affiché afin que nul n'en ignore et ne puisse alléguer n'en avoir connaissance.

Santiago de Cuba, 27 février 1884.

ANTONIO SALCEDO.



La Havanne, 19 mars. — Fête de St Joseph.

J'ai été trop paresseux ces jours derniers pour écrire; de plus je n'avais pas grande chose à coucher sur le papier, et n'en ai guère davantage en ce moment. J'attends avec patience l'arrivée de la *ville de St Nazaire*, je me promène matin et soir, je compare les limonadés des différents cafés, je fais de la musique médiocre sur des paroles bêtes, sans oublier mes devoirs de chrétien.

Je me suis efforcé de célébrer la fête du patron de l'Eglise et de notre cher petit pays de mon mieux et le R. P. Recteur des Jésuites m'ayant prévenu que l'église du Collège serait interdite au public à cause de certaines festivités particulières, je me suis rendu à la cathédrale où j'ai assisté à l'office du chœur, à une grand' messe et à un sermon de trois quarts d'heure par un chanoine de six pieds six pouces, sans compter une procession. Le tout a duré deux heures et demie. L'orgue et l'organiste m'ont fait plaisir. L'instrument est neuf et très bon; l'artiste habile et à juger d'après son style, élève peut-être des conservatoires de Paris ou de Bruxelles. Par contre la sonnerie des cloches a failli me faire partir. Quatre d'entre elles étaient mises en vibration à la fois, non pas d'une façon méthodique à intervalles réguliers, mais toutes à la fois. Or, comme deux des cloches ne différaient que d'un *demi-ton* vous concevez l'effet produit.

Les cloches dans tous les pays que je viens de visiter ne sont pas mises en branle à toute volée; on se contente d'agiter les battants. La fantaisie des sonneurs règle le jeu, de telle manière, qu'à certains moments on entend à peine quelques coups isolés; puis, quand les artistes ont repris haleine, ils recommencent leur

concerto, chacun de son côté, jusqu'à nouvel épuisement.

Le nombre d'églises à la Havanne est relativement très peu considérable; y compris les couvents, le total s'élève à dix-huit. Deux églises sont en voie d'achèvement. Aucune n'est remarquable non seulement ni comme architecture mais ni même comme richesse et ornementation. Elles sont petites; la cathédrale même, grossièrement peinte à la détrempe, est de proportions mesquines.

Sa décoration vulgaire et laide m'a été un sujet de distractions. Je citerai en particulier les quatre Evangelistes occupant sous la coupole leurs places traditionnelles. Parmi ceux-ci encore S^t Luc mérite une mention spéciale.

Je crois que l'artiste a voulu le représenter avec sa double qualité de patron des médecins et d'écrivain sacré.

Le Saint est assis sur du brouillard. De la main droite il tient un roseau ou un stylet, un objet quelconque brun et pointu. La main et le bras gauche embrassent le cou du bœuf dont on voit par conséquent la tête seule que le Saint presse contre sa poitrine. Il (S^t Luc) lève les yeux au ciel avec un air à fendre le cœur. Or, comme il tient son stylet de la manière dont les médecins tiennent la lancette, il paraît sur le point de saigner ou de tenter toute autre opération chirurgicale sur le museau de son compagnon, avec un regret et un chagrin inexprimables.

Je ne me souviens pas d'avoir rien rencontré dans ce genre de plus grotesque. C'est presque irrévérencieux.

Une triste remarque que j'ai pu faire ici et à Matanzas, c'est que les églises bien que peu nombreuses sont très peu fréquentées. Je suis certain que ce matin il n'y avait pas cent personnes à la cathé-

drale. Et cependant la S^t Joseph est sans nul doute fête d'obligation.



Deux mots encore de Matanzas.

A la suite de ma prise de bec avec l'hôtelier du *Lion* je me suis passé de volante et profitant de ce que le temps dimanche était couvert et pas trop chaud j'ai fait la promenade d'Yumuri à pied.

La vallée d'Yumuri est jolie parce qu'elle se trouve dans l'île de Cuba où il y a peu de sites agréables ; mais ni comme paysages, ni comme végétation, elle ne peut soutenir de comparaison avec les superbes et grandioses défilés du Guatemala.

Je suis rentré à la Havanne lundi soir. Plus que jamais je trouve cette capitale une belle ville et le séjour ne m'en déplaît aucunement.



Une chose frappe ici l'étranger, c'est la quantité de Chinois. Ils occupent exclusivement un quartier de la ville à proximité de l'hôtel, où ils se livrent à tous les négoce connus et inconnus du reste des humains, dans des boutiques bariolées, au fond desquelles brûlent des lampes ou des bâtons de résine devant l'image de Confucius. Qui a vu un Chinois les a vu tous, comme j'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer. Riches ou pauvres ils se vêtissent d'une blouse de soie ou de toute autre étoffe luisante serrée au cou. Beaucoup chaussent les souliers à haute semelle de papier. La coiffure dépend de la richesse de la queue. Ils se servent pour transporter les objets, de paniers ou de cubes de bois ou de fer-blanc, portés sur l'épaule au

bout d'une perche, exactement comme on les voit représentés sur les porcelaines.

Il y a toutefois parmi eux autant de différence, que dans toute autre population, au point de vue de la position sociale. A côté des balayeurs de rue vous voyez des richards quelque peu déchinoisés. Quand je suis revenu de Matanzas j'avais pour proche voisin, en première, un *célestial* cossu habillé de soie magnifique, et fumant des cigares de toute première qualité.

Ceux d'entre eux qui sont sales, le sont à fond et il leur est interdit, non sans motif, de même qu'aux nègres, de voyager ailleurs qu'en troisième classe. Les Chinois, rebutés absolument des noirs aussi bien que des Européens, atteignent en fait de mœurs les dernières limites de la corruption.

Les lois du céleste empire ne permettent point aux femmes de s'expatrier.



Vendredi, 21 mars 1884.

Ce que peut être le temps en Belgique ce jour d'équinoxe, je l'imagine. Ici nous avons 26° cent. à l'ombre et un éblouissant soleil. Un violent orage ce soir paraît probable, à juger des apparences.

Il y a trois jours nous avons eu une averse assez forte dans l'après-midi. Aussitôt, le lendemain, les moustiques ont apparu. Les moustiques, non pas les cousins. Il y a des cousins, mais peu ; le principal méfait que je leur reproche est, quand ils se mettent deux à vous agacer la nuit, de ne jamais être d'accord : en ce sens, qu'ils ronflent dans des tons différents. Assez souvent l'écart est d'un demi-ton. Pourquoi? je l'ignore; je ne puis que constater le fait qui me rend tout à fait

malheureux. Les mauvais moustiques, les vrais, sont de toutes petites mouches de trois millimètres de longueur.

Leur piqûre fait lever des ampoules dures, qui persistent plusieurs jours et causent parfois une véritable douleur. Une petite masse de sang coagulé marque le centre de l'ampoule. On dit que ces mouches peuvent donner la fièvre; jusqu'ici je ne l'ai point expérimenté.

Ces vilaines petites bêtes trouvent toujours des ouvertures assez larges pour pénétrer dans les lits, en dépit des moustiquaires.



J'ai été écouter au théâtre de *Tacon* une représentation de *Faust* de Gounod. Assez médiocre.

L'orchestre insuffisant comme nombre et surtout comme valeur, se composait d'un maigre quatuor, d'un piano et d'une grosse caisse.

La plupart des artistes sont Belges.

La chanteuse qui jouait Marguerite, se disant de l'Opéra de Paris, M^{lle} Fouquet, était très pauvre comme actrice. La voix assez claire, mais détonnant surtout dans les passages élevés d'un rôle au dessus de ses moyens. Une diction déplorable. Elle chantait :

Non, Monsieur, je ne suis demoiselle, ni belle!

Le ténor, M. Lestellier, inintelligent dans son jeu, faisait sans pitié des points d'orgue de toutes les notes élevées qu'il rencontrait sur son passage.

Mephisto, M. Maugé, de grande taille et de carrure puissante, est doué d'un organe agréable et sonore. Il chante juste et possède convenablement son rôle. Au demeurant toutefois un esprit un peu lourd. Le meilleur de la bande.

Quant au public, nos aimables Gantois sont auprès de lui des modèles. Il se fait un tel bruit de cause-

ries, d'entrées, de sorties, de portes qui claquent sans compter le brouhaha de la rue qui pénètre par les galeries d'aération, que parfois le chant est complètement perdu.

Quelques jolies toilettes, malheureusement portées par des statues de plâtre blanc et rouge.

Si je n'avais connu à fond la musique de Gounod, il eut été absolument impossible de m'en faire une idée un peu précise.

Néanmoins, ovations, appels et réappels. Grand bien leur fasse !



Le steamer français, *Ville de St Nazaire*, part à quatre heures. De ce pas je vais à bord. C'est un navire de bon renom. Tout est pour le mieux.



A bord st. Ville de St Nazaire
(2800 tx. 2700 chev.)

Dimanche, 23 mars 1884.

Nous avons dépassé ce matin la pointe extrême N. E. de Cuba. Cette île est à tout prendre énormément longue et plate. Nous ne l'avons pour ainsi dire point perdue de vue, et l'on n'aperçoit aucun sommet de quelque importance. Sous le rapport pittoresque, Haïti et la Jamaïque sont de beaucoup supérieures.

Le temps est très-beau. L'orage, prévu vendredi dernier, s'est dissipé. Le vent souffle régulièrement de l'Est, assez fort; il nous est par conséquent contraire et la marche du navire s'en ressent. Il y a un peu de mer, quelques crêtes blanches, un léger tangage et

30 % des passagers malades. Vraiment, c'est de leur part mauvaise volonté.

Notre départ s'est effectué au moment fixé dans l'horaire, vendredi à quatre heures. A peine quelques minutes de retard.

La *Ville de St Nazaire* est un vieux bateau, datant de 1870, mais solidement construit et large. Il n'y a pas de doute qu'il ne soit excellent à la mer.

Il est plus petit que le *Don* : 2800 tx. au lieu de 3850; mais sa machine est plus forte : 2700 chevaux au lieu de 2400; il serait plus exact de dire les machines, car il a deux hélices jumelles et par conséquent une machinerie double.

Avant le départ je m'étais demandé comment le vapeur, à l'ancre presque au fond du port, allait sortir sans cogner. Grâce au double propulseur, le navire a viré presque sur place; chaque hélice étant indépendante peut travailler en sens inverse de l'autre. Le steamer *Hutchinson* était construit de même et évoluait comme un canot à voiles.

Nous sommes une bonne centaine de passagers à bord; en majorité des Français. Assez d'Espagnols : société bruyante et peu distinguée. Il y a des exceptions, mais en petit nombre. A table, j'ai ma place à côté du commissaire, homme instruit, plein d'amabilité.

Le maître d'hôtel a commis une méprise charmante. Il a cru me reconnaître pour un passager habituel de la ligne, et de son propre mouvement, m'a octroyé une chambre à trois couchettes, parfaitement située et aérée. Quand il a reconnu son erreur, tous les passagers avaient leur logement et ma place n'a point été changée.

Le navire est assez mal tenu en général; très-mal pour tous les services tels que chambres de bains et autres réduits.

Il s'y fait un vacarme continuel de cris, de commandements, de coups de sifflets, qui entretiennent un mouvement sans trêve dans un équipage bruyant, pour des causes que je saisis avec difficulté. Une preuve du manque de soins apportés dans l'entretien du navire, est que dans la machinerie, le dessus des cylindres, qui d'ordinaire brille comme un miroir, est terne et noir, de rouille mal effacée. Le reste à l'avenant. La différence est grande avec l'*Hutchinson* qui était tenu comme un yacht. Le prix de propreté et d'entretien revient cependant jusqu'ici au *San Blas* et à son gros capitaine, toujours vêtu du blanc le plus immaculé.



Pendant mon séjour à Matanzas était entré à la Havanne un yacht Anglais, la *Santa-Cecilia*, qui appartient à lord Alfred Paget. Il jauge au plus 250 tx. et faisait l'effet d'un joujou. Il était loué par quatre jeunes gens, Anglais.

Comme dans tous les bateaux de ce genre, la mâture fait complètement défaut; car deux petits mâtereaux sans vergues ne peuvent sérieusement porter le nom de mâts. Donc, voilure nulle. Si la moindre chose casse à la machine qui ne puisse être réparé sans halage à sec, voilà le beau petit yacht dans l'impossibilité de se mouvoir. Un voyage de long cours dans des conditions pareilles est plus qu'une imprudence.

Le superbe vapeur *Atalanta* de M. Gould, un véritable navire il est vrai, portait trois mâts réguliers avec voiles carrées au mât de misaine. Voilà qui est aussi sage que coûteux.



Lundi, 24 mars 1884. — st. Ville de St-Nuzaire.

J'avais appris par M. Van Assche (1), consul Belge à la Havanne, que probablement reviendrait en Europe par ce paquebot-ci notre ministre à Mexico, M. Neyt. Ce point a été facile à vérifier et s'est trouvé exact.

M. Neyt vient passer quelque temps dans le pays avant de se rendre au Japon, son nouveau poste, où il va remplacer M. De Grootte nommé à Pékin.



Mardi, 25 mars 1884.

Porto-Rico est en vue; nous longeons la côte à huit ou neuf milles, malheureusement l'escale de San Juan est supprimée depuis deux mois seulement et c'est pourquoi je dois pousser jusqu'à St-Thomas et prendre là un vapeur annexe, Allemand, Français, Espagnol ou Américain.

Nous sommes venus en vue d'Haïti, dimanche soir. Peu après nous relevions la pointe sud de l'île appelée Grande Inague et nous trouvions avoir fait la moitié du trajet en quarante-huit heures; ce sera donc ce soir seulement que nous arriverons à St Thomas. Cette arrivée tardive est à redouter. Sitôt à quai le navire fait du charbon; on ferme toutes les ouvertures; delà, par la chaleur qu'il fait, obligation d'aller coucher à terre. Or, il paraît que les deux hôtels de St-Thomas sont remarquablement mauvais.

L'île Grande Inague est entièrement plate et sablonneuse; peu habitée. Personne n'a su me dire exactement à qui elle appartenait. Le fait est d'ailleurs de peu

(1) Et non M. Bernache, comme il est dit plus haut.

d'importance. Sa voisine Haïti et Saint Domingue est au contraire un pays superbe. Autant Cuba paraît peu accidenté, autant le territoire des républiques nègres est couvert de montagnes boisées. J'ai déjà eu l'occasion de signaler la merveilleuse apparence de cette île lors de mon passage à Jacmel. Elle est réputée la plus belle des Antilles; néanmoins le capitaine assure qu'au point de vue de la végétation Porto-Rico l'emporte sur toutes ses rivales.



Notre marche n'est pas assez rapide. Le vent qui par instant est fort nous arrête d'une manière sensible et nous fait perdre presque un mille par heure de la vitesse normale.

Le régime du bord justifie pleinement la réputation de la compagnie transatlantique Française au point de vue de la table. Il n'y a que deux repas, à dix et à cinq heures, mais ils feraient honneur à un établissement renommé de n'importe quelle capitale.

Ce point est évidemment le « great attraction » de la ligne. Aussi les voyageurs ne font pas défaut.

A tout prendre cependant, ces satisfactions données à la bête, non plus que la société agréable des officiers du bord ne me font désirer de pouvoir continuer mon voyage à bord de la *Ville de St Nazaire*. Les passagers sont absolument désagréables et mènent du tapage plus que n'en feraient deux mille Anglais. Puis certains détails sont décidément négligés et il s'exhale des parfums surprenants de réduits inconnus, là où l'on s'attend le moins à cette désagréable mise à l'épreuve du sens olfactif.



St Thomas, jeudi 27 mars.

La capitale des Antilles danoises n'a point de tramway.

Mais elle est sujette à la plaie des cousins, ce qui est une compensation.

Si mes excellents amis Adalbert K., Joseph C. et Paul H. veulent se rappeler une nuit passée dans la *Suzanne*, non à dormir, mais à faire monter vers le ciel la fumée odorante des cigares, des pipes et de cigarettes devant l'écluse du canal de Sud-Beveland en Hollande, ils auront idée du tourment qui attend les voyageurs, de jour comme de nuit, à Saint Thomas. Toutefois l'épreuve a du bon. J'ai rapporté plus haut l'opinion que la piqûre des moustiques pouvait donner la fièvre. L'expérience n'a point jusqu'ici confirmé à mon détriment la théorie, mais je suis absolument dans les conditions voulues pour gagner un accès de fièvre non pas jaune, mais rouge, de tout premier numéro.

J'ignore pourquoi les officiers et principalement le docteur de la *Ville de St Nazaire* ont fait une description désolée de St Thomas. J'ai éprouvé, de même que M. Neyt, l'impression diamétralement opposée et nous trouvons St Thomas, ville d'environ dix à douze mille habitants, non seulement délicieusement située, mais propre et pittoresque.

L'île n'est point isolée; tout autour surgissent à pic de la mer des rochers et des îlots de forme souvent bizarre; par exemple l'écueil appelé la *Caravelle*, à cause de sa ressemblance avec un de ces anciens bâtiments sous voiles. J'y ai été trompé. Les rives déchiquetées forment des anses, des baies de toutes formes. Au fond de la plus grande baie se trouve bâtie la ville de Saint Thomas. Des montagnes élevées la pro-

tégent de tous côtés. Le côté sud seul s'ouvre vers la mer. Malheureusement c'est de ce point que viennent les cyclones. En 1872, pendant un ouragan, de soixante-deux navires et barques une dizaine ont été sauvés et deux seulement ont tenu bon sur leurs ancres. La ville a été renversée et l'on cite le fait d'une maîtresse d'hôtel, qui ayant donné presque tout le linge à blanchir, non seulement n'a pas retrouvé son bien, mais n'a plus eu de nouvelles ni de la blanchisseuse, ni de son lavoir; la mer avait tout balayé. L'hôtel lui-même avait eu le toit enlevé et une partie de la façade démolie par une goëlette jetée à la côte par le ras de marée.

Tous ces désastres sont depuis longtemps oubliés et l'aspect de la ville en arrivant offre un panorama tout spécial, à cause de sa position sur les contreforts de trois montagnes qui viennent mourir au bord de la mer, en laissant à peine la place nécessaire pour une longue et large rue. De loin on dirait des jouets de Nüremberg, arbres et maisons, disposés régulièrement sur trois taupinières, derrière lesquelles un enfant se serait amusé à construire une chaîne de monticules de sable recouverts de mousse. L'île, en effet, est entièrement verte malgré le manque d'eau courante, mais les grands arbres y font défaut. L'aspect de St Pierre, capitale de l'île de Guernesey, peut donner une idée de ce panorama, moins l'éclat du soleil et la transparence de l'atmosphère.



Saint-Thomas est une des grandes « junction stations » du globe. Je ne sais combien de lignes régulières s'y réunissent, Espagnoles, Anglaises, Françaises, Allemandes, Américaines, allant du Nord au

Sud et de l'Est à l'Ouest. L'animation du port est très considérable.

L'Anglais est la langue la plus usitée. L'argent danois sert aux paiements officiels, seulement l'unité de valeur est le dollar Américain; c'est pourquoi le Danemarck frappe une monnaie spéciale. Pour les usages privés, toutes les monnaies ont cours, principalement l'argent et l'or Anglais et Américain qui font prime.

La population est composée surtout de nègres et l'on ne peut s'empêcher de remarquer la taille énorme de la plupart des femmes. Plus de la moitié des représentants du sexe faible dépassent la moyenne d'une demi-tête et même d'une tête entière; elles sont robustes et bien faites. Les hommes ne présentent rien de spécial tout en étant de belle race... nègre.



Voyant que l'île se composait exclusivement d'une chaîne principale de montagnes et de quelques ramifications, je n'eus rien de plus pressé le lendemain de mon arrivée que de grimper au sommet le plus élevé.

Si les cousins ne m'avaient tenu éveillé la nuit entière autant par leurs piquûres que par leur cacophonie, un coup de canon tiré du fort à cinq heures eut dissipé toute envie de dormir. Dès que le jour fut fait je me mis en route après avoir entendu la messe. Il y a à Saint-Thomas un couvent de Rédemptoristes Belges et Hollandais.

Une heure et demie d'ascension assez rude dans la dernière partie, me conduisit au sommet de la montagne. Là haut quelques pas à droite ou à gauche me permettaient d'embrasser du regard l'île entière sauf la partie E., que me cachaient les sommets voisins. On distinguait fort bien Porto-Rico et une multitude d'îlots et

de récifs qui rendent la navigation de ces mers dangereuse. L'horizon était un peu voilé au N. et au S.

Le port avait l'apparence d'une grande mare; les navires semblaient des jouets et la multitude des canots en mouvement sur la baie paraissaient des insectes aquatiques faisant effort de pattes pour regagner la berge.

C'était une ascension superbe malgré la chaleur. Je repris l'après-midi les démarches variées que requiert un voyage dans une colonie Espagnole; car n'étant pas allé directement de la Havanne à Porto-Rico je dus, sur nouveaux frais, faire viser mon passeport au bureau de police et au consulat d'Espagne. Après avoir reconduit à bord de la « *Ville de St Nazaire* » M. et M^{me} Neyt je me retirai au sein de ma famille, où mes aimables cousins manifestèrent la joie que leur causait mon retour et la perspective d'un savoureux festin, par un hideux concert de délicats ronflements.

Le bateau Espagnol le *Cristobal Colon* part ce soir à cinq heures pour Porto-Rico où j'ai télégraphié mon arrivée.



San Juan (Porto-Rico). — 29 mars 1884.

Le vapeur Espagnol *Christobal Colon* devait partir à cinq heures; le courrier fermait à quatre; à l'agence on m'avait vivement recommandé de ne point être en retard. Aussi trois-quarts d'heure avant le temps fixé je me fais conduire à bord et me trouve sur un navire qui ne paraissait pas devoir bouger avant un certain nombre d'heures ou même de jours.

Bien qu'il attendit en rade depuis longtemps on n'avait pas mis la main à sa toilette et, à ce

moment même, trois ou quatre alléges de charbon attendaient leur tour de déchargement, pendant que l'équipage rivalisait de zèle pour étendre partout du goudron ou de la peinture noire et blanche. Les officiers étaient à terre. Personne ne pouvant me dire l'heure exacte du départ, je pris d'office possession de la plus grande cabine et du salon après avoir prudemment vérifié la possibilité de dîner à bord.

A dix heures et demie seulement le *C. Colon* se mit lentement en marche afin d'arriver à San Juan à huit heures et demie le lendemain matin.

La nuit fut horrible grâce aux assauts de vampires divers, parmi lesquels j'ai noté des cousins unis et d'autres zébrés noir et blanc, des moustiques, des fourmis rousses, des puces et des cancrelats.

Ce navire est une vraie sentine. Primitivement garde-côtier de la marine Anglaise il a été acheté par une société britannique pour faire la traversée du Brésil. Or notez qu'il est à aubes, ce qui le fait remonter aux environs de 1850. Depuis il a passé par les mains de propriétaires Espagnols qui l'ont vendu une quatrième fois à la maison qui le possède en ce moment.

Sa forte machine consomme une notable quantité de combustible; mais comme les chaudières sont dans un état précaire, on doit prendre en chauffant des précautions infinies dont la première consiste à ne faire de pression que le strict nécessaire pour avancer péniblement.

Même à la voile et à la gaffe on arrive à Livingston; les aubes paresseuses du *Christobal Colon* finirent par mener le vieux navire devant Porto Rico. La ville est bâtie sur une baie que sa disposition met à l'abri de la mer de quelque côté que souffle le vent. En cela elle est supérieure, comme aussi en

étendue, au port de la Havanne et à la baie de S^t Thomas.



Rio Piedras, 1 avril 1884.

En approchant de terre on ne découvre que des fortifications qui remontent à un ou deux siècles. La ville est entourée de murailles garnies de canons et de mortiers d'un âge qui commande le respect. Tout cet appareil se dégrade et n'a plus ombre de valeur au point de vue stratégique; cependant le gouvernement refuse d'autoriser la démolition d'un seul créneau.

Au bord de la mer, au pied de l'enceinte, s'étend le cimetière avec galeries, chapelles, monuments nombreux et assez bons. Il est propre et bien tenu. La vue d'ensemble de la ville, soit de la mer, soit de la baie, est très pittoresque. Aucun édifice marquant.



Il était huit heures et demie quand l'ancre descendit. Grâce au télégramme envoyé de S^t Thomas, M. Saldaña était venu m'attendre dans une barque capable de porter vingt personnes et leurs bagages. Il y avait cent mètres à faire pour venir à quai.

La ville plait par sa propreté et son air d'aisance.

Après déjeuner, un ingénieur natif de Porto-Rico mais qui est revenu depuis six mois de Gand, où je me souviens l'avoir rencontré, s'est offert à me montrer les curiosités de la capitale. La visite ne demande point un temps considérable. Les deux forteresses à l'Est et à l'Ouest (le *Morro*), présentent quelque intérêt. Nous y trouvâmes les artilleurs occupés à tirer à la cible avec des engins de siège de 1827! Cet exercice a lieu trois

fois la semaine. Il est d'une remarquable inutilité à tous les points de vue.

La seule chose vraiment pratique est l'uniforme des soldats. Il se compose d'une veste fermant du haut en bas. Tout le vêtement est d'étoffe de coutil rayée blanc et bleu. Col ordinaire, cravate noire et chapeau de paille. C'est très-approprié au climat. Vers le soir, le tram à vapeur nous conduisit à Rio-Piedras, résidence de la famille Saldaña. Maison grande, divisée à l'euro-péenne; toutes les commodités désirables. Réception pleine de cordialité et de simplicité.



La différence du paysage entre Cuba et Porto-Rico est énorme et tout à l'avantage de cette dernière île. Cuba, sauf l'extrémité S. E., est un terrain peu accidenté et manque de verdure. Les montagnes élevées qui partagent Porto-Rico en deux versants inégaux aussi bien que les collines moindres et les plaines de la côte sont couvertes d'une végétation luxuriante et variée, où dominant d'innombrables cocotiers. La route de San Juan à Rio-Piedras est bordée de maisons et de châlets, résidences des commerçants de la capitale.

On voit également un couvent des Dames du Sacré Cœur et un collège de Jésuites récemment construits. Ce dernier, moins grand que celui de la Havanne, a environ cent cinquante élèves. L'église est encore inachevée.



Une visite professionnelle que devait faire mon ami le docteur, me permit une excursion de l'autre côté de la baie à un village sis à deux lieues à l'intérieur des terres, nommé Bayamon. Un vieux médecin allemand

y a formé un musée d'antiquités et d'histoire naturelle d'un grand intérêt. On me fit grimper sur le toit de l'église afin d'admirer le panorama.

Ce village est relié à la baie par un tramway à vapeur. Ce tronçon et celui de Rio-Piedras forment tout le réseau des voies ferrées de l'île. Un bac nouvellement installé fait traverser la baie. Malheureusement l'eau à marée basse est peu profonde et le ponton échoua. Des embarcations à l'affût de l'incident nous transportèrent quelques mètres plus loin sur la berge moyennant finance.

Un des tous premiers soins à prendre, à peine arrivé, fut de régler la question du départ. La plus fâcheuse circonstance est, que depuis deux mois, les vapeurs Français ne font plus escale à Porto-Rico. On m'avait assuré de divers côtés, que les communications entre St-Thomas et Porto-Rico étaient des plus fréquentes. Rien de cela! Cinq départs par mois au maximum. Si je veux quitter la Havanne le 12 avril au soir, il faut prendre le vapeur Espagnol le 4, qui me mènera le 7 ou le 8 à la capitale de Cuba. Le prochain départ pour St-Thomas n'aura lieu que le quatorze avril de Porto-Rico. J'ai pris le premier parti, bien que de cette manière je ne puisse faire d'excursions à l'intérieur et autour de l'île; mais, ayant à sacrifier Porto-Rico ou l'Amérique du Nord, j'ai opté pour l'Amérique.

Cette résolution à vrai dire rend mon séjour ici ridiculement court, et je quitterai à regret une très aimable famille et un joli pays. La faute en est au temps perdu entre mon départ de Coban et mon arrivée à Cuba ainsi qu'au rendez-vous à New-York avec Georges, outre le changement d'itinéraire des vapeurs français.



La suppression de l'escale de Porto-Rico est un mauvais signe pour la prospérité de l'île.

Sans être aussi avancée vers la décadence que Cuba, Porto-Rico perd chaque année en importance.

On doit dire que Cuba est une malheureuse colonie; un pays fini, perdu, non seulement pour l'Espagne mais pour le monde. La révolution très imparfaitement soumise couve partout. Les autorités sont impuissantes à maintenir l'ordre et chaque jour les journaux ont de nombreux assassinats et faits de vol à signaler. Il est clair que la moitié des méfaits est tenue secrète. L'idée d'un soulèvement plus ou moins prochain est dans tous les esprits. Si, comme il est probable, les noirs triomphent, Cuba tombe du coup au niveau de S^t Dominique et d'Haïti.

L'émancipation des noirs a eu pour conséquence immédiate la ruine des propriétaires ou du moins une diminution considérable de leur fortune. Le crédit fortement ébranlé a reçu un deuxième coup lors du dernier soulèvement. Delà une circulation de papier à 138 pour cent, sans aucun espoir d'amélioration, bien au contraire.

Si le budget de l'île n'est pas encore en déficit, la marge n'est plus énorme. Officiellement on accuse environ 20.000,000 de francs de boni. C'est tout le bénéfice que l'Espagne est censée retirer de l'ex-perle des Antilles; mais ce chiffre est une pure jonglerie. D'ailleurs, l'Espagne elle-même est-elle valide? Il y a lieu d'en douter. Depuis environ quatre semaines, *ni journaux, ni télégrammes politiques d'Espagne n'ont pu parvenir à la Havanne, ni à Porto-Rico.* (1)

(1) Ce fait, tout incroyable qu'il paraisse, est absolument véridique. A. S.

Je me souviens en effet ne pas avoir lu un mot de politique Espagnole de tout le temps de mon séjour à la Havanne. Depuis deux ou trois jours seulement, on a appris sommairement à Porto-Rico l'existence d'une conspiration révolutionnaire dans la mère-patrie; mais les détails font absolument défaut. Toute correspondance suspecte est supprimée par ordre supérieur.

Une plaie considérable est le manque de délicatesse chez la gent officielle. Je ne citerai que deux exemples. Le fils d'un important fonctionnaire venu sans le sou et nommé pour trois ans seulement, est parti il y a peu de temps, ostensiblement, avec 30,000 piastres en argent Mexicain, le seul qui soit ici d'un usage courant.

Autre fait. Un projet existe, revu, corrigé, refait à plusieurs reprises pour l'établissement d'un système des eaux de la ville. Deux ou trois fois déjà le capital nécessaire a été réuni; il a chaque fois disparu sans laisser de traces. On pourrait vraiment croire Porto-Rico une dépendance du Guatemala.

En politique, l'Espagne a toujours été mesquine. Elle retarde de cent cinquante ans. La chose est vraie surtout pour les colonies qui sont depuis peu de temps seulement déclarées « provinces Espagnoles ». De ce chef, Cuba et Porto-Rico ont leurs représentants aux Cortès. Le nombre des députés de Porto-Rico est de quinze, tous *Espagnols* et dont aucun n'a jamais visité l'île. Ce sont évidemment des créatures du ministère qui les choisit pour renforcer sa majorité. Ils sont naturellement aussi élus par les conservateurs.

Le parti opposé comprend les libéraux. Cependant il n'y a aucune nuance anti-gouvernementale ou religieuse dans ce mot.

Les griefs des libéraux sont de nature économique

et se résument principalement aux deux points suivants :

1^o Démolition de l'enceinte fortifiée;

2^o Assimilation de l'île à la mère-patrie pour le régime douanier avec San Juan rendu port-franc.

Ces demandes paraissent fort raisonnables. En ce qui concerne l'enceinte, j'en ai parlé plus haut, l'aspect est pittoresque extrêmement, mais rien de plus. Des embrasures, des échauguettes à tous les angles, des murs de pierre orientés dans toutes les directions et empilés comme des ronds de méringue, sont aujourd'hui des objets à colloquer dans un musée. Cependant le gouvernement s'oppose à toute démolition même partielle. La défense est absurde à tout point de vue autre que l'archéologie.

Tout autour de la ville, à l'extérieur, règne sur la mer, à une hauteur uniforme, une ligne rouge. Aucune construction ne peut la dépasser. Toutes les baraques, les magasins et chantiers de ports sont ainsi limités. On m'a conté à ce propos la drôlerie suivante néanmoins authentique :

Il y a peu d'années, après des démarches sans nombre et des kilomètres de correspondance, l'autorisation fut accordée de bâtir à volonté hors des murailles. En sa qualité de gouverneur civil, le marquis X... signe et publie l'arrêté. Peu après voyant que la chose se prenait au sérieux et que de nombreuses constructions s'élevaient de toutes parts plus haut que le mur d'enceinte, le marquis quitte la toge, endosse l'uniforme et en sa qualité de gouverneur militaire défend ce que sa plume de gouverneur civil avait autorisé, comme contraire aux lois et aux servitudes militaires.

Un journaliste malin s'avise de publier côte-à-côte les deux décrets. On ne trouve rien de mieux que de le traduire en *conseil de guerre!* Le cas était cepen-

dant à toute évidence un délit de presse. Le journaliste réclama; il fut enfin renvoyé par le conseil suprême de l'île devant les assises, et acquitté sur les bancs.



Impuissant à aider lui-même au développement de l'île, le gouvernement Espagnol voit d'un œil jaloux toute entreprise étrangère. Etranger et ennemi sont pour lui synonymes.

Ainsi, la *Royal mail* de Southampton aurait vivement désiré faire de l'admirable baie de St Jean le point central de sa ligne dans les Antilles. Elle demandait seulement l'autorisation d'avoir un dépôt de charbon, sur des terrains cédés par des particuliers. De plus, elle offrait d'approfondir la baie, à ses frais exclusifs, et à construire des cales sèches.

Cette proposition superbe et peut-être sans précédents eut été pour la ville une source de prospérité. L'autorisation a été refusée.



Il n'existe, ai-je dit, dans l'île, grande comme le tiers de la Belgique au moins, que deux petites lignes de tramways à vapeur. Depuis nombre d'années une société Anglo-Américaine est formée et fait des instances pour obtenir la permission de relier entre eux de la même manière, tous les ports de l'île. Depuis quatre ans le gouvernement tient la demande en suspens sous prétexte d'examiner quel serait l'écartement le plus convenable à donner aux rails : un mètre ou 0,76 centimètres.



La situation financière n'est pas brillante : les droits de douane sont élevés, même sur les objets de provenance espagnole; les fonctionnaires changés tous les trois ans ne cherchent guère à connaître les besoins du pays. La culture de la canne à sucre, du café et du tabac sont les ressources qui seules empêchent le naufrage.

La population de Porto-Rico est loin d'être aussi mauvaise que celle de Cuba; une révolution, un soulèvement des noirs n'est pas à craindre. Au point de vue matériel l'abolition de l'esclavage a été un coup très rude : car ici, comme ailleurs, le nègre a naturellement un grand fonds d'incomparable paresse.

Il convient de signaler cependant, et c'est un fait remarquable, la différence que l'on constate sans peine dans l'état social et partant matériel des îles de Cuba et de Porto-Rico.

Cuba est à bout de ressources; Porto-Rico relativement prospère : autant que le régime gouvernemental et la crise qui pèse sur l'industrie sucrière peuvent le permettre.

L'état de révolte à Cuba est permanent. Il y a guerre sourde entre les colons et leurs anciens esclaves qui ont mis leur liberté à profit, dès le premier instant, pour s'affranchir de tout travail et chercher à dicter la loi à leurs anciens maîtres.

A Porto-Rico les esclaves rendus libres, au même moment, n'ont point abandonné les plantations où ils étaient employés.

C'est qu'à Cuba les Européens, au mépris de toute religion, de tout respect d'eux-mêmes, ont donné l'exemple public d'une effrayante corruption de mœurs, ne respectant même pas les esclaves dans leurs désordres. A Porto-Rico, au contraire, les blancs se sont généralement montrés soucieux de leur honneur. Leurs nègres

leur ont rendu respect pour respect. La condition de ces malheureux noirs était dès lors notablement plus douce que dans l'autre île; au moment critique, ils se sont trouvés sans haine au cœur et mon hôte me disait, que généralement, les anciens esclaves sont demeurés attachés à leurs plantations, à cause de l'affection que leurs maîtres avaient su leur inspirer.

Tant que les bras ne feront pas défaut la ruine sera écartée, car l'île est d'une extrême richesse naturelle. Le sol y est fertile, d'excellente qualité et donnant en sucre et en café des produits de choix. Seulement le capital fait absolument défaut. Avec des capitaux suffisants il y aurait encore de bons résultats à attendre.

Au point de vue de la fécondité l'île est divisée en deux, comme elle l'est physiquement, par une chaîne de montagnes élevées. Il pleut cinq et six fois plus dans le versant N. que dans le S. De ce côté il n'est pas rare de voir des périodes de huit ou neuf mois de sécheresse absolue. On étudie en ce moment un projet d'entreprise privée pour la construction d'un système d'irrigation afin de suppléer au manque d'eau du versant Sud. Il faut réunir un capital de 700.000 piastres, soit 3.500.000 fr. Il est encore douteux que l'on y parvienne. Ce sont deux anciens élèves de l'école du génie civil de Gand qui font les études nécessaires. Le grand ouvrage est la construction d'un tunnel de 1200 mètres, car il faut chercher l'eau sur le versant N.

L'île possède des mines de fer très abondantes, de houille, de cuivre et d'or; des carrières variées de marbres superbes et d'autres matériaux de construction, principalement de granit.

Mais outre que le capital et les voies de transport laissent à désirer, il n'est pas bien sûr que le gouvernement ne mettrait pas obstacle à de pareilles exploitations.

C'est un peu sa manière : ainsi en 1803 ou 1804, il a fait fermer toutes les mines au Guatemala et probablement aussi dans ses autres possessions. Or, le régime politique et administratif de l'Espagne n'a guère subi de modifications. Tout ceci, voyez-vous, sont « cosas de España » et bien malin qui peut les débrouiller.

Un dernier trait de l'incurie gouvernementale. On voit devant le fort de St Jean un aviso de guerre destiné à la visite des côtes. Depuis trois années il n'a pas bougé de son corps-mort devant la ville. Quand il est venu de la Havanne relever le stationnaire en service, sa machine s'est dérangée peu avant d'arriver au port. L'autre bateau est aussitôt dépêché à son secours, mais il manque de sombrer à force de pourriture et il a fallu qu'un navire de commerce Anglais vint secourir les malheureux avisos. Autrefois il y avait deux navires de garde; l'un d'eux a disparu, mais le budget n'a subi aucune réduction.

Ma mémoire ne me fournissant plus rien sur ce chapitre je reprends la « *kronycke* » de mon voyage.



Hier, accompagné de Don Miguel Saldaña qui a ses grandes et ses petites entrées en haut lieu, nous sommes allés faire visite à S. Ex. le Gouverneur général marquis de la Vega Inclan.

Réception des plus courtoises.

Le visa du passe-port à remettre en règle pour mon retour à la Havanne, a nécessité trois lignes d'écriture du maire ou alcalde primero de la capitale et autant de la part du secrétaire-général en personne. Bien que ce fut en dehors des heures réglementaires tout a été accordé avec une bonne grâce parfaite.

Le secrétaire-général Don Ricardo de Cubello est le sosie de M. le représentant Woeste, mais en châtain foncé. Le geste même y est. Il parle Français comme bien des Français ne le parlent pas.

Le tout gratis. Nous avons échangé des compliments quintessenciés et nos cartes.



Demain nous allons en caravane à la plantation de M. Saldaña : puis il faudra de nouveau songer au départ.



*A bord du Mendez Nuñez. — Dimanche des Rameaux,
6 avril 1884.*

La plantation que nous devons aller visiter est située environ à une lieue et demie de Rio Piedras. Le chemin qui y mène est un macadam excellent et la légère voiture, que conduisait M. Saldaña, franchit la distance en moins de quarante minutes, trainée par deux petits coursiers gris qui marchaient comme le vent.

La caravane annoncée se composait de nous deux seulement, à la suite d'une série de contre-temps. L'ingénieur déjà signalé M. Canals, avait été requis par le directeur des travaux publics; le docteur Saldaña devait ses soins à un ouvrier de son beau-frère qui venait d'avoir la jambe gauche cassée d'une ruade de cheval, etc.

Bref, nous sommes partis à deux et avons passé une journée des plus intéressantes.

L'usine de la Carolina, qui appartient à M. Saldaña, est située au centre d'une propriété d'environ 450 hectares d'excellentes terres.

On y fabrique le sucre et le rhum. La campagne dure environ cinq mois. La canne est de très bonne qualité; le sol, riche. Les plants vivent de sept à neuf ans. Ce sucre n'est pas raffiné; on l'exporte généralement en boucauds sous forme de cassonade plus ou moins fine. Le dernier perfectionnement introduit est la fabrication du sucre turbiné en grains ou petits cristaux. Sous cette forme, on fabrique une minime quantité de sucre blanc, entièrement purgé de mélasse, pour la consommation locale. L'intelligente administration espagnole frappe ce produit de droits d'entrée dans la péninsule tellement élevés, que le bénéfice net devient illusoire. C'est pourquoi on n'exporte que du sucre plus ou moins teinté.

L'après-midi fut consacrée à la visite d'une sucrerie dite *centrale*, propre et bien tenue. Delà nous sommes allés une lieue et demie plus loin, à travers une chaîne de petites collines où chaque tournant du sentier ménageait des échappées ravissantes, inspecter une immense usine en construction sur les bords du Rio Grande pour compte d'une société anglaise. L'entreprise est considérable. On travaille depuis treize mois à la monter. Il y a deux moulins à broyer les cannes, chacun d'eux mû par une machine de 50 chevaux.

Pour arriver à l'usine nous devons traverser la rivière sur le ponceau qui porte le chemin de fer d'exploitation. Nous étions à cheval, M. Saldaña, moi et le fils du majordome de la *Carolina*, gamin de quinze ans. Ce dernier, pour passer le pont fort étroit, descend de sa bête et veut la conduire par la bride. Après quinze pas le coursier s'arrête, prend peur, recule et tombe à l'eau. La fraîcheur de l'onde ayant ranimé ses esprits, il regagna sain et sauf le rivage. L'embarras fut de repêcher un parapluie. Malheureusement ce meuble

n'était pas seul tombé dans la rivière. J'avais emporté deux superbes échantillons de sucre cristallisé dont on m'avait fait cadeau à la sucrerie centrale. Le gamin avait été chargé de leur garde et en avait rempli les fontes. Après avoir flotté quelques instants au fil de l'eau, les paquets de papier gris, précipités dans le rio pendant la chute du cheval, furent aperçus pour la dernière fois, puis disparurent au moment où le gamin se mettait en devoir d'aller les sauver à la nage.

Nous passâmes le pont à pied, et après avoir minutieusement inspecté les travaux, nous reprîmes le chemin de la *Carolina* pour rentrer à Rio-Piedras avant la nuit.

Les chevaux que nous avons montés pour cette excursion étaient d'admirables bêtes de race indigène, de petite taille, mais nerveux comme des chamois et d'une douceur d'allure étonnante.

Mon coursier blanc teinté, de couleur dite ici *amarillo* (jaunâtre), avait la crinière et la queue presque noires, le poil ras et luisant, les membres d'une finesse extrême. Après une course rapide de trois heures il avait à peine le poil mouillé par places. De nobles bêtes pareilles font douze à quatorze lieues par jour, pendant quinze jours, sans être éreintées. Elles sont comparables aux mules mexicaines et valent à Porto-Rico même trois cents dollars au minimum.



Le lendemain, jeudi, je fis un faux départ, c'est-à-dire que le vapeur Espagnol ne vint pas. Ce retard me permit de revenir passer une soirée de plus avec mes très aimables hôtes. Cette soirée demeure marquée par un souvenir particulier.

Désireux probablement de me faire connaître le type des beautés Porto-Ricaines, le docteur et mademoiselle Saldaña m'invitèrent à les accompagner en visite chez les nièces ou les cousines du maire de l'endroit.

L'île compte 800.000 habitants. Si tous cubaient le volume de ces deux braves dames, il faudrait multiplier et mettre 1.600.000. Elles présentent la carrure de l'hôtesse de Livingston avec une tête et demie de plus. *Caramba!* Ces dames ont des prétentions littéraires; et l'une d'elles, il y a peu de temps, s'est donné le plaisir de jouer *la Dernière pensée*, de Weber, en récitant des vers de sa facture!

Il y avait là un piano; je fus prié de m'exécuter. L'instrument était dans un état de décomposition si avancée, que je terminai ma rhapsodie en jouant de la main droite et de la main gauche dans deux tons différents sans guère m'en apercevoir, sinon par le toucher et la vue.



Le premier tramway venant de la capitale, le vendredi matin, apporta la nouvelle de l'arrivée du courrier Espagnol. Cette fois le départ fut définitif. Me sera-t-il donné de revoir Porto-Rico?

A trois heures le *Mendez Nuñez* leva l'ancre. C'est un navire de la compagnie Lopez, dont le roi d'Espagne est un des gros actionnaires.

Ce paquebot jauge 2350 tonnes, fait au plus 10 1/2 nœuds à l'heure et se trouve encombré d'émigrants, de soldats, au nombre de six cent cinquante à destination de la Havanne. Les passagers de chambre ne sont que quarante, la plupart hispano-américains. L'ensemble du bateau est sale; il n'en peut-être autrement.

Cependant le salon et les cabines ne le cèdent pas en propreté à ceux du vapeur Français la *Ville de St Nazaire*. La cuisine, bien que très espagnole, n'est point déplaisante. Le vin, compris dans le passage, est du Lecanta et du Jerez, bons.



Nous sommes deux dans notre chambre aménagée pour quatre. Par un hasard fabuleux, mon co-locataire est un Belge : M. Louis Dubois, de Beaumont, ingénieur à la Havanne, fort intelligent, aimable et wallon jusqu'au bout de la langue.



De la journée de hier, samedi, rien de spécial à dire. La mer est bleue et calme. Nous ne perdons point la terre de vue. L'alisé de l'Est souffle doucement et nous avons toute la toile dehors pour la forme.

Ce matin à huit heures et demie nous avons eu la messe. Les bateaux de la compagnie Lopez ont tous un *capellan* (aumônier), ayant rang d'officier de pair avec le médecin et le chef-mécanicien.

L'autel fut dressé sur le pont, à l'arrière, sous la tente et abrité par le superbe pavillon national.

Tous les officiers du bateau non de service, les officiers des troupes, presque tous les passagers de chambre, sauf quatre ou cinq mécréants et, de loin, les émigrants et les soldats y assistèrent. Cette cérémonie est imposante.

Pas d'incident. La mer est déserte et nous n'apercevons aucun navire.



A bord du Mendez Nuñez. — Lundi, 7 avril 1884.

Vers neuf heures, hier soir, nous avons eu un changement de temps subit. Bien que le ciel fut très-pur, le vent s'est levé du N. O. avec assez de force. Ce matin au point du jour il pleuvait et un brouillard épais forçait à ralentir la marche du navire qui déjà n'est pas merveilleuse. Nous devons relever un phare sur la côte de Cuba. Après diverses bordées nous l'avons aperçu à petite distance et la route a été reprise avec précaution. Une heure plus tard la pluie a cessé, le vent s'est un peu calmé et le brouillard a disparu. Il fait en ce moment très beau et une bonne brise d'Est permet de respirer plus que nous ne l'avons fait ces deux derniers jours.

Les émigrants que nous avons à bord semblent assez bien traités. Le pain, de bonne apparence, est distribué deux fois par jour. Le principal repas a lieu vers dix heures. Ces pauvres gens ont reçu ce matin une soupe grasse de haricots, une ample ration de riz avec du lard et des saucisses coupées en morceaux et un quart de litre de vin. Vers cinq heures un repas analogue et la même quantité de vin. Leur santé paraît ne rien laisser à désirer. Pour passer le temps ils jouent aux cartes ou dorment et ne sont aucunement gênants. Peu de femmes et d'enfants. Ces émigrants sont, à ce qu'il paraît, de bons travailleurs, résistant à la chaleur aussi bien que les nègres, plus actifs, plus honnêtes et plus intelligents. Aussi trouvent-ils facilement de l'ouvrage dans les sucreries.

Nous devons arriver demain vers dix heures à la Havanne.



La Havanne, Jeudi Saint, 10 avril 1884.

Il en a été à peu près ainsi. Nous sommes entrés dans le port à trois heures précises, après avoir mis quatre jours pleins pour venir de Porto-Rico. Ce n'est pas vite; mais pour ceux qui, comme c'est pour moi le cas, ont trois ou quatre jours à attendre, quelques heures de navigation en plus pèsent peu dans la balance. Somme toute la traversée a été insignifiante. J'ai trouvé à l'hôtel une chambre grande et parfaitement aérée.



Nous sommes aux derniers jours de la Semaine Sainte; le grand deuil a commencé ce midi. Le commerce est généralement suspendu; en rade, les navires portent le pavillon en berne. Il en est de même sur les édifices publics. Aucune voiture ne roule plus; la ville est morte. Cette manifestation de deuil ne laisse pas que de faire impression sur un étranger.

J'ai naturellement trouvé chez les RR. PP. Jésuites toutes les facilités désirables pour l'accomplissement du devoir pascal. Suivant le précepte je me suis approché de la Table Sainte ce matin, en union de prière avec tous les amis. Nombreuse assistance aux offices, de poupées vivantes peintes avec le plus grand soin. La chapelle des PP. Jésuites est l'église à la mode. Aussi, plus de cinquante voitures de maître stationnaient aux environs dès sept heures. Chaque dame apporte sa chaise, son tabouret, son pliant souvent luxueux, ou va chercher un siège dans un dépôt situé à cet effet à côté de la sacristie. Beaucoup de toilettes claires grand gala, ce qui m'a paru peu convenable pour la circonstance; jeux variés d'éventails; bref un laisser-aller qui causerait chez nous un bruyant scandale

mais qui est ici dans les mœurs. Peu ou point d'hommes.

La musique, telle qu'elle peut être chez des Jésuites espagnols.



Mon séjour prolongé à dessein de deux jours me permet de terminer le carême à terre. Si je l'avais voulu j'eusse pu partir ce soir à cinq heures. En effet, étant allé tantôt à la poste, j'en ai retiré sept lettres, grandes et petites, apportées hier par le vapeur la *Ville de Brest*, parti de St Nazaire le 21 du mois dernier. En outre en rentrant de Porto-Rico, mardi, j'en ai trouvé un nombre plus considérable qui m'attendaient : entre autres toutes celles arrivées à Coban peu après mon départ et réexpédiées par l'ami Léger.

Celles là ont trois mois de date, mais complètent la série. Sauf ce petit retard, qui n'a pas eu d'inconvénients et provient de ma faute, des deux côtés, en Europe et en Amérique, nous pouvons voter des remerciements à l'administration postale. Contrairement à la rumeur générale, les employés des postes ont toujours été très complaisants, gratis, ce qui est plus ou moins extraordinaire, en pays Espagnol principalement.

Cette richesse de nouvelles m'a causé un travail considérable, que l'arrivage d'aujourd'hui va encore compliquer. Toutes ces missives sont si aimables, si pleines d'intérêt, que je me reprocherais de les laisser sans réponse. Dans quelques jours, à New-York, nouvelle mine de souvenirs et de nouvelles à exploiter.

Un tel nombre de documents à parcourir exige un peu de méthode. J'ai grand soin, après un rapide coup d'œil, de laisser intactes les enveloppes avec leur contenu respectif; puis, par ordre chronologique, je lis ces lettres, les relis, les tourne, les apprend par cœur à

déjeuner et à dîner. C'est la période de rumination. A la première lecture, par contre, je suis l'ordre inverse et j'ouvre d'abord le pli le plus récent. En tous cas, je fais à mon bien cher frère Emile l'honneur de le réserver pour la fin. Les caractères que trace sa plume sont d'un dessin si varié, si plein de la fantaisie la plus originale et la plus imprévue, qu'une attention un peu suivie est parfois requise, toujours utile, pour en faire une interprétation exacte. Quelquefois, une oasis. C'est un trait d'*humour*, qui couve et qui éclate. A mesure que le point de l'explosion finale approche, l'écriture s'épanouit, comme le faisait en traçant ces caractères, la joyeuse et franche figure de l'écrivain. Puis, soudain, le trait rayonne et flamboie, buriné non plus en pattes de mouches mais en griffes de hannetons. Immédiatement après, l'obscurité reprend son empire.

Quel trésor que certaines de ces pages pour une Académie des inscriptions!

(*A suivre.*)

ALB. SOLVYNS.





M. LION.⁽¹⁾

NOTICE BIOGRAPHIQUE.



Le nom de M. Victor Lion se rattache à mes plus vieux souvenirs. Il avait été le compagnon d'études et l'ami de mon père et de mes oncles; il avait connu mon grand-père; il était pour ainsi dire de ma famille et les traditions lui en étaient chères comme à l'un de nous.

Naturellement, j'ai beaucoup entendu parler de lui, depuis ma première enfance; et jamais, que je m'en souvienne, on n'en a dit de mal devant moi. Mais on répétait souvent, même en son absence, ce qu'on ne se faisait guère faute de lui dire à lui-même : « cet excellent Victor est un grand original. » Et c'était parfaitement vrai. Jugez en.

Au sortir de l'Université, M. Victor Lion s'inscrivit au barreau de Dinant. Sa première cause fit sensation. Il y avait alors, dans la petite ville, un de ces procès auxquels s'intéresse l'opinion publique; je ne vous en dirai pas les détails; il nous suffit de savoir ce dont tout le monde était d'accord : c'était le pot de terre plaidant contre le pot de fer.

(1) Lue dans la séance du 17 février de la *Société d'économie sociale*, dont M. Lion était membre fondateur.

Naturellement, le pot de fer avait pris pour conseil un avocat de renom, un homme riche, puissant et redouté, qui depuis fut sénateur dans une autre province. M. Lion sollicita l'honneur, peu disputé, de défendre le pot de terre.

Il avait étudié sa cause avec cet acharnement au travail et cette faculté de s'absorber dans une seule pensée qui fut toujours un des traits de son caractère. Il mettait, dans son argumentation serrée, cette logique inflexible qu'il porta quelquefois jusqu'à l'excès dans la pratique de la vie. Mais ceux qui ne l'ont connu que dans sa vieillesse ne peuvent se figurer l'ardeur et l'émotion de sa parole.

Ce premier plaidoyer fut une victoire d'autant plus éclatante qu'elle semblait invraisemblable et qu'elle était absolument imprévue.

« M. Lion n'a pas battu son adversaire, » m'écrivit un de ses contemporains, « il l'a écrasé, aux applaudissements enthousiastes d'une foule qui remplissait tout le prétoire. »

« Il est certain, » dit un autre témoin de cette scène, « il est certain, pour tous ceux qui l'ont entendu ce jour-là, qu'il aurait pu jouer un rôle important dans une assemblée délibérante. Il avait en lui l'étoffe d'un orateur et son début au barreau fut un véritable triomphe. »

Peu de temps après, le ministre de la justice, par une démarche tout-à-fait spontanée, offrit au jeune avocat les fonctions de substitut du procureur du roi devant le tribunal de Dinant. M. Lion refusa cette offre; et comme on s'étonnait de ce refus : « Je ne suis pas capable de remplir cet emploi, dit-il; je suis trop jeune et je manque absolument des qualités et de l'expérience nécessaires. »

L'ami qui reçut de lui cette confiance lui conseilla de la garder secrète, attendu que, pour le vulgaire, quand la modestie n'est pas une habileté, ce n'est qu'une sottise.

Le public s'imagina que M. Lion renonçait à la magistrature pour se réserver à la carrière du barreau. Il n'en était rien. M. Lion se contenta d'une seule victoire et ne reparut plus sur le champ de bataille judiciaire.

Ce fut une détermination bien formelle et méditée. M. Lion, dans toute sa carrière, n'a rien livré au caprice, rien abandonné au hasard : un de ceux qui ont eu de sa vie la connaissance la plus intime et la plus complète me dit : « ses moindres résolutions étaient « pesées, *épluchées* à l'excès. » Je n'oserais dire que ces résolutions aient toujours été sages ; mais elles n'ont jamais été prises sans réflexion.

Quand je cherche les motifs qui ont éloigné de la magistrature et du barreau cet homme qui fut toujours un travailleur, je n'en puis trouver qu'un seul, et le voici :

Les difformités morales produisaient sur lui la même impression que la vue d'une limace ou d'un crapaud sur certaines organisations nerveuses : il en détournait les yeux. Il avait besoin de trouver l'humanité noble et belle. Il ne lui suffisait pas d'aimer les hommes ; il voulait absolument les admirer. Il mettait à chercher dans son prochain des talents et des vertus la même ardeur que beaucoup de gens mettent à lui trouver des défauts et des ridicules. Ce ne sont point assurément les dispositions les plus utiles pour diriger une enquête criminelle ou pour déjouer les ruses de la mauvaise foi.

Il avait donc raison, je pense, de ne se croire fait ni pour la magistrature, ni pour le barreau.

M. Lion se mit alors à s'occuper d'industrie; il fut membre fondateur d'une société pour exploiter des carrières.

Il serait difficile de préciser quelle fut sa part d'influence dans la direction de cette entreprise. Ce que je sais, c'est qu'il en expliquait les procédés techniques, lorsqu'on le lui demandait, d'une façon très intéressante et très claire.



Dès sa première jeunesse, M. Lion s'était passionné pour les études sociales. « Il a passé sa vie tout « entière, dit un de ses vieux amis, d'une tendance « d'esprit tant soit peu sceptique, il a passé sa vie tout « entière à chercher la pierre philosophale de l'amélioration de notre espèce. »

Devenu, comme tant d'autres, incrédule à l'université, par ignorance, il avait été séduit par les théories audacieuses des réformateurs en vogue. Presque tous les hommes de la génération d'avant 1830 ont plus ou moins subi l'atteinte de cette contagion, si bien décrite par M. Thureau-Dangin. Mais la maladie ne fut pas longue. M. Lion, bientôt mis en défiance des nouveaux évangiles par le caractère de leurs apôtres, examina de près ces tentatives pour fonder le bonheur des sociétés sur les appétits. La bassesse de telles doctrines, plus encore que leur folie, le ramena vers les idées chrétiennes.

Il avait compris que nous ne pouvons être sauvés d'un retour à la barbarie que par un seul rédempteur; mais il ne pouvait ressaisir la foi de son enfance, alors qu'il croyait « sans savoir pourquoi » comme il disait lui même. Avec une simplicité bien rare, il alla trouver

le curé de sa paroisse, lui demanda conseil, et fit, sous sa direction, ce qu'il n'avait jamais fait et ce qu'on ne faisait guère au temps de sa jeunesse : une étude approfondie et méthodique de la religion. C'était ainsi qu'il redevint chrétien.

On comprend que les livres de M. Leplay furent une sorte de révélation pour lui. Je ne sais pas quand commença leur correspondance; mais je les trouve en relations suivies dès 1870. Pendant la guerre, M. Lion offrit à M. Leplay un asile dans sa maison. Cette offre, qui ne put être acceptée, était faite avec une aimante et touchante simplicité.

M. Lion fut le premier fondateur, en Belgique, des unions de la paix sociale. Voici que lui écrivait M. Leplay, le 23 février 1872 :

« Votre zèle infatigable a porté ses fruits. Je lui dois
« d'excellents rapports avec M. le comte de Bousies.
« Ces rapports commencent précisément à l'époque où
« nous fondons ici les Sociétés nouvelles que nous
« nommons, sauf modification, l'union de la paix
« sociale. »

M. Leplay rend compte ensuite de certaines relations établies directement entre ses amis de France et ses premiers disciples dans notre pays; puis il ajoute :
« j'ai le devoir de ne rien faire en Belgique sans vous
« communiquer mes démarches. C'est ce devoir qui
« m'impose la présente lettre et l'envoi de ses annexes. »

Dès lors, M. Lion parlait à son illustre ami de son « idée favorite ». Il s'agit de l'organisation de la presse.

Je lis dans une autre lettre, du 5 avril 1872 :

« Le jour même où je recevais votre manuscrit,
« je l'ai lu avec grand intérêt. Sous cette nouvelle forme,
« le travail est à l'abri de toute critique. Malgré une

« double lecture à haute voix, nous n'avons pas trouvé
« un mot à y changer.

« Je me méfie de tout éloge aussi complet sur mes
« propres œuvres. J'ai donc voulu avoir, sur ce travail,
« l'opinion de plusieurs hommes d'un jugement sûr. Je
« n'ai pas réussi à leur faire lire la chose aussi vite que
« je le désirais et l'un d'eux m'a désespéré par sa lenteur...

« Trois lecteurs sont unanimes à déclarer que la
« conclusion est absolument inattaquable dans son point
« de départ et dans ses déductions.

« Je vous envoie ci-joint votre manuscrit que j'ai
« fait reprendre chez un quatrième lecteur. Ce dernier
« déclare à mon envoyé qu'il approuve la partie qu'il a
« lue. »

Ces citations sont un peu longues; mais j'aime de
montrer quelle attention, quels soins et quelle conscience
M. Leplay portait dans l'examen des projets de son
ami.

« Je ne crois pas, continue-t-il, qu'un homme
« raisonnable puisse faire objection à ce projet, qui
« peut d'ailleurs aboutir à une conclusion opposée à
« la vôtre. Le plus difficile serait désarmé par une
« attitude aussi libérale. »

En effet, après avoir exposé ses idées, M. Lion
proposait simplement d'instituer une *société d'études*
pour examiner les lois sur la presse et chercher à les
améliorer, sans aucun système préconçu.



M. Leplay demandait volontiers conseil à M. Lion.
Sa confiance et son amitié pour lui grandissaient de
jour en jour. Ses lettres en portent la preuve à chaque
page. Je cite au hasard : « Je m'attendais à recevoir

« vos judicieuses observations... Je n'ai rien reçu de vous. Il n'y a pas de mal, si vous trouvez mes idées « bonnes et si vous êtes bien portant » (1). — J'ai « fait de grands efforts pour entrer dans vos vues... « Il me semble que j'ai atteint le but dans l'introduction placée en tête de l'annuaire... (2) — Vous êtes « un modèle de persévérance. Je ne saurais trop vous « dire combien j'ai d'estime et d'amitié pour vous » (3).

Cette correspondance comprend douze années. Les lettres sont très nombreuses. Par une réserve que je ne puis qu'approuver, la famille de M. Lion ne me les a point montrées toutes; et même dans celles que je connais, plusieurs ont un caractère tout-à-fait confidentiel.

La dernière de ces lettres est datée du 26 mars 1882, — dix jours avant la mort de M. Leplay.



Nul n'est prophète en son pays. Dans l'entourage de M. Lion, et sur ce point je dois faire moi-même un *mea culpa*, souvent on parlait de lui, en souriant, comme d'un utopiste. Les gens positifs et pratiques le trouvaient naïf. S'en était-il plaint à son ami? Je ne sais; mais il me semble que M. Leplay le console. « Vous ne craignez pas, lui dit-il, vous ne craignez « pas la banale accusation de naïveté. Quelques uns, « avant les terribles événements de 1871, me disaient « aussi que j'étais naïf et peu pratique. Ils tiennent « maintenant un autre langage... »

(1) 18 février 1875.

(2) 15 octobre 1875.

(3) 9 septembre 1875.

Ce n'est pas le moment ni le lieu de parler des idées de M. Lion sur la presse. Bornons-nous à dire, à l'adresse des gens positifs, que M. Leplay les a jugées dignes d'une attention sérieuse et les a discutées longuement. Rappelons-nous aussi que les précurseurs qui portaient en eux les germes de l'avenir ont presque tous été des utopistes aux yeux des hommes de leur temps.

Convenons cependant qu'un de ceux qui se défiaient le plus du sens pratique de M. Lion, c'était M. Lion lui-même. A force d'entendre répéter par ses amis qu'il était un rêveur, il avait fini par en croire quelque chose. Le fait est qu'il a poussé le désintéressement jusqu'à s'oublier lui-même; le dévouement jusqu'à l'abnégation, la sincérité, oh! la sincérité, j'oserai presque dire jusqu'à l'héroïsme. Il pensait de ses amis le moins de mal qu'il pouvait; et le peu de mal qu'il en pensait, bien à contre-cœur, il ne le disait à personne, si ce n'est à eux-mêmes, en confidence, pour leur bien.

Notez que cela lui était pénible, et que, surtout après plus d'une expérience douloureuse, il ne le faisait pas sans un véritable effort.

Mais — « si je ne le lui dis pas, qui le lui dira? » — Telle était sa raison, qui lui semblait sans réplique. Je lui dois, pour mon compte, quelques unes des vérités les plus désagréables qu'il m'ait été donné d'entendre en ma vie. Je n'en ai pas profité comme je l'aurais dû. Cependant elles ne m'ont pas été inutiles. Dieu l'en récompense!



M. Lion travaillait donc à l'amélioration de notre espèce, dans la vie publique aussi bien que dans la vie privée. A ce métier, il n'était devenu ni millionnaire,

ni populaire. Force lui était pourtant de reconnaître qu'il avait réussi dans plusieurs de ses entreprises, et les plus importantes à ses yeux. Il s'en étonnait lui même, et s'en donnait une explication chrétienne autant que modeste :

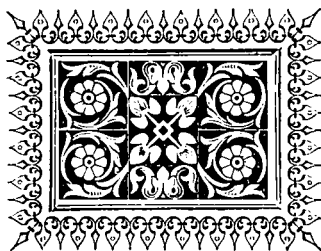
« Lorsque, disait-il, un homme simple et droit, « s'attachant à ce qu'il croit utile, juste, et selon les « desseins de la Providence, manque de sens pratique et « d'habileté, le bon Dieu se charge souvent d'être habile « et pratique à sa place. »

Au nombre des tâches que Dieu lui avait confiées, et qu'il confie à chacun de nous, il en est une, chère entre toutes à M. Leplay, — celle du père de famille, — que M. Lion avait accomplie d'une façon vraiment heureuse et complète.

Et cependant, dans l'accomplissement de cette tâche, le collaborateur le plus précieux, on pourrait souvent dire le plus nécessaire, lui avait manqué. M. Lion était resté veuf très jeune.

L'été dernier, je dînais à la même table que lui, dans la maison de son gendre, à Dinant. Nous étions vingt et un; ma famille avait fourni cinq convives; le reste était la sienne. *Corona senum, filii filiorum*. En voyant ce vieillard, au cœur si jeune encore, entouré de la foule des siens, pleins de respect et de tendresse pour lui, toujours attentifs à deviner ses moindres désirs, ce qui n'était pas facile, car il mettait son étude à les cacher pour s'accommoder aux désirs des autres; en voyant, disais-je, autour d'un aïeul aimé, vénéré, béni, cette famille florissante, une, vraiment et généreusement chrétienne, je me disais : l'homme qui laissera sur la terre de tels descendants, n'eut-il rien fait d'autre pour la « réforme sociale » et la régénération de l'humanité, ne se présentera pas devant Dieu les mains vides!

LÉON DE MONGE.





LES VACANCES D'UN NOTAIRE,

AU CAP NORD!

SOUVENIRS DE VOYAGE.

(Suite de la page 135.)

14 juin. — *Le Krokkleven*, — *Les Chutes d'Honetös*,
— *Le Randsfjord*, — *Odnäs*.



E *Krokkleven* est un rocher boisé de mélèzes, et s'élevant à 1500 pieds anglais au-dessus du lac.

Son sommet est de porphyre rouge tandis que sa partie moyenne est du roc d'un gris sombre ; ses assises de pierres sablonneuses ont une éclatante blancheur.

Il paraît que cette disposition intrigue beaucoup les géologues : nous nous bornons à l'admirer et nous commençons l'ascension à 5 1/2 heures du matin, prévenant le soleil qui menace d'être brûlant.

Dès le début de notre escalade sous les frais ombrages des sapins, nous sommes témoins d'un superbe réveil de la nature. Les oiseaux gazouillent, les uns se jouant dans la poussière, les autres faisant leur toilette sous les filets de cristal qui s'échappent de mille fissures. Un aigle plane à de grandes hauteurs au-dessus de nous, cherchant de l'œil le gibier qu'il veut s'offrir à son premier repas. Un chien de chasse donne de la voix dans les broussailles, s'en allant seul à la curée.

Le chemin poudreux serpente entre deux montagnes coupées par un torrent qui gronde à nos côtés. Les pins alpestres projettent leurs grandes ombres sur nos têtes et forment çà et là de leurs bras entrelacés des berceaux naturels, charmants réduits où le voyageur hâletant respire avec ivresse leurs balsamiques émanations. Les ruisseaux se précipitent partout en cascades et jettent la dentelle blanche de leur écume sur la mousse verte des rochers.

Nous n'atteignons le sommet du Krokkleven, où se trouve le *Banc du Roi Ring*, qu'au bout d'une heure de marche assez pénible à certains endroits. Mais on oublie les fatigues à l'aspect grandiose du Thirifjord qui ne cache plus, comme au voyageur dans la plaine, ses gracieux circuits entre les côtes noires tranchant sur les glaciers bleuâtres du Gausta et les pics blancs des montagnes du Télémark qui se dessinent au second plan.

Ce coup d'œil est considéré à juste titre comme un des plus ravissants de la Norwège.



Il nous en coûte de nous arracher à ce magnifique spectacle.

Nous changeons de route pour la descente, désireux d'explorer les flancs du *Ringerike* (1) et de parcourir le *sentier de S^t Olaf*.

C'est par là que ce Roi chevauchait souvent dans la montagne jusqu'à la *fontaine de Rethellerne* où il mettait pied à terre pour se reposer et prier.

(1) Versant du *Krokkleven* faisant face à Sundvolden. Le *Ringerike* (le Royaume de Ring) proprement dit, comprend tout le pays plat, depuis Sandviken jusqu'au Randsfjord, et du Valdersdal jusqu'au Hallingsdal. C'est une contrée fertile et bien cultivée; elle est très visitée en été par les habitants de Christiania.

La source jaillit abondamment du roc vif par un large trou de forme cylindrique à fleur de terre; — tout à côté est un cercle usé dans la pierre par le sceau dont le saint monarque se servait pour abreuver son cheval.

La légende dit que dans ses pérégrinations équestres à travers la forêt, le Saint était toujours suivi de loin par une bonne Fée éprise de lui. Elle était belle et pure, ajoute la fable, et jamais pied plus léger n'effleura la mousse de la montagne.

La Fée est depuis longtemps morte de vieillesse, mais la fontaine existe toujours et nous avons pu constater à notre plus grande satisfaction, que St-Olaf n'avait pas tort de venir se désaltérer à ses ondes délicieuses même par un soleil moins torride que celui qui nous desséchait le gosier.



A notre retour à la ferme nous trouvons la voiture attelée : il fallait nous presser d'arriver à Honefös pour voir les Chutes avant le départ du train pour le Randsfjord.

Nous traversons le long pont de pierre jeté au-dessus du *Kroksund* reliant le Steensfjord au Thirifjord.

Notre cocher nous désigna au loin dans la vallée un endroit appelé *Steen*, qu'il nous dit avoir été habité par la mère de St-Olaf.

Le Saint y fit élever une église à la mémoire de sa mère.

Cette œuvre pie n'eût pas l'heur de plaire à la géante *Gjöger* qui habitait le versant opposé du fjord.

Elle engagea avec St-Olaf le pari de jeter un pont

sur le fjord, avant qu'il eût fini de bâtir son église. Mais elle entendit tinter les cloches du sanctuaire bien avant que son pont n'eût atteint le milieu du lac. Furieuse elle démolit son ouvrage et en lança les moellons pardessus le fjord vers le temple catholique. Les pierres faisant défaut, dans le paroxysme de la fureur, elle s'arracha une jambe et la jeta également vers la tour de l'église.

Cette fois, la légèreté du projectile lui fit dépasser le but, et la jambe lancée par un bras de géant, alla s'enfoncer profondément dans la terre : elle y creusa un énorme trou, qui existe encore, et d'où s'exhale une odeur pestilentielle.



Nous arrivons devant les Chutes à 10 1/2 heures du matin.

Honefös est une petite localité très-coquette.

Sise au confluent de la *Bægna* qui se jette impétueusement dans le *Randelven*, elle doit à ses puissantes cascades, utilisées comme force motrice par de nombreuses scieries, d'être devenue le centre d'un grand commerce de bois.

Le train pour le Randsfjord est un nouvel objet de curiosité.

Ce chemin de fer est un bijou : ses rails étroits et très rapprochés, supportent de petites voitures de seconde et de troisième classe trainées par une machine toute mignonne. Mais l'exiguïté du matériel n'exclut pas le confort : les secondes, capitonnées de velours rouge, sont même munies d'un appareil qui laisse entrer dans le compartiment l'air chaud ou froid, au gré du voyageur.

La route d'Honefös au Randsfjord longe tout le

temps la Bøegna roulant ses eaux de cascades en cascades.



Nous l'approchons du lac.

Le joli vapeur *Oscar II* chauffe à côté de la gare du chemin de fer qui sert d'embarcadère.

On attendait les voyageurs de Drammen pour servir le dîner à bord.

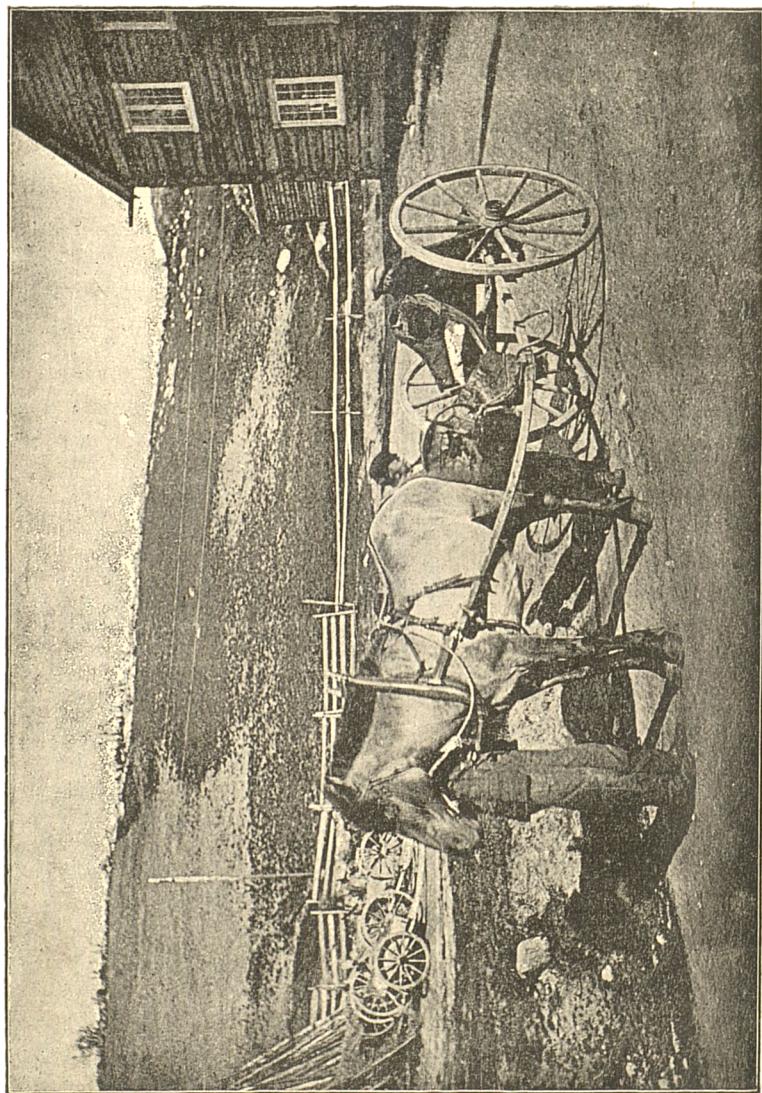
Menu court mais bon : Consommé aux œufs, truite saumonée et gélinottes rôties, en plus les plats doux et les confitures obligées dans les pays du Nord. En Norwège plus de Smörgäsbord ni de liqueurs avant les repas, comme en Suède.

Le lac ou fjord de *Rands* est ravissant. Au point de vue de l'étendue c'est le second lac de la Norwège, le premier est le Mjösen que nous rejoindrons demain à Gjøvik. Très-long et très-étroit, ce fjord a parfois l'air d'un fleuve encaissé dans les montagnes dont quelques-unes atteignent 2000 pieds de hauteur. Le lac lui-même est situé à 420 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ses bords sont tantôt à pic, tantôt ils viennent en pente douce se perdre dans les eaux bleues.

Quelques versants sont arides, d'autres sont entièrement boisés, d'autres enfin sont cultivés et très habités. Rien de plus joli que ces petits villages étalant dans un cadre de verdure sous un gai rayon de soleil, leurs clochers et leurs châlets peints en rouge vif bordé de blanc.



A 6 heures du soir nous abordons à *Odnäs* au fond du fjord.



CARRIOLE D'ODNAS.

Nous nous installons dans la ferme-Hôtel de l'endroit, grand relai postal que l'on peut citer pour son luxe d'ordre et de propreté, comme le modèle des établissements de ce genre.

Nous avons visité avec grand intérêt ses étables construites en bois à quelques pieds au-dessus du sol, où sont parquées en boxes, sans litière, les belles petites vaches du pays. Ces boxes, plus élevés que le plancher, n'ont que la profondeur absolument nécessaire pour porter la bête, de manière que ses excréments tombent dans une rigole qui les conduit directement au fumier, sous l'étable. Ce moyen ingénieux permet aux fermiers de tenir leurs étables dans un état de propreté exemplaire.

Vers 8 heures la cloche nous appelle dans la salle commune. Le souper, composé d'œufs mollets, de poisson frit, de viandes froides et de thé, est présidé par l'aïeule entourée de nombreux enfants et petits-enfants.

Tout respirait un air patriarcal dans cette ferme d'Odnäs.



15 juin. — *Gjøvik*, -- le *Mjösenfjord*, — *Lillehammer*.

Nous avons brûlé ce matin en carriole les 38 kilomètres qui séparent Odnäs de *Gjøvik*.

La *carriole* est une espèce de sabot perché sur deux grandes roues à essieu solide, sans ressorts. Pour trouver un soutien, le voyageur doit étendre les jambes et appuyer les pieds sur deux étriers fixés à droite et à gauche sous le garde-boue. Derrière le sabot, au bout des brancards, en général très longs et très flexibles, une planchette supporte la valise amarrée au moyen de courroies solidement serrées. Sur le bagage se perche,

comme il le peut, le gamin chargé de ramener la voiture au relais du départ.

Les chevaux sont petits mais fortement membrés. Ils ont généralement la robe havane claire, avec crinière et queue noires, reliées dans le dos par une raie de la même couleur.

Ces poneys sont d'une nature extrêmement vaillante, rien ne les arrête : ils montent et descendent les chemins les plus escarpés, et après une course folle, en moyenne de 14 kilomètres, par un soleil brûlant, à travers des nuages de poussière, ils ne soufflent pas plus qu'au sortir de l'écurie et n'ont pas un poil mouillé.



Le *Kong-Oscar*, joli vapeur à aubes, nous promène sur le *Mjösen* qui n'est pas un « fjord » mais un « *Indsjö* (lac) », le plus grand de la Norvège. Il s'étend depuis *Minne* jusqu'à Lillehammer sur une longueur de 13 milles géographiques : sa plus grande largeur est de 2 milles. Profond à certains endroits de 450 mètres, il est à 120 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa partie-Nord, appelée « *Furnäsffjord* » se bifurque pour embrasser l'île pittoresque d'*Helgö*.

Nous débarquons à *Lillehammer* vers 7 heures du soir à l'*Hôtel Victoria*, très recommandable.

Une heure plus tard nous entreprenons l'ascension de la montagne de la *Mesna* célèbre par ses cascades.

Après deux heures d'une escalade très-fatigante entre les mélèzes, la basse futaie et les ronces, sur le roc vif et fendillé, nous arrivons au *Kulm* et un magnifique spectacle se déroule sous nos yeux.

La rivière la *Mesna* dévalle par trois grandes chutes dans une plaine hérissée de petits rochers boisés

où elle forme une infinité de cascates qui franchissent à leur tour, en nappe uniforme, un mur de granit qu'on appelle ici le *Niagara*. Toute la masse d'eau se réunit devant cette barrière dans une énorme vasque et s'échappe en bouillonnant par une issue unique pour atteindre en trois bonds gigantesques, à travers une gorge sauvage, le niveau du Mjösenfjord.



16 juin. — *Le Gudbrandsdal*.

A cinq heures du matin les petits chevaux de nos carrioles piaffaient dans la cour de l'hôtel. Nous ne pouvions pas les laisser s'impatienter longtemps : nous avons pour atteindre *Veblungnæs* 279 kilomètres à franchir et les vallées de Gudbrandsdal et de Romsdal, dont on dit merveille, à traverser.

La journée s'annonce bien et nous pouvons espérer qu'un rayon de soleil éclairera pour nous les domaines des Gnômes et des Walkyries!



En quittant Lillehammer la route descend vers la *Jöra*, un torrent qui prend sa source dans les montagnes neigeuses du *Gausdal*, dont nous apercevons dans le lointain les cîmes élevées. Elle se jette dans le *Laugen* que nous ne quitterons pas de longtemps.

Jusqu'au premier relai de *Fossegaard* (1) le pays

(1) Désirant être utile aux touristes qui pourraient nous lire avant de s'engager dans les vallées de *Gudbrandsdal* et de *Romsdal*, nous donnerons à la fin de ce récit le tableau des distances entre les divers relais de Lillehammer à *Veblungnæs*, avec le tarif officiel en regard.

est relativement plat : l'entrée du Gudbrandsdal est large et bien cultivée. Plusieurs routes y aboutissent, venant des *Valders* et amènent un grand mouvement de négoce.

Nous sommes en plein district de *Lom*.

Par une chaude saison les récoltes y sont assez abondantes pour subvenir aux besoins de la contrée pendant deux ou trois ans. Le cultivateur ne s'y soucie pas de la pluie; il lui substitue un système d'irrigation artificielle très-ingénieux; — de là le dicton populaire « pourvu que Dieu nous accorde le soleil nous nous chargeons de la pluie. »

Les habitants de ce jardin du Gudbrandsdal jouissent donc d'une richesse relative qui a donné chez eux naissance à un esprit de caste très-aristocratique. Quoique moins civilisés que leurs voisins, ils les toisent du haut de leur grandeur alors qu'en échange de céréales indispensables les habitants de *Lesje* leur apportent du poisson, du sel et du fer, — ceux de *Vaage* des marmites et des pierres réfractaires, — ceux de *Faaberg* des traîneaux, des boutons et des clochettes.

Dans ce district, comme dans tout le centre de la Norwège, on cultive principalement l'avoine. On y mêle le plus souvent l'orge, et le produit de ce semis prend le nom de *Blandkorn* que les indigènes consomment, soit sous la forme de pain bis, soit en simple bouillie « *Havrebygder* » ressemblant beaucoup au *porith* écossais.

Ce fut le chancelier *Audun Huggleikssøn* qui le premier, à la fin du XII^e siècle, donna l'avoine à ses chevaux et le peuple alors trouva cette manière d'agir si extraordinaire qu'il donna à cette céréale le nom de « *Hestekorne* » (blé pour chevaux).

Dans la partie septentrionale du pays où l'avoine

ne mûrit jamais, on la sème comme plante fourragère.

A Fossegaard la montée s'accroît à travers les forêts de pins. Le Laugen y produit la belle chûte de *Hunner*. Les montagnes semblent grandir à chaque pas : elles deviennent imposantes. Nous traversons un ravin au fond duquel la rivière se fraie un passage à travers les rochers.

Nous dépassons *Holmen* et *Trötten* où la *Moxen* et plus loin la *Tromsa* viennent grossir le Laugen du tribut de leurs eaux et lui donner l'aspect d'un grand lac, réputé pour ses bonnes truites.

A partir de *Kirkenstuen* les rives s'escarpent de plus en plus. La route jusqu'à *Skaggestad*, où elle atteint l'extrémité du lac, est creusée dans les flancs des rochers. La rivière rentre dans son lit et dévalle en mugissant.

Au loin, dominant d'autres monts chauves et rugueux, se dresse le sommet neigeux du *Gausdal*, étincelant et fier dans la lumière du soleil couchant, comme celui de la *Jungfrau* à Interlaken.

Nous suivons les méandres du Laugen qui passe devant *Hundtorp* et *Steig*, jusqu'à l'église octogone de *fron*. Là nous quittons ses bords pour atteindre le relai de *Listad* où nous devons passer la nuit.

Nous avons fait en carriole 74 kilomètres, par un vent du Nord piquant, mais nous avons traversé un pays si merveilleux et dont les plus belles vallées de Suisse peuvent à peine donner une idée, que nous ne songeons pas à nous plaindre de la fatigue et du froid. Un bon gîte et un bon souper, dont le plat consistant est un lièvre préparé au lait et aux oignons, nous attendent dans l'excellente ferme de *Listad*.

(A suivre.)

PAUL RAEPSAET.





BIBLIOGRAPHIE.



L'abbé Hetsch par l'auteur des *Derniers jours de Monsieur Dupanloup*. — Paris. lib. Poussielgue frères, 1886. — Deuxième édition. — En vente à Louvain chez P. Desbarax, lib., rue de Namur.

LE livre n'est point une œuvre de polémique, destinée à raviver un débat irritant entre des hommes également attachés à l'Eglise, mais combattant sous divers drapeaux. L'auteur a évité avec soin toute allusion désobligeante, toute discussion, toute attaque; aussi est-ce sans arrière-pensée que nous souhaitons à cette seconde édition le succès de son aînée.

La vie de l'abbé Hetsch est avant tout l'histoire d'une âme; les événements extérieurs n'y occupent que le second plan, mais l'esprit et le cœur du philosophe et du savant d'abord, du prêtre ensuite sont étudiés avec une grande finesse de touche et peints avec un remarquable coloris de style.

L'ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur nous montre le jeune Hetsch, protestant et disciple de Strauss, tourmenté par la soif de l'*Unité* dont il cherche la réalisation dans toutes les sciences humaines et conduit par cette idée au seuil de la religion catholique. Dans la seconde nous apparaît le prêtre et le collaborateur de Monseigneur Dupanloup dans l'œuvre si importante et si difficile de l'éducation de la jeunesse. Chargé de la direction du collège de *La Chapelle*, l'abbé Hetsch sut se montrer tour à tour père bienveillant, maître plein de fermeté, professeur d'une science profonde. « L'œuvre de l'éducation, dit-il lui-même dans son journal intime, où l'auteur a si judicieusement puisé, c'est de développer les trois facultés de l'âme dans le vrai, dans le beau, dans le bien; trois choses qui, lorsqu'elles s'élèvent jusqu'à l'infini, n'ont plus qu'un nom : Dieu. » Tels étaient ses principes, tel fut toujours son programme.

Nous n'examinerons pas la vie intérieure de l'abbé Hetsch, si féconde en lutttes ardentés pour le bien, en courageux détachement de toutes les choses d'ici-bas. Pour faire comprendre la beauté de cette âme, il faudrait beaucoup citer, et l'espace nous manque.

Toute sa vie, depuis sa conversion, l'abbé Hetsch travailla à rassembler les matériaux d'une nouvelle apologétique catholique; approuvé par le cardinal Franzelin, encouragé par Pie IX, il s'était courageusement mis à l'œuvre, mais la mort vint trop tôt briser la plume dans sa main. Le plan de cette apologétique, inséré en appendice, fait désirer qu'un jour il soit repris et entièrement réalisé : *exoriare aliquis*.

Ajoutons pour terminer que M^{gneur} Perraud, évêque d'Autun et membre de l'Académie Française, a bien voulu écrire pour le livre que nous présentons à nos lecteurs une longue et élogieuse introduction. Cette recommandation n'exige pas de plus longs commentaires.

E. D.



Il est rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire est envoyé au Magasin littéraire.



Onze Heer Jezus-Christ en het Heilig Land, merkwaardige bijzonderheden nopens het leven van Christus en de heilige plaatsen, naar het werk van Kanunnik DUBOIS, door A. VAN LOO, groot boekdeel, in-8°, met 370 bladzijden, prijs : fr. 2,00, franco per post, 2,25.

Il existe de nombreuses biographies du Sauveur, il existe de beaux et grands ouvrages sur la Terre-Sainte, il existe bon nombre de traités spéciaux sur telle ou telle question se rattachant à la vie terrestre du Fils de Dieu, mais peu de personnes peuvent dépenser les sommes parfois très fortes que coûtent ces livres pour la plupart édités avec luxe. M. le chanoine Dubois dans son ouvrage, a résumé un grand nombre de volumes et donne en substance les résultats des travaux de tant de doctes catholiques qui dans ces derniers temps ont étudié la Palestine et les Lieux-Saints.

La partie *biographique* renferme à grands traits la vie de N.-S.; la partie *géographique* donne tous les détails les plus minutieux sur la Terre-Sainte ancienne et moderne; la partie *topographique* contient la description et l'état actuel des lieux sanctifiés par la présence de J.-C.; la partie *historique* nous apprend des particularités intéressantes et peu connues sur les personnages marquants contemporains de N.-S. et sur les événements auxquels ils sont mêlés; la partie *archéologique* traite des coutumes, des usages, des habitations, des meubles, des habillements, des instruments de la Passion, etc., etc.

On pourra juger par cet aperçu que cet ouvrage est appelé à rendre beaucoup de services aux prêtres, aux instituteurs catholiques, aux parents chrétiens, et qu'il fournira en même temps une lecture aussi agréable qu'utile, aussi attrayante qu'instructive.

Le même ouvrage en français fr. 1,80, franco par la poste fr. 2,00.



Pour paraître prochainement : LA CHARITÉ EN ACTIONS par un ami du pauvre et de celui qui souffre, avec une lettre de recommandation de M^{sr} Mermillod. Edité par la librairie S^t Paul à Bruxelles. Dépôt : S. Leliaert, A. Siffer et C^{ie} à Gand. Prix fr. 3,00, franco par la poste 3,30.

Voici la lettre de M^{sr} Mermillod :

MONSIEUR,

Je vous félicite de l'heureuse pensée que vous avez eue de publier une seconde édition de votre travail : *La charité en action*. Le succès que vous avez déjà obtenu est un présage de celui qui est réservé à votre nouveau volume; vos études l'ont rendu plus complet.

Ce tableau des œuvres charitables est tout à la fois une apologie de l'Eglise qui les inspire et un salubre enseignement qui excite les âmes au service de tous les souffrants.

Notre siècle, disait Pie IX, ne croit plus qu'à la charité; c'est pourquoi votre livre révélera la vérité à travers les manifestations du dévouement catholique.

Ce n'est pas une simple statistique que vous offrez, mais vous présentez avec intérêt le récit animé et consolant des associations qui sont l'honneur de notre Foi et l'appui de tous les déshérités.

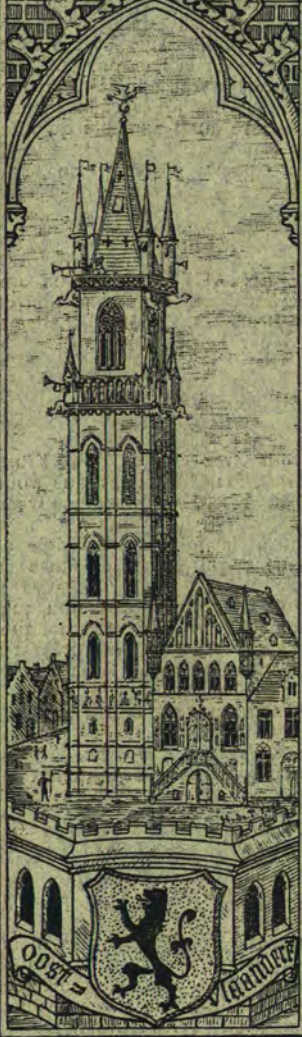
Recevez, Monsieur, avec mes bénédictions, l'assurance de mes sentiments reconnaissants et dévoués en N. S.

† GASPAR, *Évêque d'Hebron*,
Vicaire apostolique de Genève.



Le bonheur du ciel, par F. J. BOUDREAU S. J., traduit de l'anglais par L. KRUYFHOOF S. J. fr. 2,00

« Voici un des plus beaux livres qui nous soient tombés sous la main. Bien qu'ouvrage ascétique, aussi sûr dans sa doctrine que rigoureux dans sa logique, il charme surtout par l'élégance du style, par l'heureux choix des exemples et des comparaisons. Le lecteur le moins habitué aux livres de piété y trouvera ses délices. »
Wilmington (Del.) Advertiser.



Het Belfort

Tijdschrift

toegewijd aan

Letteren, Wetenschap

en

Kunst



Gent

S. Teliaert, A. Siffer & Co
Hoogpoort, 52.

1886

LE MAGASIN

LITTÉRAIRE

ET SCIENTIFIQUE



GAND

Typogr. S. Leliaert, A. Siffer et Cie

RUE HAUT-PORT, 52

1886

L'ÉVANGILE DE L'ENFANCE.

On vient d'achever la publication d'un ouvrage que l'on ne saurait trop recommander à tous ceux que préoccupe la parole du divin Maître :

Laissez venir à moi les petits enfants.

C'est *l'Évangile de l'Enfance*, 4 vol. in-18, fr. 2,50, franco par la poste fr. 2,75.

En quatre parties, formant autant de petits volumes séparés, l'auteur, déjà connu et apprécié pour d'autres écrits, composés dans le même but, met dans la bouche d'enfants très intelligents sans doute, mais qui gardent néanmoins toute la simplicité, et je dirai même la naïveté de sentiments et de langage qui font le charme de cet âge.

1° *L'Histoire du beau petit Jésus.*

2° *Le Récit de la Vie publique et des Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

3° *Les scènes principales de sa douloureuse Passion.*

4° *Enfin sa Résurrection glorieuse et son triomphe dans le Ciel.*

C'est bien là *l'Évangile de l'Enfance*, tel que le peuvent désirer ceux qui se vouent par inclination ou par devoir à l'éducation de la plus précieuse et de la plus intéressante portion du troupeau du Seigneur. Ces personnes, en effet, comprennent maintenant plus que jamais, d'un côté, la nécessité de montrer à leurs enfants, sous un vrai jour, comme complément du Catéchisme, la Vie, la Mission et les Œuvres de notre divin Sauveur. Or, d'un autre côté, leur expérience de chaque jour les oblige de s'avouer qu'il est très difficile de mettre à la portée de ces petites intelligences les sublimes vérités du saint Évangile.

S'il est vrai qu'il faille, pour y réussir, un don, une grâce particulière de Dieu, on doit reconnaître que cette grâce a été accordée à l'auteur.

Car, outre *l'exactitude* et le choix *judicieux* des faits, qualités essentielles à un ouvrage de ce genre, ce qui fait de celui-ci et le mérite spécial et le principal attrait, c'est la forme des récits qu'il contient.

C'est un enfant qui raconte, et ce sont d'autres enfants qui, suspendus aux lèvres du narrateur, mêlent à son récit leurs saillies, leurs réflexions, l'expression naïve de leurs sentiments, gardent jusqu'au bout leur caractère et leur petite originalité, et enfin provoquent, par leurs questions et leurs objections, les développements et les éclaircissements dont le lecteur lui-même sent quelquefois pour eux le besoin.

En un mot, l'écrivain disparaît complètement pour laisser la place aux charmants acteurs, qu'il a si bien su mettre en scène.

Ce compte-rendu est bien pâle, et j'en demande pardon à l'auteur. Cependant, je me réjouis dans la pensée qu'il donnera, aux lecteurs nombreux, j'espère, de ce délicieux ouvrage, la satisfaction, rare peut-être, de trouver cette fois l'éloge bien inférieur au mérite.

(Bulletin de l'Œuvre de S^t Fr. de Sales.)

VIENT DE PARAÎTRE.

La charité en action ou prise sur le fait et présentée à l'imitation de tous par un ami du pauvre, et de celui qui souffre. Recueil dédié à Mgr Mer-millod et honoré d'une lettre appréciative et approbative de Mgr de Genève.

L'ouvrage traite entre autres choses du patronage des apprentis, de ceux de St. Jean-Baptiste, de St. Macaire, des Écoliers et des Saltimbanques, de la propagation de la foi, de la Sainte Enfance, du Denier de St. Pierre, de l'œuvre des Églises pauvres, de la Petite Sœur des Pauvres, de la Sœur de Charité etc., et de la Société de Saint Vincent de Paul.

Bel ouvrage de 372 pages in 12. — Prix : fr. 3,00, franco par la poste : fr. 3,20.



NOS COUSINS.

CAUSERIE.

L'intervalle qui sépare l'homme du singe est immense, puisqu'il est rempli par la pensée. BUFFON.

AU temps de l'ancienne Rome, qui aimait à symboliser toutes choses, on représentait la noblesse de race sous la forme d'une déesse, tenant dans la main droite une lance et dans la main gauche une petite statue de la Victoire. Il va falloir changer tout cela!... Nous avons depuis lors conduit plus haut nos généalogies... La belle histoire, Messieurs, de remonter à 500, à 600 ans d'ici!... Le Père Adam lui-même est de date trop récente pour servir de souche à l'humanité contemporaine... En arrière, Messieurs, bien plus en arrière! Et voici maintenant le nouveau symbole. Au lieu de la déesse, une espèce de bas bleu, maigre, sèche, ridée, jaune et rogue, et pédante surtout... on prétend que c'est la Science... dans la main droite, au lieu de la lance, un scalpel d'anatomiste et dans la gauche, au lieu de la Victoire, un petit singe!

C'est bien cela! Je ne vous apprends rien de neuf. Vous savez comme moi qu'il existe de nos jours une

école de philosophie naturelle, très répandue, très bruyante, très envahissante, qui défend comme un dogme essentiel, comme l'une des grandes conquêtes scientifiques de notre époque, ce qu'elle-même a appelé l'origine simienne de l'homme. Sous des noms divers, elle répand un peu partout la même doctrine. On l'appelle tantôt le Darwinisme, du nom de Charles Darwin, un éminent zoologiste Anglais qui l'a ressuscitée de nos jours; tantôt la doctrine de la Descendance; tantôt, et beaucoup mieux, à mon avis, le Transformisme. Je ne puis pas vous développer ici le fonds même de cette théorie — les dimensions d'une causerie sont trop étroites. Mais en voici la thèse générale. A l'origine du monde des vivants, un seul organisme existait, organisme infiniment simple, mais transformable. A la longue, cet organisme, obligé de lutter pour son existence, contre toutes les conditions du milieu dans lequel il vivait, a vu mourir toutes les formes auxquelles il avait donné naissance et qui s'étaient trouvées inférieures aux conditions de ce combat. Celles-là seules ont survécu qui, par des variations accidentelles, s'y trouvaient mieux appropriées. Les survivantes à leur tour ont lutté, et donnant naissance à des formes déjà plus parfaites, ont vu mourir les unes et survivre les autres. La lutte a toujours continué, car les conditions du milieu ont toujours changé, mais les formes survivantes ont été se perfectionnant sans cesse, ou pour mieux dire, s'appropriant toujours davantage au milieu et au combat. Aujourd'hui, après 20000, 100000, des millions d'années de lutte — ces chiffres ne sont pas de moi — nous nous trouvons devant le produit contemporain de toutes ces formes organiques primitives; elles sont allées se transformant toujours, à travers ces âges immenses, chacune de son côté, se divisant sans cesse, se ramifiant

à l'infini ; elles viennent d'aboutir à la variété presque innombrable des espèces animales qui peuplent l'univers.

L'organisme primitif est comme le tronc d'un arbre, ce tronc s'est divisé d'abord en deux branches, chaque branche s'est divisée en rameaux, chaque rameau en ramuscules... les mots me manquent pour continuer la comparaison, mais vous la comprenez déjà, et dans votre pensée vous pouvez la poursuivre.

Il est évident, Messieurs, que sur cet arbre, deux ramuscules voisins sont issus du même rameau. Or, deux ramuscules voisins sont bien, si je ne me trompe, les singes et l'homme... il descendent donc d'un commun ancêtre. C'est ce que veut la théorie.

Remarquez, je vous en prie, qu'elle ne prétend pas faire descendre l'homme du singe... Elle proteste très vivement contre cette calomnie. Elle entend tout simplement que l'homme et les singes ont souche commune, une espèce animale ancienne, qui n'était ni homme ni singe, mais qui, bifurquant ses produits, a mis au monde d'une part l'homme, d'autre part les singes. Nos relations avec les magots ne sont pas de père à fils, mais de simple cousinage.

Je me propose, Messieurs, d'examiner avec vous les titres de parenté qui nous unissent à nos cousins les singes, sans toucher à la théorie générale qui nous vaut cette alliance. Je puis en effet, très correctement vous le verrez, m'en tenir à l'examen de cette question particulière. Si vous me demandiez cependant mon avis sur la théorie transformiste elle-même, je vous dirais très simplement que cette philosophie de la nature ne manque pas de grandeur. Cet organisme primitif se développant par des lois rigoureuses, sous la main de Dieu qui l'a créé, qui le soutient dans l'être, et qui lui dit : Va! Marche!.. qui, lancé en

avant par le souffle de cette impulsion divine, se plie au temps, au ciel, au sol, à toutes les conditions fatales de son existence, qui se développe et se perfectionne dans une harmonie parfaite, qui arrive enfin, toujours poussé par la même loi, à s'épanouir dans toutes les merveilleuses beautés de la vie, me sourit et me plait. Il y a là une conception des choses simple à la fois et solennelle. J'y incline d'autant plus que toutes les théories qu'on lui oppose soutiennent difficilement la comparaison, qu'il les faut dès lors rejeter à plus de titres, et se résigner à ne point avoir de théorie de la nature, ce qui est pénible à l'esprit humain, très honteux qu'il est d'avouer son ignorance. Si pourtant je ne suis pas transformiste, c'est qu'une difficulté scientifique de tout premier ordre m'arrête. Pour être transformiste il faut bien évidemment admettre que les espèces animales se transforment. Or, de l'ensemble des faits zoologiques appartenant à l'histoire, il ressort que l'espèce ne se transforme pas. Tout ce que nous savons en zoologie proteste donc contre le transformisme. L'un des chefs les plus distingués de l'école le reconnaît d'ailleurs : « Nul ne croira au transformisme, dit M. Lyell, à moins d'être profondément convaincu que ce que nous savons en paléontologie n'est rien à côté de ce que nous devons encore apprendre. (1) » J'avoue humblement qu'en voyant *ce que nous savons*, contredire une théorie, je n'oserais pas, pour l'accepter quant même, escompter à l'avance *ce que nous ne savons pas!* M. Huxley, un autre transformiste très distingué, disait : « J'accepte la théorie de M. Darwin, sous la réserve que l'on me démon-

(1) LYELL. *Ancienneté de l'homme*, ch. 20, p. 430.

trera que la silection naturelle peut fournir des espèces physiologiques » (1).

J'en dirais volontiers autant; et certes, Messieurs, mes croyances religieuses ne m'y gêneraient pas; il ne m'est pas encore démontré qu'elles me le défendent. Suivant un très beau mot du dernier concile : « entre la science et la foi, aucun dissentiment n'est possible »; mais j'entends la science, la vraie science, la science des faits et de la raison, et non pas le bas bleu pédant de tantôt, dont les yeux clignottants et myopes n'ont jamais vu plus loin que la matière; que le feu des petites passions antireligieuses ont séchée et jaunie... Qu'elle caresse son singe celle là, je n'ai nul souci d'elle! Ah! pardon, je lui en veux! Oui, je lui en veux, car, après avoir cultivé pendant toute ma vie, avec une prédilection toujours croissante, la science, la vraie science, cette guenon là, en s'affublant du même nom, pourrait bien faire croire que c'était elle que je cultivais! Oh! non! par exemple!



L'idée de prendre pour sujet d'une de mes causeries notre cousinage avec les singes m'est venue l'an dernier, au jardin zoologique d'Anvers, dans le très élégant palais élevé à ces parents là. Je m'y promenais souvent alors, je m'y faisais des affections naissantes, et tel grand gaillard, à qui je tendais la main, m'avancait régulièrement les deux siennes et ses deux pieds par dessus compte. Je ne vous dirai pas les sourires qu'ils me faisaient, ni les yeux dont ils me regardaient; comme moi, vous avez vu ces

(1) HUXLEY. *De la place de l'homme dans la nature*, ch. 2.

choses. Toutefois, vous feriez erreur si vous croyiez que tous les animaux enfermés, à Anvers, dans ces belles cages, faisant couronne autour des vaches laitières de Hollande, sont admis à revendiquer avec nous un même degré de cousinage : il y a singe et singe, Messieurs, et pour que vous ne vous y trompiez pas, je vais dès l'abord préciser les choses.

L'Orang, le Gorille et le Chimpanzé sont les seuls avec qui nous puissions revendiquer une alliance : ce sont nos seuls cousins. On les a accolés sous le titre d'Anthropomorphes... ou singes à forme humaine.

L'Orang et le Chimpanzé sont connus : vous les avez pu voir dans les cages de droite du palais des singes ; l'Orang généralement enroulé dans sa grosse couverture, le Chimpanzé faisant sa promenade lente sur ses mains et sur ses pieds, ou bien, assis sur son derrière, et regardant les visiteurs avec une indifférence et une placidité décourageantes.

Le Gorille seul n'a pas encore habité ces cages. C'est le singe le plus puissant ; debout, il atteint d'ordinaire 1^m60 et fréquemment davantage. Ses mâchoires développées et largement ouvertes laissent voir, sur le rouge sang des lèvres et de la langue, une denture blanche aux canines énormes. Sa tête étroite posée sur un cou de taureau, sa poitrine large et bombée, ses muscles durs et puissants, sa main épaisse et forte, un je ne sais quoi de massif qui rappelle les lourdes machines de guerre, en font un animal si redoutable qu'à sa vue la terreur nous prend.

Dans les forêts vierges de la côte occidentale d'Afrique, sur les bords du Gabon, quand un Gorille est attaqué par les nègres ou les chasseurs... il jette un cri rauque... la femelle s'enfuit avec son petit dans les bras... le male reconnaît l'ennemi, puis, rugissant,

à quatre pattes, il court à lui. Arrivé devant, bien en face, il se dresse, la gueule ouverte, ses grandes dents au clair; de ses deux poings fermés il frappe sa poitrine avec un bruit sourd et creux, et la lutte commence : malheur au nègre qui tombe dans le cercle décrit par ses grands bras... d'un seul coup de sa main il lui déchire le ventre et éparpille ses entrailles! On n'est guère parvenu jusqu'ici à garder longtemps le Gorille dans nos jardins d'acclimatation; il ne se fait pas à la chaîne.

Et maintenant, Messieurs, que les présentations sont faites, abordons la question du cousinage.

Nous ne pouvons pas, c'est bien clair, exiger ici des documents généalogiques sur parchemin, ni demander communication des livres de l'Etat civil. Ces messieurs n'ont pas coutume de se marier à l'Hôtel de ville. Vous riez! ma pensée est plus sérieuse que ce badinage. Ce que je veux dire le voici. Le fait de la parenté du singe avec l'homme ne peut être établi par documents. L'espèce anthropomorphe qui, d'après les théories, aurait donné naissance d'une part à l'homme, d'autre part au singe, cette espèce est non seulement éteinte, mais nul n'en a jamais trouvé, ni dans les fouilles les plus profondes, ni dans les débris les plus antiques de nos cavernes, le moindre reste ou le moindre vestige. Cet animal précurseur est de l'avis unanime de ceux qui le défendent une conception de leur esprit... « Le singe et l'homme ont des analogies... donc, ils doivent avoir eu, dans des temps qui ne sont plus, une souche unique et commune ». Voilà le seul certificat d'existence que puissent revendiquer nos ancêtres!... Le fait dépend ici de la théorie, au lieu que d'habitude la théorie dépend du fait. Toutefois, comme il se peut que la théorie soit établie d'ailleurs, il ne nous faut pas

rejeter le fait d'emblée; il suffit de constater son caractère hypothétique et de ne pas s'aveugler sur ce point.

Nous ne devons donc pas nous attendre à des preuves directes de la descendance commune de l'homme et du singe : nous devons nous contenter de preuves indirectes et plus ou moins détournées.

Y a-t-il entre l'homme et les singes des ressemblances d'organisation, de forme, de mœurs, assez frappantes pour qu'on y trouve comme un cachet et des traits de famille? Y a-t-il entre eux au contraire des divergences assez profondes pour que l'on ne puisse pas admettre qu'ils soient sortis d'un même sang? Voilà l'aspect sous lequel la question se présente à nous?.. le seul côté par lequel nous pourrions la résoudre. Et remarquez, s'il vous plaît, la différence du résultat auquel nous allons aboutir. Si nous constatons entre ces deux types zoologiques des divergences assez profondes pour les devoir séparer, nous concluons : « il est impossible que l'homme et le singe aient un commun ancêtre ». Ce qui nous permettra d'ajouter « L'homme et le singe n'ont pas eu de commun ancêtre ». Car ce qui est impossible, ne saurait être. Si au contraire nous découvrons entre eux des ressemblances intimes et indéniables, nous concluons : « Il est possible que l'homme et le singe aient un commun ancêtre ». Mais rien ne nous autorisera à affirmer : « L'homme et le singe ont eu un commun ancêtre », car ce qui est simplement possible peut très bien ne pas être, ni n'avoir été. Tout ceci n'est que de la bonne vieille logique; mais il est bon de le rappeler, car il semble que beaucoup l'oublent.



Eh bien donc, Messieurs, voici devant vous nos cousins, l'Orang, le Chimpanzé et le Gorille... Que vous en semble? Que pensez-vous de ces figures?

— Oh!.. me direz-vous, mais, d'abord, nous ne sommes pas aussi laids que cela!.. — Je n'ai garde, Messieurs, en votre présence, de vous contredire!.. Toutefois mettons qu'il ne s'agisse point de vous, mais des autres... qu'en pensez-vous?... — Eh bien non, même les autres ne sont pas aussi laids que cela! — Je veux partager vos sentiments de charité généreuse. Mais je soupçonne que par les mots « vous et les autres » vous entendez l'ensemble des hommes au milieu desquels nous vivons d'ordinaire, que nous rencontrons dans les rues, dans les assemblées, sur la place publique, et que les circonstances de notre vie mettent sous nos yeux... Comment comparer ces figures de singes, brunes ou noires, à la peau sale et ridée, aux yeux ronds, jaunes ou gris, aux lèvres avancées et pendantes, comment les comparer à nos physionomies de blancs, à nos figures européennes? — Mais avez-vous songé aux nègres? Ils sont hommes comme nous et nous ne pouvons pas en tenir compte... Posez donc devant vos yeux quelque échantillon de la race éthiopique, quelque nègre de l'Afrique, au sud de l'Atlas, un habitant de la Malaisie ou des îles Papouas : voyez cette peau noire à reflets gras, ce crane étroit et long, ce front couché sur les orbites, ces mâchoires saillantes et ces dents proclives, émergeant entre des lèvres soulevées... Qu'en pensez-vous maintenant? Si je ne me trompe, vous pourriez bien avoir quelque embarras. Nous nous sommes faits de la beauté idéale une conception, variable si vous le voulez, mais toutefois au fond assez uniforme, pour que nous ne la retrouvions ni dans le singe, ni dans l'indigène des

Papouas. Tous deux s'en écartent trop pour que nous ne les déclarions pas tous deux laids, absolument laids... peut être leur laideur est-elle de genre différent, soit, mais c'est bien la laideur. Me permettez-vous de vous embarrasser encore davantage? Mettons, s'il vous plait, ici nos trois singes; là, vivant comme nous, l'Apollon du Belvédère, et, entre les deux, notre nègre de tantôt. J'admets que les singes aient la palme de la laideur... mais voici ce que je vous demande. La différence de physionomie entre le singe et le nègre est-elle plus grande que la différence entre le nègre et l'Apollon? Il se pourrait bien que non! L'Apollon pourrait l'emporter de plus loin sur le nègre, que le nègre sur le singe... Or, Messieurs, si distants que le nègre soit de nous, nous y reconnaissons un frère du même sang, portant la même chair sur les mêmes os; de quel droit, pour un écart de physionomie moindre, refuserons-nous le cousinage des singes?..

Nous avons mal fait, Messieurs, d'invoquer la laideur comme argument, elle va nous jouer de mauvais tours! Remarquez bien que cette coloration noire est cause de tout le mal, c'est elle qui nous a fait jeter des cris, et elle n'est rien en elle-même. Au milieu de nous, Européens que nous sommes, ne voyons-nous pas notre blanc classique passer au jaune; dans la race Mongolique le jaune passe à l'olive; dans la Malaisie, l'olive passe au brun chocolat; et du chocolat au noir, que reste-t-il?.. On pourrait, en choisissant dans chaque race des individus convenables et en les échelonnant, passer du blanc que nous revendiquons au noir du singe, par une gamme de nuances progressives admirablement fondues.



Laissons donc là la couleur et reprenons la comparaison, en nous bornant aux traits de la physionomie; abandonnons les teintes et tenons-nous en aux contours. Vogt raconte qu'un jour, tandis qu'il crayonnait la figure d'un petit singe, une dame entra chez lui; curieuse, elle jeta les yeux sur son dessin. Vogt avait sans doute caché le modèle, car elle s'écria : « Oh! mais, c'est tout le portrait de mon petit bébé. » Je ne sais si Vogt aura trouvé que le fils était tout le portrait de la mère, mais, quoiqu'il en soit de cette anecdote, racontée très sérieusement par le professeur génevois dans un de ses récents ouvrages, et donnée par lui comme un argument en faveur de sa thèse, il nous faut bien avouer, Messieurs, que nous ne sommes pas tous des beautés grecques. Observez certaines physionomies que vous rencontrez en wagons de chemin de fer ou en voiture publique, dans vos voyages ou dans vos promenades... Observez ces figures de nouveaux-nés, dans lesquelles un père et une mère trouvent des beautés et des ressemblances, observez dans tous les rangs et à tous les étages, dans tous les pays et dans toutes les provinces, sous tous les cieux et sous tous les climats, vous trouverez de ces types aberrants sur lesquels on dirait qu'un masque de singe a été jeté. Mettez-les en noir, par la pensée, ces figures, et vous serez saisis!.. Longtemps avant qu'il ne fut question du Darwinisme, n'avions-nous pas dans la langue courante des expressions comme celles-ci : « c'est un vrai petit singe », et même : « oh, quelle guenon! » Le trait pas plus que la couleur ne peut donc nous servir. Laissons-les là tous deux et passons à l'ensemble du personnage.



J'entends encore un cri : « nous ne sommes pas velus comme ces affreux singes!... » Oh! pour le coup bien certainement non! Mais voici ce que les Transformistes vous répondent : je suivrai l'argumentation du maître.

Il est vrai, dit Darwin, que l'homme diffère notablement de tous les autres primates, par sa nudité presque complète, mais il remarque aussitôt que cette nudité n'est pas absolue, que le duvet léger qui recouvre nos bras et nos jambes est un vrai poil, auquel ne manquent que des conditions de nutrition spéciales, pour devenir long et fort comme le poil de nos congénères : que ce duvet, pour être léger et fin, n'en est pas moins semé et incliné sur nos membres, comme il est incliné et semé sur ceux des singes. Et ici Darwin s'appuie sur un mémoire de Eschricht dont je vous traduis le titre : Sur la direction du poil à la surface du corps humain (1). Vous ne vous doutiez pas que l'on étudiait ces importantes choses. Mais il ajoute un autre argument plus sérieux et très vrai. Quatre mois avant la naissance, il se développe sur toute la figure de l'enfant, surtout aux lèvres, un duvet relativement épais, plus long même que sur la tête. Après un mois, tout le corps en est fortement recouvert, à l'exception toutefois de la palme des mains et de la plante des pieds, deux régions absolument nues chez le singe. Ces poils ne tardent pas à tomber généralement, mais il n'est point rare non plus qu'on les voie encore, en grand nombre, sur le nouveau-né, qui parfois tarde à s'en dépouiller lui-même.

(1) *Ueber die Richtung der Haare am Menschlichen Körper, Müller's Archiv für Anatomie et Physiologie. 1837, p. 47.*

Ne trouvez vous pas, Messieurs, que ceci donne à réfléchir?... Le fait est d'autant plus remarquable, qu'au point de vue de la théorie de la descendance, les différentes transformations de l'individu, dans cette première période de sa vie, sont comme la reproduction et le rappel des transformations qu'a subies l'espèce, dans le cours des âges.

Mais, Messieurs, la question du poil ou des cheveux est de si mince importance dans les classifications zoologiques, qu'il ne faut pas en attendre dans la question qui nous occupe un secours bien puissant. Il n'est pas rare de trouver dans une même espèce, dans l'espèce Chien par exemple, des races absolument nues et d'autres, où le poil prend des dimensions vraiment exorbitantes. Sans sortir de l'espèce humaine que de variétés! Le cheveu est tantôt à section circulaire et ronde, tantôt à section ovale et aplatie, tantôt il prend une longueur extrême et tombe comme un flot, tantôt il émerge à peine de la peau et se frise comme une laine crépue. Dans beaucoup de races, même l'homme n'a pas de barbe, et dans toute sa figure, vous ne trouverez de poils qu'aux sourcils. Il n'y a pas d'élément qui varie plus sous l'action des causes extérieures : l'animal change de fourrure, non seulement en passant du sud au nord, mais en passant de l'été à l'hiver. Ne mettons point là nos espérances... Est-ce tout? Oh! non! Même en ne tenant compte ni de la physionomie, ni du poil, il y a entre l'homme et les singes, dans les proportions relatives du corps et des membres, des différences saillantes. Elles sautent aux yeux.



Chez l'Orang, par exemple, les bras sont démesurément développés; quand ils sont étendus ils com-

prennent une longueur double de la hauteur de l'animal. Chez l'homme les bras étendus ne comprennent qu'une fois sa hauteur. Le bras proprement dit et l'avant-bras sont d'égale grandeur chez l'Orang; l'avant-bras est plus court que le bras chez l'homme. La colonne vertébrale de l'Orang forme dans toute sa longueur une seule courbe concave. Celle de l'homme s'infléchit trois fois : concave à hauteur de la poitrine, elle devient convexe à hauteur des reins, pour redevenir aussitôt après concave. Mais les jambes, à coup sûr, présentent la différence la plus visible... Tandis que chez l'homme elles fournissent la plus grande partie de la hauteur totale, chez l'Orang à grand peine elles en donnent la moitié... Voyez ces jambes raccornies, aplaties, anguleuses, sans mollets, tournées en dedans, avec de grands pieds qui relèvent leur plante et appuient sur leur bord. Voyez surtout marcher cette vilaine bête... La tête dans les épaules et penchée en avant, elle met ses deux mains à terre, pas à plat, sur la palme, mais sur ses doigts pliés et retournés; puis, sur ses bras raidis, comme sur deux grandes béquilles, elle lance en avant son tronc et ses jambes; elle s'y appuie juste le temps qu'il faut pour déplacer ses bras et recommencer ce jeu d'escarpolette ou de pendule. Avez-vous vu marcher dans nos rues les pauvres culs de jatte qui, pour demander l'aumône, nous vendent des allumettes... L'Orang, avec ses jambes lui, marche aussi bien que cela.

On pourrait comparer l'homme au Gorille et au Chimpanzé, et l'on arriverait à signaler des différences analogues. Mais, Messieurs, si grandes qu'elles soient elles s'atténuent d'une façon saisissante, lorsqu'au lieu de comparer l'homme et les anthropomorphes adultes, on les compare au jeune âge tous les deux, et même avant la naissance.

Quand l'enfant a 13 centimètres, la tête occupe un quart de sa hauteur totale, les bras sont plus longs que les jambes. L'avant-bras est presque aussi long que le bras, et la cuisse un peu plus longue que la jambe, comme chez l'Orang. La main et le pied sont à peu près d'égale longueur, comme chez l'Orang. Quand il atteint 21 centimètres le bout des doigts arrive encore au genou. Toutefois les choses changent bientôt : les jambes se développent et l'emportent sur les bras, les segments supérieurs des membres sur les inférieurs. Mais, même à la naissance, la courbure de l'épine dorsale est concave dans toute sa longueur; les petites jambes de l'enfant tournent en dedans, ses petits pieds obliquent et, tout naturellement, comme chez l'Orang, se posent sur leur côté externe, la plante relevée.

On dirait que le développement de ces deux corps, après avoir suivi longtemps une marche commune ou parallèle, diverge à un point donné. Le singe va à gauche, gardant ou prononçant davantage tous les caractères communs d'abord. L'homme va à droite, se dégage et dessine, d'un trait toujours mieux prononcé, les caractères nouveaux de l'espèce humaine. Dans cette marche on dirait que le singe recule, ou du moins s'arrête, tandis que l'homme va en avant.



Il est deux différences qu'à première vue l'on peut signaler entre l'homme et les singes. On les donnait comme distinctives de l'homme autrefois : la station droite et les deux mains.

Qui ne se rappelle les beaux vers du poète?

Os homini sublime dedit
Cælumque tueri jussit
Et erectos ad sidera tollere vultus.

« A l'homme la nature donna le front sublime; elle voulut qu'il contemplât le ciel et levât ses yeux jusqu'aux étoiles. » C'est fort bien dit, malheureusement c'est assez incorrect. Cette prétendue faveur distinctive nous la devons partager avec les plus bêtes des oiseaux, les manchots et les pingouins. L'ours, et même les chiens que l'on y dresse, la prennent sans trop de malaise. Le Gorille marche fort bien debout, le Chimpanzé et l'Orang y ont plus de peine, mais enfin, ils y parviennent. C'est encore, croyez m'en, une citadelle dont nous devons prudemment nous retirer.

On dit que les singes ont quatre mains, que l'homme seul en a deux. C'est une manière de parler très inexacte. Qu'est-ce qui distingue le pied de la main? Le voici. Les doigts sont plus longs que les orteils, le carpe est moins développé que le tarse... différences secondaires; mais, tandis que le bras se rattache au bout de la main, la jambe vient s'implanter au beau milieu du tarse, en pleine surface dorsale, laissant en arrière une saillie : le talon... si bien que, tandis que la main continue la direction du bras, le pied fait un angle droit avec la jambe.

A ce point de vue, entre le pied de singe et le nôtre la différence est à peu près nulle... ce qui les distingue c'est que le gros orteil du singe peut aller toucher tous les autres, peut s'opposer aux autres, suivant l'expression reçue, tandis que le nôtre ne le peut point. Le pied du singe est un pied préhensile, le nôtre ne l'est pas, voilà tout. Mais ce sont bien deux pieds... Messieurs, je crois que nous ferons bien de nous retirer encore d'ici.

Je vous effraie peut-être en reculant toujours, mais si la vérité est en arrière, comment l'atteindre sans reculer? Au reste soyez sans crainte, j'en sauterai mieux tantôt.



Nous nous en sommes tenus jusqu'ici à l'examen superficiel de nos cousins les singes, à une manière de première vue. En général ces premières vues sont trompeuses : la vérité ne se livre pas ainsi, du premier coup, à ceux qui ne lui jettent que des regards de surface... elle demande qu'on l'approche davantage, qu'on la serre de plus près et qu'on la cultive. Je vais, si vous le voulez, résumer rapidement cet examen plus approfondi et vous découvrir les ressources qu'il nous ménage.

Les différences anatomiques les plus sérieuses entre l'homme et les singes ont trait à la configuration du crâne et de la face, à la structure du cerveau, et à la denture. Celles que nous avons données jusqu'ici sont réelles, sans aucun doute, mais considérablement moins importantes.

Le crâne de l'homme est arrondi et bombé; le crâne du singe est aplati et anguleux. Le premier n'a point d'éminence notablement saillante; le second porte aux orbites, au sommet et en travers, des crêtes osseuses qui chez le Gorille prennent un développement énorme. La capacité du crâne du singe est sans comparaison inférieure à celle du crâne de l'homme. Ainsi le Gorille, arrivé à six pieds de haut, en plein développement, a la boîte crânienne aussi étroite que celle d'un enfant nouveau né. La face présente des particularités aussi notables.

Dans l'homme, la face est placée sous le crâne; dans le singe, elle est poussée en avant et laisse le crâne en arrière. Les mâchoires semblent s'être réservées toute la sève de cette tête de singe et avoir anémié tout le reste. Dans l'homme la mâchoire inférieure présente une éminence plus ou moins prononcée, le menton; elle est générale chez les humains, bien

qu'elle s'affaiblisse dans le nègre; on ne la rencontre jamais dans le singe. Pour le reste, et à part ces variations de forme, tous les os du crâne humain se retrouvent chez eux, sauf un seul, un bien petit : l'épine nasale antérieure, qui est propre à l'homme. Encore, M. Huxley a-t-il trouvé un crâne d'Australien où cette petite épine fait défaut.

La denture est la même, non seulement dans la dentition définitive, mais dans la dentition de lait. 2 incisives, 1 canine, 2 prémolaires à chaque demi-machoire, soit en tout vingt dents pour la première dentition — 2 incisives, 1 canine, 2 prémolaires et 3 molaires, soit en tout trente deux dents pour la deuxième. Mais, si l'on y regarde de près, on découvre toutefois une différence marquée. Les incisives sont bien les mêmes, plates et tranchantes : la première incisive d'en haut plus large que la deuxième, la première d'en bas plus étroite que la deuxième. Mais dans le singe la canine dépasse toujours, parfois énormément, le niveau des dents voisines — la canine du Gorille est une vraie canine de tigre. A tel point que, pour loger ces crochets là, quand la machoire est fermée, il faut qu'un vide soit ménagé en arrière de la deuxième incisive en haut, et en avant de la première prémolaire en bas. On peut affirmer que ce vide ne se rencontre jamais dans les machoires humaines, bien qu'on prétende le trouver dans un crâne cafre de la collection d'Erlangen.

Quant au cerveau, Messieurs... Ah! Messieurs, le cerveau!

Ce fut longtemps, pour la petite science jaune dont je vous ai parlé, un sujet d'étude passionnée... elle avait vu, disait-elle, le cerveau distiller la pensée à la manière d'un foie qui secrète la bile... la pensée n'était plus à ses yeux qu'une combustion de phosphore dans une

pulpe nerveuse... Elle égorgeait l'âme ainsi... quel triomphe! Mais il lui fallait dès lors proportionner, de quelque manière du moins, la cause à l'effet, trouver un rapport entre le cerveau et l'intelligence. La première idée qui lui vint fut un rapport de poids... Vite qu'on m'apporte des cerveaux, que je les pèse... nous aurons l'intelligence au gramme. Elle pesa et fit des tables, où elle rangea les cerveaux par ordre de poids décroissants... Je les consulte

N° 1... Cuvier... mort à 63 ans, poids du cerveau 1,829,96

N° 2... Byron... » 36 ans, » 1,807,00

Ce commencement n'est pas mal, mais...

N° 3... un fou, Messieurs!.. Le troisième en poids parmi les cerveaux du monde est le cerveau d'un fou!

Viennent ensuite 26 cerveaux répondant à des noms absolument inconnus. Le 27^e est celui d'un mathématicien de second ordre, Lejeune-Dirichlet; tandis que celui de Gauss, mathématicien de premier ordre celui-là, n'arrive que 43^{me}; Depuytren arrive 52^e.... le minéralogiste Hausmann arrive 158^{me}, avec un cerveau de 1,226 grammes, c'est-à-dire inférieur de 100 grammes au poids du cerveau moyen de l'homme. (Ce poids moyen est pour l'homme, de 30 à 40 ans, de 1,410, et pour la femme de 1,262 grammes.) Mais il y a mieux : un cerveau d'homme étudié par Wagner ne pesa que 300 grammes : un cerveau de femme étudié par M. Gorre n'en pesa que 283,75. Ni l'un ni l'autre n'étaient dépourvus d'intelligence, et cependant tous deux étaient sensiblement inférieurs, en poids, au cerveau du Gorille et de l'Orang.

Cette mésaventure fit renoncer au rapport du poids, on imagina le rapport des volumes. Même déroute. — On prit le rapport des formes : ce ne fut pas mieux. M. Gratiolet, l'illustre physiologiste de l'Institut, eut

alors un cri magnifique : « La forme du cerveau, dit-il, importe plus que le poids, et au-dessus de la forme, il faut placer — » quoi donc, messieurs?... Ecoutez bien — « la force qui vit dans le cerveau et qui ne peut être mesurée que dans ses manifestations. » N'est-ce pas que c'est bien dit?... mais c'est un peu long pour dire : l'Ame.

Qu'il y ait un rapport intime et nécessaire entre le cerveau et la pensée, nul ne le conteste, mais ce n'est point le rapport de la cause à l'effet, c'est le rapport de l'outil à l'ouvrage. Ce n'est point l'outil qui fait l'ouvrage, c'est l'ouvrier. L'ouvrage toutefois se ressent de l'outil. Ce n'est pas le cerveau qui fait la pensée, c'est l'intelligence. La pensée toutefois se ressent du cerveau, comme l'ouvrage de l'outil.

Ceci posé, Messieurs, et sans entamer même la comparaison entre le cerveau des singes et celui de l'homme, je veux me montrer bon prince et j'admettrai — c'est fort généreux incontestablement — j'admettrai le théorème reçu par les défenseurs de la descendance simienne : « Il y a moins de différence entre le cerveau de l'homme et celui des anthropomorphes, qu'entre le cerveau des anthropomorphes et celui des singes inférieurs. »

Ajoutons enfin, pour toucher également à ce point, que la musculature de l'homme ne présente sur celle du singe que deux muscles nouveaux : le premier extenseur interdigital du pouce et le troisième péronier. C'est tout.



Voilà notre examen fini, Messieurs, et je suis bien aise d'être arrivé au bout de tous ces détails techniques, qui peut-être ne vous ont guère intéressés. Certes nous

avons dû passer rapidement sur toutes ces choses, mais au moins ai-je conscience de n'en avoir omis aucune qui put contrarier ma thèse. J'ai mis en lumière, plus que de raison peut-être, toutes celles qui pouvaient favoriser les Transformistes.

Et maintenant, comme la chevalerie française à Fontenoy, je dirais volontiers : Tirez les premiers, messieurs les Anglais... concluez messieurs les Darwinistes ! J'écoute et j'entends ceci : Il n'y a, dans les éléments différentiels que nous venons de découvrir entre l'homme et les singes, rien qui nous autorise à les placer dans des classes différentes du règne animal. Au plus permettent-elles de faire pour l'homme, avec Cuvier, un ordre à part, voisin des singes. Toutefois il serait plus sage de les réunir en un seul ordre comme font Heckel et Huxley. Et dès lors, se trouvant si rapprochés dans nos classifications contemporaines, rien ne s'oppose à ce que nous les réunissions, en remontant les âges, dans une souche commune (1).

Voilà. Eh bien, messieurs, cette conclusion, je la répète volontiers et... ne vous effrayez pas, je la signe. Ecoutez bien : « Il n'y a, dans *les éléments différentiels que nous venons de découvrir* entre l'homme et les singes, etc... » C'est bien cela ! D'accord donc, mais, *outre les éléments différentiels que nous venons de découvrir*, n'en existe-t-il point d'autres ?

— Comment ? s'écrie le Darwiniste !..

— Oui, n'en existe-t-il point d'autres ?

— Par exemple ? —

— Par exemple, l'intelligence ?

-- Oh ! l'intelligence !.. Je ne m'occupe pas de

(1) *Simia quam similis turpissima bestia nobis !* Combien nous ressemble le singe, cette très honteuse bête !

cela... C'est de la philosophie et nous, zoologistes, nous n'avons que faire de la philosophie.

Messieurs, je ne veux pas que vous me croyez sur parole. Vous auriez peine à admettre que cette réponse renversante puisse sortir d'un cerveau sans brèche. Eh bien voici. J'ouvre Carl Vogt, le plus brutalement franc des Transformistes. « On a voulu, dit-il, établir un règne, au moins une famille ou un genre à part pour l'homme dans la nature... C'est qu'au lieu de ne considérer que les caractères zoologiques, on faisait entrer en ligne de compte tout le développement des facultés intellectuelles et morales, qui ne sont pas du domaine de l'histoire naturelle » (1).

J'ouvre Claus, le plus savant et le plus sérieux. « Ce qui a déterminé les anciens naturalistes à assigner à l'homme une place à part en dehors du règne animal, c'est son haut développement intellectuel, qui en fait un être doué de raison et capable d'un perfectionnement presque illimité » (2).

J'ouvre Darwin lui-même : « Il serait inutile d'entreprendre la discussion des facultés élevées de l'homme : conscience de soi, individualité, abstraction, idées générales etc., qui, suivant plusieurs auteurs récents, constituent la seule et la plus complète des distinctions entre l'homme et la bête, car il n'y a pas deux auteurs dont les définitions s'accordent, sur ces mots là... etc. » (3)

Il est inutile!...

Je pourrais, messieurs, en ouvrir vingt autres et y lire des choses équivalentes.

(1) CARL VOGT. *Les Mammifères*, p. 2.

(2) CLAUDIUS. *Zoologie*. Trad. Moquin Tandon, p. 1529, 2^e Édit.

(3) DARWIN. *De la descendance de l'homme*. T. 1^{er}, p. 65.

Voilà comment on raisonne dans les antichambres et les salons de la petite dame jaune.

— Voici deux bouteilles : vous prendrez l'une, je prendrai l'autre.

— Parfaitement.

— Vous voyez, toutes deux sont de verre.

— Oui.

— De même forme à peu près.

— Oui.

— Elles ont la même coiffure au goulot.

— Oui.

— La même carte au ventre.

— Oui.

— Eh bien, voici la mienne, voici la vôtre.

— Un moment ! la mienne est vide, la vôtre est pleine !

— Oh ! je ne m'occupe pas de cela, je suis directeur de gobeletterie... Les anciens distinguaient les bouteilles vides et les bouteilles pleines, ... il est d'ailleurs inutile de discuter ces qualités là... trouvez-moi deux philosophes d'accord sur la nature du plein et du vide !

Il est bon d'insister sur ce procédé de logique, Messieurs, et de montrer jusqu'à quel point d'aberration peut conduire l'esprit de système. On veut trouver des similitudes entre l'homme et le singe et pour y arriver que fait-on ? On prend le singe d'une part et de l'autre... quoi?... L'homme?... non, point du tout... On prend une espèce d'être de raison, que vous n'avez jamais vu, ni que personne n'a vu, qui n'a jamais existé ni existera jamais, et que l'on appelle : l'homme au point de vue de la zoologie, c'est-à-dire : l'homme sans l'intelligence, c'est-à-dire : l'homme qui n'est plus l'homme. Que dirait-on si un philosophe procédant de même, et créant à son tour un homme au point de

vue de la philosophie, s'avisait déclarer qu'entre l'homme et les esprits la différence est nulle... On lui crierait : et que faites-vous de nos corps... Oh ! les corps n'entrent pour rien dans les sciences métaphysiques!..

La raison cachée de ce procédé saute aux yeux... La vraie caractéristique de l'homme, c'est l'intelligence... C'est en vertu de son intelligence que nous réclamons un règne séparé pour lui... et comme sur cette raison là ces messieurs n'ont rien de bon à nous objecter, ils la suppriment. A coup sûr, le procédé est leste. Déjà du temps de Buffon cette prétention à déchirer l'homme en deux, pour pouvoir en loger au moins un morceau parmi les bêtes, s'était fait jour. Voici comment l'illustre maître y répondait. Après avoir traversé d'un vol d'aigle les hautes régions où s'épanouit la vie de l'âme, il s'arrête : « Je crains, dit-il, de m'être déjà trop étendu sur un sujet que bien des gens regarderont peut-être comme étranger à notre objet : des considérations sur l'âme doivent-elles se trouver dans un livre d'histoire naturelle ? J'avoue que je serais peu touché de cette réflexion, si je me sentais assez de force pour traiter dignement des matières aussi élevées ; je n'ai abrégé mes pensées que par la crainte de ne pouvoir comprendre ce grand sujet dans toute son étendue. Pourquoi vouloir retrancher de l'histoire naturelle de l'homme l'histoire de la partie la plus noble de son être ? Pourquoi l'avilir mal à propos et vouloir nous forcer à ne le voir que comme un animal, tandis qu'il est en effet d'une nature très différente, très distinguée, et si supérieure à celle des bêtes, qu'il faudrait être aussi peu éclairé qu'elles le sont pour pouvoir les confondre » (1).

(1) BUFFON. *Œuvres complètes*. Édit. Flourens. T. 2, p. 5.

J'aime bien ce coup de cravache de la fin. Il me plaît de l'entendre siffler encore à cent ans de distance!



Mais nous ne pouvons pas nous arrêter en si bon chemin, messieurs; d'ailleurs les plus sérieux des Transformistes, Claus en particulier et Darwin lui-même, ont compris qu'il n'était point possible de s'en tenir à cette fin de non recevoir. Ils ont entrepris des comparaisons entre l'intelligence de l'homme et l'instinct de la bête et n'ont pas hésité à affirmer que la première n'était qu'une forme, une évolution perfectionnée de l'autre. Nous allons, si vous le voulez bien, les suivre sur ce terrain nouveau.

C'est chose curieuse assurément, Messieurs, de voir cette doctrine transformiste, qui revendique un caractère exclusivement scientifique, commencer et finir par une question philosophique. Ces faiseurs de systèmes, si dédaigneux des philosophes, doivent philosopher dès leur premier théorème, et philosopher encore à leur dernier. L'organisme primitif, si infiniment simple, qu'ils mettent à l'origine de toutes les choses vivantes, doit avoir sa cause, sa raison d'être... Qui donc lui a donné l'organisation et la vie?.. Qui donc lui a imposé la loi d'évolution qu'il suit d'un pas fatal à travers les âges?

Question éminemment philosophique, et qui ne se peut résoudre qu'en dégageant la grande inconnue : Dieu!.. — Et au bout, Messieurs, au bout où nous nous trouvons maintenant, devant cet animal, l'homme, qui tout à coup rayonne autour de lui, comme un soleil, les splendeurs de l'intelligence et de la volonté libre, se dresse, nécessaire et fatale, la question : de ces deux puissances nouvelles, si complètement étrangères

à tout ce que nos yeux ont vu, à tout ce que nos mains ont touché, à tout ce que nos instruments ont mesuré... de ces deux puissances immatérielles, quelle est la cause et l'auteur?... Et la réponse doit dire encore : Dieu ! Dieu au commencement auteur de la vie, Dieu à la fin auteur du vouloir et de la pensée... Comme les anneaux d'une chaîne d'or, toutes les séries évoluées de la matière vivante s'enlacent et s'étendent, Dieu la soutient aux deux bouts dans les mains de sa fécondité toute puissante, Dieu, notre grand Dieu. Mais supprimez-le, ou simplement n'en tenez pas compte dans vos systèmes, tout se décroche, tout tombe, tout roule dans le vide, avec un grand bruit de ferraille creuse.

Les Transformistes semblent assez généralement l'ignorer. Il ne faut pas trop leur en vouloir pour cela : il n'y a point là de leur faute. Notre système d'éducation fractionnée a rendu difformes l'immense majorité des esprits. Les uns, tournés tout entier aux sciences, portent la bosse du côté gauche : les autres, tout tournés à la philosophie, la portent du côté droit. Rien n'est divertissant comme un philosophe parlant science, si ce n'est toutefois un savant parlant philosophie, et je viens de vous le dire, les Transformistes bon gré mal gré doivent parler philosophie... presque tous y perdent le bon sens. Vous allez en juger.

VICTOR VAN TRICHT, S. J.

(A suivre.)





EN AMÉRIQUE.

(Journal de voyage.)

— — —
(Suite. — Voir page 256.)

— — —
La Havanne. — Vendredi-Saint.

DÉCIDÉMENT, le Jeudi-Saint est un jour de gala et la visite des églises l'occasion d'une prodigieuse exhibition de toilettes. La belle moitié de la race humaine fait tous ses efforts pour le paraître. L'autre moitié, qui ne l'est pas, fait galerie. Toutes les églises, à deux ou trois exceptions près, sont situées dans l'ancienne ville qui forme la partie commerçante. Or, les magasins, fort nombreux, étant fermés, MM. les commis, qui ont des loisirs, s'assoient devant la porte pour voir le défilé et critiquer les toilettes.

Vers trois heures, quand le soleil, qui tape déjà dur, commence à baisser, toute la ville est sur pied. Les hommes uniformément en redingote et gilet blanc; les dames en grands falballas. Il existe un certain itinéraire tracé par l'usage et l'on n'a que la peine de remonter le flot, pour passer la revue de tout ce que la Havanne possède de soies, de cachemires de toutes couleurs, d'yeux noirs ou bruns, de poudre de riz, de

superbes dentelles, d'éventails, de livres de prières coquets, de chapelets massifs et de talons énormes.

Presque toutes les dames portent la mantille, admirablement. Tout le monde va à pied. Ce sont les seuls jours de l'année où pareil phénomène se produise. La religion catholique étant en Espagne religion d'état, je ne fus pas surpris de rencontrer des compagnies entières de soldats de diverses armes, sous la conduite de leurs officiers, se rendant d'une église à l'autre. Malheureusement la discipline surtout semblait jouer un rôle dans cette pratique. En arrivant à l'église des Jésuites, ancien couvent de N. D. de Belén, j'en vis sortir S. Ex : le gouverneur général, entouré de gros plumets, et escorté de gardes en uniforme rouge et or et en bottes gigantesques. Ce cortège avait très grand air. Le gouverneur assiste toujours aux offices de la cathédrale.

Ma visite à l'Eglise métropolitaine a été plus courte que les autres, en raison de l'effrayant charivari qui s'y donnait. J'espère ignorer toute ma vie le nom du Concone ou du Lambillote qui a commis cette rhapsodie terrifiante, exécutée en plus avec aussi peu de talent que de pitié, par une troupe de rencontre. L'audience, assez nombreuse, paraissait absolument satisfaite.



Le soir, au parc central, comme aussi ce soir, grand concert spirituel par les musiques de la garnison. C'est l'occasion d'un rendez-vous général et, naturellement aussi, de l'exposition, en groupe cette fois, des toilettes, aperçues en détail l'après-midi.

Par un de ces caprices de mode inexplicables, la partie du parc fréquentée, ne comprend qu'un tiers du jardin. Dans cette allée unique s'entassent des deux côtés

cinq ou six rangs de spectateurs assis. La foule des allants et des venants se partage l'espace demeuré libre, pressés, coude à coude, et plongés dans un bain de vapeur.

Les mantilles noires avaient disparu, pour être remplacées sur les têtes les plus mûres ou les moins folâtres, par de lourdes dentelles blanches plus belles encore. La jeunesse avait arboré des chapeaux. Oh ! mais des chapeaux ! Tous énormes : des formes de pâtisseries montés sur de vastes plateaux ; quelques capotes de cabriolet retour de 1835 ; des chapeaux mousquetaire, des ogives, des pleins-cintres, des monuments de tous les âges ; une vraie exposition de chapellerie rétrospective.

D'où peuvent provenir ces antiques souvenirs, cependant tout flambants neufs ?

Comme conclusion, rien ne coiffe une Espagnole ou une créole, belle ou laide, mais ordinairement gracieuse et même élégante, comme la mantille.

Le concert s'est prolongé jusqu'à dix heures. Il faisait admirablement bon, hors de la foule, et la musique jouait bien.

Aujourd'hui, vendredi, deuil général. Sauf chez les fillettes et les mûlatresses, rien que du noir ou du violet foncé.



A bord du « City of Puebla. » — Jour de Pâques.

Je vous souhaite à tous un petit reflet du temps superbe qu'il fait en ce moment, car un jour de Pâques sans soleil est, sauf respect, comme un opéra sans musique. La mer est d'un calme sans pareil et l'agrément complet.



Le Vendredi-Saint a été marqué par une chaleur intense, et à cette époque il est déjà imprudent d'affronter le soleil entre onze et trois heures.

Aussi, la grande procession du Christ au tombeau ne sort le Vendredi-Saint qu'à cinq heures. La coutume est de porter de l'une église à l'autre, en grande pompe, un Christ dans le tombeau, suivi de la Ste-Vierge et de St-Jean. Le cortège part de l'église située à côté de l'hôtel du gouvernement. Le gouverneur ou capitaine général et nombre de personnages officiels suivent le groupe, un cierge à la main. Puis viennent mille à douze cents hommes de toutes armes, *y compris* deux pièces de canon. Le pas de procession, chez nous, serait ici une véritable course; aussi le défilé est-il interminable. Les sabres et les fusils étaient portés renversés en signe de deuil.

Le soir, grand concert au parc-central.

Programme :

1. Ouverture de Rienzi.
2. Air d'Église de Stradella.
3. Messe de Requiem de Verdi, transcrite pour harmonie.

Autant de monde que la veille, mais plus de toilettes noires. Par moments la circulation était absolument arrêtée dans l'allée principale. J'ai eu grand soin de me tenir à l'écart et de regarder la foule de loin; mon étuve de la veille m'avait pleinement satisfait.

À peine l'*alleluia* est-il annoncé, le samedi, à la cathédrale, que les pavillons remontent au sommet des hampes, les magasins enlèvent leurs fermetures et la circulation des voitures reprend avec fracas.

À trois heures, je pris pied sur le *City of Puebla* dont le départ annoncé pour quatre heures n'eut lieu

qu'à six. L'aspect de la rade était des plus animés. Tous les navires Espagnols et quelques autres portaient leurs pavillons nationaux à tous les mâts.

Au moment précis de six heures, au signal donné par un coup de fusil à bord de la canonnière espagnole de station, tous les pavillons en vue furent amenés à la fois. Aussitôt une corvette Anglaise se met à saluer la ville de vingt et un coups de canon.

A l'instant la canonnière de rehisser son pavillon. Les coups se succédaient d'un bord puis de l'autre à quinze secondes d'intervalle, régulièrement. Après être sorti du port, l'écho de la réponse du cuirassé Espagnol, nous parvint distinctement.

Puis, la Havanne disparut dans l'ombre, en offrant une dernière fois aux regards son superbe panorama.

Je quitte ce pays sans grands regrets, après avoir vu ce qu'il y avait de remarquable du côté nord de l'île. De plus, la fièvre jaune commençait ses visites et un soleil, déjà presque d'aplomb, n'est pas toujours bienfaisant, dans une ville où l'air circule avec peine.

La situation financière s'est, parait-il, encore empirée ces derniers jours. Nombre de sucreries, et des meilleures, ne paient plus ni fournisseurs ni ouvriers, ou même suspendent tout travail.

Cet état de choses ne saurait durer. Les sécheresses de plusieurs années ont causé des récoltes médiocres. Le sol, dans les parties les moins riches, s'épuise, car l'usage de l'engrais est totalement inconnu.

Ces désastres ajoutés au bruit, confirmé par les uns, mis en doute par d'autres, de l'imminence d'une révolution.....

(Je m'arrête abasourdi. Une Américaine, « de cet âge incertain qu'on appelle un certain âge », monte sur le pont, revêtue d'un manteau de *loutre bordé*

de cygne. Or, il y a au moins 28° cent : à l'ombre et mon faux col n'est plus qu'une éponge. Si j'étais médecin, je la suivrais pour l'enlever... après sa mort et procéder à l'autopsie. Cela n'est pas normal.) — Je continue la phrase : révolution qui pourrait ne pas tourner au profit des maîtres actuels, sont autant d'entraves qui gênent tout essort de l'industrie et du commerce. C'est un triste pays sous divers rapports, quand on gratte le vernis extérieur ; et je n'y reviendrai que si la nécessité m'y oblige.

On parle toujours de la fièvre jaune. Il ne faut pas faire de confusion. La véritable fièvre jaune, ou *vomito negro*, est originaire de la Havanne et provient des vases du port. La Nouvelle-Orléans et l'embouchure du Mississipi sont également aussi insalubres, si pas davantage, durant les mois d'été. Quant à la fièvre de Panama, c'est le *Chagris fever*, développée par les miasmes des marais que traverse la rivière Chagres. Cette fièvre paludéenne est la plus mauvaise de toutes ; infiniment plus funeste que la fièvre jaune proprement dite, dont on guérit ordinairement avec des soins et une bonne constitution. Malheureusement, ou les soins font défaut, ou plus fréquemment encore, les excès ont affaibli l'organisme : dès lors le climat a beau jeu.

L'intensité de la fièvre jaune est très variable. Tous les Européens qui viennent habiter Cuba et certains autres points des Antilles lui paient tribut.



Lundi, 14 avril 1884.

Un hasard heureux, cette fois, m'a fait embarquer sur le meilleur navire qui fasse le service entre New-York et Vera-Cruz, avec escale à la Havanne : c'est le *City of*

Puebla de l'*Alexandre line*. Ce navire réunit les qualités qui en font un bateau solide à la mer, à celles qui donnent l'agrément : c'est-à-dire, la vitesse, le confort et l'excellente tenue. Il se rapproche de près, sous ce rapport, du *San Blas*, sans l'emporter; ce qui serait difficile.

Le *City of Puebla* a environ deux ans d'âge et jauge 2500 tonnes. Il est construit sur le modèle, déjà décrit, des bateaux américains : c'est-à-dire, que toutes les cabines s'ouvrent sur le pont, que les fenêtres dominant le bastingage et donnent une aération complète. Au-dessus, règne un second pont, sur lequel, outre les chambres du capitaine et des officiers, sont situées une vingtaine de cabines, quelques unes assez spacieuses pour contenir un grand lit double. Ma chambrette, à tribord, d'où souffle la brise, est aménagée pour deux voyageurs. Mais, le nombre des passagers est peu considérable et je l'occupe seul. Le lit, excellent, est de moitié plus large qu'à bord du *Don*. Les rideaux tentures, tapis et canapé sont irréprochables. La salle à dîner occupe toute la largeur du navire. Les tables sont de sept personnes, pourvues chacune d'un fauteuil, d'après le système en usage sur les bons transatlantiques. A l'étage règne un deuxième salon avec sofas, piano et autres utilités. Un grand fumoir à l'avant. Comme décoration l'*Esk* et l'*Eden*, que j'ai visités à l'île Barbade, sont supérieurs. En outre, si toutes ces superstructures sont idéales pour l'aération et parfaitement à leur place, dans les mers calmes des Antilles et du golfe du Mexique, elles sont mauvaises au point de vue de la stabilité parce qu'elles reportent en haut un poids considérable. Comme je crois l'avoir dit à propos du *San Blas*, il ne serait peut-être pas à conseiller de traverser l'Atlantique, en hiver, avec des bateaux de ce genre. C'est pourquoi,

outre que le motif de la chaleur ne l'exige pas, tous les steamers destinés au service de l'Atlantique encombrant leur pont le moins possible. Autant d'objets en moins à voir enlever par un coup de mer.



Nous sommes en tout environ cinquante passagers; donc chacun se trouve parfaitement à l'aise. Une dizaine d'enfants, dont deux babys du genre *capriccioso*. L'un d'eux, le mieux en voix, est mon proche voisin. C'était écrit!

Une moitié des voyageurs sont Allemands; les autres Espagnols ou Mexicains, Américains et Anglais. La traversée étant courte, il ne s'opère aucune fusion entre les divers groupes.



Il est rare que l'on fasse toilette à bord dans ces parages-ci; autre chose est sur les bateaux des Indes et d'Australie. Cependant, hier soir, une jeune dame était rutilante. Elle est fort jolie; étant admis le type créole, qu'elle possède à un degré parfait. Comme toilette elle portait une robe de lourde soie marron, et une pélerine de peluche grenat. Le chapeau immense était de velours indigo foncé, orné sur le devant d'un superbe oiseau de paradis.

Aujourd'hui, ni chapeau, ni pélerine n'ont reparu; pas même leur propriétaire. Nous approchons du cap Hatteras et la mer commence à moutonner; le roulis explique bien des disparitions, bien des négligés, et les justifie.

Néanmoins cette petite créole aura été satisfaite. Elle a montré ses beaux atours. Or, rien de comparable en vanité aux peuples de race espagnole.



Le bateau américain et ses passagers allemands m'ont fait retomber en « haulte goinfretrie. » Trois dîners complets par jour, c'est trop. Il est vrai que jusqu'ici je tiens un bien petit emploi dans ce chœur de fourchettes, grâce à l'épouvantable régime des jours Saints à la Havanne. Mais je pense que sous peu tout désordre sera réparé.

Le *City of Puebla* est bon marcheur; il fait quatorze nœuds par heure, la vitesse maximum du *Don*. Il a déjà fait seize nœuds et peut, prétend-on, donner davantage. J'ai peine à le croire.

Après des tortues, peu marines, comme la *Lucy. P. Miller* et le *Mendez Nuñez*, un peu de vitesse est agréable à constater.

Demain, à sept heures, nous devons être près du cap Hatteras, au delà duquel nous attendront plus de vent et de mer.

Les points relevés sont : (*Long. méridien Greenwich*).

Dimanche 13.	{	Lat. N. 26.11	}	Distance parcourue
		Long. W. 79.47		248 milles.
		Lat. N. 31.34		Distance parcourue
		Long. W. 78.12.		333 milles.
		Ensemble		581 milles.

La distance totale de la Havanne à Sandy-Hook est de 1180 milles.

A l'heure où j'écris (4 h.), nous avons fait plus de la moitié de la route.



A bord du city of Puebla. — Mardi, 15 avril.

A midi.	{	Long. 74.40	}	Course 334 milles.
		Lat. 36.24.		
				265 milles de <i>Sandy-Hook</i> .

Décidément, nous avons quitté les régions du soleil, de la mer bleue et tranquille, pour remonter à grande vitesse vers le ciel gris de l'Atlantique du Nord, qui ne connaît point le calme. Le cap Hatteras, que nous avons passé ce matin, sans le voir, forme une délimitation de climats nettement tranchée.

Jusqu'au soir, hier, la journée a été belle et la température douce : puis, un orage lointain, mais très considérable, est venu tout brouiller. Le spectacle des éclairs était aussi beau que varié. Pendant la nuit, le vent, qui était presque nul et contraire, passa au grand large, frais. Le ciel était gris; à neuf heures une pluie fine et froide se mit à tomber pour se transformer en déluge. Nous marchions comme à travers un brouillard et le sifflet retentissait sans interruption. Il y a de la mer, assez de tangage, mais peu de roulis. Sauf imprévu, nous serons à Sandy-Hook demain de bonne heure. C'est parfait.



En reportant le point sur la carte je trouve que, le 22 novembre, nous étions, à midi, par lat. $37^{\circ}27'$, soit un degré et trois minutes seulement plus au nord. Je relève dans mes notes :

« Jeudi, 22 novembre vent S. S. E. léger. Ciel « nuageux, petites ondées. Le roulis a cessé. Il fait tiède « et très agréable. On établit les tentes; tout le monde « est sur le pont. »

A part le vent, qui est également du S. S. E., il serait difficile d'avoir un bulletin météorologique plus diamétralement opposé à celui de ce jour.



8 h. du soir.

Nous commençons à rouler fortement et la mer devient notablement plus agitée, mais le vent nous est favorable.



New-York, 16 avril.

Toute la nuit, brouillard. Le sifflet n'a pas cessé un quart d'heure de retentir. Nous avons débarqué à deux heures par très beau temps.



VII.

NEW-YORK. — LE CANADA.

RETOUR.

En débarquant, mercredi, j'ai tout d'abord aperçu des fils télégraphiques ; ces engins seront probablement les derniers objets qui frapperont mes regards sur l'embarcadère, et la grande métropole demeurera fixée dans ma mémoire, comme la ville du monde qui possède le plus de fils téléphoniques et télégraphiques.

Jusqu'ici mon enthousiasme pour New-York est faible. Je doute qu'il s'échauffe, exception faite pour le pont suspendu. Il n'y a point encore quarante-huit heures que je suis débarqué et déjà je songe à quitter la cité Impériale. Moyennant quelques heures de course en omnibus et en chemin de fer élevé, après une visite à la cathédrale et à deux ou trois grands édifices privés New-York sera mieux connue que ne le serait Paris en quinze jours ou Londres en trois semaines.

La population de New-York est de 1.300.000 habi-

tants; c'est donc une grande ville; c'est surtout une ville très longue. Tout y est nouveau et l'argent n'a point été épargné. Aussi, de toutes parts s'élèvent des constructions immenses à étages multiples, où le fer et la pierre sont les seuls employés. Comme choix des matériaux et art de bâtir solidement, ces édifices sont irréprochables.

Inutile d'ajouter que le mouvement dans les rues principales est étonnant; mais celui de Londres l'est bien davantage.



Deux lignes de topographie ne seront point hors de propos. Mais je remonterai d'abord plus haut, pour parler de l'arrivée.

Je ne puis rien dire des approches de la terre lointaine. Le brouillard empêchait toute vue. A partir de Sandy-Hook, langue de terre basse, comme le nom l'indique, on entre dans la baie de l'Hudson. D'autres cours d'eau, ou petits bras de mer, isolent du continent l'île de Mahattan, que la ville occupe toute entière. *Brooklyn*, ville située sur l'autre bord de l'East river, compte elle-même au delà de 500.000 habitants.

Quelques ondulations de terrain donnent un peu de mouvement au paysage; mais j'arrive encore en hiver.

D'après vos lettres, au mois de mars déjà, en Belgique, tout verdissait. Ici, sous la même latitude que Madrid, à peine les saules pleureurs et quelques petits arbustes commencent à développer leurs bourgeons. Le matin et le soir, il fait positivement froid, sous l'empire d'un vent aigre du N. O.

Comme la ville se présente par la pointe, on n'en aperçoit absolument rien à l'arrivée; le terrain où elle

est bâtie est plat. Sous ce rapport Brooklyn a tout l'avantage de la situation, sur la pente d'une colline peu élevée.

Deux forts importants commandent les approches de la rade. Ils sont plus sérieux et mieux armés que les vieilles forteresses de la Havanne et de Porto Rico, mais infiniment moins pittoresques. De la terre, du gazon et de grosses pièces d'artillerie. Rien de plus. L'effet décoratif est donc nul. Sitôt ce point dépassé, avec l'autorisation de la commission de quarantaine, on aperçoit Brooklyn et le pont qui domine tout l'ensemble. En réalité, on a trois villes sous les yeux. Brooklyn à droite (du spectateur), New-Jersey à gauche que l'on aperçoit en entier, et la métropole que l'on sait être au milieu, mais dont on ne voit pas grand' chose.

Quelques petites îles, où s'élèvent des forts minuscules, font obstacle à la circulation et le passage, pour un grand nombre de navires réunis, exige des précautions et de l'habileté.



Il y a quelques années on a fait sauter à l'endroit appelé *Hell-gates*, une masse de rochers fort dangereux. Ce n'est point de ce côté, mais au nord, dans l'East River. Il paraît que l'on craint un ensablement du côté de Sandy-Hook. Dans ce cas, l'entrée par Long Island serait préférable.

L'île de Mahattan qu'occupe la ville, est longue et très étroite au S. pour s'élargir un peu à mesure que l'on s'avance vers le nord. De là, la fameuse division en rues et avenues. Au point de vue de la simplicité, c'est parfait. Voici en quelques lignes le plan de New-York :

Douze grandes artères principales courent du sud

au nord, car l'orientation de l'île est à peu-près exacte. Ce sont les *avenues*. A angle droit avec celles-ci sont les *rues*. *Broadway* est une artère spéciale qui, après avoir suivi l'orientation générale dans l'ancienne ville, s'échappe à gauche et prend en écharpe les 5^e, 6^e, 7^e, 8^e, 9^e et 10^e avenues.

L'épine dorsale de la ville est la Cinquième avenue, la plus belle et la plus importante à tous les points de vue. Elle sert de point de repère. A droite de cette avenue, la partie des rues qui s'étend jusqu'à East River sont dites : 3^e, 4^e..., 20^e rue *Est*. A gauche on dit : 3^e, 4^e..., 20^e rue *Ouest*. De plus, on a attribué 100 numéros à chaque fragment de rue compris entre deux avenues, toujours à partir du centre. C'est-à-dire, que les maisons situées entre les 5^e et 6^e avenues, comme entre les 5^e et 4^e avenues, peuvent porter les chiffres de 1 à 100, nombre qu'il est impossible d'atteindre. Entre les 6^e et 7^e avenues comme entre les 4^e et 3^e, les numéros sont de 101 à 200 et ainsi de suite, procédant par centaines. Il n'est donc, vous le voyez, pas de ville où il soit plus aisé de se reconnaître.

L'ancienne ville n'est pas tout à fait aussi régulière, par le motif que l'on a tracé les rues perpendiculairement au front des deux rivières, qui ne sont pas parallèles. Il y a donc un peu plus de variété.

Broadway ne vaut pas Oxford street; sauf au point de vue des constructions, grandes et bien faites, comme je l'ai remarqué plus haut. Peu de beaux magasins. Le soir tout est fermé de bonne heure.

Les hôtels sont nombreux et considérables : *Fifth avenue* Hôtel, *Windsor* Hôtel et une foule d'autres. Mais nous avons en Europe aussi grand, aussi beau et certainement aussi confortable. Je dois une mention spéciale de réprobation et d'horreur au pavé. Il est

affreux indistinctement partout, et dans certains quartiers au moins aussi mauvais qu'à la Havanne.



Suivant la manière de procéder ordinaire, ma première démarche fut à la demeure de M. J. Baiz dans l'espoir de trouver les lettres attendues. Cet espoir ne fut pas trompé. Plusieurs plis m'attendaient, entre autre un paquet réexpédié de Guatemala par l'ami Léger, avec un mot de lui, disant que son départ de Coban était fixé au 8 avril et qu'il espérait être à New-York à la date convenue. Il escorte deux dames de Coban.



Je suis au regret de n'avoir point reçu à Cuba une des lettres annoncées à Porto-Rico. Elle m'eut été fort utile. C'est la seule à ma connaissance qui ait fait défaut. Les précautions nécessaires pour faire suivre la correspondance ont, en tous cas, été prises, et j'ai eu soin, avant mon départ de la Havanne, de graisser le rouage administratif préposé aux lettres. Bien que ce soit un excentrique, car il est béquillard, j'espère qu'il marchera droit.



New-York, 19 avril, 1884.

Je ne puis faire de ces lignes un guide de New-York; c'est pourquoi je me contente de citer en passant ce que j'ai vu, avant hier et hier, de plus intéressant, à commencer par le pont suspendu. Dans son genre c'est la plus grande merveille qui se puisse voir. La rivière en cet endroit me paraît avoir le double

de la largeur de la Tamise à Londres. Le tablier va d'une rive à l'autre soutenu par quatre câbles de fils d'acier de 0.25^e de diamètre. Au milieu l'espace réservé aux piétons; à droite et à gauche la ligne ferrée. Chaque train se compose de trois voitures que l'on accroche à un câble sans fin. Extérieurement encore du chemin de fer, les routes de voitures.

La hauteur au dessus de l'eau est considérable. Au moment où je le traversai à pied je vis passer sous moi un 3-mâts carré suédois, qui avait pris seulement la précaution de baisser ses perroquets.

Brooklyn, comme ville, n'a aucune valeur; de tous côtés rayonnent de grandes rues plantées d'arbres, à perte de vue, et sillonnées de tramways, dont je fis usage pour explorer la cité, et un peu les environs, jusqu'à *Prospect Park*.

Je retraversai le pont en car. Les assises, contre-forts, piles que cet ouvrage a exigé, sont construits en granit. Leur développement est colossal.

Hier, je pris le chemin de fer élevé de la 6^e avenue. Ces chemins de fer, il y en a trois, remplacent avantageusement le métropolitain de Londres. Les trains se succèdent à deux ou trois minutes d'intervalle. Il n'y a guère d'accidents à redouter. La construction des voies est aussi légère que possible. La hauteur celle du premier étage. Sous le viaduc, les voitures et les trams circulent librement.

Moyennant 10 cents, prix uniforme, je roulai pendant trois-quarts d'heure, aussi loin que possible; c'est-à-dire à la hauteur de la 160^e rue. Bien avant ce point extrême, on est en pleine campagne. Néanmoins, les rues sont tracées, les égouts établis et l'eau distribuée. Le tout espacé avec la plus fatigante monotonie. Il y a aussi une bonne cinquantaine de rues qui traversent des

jardins légumiers; quelques ondulations de terrains animent le paysage.

Je revins en tram, et m'arrêtai au musée d'histoire naturelle. La collection la plus remarquable est celle des oiseaux, tous supérieurement préparés et en très grand nombre. Puis une section d'anthropologie : des silex, des haches, des crânes etc.

Cette vue me remet en mémoire, pardonnez la digression, un jeune Espagnol, adonné à la passion des cailloux *peu* ou *pré*-historiques, notre compagnon à bord du *Mendez-Nuñez*. Il apportait de Porto-Rico divers objets de pierre : amulettes, serpents roulés, haches polies et non polies. Il tirait ces reliques d'une grande boîte et, sans la moindre hésitation, attribuait à chaque fragment une destination précise.

— Ça, dit-il, tout-à-coup, est une arme, un « coup de poing »; et il montre une espèce d'équerre de la grosseur du pouce et dont chaque branche pouvait avoir 0.05 cent. de longueur. J'avais affaire à un enthousiaste. La boîte épuisée, il fit un plongeon dans sa cabine et rapporta un collier de pierre, de la forme d'un collier de cheval, mais moins grand.

J'en avais vu plusieurs dans le très joli musée particulier d'un médecin allemand, lors de ma visite à Bayamon (Porto-Rico). Leur usage, m'avait dit ce docteur, est inconnu.

Notre archéologue confessa également n'avoir que des idées très vagues sur la destination de ces appareils. « Peut-être, hasarda-t-il, un ornement que portaient les hommes. » — « Ou un collier pour les chiens, » insinuai-je. « Oh non! me répond-il, sans s'émouvoir, dans ce temps là il n'y avait pas de chiens dans l'île, il n'y avait que des *racoons*. »

C'est beaucoup de candeur.

Le musée est situé en face de Central-park, une très belle promenade, avec étangs, rochers naturels, belvédères, arbres nombreux, pelouses parfaitement tenues. Dans un mois il y fera charmant. Aujourd'hui, à peine quelques traces de verdure. Le parc est situé au bout de la première moitié de la cinquième avenue. De là, jusqu'à *Fifth avenue Hôtel, Madison Square*, s'étend le Piccadilly de New-York, qui a fort grand air. Il y avait, à ce moment de la journée, un grand mouvement de voitures de maître se rendant au parc.

Toute cette partie de la cinquième avenue est réellement belle ou plutôt luxueuse.



A la hauteur de la 50^e rue, bien dégagée, s'élève la superbe cathédrale de St Patrick, l'édifice religieux le plus considérable et le plus remarquable, non seulement de New-York, mais de toute l'Amérique du nord. Cette église est inachevée : les deux flèches font défaut. Le style rappelle celui des cathédrales anglaises. Elle est bâtie en granit grisâtre, pour le soubassement, et en marbre blanc un peu teinté de jaune. L'exécution des détails est assez lourde et ce défaut se remarque plus encore à l'intérieur de l'édifice. Néanmoins, telle qu'elle est, la cathédrale est vraiment imposante et noble, laissant bien au dessous d'elles tous les autres temples de la ville, généralement petits, et écrasés par les immenses magasins qui les avoisinent. Il y a quelques exceptions, par exemple : l'église (protestante) de St Georges, en grès rougeâtre; une église et quelques bâtiments en gothique anglais dans Broadway; mais on ne voit que trop généralement que le dollar a le pas sur le bon Dieu.

La vue de la superbe cathédrale de St Patrick m'a fait un plaisir extrême. J'étais fier d'y entrer et d'y pouvoir prier.

Ce fut la fin des pérégrinations de la journée.



Dimanche, 20 avril.

Le dimanche s'observe aussi bien ici, qu'à Londres. Il fait donc tout à fait calme plat. Le service des omnibus est interrompu; seuls les tramways fonctionnent. Il n'y a rien à faire.

De la journée d'hier peu de détails à signaler. J'ai parcouru le côté Est de la ville, jusqu'à Harlem, faubourg relié à la ville par diverses voies à vapeur. Les maisons s'étendent plus loin de ce côté ci que du côté Ouest. Toutes les rues se ressemblent. Les maisons sont de types très peu variés. Ce nom de Harlem est un souvenir des Hollandais qui furent les premiers colonisateurs de cette côte. New-York même s'est appelée d'abord Nieuw-Amsterdam. On trouve encore également ci-contre, à Brooklyn, un district du nom de Flushing (Vlissingen).

Mon départ est fixé à demain soir à 6.30 h. Le voyage, d'ici à Montréal, est de quatorze heures, de 6.30 h. du soir à 8.25 h. le lendemain. Je me suis assuré un lit dans le Pullman-car, moyennant surtaxe de deux dollars. Le tarif me paraît modéré.

Il n'y a point d'autre train direct. Je le regrette; car toute la région au nord d'Albany, celle du lac Champlain me restera inconnue. La lune ne se montrera pas.



J'ai fait la visite obligatoire au bâtiment de la Compagnie d'assurance sur la vie « l'Équitable », le vrai type du genre. Architecture à colonnes, genre hôtel de ville de Paris. Sept étages, tous occupés par des bureaux. En dessous, des caves-dépôts pour l'argent les valeurs et *safe deposits vaults*, assurés contre le feu et les brigands. Des élévateurs vous conduisent presque au sommet de cette énorme construction.

Ce bâtiment, l'un des plus considérables de la ville, est situé à l'extrémité sud de Broadway. De la plateforme supérieure on domine si bien le port tout entier, que le service des signaux de marine se fait du pavillon central. Pas un pouce de bois n'entre dans la construction. Tout est fer, brique, granit et marbre.

Il était trop tard pour visiter les caves. Un spectacle assez curieux, du haut du toit, qui est presque plat et sert de cour à deux ou trois ménages, est la multitude de petites vapeurs blanches qui fusent de tous côtés. Il n'y a pas de construction un peu importante qui n'ait son panache, indice d'un ascenseur.

Remarquable encore le nombre de fils télégraphiques et autres, dont j'ai déjà parlé. Il semble que si l'on tombait, on aurait toute chance de ne jamais atteindre le sol. On resterait accroché en route.



A propos de ces fils, il est inutile de croire que les Américains soient toujours plus malins que les gens du vieux monde.

Hier un article de l'*Evening post* était intitulé : « *Were to put the wires?* » Voici la traduction fidèle :

Où mettre les fils ?

« Il y a environ un an, un comité général a été institué à l'effet d'examiner le moyen de faire passer sous terre les fils employés pour le service de la lumière électrique, du téléphone, du télégraphe etc. Toutes les sociétés, ayant un intérêt dans la question, furent invitées à coopérer aux recherches, et, après plusieurs réunions, trois sous-comités furent désignés : un pour examiner la partie électrique et mécanique de la question ; un autre pour s'occuper des lois et règlements régissant la matière, le troisième pour la partie économique.

« Le premier comité vient de faire connaître dans son récent rapport, qu'il a examiné plus de six cents projets et plans pour l'organisation des communications souterraines, et conclut : que la seule solution du problème, est la construction d'un tunnel assez considérable pour loger tous les fils et pour permettre de les atteindre en cas de réparation. »

Etonnants ces Yankees et d'une ingéniosité!...



Je vais aller jusqu'à la cathédrale. C'est une bonne course et il fait beau, bien que froid, relativement.



New-York, 21 avril 1884.

J'ai été fort surpris de trouver la température meilleure que de ma chambre je ne pouvais le supposer. Aussi, après avoir été à Saint Patrick, j'ai fait une longue promenade dans Central park. Au centre du jardin s'élève un belvédère d'où l'on jouit d'une vue étendue. Ce matin, courses diverses relatives à des machines à

établir à la Finca. Je pense avoir trouvé ce qu'il faut. Puis, prenant un ferry-boat, je traversai l'Hudson en longeant presque toute l'étendue des débarcadères, pour aboutir sur l'autre rive du fleuve, à Hoboken.

Le spectacle est plein d'animation. Toutes les grandes lignes anglaises sont côte à côte. Le *lion* du jour est le nouveau steamer *Orégon* (1), de la *Guyon line*, entré avant hier à New-York, après avoir accompli la plus rapide traversée faite jusqu'à ce jour, le Queenstown à Sandy-Hook, en six jours dix heures et quelques minutes. Des colonnes entières de réclame ont aussitôt paru dans les journaux. Les représentants des autres lignes disent que cette vitesse n'est rien, et que l'on construit en ce moment des steamers qui feront la traversée en cinq jours, nulle compagnie ne voulant céder le pas à ses rivales.

Les machines de l'*Orégon* peuvent développer 13.000 chevaux de force.

Auprès de ce monstre les navires en usage ordinaire font petite figure.

De Hoboken le tram me conduisit à New-Jersey, à travers des rues à moitié bâties. Il n'y a rien à voir de ce côté. Je voulais profiter de mon séjour à New-York pour aller visiter l'un ou l'autre chantier de yachts, mais le temps m'a fait défaut.



Montréal, Hôtel Windsor, 23 avril 1884.

En commençant mon voyage, et même jusqu'il y a peu de temps, je ne me doutais guère qu'une partie

(1) Ce navire, racheté depuis par la compagnie Cunart, est le même qui vient de sombrer, il y a peu de temps, par collision.

de mon journal serait datée du Canada, mais, je suis extrêmement satisfait d'avoir mis ce projet improvisé à exécution, même au seul point de vue du contraste. A mon arrivée ici hier, mardi, il y avait seulement dix jours que j'avais quitté la Havanne. En quelques heures j'ai passé de l'été à l'hiver; les bords du St Laurent sont couverts de plusieurs pieds de glaçons accumulés, et dans les rues les moins fréquentées s'élèvent encore des monceaux de neige. De plus, il n'y a aucune comparaison à établir entre les pays du Sud et le Canada: ni même entre New-York et Montréal. Ces villes diffèrent entre elles au moins autant qu'Anvers, Liège ou Rotterdam diffèrent de Paris.



Mon départ de New-York par le Grand Central and Hudson R. R. C^o, eut lieu lundi soir, avec un léger retard. Cette compagnie est puissante. Elle a pour président et principal actionnaire M. Vanderbilt ou plutôt, c'est la famille Vanderbilt, demeurée dans l'indivision, qui possède, principalement en actions de ce chemin de fer, une fortune évaluée à 1.300 millions de francs, au taux actuel. Sur un long parcours, la ligne est à quadruple voie.

En prenant samedi dernier mon ticket à l'agence, je m'étais assuré une place dans le sleeping-car. La réponse aussitôt téléphonée, m'inscrivait pour le nombre neuf. Il y a plusieurs espèces de sleeping-cars. Celui-ci était du système Wagner. Le jour, il diffère peu d'une première ordinaire, sauf par les accessoires placés aux deux extrémités. La nuit, au moyen de cloisons à coulisses et de grands rideaux, on établit de chaque côté une rangée d'alcoves. Les lits sont assez grands pour loger deux personnes.

De New-York à Albany, la route longe constamment le fleuve Hudson. J'ai pu admirer le paysage pendant une demi-heure, jusqu'à la nuit. La rivière est belle et bordée, des deux rives, par des collines plus élevées que celles du Rhin, moins large également que l'Hudson. Un voyage de jour, par bateau, doit être charmant; mais le service de nuit étant seul en activité à cette époque de l'année, je n'avais aucun avantage à prendre cette voie qui m'eut fait perdre un jour. S'il y avait eu pleine lune, la question eut été différente.

Je reconnais que la compagnie du Grand Central fait les choses largement. Il y avait trois sleeping-cars au train, de sorte que chaque voyageur pouvait disposer de quatre places entières. Il est vrai que ce n'est pas encore la saison, et que dans un mois, ou six semaines, on aura les coudées moins franches.

Les wagons-lits sont munis de fenêtres doubles, et chauffés par un calorifère breveté, à l'eau.

La nuit fut claire. Quand le jour parut nous avançons à vitesse très modérée à travers une contrée entièrement plate, coupée de rares petits bois de sapins. La campagne était blanche de givre et les fossés, les mares, toute l'eau, sauf les ruisseaux et rivières, étaient pris par la gelée. Pas le moindre indice de végétation. Partout, dans les ravins, derrière des bouquets d'arbres, sur le talus du chemin de fer, de grandes plaques de neige. Je mis mon nez dehors avec un plaisir d'enfant, à la première halte. L'air était parfaitement calme et la sensation du froid me parut délicieuse. Depuis trois mois je n'avais respiré aussi parfaitement.

Le pays est assez habité: les maisons sont de bois; le paysage offre peu d'intérêt et ne change guère.

Vers neuf heures nous étions en vue de Mont

réal, puis l'on put apercevoir le fleuve St-Laurent, grand comme un lac, et le fameux pont qui le traverse, le *Victoria bridge*.

La route décrit une immense courbe pour arriver au pont où un seul train peut passer à la fois. C'est un tunnel en fer; sauf de petits jours à droite et à gauche, l'obscurité y est complète et l'intérêt nul. Il date de 1859. L'un des entrepreneurs a été Thomas Brassey, le père du yachtman propriétaire du *Sunbeam*. Le train, à petite vitesse, met cinq minutes et demie à le traverser. Sa longueur totale est de 9184 pieds.

Pour l'aspect, et l'agrément de ceux qui en usent, le pont du Moerdyk en Hollande l'emporte de beaucoup; ce long boyau carré appelé pont Victoria est positivement très laid.



L'Hôtel *Windsor* eut l'honneur de mon choix. Immense, superbe, bien tenu et pas cher.

La ville de Montréal compte 140.000 hab.; elle n'est pas la capitale du Canada. Le siège du gouvernement est à Ottawa.

Montréal est bâti dans une île, au confluent de la rivière Ottawa et du Saint-Laurent. Elle est adossée à une montagne, le *Mont Royal*, dont elle occupe les trois dernières assises, véritables marches d'escalier.

La partie ancienne est naturellement celle qui s'étend au bord du fleuve. Bien que le nombre des bâtiments vieux soit restreint, l'aspect est demeuré ancien et ne manque ni de pittoresque, ni d'intérêt. Les bâtiments nouveaux, publics ou privés sont du genre moderne anglais qui a de l'élégance et de la distinction. Je n'ai vu le style ogival employé que pour les églises.

Celles-ci sont extrêmement nombreuses. Dans un rayon de trois cents mètres autour de l'hôtel, il n'y en a pas moins de six, de différentes confessions.

Bien que le nombre des catholiques dépasse 100.000, je crois les églises des différents cultes protestants en nombre plus considérable.

La cathédrale catholique est en construction. Elle est bâtie sur le modèle, très-réduit, de St-Pierre de Rome. La bâtisse est à moitié achevée, mais l'argent fait défaut et les travaux sont suspendus.

Jusqu'ici l'église, dite cathédrale, est celle de la Ste-Vierge, dont les tours dominant la ville. L'architecte a cru faire du gothique, parce qu'il a tracé une ogive quelconque en guise de fenêtre, au lieu d'un rond ou d'un carré. L'extérieur est sans intérêt.

Autre chose est l'intérieur. C'est la plus parfaite salle de concert que j'ai vue. La nef principale est large et peu élevée, percée de quatre lanterneaux. Les basses nefs et la tribune au-dessus de l'entrée sont divisées en trois étages garnis de bancs superposés en gradins. De plus, le sol même de l'église est en pente et les bancs disposés en plan incliné, l'autel se trouvant ainsi plus bas que la porte d'entrée. Cette disposition est singulière et peu convenable. La décoration est riche, mais sans goût. Les colonnettes en faisceaux, sont peintes en marbres de couleurs diverses : rouge, jaune, bleu et vert, jusqu'à la hauteur du chapiteau. Plus haut, l'or et le chocolat dominant.

Peu de choses à dire de l'église des Jésuites. Elle est acceptable et ornée de grisailles médiocres. Cependant, comme ces braves pères doivent, on dirait presque fatalement, avoir des idées biscornues en fait d'art, ils ont fait jouer aux statues des quatre évangélistes un rôle actif. Pour exprimer probablement leur

mission de hérauts de la vérité et de la lumière, ils ont placé les écrivains sacrés aux angles, sous la coupole, ce qui se pratique d'ordinaire, seulement chaque évangéliste tient, à bras tendu, une girandole de sept becs de gaz avec de beaux globes!



Sur la foi d'un guide, je suis allé voir une petite église dédiée à N. D. de Lourdes et peinte à fresque par le professeur N. Bourassa, qui s'est mis à la tête d'un mouvement artistique religieux. J'ai été fort déçu. Toutes les poses sont ou trop raides, ou bizarrement tourmentées. Des saints piquant des têtes à travers des fenêtres rondes ou roulant des yeux féroces; la Sainte Vierge en chignon et gratifiée, dans chaque scène, de traits sans aucune ressemblance avec ceux qu'on lui a donnés dans les scènes voisines. Seule, la grande fresque de la coupole, « le triomphe dans le ciel », est bien conçue. Le dessin est bon, mais le coloris est affreux. Tout est verdâtre. Des robes roses ont reçu des coups de pinceau vert. Quelle singulière idée!

Tout près de cette église se trouvait l'établissement des frères Belges de la charité, qui comprend une école de réforme.

Ma visite a été fort bien accueillie.

Un compatriote, natif de St Nicolas, me fit parcourir l'établissement entier. Il est irréprochable et un vrai modèle au point de vue de l'ordre et la propreté. Tous les lits étaient garnis d'un couvre-pied très blanc. Aussi le supérieur m'a-t-il confirmé que les inspecteurs, jusqu'ici, n'avaient jamais trouvé de remarques à faire.

Les condamnés, au nombre de 280, sont divisés en trois catégories, suivant l'âge. Ils ont des cours de

récréation, des dortoirs et des classes séparés. Ils peuvent apprendre à leur choix quatorze différents métiers, entre autres ceux de cordonnier, de tailleur, de plombier, de zingueur, de menuisier, de carrossier etc. Il s'y fabrique plus de cinq cent paires de souliers par jour, et j'ai vu des voitures qui auraient fait honneur à un carrossier en renom.

Les détenus reçoivent, trois fois par jour, de la viande et des pommes de terre à discrétion. Leur fricot, un vaste *hochepot*, donnait des envies de gourmandise féroce. Si nous avions trouvé une marmite ainsi garnie dans les posadas du Guatemala!

Le prix payé par le gouvernement est 140 dollars par an et par tête.



Je crois ne pas avoir dit un seul mot du fleuve, qui est pourtant bien la chose principale que l'on vient voir dans ces parages. Le S^t Laurent est superbe, un vrai fleuve large, immense et rapide. Sa largeur, variable, atteint, devant Montréal, deux kilomètres. Il charrie encore des glaces en grande quantité, obstacles qui empêchent toute navigation. Il a été cet hiver, comme d'habitude, entièrement fermé. Le niveau des eaux a baissé un peu, laissant sur les berges des amoncellements de glaçons sondés ensemble sur une épaisseur de plus d'un mètre. Le temps hier était froid, gris, et il neigeait par moments. Je montai sur le Mont Royal, derrière la ville. Cette montagne s'élève environ à sept cent pieds au dessus de la rivière. Elle est convertie en parc public; l'accès en est facile aux voitures. Du côté opposé à la ville sont les cimetières.

Du sommet, la vue porte au loin et le paysage, dont le S^t Laurent est l'objet principal, est imposant. Avant de quitter Montréal je retournerai là haut

Demain, sans faute.... demain, pourquoi pas aujourd'hui ?

Le mieux serait d'y aller à l'instant. Il fait superbe.

C'est pourquoi :

Je prends ma canne et mon chapeau..... et vous dis adieu jusqu'à demain.



Montréal, 24 avril 1884.

Il eut été difficile de mieux réussir l'excursion. L'horizon était entrêmement clair, l'air d'une transparence inouïe, et du haut de la montagne, en regardant vers le fleuve, j'avais le soleil à dos. Tous les objets se détachant en pleine lumière, présentaient des reliefs saisissants. La vue portait beaucoup plus loin que la veille, et l'horizon semblait illimité, comme en plein océan.

Pour arriver au pied de la montagne, on traverse les nouveaux quartiers de la ville, qui occupent la marche la plus élevée de l'escalier sur lequel est bâti Montréal. Les rues sont de longues et larges avenues, bien plantées d'arbres divers et garnies de jardinets, de jardins, de cottages et de beaux et grands hôtels particuliers, de l'effet le plus varié et le plus réussi. La bonne fantaisie des achitectes s'est donné pleine carrière et l'uniformité est complètement bannie.

Si Québec me satisfait autant que Montréal, je pourrai marquer d'un signe particulier ces lignes de mon journal relatives au Canada.



Une chose que j'ai oublié de signaler est, que devant l'hôtel Windsor, s'élèvent encore quelques pans de murs du grand palais de glace construit cet

hiver. Il était vraiment bien dessiné et représentait un château fort. On y donnait des fêtes. Il y a un mois, à peine, il était encore intact; mais aux premiers signes de dégel, les édiles ont prudemment fait démolir les parties supérieures de la fragile construction. Les débris qui demeurent sont informes et à demi fondus.

(*A suivre.*)

ALB. SOLVYNS.





L'ÉVANGILE

JUGÉ PAR SAINTE-BEUVE.

NOUS ne pouvons nous défendre d'un vif sentiment d'indignation qui révolte en même temps l'esprit et le cœur, chaque fois que nous lisons ou entendons les attaques si fréquemment dirigées contre nos Saints-Evangiles. On a mis en doute et nié l'inspiration, la véracité, l'intégrité et l'authenticité de nos Saints Livres. C'était peu encore. Ce système d'attaque tend de plus en plus à passer de mode aujourd'hui pour faire place aux assauts livrés à l'Évangile au nom de la morale.

On s'arrête généralement peu de nos jours à la critique savante apparemment des Renan, des Strauss et tutti quanti, parce que de vils folliculaires attirent davantage l'attention des masses inintelligentes, et recourent à de misérables arguties pour achever l'œuvre de déchristianisation.

Cent réponses toutes victorieuses ont été faites aux prétendues critiques de Renan et de ses disciples. Il ne reste rien debout de sa *Vie de Jésus*, si ce n'est le charme du style et un monument de plus d'une insigne mauvaise foi sous la forme d'un roman. Décidément sa sœur Henriette, le *bon génie de la Sainte-Byblos* a mal

inspiré Renan, malgré les ardentés invocations de ce dernier dans la mélancolique dédicace de sa *Vie de Jésus*.

D'autres hommes se sont trouvés d'un esprit au moins égal à celui de Renan, qui, bien que d'une confession différente de la nôtre, ont rendu aux Saints Evangiles des témoignages dictés par un sentiment d'admirable sincérité. Nous ne nommerons que le déiste Jean-Jacques Rousseau à la fin du siècle dernier et Monsieur Guizot, protestant, dans notre siècle. On a tous présent à la mémoire le célèbre passage du solitaire d'Ermenonville sur les Evangiles, dans cet étrange manuel d'éducation qui s'appelle l'*Emile*. — Après avoir avoué l'étonnement dont il est saisi à la sainteté de l'Evangile, le philosophe-éducateur passe en revue les principaux systèmes frelatés qui ont passionné tour à tour les grands penseurs de l'antiquité, et il arrive à cette éloquente conclusion que « l'Evangile a des caractères « de vérité si grands, si frappants, si parfaitement « inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant « que le héros. » — Monsieur Guizot met encore plus de précision dans ses appréciations. Les trois *méditations* sur la religion chrétienne nous montrent les rapports de l'Evangile avec l'état actuel de la société et des esprits; elles se résument dans ces lignes triomphantes au profit de la liberté, de la morale et de la science : « C'est « un propos courant aujourd'hui, écrit Monsieur Guizot, « que le christianisme (et le christianisme c'est l'Evangile) « ne s' commode ni de la liberté, ni de la science, « et que la morale est essentiellement distincte et séparée « de la foi religieuse. Je tiens ces assertions pour fausses « et grandement nuisibles à la cause de la liberté, de « la morale et de la science, qu'elles prétendent servir. « Je crois la religion chrétienne et la liberté non seule-

« ment conciliables, mais nécessaires l'une à l'autre. Je
« regarde la morale comme naturellement et intimement
« unie à la religion. Je suis convaincu que la religion
« chrétienne et la science n'ont point de sacrifice à se
« faire, ni rien à redouter l'une de l'autre. » — Ces
jugements sur l'Évangile en valent bien d'autres et des
aveux tellement désintéressés nous autorisent à dédaigner
les attaques par trop intéressées d'une critique égarée.

Il est à propos de rapprocher du témoignage concordant de ces deux hommes celui d'un écrivain libre-penseur, il est vrai, mais qui, dans le naufrage de sa foi et de ses mœurs, avait cependant gardé, pour s'en servir quelquefois, le sens de la saine critique. Il y a dans les *Nouveaux Lundis*, de Sainte-Beuve (c'est de cet homme que nous voulons parler) un chapitre vraiment remarquable sur les Saints Évangiles. Ce fut, croyons-nous, pour Sainte-Beuve, une de ses haltes dans le désert, dont il a parlé quelque part avec des accents de regret que nous voudrions croire sincères, mais qui trahissent trop la désespérance. « Mon âme,
« dit-il, est semblable à ces plages où l'on dit que
« Saint-Louis s'est embarqué; la mer et la foi se sont
« depuis longtemps, hélas ! retirées, et c'est tout si par-
« fois, à travers les sables, sous l'aride chaleur ou le
« froid mistral, je trouve un instant à m'asseoir à
« l'ombre d'un rare tamarin. » — Arrêtons-nous quelque temps avec Sainte-Beuve à l'étude de nos Livres Sacrés par excellence, et remarquons les aveux spontanés de cet esprit désolé, de ce cœur desséché par le scepticisme. L'article de Sainte-Beuve fut écrit à l'occasion de la magnifique réédition des Saints Évangiles par l'Imprimerie Impériale en 1862. Au lieu de parler de l'œuvre typographique en elle-même, le critique, comme il le fait remarquer en post-scriptum,

s'est laissé aller à une digression sur l'Évangile. « La « vue de ce beau livre m'a tenté, écrit-il, et je me « suis mis à relire, — oui, à relire d'un bout à « l'autre, non pas les quatre Évangiles, je mentirais, « mais le premier des Évangiles, celui qui est dit selon « Saint-Matthieu; et les idées qu'a fait naître en moi « cette lecture sont telles, que je crois pouvoir les « communiquer à mes lecteurs sans inconvénient ni « scandale pour aucun. »

Combien de fois des esprits prévenus ou malintentionnés n'ont-ils pas fait valoir au bénéfice de leurs critiques de pure fantaisie, les différences prétendues essentielles qui existeraient, d'après eux, entre les quatre Évangélistes! Telle est la façon habituelle de procéder du cynique romancier de la *Vie de Jésus*, avec aussi peu de sens critique que possible. Il est si facile, la mauvaise foi aidant, et grâce à beaucoup d'audace, d'opposer l'un à l'autre deux témoignages ou deux récits qui ne diffèrent qu'accidentellement. Nous aimons mieux la façon réservée d'apprécier de Sainte-Beuve. « Il est « bien clair à mes yeux, dit-il, comme aux yeux de « tout le monde, que puisqu'il y a quatre Évangiles « Canoniques et non pas un seul, il y a des différen- « ces, *au moins apparentes*, entre ces Évangiles égale- « ment reçus, et il a été de tout temps réputé utile « de s'en rendre compte pour se former une idée plus « exacte, plus suivie et mieux ordonnée, de la vie et « de la prédication de Jésus. Repousser tout examen, « toute comparaison entre ces témoins ou ces narrateurs, « reconnus sincères et authentiques, n'a jamais été la « voie la plus sûre pour arriver au respect et à la « vénération la mieux conçue en ce qui regarde la « mission et les paroles du Maître. » On l'aura cepen-
dant remarqué, d'après le critique français, les différences

dans les Saints Evangiles seraient *au moins apparentes*. Ce n'est pas encore assez. On dirait que le sceptique craint ici une déclaration trop nette et trop franchement catholique; il aurait dû écrire que ces différences ne sont jamais qu'apparentes dans les points essentiels. Mais ce que nous recommandons surtout à l'attention des Renan de haut et de bas étage, ce sont les lignes suivantes : « La meilleure manière pour se retracer
« l'image de la personne réelle et vivante de celui dont
« la venue a changé le monde, est d'en revenir avec
« bonne foi et réflexion aux récits originaux qui nous
« ont conservé la suite de ses actes et de ses paroles. »

Suivons Sainte-Beuve dans ses considérations sur l'Evangile selon Saint-Matthieu : « Le premier des
« Evangiles est aussi le plus naïf, le plus naturel, si
« l'on peut dire, celui qui nous rend le plus abondam-
« ment les discours de Jésus, comme le pouvait faire
« un témoin qui les avait entendus, qui les avait
« recueillis à la source, et qui s'est attaché à en con-
« server le caractère populaire, innocent et bienfaisant. »
— Ce qui frappe surtout Sainte-Beuve dans cet Evangile, ce sont les discours, les dire et les sentences de Jésus, qu'on saisit dans *tout leur jet primitif et toute leur fraîcheur*. Naturellement le critique s'arrête assez longuement à l'admirable sermon sur la montagne, qui est la révélation nouvelle de la Loi Messianique.

Il est vrai que Sainte-Beuve a le bon esprit de ne pas s'attarder avec Renan, à nous décrire l'auditoire du divin Prédicateur. A lire les premières lignes du chapitre X de la *Vie de Jésus*, on jurerait que Monsieur Renan a assisté en personne à ces scènes évangéliques du temps de Jésus. Voici des phrases comme il en écrit; jugez-en : « Dans le groupe qui
« se pressait autour de Jésus, l'aristocratie était repré-

« sentée par un douanier et la femme d'un régisseur (!)
« Le reste se composait de pêcheurs et de simples
« gens. » — Il est assez regrettable que Monsieur Renan
n'ait pas décliné les noms et prénoms de ce fortuné
douanier et de cette heureuse femme de régisseur !
L'histoire aurait assurément gagné à nous faire connaître
ces deux fameux aristocrates du temps passé ; et, en
historien consciencieux qu'il est, Renan aurait dû songer
à satisfaire plus pleinement sur ce point, la curiosité
de ses lecteurs. Nous ne lui pardonnons cette légère
omission qu'en considération des fatigues d'une imagi-
nation surmenée ou momentanément endormie. — *Quandoque bonus dormitat Homerus.* —

Mais revenons à Sainte-Beuve et au sermon sur la
montagne, et qu'on nous permette de citer entièrement
une page d'un style aussi séduisant que celui de Renan
lui-même et dictée d'un bout à l'autre par le sentiment
de la plus entière bonne foi. « On peut dire que le
« jour où un tel discours (Sermon sur la Montagne)
« fut proféré du haut d'une colline de la Galilée, il
« s'était produit et révélé quelque chose de nouveau et
« d'imprévu dans l'enseignement moral de l'homme.
« Moïse, redescendant des hauteurs du Sinaï, avait, en
« promulguant le Décalogue, établi le dogme de l'unité
« du Dieu vivant et réglé les prescriptions sévères qui
« s'y rattachent ; il avait déclaré et imposé « les premiers
« principes du culte de Dieu et de la société humaine. »
« Mais du jour où, dans une province de Judée éloi-
« gnée de Jérusalem, sur une colline verdoyante, non
« loin de la mer de Galilée, au milieu d'une popula-
« tion de pauvres, de pêcheurs, de femmes et d'enfants,
« le Nazaréen, âgé de trente ans environ, simple par-
« ticulier, sans autorité visible, nullement conducteur de
« nation, ne puisant qu'en lui-même le sentiment de

« la mission divine dont il se faisait l'organe inspiré
« comme un fils l'est par son père, se mit à parler
« en cette sorte, de cette manière pleine à la fois de
« douceur et de force, de tendresse et de hardiesse,
« « d'innocence et de vaillance », un nouvel âge moral
« commençait. » — Qu'importent après cela les misérables chicanes d'esprits toujours inapaisés au sujet des différents sens qu'on pourrait donner à l'Écriture ! Prenons les Saints Évangiles tels qu'ils sont avec le souffle général qui les anime, et tenons-nous toujours dans une situation d'esprit et de cœur propre à l'intelligence de ces sublimes doctrines.

Sainte-Beuve se garde de passer sous silence les objections faites à l'Évangile. Il rencontre celle du *Mythe* tant de fois renouvelée et caressée par les incrédules, il trouve dans le Sermon sur la montagne une réponse tout-à-fait victorieuse à cette attaque de mauvais aloi. « Que vient-on nous parler de mythe, de « réalisation plus ou moins instinctive ou philosophique « de la conscience humaine se réfléchissant dans un « être qui n'aurait fourni que le prétexte et qui aurait « à peine existé ? Quoi ! ne sentez-vous pas la réalité, « la personnalité vivante, vibrante, saignante et compa- « tissante qui, indépendamment de ce que la croyance « et l'enthousiasme ont pu y mêler en surplus, existe « et palpite sous de telles paroles ? *Quelle démonstration plus sensible de la beauté et de la vérité du « personnage tout historique de Jésus que ce premier « Sermon sur la montagne ! »*

Poursuivant ensuite les contradicteurs de l'Évangile sur le terrain des comparaisons avec l'antiquité, Sainte-Beuve montre l'infériorité morale des systèmes de la sagesse antique. Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque, Marc-Aurèle, palissent et s'effacent devant Jésus, comme

les étoiles de la nuit au lever d'un radieux soleil. Quelques pensées généreuses, quelques maximes inspirées par une vertu purement naturelle, quelques échappées de vue sur une vie surnaturelle, dont ils ignoraient jusqu'à la secrète initiation, voilà ce qui restera de ces sages trop souvent drapés dans leur orgueil, et ce qui les rendra toujours célèbres, nous n'en disconvenons pas, eu égard à l'époque de paganisme où ils vivaient. Mais tout cela, comme le dit Sainte-Beuve, « n'est pas « le christianisme même vu à sa source et dans son « esprit et dans sa racine. »

On s'est plu souvent aussi à remarquer des ressemblances et des rencontres de pensées dans les doctrines des philosophes anciens comparées à l'enseignement évangélique. Sainte-Beuve ne partage guère cette appréciation, et, selon lui, la dissemblance est plus profonde qu'on ne le croit généralement. Malgré les nombreuses citations que nous avons déjà faites, nous aimons à reproduire encore cet éloquent passage du critique : « Nous savons tous dès l'enfance les belles paroles de « l'Évangile, nous sommes nourris de ces innocentes « et virginales images; l'idée pourtant qui y est exprimée « ou plutôt touchée si légèrement, le conseil qui y est « donné d'un air si aisé et d'un si engageant appel, « n'est pas seulement un renchérissement sur la nature, « c'est plutôt *un renversement de cette nature humaine « tout égoïste et du sens commun ordinaire, en vue « d'une idéale et surnaturelle perfection.* Voilà ce qui « n'est dans aucun des anciens sages et moralistes, « ni chez Hésiode, ni dans les gnomiques de la Grèce, « pas plus que dans Confucius; ce qui n'est ni dans « Cicéron, ni dans Aristote, ni même dans Socrate, « pas plus que dans le moderne Franklin. *Le principe « d'inspiration est différent, si même il n'est contraire;*

« les chemins peuvent se rencontrer un moment mais
« ils se coupent. Et c'est cet idéal délicat de dévoue-
« ment, de purification morale, d'abandon et de sacri-
« fice continuels de soi, respirant dans les paroles et se
« vérifiant dans la personne et la vie du Christ, qui
« fait l'entière nouveauté comme la sublimité du Chris-
« tianisme pris à sa source. »

Après avoir ainsi considéré le texte même de l'Évangile, Sainte-Beuve s'arrête à étudier le caractère de Saint-Matthieu en particulier et des autres Évangélistes, et ses idées sont encore en ceci remarquables au point de vue de l'orthodoxie. Il reconnaît hautement qu'il ne convenait pas au rôle des Évangélistes qu'ils fussent des écrivains de profession parfaitement versés dans la rhétorique ou dans l'art des Grecs. « L'auréole spirituelle du maître
« incomparable éclate mieux dans la faiblesse et la médio-
« crité de ceux (excepté Saint-Jean) à travers lesquels
« on parvient et l'on remonte jusqu'à lui. Il est évident
« qu'ils n'ont pu ajouter un rayon, de leur chef, à cette
« beauté toute morale, toute née du dedans. Des gens
« de talent proprement dits eussent été de dangereux
« témoins, des rapporteurs suspects et d'une fidélité
« équivoque. Qu'on imagine un Tertullien évangéliste,
« avec ses antithèses et ses cliquetis de mots ou d'images ;
« est-ce possible? » Quelques considérations sérieuses sur la propagation de la doctrine évangélique à travers le temps et par delà les frontières de l'empire romain terminent ce beau chapitre de Sainte-Beuve. C'est surtout dans cette lutte gigantesque pour l'établissement de son règne que ressort à l'évidence la divinité de la Loi de Jésus-Christ. Les Apologistes chrétiens ont montré avec une remarquable précision comment cet enseignement, gagnant pied à pied, a réalisé le pacifique envahissement du monde. Il nous plaît d'autre part de voir un sceptique

comme Sainte-Beuve constater le fait à son tour et mêler sa voix au concert unanime des croyants de tous les âges et de toutes les nationalités.

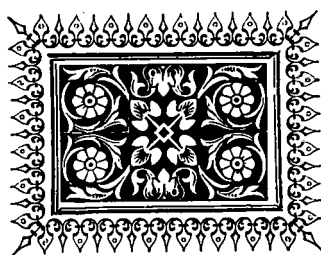
Recueillons en terminant les dernières lignes du critique et admirons l'acte de foi qu'elles expriment en un langage si pur et dépouillé de tout vain artifice. « Le christianisme en soi, dit Sainte-Beuve, dans son essence, dans sa valeur morale intrinsèque, ne dépend pas de formes plus ou moins historiques ou politiques, qui se sont souvent modifiées et qui peuvent se modifier encore; et sans sortir des Évangiles mêmes, en les relisant, en reportant surtout sa pensée, comme je l'ai fait aujourd'hui, sur les discours de Jésus, sur cet incomparable Sermon de la montagne, le premier et le plus beau de tous, on est amené à dire avec un des amis de Pascal : « Quand il n'y aurait point de prophéties pour Jésus-Christ, et qu'il serait sans miracles, il y a quelque chose de si divin dans sa doctrine et dans sa vie, qu'il en faut au moins être charmé; et comme il n'y a ni véritable vertu, ni droiture de cœur sans l'amour de Jésus-Christ, il n'y a non plus ni hauteur d'intelligence, ni délicatesse de sentiment sans l'admiration de Jésus-Christ. »

Malheureusement celui qui écrivit ce chapitre, qu'il l'ait voulu ou non, pour la défense des Saints-Évangiles, fut souvent en contradiction avec lui-même, faute de convictions sincères. On sait en effet qu'à travers des luttes intérieures où sa complaisance excessive le désarma et l'affaiblit de plus en plus, Sainte-Beuve passa tour à tour par le Catholicisme, le piétisme, le jansénisme pour arriver enfin au scepticisme et au matérialisme. Au milieu du désert dont il nous a parlé en figure dans un passage rappelé plus haut, les tamarins se

furent de plus en plus rares, et il arriva même une époque dans cette traversée inquiète, où le voyageur désolé ne trouva plus la moindre traînée d'ombre pour s'abriter et se rafraîchir. Il n'en reste pas moins évident que les pages que nous venons de parcourir sont empreintes d'une sincérité telle que nous en pouvons faire l'usage que nous en avons fait, c'est-à-dire les faire servir au chapitre de la défense de nos Saints-Évangiles. Il sera vrai une fois de plus (en accommodant à notre sens une parole des Lettres divines) que la vérité, comme le salut, nous vient souvent de nos ennemis mêmes. « *Veritatem ex inimicis nostris.* »

L'Abbé M.-A. COUSOT.







UNE HISTOIRE

DE LA

MONARCHIE DE JUILLET.

(Suite, voir page 569, année 1885.)



L'ORDRE matériel est une partie constitutive, quoique la moindre, de l'ordre social véritable. L'ordre existe lorsque les vrais principes religieux, les vrais principes politiques, les vrais principes sociaux, sont proclamés, soutenus, défendus. Il n'est autre que l'union des intelligences dans le vrai, des volontés dans l'honnête, des esprits dans le juste. »

Ces paroles prononcées il y a trente-six ans par Donoso Cortès semblent faites pour être l'épigraphe des lignes que nous allons tracer et le résumé des années historiques que nous allons analyser.

Les deux premiers volumes de l'œuvre de M. Thureau-Dangin ont laissé l'*Histoire de la Monarchie de Juillet* à la date du 22 février 1836.

C'est à cette époque, que notre auteur la reprend dans son troisième volume, pour la continuer jusqu'au 12 mai 1839.

Nous ne sommes plus, dans cette période de trois années, aux grandes luttes de la « Résistance » contre

le « Mouvement » : luttas qui n'avaient pas eu en nous un admirateur bien enthousiaste, puisque l'ordre moral y était resté étranger; mais luttas, il faut le dire, qui, conduites par Périer et nous montrant l'ordre matériel luttant corps-à-corps contre l'anarchie, n'avaient pas été sans grandeur et sans dignité.

Ici, c'est avec peine qu'il nous faudra narrer cette interminable série de luttas mesquines, de compétitions personnelles, de volte-face d'opinions, d'amitiés factices et honteuses.

Nous aurons à dépeindre un état d'esprit, fait tout de haine, de jalousie, de colère et de mépris. Arrière les grandes pensées et les grandes discussions : place pour le Joseph Prudhomme, qu'il y a en chacun de nous et qui va maintenant régner en maître!

« C'est un étrange spectacle, que celui qu'offre la chambre des députés, disait le baron de Vieil-Castel, cette lutte furieuse entre les partis, ou plutôt cette lutte des intelligences ambitieuses et irritées contre un ministère soutenu presque exclusivement par la masse compacte des médiocrités, qu'unit le double lien d'un amour de l'ordre plus ou moins éclairé et d'une aversion envieuse contre les talents supérieurs. Ces scènes tumultueuses qui nous reportent à d'autres temps, ce renversement des anciennes positions, cette confusion inextricable des opinions, tout cela forme un tableau, qui a bien sa beauté dramatique, mais qui afflige profondément l'honnête homme et le bon citoyen. »

Et l'historien à son tour sera amené à conclure par cette phrase attristée : « C'est à cette époque que commence à se manifester dans une partie du pays, une indifférence mêlée d'inquiétude et d'un peu de dégoût pour les choses parlementaires. »

Trois ministères rempliront les années que nous analyserons avec l'auteur.

D'abord le premier ministère de M. Thiers avec MM. de Montalivet, amiral Duperré, Passy et général Maison comme principaux de ses collègues. Puis le ministère Molé-Guizot. Enfin apparaîtra le 15 avril 1837 l'importante personnalité de M. Molé, qui saura, avec quelques modifications, maintenir son ministère aux affaires jusqu'en mars 1839.

Telle sera la structure extérieure du gouvernement pendant ces trois années; nous allons voir maintenant les passions qui l'agitèrent et les dispositions morales qui devaient lui donner son vrai caractère.

Le ministère du 11 octobre avait été, on se le rappelle, le dernier continuateur de la politique de Casimir Périer, dont le génie semblait encore avoir inspiré les actes et dirigé les volontés. Celui que les événements appelaient à être le successeur de cette pléiade d'hommes illustres et énergiques était M. Thiers.

Au 22 février 1836 remonte donc le premier ministère de cet homme sappelé à être toute sa vie un agitateur sans but, un ambitieux à vues mesquines et personnelles, un grand talent servi par un petit caractère, un chef enfin, qui ne devait être appelé à diriger que des minorités hargneuses ou des majorités de rencontre.

Au fond M. Thiers ne savait pas bien pourquoi il arrivait au ministère, ni sur quoi il s'appuyait pour s'y maintenir.

« Le nouveau président du conseil ne songeait pas à rester enchaîné à cette politique de résistance qui lui paraissait un peu vieillie, et qui, en le brouillant avec la gauche, l'eut placé sous la dépendance des doctrines. Il n'avait pas davantage dessein de passer nettement à l'ancienne opposition... Il suffisait à M. Thiers, d'empêcher qu'on ne formât contre lui une majorité,

se fiant à sa prestesse pour manœuvrer entre les divers groupes et y trouver au jour le jour, des majorités formées d'éléments multiples et variables. »

Telle sera toute la politique de M. Thiers. Politique personnelle et sans principe. La Monarchie de juillet avait eu sa politique de résistance et sa politique d'abandon; M. Thiers devait la doter d'un mode nouveau de gouverner : la politique de *concession*, sans savoir jamais distinguer entre les concessions qui rapportent et les concessions qui ruinent.

Esprit inquiet, jaloux, ambitieux, grand exploitateur de petites haines et, à cause de tout cela, sans fidélité à aucun ami et à aucun drapeau, à part le vote de quelques lois utiles sur les loteries et les chemins de fer, et la fameuse loi marquant le premier pas de la France dans la voie de la liberté commerciale, le résultat de son passage aux affaires, fut une œuvre mauvaise. M. Thureau-Dangin en juge sévèrement les résultats.

« Si M. Thiers fût nettement passé à gauche c'eût été un malheur; son exemple eût, peut-être, entraîné quelques défections; mais le parti conservateur, même s'il était devenu minorité, n'en serait pas moins demeuré uni et compact : il aurait pû être réduit, non décomposé. Telle n'était pas la conduite du président du conseil; il prétendait demeurer conservateur tout en attirant à lui les gauches, parlait un double langage, en disait assez pour tromper une partie de ses alliés de la veille, trop pour ne pas inquiéter les autres. Ainsi il faisait pis que de combattre la majorité conservatrice; il l'égarait et la divisait, commençant l'œuvre dissolvante qu'il reprendra toutes les fois que les événements le porteront au pouvoir, en 1840 et en 1871, aussi bien qu'en 1836. »

Une fois cette majorité conservatrice disloquée, sur quoi les chefs de l'ancienne politique allaient-ils faire fond? Thiers était tombé, mais son œuvre néfaste devait lui survivre. Il avait rompu les liens unissant les hommes du 11 octobre; toutes ces ambitions allaient désormais s'éparpiller sur des objets divers, se donnant libre cours, au détriment du pays et des principes.

C'est par le dissentiment Molé-Guizot que devait commencer cette triste odyssee.

M. Thiers était entré aux affaires, dans des conditions qui pouvaient laisser soupçonner quelque intrigue : il en était sorti en réalité par mauvaise humeur et dégoût, en apparence à propos de la question d'intervention en Espagne dont le roi ne voulait pas et à laquelle lui paraissait tenir. Ici donc, pas de question bien définie qui fût en jeu dans la constitution d'un nouveau cabinet : pas de décision parlementaire qui eût indiqué une volonté de la majorité. Le roi avait la liberté de son choix entière. Qui allait-il appeler au ministère?

Entre tous les chefs d'alors, M. Molé était son homme. Un charmant portrait que nous en fait M. Thureau-Dangin, nous explique comment, malgré le peu d'envergure de son éloquence, malgré le peu de réputation de son nom, il ait pû tenir si longtemps aux affaires.

Au roi, M. Molé plaisait par sa souplesse. Louis-Philippe qui aimait à gouverner, et tenait surtout à le paraître, pensait « qu'avec un tel ministre, la couronne aurait plus de chances de faire prévaloir son propre système ».

Aux doctrinaires, il pouvait rappeler avec vérité, que dans le ministère de l'avènement il s'était franchement rangé du côté de la Résistance.

Quant au tiers-parti, nul souvenir désagréable dans ses relations avec lui, M. Molé étant resté un peu à l'écart des grandes luttes de 1831 à 1834.

Pour tous enfin « d'une amabilité grave, à la fois attrayant et imposant, il avait au besoin la belle humeur familière de M. Thiers, avec une tenue qui manquait à ce dernier; il était grand seigneur comme le duc de Broglie sans rien de sa raideur un peu gauche. » Et c'est cette indépendance aimable du gentilhomme qui faisait, qu'à la différence de M. Thiers, il pouvait être accepté de tous les partis sans les avoir tous et successivement trahis.

Le ministère avait donc été constitué, sur l'alliance de MM. Molé, président du conseil, et Guizot, ministre de l'instruction publique.

Ces deux hommes ne pouvaient longtemps s'entendre. La question d'apanage vint mettre le feu aux poudres. M. Molé accusait M. Guizot « d'impopularité ». Celui-ci déplorait la « pusillanimité » de M. Molé. La brouille fut bientôt ouverte et le ministère dissous.

Alors, de mars à avril, tentatives sans cesse répétées et toujours infructueuses pour la constitution d'un cabinet. Le 15 avril, nouveau ministère replâtré par M. Molé, sans signification parlementaire et pendant lequel se forment les préliminaires de la coalition. Puis cette honteuse coalition; la chute du ministère Molé; enfin de mars à mai 1839 ce douloureux interrègne ministériel, pendant lequel, toutes les ambitions se font échec au détriment de la royauté, de l'ordre et des intérêts du pays.

Mais laissons de côté l'histoire détaillée du nouveau ministère. Formé le 15 avril, « le petit ministère », comme on l'appelait, devait attacher son nom à la question de l'Amnistie, au mariage du duc d'Orléans,

et, quoique l'un des plus vivement attaqués, être l'un des plus tenaces de la Monarchie de Juillet.

Abordons immédiatement l'historique de la coalition.

M. Thureau-Dangin y consacre trois chapitres intitulés : *les Préliminaires de la coalition, la Coalition, l'Interrègne ministériel.*

Qu'était-ce donc, que cette coalition, qui se formait contre le ministère Molé, et dont le nom est déjà si souvent revenu sous notre plume? Quelle était sa cause? A quel but tendait-elle? Quels étaient ses chefs et ses troupes? Était-elle poussée ou suivie par l'opinion publique?

Et d'abord quels étaient ses hommes? — Les citer, hélas! c'est nommer presque tous les doctrinaires les plus purs : les hommes qui avaient incarné la politique de résistance; aussi bien que les chefs les plus ardents de la gauche : les hommes de « l'abandon », c'est nommer le duc de Broglie, Villemain, Guizot, Duvergier de Hauranne, aussi bien que Odilon Barrot, Mangin, Thiers, etc.

De cause, il n'y en eut qu'une véritable : les animosités envieuses et les ambitions impatientes de quelques chefs pressés de se devancer les uns les autres. Mais le prétexte du moins, où le chercher! Le pays était calme, la confiance renaissante, la situation financière bonne, la paix religieuse en progrès, aucun nuage à l'extérieur, la grande majorité de la chambre acquise à la Monarchie : dès lors, pour cette chambre conservatrice où chercher un élément sérieux de critique!

M. Thiers flanqué de M. Duvergier de Hauranne étaient les artisans nés de semblable besogne, et leur trouvaille se résume dans une conférence entre lui et les doctrinaires chez M. de Rémusat. « Mes chers amis, avait dit M. Thiers en les quittant, nous faisons

depuis dix-huit mois un métier de dupe, et le roi se moque de nous. Il sait que si nous étions réunis, son ministère de laquais ne pourrait pas durer un moment. Aussi ne songe-t-il qu'à nous tenir séparés. Mais il est temps que cela finisse. C'est la conjuration des sots contre les gens d'esprit, des plats contre les hommes indépendants. Entendons-nous pour la déjouer. » Abstraction faite de l'impertinence de ce langage, une si sottise méritait dès lors l'apostrophe que sa présomption lui vaudra un jour de M. Molé. « On a de soi-même, l'opinion qu'on veut. Eh! mon Dieu! nous n'y pouvons rien. Nous sommes des ministres insignifiants, nous le savons bien; mais il y en a d'autres qui sont au moins des ministres confiants. »

Quoique ça, il fallait un aliment à la bataille, un terrain de combat, une plate-forme électorale (comme nous dirions aujourd'hui) et la voilà trouvée. Le grand grief contre le ministère, c'était d'avoir livré des affaires étrangères au roi! Bien grand mot, en vérité, pour une situation toute normale. D'abord, comme le fait parfaitement observer M. Thureau-Dangin, « rien de plus contraire à l'esprit même du gouvernement représentatif, esprit qui est tout de partage, d'équilibre, de persuasion réciproque, de transaction, que ces contestations de prééminence, que ces conflits où chacun irait au bout de son droit. Le jour où de tels faits se produiraient ce gouvernement n'existerait plus : en prévoir seulement et en discuter l'hypothèse n'est pas sans péril. »

Et, en fait, pouvait-on prétendre que le Roi avait, en quoique ce soit, porté atteinte aux décisions du parlement, ou pesé illégalement sur lui pour lui imposer un vôte? Non, ce qu'on reprochait à Louis-Philippe c'était son rôle prépondérant, sa direction intelligente,

mais, après tout, strictement constitutionnelle dans la politique extérieure.

Maintenant, si on recherche la cause d'une si facile réussite de la coalition, et comment allait se faire cette fusion si étonnante de groupes radicalement séparés par leurs opinions, la voici : « Les uns reprochent au cabinet de n'être pas assez fort, de trop peu gouverner ; les autres, de gouverner trop. Il semble que jamais, partant de ces points extrêmes, on ne pourra s'entendre dans un effort commun : il n'en est rien. L'union s'établit sans qu'on sache comment. A force de viser ensemble au même but, les assaillants perdent de vue les différences qui les séparent : ils évitent de s'y heurter ; ils ont entre eux des ménagements, des égards instinctifs, qui achèvent de tout confondre, et peu à peu se forme un pêle-mêle où les plus clairvoyants, les plus fermes, les plus honnêtes sont comme emportés malgré eux ».

Et maintenant qu'on connaît le caractère de cette coalition, comment comprendre son succès près d'hommes comme Guizot, Villemain, Vitet, de Broglie ! Comment n'ont-ils pas aperçu ce qui nous frappait nous-même dès le début de cette analyse : que « si un peuple peut tomber ou se relever par le fait des lois, il tombe ou se relève bien plus souvent par le fait des hommes ». Comment surtout n'ont-ils pas compris que leur attitude mériterait d'être un jour stigmatisée par ce mot de Montalembert : « Ce sont les coalitions qui ont tué, tour-à-tour, deux monarchies, en tuant le respect pour l'autorité. Ce n'est pas l'émeute de la rue, ce sont les hommes d'État qui ont fait les révolutions ».

C'était, ajouterons-nous, le mal révolutionnaire, s'affirmant dans la paix par le dévoiement des talents

et l'incertitude des convictions, comme il s'était affirmé dans la lutte par l'absence des principes et le tâtonnement des volontés.

Et l'inanité de leurs reproches, la futilité de leur opposition, l'absence de but réel à toute cette triste campagne n'apparaîtra jamais mieux qu'après la retraite de M. Molé.

Mis alors en demeure de formuler un programme de gouvernement, de former un ministère, on les verra chercher à faire prévaloir chacun leur personnalité, puis se dérober et finalement montrer au pays, comme résultat de leurs manœuvres, un interrègne ministériel de deux longs mois!

Si puérole que fut cette coalition, avait-elle eu au moins le prétexte et le prestige de pouvoir se dire l'écho de l'opinion publique? Il y avait longtemps que l'instinct du public l'avait averti que ces choses ne le regardaient plus.

Le pays était fatigué de ces querelles d'antichambre, de cette vitrine à orateurs ou à ministres, s'ouvrant chaque matin pour un nouveau personnage.

Eh! en quoi auraient pû l'intéresser ces discussions sur l'application plus ou moins rigoureuse de la maxime « le roi règne et ne gouverne pas », sur le « *quoique* ou *parce que* Bourbon » sur les « fictions ou les brutalités de la Démocratie »!

N'avait-il pas le droit d'être indigné de voir que ce fût la patrie qui souffrit de tout cela? « A ce jeu-là, disait-on avec raison, les hommes et les institutions s'usent vite ». Sans doute, et le patriotisme lui-même s'y usait : la Monarchie s'y usait, le régime parlementaire s'y usait! « Les cours étrangères déjà disposées à s'effaroucher facilement, voyaient, dans le désordre de la coalition, le prodrome d'une révolution imminente. »

La Royauté, forcément mêlée à tout cela, portait la trace des coups qu'elle avait reçus. « Vous avez effacé le Roi », disait finement l'internonce, Mgr Garibaldi à M. Thiers; et celui-ci répondant : « non, nous l'avons voilé », l'internonce ajoutait « cela signifie la république ou peu s'en faut. »

Et vis-à-vis de toutes ces ruines accumulées, que devait faire le public intelligent? Que devait-il penser de voir Odilon Barrot, devenir le confident de M. Guizot? d'entendre M. le duc de Broglie, un homme qui avait écrit sur la Révolution Française des phrases à la de Maistre, faire le procès de l'évacuation d'Ancône : un acte juste entre tous? Que devait-il dire de ces alliances entre monarchistes et radicaux, s'unissant pour faire échec à la royauté et viser la couronne au dessus de la tête des ministres?

Sans doute, il aurait pû se dire, qu'il n'est peut-être pas de vérité historique, plus incontestablement établie que celle qui donne aux peuples les gouvernements qu'ils méritent; et que pour cette assemblée notamment, comme le dit Thureau-Dangin « les défauts qu'elle avait n'étaient autres que ceux du pays. »

Mais ce que le corps électoral ressentait alors, c'était la lassitude et l'indifférence.

Etait-il possible de le manifester plus clairement qu'après la retraite de M. Molé? Vaincu en effet par la coalition, le ministère Molé venait de démissionner. Appel avait été fait, en vain, au pays, qui après deux dissolutions avait élu des chambres à peu près identiques.

Après de durs combats et des prodiges d'éloquence, après avoir renversé un ministère par ses votes, cette assemblée ne se présentait devant ses électeurs, que pour recevoir le signe de l'indifférence justifiée et presque du mépris du public.

Involontairement il nous revenait à l'esprit, cette boutade du vieux prince de Metternick : « L'avenir le plus rapproché, écrivait-il le 9 février, nous offre la certitude de deux mois, où toutes les passions seront mises en un mouvement extrême, et cela non-seulement en France, mais dans l'Europe entière. Par contre que nous offre l'avenir le plus éloigné? Et tout cela, parce que M. Thiers et Guizot veulent être ministres à tout prix, et — notez bien ceci — l'un en dépit et aux dépens de l'autre! Vive donc le régime représentatif moderne! »

Que des temps comme ceux-là, (disons-le franchement) que des temps comme les nôtres appellent un Montaigne! La foi politique! 1789, 1815, 1830, 1848, dates magiques! vous avez fait tressaillir, vous faites vibrer encore bien des âmes! Et au fond! Est-ce le baromètre qui change le temps et fait l'orage?

Qu'importe que l'étiquette change, si la marchandise reste la même.

J'entends les croyants de la politique attribuer la chute de la Restauration à la maladresse des ordonnances, la chute de la Monarchie de Juillet à la fréquence des crises. Certes ce furent là des causes occasionnelles. Mais tous sont morts de la même mort, sous des formes différentes de maladie : ils sont tombés frappés du mal révolutionnaire et je fais mienne cette parole éloquentes d'un de mes contemporains, le comte de Mun : « Les gouvernements ont tous passé, apportant chacun avec eux, une satisfaction passagère, un enthousiasme d'un jour, mais tous frappés au cœur du mal de la Révolution : la gloire d'abord et l'énièvement de la victoire; puis le droit restauré et le vieux trône relevé dans un incomparable prestige; après cela, un trône nouveau, soutenu par une bourgeoisie

puissante et l'accord d'un moment, entre la révolte et l'autorité; et puis l'ordre rétabli par la force et la gloire renaissante avec le prodigieux essor de la prospérité matérielle, l'alliance du pouvoir et de la démocratie, saluée comme l'heureuse solution du grand débat séculaire; et bientôt, cependant, la chute, les désastres et ce gouffre ouvert soudain par la guerre de 1830, au fond duquel la commune sanglante agite ses colères, et qui laisse voir dans l'âme du peuple une plaie profonde creusée par ce siècle d'illusions ».

II.

La politique extérieure de la Monarchie de Juillet pendant les années 1836 à 1839 nous apparaît, dans son ensemble, aussi adroite, aussi honnête et aussi heureuse que précédemment,

C'est Louis-Philippe qui continue à y avoir la main, et le tôme III nous le montre toujours circonspect et prévoyant, également ferme dans sa ligne de conduite : tel en un mot que nous avons cherché à le dépeindre dans notre première brochure.

« Une œuvre entre toutes, disions-nous, restera vraiment remarquable dans la Monarchie de Juillet, qui fut due tout entière à Louis-Philippe, et qui sera le titre immortel du monarque à la reconnaissance française, c'est la politique extérieure. »

Cette remarque a sa confirmation ici. Lentement, patiemment, courageusement, sans se laisser rebuter par aucun obstacle, ni souvent même par aucune injure, le roi poursuivait son œuvre patriotique.

Il est impossible de ne pas admirer ses efforts toujours conformes à ce but dans l'affaire d'Espagne et la mémorable affaire des vingt-quatre articles; son atti-

tude adroite et loyale dans l'évacuation d'Ancône, sa modération dans l'affaire de Cracovie; sa fermeté en Suisse dans la question des réfugiés du radicalisme.

Dans tout cela, la volonté persévérante du roi était reconnaissable sous les divers ministères. On peut dire, que ce fut là le vrai but de sa vie, et le résultat le plus clair de sa royauté.

C'est, à ce propos, une page intéressante, presque émouvante, que le récit des négociations de mariage du duc d'Orléans. Les deux grandes qualités du roi, c'est-à-dire son profond esprit diplomatique et ses sérieuses qualités de famille, s'y laissent voir au grand jour. Quel plus noble et touchant témoignage, pourrait-on en relater, que ces paroles du duc d'Orléans à l'archiduc Charles d'Autriche : « Je suis loin d'avoir la prétention de réunir tout ce que vous devez désirer dans votre gendre; je crois pourtant pouvoir vous offrir, pour votre fille, une belle et brillante position, et une famille à qui son union et ses habitudes morales donnent l'intérieur le plus heureux qu'il y ait au monde ». — « J'ai vécu, dit Guizot, dans son *Projet de mariage royal*, auprès d'une famille royale dans laquelle les affections et les vertus domestiques occupaient une grande place »; c'est là, sans nul doute, un témoignage rendu aux nobles délicatesses de cœur de Louis-Philippe et du duc d'Orléans dans l'affaire du mariage.

Toutes ces affaires diplomatiques entraînaient avec elles des questions d'opportunité, des notes délicates qu'il était important de saisir. Dans l'évacuation d'Ancône, il se mêlait une question de justice. M. Thureau-Dangin nous l'expose avec sa lucidité et sa netteté de jugement ordinaires.

« On se rappelle dans quelles conditions en février

1832, à la nouvelle du retour des Autrichiens à Bologne, Casimir Périer avait brusquement ordonné l'occupation d'Ancône. Après avoir agi de vive force malgré le Saint-Père, il avait beaucoup tenu, pour ôter à l'opération son apparence de procédé de forban, à la faire accepter et régulariser après coup, par le gouvernement pontifical. De là, les négociations qui avaient abouti à cette convention du 16 avril 1832 : « Aussitôt que le gouvernement papal n'aura plus besoin des secours qu'il a demandés aux troupes impériales, le Saint-Père priera Sa Majesté Impériale Apostolique de les retirer; en même temps, les troupes françaises évacueront Ancône par eau. »

Les conditions étaient donc formelles, et le projet de retirer les troupes françaises nettement, franchement, rigoureusement juste. On était entré en 1832 par une mauvaise porte : il fallait en sortir de bonne humeur et généreusement.

Disons-le à la louange de Louis-Philippe et de M. Molé, le roi et son ministre n'hésitèrent pas un instant. Mais comprend-on qu'ils eurent pour adversaires une partie considérable de l'opinion publique, et même des hommes comme de Broglie, qui eussent donné à l'Europe « le scandale de la mauvaise foi de la France ».

C'est aussi à Louis-Philippe que nous devons, nous Belges, une seconde fois notre existence nationale par la solution de l'affaire des vingt-quatre articles.

Sans ces conseils prudents, il est douteux que notre patriotisme un peu surexcité, eut seul mené à bonne fin cet orageux incident. Il est même probable que les plus fâcheuses conséquences eussent pû en dériver.

Après cinq années d'union avec les provinces de Luxembourg et de Limbourg, il était certes pénible de

nous voir détacher de populations qui avaient combattu avec nous, et pour nous. Mais enfin, il est évident que nous avons contre nous le texte des traités et l'unanimité de volonté des cours européennes, surtout l'Autriche et la Russie.

Nous devons donc céder faute de perdre tout ce que nous avons gagné; et c'est, je le répète, Louis-Philippe qui nous donna ce bon conseil, non sans prendre nos intérêts à cœur pour nous obtenir une large diminution des charges financières qui nous avaient été attribuées.

Le chapitre *Dix années de guerre africaine* semble nous montrer chez le prince, une négligence à l'égard de cette affaire. Le premier coupable fut évidemment le gouvernement avec ses tâtonnements et ses hésitations. Mais la manière dont le roi savait, contre vents et marée, conduire à peu près à son gré la politique extérieure, nous permet de croire que si son énergie se fût aussi portée de ce côté, elle y eut obtenu les mêmes succès.

L'échec de Constantine, l'incapacité des chefs, ces masses d'hommes et d'argent sacrifiés en pure perte pendant sept années en Afrique, resteront une faute pour le gouvernement.

Il faut le dire : jusqu'à l'arrivée du général Bugeaud en 1840, on a piétiné sur place. Disons, pour ne pas oublier notre rôle de critique, que M. Thureau-Dangin nous a donné dans ce chapitre une occasion de plus de lire quelques pages des plus heureusement écrites. Les récits du siège et de la prise de Constantine notamment sont *enlevés* et rapides comme l'action elle-même.

III.

Arrivons maintenant à l'étude du mouvement religieux : nous aborderons ainsi des sphères plus sereines, consolantes même, à notre époque, elle aussi, toute de luttés.

En politique, tout était désarroi, découragement, débandade. Ici tout était organisation, union et confiance. Tandis que tous les partis et tous les hommes marchaient dans une obscurité profonde, sans la moindre lumière, l'influence et la force du parti catholique grandissaient. Cette influence et cette force, il les avait, selon la parole de Donoso Cortès « à l'inappréciable avantage qu'il avait sur tous les autres de savoir où il allait, par où il allait, ce qu'il devait demander, et ce qu'il voulait. »

« Partout, dans l'Église, comme une poussée de sève ». La politique montrait amoindris des hommes comme Guizot et Thiers : la religion rehaussait et formait des jeunes-gens comme Lacordaire, Ozanam, Montalembert.

C'est plaisir, disait Madame Emile de Girardin, de voir cette jeunesse française venir d'elle-même, indépendante et généreuse, chercher des enseignements, apporter des croyances, au pied de ces mêmes autels, où jadis on ne voyait que des fonctionnaires publics en extase. »

Époque étrange, où les révolutions politiques, comme les rénovations sociales, comme les restaurations religieuses n'avaient que des jeunes-gens comme apôtres ! C'était en s'assurant du concours de l'école polytechnique qu'on faisait le succès d'une journée d'émeute : c'était par les jeunes-gens des conférences St Vincent-de-Paul qu'on préparait les victoires des catholiques sur l'opinion.

De jeunes ministres, de jeunes députés, de jeunes prédicateurs, de jeunes publicistes, de jeunes professeurs : des jeunes-gens partout ! Cette remarque seule ne ferait-elle pas comprendre tout 1830 ! Mais ne récriminons pas contre ce fait si peu en accord avec les lois ordinaires, puisque Dieu permet que nous lui fussions redevable du magnifique mouvement qui aujourd'hui souffre mais triomphe partout.

Dans un beau parallèle entre Lacordaire et le père de Ravignan, M. Thureau-Dangin a fort délicatement saisi et décrit la différence de leurs talents et de leurs missions : l'un « gagnant à l'Église des sympathies d'opinion », l'autre « opérant des conversions d'âmes ». Splendide portrait aussi de Montalembert, de son caractère et du genre si spécial de son éloquence.

De grandes choses et de grandes pensées trouvèrent place dans cette époque étrange. « Quelle distance franchie depuis le jour où le ministère Périer avait fait célébrer d'autorité les obsèques de Grégoire, dans l'église de l'Abbaye-aux-Bois ! N'était-ce pas à la fin de 1838, que le ministre des cultes accueillait avec bienveillance Lacordaire, venu pour l'entretenir du rétablissement des Frères prêcheurs en France ? »

Pour ne parler que de la loi sur les petits séminaires, les paroles de Guizot en cette circonstance, resteront un monument élevé à la défense de la liberté religieuse. Et n'avait-on pas entendu M. Molé prononcer, en pleine Académie française, cette admirable parole : « Le clergé sera le sublime conservateur de l'ordre public, en préparant les générations nouvelles à la pratique de toutes les vertus : car il y a moins loin qu'on ne pense des vertus privées aux vertus publiques, et le parfait chrétien devient aisément un grand citoyen ».

On en était arrivé à un moment où l'attaque systé-

matique contre le clergé, ne trouvait plus écho dans l'opinion. De tous temps et sous tous les régimes, chaque assemblée parlementaire a ses fanatiques anti-religieux; nous avons les nôtres; la France a les siens : (feuilleter le *Journal officiel* aux mots *Instruction, clergé* les indique de suite); la Monarchie de Juillet n'échappa pas à la règle et eût son sectaire dans la personne de M. Isambert. Mais son luxe d'érudition contre « l'ambition du clergé, les frères ignorantins, les congrégations, les processions et les jésuitières » laissait le public froid.

Pouvons-nous en dire la raison à notre sens? Dieu se sert de tout, même des égarements des hommes, pour la réalisation de ses desseins; et les événements de l'*Avenir*, l'impression laissée dans le public par ce fait que le groupe même qui entreprenait la défense de l'Église était celui dont on connaissait les idées d'indépendance, avaient suffi pour démentir les suspicions des hommes de 1830.

On comprend l'énorme influence d'une pareille pensée vis-à-vis de gens ombrageux, méfiants comme l'étaient ces parvenus du pouvoir qui s'attendaient à ne voir partout que dédain et opposition systématique.

Et Montalembert ne se faisait pas faute de le dire : « Acceptant le pouvoir comme un fait établi et consommé, disait-il, et, sans se livrer à lui, abdiquant cette idolâtrie monarchique qui, sous une autre race, a été si impopulaire et si stérile, les catholiques doivent apporter au pays un concours digne et fécond ».

En réalité c'est là la politique de l'Église et Grégoire XVI ne s'en écartait pas, dans ses relations franchement amicales, avec le gouvernement de Louis-Philippe.

Bref, comme le dit l'auteur, « moins de dix ans

après une révolution, d'où la monarchie nouvelle paraissait être sortie à l'état d'hostilité ouverte contre le clergé et les catholiques, les relations étaient rétablies sur un pied excellent entre l'Etat et l'Eglise. Ce n'est pas un des faits, les moins étonnants de cette époque ».

N'est-ce pas là aussi une preuve nouvelle de la divine mission de l'Eglise sous tous les régimes et dans tous les temps ?

Elle a pour elle les promesses éternelles, que suffit-il pour qu'au mérite de la lutte s'ajoute la satisfaction du triomphe ?

Que ses enfants sachent courageusement accepter tous les devoirs de leur temps : s'offrir au martyr quand le sang est la seule confession permise à leur foi ; défricher quand la civilisation les appelle au travail ; manier l'épée au siècle des croisades ; étudier dans les siècles de recherches scientifiques ; en un mot, adopter sans cesse de nouvelles armes à des luttes nouvelles.

RAOUL DU SART DE BOULAND.





PENSÉES ET RÉFLEXIONS.



Le maître des maîtres, le seul infaillible, c'est la nature ou plutôt c'est l'unique maître, car remarquez bien que l'artiste duquel vous recevez des leçons n'a d'autre emploi que celui de vous redire les enseignements qu'il tient d'elle. Il est répétiteur et non pas maître.

TÖPFFER.

Le beau en tout est toujours sévère.

DE BONALD.

Il faut parcourir beaucoup de livres pour meubler sa mémoire; mais quand on veut se former un goût sûr et un bon style, il faut en lire peu, et tous dans le genre de son talent. L'immense quantité de livres fait qu'on ne lit plus; et dans la société des morts comme dans celle des vivants, les liaisons trop étendues ne laissent plus aux amitiés le temps de se former.

DE BONALD.

L'esprit humain est toujours en marche, ou si l'on veut, en mouvement et les langues avec lui... Il en est des idiômes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte et en emporte quelque chose... Le jour où les langues se *fixent*, c'est qu'elles meurent.

VICTOR HUGO.

Le mensonge qui atteint la poésie envahit un sanctuaire.

HELLO.

La poésie et la musique qui vivent d'amour, ont leurs racines dans les mathématiques, inflexibles et absolument exactes, comme si l'amour et l'ordre qui quelquefois nous semblent ennemis, mettaient je ne sais quelle affectation à se proclamer unis dans ces hautes manifestations d'eux-mêmes.

HELLO.

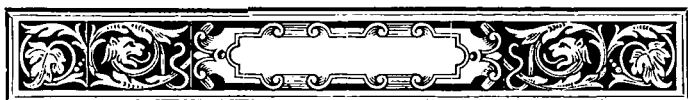
Si Corneille agonise dans nos cœurs, c'est que nous ne le connaissons plus, c'est que sa haute figure a été chassée des planches par les marionnettes grotesques du théâtre contemporain. Sans doute, il ne s'agit pas de retourner à la tragédie; elle est une formule morte, bonne à laisser dans notre musée littéraire. Mais il s'agit d'apprendre de Corneille la simplicité des moyens, le sublime du simple, l'étude constante des caractères, la belle langue et le développement large des vérités humaines. Il faudrait réagir contre le théâtre d'action qui a tué le théâtre de logique et de littérature.

ZOLA.

Il n'y a qu'une religion mal entendue qui puisse nous sevrer du beau. Le critérium d'une religion vraie et bien entendue est tout entier dans cette question : Nous rappelle-t-elle au sentiment du beau quand nous l'avons perdu?

LESSING.





LES VACANCES D'UN NOTAIRE.

AU CAP NORD!

SOUVENIRS DE VOYAGE.

(Suite de la page 277.)

17 Juin. — *Le Gudbrandsdal (Suite).*

Le lendemain à six heures du matin, en route! Heureusement le vent est tombé et le soleil rayonne gaîment dans un ciel plus clément.



Listad et *Fron* se trouvent sur un point élevé : il fallait redescendre jusqu'aux bords du *Laugen* très-encaissé entre les hautes montagnes. A tout moment nous côtoyons de grands rapides tels que le *Harpefos*.

Vis-à-vis de *Byhre* se trouve l'affluent de la *Vinstra*, large torrent qui vient des lacs de *Lærdal* et de *Valders* situés au-delà du mont *Muen* haut de 5700 pieds.

Avant *Storcklevstad* nous nous arrêtons devant une grande plaque de porphyre brut empruntée au rocher voisin, se dressant au bord du chemin, semblable à une pierre druidique. Elle porte cette inscription :



HER BLEV SKOTTERNES AUFÖRER

GEORG SINKLAIR

BEGRAVEN EFTERAT HAN VAR

FALDEN VED KRINGELEN, DEN

26 AUGUST 1612.

(Ici est enterré le commandant Ecossais Georges Sainclair tombé près de Kringelen le 26 août 1612).

En 1611 la guerre éclata entre Christian IV, roi de Danemarck et Gustave-Adolphe, roi de Suède. Ce dernier appela bientôt à son secours des armées de mercenaires étrangers.

Une troupe de 900 Ecossais commandés par le colonel *Georges Sainclair* ayant vainement tenté de forcer la ligne des vaisseaux danois qui bloquaient le Kattegat, débarqua dans le Romsdalsfjord, vis-à-vis de Veblungsnæs. Elle dévasta impunément le pays et se disposa à traverser le Gudbrandsdal pour opérer sa jonction avec les armées suédoises.

« — Sainclair avait juré, dit la chronique (1), de faire du Lion Norvégien une taupe qui n'oserait jamais à l'avenir sortir de son trou; pour stimuler ses guerriers il leur avait promis de leur laisser choisir après la victoire une jolie femme et une bonne ferme dans le pays conquis. Avertis de la marche des envahisseurs étrangers, les montagnards du Gudbrandsdal quittèrent leurs paisibles demeures, tinrent conseil et résolurent d'attendre l'ennemi à *Kringelen*, endroit de la vallée

(1) M. DE SAINT-BLAISE. *Voyage dans les Etats scandinaves.*
— *Le Tour du monde*, 1^r semestre 1861.

où la route est resserrée entre la rivière et de hauts rochers à pic. L'armée Ecossaise ayant pour guide le patriote *Peter Klungnæs*, s'avancait sans défiance, poursuivant des paysans armés dont la mission était de détourner l'attention des envahisseurs des crêtes de la montagne.

Une jeune femme, *Pillar-Guri*, renommée pour son talent de jouer du *Lur* (cor des Alpes), était placée en sentinelle de l'autre côté de la rivière et devait donner un premier signal dès que la colonne s'engagerait dans le défilé, puis un second, au moment où le gros de l'ennemi serait arrivé juste au-dessous des paysans embusqués.

Au moment où l'avant-garde pénétrait dans la gorge, la corne de *Pillar* retentit dans la montagne.

Les Ecossais y répondirent par des airs nationaux.

Quelques instants plus tard, dominant le son des pimbrooms, comme un cri d'aigle, la corne sonna une seconde fois et, au même moment, une formidable avalanche de troncs d'arbres et de quartiers de rochers s'écroura sur *Sainclair* et sur ses compagnons. Ceux qui avaient échappé à l'écrasement tombèrent sous les couteaux et les haches des paysans.

Sainclair, lui-même, fut tué d'un coup de fusil par *Berdon Scielstod*; — l'histoire rapporte que pour viser le commandant il avait chargé son arme d'une balle d'argent.

Dans le gigantesque rocher de *Kringelen*, à hauteur d'homme, est incrustée une pierre tumulaire portant l'inscription :

ERINDENIS
OM BÖNDERES
TAPPERHED
1612

(A la mémoire de l'héroïsme des paysans. 1612.)

Audelà de Storcklèvstad la route fait un coude et recommence à monter. Nous dominons absolument la vallée où le Laugen se grossit encore de la *Sjoa*. Nous passons au pied d'une prison, vaste construction en bois, perchée comme un pigeonnier dans la montagne. Les pensionnaires de l'Etat y jouissent au moins d'un air pur. A quelques mètres plus loin nos bons petits chevaux s'arrêtent à la ferme de *Bredevangen*.

La journée s'avancait : il fallait faire comme elle. Nous déjeunâmes lestement et un attelage frais nous emporta dans un galop vertigineux au pied du *Kringelen*, puis du *Rondane*, où l'*Ula* se précipite avec fracas dans le Laugen dont les eaux tourbillonnantes viennent de recevoir celles de l'*Otta*.

L'*Otta* est un gros cours d'eau qui descend des montagnes du *Fotunfjeld*, les plus hautes de la Norvège, et qui s'est fait jour à travers les vallées de *Lan* et de *Vaage*.

Nous dépassons la curieuse église de *Sell* et le petit village de *Moen* d'où l'on monte continuellement jusqu'à *Laurgaard* situé à 1000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

C'est là que commence le célèbre défilé de *Rusten*, à travers une gorge sauvage qui passe à bon droit pour le paysage le plus grandiose du Gudbrandsdal.

La rivière devenue torrent traverse, comme par effraction, des amoncellements de roches énormes et se précipite impétueusement, sur un trajet de trois kilomètres, de cataracte en cataracte entre deux murs titaniques polis comme le marbre par la violence des eaux.

A grands frais le Gouvernement a taillé une route dans les flancs de ces rocs et c'est du haut d'un pont, audacieusement jeté à 500 mètres au-dessus du gouffre,

que suspendus dans l'espace nous contemplons ce spectacle d'une sublime horreur.



A la sortie du défilé la route atteint une hauteur de 1850 mètres.

Nous arrivons à *Brandhongen*.

Le fermier, coiffé d'un casque-à-mèche rouge brodé de blanc et noir, nous reçoit sur le pas de sa porte. Il nous offre en vente des antiquités dont nous n'avons pas le temps de vérifier l'authenticité.

C'est chez lui que nous voyons fabriquer *Knäckebröd*, grande *couquebak* de seigle moins épaisse qu'une pièce de cent sous.



En quittant ce relai on passe la rivière au pied du *Fetta* sur un long pont de bois souvent entraîné par la crue des eaux, et l'on arrive à l'église de *Dovre*, curieuse construction en forme de croix grecque. Son clocher et ses murs sont revêtus de grandes plaques de schiste qui ont pris au contact de l'air la nuance du cuivre et produisent à distance le plus singulier effet.

Ici la nature, qui se plait aux contrastes, a opposé presque sans transition les plaines arides aux déchirements des rochers et à la révolte des eaux. Nous ne voyons plus partout que sable et cailloux. Le froid piquant et la sécheresse permanente, règnent en maîtres sur cette misérable contrée.

Quelle différence avec la partie basse du Gudbrandsdal. Là les habitations des paysans, riantes sous leurs fraîches peintures, respirent le confort, l'aisance et le luxe : à chaque pas l'on rencontre des troupeaux de chèvres et de moutons ; des porcs bariolés, couleur

feu ou tout noirs, ressemblant bien plus à des sangliers qu'à nos porte-soies domestiques ; des petits chevaux ; des minuscules vaches sans cornes ou avec des cornes effilées garnies de boules de cuivre. Tout ce monde à quatre pattes vit sur le grand chemin et à chaque instant le voyageur doit arrêter sa carriole pour ne pas écraser un grognard qui se vautre paresseusement dans une flaque d'eau.

Dans le *Dovre* rien de tout cela : à peine rencontre-t-on de loin en loin une chèvre étique, bêlant à la porte basse d'une pauvre mesure qui émerge à peine du sol avec lequel se confond son misérable toit couvert de grosses pierres et d'épaisses mottes de terre. Partout où l'on aperçoit un bout de pâture ou de terre arable on voit aussi qu'il a fallu le conquérir sur un sol ingrat à grand renfort de troncs de sapins fendus en deux et creusés en gouttières pour amener l'eau des cascades sur un terrain pulvérisé.

Après avoir franchi 12 kilomètres nous atteignons la ferme de *Toftemoen*, résidence de la dynastie des *Tofté*.

Les *Tofté* descendent de *Harald aux beaux cheveux*, premier Roi de Norvège. Ils possèdent de riches troupeaux et de vieilles argenteries qu'il n'est pas donné à tout le monde d'admirer mais que le Chef de la famille a exhibées en 1860 au Roi Charles XV lors de son passage dans le pays.

Le relai de *Toftemoen* et ses habitants ne présentent absolument rien de royal, et les beaux cheveux de *Harald* ont dégénéré en perruques incultes sur les têtes de ses descendants.



Domaas, dernier relai du Gudbrandsdal, n'est éloigné de Toftemoen que de 11 kilomètres.

On l'atteint en escaladant une route qui monte rapidement depuis les bords du Laugen, que nous avons définitivement quitté près de la ferme des royaux Tofté. Cette rivière prend plus loin sa source dans le lac *Læsje* d'où sort aussi la *Rauma* et qu'alimente le *Lora* venant du glacier *Stor Bræen*.

Avant d'arriver au plateau du *Dovre-Fjeld* (1) nous avons vue sans discontinuer sur les hautes montagnes de *Vaage*, de *Rhondane* et de *Snehætten* dont le sommet s'élève à 7300 pieds au-dessus du niveau de la mer, dominant de sa tête blanche les cîmes voisines.

Enfin nous arrivons à *Domaas* vers 8 1/2 h. du soir, éreintés par les cahots de nos carrioles, qui ne sortent pas des ateliers de Snutsel, et par la longueur du chemin parcouru : 90 kilomètres.

La ferme de *Domaas*, station postale et télégraphique, a de vastes proportions; elle doit son importance à sa position sur le plateau du *Dovre*, point de jonction des vallées de Gudbrandsdal et de Romsdal et tête de ligne de la route carrossable vers Thronhjøm par le *Drival*.

Le fermier, grand chasseur d'ours, de rennes et de renards blancs, parle très couramment l'anglais, -- ce qui explique peut-être le haut prix qu'il demande de ses fourrures.

Il les tient soigneusement enfermées dans les W. C. qui ont chez lui les proportions d'un petit magasin.

Ce mode de conserver les pelleteries est très usité en Norvège. On prétend que l'odeur locale de ces

(1) *Fjeld* signifie proprement montagne, mais s'applique le plus souvent à un groupe ou à une chaîne de montagnes.

magasins d'un nouveau genre est un préservatif infail-
lible contre les insectes destructeurs des fourrures. Avis
aux dames de Belgique. Notre hôte, en écorceur qui
sait son métier, nous sert, à des prix très exagérés, un
dîner détestable composé de beafsteacks de renne à la crème,
qui semblent taillés dans une de ses vieilles carnassières.

Pendant la nuit nous fûmes éveillés par le cor des
Alpes : c'était l'appel du facteur de la poste.



18 juin. — *Le Gudbrandsdal (fin)*. — *Le Romsdal*.

L'air est très-vif ce matin et le thermomètre mar-
que 4° centigrades sous O.

Le fermier vient nous trouver au déjeuner et fait
miroiter à nos yeux la possibilité d'une chasse au
renne sauvage dans les bois voisins. La tentation est
violente, mais nos moments sont comptés — et ce
n'est pas sans de vifs regrets que nous nous remettons
en route.

Pendant longtemps nous dominons la large vallée
du Lœsje et son lac parsemé d'îlots verdoyants. Nous
remontons à 2050 mètres pour atteindre une nouvelle
plaine sablonneuse où malgré les nombreux étangs, la
végétation est rare et rabougrie.

Les montagnes couvertes de neige se multiplient à
l'horizon.

Nous relayons en hâte à *Holaker* et à *Holset*,
impatiens d'arriver à la vallée de la Rauma.

Le soleil qui tantôt ne donnait qu'une lumière
blanche sans chaleur, a vivement alimenté son foyer et
maintenant nous brûle le dos.

Nous entrons sous bois, si toutefois l'on peut donner
ce nom à un assemblage de mélèzes nains, de bouleaux
rabougris et de sapins rampant à ras de terre.

Nous descendons ensuite vers *Læsjevirk* par des pentes vertigineuses ; notre course dégénère en vrai steeple-chasse, car rien n'arrête les petits chevaux Norwégiens : ni montées ni descentes ne ralentissent leur ardeur. Pas n'est besoin de recourir au fouet pour les stimuler ; un *psst!* les fait partir ventre à terre et un *prrrout!* (pardon) les arrête sur place.

Enfin à *Mölmen* nous débouchons par un chemin en corniche dans un cirque grandiose parsemé de blocs de rochers arrachés aux hautes montagnes qui l'entourent, et à travers lesquels la *Rauma* roule ses eaux écumeuses avant de se précipiter dans le gouffre de *Slettafos*. Le spectacle est saisissant.

La vallée jusqu'à *Ormeim* déroule un immense panorama de rocs à pic, de montagnes couvertes de neige, de cataractes et de chutes d'eau.

Le chemin comme le torrent s'est frayé passage à travers cet énorme chaos.



19 juin. — *Le Romsdal (fin)*.

Nous avons passé la nuit au relai d'*Ormeim*, recommandable aux touristes par son confort et par sa belle situation en face du *Vermedalsfos*, cascade imposante formée par la *Verma*.

Trois Anglais très-secs y étaient installés depuis quelques jours pour la chasse et pour la pêche.

Le temps se gâte : les cimes des montagnes disparaissent derrière de gros nuages menaçants.

Heureusement la pluie ne fut pas de longue durée. Vers midi le soleil reparut plus resplendissant que jamais : il chassa promptement le brouillard de la vallée et le spleen qui tendait à nous envahir.

Nous bouclons nos ceintures et cette fois nous enfourchons le cheval de Saint-François pour ne rien perdre des merveilles qui nous attendent entre *Ormeim* et *Stueflaaten*.

En effet, cette partie de la route offre des tableaux qui dépassent toute imagination. Les montagnes y prennent au premier plan les formes les plus fantastiques : leur aspect sombre et sauvage tranche singulièrement sur les fonds blancs des chaînes des *Romsdalthorns* et des *Troldtindernes* qui dominent la vallée à 5700 pieds de hauteur.

Nous marchons dans une avenue de cascades : à droite et à gauche elles se précipitent des rochers, quelques unes de hauteurs telles que leurs eaux se résolvent en poussière avant d'atteindre le fond du ravin où le torrent tantôt écume entre les rocs serrés, tantôt se sépare pour étreindre dans ses bras nerveux un charmant îlot.

Quel admirable décor de féerie ! et comme le cadre convient aux héros d'Ossian et aux farouches ballades du Nord !

En voici une qui est digne des bardes de Walter-Scott (1) :

— « L'hiver a fui ; le printemps, venu sur l'aile des brises du Sud, a ranimé la nature ; les neiges roulent en avalanches du haut de fjelds, et dans les fleuves les noirs glaçons se pressent et s'amoncellent, comme désireux de gagner la mer et de fuir. »

« C'est la nuit ; mais la lune éclaire de sa pâle lueur les flots de la *Rauma* et les mille torrents de la

(1) Nous la trouvons dans l'intéressant récit d'ALBERT VANDAL. « *En Carriole à travers la Suède et la Norvège.* » E. Plon et Cie. Paris, 1876.

montagne. Alors accourent de toutes parts, dans l'île sacrée, les Génies de l'onde; pendant de longs mois, ils sont restés emprisonnés dans les glaces et dans les glauques cavernes; mais le printemps leur a rendu la liberté, et ils s'unissent pour célébrer leur délivrance et saluer le ciel! »

« En voyez-vous, glisser sur les rapides, dans des chars légers, qui ne craignent ni la pointe acérée des rochers ni l'impétuosité des flots! Les torrents bercent les chars des Génies, les cataractes les entraînent et les mènent où ils veulent aller. »

« Ceux-ci sont apportés au sommet de l'île par le nuage humide qui s'élève des cataractes; la vapeur les balance dans les airs et les dépose doucement sur le rocher. »

« Alors les Génies chantent les louanges d'Agir, le dieu-puissant, père des vagues, qui habite au-delà des monts dans la mer du Nord, et auquel les Génies envoient leur humide tribut. »

« Et les rennes, les daims rouges, accourent de leurs forêts en apercevant au loin des lueurs divines briller au-dessus des eaux, et en reconnaissant la voix des Génies délivrés : on voit ces animaux perchés sur des blocs de rochers, immobiles comme des statues; on voit leurs ramures couvertes de poils sortir lentement du feuillage, et les rennes tendre leur cou nerveux pour mieux entendre. »

« Mais voici que l'aube blanchit; un rayon du matin passe dans la vallée comme un éclair. Tout a disparu, on n'entend plus dans le *Romsdal* que le bruissement des cascades et le faible cri des courlis. »



A 3 heures nous arrivons à *Fladmarck*, relai de modeste apparence. Nous nous risquons, sans espoir de succès, à demander à dîner. Grande est notre surprise de nous voir servir des truites de premier ordre, un étuvé de bœuf très-bien préparé et de plus pour dessert une montagne de Couquebaks.

Nous commandons nos dernières carrioles pour *Horgheim* et *Næs*.

A Horgheim, au pied de l'énorme Romsdalthorn, finit la vallée de la Rauma dont nous conserverons un souvenir ineffaçable.

Jusqu'à *Næs* le pays s'élargit et devient fertile; par ci par là quelques châlets entourés de jolis petits parcs enjolivent le paysage déjà très-riant. Ces cottages sont habités par des Anglais qui s'y livrent à tous les genres de sport.

C'est là, à l'endroit appelé *Feva*, que la Rauma, après avoir été tenue captive dans son lit étroit, entre les rochers gigantesques où elle se tord comme un serpent cherchant une issue, se précipite dans un large et profond bassin qui sert de point de ralliement aux saumons. Ils s'y arrêtent pendant quelque temps comme pour se reposer et prendre les forces nécessaires pour remonter le torrent et lutter contre ses puissants tourbillons.

Au-dessus de ce réservoir naturel plane l'aigle à tête blanche. Soudain il plonge et disparaît dans l'écume des eaux pour en sortir aussitôt enlevant dans ses serres puissantes un malheureux saumon. Il s'élève lentement avec sa proie battant l'air de ses vastes ailes jusqu'à ce qu'il ait atteint la crevasse du rocher où il niche à des hauteurs inaccessibles.

Jadis, les touristes du Romsdal se rendaient à *Veblungsnæs*, petite ville située dans un coin du Moldefjord, abritée contre les mauvais vents par le *Sætnefsfeld*.

La température doit y être douce car nous apercevons amarré au quai, un établissement de bains flottants assez considérable.

Actuellement, on suit la nouvelle route qui bifurque à la base du Romsdalthorn vers Nøes, hameau de pêcheurs au bord du canal naturel qui sépare le *Moldefjord* de l'*Isfjord* formant un lac charmant incrusté comme un diamant dans les rochers.

L'Hôtel de *Belle-vue* situé au bord du lac, est très-fréquenté pendant la bonne saison.



Voici le tarif des relais postaux pour le voyage en carriole de *Lillehammer* à *Nøes*.

N ^o	RELAIS.	DISTANCES PAR KILOMÈTRES.	PRIX.	
			Kroner	Örer.
	Lillehammer			
1	Fossegaarden	14	2	38
2	Holmen	17	2	89
3	Kirkestuen	16	2	72
4	Skjøeggestad	12	2	04
5	Listad	14	2	38
6	Byhre-Moen	10	1	70
7	Storklevstad	11	1	87
8	Bredevangen	16	2	72
9	Moen	8	1	36
10	Laurgaard	10	1	70
11	Brandhougen	12	2	04
12	Poftemoen	12	2	04
13	Domaas	11	1	87
14	Holaker	12	2	04
15	Holset	15	2	55
16	Lesjevierk	10	1	70
17	Mølmen	12	2	04
18	Stueflaaten	13	2	21
19	Ormeim	11	1	87
20	Fladmark	11	1	87
21	Horgheim	12	2	04
22	Nøes	14	2	38
	Total	273	46	41

Soit en notre monnaie une somme totale de fr. 64,50. Pour tout voyage en carriole en Norwège le tarif est de 17 örer par kilomètre. — Il est d'usage de donner au bout de chaque relai au gamin chargé de ramener l'équipage, un *drinkepenge* (en flamand un *drinkpenning* = pourboire) une pièce de 10 örer, en échange de laquelle il offre au voyageur une poignée de main et un cordial « norsk tak » (merci).



20 juin. — *Molde et son Fjord.*

Le bateau ne partant pour Molde qu'à 1 heure, nous prenons après déjeuner une barque pour traverser le lac et gagner un petit village qui nous sourit à l'autre bord.

Il nous semblait que nous devions l'atteindre en très-peu de temps. Mais sur l'eau les distances sont trompeuses et nous ramions vigoureusement depuis une heure que la rive opposée ne semblait pas plus rapprochée de nous.

Entretemps les nuages s'amoncelaient sur les rochers et le vent se levait avec violence. La bourrasque éclata et pour comble de malheur nous venions de toucher sur un bas-fond dont nous eûmes toute la peine de nous dépêtrer.

Après bien des efforts nous parvenons à dégager la barque et nous regagnons péniblement Næs, rudement cahotés par les vagues furieuses du petit lac.



Nous quittons Næs à 1 1/2 heure par le *Molde*, un tout petit yacht d'une propreté plus que douteuse. Le *Moldefjord* est le type de ces innombrables

golfs qui rongent profondément les côtes Norwégiennes.

L'on sait que les *ffjords* sont les vallées des hautes Alpes scandinaves que l'Océan a envahi à la suite de grands cataclysmes de la nature. Les flots en se ruant dans les terres y ont rencontré des lacs avec lesquels ils se sont confondus et des torrents dont ils ont suivi le cours, contournant et isolant les montagnes et transformant leurs sommets en îles verdoyantes.

De là ces méandres bizarres, ces coins et ces recoins, ces larges nappes d'eau alternant avec les passages étroits entre les rocs escarpés; — de là enfin toutes ces surprises, qui ne se rencontrent sur aucun autre golfe, et qui charment le touriste sans le fatiguer d'une navigation souvent très-longue.

Malgré la brise aiguë, aucun de nous ne songea à quitter le pont durant les six heures de traversée.

Nous étions du reste en très-bonne société. Un officier prussien, graaf von Bernsdorff, que nous avons rencontré à l'hôtel de Nœs, nous entretint agréablement de l'avenir de son pays et des hautes visées politiques du Prince von Bismarck, son idole. De son côté, un simple piou-piou Norwégien, fils du bourgmestre de Molde, victime du service personnel et obligatoire, nous intéressa vivement par ses aperçus intelligents sur les hommes et les choses de son pays. Ce jeune homme était très-instruit, il s'exprimait convenablement en Anglais, en Allemand et en Français.

Il campait à Veblungnœs avec son régiment qui s'y livrait à la petite guerre et il avait obtenu la permission d'aller passer son dimanche au foyer paternel.

C'est sur le Moldefjord que nous vîmes les premiers *Eiders* (canards à duvet) qui partaient en bandes nombreuses sous le bateau pour aller se remettre à quelques mètres plus loin.



Il était près de 7 heures quand nous entrâmes dans la baie de Molde, vaste entonnoir cerné par les cimes blanches des *Brustinderne* et des *Lauparen* dont quelques-unes s'élèvent à 4600 pieds au-dessus des eaux. On distingue encore dans le lointain la dent caractéristique de l'imposant Romsdalthorn.

Nous nous casons à l'*Alexandra-Hôtel*, grand chalet agréablement assis aux bords du fjord.



21 juin. — *Molde*.

Un dimanche à *Molde* n'est guère plus amusant qu'un *Sabatday* à *Oban*; — encore à *Oban*, à côté de temples multiples consacrés à une foule de sectes religieuses de l'Écosse et de l'Angleterre trouve-t-on une église catholique où l'on peut satisfaire à ses devoirs de chrétien. Rien de tout cela à *Molde*.

La tempête qui fouette nos vitres nous éveille de bonne heure, mais comme nous n'avons pas même une messe à placer dans notre Dimanche nous faisons la grasse matinée.

Un bout de promenade jusqu'au *Grand-Hôtel*, succursale en construction de celui de Stockholm, fut tout ce que M. le Vent et M^{me} la Pluie nous permirent d'entreprendre de la journée.



22 juin — *Molde* (*fin*).

Nuit d'insomnie. La bourrasque règne en plein : nous entendons le bruit des vagues qui viennent se briser violemment contre la côte.

Resterons-nous donc définitivement prisonniers à

Molde, par la faute du malencontreux docteur S... de Christiania?

Nous courons bien vite au bureau télégraphique où journallement sont affichés les arrivées et les départs des bateaux.

Dieu soit loué, une dépêche signale le steamer « Ole Bull » venant de Bergen et partant à minuit pour Thronhjøm! Nous rompons donc les liens qui nous enchaînent ici et nous font perdre un temps précieux.

Le baromètre et notre humeur reçoivent une même poussée et remontent à l'unisson. Le soleil ne tarde pas à trouer les gros nuages qui bientôt débarrassent le ciel de leurs tronçons disloqués.

Nous nous mettons joyeusement en route pour le *Fanestrånd*, belle promenade boisée le long du fjord, animée de nombreuses villas et de charmants jardins dont la végétation luxuriante sous le 63^e degré aurait eu lieu de nous surprendre n'était l'exposition exceptionnelle de ce versant en plein midi.

Nous escaladons la pointe du « *Belvédère* » centre d'un parc public d'où l'on voit se déployer le panorama des montagnes dentelées qui forment ceinture au fjord émaillé d'îlots verdoyants et de rochers noirs où s'ébatent des bandes de mouettes et de cormorans.

Derrière nous serpente la vallée sauvage de l'Eikisdal.



La pluie, hélas, coupa court à notre admiration. Elle remit en jeu toutes nos hésitations sur la voie à suivre pour gagner Thronhjøm.

Il fallait en finir avec les tergiversations.

Comme moyen suprême, nous nous réunissons en assemblée plénière. Après une longue discussion, nous

arrêtons à l'unanimité des voix que si le temps redevenait un peu convenable à 7 heures du soir, nous prendrions à minuit le bateau venant de *Bergen* et que nous affronterions la mauvaise passe de la sortie du Moldefjord.

Que si, au contraire, le mauvais temps persistait, nous irions en carriole jusqu'à *Battenfjordsör* et de là à *Christiansund* par steamer.

Par l'une et l'autre voie nous arriverions à Throndhjem le 24, quelques heures avant le départ du Sverre-Sigurdson pour le Cap Nord.

A l'heure fixée, en sortant de table-d'hôte où l'on avait servi entre autres mets recherchés, une salade fraîche assaisonnée de fromage blanc, nous consultons le ciel. Il se prononçait décidément en faveur d'*Ole Bull* (1).

La discussion faillit cependant se rouvrir : nous avions compté avec la pluie mais nous avions négligé de nous occuper du vent : or si la pluie avait totalement cessé, le vent, par contre, soufflait avec un redoublement de fureur.

Alea jacta est : à 11 1/2 heures du soir nous montons à bord du beau steamer qui ne tarde pas à lever l'ancre.



23 juin. — *Christiansund*. — *Throndhjem*.

La traversée de Molde à Christiansund est très-mauvaise quand le vent souffle du Nord ; — elle est même dangereuse au cap *Stadt*, entouré de brisants.

(1) Nom d'un célèbre violoniste Norvégien, mort à Bergen en 1881. Parmi ses belles compositions on cite notamment : Pollaca guerriero, Sæterbesøgel, Moders bin (prière d'une mère), une tarentelle et un grand Concerto en Ut dur.

Aussi pour le doubler, le navire se lança en pleine mer et ne revint à la côte qu'aux approches de Christiansund. Les lames de l'Atlantique, déferlaient impétueusement et, contrariées par la tempête, imprimaient à l'*Ole Bull* les mouvements les plus désagréables.

La nuit fut détestable.



Nous entrâmes dans le port de Christiansund vers 6 heures du matin.

Tout y était en grand mouvement.

Les équipages faisaient la toilette des nombreux bateaux de pêche, tous uniformément peints en vert, rangés en cercle le long des trois îles ou mieux, des trois rochers sur lesquels s'étagé la ville. De toutes parts affluaient des barques aux formes bizarres, à quatre et six rameurs, tant hommes que femmes, chargées de légumes et de poisson frais.

Christiansund doit sa prospérité et à l'excellence de son port, vaste entonnoir abrité contre vents et marées, et à l'abondance du poisson, surtout le *hareng*, qui peuple les côtes.



A certaines époques de l'année, si régulières qu'on peut les prédire, *les harengs* quittent les glaces du pôle boréal et viennent en bandes innombrables se heurter contre les côtes de l'Europe septentrionale.

C'est au printemps que ces poissons envahissent pour la première fois les eaux Norvégiennes; ils les quittent aussitôt après y avoir déposé leur frai.

Ils reviennent en été et en automne, mais leur caravane ne se compose plus que de jeunes harengs.

La pêche principale a lieu en février : les harengs que l'on prend alors s'appellent « *Vaarsild* » (harengs printaniers).

La grande armée arrive de l'Océan glacial.

A la pointe des Loffoden elle se divise : une aile oblique à droite vers les rives de l'Écosse, de l'Islande et du Shetland, l'autre prend à gauche vers les côtes Norwégiennes, s'égarant en route dans les fjords de Finmarken avant de se précipiter dans le Kattegat et le Sund, d'où une partie contourne la Suède par la Baltique, tandis que le second tronçon prend la haute mer pour gagner en ligne droite la Hollande et une petite partie du littoral Belge et Français aux abords de la Panne et de Dunkerke.

Parfois l'itinéraire se modifie sans motifs apparents : telles côtes, très-fréquentées durant un grand nombre d'années, sont tout-à-coup désertées. Ce fait a été observé notamment à Gothembourg où jadis les harengs grouillaient dans l'Elf et dans le Skaggerrak. Par contre, ils arrivent plus nombreux le long du littoral de Stavanger et Bergen jusqu'à Christiansund, dans les eaux resserrées entre les îles et le continent.

Vers la fin de janvier plus de 2000 chaloupes, montées par 12.000 hommes, prennent la mer. Les pêcheurs vont s'installer dans les îles, dans des cabanes élevées aux frais des grands marchands qui fournissent les vivres et les engins de pêche.

De là ces hardis marins se lancent journellement en mer, à l'affut de leur proie dont la présence est dénoncée la nuit, par la phosphorescence des eaux, le jour par les bandes d'oiseaux de mer.

L'arrivée des premiers harengs est aussitôt signalée par voie télégraphique à toute l'Europe septentrionale.

L'armée des harengs est toujours escortée de nom-

breuses baleines qui semblent faire l'office de chiens de bergers, maintiennent le troupeau serré et le poussent vers les côtes scandinaves où les attendent les pêcheurs.

Les chaloupes de pêche sont groupées, attachées les unes aux autres et toutes fortement lestées, car la masse des harengs est parfois tellement compacte qu'elle forme un banc de plusieurs toises de profondeur et soulève par une poussée les barques au-dessus de leur ligne de flottaison.

En peu de temps les chaloupes se remplissent de butin et sont menées au rivage le plus rapproché où se fait la livraison aux marchands de Stavanger, Bergen et Christiansund.

Dans ces localités règne alors une activité fiévreuse.

Des hommes de peine charrient sur leurs brouettes les harengs tout frétilants, du bateau dans les hangars où les attendent, le couteau à la main, une foule de matrones assises pêle-mêle entre les tonneaux et les baquets.

Les brouettes déversent en tas leur marchandise vivante que les dames égorgent, vident et jettent dans les récipients, que d'autres ouvriers transportent au saloir où les poissons sont encaqués, cerclés et emmagasinés.

En une saison favorable — qui dure en moyenne quatre semaines — Bergen seul exporte plus de 300,000 tonnes de harengs.

La baleine des côtes Norwégiennes, longue de vingt à quarante pieds, portant un grand aileron sur le dos, est appelée « *chasseur de hareng* » dont elle fait une énorme consommation.

Elle n'est pas seule à disputer à l'homme le butin : les chiens de mer, les squales, les esturgeons,

plusieurs membres de la famille des cabillauds et une foule d'autres poissons puis les mouettes, les cormorans, les aigles de mer, etc., etc. qui couvrent littéralement les îles et les rochers pendant la période de l'émigration s'acharnent à la perte du hareng.

La statistique du carnage est parfaitement établie dans un entre-filet inséré au *Bien Public* de Gand le 1 mars 1886 sous la rubrique « *Ce que la mer renferme de poissons* » : Le professeur Huxley vient de donner à Londres une conférence qui est de nature à rendre joyeux tous les amateurs de poisson. Il a parlé des richesses de la mer et a conté un fait qu'on croirait difficilement s'il n'était affirmé par un savant aussi notable : En Norvége un banc de cabillauds d'une hauteur de 120 à 160 pieds possède 120 millions de poissons sur une étendue d'une lieu carrée.

Le nombre de harengs que dévorent ces cabillauds est estimé à 840 millions par semaine, en comptant seulement qu'un cabillaud mange un hareng par jour. La pêcherie Norvégienne n'a jamais réussi à prendre plus de 400 millions de harengs en une semaine.

Mais la fécondité des harengs compense toutes ces causes de destruction; on a compté dans une femelle 68,606 œufs.



L'*Ole Bull* ayant fait son charbon, ne tarda pas à se remettre en route vers Thronhjøm.

Le vent est complètement tombé : plus de bourrasques, plus de pluie : c'est le soleil qui inonde le pont de ses rayons bienfaisants.

Notre capitaine, charmant homme, plein d'admiration pour Anvers où il avait appris quelques mots de français, nous annonce que nous arriverons à destination vers 5 heures du soir.

Il tint parole.

En sortant du fjord, le navire se lance au milieu d'un archipel d'îles et de rochers. A gauche on a vue sur l'Océan, à droite on distingue, nettement découpés dans le ciel, les sommets neigeux des montagnes du *Sundal* et de l'*Eikisdal*. — Nous effleurons l'île très-basse mais très-étendue de *Smölen* et plus loin celle d'*Hitteren* séparée d'*Havnen* par le *Ramfjord*.

Cette traversée depuis Christiansund est assez monotone.

Mais tout change aux approches de *Bejan*, station maritime très-importante située à l'entrée du fjord de *Thronhjøm*. Les rocs disparaissent et font place aux montagnes boisées et verdoyantes qui forment amphithéâtre autour de la superbe baie au fond de laquelle se dessine la silhouette de *Thronhjøm*.

Nous abordons au quai où était déjà amarré le *Sverre-Sigurdson*. A lui notre première visite; nous avons hâte de voir nos cabines, retenues depuis *Christiania*, et de connaître de plus près le navire qui doit nous héberger pendant douze jours.

Les meilleures places étaient déjà prises par des touristes plus diligents que nous : on nous avait réservé les N^{os} 16 et 18 à tribord. Mes compagnons s'installèrent au N^o 16 : et moi au N^o 18.



Cette besogne faite, nous gagnons l'hôtel d'Angleterre pour l'heure du dîner.

L'hôtel regorgeait de voyageurs et la table d'hôte, par la diversité des langues, rappelait la tour de Babel. Les Anglais et les Américains l'emportaient en nombre. La France était représentée par trois messieurs et deux

dames, types parisiens, parlant beaucoup, très-haut et de tout.

Ils prenaient largement leurs vacances, ces bons Parisiens : leur babil allait toujours, discutant le connu et l'inconnu, résolvant les problèmes géographiques et autres avec un aplomb imperturbable.

C'était sottise à leurs yeux que d'aller au Cap-Nord par voie de mer : les Anglais sérieux n'y allaient plus de Throndhjem qu'en carriole!...

Or, le 63^{me} degré qui passe par Throndhjem est, dit le docteur Guibout, une ligne de démarcation géologique radicale entre la partie méridionale et la partie septentrionale, qui forment deux régions complètement distinctes.

Au sud de Throndhjem est la partie civilisée, avec ses grandes villes et ses beaux villages reliés entre eux par les chemins de fer et les larges voies de communication, son agriculture florissante, son commerce, son industrie et des peuples riches et heureux.

Au nord de Trondhjem, plus de railways, plus de routes carrossables.

La région septentrionale, déchiquetée par les eaux, n'est qu'un amoncellement de rocs, de glaciers et de montagnes entrecoupés par les fjords qui s'entrecroisent et se projettent jusqu'aux confins de la Suède et même au delà.

Les habitants sont rares dans ces pays désolés : dans la région du Cap-Nord, pointe extrême de l'Europe septentrionale, on ne rencontre plus que des tribus nomades de Lapons qui s'y aventurent à certaines époques de l'année à la suite de leurs troupeaux de rennes recherchant le lichen sous la neige.

Au nord, la mer a tout envahi; elle s'est ouvert un passage à travers les montagnes; elle s'est creusé

des baies, des détroits, des golfes, des canaux à travers les rochers; elle s'est précipitée bien avant dans les terres, en se partageant à l'infini. On la rencontre partout; c'est un dédale, un labyrinthe inimaginable de fjords, les uns larges comme des lacs, les autres étroits comme des rivières, qui se croisent, s'enchevêtrent, se replient dans tous les sens, s'irradient dans toutes les directions. Les bras de mer comme les bras d'une immense pieuvre enlacent cette région polaire.

Toute la route par mer, depuis Thronhjem jusqu'au Cap Nord, offre ce spectacle grandiose d'une nature sauvage violemment secouée par le plus terrible des éléments.

Tantôt ce sont comme aux îles Loffoden, de gigantesques chaînes de rochers, battus de tous côtés par les flots, tantôt c'est une montagne que les vagues ont isolée des montagnes voisines, qui dressent tour à tour leurs cimes pointues et dentelées. Quelquefois c'est un îlot couvert de sapins rabougris, d'un coin de prairie et de quelques misérables huttes de pêcheurs s'avancant jusque dans la mer sur pilotis.

D'autre fois ce sont des glaciers, dont la blancheur ressort et scintille sur la teinte sombre de tout ce qui les entoure.

Ici c'est la pleine mer; on ne voit que le ciel et l'eau; là c'est un vaste et magnifique horizon de montagnes éparses, de caps, de promontoires disséminés au milieu des flots.

Plus loin ce sont des gorges profondes, sinueuses, sans issue apparente, tant leurs immenses parois rocheuses sont rapprochées, resserrées, contournées sur elles-mêmes, comme si elles voulaient se réunir pour fermer tout passage.

Dans de pareilles régions aucune voie de terre n'est

ouverte à la circulation ; il n'y a ni routes, ni chemins, ni sentiers ; les voyages, le va et vient, les courses, les visites de voisinage, si voisinage il y a, ne se font que par eau ; le Norvégien des fjords, marin de naissance et de profession, loup de mer par vocation, par tempérament et par nécessité, a son canot, son bateau, comme le Vénitien a sa gondole, l'Arabe son cheval, son âne et son chameau, le montagnard des Alpes son mulet.

Aussi les fjords sont sillonnés de paquebots, de bateaux pêcheurs, de navires voiliers, marchands et de transport, de barques de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, et des formes les plus bizarres, selon leur provenance.

P. RAEPSAET.

(*A suivre.*)





LA CHANCE DU TRIUMVIR.

I.

LN l'an sept cent et treize *ab Urbe condita*,
Arius, vétéran de Philippes, quitta,
Sur un ordre formel qui lui venait de Rome,
Les champs bien arrosés et le bois plein d'arome
Qu'il avait obtenus d'Octave, souverain
D'Occident. Et coiffé de son casque d'airain
Dont la rouille a rongé la dernière étincelle,
Emportant son épée et sa maigre escarcelle,
Il s'en va, maugréant contre le dur destin,
Sans rien apercevoir des splendeurs du matin.
Il marche, et la forêt, à son passage, raille
Le bonhomme chargé de sa lourde ferraille;
Le ruisseau, les joncs verts, la vigne, le figuier
Exultent! Ils en ont assez du vieux guerrier.
Quoi! lui, cet homme impur, ce manieur d'épée
Exhalant une odeur fade de chair coupée,
Ignorant l'art exquis du léger chalumeau,
Viendrait empoisonner la paix de ce hameau?
Il leur faut un berger! Tous ils pleurent encore
Celui qui, l'an dernier, sur sa flûte sonore
Faisait chanter son souffle en motifs si touchants
Qu'il faisait palpiter l'âme rude des champs.

Cependant le soldat, toujours rageur, chemine;
Il n'entend même pas qu'on rit de lui; sa mine,
Ses gestes saccadés trahissent tout l'ennui
De l'homme injustement expulsé de chez lui.
Il revoit, en marchant, ses exploits, ses blessures,
Et la rancune en lui redouble ses morsures

Tellement qu'à la fin, criant à pleine voix,
Il jette sa douleur à la gaîté des bois.

— « Quel absurde métier que celui de la guerre,
Et comme j'en rirais si c'était à refaire!
J'ai tué, sans pitié, dans cent combats divers,
Des barbares, du nord au sud de l'univers!
Et que me reste-t-il de ces œuvres perverses?
Un casque qui peut bien valoir quinze sesterces,
Un corps sans force, un nom parfaitement obscur,
Et, pour mourir, un lit d'herbe le long d'un mur!
Quoi! fallait-il aller aux confins de la Thrace
Des deux républicains suivre l'ardente trace,
S'attaquer à Brutus et battre Cassius;
Des nouveaux proscriptionnaires, pires que Marius,
Devenir lâchement les sicaires serviles
Pour recevoir après, au lieu de bonnes villes
Où l'on put fièrement installer un drapeau,
Un maigre et dur terrain sis au delà du Pô?
Et moi, plus malheureux encor, de ces domaines,
On me chasse, à ma honte, après quelques semaines!
Ah non! le triumvir n'est au fond qu'un tyran!
Lorsque la paix revient, on rit du vétéran;
Nos chefs prennent entre eux leur part de république :
— A moi l'Europe! — A moi l'Asie! — A moi l'Afrique!
Ils nous ont fait semer et récoltent le grain. »

Ainsi sonne la voix du vieux soldat chagrin
Pendant que son pied suit le chemin qui serpente.

Soudain, comme il descend à grands pas une pente,
Voilà que, sur un fond de feuillage mouvant,
Apparaît un berger qui s'avance en rêvant.
Arius l'aperçoit et ce rêveur l'agace.
— « Ces gens, murmure-t-il, sur un ton de menace,
Pendant que bravement pour eux nous nous battons,
Soufflant dans un tuyau font danser leurs moutons!
Comme je suis tenté dans ce lieu poétique
D'allonger sur sa joue un sonore distique! »
Et ne se doutant pas que c'est pour ce berger
Qu'il doit chercher ailleurs un toit pour s'héberger,
Prenant un air malin et narquois le vieux drôle
Honore le passant d'un haussement d'épaule.

Celui-ci n'a rien vu; le soleil, les tons verts
Des feuillages luisants, les murmures divers
Que dans le fond des bois l'ardeur du jour fait naître,
L'absorbent. Il poursuit son chemin et pénètre,

A travers les taillis, jusqu'au toit de gazon
Qu'a quitté le soldat.

— « Oui, c'est bien ma maison!

Oui, voilà mon ruisseau, mes six arpents de terre,
Sur lesquels, hier encore, un obscur militaire,
A la démarche lourde, au langage indécent,
Promenait sans respect ses mains teintes de sang!
Voilà le bois ombreux où je rêvais naguère;
La haie en fleur, le pré verdoyant d'où la guerre,
Soufflant sur mon bonheur et brisant mes pipeaux,
M'avait forcé de fuir avec mes chers troupeaux!
Salut, ormes touffus! Salut tendres yeuses!
Sous vos feuillages clairs, pleins de brises rieuses,
Je reviendrai m'asseoir; un bienfaiteur, un dieu
M'a dit — Fais à l'exil un éternel adieu!

O champs de ma jeunesse! O mânes de mon père,
Rendez cette herbe bonne et mon troupeau prospère!
Hors de ce vase, aux bords garnis de serpolet,
Je verse, en votre honneur, Lares, des flots de lait,
Pour que vous accordiez une gloire éternelle
A celui qui me rend ma maison paternelle! »

Il dit, et le cœur plein de souvenirs touchants,
Souriant de bonheur il s'en va voir ses champs.

Que de bonnes senteurs! que de fraîches haleines!
Les gazons sous ses pieds sont doux comme des laines;
Tout éprouve, à le voir, un bonheur sans pareil;
Les oiseaux éperdus chantent en plein soleil,
Le cytise frémit, les joncs ont des extases;
Dans les saules joyeux la brise fait des phrases
Et vient lui murmurer mille propos joyeux;
Le rocher même semble être moins soucieux;
Les fleurs devant ses pas entr'ouvrent leurs corolles,
La cascade choisit ses plus douces paroles,
Et les buissons qui l'ont aussitôt reconnu,
Se disent l'un à l'autre : — Il nous est revenu!

Mais soudain l'ancre vert, qu'une vigne tapisse,
Offre au lent promeneur un asile propice.
L'adolescent ému ne peut plus résister
A la muse des champs qui l'invite à chanter.
Il entre; et, détachant un tuyau de ciguë,
Il y perce sept trous. Une harmonie aiguë
Que balance dans l'air un rythme italien,
Vient réjouir bientôt l'heureux musicien;

Il chante sur la flûte et note tour à tour
 Ce que son cœur naïf lui dicte sans détour.
 D'abord l'air est trainant; la phrase bucolique
 S'estompe dans un vague accord mélancolique;
 Il dit l'amer regret qui règne dans le cœur
 Des malheureux bergers chassés par le vainqueur;
 Il dépeint le troupeau, maigre, las, indocile,
 Allant à l'inconnu demander un asile,
 Ne trouvant plus, hélas! loin du vallon aimé,
 Le cytise si doux au gosier affamé!
 Puis l'air devient plus gai; la note qui s'élève
 Rythme, avec onction, une phrase plus brève;
 Il dit l'heureux pasteur soufflant dans ses pipeaux,
 Celui dont nul vainqueur n'a troublé le repos;
 Il dit la liberté, les bois et les fontaines,
 Et le calme des champs loin des villes hautaines;
 Il dit les gras troupeaux, les prés pleins de chansons,
 Les festins sans apprêts et les sobres boissons,
 Tous ses biens retrouvés! Avec quelle puissance
 Il laisse aller son âme à la reconnaissance!
 Ecoutez! Ecoutez! C'est un son surhumain
 Qui jaillit maintenant sous sa rapide main!
 Il chante le héros qui, du fond de sa gloire,
 Malgré tous les soucis d'un vaste territoire,
 Daigna prêter l'oreille aux soupirs d'un berger
 Et donner aussitôt l'ordre de le venger.
 De ses traits enflammés, comme l'onde d'un vase,
 Il laisse déborder sa rayonnante extase;
 Plus il songe au bienfait et plus le chant grandit;
 On sent venir du cœur ce que la flûte dit;
 Des sept trous exaltés chaque note lyrique
 Accélère toujours sa vitesse métrique :
 — *« Oui! pour paître, le cerf montera dans les airs;
 Les poissons nageront au travers des déserts;
 Le Parthe et le Germain, changeant tous deux de zône,
 Boiront l'eau de l'exil au Tigre et dans la Saône,
 Avant que mon amour perde le souvenir
 De celui qui me rend mes champs et mon loisir! »*

Cependant le jour fuit; dans l'air mélancolique
 Le grillon fait sonner sa note métallique.
 Tout est calme, l'on voit, sur le saule penché,
 L'oiseau muet rentrer dans son nid bien caché.
 La brise perd son souffle et laisse en paix la feuille;
 La fleur penche sa tige et le bois se recueille,
 Pendant que le soleil, qui meurt en s'épanchant,
 Entre les arbres noirs met l'or clair du couchant.

L'adolescent se tait. Le soir qui le pénètre
D'un saint frémissement agite tout son être;
Des parfums, capiteux comme l'âme du vin,
Assiègent son esprit qui se débat en vain.
Dans l'air tiède les fleurs ferment leurs pâles urnes;
Plein du calme charmeur des silences nocturnes,
Sur le feuillage épais qui l'invite il s'étend;
Et pendant qu'un ruisseau, le seul bruit qui s'entend,
Chuchote mollement sous l'ombre qui le voile,
Il s'endort caressé par un regard d'étoile!

II.



EST le matin. Dans Rome avec des pas pesants,
 Par la porte Esquiline entrent les paysans.
 Ils ont franchi de nuit les campagnes latines,
 Et, pour vendre leurs fruits, ils viennent aux Nundines.
 Les lourds cahots des chars battent l'air matinal;
 Et les chevaux en vain, d'un effort machinal,
 Tentent de les sortir des profondes ornières
 Que le temps fit courir dans le granit des pierres.
 Des esclaves bronzés vont en courbant le dos.
 La Cité qui s'éveille a faim de leurs fardeaux;
 Et sa gueule béante, avec des ardeurs vives,
 Avalera tantôt ces montagnes d'olives,
 Ces beaux raisins dorés par des soleils amis,
 Ces fromages montant en tas bien affermis,
 Ces légumes mettant leur fraîche tâche verte
 Sur les groupes confus dont la rue est couverte.
 On parle, on se dispute, on jure; et, par moments,
 Des bœufs lâchent en chœur de rauques beuglements.
 Les femmes, en riant, causent sous leur amphore,
 Et se plaisent à voir un blanc rayon d'aurore
 Lécher, sur leurs poignets, l'anneau de fer luisant
 Dont sans doute un guerrier ami leur fit présent.
 Tous ces marcheurs sont las; leur tunique grossière
 Indique un long chemin à travers la poussière.
 Quelques enfants, voyant pour la première fois
 Rome, suivent la foule ébahis et sans voix;
 Et tout ce flot de monde en quelques instants passe,
 Emporté vers son but par le lucre rapace.

Seul, un jeune berger va sans se dépêcher.
 La hauteur des maisons semble l'effaroucher;
 Il vient d'Andes, village inconnu, plein de chèvres,
 Où vivent des pasteurs, qui chantent des airs mièvres,
 Et font redire aux bois le nom d'Amaryllis.
 Il connaît bien les fleurs, les roses et les lys,
 Il sait parler à l'orme et saluer un chêne;
 Il alla quelquefois à la ville prochaine,
 Mais il n'a jamais vu tant de pierre et de bois,
 Tant de vives couleurs, tant de lignes de toits

Qui se touchent et dont les escaliers de marbre,
Hélas ! n'ont jamais vu le sourire d'un arbre.
Il marche en hésitant ; timide, il ne sait pas
Pour aller au Forum où diriger ses pas ;
L'air, qui lui paraît lourd, chatouille sa narine ;
Il tousse, car il est faible de la poitrine.

C'est l'heure où les clients, au lever toujours prompts,
Vont s'asseoir sur les seuils pompeux de leurs patrons ;
L'heure où le parasite, ami des vins suaves,
S'en va sournoisement flaire le long des caves ;
Et le jeune étranger, en avançant toujours,
Dans la rue élargie et dans les carrefours
Voit tant d'hommes divers, tant de toges brillantes,
Tant de temples avec leurs colonnes saillantes,
Qu'il accélère un peu, de peur de faire mal
Et d'être remarqué, son pas lent et normal.
Le jour avance. On voit déjà quelques litières,
Fières du vif éclat de leurs pourpres altières,
Qui voilent avec soin d'augustes sénateurs
Se délectant aux pas rythmiques des porteurs ;
Des soldats, des vendeurs d'allumettes soufrées
Portant au ceinturon leurs mannes agraffées ;
Des bouchers exhibant un poumon plein de sang ;
Un baladin montrant son adresse au passant ;
Et, tout près, un convoi funèbre et ses pleureuses,
Cahotant durement, au gré des dalles creuses,
Et balançant son mort dans ses beaux vêtements.
L'air est plein de rumeurs et de glapissements.
A travers tout les chars roulent ; l'esclave agile
Vole malgré le poids d'un grand vase d'argile.
Le quirite au client heureux serre la main ;
Des enfants, qui s'en vont par le plus long chemin
Chez les rhéteurs, tout fiers de leur robe prétexte,
Font balancer leur bulle en répétant un texte,
Ou tirent, en passant, au manteau vaniteux
D'un philosophe grec, sévère et loqueteux ;
Et, fier d'être quelqu'un que le public contemple,
L'augure va nourrir ses poulets dans le temple.

Tout ce monde, absorbé par ses propres soucis,
Du modeste étranger charme l'esprit rassis.

Tout à coup, traversant une place publique,
Il entend déclamer sur un rythme alcaïque.
Un poète, ædepol ! qui récite des vers !
Le berger en tressaille et se dirige vers

L'ami des muses. Lui, voyant ce beau novice
 Ouvrir à son poème une oreille propice,
 Y lâche, en se louant de cet heureux hazard,
 Une ode froide et plate en l'honneur de César.
 Le jeune homme rougit et s'en va sans rien dire ;
 Et l'auteur furieux, plus habile à maudire
 Qu'à tourner proprement un poème latin,
 Clame : — Va te noyer dans le marais Pontin !
 Le berger sent en lui s'éveiller le poète ;
 — « Quoi ! se dit-il, honteux et l'âme stupéfaite :
 Quoi ! cette Rome, où vit l'esprit de l'univers,
 Nourrit un tel poète et souffre de tels vers !
 Quoi ! la grande Cité souveraine du monde,
 Mère des nations en héros si féconde,
 Alors que l'humble Grèce au rythme génial
 Reluit comme un soleil au ciel de l'idéal,
 Ne verra jamais naître un chantre digne d'elle ?
 Quoi ! l'art ne fixera pas sa gloire immortelle ?
 Quoi ! devoir s'en tenir au fumier d'Ennius,
 A Plaute, Andromacus, Térence et Nævius ?
 Non ! notre langue est forte, et l'esprit pacifique
 Qui souffle maintenant sur la Chose Publique,
 Fera surgir bientôt le poète divin
 Que depuis sept cents ans nous attendons en vain ! » —

Et, tout rêveur, il marche emporté par la foule,
 S'abandonnant au gré de cette vaste houle,
 Étourdissante, absurde à force de fracas.

Cependant, en passant devant les popinas,
 Où l'on voit des buveurs caresser une amphore,
 Il songe qu'il n'a rien mangé depuis l'aurore.
 Hélas ! pour son voyage, en comptant les repas,
 Il n'a que le produit de quatre chevreaux gras
 Vendus bien à regret. La somme est fort minime ;
 Aussi va-t-il cherchant une taverne infime
 Où l'on peut, pour deux as, se nourrir à peu près.
 Et, comme les soldats ont pour lui des attrait,
 Il suit deux beaux guerriers, de légions diverses,
 Qui s'en vont, en serrant dans le poing leurs sesterces,
 Chez Caius Mamercus au sixième pilier.

Ah ! qu'il est loin ici des fraîcheurs du hallier !

Le bouge est bas, malpropre et noir comme une forge !
 Une forte odeur d'ail le saisit à la gorge ;

Il ne voit, dans un coin, qu'un esclave occupé
 A se payer du lard avec du pain trempé,
 En chassant, par moments, les mouches agaçantes.
 Plus loin sur des trépieds les reliques récentes
 De repas plébéiens à la hâte avalés.
 Les trois nouveaux venus sont bientôt installés ;
 Et l'hôte, un vieil athlète, ami des belluaires,
 S'enquiert de leurs désirs. Les deux légionnaires
 Optent pour du Céphise, un détestable cru ;
 Le berger prend du lard avec de l'oignon cru,
 Et rêve à ses repas pris sous une broussaille.
 Son voisin le soldat — un profil de médaille
 Avec un buste orné de bras de forgeron —
 Pour être plus à l'aise ôte son ceinturon,
 Et s'adresse au jeune homme en lui touchant l'épaule :
 — « L'ami, vous avez l'air de venir de la Gaule ;
 Par Pluton ! j'en étais quand on vous a dompté !
 Même que dans le bras un Nervien m'a planté
 Son javelot pointu. Quel pays ! quelle guerre !
 Des bois et des marais à dégoûter Cerbère !
 Et quel peuple, Herculé ! des barbes jusqu'ici ;
 Des gens qui nous battaient avec un pieu durci !
 Ah ! sans notre César et sans ses capitaines,
 Mes vieux os blanchiraient dans vos forêts lointaines !
 — Je ne suis pas Gaulois et je parle latin.
 Des bords du Pô je suis arrivé ce matin.
 — Heus ! Quel mauvais génie abusant de votre âge
 Vous a fait entreprendre un si lointain voyage ?
 Je vous dis franchement que vous êtes un sot
 De venir vivre à Rome où tout se prend d'assaut !
 Avec un corps pareil on reste à la campagne ;
 On bêle avec l'inféct troupeau qu'on accompagne,
 On mange du fromage, et, du creux de sa main,
 On boit l'eau du ruisseau comme un ancien romain.
 Vous secouez la tête ? Ah ! papæ ! je devine,
 Vous venez simplement voir la ville divine !
 C'est d'un bon citoyen. Avez-vous visité
 Déjà tout ce qui fait l'orgueil de la cité ?
 Les temples rayonnants des trésors du Pactole ?
 Les thermes, les forums et le fier Capitole
 D'où nous avons jadis expulsé les Gaulois ?
 La Curie où de vieux radoteurs font des lois
 Et dont, sans Tullius que l'on aurait du pendre,
 Le grand Catilina faisait un peu de cendre ?
 Mais, stupéfait, je vois que ça vous est égal !
 Ne seriez-vous au fond qu'un trafiquant banal ?

Alors, peut-on savoir quel commerce vous faites?
— Je ne suis pas venu pour faire des emplettes
Ni vendre mes produits; d'Andes je viens exprès
Pour voir le triumvir Octave, et je voudrais
Que vous me désigniez la route la plus brève
Qui conduit au palais. »

A ces mots, il se lève.

Les soldats un moment demeurent interdits,
Puis de leur rire épais emplissent le taudis.
Cela leur paraît drôle, un berger en tunique
Qui va de ses conseils aider la République!
Et Vafer, le plus vieux, fixant le jeune fol
Frappe du poing la table en criant : — *Ædepol!*
Mais vous nous revenez à coup sûr de l'Averne!
Croyez-vous donc qu'Octave habite une taverne
Où l'on entre un moment pour lui serrer la main,
Et demander comment va le monde romain?

Le berger, quelque peu naïf, croit nécessaire
De forcer les deux lourds ricaneurs à se taire;
Il prend dans sa tunique un sac de cuir ancien,
En extrait un rouleau dont il rompt le lien,
Et montre aux deux guerriers regrettant leur fredaine,
Un permis de passer dûment signé : *MÉCÈNE*.

III.

LA salle est élégante et meublée avec goût.
 Pas de tons éclatants et pas trop d'or surtout.
 L'œil erre avec plaisir sur les murs où des maîtres
 Ont tracé sobrement quelques scènes champêtres :
 L'histoire de Midas luttant contre Apollon ;
 Un Lapithe domptant un rapide étalon ;
 Romulus et Rémus dans l'ancre solitaire,
 Où la louve sur eux veille d'un air austère.
 Au fond, dans une conque, un verdâtre dauphin
 Dégorge une onde fraîche et chante un air sans fin.
 Tout autour, des drapeaux pris sur des municipes,
 Et des lances venant du combat de Philippes.
 Mais le regard surtout s'attache à la beauté
 De quatre marbres grecs en Paros bien sculpté,
 Qui laissent rayonner, de leurs beaux yeux de pierre,
 Le sourire d'Hellas et sa blanche lumière.
 Sur un lit de repos d'ivoire constellé,
 Dont chaque pied massif est un griffon ailé,
 Git un adolescent. Il a vingt ans à peine ;
 Son visage reflète une gaîté sereine,
 Car il parcourt des yeux un large parchemin,
 Où le joyeux Térence écrivit de sa main,
 Les vers de Phormion et ceux de l'Andrienne.
 Il lit ; mais quand la phrase est par trop plébéienne,
 Il fronce le sourcil, et l'on sent que pour lui,
 L'art savant et parfait sur ces vers n'a point lui.
 Ce jeune homme est neveu de César, c'est Octave ;
 Comme son oncle il est très instruit et très brave,
 Il a battu Brutus, et voit, — même en lisant —
 Dans un rêve encor vague et déjà séduisant,
 Ses deux rivaux vaincus et lui tout seul suffire
 A transformer le monde en un immense empire.

Il fait très chaud. Le ciel avec sérénité
 Sur Rome fait flotter ses effluves d'été ;
 Mais, comme on est déjà près de la huitième heure,
 L'esclave noir chargé d'aérer la demeure,
 Entr'ouvre l'atrium, et les doux orangers,
 Autour du vestibule avec ordre rangés,

Font circuler bientôt, sur les ailes des brises,
 Devant le triumvir leurs subtiles surprises.
 Celui-ci, préférant ce doux air embaumé
 Aux vers un peu vieillis qui l'ont tantôt charmé,
 Se lève, et dans le parc se dispose à descendre,
 Quand un lent battement de mains se fait entendre.
 Octave, à ce signal familier du licteur,
 Se souvient et sourit; l'étrange visiteur
 Qu'il attend, a pour lui l'intérêt d'un mystère.
 C'est un berger auquel il fit rendre sa terre,
 Et qui scande des vers. Mécène lui promet
 Un poète prodige. Or, comme il est gourmet
 En fait d'art et par là fou de littérature,
 Il accorde au berger de faire une lecture.
 Ah! s'il allait trouver dans cet humble inconnu,
 L'artiste qui n'est point jusqu'à ce jour venu,
 Pour célébrer son nom puissant et le transmettre
 Aux peuples à venir dans la gloire du mètre,
 Quelle chance pour lui! Le triumvir le sait
 L'art seul rend immortel un nom illustre, et c'est,
 Grâce au poète grec, que le monde vénère
 Ulysse et ses malheurs, Achille et sa colère.
 A-t-il trouvé son chantre? — Il doute : les beaux vers
 Exigent tant de tact et de talents divers!

Soudain on voit mouvoir une tapisserie,
 Et le berger, foulant le beau marbre d'Asie,
 Parait; tout interdit il s'arrête, n'osant
 S'approcher de ce prince au regard imposant.
 Mais lui plein d'abandon et d'une voix très douce :
 — « Je connais le motif, jeune homme, qui vous pousse,
 Dit-il, à rendre hommage à votre triumvir;
 Les biens, que mon édit vous avait fait ravir,
 Vous ont été rendus, et, par reconnaissance,
 Vous m'apportez des vers. Ennius et Térence
 M'ont charmé jusqu'ici; mais, à ce qu'il parait,
 Vos poèmes, remplis d'un parfum de forêt,
 Chantent comme le vent du soir dans la ramure.
 Voilà ce que m'a dit mon ministre, et j'augure,
 Puisque son goût exquis ne fut jamais déçu,
 Que je serai charmé de vous avoir reçu.
 Maintenant lisez-moi vos vers. »

Et, sans attendre

Le compliment gêné que le pâtre veut rendre,
 Mais qui reste en murmure au fond de son gosier,
 Il va se recoucher pour mieux apprécier.

L'humble berger, sensible à tant de bienveillance,
Retrouve dans son cœur sa modeste vaillance ;
Et de son bissac roux tirant un parchemin,
Il le déroule avec un tremblement de main,
Et bientôt, d'une voix claire, il se met à lire
Un chant intitulé : *Mélibée et Tityre*.

Octave, aux premiers vers, lève des yeux surpris ;
Du poème on n'a pas exagéré le prix ;
Jamais, on n'écrivit dans la langue latine
Des vers larges et clairs d'une allure plus fine ;
Théocrite est peut-être au fond, mais à coup sûr,
On sent l'odeur des blés, on voit luire l'azur ;
Quels tableaux ravissants ! vraiment on croirait être
Assis près des bergers à l'ombre du grand hêtre.

Le pâtre lit toujours ; son ton d'abord traînant
Se renforce et devient souple et plus avenant.
L'apologue est déjà plus clair ; l'heureux Tityre
D'où le berger timide et naïf se retire,
Et le jeune vainqueur dont sont jaloux les dieux,
Sont là, l'un lisant, l'autre écoutant radieux.
Voici venir les vers de la reconnaissance.
Ecoute, Octave, écoute, et subis l'influence
De ces nobles accents qui feront parvenir
Ton nom tout rayonnant aux peuples à venir !
Apprends qu'un seul bienfait procure plus de gloire
Que cent combats fameux qu'enregistre l'histoire,
Et que souille toujours l'horreur du sang versé !
Apprends, au bruit si doux de ce rythme bercé,
Qu'un prince doit aimer, tout autant que la sienne,
L'âme la plus obscure et la plus plébéienne
Et ne pas la laisser par la guerre ravir.

Ainsi parle une voix au jeune triumvir
Que captive l'éclat du suave poème.
Et soudain, des Romains lui le maître suprême,
L'héritier de César, dont le glaive puissant
Sur l'Italie en pleurs fit couler tant de sang,
Lui, dont le cœur jamais ne connut la clémence ;
Tueur de sénateurs, qui joignit sa démençe
A celle de Lépide et d'Antoine, pour mieux
Pouvoir exécuter ses plans ambitieux ;
Cet homme sans pitié, qui, voulant faire taire
L'immortel Cicéron et sa justice austère,
Lui transperça la langue et le jeta râlant
Sur la tribune même où brilla son talent ;

Ce malfaiteur sanglant qu'aucun tyran n'égale,
Se sent le cœur touché par cette pastorale !

Ses larmes vont couler ! mais, d'un effort subit,
Sa noire ambition l'excite et le raidit ;
L'artiste disparaît, et l'homme politique,
Sachant qu'un grand poète est chose très pratique
Pour cacher les défauts d'un prince et pour tromper
En bien ceux qui plus tard de lui vont s'occuper,
Voit déjà, dans son rêve, un poème très ample
Où du prince parfait il laissera l'exemple.
Ce poète est son homme ; il le fera venir
A Rome et leurs deux noms vivront dans l'avenir !
Non, il n'en doute plus : ce modeste Tityre
D'un Homère latin dotera son empire.

Après le dernier vers, Octave, en embrassant
Le poète, lui dit : — « Pâtre au rythme puissant,
Tu dois avoir un nom aussi doux que ton style ? »

Celui-ci répondit : — « Je m'appelle VIRGILE. »

HECTOR HOORNAERT.

Bruges, 6 Février.





BIBLIOGRAPHIE.

Guide pratique pour les élections (cinquième édition.)

1^o *Code électoral coordonné en 1881* (texte flamand et français); 2^o *Lois modificatives de ce code*; 3^o *Ordre chronologique des opérations électorales avec la solution des principales difficultés auxquelles ces opérations peuvent donner lieu*; 4^o *Tableaux synoptiques à l'usage des présidents des bureaux et des témoins*; 5^o *Répertoire de jurisprudence en matière de vérification des élections*, par EDMOND DE BOCK, juge de paix du canton de Lokeren, ancien conseiller provincial. — *Prix* : 3 Francs; *franco par la poste* : fr. 3,25. — S. Leliaert, A. Siffer & Cie, Imprimeurs-Éditeurs, Rue Haut-Port, 52, Gand.

DANS notre nouvelle législation, les opérations électorales sont multiples et très compliquées; tous ceux qui ont une mission à remplir dans les élections commettront facilement des erreurs et des irrégularités et en tous cas, leur besogne s'accomplira lentement et laborieusement, si une longue étude préparatoire ne les a mis au courant des nombreuses formalités qu'ils auront successivement à remplir. C'est pour faciliter leur étude et leur travail que l'auteur a entrepris de classer par ordre chronologique, c'est-à-dire semaine par semaine, jour par jour, heure par heure, tous les devoirs, toutes les obligations qui leur incombent; de cette manière ils auront sous la main, à côté d'eux, un indicateur qui les initiera, au bout de quelque temps, au mécanisme compliqué de la loi de 1878, ainsi que de toutes les lois qui ont été votées depuis, et leur montrera à chaque instant ce qu'ils doivent faire pour travailler sûrement et rapidement.

L'auteur a puisé dans les travaux préparatoires, dans les circulaires ministérielles et dans la jurisprudence sur la matière, la solution des nombreuses difficultés qui peuvent se présenter dans le cours des opérations électorales.

Pour ne pas nuire à l'indication rapide par ordre chronologique des matières et pour faciliter dans les cas ordinaires les recherches de ceux qui voudront bien se servir de ce manuel, l'auteur, dans sa nouvelle édition, a élagué de la première partie et classé dans une partie spéciale les controverses et en général les explications qu'on aura moins fréquemment à consulter.

Les tableaux synoptiques, que l'auteur joint à son manuel, permettront spécialement aux présidents et aux témoins d'embrasser d'un coup d'œil, l'ordre qu'ils auront à suivre pour l'accomplissement fidèle et facile de leurs devoirs.

Le *Guide pratique* est suivi d'un répertoire contenant l'analyse de la plupart des décisions rendues en matière de vérification des élections ; — il est précédé du texte officiel français et flamand du code électoral coordonné en 1881, avec les annexes : à la suite de ce texte, figurent, dans l'ordre chronologique des lois et dans l'ordre économique des articles, toutes les modifications législatives qu'on a apportées à ce code jusqu'à nos jours.

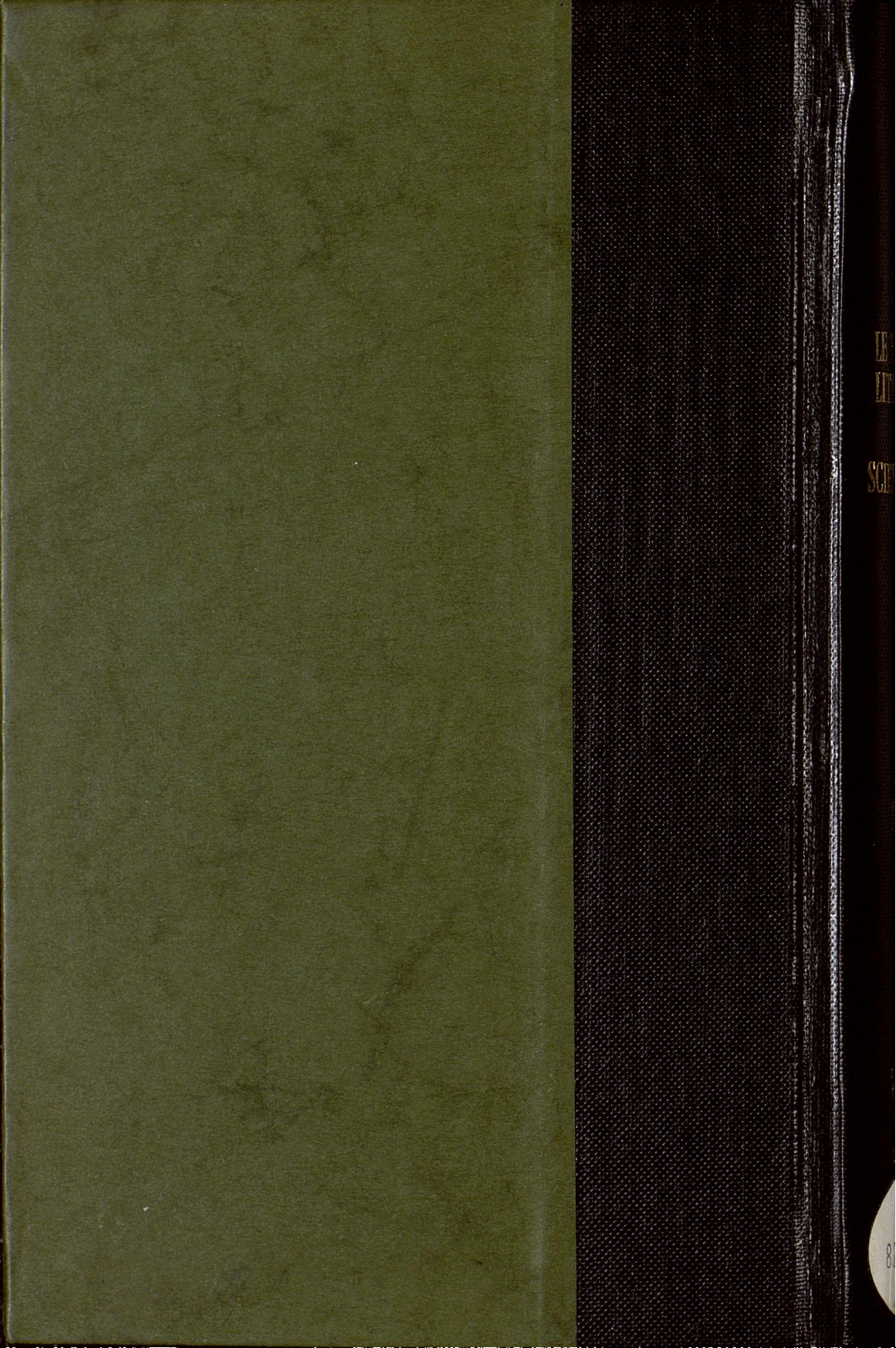
Ce sont ces modifications qui justifient la publication de cette cinquième édition : « Les publications », disaient les auteurs du *Code électoral annoté* dans leur deuxième édition (1879), « qui ont pour objet de faire connaître nos institutions électorales, exigent des remaniements incessants. Sous peine d'être surannées et même d'induire en erreur, il faut qu'elles suivent pas à pas les progrès, ou si l'on veut, les tâtonnements de la législation et de la jurisprudence ».

Le *Guide pratique* ainsi coordonné, peut donc être considéré comme un *vade mecum* indispensable à tous ceux qui s'occupent d'élections ; ce qui en prouve d'ailleurs l'utilité pratique, c'est la rapidité avec laquelle se sont écoulées les quatre premières éditions. Nous ne pouvons mieux caractériser la nature de ce travail et les avantages qu'il présente, qu'en reproduisant entre autres articles bibliographiques, ceux des publications périodiques : *Le Palais et le Journal des Tribunaux* :

« L'auteur envisage les choses par le côté pratique. Le plus bel éloge que l'on puisse faire de son travail, c'est de dire que, grâce à lui, tout homme, fût-il absolument borné, doit pouvoir se guider jour par jour, heure par heure, dans le dédale des prescriptions électorales : ce n'est pas là un mince avantage pour un recueil de ce genre, et nous sommes persuadés que bien des gens, qui par leur position, sont appelés à s'occuper du travail électoral, seront infiniment reconnaissants à l'auteur du service signalé qu'il leur a rendu. » *Le Palais.*

« Voici un livre qui vient à son heure et qui présente dans la pratique la plus grande utilité....; les lois électorales coordonnées de 1881 comprennent des opérations multiples : elles ont donné lieu à quantités d'erreurs, de discussions, de réclamations. Le *Guide pratique*.... est un ouvrage qui a nécessité beaucoup d'études et de recherches patientes ; il a fallu compiler, analyser, mettre en corrélation les annales parlementaires de la Chambre et du Sénat, les circulaires ministérielles, les arrêtés royaux etc. L'auteur a démonté le mécanisme compliqué de la loi, il en expose et en explique toutes les pièces, les unes après les autres. Ainsi sont écartées la plupart des difficultés qui surgissent tout-à-coup au moment du vote, retardent ou entravent les opérations du scrutin.... » *Journal des Tribunaux.*





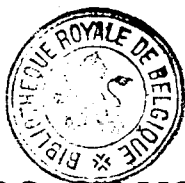


II
82752
A

BVL
012/23 16 21

LE MAGASIN
LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

II
82752
A



NOS COUSINS.

CAUSERIE.

(Suite, voir page 306.)

MESSIEURS, du courage! Je sens qu'il vous en faut. A peine sortis d'une question scientifique ardue, voici que nous allons entrer dans une question de philosophie! Je ne sais comment j'ai pu m'embarquer dans un pareil sujet, mais, enfin, je suis à l'eau, il faut bien que je nage. Le pis, c'est que je vous y ai jeté avec moi et que vous aussi vous devrez nager! Courage, Messieurs!

L'intelligence! En vérité, je ne connais pas de mot que nous ayons détourné davantage de son sens propre et rigoureux. Il a pris dans notre langage ordinaire une signification si pervertie, que je le crois à jamais déclassé. Voyez donc : devant un homme à l'esprit ouvert, à la conception rapide, à la pensée vive et primesautière vous dites : « Quelle belle intelligence... » Et devant un chien témoignant d'un instinct qui vous frappe : « Oh! la belle petite bête! Comme elle est intelligente! » Le même mot pour la bête et pour l'homme. Au fond, entre les deux vous faites des différences incontestables, toutefois vous employez le

même mot pour les apprécier. Qui ne voit ici l'abus déplorable que nous en faisons! Mais je me sens coupable plus qu'un autre : que de fois moi-même, sacrifiant à ce damnable usage, j'ai parlé de l'intelligence des bêtes! Il est vrai qu'alors je ne parlais point philosophie et qu'aujourd'hui, j'en dois parler.

Si vous le voulez bien, nous romprons ce soir avec nos coutumes et nous réserverons exclusivement ce beau mot intelligence à son sens rigoureux, précis, scientifique. Quel est-il?... Le voici. L'intelligence est une faculté supérieure de l'homme par laquelle il conçoit et travaille l'abstrait; c'est une force active qui l'amène à connaître l'essence abstraite des choses et les rapports qui relient ces essences entre elles. Ses opérations sont la conception, le jugement, le raisonnement, l'attention, l'analyse, la synthèse. Mais ne vous y trompez pas, chacune d'elles n'est le fait de l'intelligence, que pour autant qu'elle s'exerce sur un objet abstrait, nécessaire, universel. Ne lui attribuez ni la perception des objets matériels, ni l'association des idées sensibles, ni les jugements concrets : ces opérations sont du ressort des facultés sensitives et inférieures.

Je m'explique aussitôt et, si vous me le permettez, je vais le faire familièrement.

Voici des morceaux de sucre que l'amabilité du Cercle a bien voulu mettre à ma disposition, en voici un, deux, trois, quatre. Je les vois... mon intelligence est-elle en jeu? non pas, mes sens seuls entrent en exercice. Mettons que j'en mange et que je les trouve agréables... Est-ce mon intelligence qui me le fait savoir? non, ce sont encore mes sens. J'imagine qu'après deux jours je les revoie et que le désir me vienne d'en manger encore... est-ce mon intelligence? non, ce sont toujours mes sens, aidés cette fois de ma mémoire qui se ressou-

vient, et de mon instinct qui me pousse au bon.

Tant que ces morceaux de sucre resteront en jeu, mon intelligence n'aura rien à débrouiller avec eux.

Je puis les grouper, en placer deux à droite, et deux à gauche; et, les comptant ensuite, trouver que deux morceaux de sucre d'une part et deux morceaux de sucre de l'autre part font quatre morceaux de sucre. Rien encore de l'intelligence.

Mais ce que je viens de faire avec des morceaux de sucre, je pourrais le faire avec des pralines, avec des oranges, avec n'importe quel objet. Si, de cette réflexion, je conclus que... deux et deux font quatre... Deux et deux quoi? — deux et deux n'importe quoi... deux et deux tout simplement... Oh! alors, me voici en plein domaine de l'intelligence. Pourquoi, parce que tout élément sensible, tout élément matériel, particulier, concret a disparu; il n'y a plus dans ma pensée ni sucre, ni oranges, ni pralines, il y a la conception du nombre abstrait immatériel : l'idée deux, l'idée quatre, et le rapport abstrait de ces deux idées entre elles.

Peut-être trouverez-vous qu'il n'y a là rien de bien rare et que mon intelligence n'a pas à faire la fière!.. Prenez garde!.. de cette petite graine : deux et deux font quatre, l'intelligence humaine va faire sortir un monde! Elle la creuse, elle l'étudie, elle la développe, aux découvertes d'hier elle ajoutera les découvertes de demain, à l'idée de nombre elle unira l'idée de l'étendue et de la figure, et voici surgir, dans sa richesse magnifique, la moisson de vérités cueillies par l'esprit humain; c'est l'ensemble solennel et grave de cette science souveraine, qu'on a appelée les mathématiques pures : c'est l'Algèbre et toute la science des nombres, la Géométrie et toute la science de l'étendue.

Science admirable, où toute vérité prend sa place

méthodique en arrière de celle qui lui a donné naissance, en avant de celle qu'elle mettra au jour, où chacune s'enchaîne si bien aux autres, qu'on les peut dérouler comme on déroule un ruban de soie ou une chaîne d'or, et qu'en détruire une seule serait les détruire toutes! Voilà, Messieurs, le vrai domaine de l'intelligence.

Eh bien, avant de classer nos cousins aussi près de nous qu'on le voudrait bien, j'attendrai qu'on m'ait fait connaître leur Mathématique... je me contenterai de leurs opérations fondamentales sur les nombres entiers!

Remarquez-le, j'admets volontiers qu'un singe puisse savoir que deux grappes de maïs et deux grappes de maïs font quatre grappes de maïs, mais c'est « deux et deux font quatre » que j'attends de ces messieurs!..

Vous avouerez que ma prétention n'est pas bien exorbitante; n'a-t-on pas déjà montré en foire des chiens savants qui comptaient jusqu'à dix?

J'aurais pu choisir tout autre objet pour exemple, ce que j'ai dit des Mathématiques pures, j'aurais pu le dire de toutes les sciences métaphysiques; mais le temps me presse et je ne puis pas trop m'étendre; je ne ferai plus sur ce point qu'une seule considération.



Donnez à un enfant de quelques mois un bonbon qu'il aime : il l'a dans sa main et bientôt entre ses lèvres; qu'un autre après cela le lui reprenne, l'enfant résistera, se débattrra, jettera des cris... Il n'y a là en jeu que l'instinct et le sens... Un chien fait de même pour un os qu'on lui veut arracher. Mais voici un autre spectacle. On vous donne un bijou, il vous plaît, vous remerciez; c'est votre bien et vous le mettez au doigt, en possesseur et en maître. Quelque temps après

surgit un tiers qui le revendique. Vous protestez d'abord, mais le tiers survenu développe ses titres et vous démontre, avec toutes les clartés désirables, que l'anneau, avant de vous être donné lui fut d'abord volé à lui-même. Hésitez-vous quand la preuve est faite? Non, vous détachez l'anneau de votre doigt et vous le remettez à son maître... Pourquoi? Une chose simple mais sublime a apparu aux yeux de votre âme... le Droit et la Justice... Et qu'est-ce que c'est, Messieurs, que le Droit et la Justice?.. Quand donc avez-vous vu des yeux de votre corps ces deux grandes choses?.. Quand les avez-vous touchées de vos mains?... Ce sont encore des conceptions de rapports abstraits et le bien propre de votre intelligence.

C'est à leur lumière que vous allez gouverner votre conduite.

Deux hommes, sous vos yeux, se prennent à se battre : l'un des deux dégaine un poignard et frappe l'autre... le sang coule... Cette lutte, l'éclair de cette lame, ce sang, tout ce spectacle brutal fait sursauter vos sens, il vous est affreux d'assister à cette scène et vous détournez la tête, peut-être fuyez-vous. C'est de l'instinct tout cela... Que fera l'intelligence?.. Comment lui apparaît ce fer sanglant?.. Je ne sais, toute cette scène matérielle, ces mouvements désordonnés, ces attitudes, tout ce que vous avez vu enfin, ne lui dit rien qui lui permette de répondre. Elle attend la révélation du Droit. Est-ce le fer d'un assassin? Est-ce l'arme d'une légitime défense? Et suivant que le Droit lui répond elle rendra son arrêt : ce Droit immatériel et abstrait ne tombe pas sous vos sens et ne parle qu'à votre intelligence.

Je demande qu'on me montre dans le singe quelque chose, si peu que ce soit, que l'on puisse appeler

conscience du Droit, amour et respect de la Justice.

Ici Darwin triomphe. « Le chien, dit-il, possède quelque chose qui ressemble à une conscience : il s'abstient de voler la nourriture de son maître. »

Je remarque d'abord une chose assez étrange. Pour prouver que même l'intelligence de l'homme a des ressemblances avec l'instinct du singe, les transformistes allèguent des chiens, des chevaux, des castors avec leurs instincts d'architecte, des fourmis avec leurs passions esclavagistes, mais... les singes, fort peu. La raison en est simple, en fait d'instinct les singes sont loin en arrière! Mais laissons faire cependant et tenons nous en au chien.

Voici donc un chien devant un morceau de viande auquel on lui a défendu de toucher. La bonne bête, devant la table, regarde de côté ce fruit défendu qui lui envoie des arômes tentateurs : elle flaire de loin, étend le cou, mais elle résiste et s'en va, l'oreille baissée, se léchant les lèvres; elle tourne sur elle-même, elle y revient, regarde, flaire encore, étend encore le cou, mais résiste toujours.

Un enfant, à qui l'on aura défendu de toucher à un bonbon ou à une confiture, jouera le même manège et peut-être lui aussi résistera-t-il toujours. Quelle différence pourrait-on bien y voir?

Une toute petite. Je remarque d'abord qu'il ne peut être question, dans ce cas ci, que d'un chien dressé, et bien dressé. Le nombre est assez restreint de ceux que l'on pourrait impunément soumettre à cette épreuve. Toutefois ce détail ne donne à l'enfant aucun avantage, car, si le chien doit être dressé, l'enfant doit être élevé lui, et bien élevé, sans compter que pour beaucoup l'épreuve, même après, restera toujours chanceuse. Notre bonne maman Eve n'y a-t-elle pas échoué?.. elle n'était plus cependant en âge d'enfance.

Mais comment élève-t-on l'enfant? On lui dit : « Ton père te défend de toucher à ce fruit. Si tu y touchais tu ferais mal! » Il y a là l'affirmation d'un droit abstrait chez le père, d'un devoir abstrait chez l'enfant, deux choses ressortissant de l'intelligence. Et l'esprit de l'enfant s'ouvre pour les saisir, il comprend le droit, il comprend le devoir : son âme est faite pour abriter ces pensées immatérielles... « Je ferais mal!.. je ne veux point mal faire! »

Est-ce ainsi qu'on dresse le chien? Lui parle-t-on droit et devoir?.. Et quand il se retire tout triste, se dit-il en lui même : « Je ferais mal, je ne veux pas mal faire? » Ah! messieurs! Après avoir intimé à la bonne bête, sous forme d'un grand geste et de deux grands yeux pleins de menace, une défense énergique, si le chien y est fidèle, on le caresse et on le récompense; s'il la viole, on le châtie et on le bat. Après plusieurs leçons de ce genre, l'idée très concrète de viande dérobée s'associe dans la mémoire du chien à l'idée très concrète aussi des coups de bâton, toutes deux deviennent inséparables et, si son flair frémit à l'odeur de la viande, son dos tremble déjà : la vue de ce morceau éveille en lui ces deux idées sensibles inévitablement unies... jouissance et douleur, et suivant que l'attrait de l'une ou la crainte de l'autre l'emportera, le chien mangera ou s'abstiendra.

Et c'est cela que l'on ose appeler une conscience!.. Comment! Voici des martyrs... placés entre l'apostasie et la mort... C'est la mort qu'ils choisissent!.. Voici des martyrs plus cachés, des pères de famille à qui l'on demande de renier une conviction, de trahir un serment, d'abandonner la cause du droit : s'ils refusent leur avenir est brisé et leur femme et leurs enfants avec eux vont rouler dans la ruine... et c'est à la ruine

qu'ils courent, c'est leur avenir qu'ils brisent!.. Voici une pauvre jeune fille entre la misère et la fortune. Du côté de la misère, toutes les privations et toutes les souffrances, les larmes, le dénuement, la mort peut-être, dans un taudis, la mort de faim!.. Oui, mais aussi le devoir et l'honneur. Du côté de la fortune les jouissances souriantes, le plaisir mol et doux, les enchantements et les ivresses... Oui, mais la faute et la honte. Ce sont les larmes, c'est la misère, c'est la mort que choisit la pauvre fille!..

Et pour racine à ces grandeurs de la conscience humaine... Quoi donc, Messieurs?.. Ce chien en arrêt devant le dîner de son maître!..

Allons donc! En vérité il répugne d'avoir à réfuter ces choses. On s'abaisse trop à les ramasser si bas.



Mais, Messieurs, je me suis laissé entraîner loin en suivant Darwin, j'ai mélangé la considération de la volonté libre de l'homme à la considération de son intelligence et, bien que toutes deux constituent à titre égal des caractères distinctifs et exclusifs de sa nature, c'est surtout à l'intelligence que je voulais m'arrêter ce soir. Revenons à elle.

Je disais que l'intelligence est une force concevant les essences abstraites et leurs rapports, et j'avais donné, comme exemple de son objet, les vérités mathématiques et les principes du droit.

Un transformiste pourrait m'arrêter court ici et m'interpeller : « qui vous dit que le singe n'a pas quelque faculté de ce genre? Qu'il ne conçoit pas, dans une certaine mesure, l'abstrait, les idées élémentaires sur le nombre et sur l'étendue et certains principes

de droit, en un mot qu'il n'ait pas une petite intelligence naissante?... »

Evidemment, Messieurs, je ne suis pas entré dans l'âme des singes, comme je puis entrer dans la mienne; je ne puis pas étudier leur psychologie comme j'étudie la psychologie de l'homme, en me repliant sur moi-même et en observant en moi le jeu de mon esprit et l'organisation de ma pensée. Mais il ne m'en est pas moins facile de répondre à la difficulté que l'on me fait. L'intelligence en effet se manifeste par des phénomènes parfaitement extériorisés, patents et tangibles. Elle ne se borne pas à concevoir les vérités abstraites et universelles, elle les développe et les déroule, elle en fait sortir les conséquences et les applications cachées, elle met ainsi aux mains de l'homme, ce que l'on a très bien nommé l'esprit de découverte : l'homme découvre et invente, par le fait même qu'il raisonne et qu'il pense. De même la conception du droit est nécessairement féconde, elle enfante dans l'intelligence humaine toute une lignée de devoirs, auxquels l'homme se sent soumis : elle le fait religieux et moral.

Enfin de ce double développement ressort pour l'homme un caractère nouveau : il est apte au progrès.

Voilà ce que fait l'intelligence, ce qu'elle fait nécessairement et fatalement partout où Dieu en a allumé la flamme. Esprit de découverte, religion, morale, progrès, autant de choses qui tombent sous nos yeux, sous nos doigts, autant de conséquences inévitables de la vie intellectuelle. C'est, si vous me permettez cette expression, la fumée visible de ce feu caché qui brûle dans nos âmes.

Je demandé à voir un peu de cette fumée là dans nos singes.

Il nous faut approfondir cela.



L'homme invente et découvre; il n'est pas de race aussi basse que vous puissiez l'imaginer, il n'est pas de race humaine qui ne soit prête à nous en fournir la preuve : je veux emprunter la mienne aux Congolais. Certes, elle n'est pas la plus arriérée, mais n'importe. J'ai vu entre les mains des Congolais une arme de chasse qui m'a vraiment émerveillé. Elle est formée d'un fer à ailettes, une manière de harpon; et d'une hampe au bout de laquelle le fer s'emmanche comme un éteignoir sur un cierge. Le fer est simplement posé sur la hampe; sans y être attaché ni rivé, mais une corde très tenace le relie au milieu de la hampe en pendant librement à côté, à peu près comme dans nos bilboquets la balle est liée à la poignée. Voici mon Congolais à la chasse... il porte son arme le fer en haut... Soudain il aperçoit un fauve, il l'abaisse lentement, la tient horizontale, la recule, vise et la lance de tout son bras; le fer pénètre avec le bois dans le flanc de l'animal; s'il n'est point mort du coup, il se secoue, la hampe tombe, le fer avec ses ailettes reste dans la blessure; l'animal fuit, mais il traîne derrière lui, à la corde, la hampe qui, prise par le milieu, se met en travers et au premier taillis, l'arrête. N'est-elle pas merveilleuse d'ingéniosité cette arme des sauvages?

Vous avez pu voir, Messieurs, toujours dans l'Exposition Congolaise organisée par les soins de la société de Géographie d'Anvers, la forge de ces mêmes sauvages. Elle est parfaite, c'est en petit la forge catalane; c'est mieux, car la soufflerie est à double effet comme dans nos hauts fourneaux les mieux montés.

Voilà comment l'homme commence, Messieurs, et voulez-vous savoir comment il finit... regardez autour de vous; voyez, s'il vous plait, nos navires fendant les mers sous la poussée de leur hélice rapide; voyez

glisser sur leurs rails d'acier, à l'ombre du nuage blanc de leur fumée, nos locomotives mugissantes; voyez sur ces fils auxquels le vent qui souffle arrache des harmonies sauvages, voyez, comme l'éclair, d'un bout du monde à l'autre voler la pensée humaine. Voyez dans la main de l'homme ces formidables puissances, la poudre, la dynamite, la nitro-glycérine, elles vont jeter en fine poussière ces montagnes et ces rochers fiers qui avaient défié la mer et les siècles... Voyez, voyez l'homme à l'œuvre. Les Alpes, les Pyrénées, le gênent, il les perce. La configuration du globe le retarde dans ses voyages, il joint deux mers l'une à l'autre et passe. Eh, messieurs, quand finirais-je si je voulais tout dire... et n'aurais-je pas dit assez, si je m'étais arrêté seulement à nos métiers de tissage et à cette petite machine à coudre, si simple dans ses ressorts et si prodigieuse dans ses résultats de tous les jours?

Que l'on me montre donc quelque chose de cela dans le singe!... Allons, voyons, si peu que ce soit?... Ils sont aussi vieux que nous en ce monde, et s'ils ont l'intelligence, il n'est pas admissible pourtant qu'elle ait dormi tout ce temps là!... Allons, voyons!... Mais non, rien! absolument rien! pas même une arme! Beaucoup de singes pour marcher debout s'aident d'un bâton : un bon bâton dur et noueux, entre leurs grands bras musclés, serait une arme terrible... Vienne la bataille, le premier soin du singe est de jeter son bâton et de s'en tenir à ses mains et à sa machoire!..

Comme le chien, comme le chat, comme nombre d'autres bêtes, le singe aime beaucoup à se chauffer devant un foyer à belle flamme. Que des voyageurs fassent du feu dans la forêt : après leur départ, tous les singes, un à un, de branche en branche, descendent des arbres; puis les voilà en rond, devant le brasier

encore brûlant, ils s'assient, se chauffent avec des contorsions de joie, ils se frottent les bras et les jambes comme pour étendre et adoucir une sensation charmante mais trop vive, ils sont heureux, ils regardent la flamme avec des yeux ronds et vifs, comme on regarde un bien délicieux dont la possession enchante... La flamme tombe, le feu se meurt, il y a là, tout près, du bois sec laissé sur place : ils ont vu, très bien vu, que les voyageurs mettaient ce bois dans ce feu mourant et que la flamme reprenait plus vive... Quoi de plus simple que d'en faire autant? Non! l'idée ne leur en est jamais venue, elle ne leur en viendra jamais!.. Oh! que ce sont bien des bêtes!.. Ils restent là, à chaque buchette qui s'éteint leur mine s'attriste, et quand toutes sont mortes, ils s'en retournent lentement et comme à regret dans leurs branches. Que l'on me cherche un sauvage qui n'ait pas trouvé quelque moyen, non pas seulement d'entretenir le feu qu'ont allumé les autres, mais d'en allumer à volonté lui-même!



J'ai donné comme un second résultat de la vie intellectuelle qu'elle fait l'homme religieux et moral.

L'intelligence humaine, en effet, conduit en remontant la chaîne ininterrompue des causes secondes à la cause première et souveraine, au Dieu Créateur et Maître de l'univers. Bien que l'homme soit amené souvent par son imperfection à méconnaître la vraie nature de cette cause immatérielle et suprême, il la découvre dans son fonds et s'y attache; il l'étudie, il la dégage petit à petit plus nette et plus précise... un jour arrive qu'il enfante ces œuvres immortelles que l'on a appelées les théodicées de Platon, de St. Thomas, de Bossuet, de Fénelon. Ce n'est point tout, ce Dieu qu'il découvre

dans son esprit il le reconnaît dans son cœur, il s'incline, il l'adore!

Voyez donc, à tous les âges du monde, sur toutes les plages de la terre, tous les peuples, tous, à genoux, les yeux au ciel, les mains levées vers leur Père. « *Te Deum laudamus, Te Dominum confitemur*. O Dieu, nous vous louons, nous vous reconnaissons comme notre Maître. » Voyez surgir de toutes parts ces temples où, prosterné, l'homme implore non plus ces dieux matériels et vains d'autrefois, mais l'Etre éternel et nécessaire, l'Etre infini, l'Immense, l'Invisible, le Tout Puissant, notre Seigneur et notre Dieu!...

Ce n'est pas tout encore : entre ce grand Dieu et l'homme sa créature, entre l'homme lui-même et les autres hommes, l'intelligence conçoit des rapports et toute la série des devoirs humains en découle. L'homme en accepte le joug. Voyez donc cet incomparable spectacle de l'homme se repliant sur lui-même et se travaillant pour se façonner à la justice, saisissant sa passion et la domptant pour la plier au devoir!... Et s'il faillit, s'il viole la loi muette qu'il découvre en son cœur, voyez donc le remords se précipitant sur lui et le fouettant de ses lanières impitoyables, le torturant, et, jusque dans la solitude et le silence de la nuit, le forçant de rougir de lui-même devant lui-même.

Et dans un autre ordre d'idées, voyez naître ces législations souveraines qui, durant les siècles, vont gouverner les sociétés humaines : le droit social, le droit international, le droit des gens, le droit domestique, le droit civil, le droit criminel : voyez et jugez ces lois : les Pandectes, les Institutes, le Code et les Edits de Justinien ; on a pu dire qu'elles étaient comme la raison écrite.

Ah ! quelles œuvres, quelles grandes et sublimes œuvres fait donc l'intelligence !

Eh bien encore une fois.... Quelle trace trouvez-vous de ces choses dans le singe?...

Ici Darwin a trouvé quelque chose... non pas dans le singe, à vrai dire, mais dans le chien... toujours dans le chien.

Je vais vous lire mot à mot les paroles du maître ; écoutez bien.

D'abord ceci : « Le professeur Blumenbach admet que le chien regarde son maître comme son Dieu... (1) » Je suis ravi d'apprendre que M. Blumenbach admet que le chien regarde son maître comme son Dieu... mais... Monsieur Blumenbach... que me fait M. Blumenbach?..

Le moindre grain de mil...

Le moindre raisonnement, la moindre preuve ferait mieux mon affaire! Pourtant en ce lieu l'on ne donne pas autre chose. Mais, ailleurs, voici ce que Darwin raconte : « J'ai eu l'occasion d'observer un chien qui m'appartenait. Cet animal, adulte et très sensible, se trouvait couché sur le gazon, par un temps très chaud, à une certaine distance d'un parasol ouvert, auquel il n'aurait fait aucune attention si quelqu'un se fut trouvé à côté. Mais une légère brise, en soufflant, agitait de temps en temps le parasol; le chien en accompagnait chaque mouvement de grognements et d'abolements. Il doit donc, à ce que je crois, avoir d'une manière rapide et inconsciente estimé que ce mouvement sans cause apparente indiquait la présence de quelque agent vivant étranger, n'ayant aucun droit d'être sur son territoire. Or la croyance aux agents spirituels passe aisément à celle de l'existence d'un ou de plusieurs dieux (2). »

(1) *De la descendance de l'homme*, p. 72.

(2) *Ibid.*, p. 70.

Voilà, Messieurs, après ce qu'admet Blumenbach, nous avons ce que croit Darwin. C'est tout. Eh bien, franchement ce n'est point assez !

Quant à ce chien « adulte et très sensible » je me permets de le juger considérablement bête. De tous les chiens de ma connaissance pas un ne s'y ferait prendre à deux fois !

Et c'est là ce que l'école a trouvé de mieux pour expliquer à sa manière l'origine de la religiosité et de la moralité dans l'homme. En vérité, c'est à n'y pas croire et l'on se demande comment un observateur fin, sérieux, profond, comme l'est incontestablement Darwin, puisse en même temps être un raisonneur aussi dépourvu de bon sens... Quel exemple de ce que je vous disais plus haut, de la difformité de ces esprits qu'une éducation mal pondérée a développés dans une direction exclusive et solitaire!...



J'ai dit enfin, Messieurs, que l'intelligence en donnant à l'homme, d'une part l'esprit de découverte, de l'autre la moralité, en a fait un être susceptible de progrès.

Et c'est encore un des traits où se marque bien la distance qui sépare l'homme du singe : le singe, est un être stagnant; il est aujourd'hui ce qu'il était aux temps d'Aristote, ce qu'il a été dès la première heure; rien, ni dans ses habitudes, ni dans ses mœurs n'a changé. Quand de nos jours on découvrit le Gorille — ce fut en 1847 — on le reconnut aussitôt dans la description qu'en avait faite un vieux Carthaginois, Hannon. Sans doute l'homme ne marche pas toujours en avant dans la voie du progrès matériel et moral; il y a des civilisations qui tombent tandis que

d'autres s'élèvent, mais, comme le démontrait autrefois, dans un magnifique livre, M. Thonissen, l'humanité progresse, avance et monte toujours ! Mais l'homme lui-même marche du moins et les oscillations qu'il décrit dans sa marche font varier de siècle en siècle, et pour ainsi dire, d'années en années sa place sur l'échelle de la perfection. Le singe reste, lui, immobile comme une borne. Tandis que l'homme passe de la hutte basse du sauvage aux grandeurs artistiques de nos hôtels et de nos palais contemporains, le singe en est toujours à son nid de bois et de feuilles dans les arbres. Tandis que l'homme sème, cultive, imagine les engrais et les cultures intensives, importe, exporte, sous droits protecteurs ou en franchise libre, le singe, comme au premier jour, vole les dattes aux arbres et le maïs dans la plaine... Tandis que le sauvage coute des peaux et que le civilisé tisse la laine, le coton, la ramie, toutes les merveilleuses étoffes dont il se couvre et se pare... le singe, quand il a froid, le singe se replie sur lui-même et tremblant se colle à ses voisins, faisant avec eux une masse brune, d'où l'on voit émerger pêle-mêle des bras, des têtes, des dos, des jambes et des yeux clignottants.

Je n'en finirais pas, Messieurs, si je voulais tout dire.

Le dernier des sauvages, le plus dégradé des hommes, taille sa pirogue, ses rames et passe la rivière, le fleuve ou la mer. Qu'on me cite un singe qui devant un cours d'eau se soit mis sur un tronc d'arbre et l'ait poussé en avant. Non, ils regardent l'eau qui passe, ils cherchent une branche d'où leur élan puisse les jeter sur l'autre rive, et s'ils n'en trouvent, ils remontent la berge et s'en vont découragés.

Donc, Messieurs, ni de l'intelligence dans le travail intérieur de la pensée, ni de l'intelligence s'extériorisant

dans la religion, dans la morale, dans la découverte et le progrès, nous ne trouvons de trace même lointaine, ni un reflet pale et naissant, ni la plus petite étincelle, dans ces singes, — haut placés parmi les singes et bas parmi les animaux — dont on veut faire les parents de l'homme.



Ce n'est pas tout, Messieurs, il reste un point sur lequel je tiens à fixer votre attention.

L'homme a des sensations, des sentiments, un instinct, des plaisirs, des douleurs, des espoirs, des craintes, dont l'objet matériel et sensible exerce sur son organisme la même impression physiologique qu'ils exercent sur l'animal lui-même.

Ces sentiments s'expriment au dehors par des attitudes, des mouvements, des gestes, tout une mimique dont le jeu dépend évidemment des organes qu'ils agitent. Dans l'homme et dans le singe ces organes sont à bien peu de chose près taillés sur le même modèle.

L'expression extérieure des sentiments sera donc d'une ressemblance étonnante dans le singe et dans l'homme. Il en doit être ainsi, Messieurs, et l'étonnement que cette ressemblance excite n'a pas, vous le voyez, la moindre raison d'être. Elle est forcée. C'est la même sensation, produisant la même affection instinctive, exprimée par les mêmes organes. Déjà Buffon avait fait cette remarque.

La guenon qui porte son petit dans les bras, qui le soigne, le caresse, le défend, le protège, aura les mêmes attitudes qu'une mère portant, soignant, défendant et protégeant son enfant.

Qu'un singe voie, tout-à-coup, du sein d'un fleuve,

émerger la tête horrible d'un crocodile, sa terreur s'exprimera comme celle de l'homme, s'il est quelque roc élevé dans les environs, l'un comme l'autre iront se cacher derrière, pour échapper aux yeux du monstre.

Qu'un Chimpanzé voie dans les mains d'un autre un régime de dattes, il convoitera ce fruit, voudra s'en emparer, il y aura des cris, des coups, une bataille.

Toutes choses qui pourront très bien se passer entre humains convoitant le même bien et se l'entrarachant.

Peut-on, Messieurs, de la similitude de ces actes extérieurs, conclure à l'identité des forces et des principes qui les produisent ?

Parfois.

Il est certain que dans notre conduite nous nous laissons guider souvent — trop souvent hélas! — par le seul instinct. Nos actes alors sont de même valeur que les actes de l'animal et ne sortent pas d'une source plus noble.

Parfois donc la conclusion sera juste... Mais prenons garde! L'instinct n'est pas seul dans l'homme et voici comment l'intelligence en se greffant sur lui l'ennoblit et le transforme.

Cette guenon qui soigne son petit en reste là.

Voyez la mère! Elle va s'ingénier à élever son enfant, à dresser ce petit corps à la force, à élever cette petite âme à la vérité et au bien... elle cherche, elle travaille, elle appelle à son secours la société tout entière, et les siècles, et voici maintenant, organisée pour son enfant, tout cet immense et solennel appareil de l'éducation moderne, commençant à la crèche, passant par l'école primaire, par la moyenne, par les humanités, par les écoles spéciales, pour arriver au couronnement grandiose de toutes les Universités de l'Ancien et du Nouveau Monde...

La guenon reste toujours là!...

Le singe devant le crocodile est allé se cacher derrière son rocher : l'homme a fait d'abord comme lui, puis il a planté des palissades autour de sa hutte; l'ennemi devenant plus fort, il a creusé des fossés, élevé des remparts, bati des murs énormes et des tours; l'ennemi grandissant toujours, il a imaginé des fortifications magnifiques et terribles, des bastions, des forts, des ceintures de forts, des camps retranchés, des batteries à coupole, que sais-je moi?

Le singe est toujours là tremblant derrière son roc.

Ces deux singes qui se disputent les dattes, se mordent de leurs dents et se déchirent de leurs ongles.

L'homme a senti que le droit prévalait sur ses entreprises. En retour du bien qu'il convoitait, il en a offert un autre : l'échange est né, le commerce est né avec lui; puis, bientôt il a imaginé l'instrument propre de l'échange, la monnaie et voyez donc, Messieurs, tout ce qui est sorti de là, vos navires, vos ports, vos comptoirs, vos colonies, vos banques, toute cette admirable organisation commerciale qui fait la gloire de votre grande cité!... toutes ces armes de paix, remplaçant et détrônant les armes de guerre.

Et les singes sont toujours là avec leurs dents et leurs ongles à s'arracher les dattes.

Je m'en voudrais, Messieurs, si je passais sous silence dans cette revue rapide, où je dois passer déjà tant de choses, le sentiment le plus noble et le plus doux du cœur humain : l'amitié!... L'animal a quelque chose qui ressemble à l'amitié. La plupart de nos affections ayant une de leurs racines dans l'instinct, il n'est rien d'étonnant qu'il les partage avec nous. On pourrait citer maint exemple de ces affections là : elles naissent entre les chiens, les chevaux, les vaches, les

oiseaux de nos basses cours et de nos volières. Parfois elles offrent les rapprochements les plus singuliers. J'ai constaté moi-même l'amitié très constante d'un grand chien de chasse anglais pour une poule, choisie entre dix autres qui formaient le poulailler; d'une perruche pour une tourterelle et un tarin; on a vu fréquemment des chats et des chiens s'aimer en toute tendresse. Je me souviens de l'étonnement que j'éprouvai un jour, en apercevant devant l'âtre d'une ferme, un gros chat pelotonné entre les pattes étendues d'une chienne. La chienne l'avait autrefois nourri et le regardait comme un de ses petits.

Des traits de ce genre peuvent-ils être mis en parallèle avec les amitiés et les affections humaines?

Oui, Messieurs, si l'amitié humaine ne s'élève pas plus haut que les régions basses de l'instinct. Mais ici encore l'intelligence et la volonté libre de l'homme interviennent, elles vont s'emparer de l'amitié instinctive de l'homme, vont l'élever à elles, elles vont la façonner à toutes les splendeurs du dévouement et de l'héroïsme.

Dans l'amitié instinctive l'homme se cherche lui-même, ce qu'il aime c'est la joie et le plaisir d'aimer, c'est la joie et le plaisir d'être aimé. Il va donc travailler sur son cœur, en enlever cet égoïsme secret, le tourner au dehors tandis qu'il se retournait en dedans. Et vous verrez naître dans le cœur humain, ces amitiés triomphantes, désintéressées, héroïques, se nourrissant d'abnégation et de sacrifice, vivant, travaillant, souffrant, mourant pour un ami, versant pour lui, comme une goutte d'eau, tout le sang de leurs veines.

L'amitié instinctive a un objet, précis et singulier, qu'elle voit, qu'elle touche, qu'elle entend et qui l'enchanté.

L'intelligence ouvre ce cœur, elle le dilate, elle

l'étend, elle l'agrandit. Ce n'est plus un homme que ce cœur aime, c'est sa famille, c'est son clan, c'est sa patrie, c'est l'humanité.

Oh! venez! venez, vous tous qui avez fait vos cœurs si vastes, venez, vous qui vivez pour l'homme et qui versez chaque jour sur lui le flot débordant de votre amour, venez mes petites Sœurs des pauvres, mes Sœurs de charité, mes Frères de la miséricorde, mes Filles de St Vincent de Paul... Venez et montrez-nous comment le cœur de l'homme sait aimer!

Et quand je demande à Darwin l'origine de ces nobles flammes de l'amitié humaine, savez-vous ce qu'il me répond?.. Je sens que mon cœur sursaute et pourtant il faut bien que je vous répète ses paroles :

Il me dit que « les chevaux se mordillent, que les vaches se lèchent et que les singes s'épouillent!.. »



Je termine, Messieurs. J'ai été bien incomplet dans cette petite étude : je ne vous ai rien dit ni du langage articulé, ni de la volonté libre, ni de vingt autres caractères, qui, à eux seuls, fourniraient le sujet d'une conférence. Ils dérivent de l'intelligence et revêtent l'homme d'une noblesse qu'il est seul à porter. Le temps me pressait, j'ai dû hâter ma marche. Je crois cependant vous en avoir dit assez, pour vous faire comprendre où en sont les choses entre les transformistes et nous.

Il me reste à conclure.

Entre le corps de l'homme et le corps du singe la différence, si réelle qu'elle soit d'ailleurs, est relativement minime. Si tout l'homme se réduisait donc à son corps, il y aurait lieu de le ranger, dans les

classifications zoologiques, au même degré peut-être, mais certainement à un degré très voisin. Ce serait une question d'ordre ou de famille.

Mais l'homme porte en lui une force inséparable de sa nature, une force qui le fait ce qu'il est, et sans laquelle il ne serait rien, une force qui est lui au même titre que son corps, à un titre plus élevé que son corps, puisque son corps change et passe, tandis que cette force demeure et le maintient dans l'unité et dans l'identité de la personnalité humaine : cette force, c'est son âme intelligente et libre.

En vertu de cette force immatérielle, se manifestant dans l'homme par les phénomènes que nous avons dit, connaissance et science de l'abstrait, religiosité, moralité, perfectibilité, je revendique pour l'homme une place à part... et laquelle?

Je vais vous le dire.

Quand la science, après avoir étudié les phénomènes de la nature inorganique et morte, se trouve tout-à-coup face-à-face avec une force nouvelle qui, dans le monde végétal, détermine des phénomènes inconnus jusqu'alors : la nutrition, l'évolution, la reproduction, elle s'arrête. Cette force nouvelle elle la nomme organisation et vie et elle crée un règne nouveau : le règne végétal.

Quand elle a parcouru ce règne des plantes et qu'elle l'a sondé dans tous les sens, la voici, une seconde fois, devant une force nouvelle, devant les phénomènes inconnus de la sensation, des mouvements spontanés, de l'instinct... elle s'arrête encore, elle appelle la force nouvelle sensibilité et crée un règne nouveau, le règne animal.

Eh bien, au bout de ce règne, devant les manifestations encore inconnues de l'intelligence, je lui demande de s'arrêter aussi, d'accepter ce nom nouveau

pour la force nouvelle, et de créer par dessus les deux autres un règne dernier : le règne humain.

C'est ce qu'avait fait Pallas en divisant la nature entière en deux empires : l'empire inorganique et l'empire organique; et en créant dans ce dernier trois règnes : le règne végétal, le règne animal, le règne humain.

Geoffroy St Hilaire en avait donné la formule, dans une phrase qui lui a survécu et qui survivra à toutes les entreprises des transformistes :

« La plante vit, l'animal vit et sent, l'homme vit, sent et pense. »

Voilà, messieurs, les conclusions de la vraie science. Vous voyez qu'elles ruinent, par la base, l'arbre généalogique sur lequel on veut nous greffer en compagnie de nos cousins. De cette prétention rien ne reste debout.

Il ne faut pas trop en vouloir aux singes, Messieurs, ils ont eu le bon esprit de ne jamais prétendre, eux, à notre cousinage. C'est l'homme qui, par je ne sais quelle perversion de son amour propre,

« Monté sur le faite... aspirait à descendre! »

Il faut même n'en pas trop vouloir aux hommes. Ils sont victimes de l'éducation morcelée dont je parlais plus haut; parqués dans un coin exclusif du domaine des sciences, ils ne voient dans la nature que ce coin, ce coin étroit; leur œil n'atteint pas les grandes vues d'ensemble où la vérité complète se dévoile : ils sont, je l'ai dit un jour comme ces chouettes nocturnes qui, ne voyant jamais le soleil, jurent que le soleil n'est pas, et n'ont foi qu'à la lune et aux étoiles.

Ils sont victimes surtout de la petite Dame jaune... Elle leur infiltre goutte à goutte le poison de sa haine antireligieuse : elle les aveugle, elle les endort; elle les tient dans la nuit, la tête et le front toujours courbés

en bas, de peur que, s'ils les relevaient, la lumière ne les touchât et ne délivrât leurs âmes!

Mesdames, Messieurs,

Dans les temps antiques, un noble forlignait s'il faisait œuvre de vilain.

L'œuvre de noble, pour nous, c'est l'œuvre de l'intelligence et de la volonté libre. L'œuvre de vilain, c'est l'œuvre de l'instinct, c'est l'élan fougueux, sauvage, que nous imprimant tous les appétits et toutes les concupiscences.

Ne forlignons pas, s'il vous plait!

N'oublions pas que l'homme n'est vraiment homme, que par ce don supérieur et fin de l'intelligence et de la volonté. Vivons par là, c'est la vraie vie de l'homme.

Quand un noble avait ainsi forfait, il avait beau se couvrir de tous les quartiers de sa race, il n'échappait ni au mépris, ni à la honte. Nous aurions beau démontrer, comme j'ai tâché de le faire, l'infranchissable abîme qui nous sépare de nos cousins les singes, si nous vivions comme eux, rien ne nous sauverait!

VICTOR VAN TRICHT S. J.





LA SCIENCE ET LA MORALE

D'ERNEST RENAN.

Causerie faite, le 9 mai, au Cercle Catholique de Dinant.(1)



Je vous prie de me pardonner, Mesdames, car je viens vous parler philosophie, science, Religion, et même politique.

Et de quoi parlerais-je, sinon de ce qui a fait l'objet des études de ma vie, sinon de ce qui est ma vie même ?

Je ne vous dis pas toutefois avec le poète latin : *trahit sua quemque voluptas*, chacun son goût. Oh, non ! La politique n'est pas un plaisir. Dans ce champ aride, il y a des millions d'épines empoisonnées, il n'y a guère de fleurs, il y a peu de fruits... C'est une vraie mer de cactus agités par la tempête.

(1) Les « théologiens », même les gens instruits, remarqueront facilement, je le crains, que je ne suis pas du nombre des *premiers*. Je donne néanmoins ce travail, comme un simple essai, modeste mais sincère, et convaincu, dans une matière que les laïcs font bien d'aborder, mais où ils ne doivent pas avoir la présomption de dire le dernier mot. Renan d'ailleurs est un laïc. On s'en aperçoit.

De nos jours, Mesdames, la politique, c'est tout simplement le *devoir*.

Maintenant, vous le savez déjà, vous le saurez mieux encore dans quelques instants : tous les oiseaux chantent, mais tous ne chantent pas de la même manière. Les uns chantent bien; d'autres chantent mal.

Je crois qu'ils chantent généralement comme ils peuvent. Aucune d'entre vous n'a jamais exigé davantage du plus désagréable des rossignols... de cheminée. Cela me rassure.

Donc, la politique est un devoir. J'ajoute, un devoir pour tous, hommes et femmes, un devoir pour vous, Mesdames, pour vous, Mesdemoiselles, comme pour nous.

Personne aujourd'hui, dans les classes supérieures, ne peut en conscience renoncer à faire de la politique, pour une raison naturelle : c'est que la politique n'est plus la politique. La politique est un masque sous lequel se cachent les passions les plus violentes, les plus honteuses convoitises, les plus criminels desseins, les abdications les plus lâches; un cachemire, très à la mode, qui recouvre l'impiété et l'indifférence, l'égoïsme et la sensualité, les petites vanités et les immenses orgueils, la haine des hommes, et la haine de Dieu.

On entend parfois des personnes, même des dames, même des vieilles demoiselles gazouiller qu'il est regrettable que les luttes civiles deviennent si âpres, et murmurer à demi-voix que les catholiques, les prêtres surtout, feraient mieux de ne plus s'occuper de politique.

Savez-vous bien en réalité ce que cela signifie? Je vais vous le dire : les prêtres ne devraient plus se mêler de Religion.

La politique en effet est trop souvent la religion intolérante de ceux qui n'ont pas de religion mais ne

permettent plus à personne d'en pratiquer une; la religion de ceux dont toute la religion consiste à persiffler, à détruire, s'ils le pouvaient, la vraie Religion, la Religion de Jésus-Christ.

Les prêtres le savent. Si quelqu'un croit pouvoir déplorer « l'abus qu'ils font de la chaire de vérité, » qu'il veuille se rappeler ceci : l'abus est toujours possible, mais la chaire de vérité n'est pas une tribune à compliments; la vérité n'est pas ce qui plait; la vérité, c'est ce qui est.

Les prêtres sont des soldats. Le soldat qui, en pleine mêlée, distribue d'estoc et de taille des coups trop largement mesurés, n'est pas un mauvais soldat!

Il y a plus : la Religion et la politique assurément sont choses distinctes, mais néanmoins inséparables.

De nos jours, on sépare beaucoup trop facilement ce que Dieu a uni. Cela n'est pas sage. Qui dit séparation, exprime l'idée de dissolution, de décomposition, de mort.

Demandez à MM. les médecins ce qu'il faut penser de la séparation de l'âme et du corps. Cependant l'âme est distincte du corps. Questionnez les théologiens au sujet de la séparation de l'Église et de l'État. Cependant l'Église est distincte de l'État. De même du divorce. Si ce sont là des remèdes, ils sont dangereux. Le couperet de la guillotine se borne à séparer la tête du tronc. Le léger inconvénient de ces remèdes, c'est qu'ils tuent le sujet avec l'objet.

Mesdames, Messieurs, la vérité n'est pas là. Voici où elle est : il y a politique et politique. Si l'on veut se comprendre, il faut définir les termes. Entend-on par politique, les choses de l'ordre matériel? La Religion chrétienne n'a rien à y voir. S'agit-il de formes de gouvernements, de systèmes électoraux, de compétitions dynastiques, d'intérêts uniquement terrestres? La Religion

plane au-dessus ; elle ne touche pas du pied cette brûlante et impure arène. Mais le mot *politique*, encore une fois, recouvre d'autres idées. Il éveille l'idée du monde des âmes : partout où apparaît une âme, l'Église est chez elle. Ce domaine lui appartient : Jésus-Christ est mort pour les âmes... Rien de plus politique dans le grand sens du mot, que la Religion chrétienne. Le christianisme est éminemment politique, parcequ'il est social, et il est directement social parcequ'il est la Religion. L'action du christianisme est essentiellement politique. La politique de l'Évangile a transformé le monde.

La suppression de l'esclavage, la réhabilitation de la femme, les idoles renversées, la restauration de l'autorité, la proclamation des droits de l'âme en face du pouvoir, l'indissolubilité du lien conjugal, le principe de la distinction des deux puissances, toutes ces affirmations, toutes ces grandes conquêtes du christianisme appartiennent à l'ordre politique, ou bien les mots n'ont plus de sens. La politique est cela, ou elle n'est rien.

Maintenant, n'est-ce pas, vous le reconnaissez, la politique est un devoir pour vous, Mesdames, comme pour nous.

Chrétiennes, filles de Jésus-Christ, vous ne pouvez pas désertier le camp du divin Maître ; vous ne pouvez pas abdiquer votre foi ; vous ne pouvez jamais refuser de remplir courageusement chacune le rôle important auquel Dieu vous appelle dans la société : l'apostolat de la charité, de la piété, de la douceur, de la grâce, de la paix.

La haine met les hommes aux prises : vous devez désarmer la haine par la bonté.

La glaciale et rampante envie paralyse les efforts

les plus généreux des âmes les plus aimantes : vous devez vaincre l'envie par l'enthousiasme.

L'irréligion ouverte ou la mortelle et lâche indifférence éteignent dans les cœurs le foyer divin où s'allument les dévoûments qui s'immolent, les sacrifices qui expient, les expiations qui réparent, les amours qui consolent, qui fortifient et qui purifient; vous devez faire rougir l'impiété et l'indifférence au spectacle des grandes œuvres que la Religion seule inspire et donne la force d'accomplir.

L'orgueil, l'égoïsme, la sensualité, la mollesse, les plaisirs malsains, les défaillances auxquelles les meilleurs n'échappent pas, ne laissent plus guère subsister de nos jours que la statue décolorée du respect endormi; vous devez sauver les mœurs qui tombent, en relevant autour de vous sur son piédestal non plus un froid symbole de marbre, mais le Respect, vivant, agissant, protestant, défendant avec fierté toujours les droits de la morale et les délicatesses de la pudeur, même de la simple dignité chrétienne.

Jeunes personnes, jeunes femmes, jeunes mères, veuves ou vieilles grand'mères aux blancs cheveux, qu'importe?

Partout où vous êtes, c'est-à-dire, partout, ne l'oubliez pas, où Dieu vous place, vous avez une mission politique, car vous avez à faire l'éducation des hommes aussi bien qu'à celle des enfants. Les hommes, mon Dieu, je vous le confesse, mais vous ne le répéterez pas, restent toujours enfants par quelque côté!

De Maistre l'a dit : « Ils font les lois, mais vous faites les mœurs. »

Votre père, votre époux, vos frères, ne sont-ils pas chrétiens? Oh alors, certes, je vous plains, de toute mon âme, mais vous devez conquérir ces âmes à la

Religion, en rendant la Religion irrésistiblement aimable.

Compagnes, filles, sœurs de catholiques, vous fortifierez encore la foi, vous relèverez le courage de ceux qui vous entourent en vous montrant meilleures, plus douces, plus dévouées, et en même temps plus charmantes, à mesure que vous deviendrez plus pieuses et que l'esprit de Jésus-Christ progressera en vous.

Pour tout résumer en un mot, *la politique*, Mesdames, *est l'art de conduire les hommes*. Vous me permettrez de vous affirmer que vous vous y entendez à merveille et de douter que vous songiez à jamais y renoncer.

Ne vous arrêtez pas à la terre, et conduisez-nous au ciel.

Maintenant que je vous ai fait la part grande et belle, endurez pendant quelques instants le supplice de m'entendre causer le lourd langage de la politique masculine. Vous serez ainsi, aimables, c'est-à-dire *politiques*, jusqu'au bout.



En parcourant l'un de ces jours un livre d'Ernest Renan, livre désolant, hideux, désespérant, dont on pourrait dire avec justice aussi bien qu'on l'a écrit du « Prêtre de Némi » *qu'il constitue la plus terrible marque de mépris qu'un homme de talent puisse infliger à l'humanité*, j'y ai retrouvé un des sophismes les plus répandus et les plus dangereux qui aient cours à notre époque, et qui déconcertent, qui désorientent à première vue ceux qui n'ont pas l'habitude de réfléchir.

Le voici : « Il y a incompatibilité absolue entre « la foi et les droits de la science, entre le dogme et « les exigences légitimes de l'esprit scientifique. Les « croyants sont nécessairement des esprits prévenus dans

« lesquels il est inutile de tenter, d'espérer même d'in-
 « troduire la lumière sur le fondement, ou plutôt sur
 « le manque de fondement de leurs croyances. L'âme
 « du chrétien, pour préciser, est semblable à l'œil
 « qui, affecté de certaine maladie, devient incapable de
 « discerner et de distinguer les couleurs. Tout chré-
 « tien est *daltoniste* à ce point de vue : il voit à
 « travers sa foi. Quoi d'étonnant dès lors à ce qu'il
 « accepte tout, jusqu'aux miracles, jusqu'aux mystères,
 « jusqu'au surnaturel, jusqu'aux absurdités les plus évi-
 « dentes? »

Vous saisissez, Messieurs, l'importance, la valeur, la portée de l'objection. Les adversaires contemporains du christianisme font grand bruit autour d'elle : ils semblent l'aimer fort; ils s'y cantonnent; ils s'y retranchent volontiers. M. Ernest Renan n'en est pas le père; toutefois nul, peut-être, plus que lui et mieux que lui ne s'est efforcé de le présenter, de le répandre, de le vulgariser. Ernest Renan est le parrain de toutes les erreurs. C'est un des plus perfides empoisonneurs que l'Église ait rencontrés sur son chemin. Son caractère facile, sa logique souple et accommodante, l'aisance merveilleuse avec laquelle son scepticisme absolu (1) se joue des vérités les mieux démontrées, des faits les plus péremptoirement établis; la mollesse de son style charmant sans doute, mais énervé, qui agit sur l'âme

(1) « J'écris souvent beaucoup de choses dont je ne suis pas sûr. »

Revue des deux Mondes. Souvenirs d'enfance.

« La contradiction est le signe de la vérité... *Malheur* à qui
 « ne se contredit pas une fois par jour. »

L'Ecclésiaste, p. 24.

« On ne philosophe jamais plus librement que quand on sait
 « que la philosophie ne tire pas à conséquence. »

L'Ecclésiaste, p. 88.

à la façon du *curare* sur les membres du malheureux qui l'absorbe; sa sérénité constante, sa fidélité en apparence sans nuages à son apostasie, sa gaieté significative, en font un magnétiseur redoutable dans une société relâchée, où les meilleurs se sentent envahis par cet étrange besoin de tolérance coupable, qu'ils respirent avec l'air et qui les pousse à laisser tout faire, à laisser tout passer.

On ne nous met plus en dehors de l'humanité; on nous chasse du temple de la science.

On ne nous dit pas, on ne nous dit plus comme jadis : « Vous êtes des bêtes. » On nous dit : « Vous êtes des gens de parti-pris. Vous voyez tout en rouge. Vous êtes *malhonnêtes* malgré vous, peut-être sans le savoir. » Ce gros mot : *malhonnête*, M. Renan, on le conçoit, ne l'emploie pas. M. Renan porte toujours des gants. Il écrit, que *nous sommes congelés dans notre foi*. Il dit de son ancien, savant et vénérable professeur à St. Sulpice : « M^r Le Hir avait la critique très exercée *en tout ce qui ne tenait pas à la foi*; mais la foi avait pour lui un tel coefficient de certitude que rien ne pouvait la contrebaler. Sa piété était vraiment comme les mères-perles de François de Sales, qui vivent au sein de la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine. La science qu'il avait de l'erreur était toute spéculative : une *cloison étanche* empêchait la moindre infiltration des idées modernes de se faire *dans le sanctuaire réservé de son cœur, où brûlait, à côté DU PÉTROLE, la petite lampe inextinguible d'une piété TENDRE et absolument souveraine.* »

Vrai ! Qu'en termes galants ces méchancetés là sont dites !

M. Renan, Mesdames, Messieurs, est tout entier

dans ce curieux passage, avec sa manière à lui d'outrager, les autres, dans un baiser ; avec ce style, aux paillettes d'or, aux nuances infinies, auquel on ne résiste pas aisément sans prendre souvent une douche de Bossuet.

Exposer ce sophisme, en montrant brièvement la place qu'il occupe dans les écrits, la tactique et les procédés des rationalistes contemporains ; le discuter, le réfuter ensuite, tel sera le double point de vue auquel nous nous placerons ensemble pour lui contester toute valeur, tout caractère sérieux, et pour le reléguer avec ses pareils dans l'armoire aux vieilles armes rouillées enlevées aux Turcs sur les champs de bataille de la foi.

I.

C'est, Messieurs, une des tristes infériorités de notre siècle et de notre société — en Belgique comme en France et en Allemagne — de subir avec une inconcevable facilité, la séduction de certaines phrases, de certains mots, de certains sons.

Il y a constamment à l'ordre du jour un mot qui possède, qui usurpe l'honneur d'exercer sur le génie national un empire étrange et profondément humiliant. Nos ancêtres ont connu l'esclavage des mots *liberté*, *égalité*, *fraternité*. Les oreilles de nos pères de 1830 ont trop servi de portes d'entrée aux mensonges et aux ravages du mot *libéralisme*. Le mot *démocratie*, hélas, n'a rien perdu de sa contagion. A l'heure actuelle, le grand, le gros mot du jour, le mot magique par excellence, c'est celui-ci : LA SCIENCE.

Depuis que le christianisme s'est levé sur le monde, la question des rapports de la foi et de la raison, de la science et du dogme, avait été posée : néanmoins,

jusqu'à notre temps, les ennemis de l'Église n'avaient pas affirmé l'incompatibilité radicale des deux ordres. La raison, ou ce qu'on appelait ainsi, la critique — un autre terme de notre époque — querellait la foi sur tel ou tel point de dogme ou de morale. L'esprit railleur de Voltaire voltigeait à la surface des choses et des personnes de la Religion, plutôt qu'il n'en visait ou n'en atteignait le fonds; l'incrédulité ne s'en prenait point au fondement même de toute religion, à l'économie du dogme, à l'existence du surnaturel et du divin, à Dieu lui-même.

La science rationaliste d'aujourd'hui se donne pour l'expression d'un effort plus complet, plus énergique, plus sérieux par lequel l'humanité cherche à se dérober à la vérité révélée, et, selon la vive parole de Lacordaire, à *secouer de sa peau la lèpre de la Divinité*. LA « SCIENCE » MODERNE A DÉMONTRÉ : telle est l'affirmation qu'on trouve sur les lèvres du premier instituteur officiel venu. Telle est la raison au moyen de laquelle l'ignorant se passe de raison, et l'incrédule se drape majestueusement dans les plis de son épais manteau d'indifférence systématique à l'égard du surnaturel et du divin !

L'apologétique chrétienne, naturellement, n'est pas restée silencieuse et passive en face de cette nouvelle stratégie. Ceux qui sont au courant de la science religieuse le savent : aucune erreur ne reste sans réponse, sans réfutation. A peine une hérésie inconnue, ou une vieille hérésie rajeunie lèvent-elles la tête, et les défenseurs du dogme surgissent de toutes parts : ils vont à elles, ils les dépouillent de leurs oripeaux, ils les marquent du signe de la nouveauté ou de celui du plagiat; ils ne les quittent pas sans avoir assuré aux yeux du monde qui lit et qui pense, le triomphe écrasant de la tradition et du dogme.

Entre les diverses méthodes qu'a suscitées cette tactique des adversaires du christianisme, la plus simple a consisté à poser l'existence du surnaturel comme un fait historique et à établir ce fait comme tous les autres, par des témoignages, par des monuments remontant aux origines.

Mais les rationalistes se sont dérobés devant cet ordre de preuves en soutenant que si les arguments qu'ils fournissaient étaient insuffisants aujourd'hui, ils se trouvaient sur le chemin d'explications plausibles et raisonnables : « Il faut désespérer, dit Renan, d'arriver « jamais à la complète intelligence d'apparitions sur- « prenantes, comme le christianisme, que le *manque de* « *documents*, bien plus encore que leur nature mysté- « rieuse, couvrira pour nous d'une *éternelle* obscurité... « On me proposerait une analyse définitive de Jésus « *au delà de laquelle* IL N'Y AURAIT PLUS RIEN A « CHERCHER, *que je la récuserais*. Sa clarté même « serait la meilleure preuve de son insuffisance. *L'essen-* « *tiel* ici n'est pas de tout expliquer, *mais de se* « *convaincre, qu'avec plus de renseignements*, TOUT « SERAIT EXPLICABLE. »

Les théologiens, les apologistes insistant et faisant toucher du doigt la faiblesse d'une pareille réponse qui équivaut à une défaite que les plus habiles artifices de langage ne parviennent pas à dissimuler, le rationalisme poussé à bout, a fait un dernier pas : « Ce qui vous « trompe, a-t-il dit, c'est votre foi au surnaturel ; ce « qui nous guide dans les difficiles sentiers de la cri- « tique, c'est le principe pour nous incontestable (!) « que *le surnaturel est impossible*. On ne discute pas « sur le surnaturel. Par cela seul qu'on admet le sur- « naturel, on est *en dehors de la science* ; on ne parle « pas sa langue. La « science » n'a que faire de ces

« représailles exercées à côté d'elle, qui ne l'atteignent « pas. » Dans *Marc-Aurèle*, reprenant la même pensée, Renan écrit :

« Entre le christianisme et la science, la lutte est « inévitable. L'un des deux adversaires doit succomber, « et ce sera le christianisme qui sera vaincu parce « que, même passé au creuset de l'exégèse la plus « *libérale* (sic), il laisse *un reliquat de surnaturel* qu'au- « cune *opération* (sic) ne peut ni supprimer ni trans- « former. »

Autre part, il dit encore : « Quant à la question du « surnaturel, *la science indépendante* la suppose anté- « rieurement résolue. »

Telles ont été la genèse et la marche du sophisme sur lequel j'attire votre attention. C'est là ce que sous-entendait Renan, au séminaire même de St. Sulpice, en présence de l'abbé Le Hir, « qu'une *cloison étanche* — on se rappelle ce joli coup de rasoir — *divisait en deux compartiments sans communication entre eux.* » « Il est en effet une chose qu'un théologien ne saurait « jamais être, je veux dire : un historien. L'historien « n'a qu'un souci : l'art et la vérité; le théologien a *un intérêt* : c'est son dogme. » *Un intérêt...*! Impossible en vérité, de dire plus gracieusement à quelqu'un qu'il est un *malhonnête* homme!

Une fois arrivé là, vous le saisissez, M. Renan et l'école rationaliste triomphent de nouveau et se donnent libre carrière. Tout orthodoxe qui se permet de les contredire et surtout d'avoir raison contre eux, devient *un naïf plébéen en querelle avec le génie de la science...* L'humanité d'ailleurs, se partage *en parties simples et en parties cultivées...* Ceux qui ont une foi religieuse et qui s'y tiennent, *ne sont pas arrivés à la vie réfléchie.* Si vous croyez, fussiez-vous Fénelon, J. de

Maistre ou Malebranche, Mgr Pie, Gerbet, Lacordaire, Monsabré, Léon XIII, vous êtes condamnés à perpétuité... à la vie spontanée, à la vie inférieure.

Pour retrouver *la limpidité du regard scientifique*, il ne vous suffirait pas même de faire abstraction de toute conviction religieuse : cette abstraction, en effet, laisse subsister, *si latente que l'on voudra*, les croyances qui « *informent* » l'esprit du catholique, même à son insu et fût-il de la meilleure foi du monde. Critique, savant, et croyant, en définitive, « *cela est plus incompatible que noir et blanc* ». Aussi :

« Pour faire l'histoire d'une religion, il faut ne « plus y croire, mais il faut y avoir cru. On ne « comprend bien que le culte qui a provoqué en nous « le premier élan vers l'idéal... Il faut avoir cru; sans « cela on ne saurait comprendre par quoi la religion « a charmé et satisfait la conscience humaine; mais « il ne faut plus croire d'une manière absolue, *car la « foi est incompatible avec l'histoire sincère.* » La Religion a *satisfait* la conscience humaine, MM., et cependant la foi suppose le *mensonge* ! C'est la destruction de la conscience.

Ainsi, voilà chose entendue. Pour prêcher, pour enseigner Jésus-Christ, il n'y a de prédicateurs compétents que les apostats ! Les traîtres sont les seuls bons soldats ! Mozart, Mendelssohn, Beethoven ou Weber, sont inaptes à parler musique ! Les décorateurs seuls se connaissent en peinture et les maçons en statuaire. Les lois de la justice doivent être définies par les voleurs et appliquées par les assassins ! Ainsi le veut la « science » moderne !

M. Renan a pratiqué consciencieusement sa théorie de prédilection sur l'incompétence des croyants en matière de polémique et de critique religieuses. Partant

du principe que les chrétiens voient faux nécessairement, en Religion, il a, plus que personne, employé le suprême procédé du rationalisme contemporain : le silence. Après son *Roman de Jésus*, il a fui devant les verges qui, par la main des Freppel, des Gratry, des Pie, des Nicolas, des Dupanloup, des Gerbet, des Lamy, des Dechamps, de toute l'Allemagne savante, s'abattaient sur lui, sanglaient cruellement ses épaules et ne laissaient pas debout, une falsification, un mensonge, une erreur, une ligne de son misérable livre : il a fui de Jésus aux *Apôtres*, des *Apôtres* à *St. Paul*, de *St. Paul* à l'*Antéchrist*, de l'*Antéchrist* aux *Évangiles*, des *Évangiles* à l'*Église chrétienne*, de l'*Église chrétienne* à *Marc-Aurèle*. Personne autant que lui n'a contribué à développer chez les rationalistes la tactique de passer sous silence toutes les réfutations dont leurs œuvres sont criblées. Laisser croire à ses lecteurs qu'il n'y a pas de réponse, parce qu'il ne saurait y en avoir, c'est, pour M. Renan, la plus noble des victoires. Abandonnons-lui l'honneur de ces lauriers de contrebande et voyons ce qu'il faut penser et dire du pauvre sophisme qui assure à l'incrédulité la paix au sein d'un triomphe aussi légitimement mérité ! (1)

(1) Je viens de vous dire, MM., que toute l'*Allemagne savante*, aussi bien l'Allemagne rationaliste et incroyante que l'Allemagne catholique, avait accueilli par un éclat de rire, par des haussements d'épaules, l'œuvre légère, inepte et malhonnête de l'Isariote français : LA VIE DE JÉSUS. Pour que personne ne soit tenté de m'accuser d'affirmer sans preuves, je me bornerai à vous lire les jugements suivants :

L^r docteur Schenkel, directeur du Séminaire protestant de Heidelberg et l'un des chefs du rationalisme allemand, dans la *Revue d'Eberfeld* (10^{me} livraison) « dénie au livre de M. Renan « toute valeur scientifique et morale. »

La *Revue de Wurtzbourg*, le *Chilianeum*, (octobre 1863), formule son arrêt comme suit :

II.

Il y a, nous dit-on, incompatibilité radicale entre la foi et l'esprit scientifique. Le croyant, par là même qu'il croit, est nécessairement incapable de discuter le

« On se tromperait si l'on cherchait de la science dans le « livre de M. Renan. Le professeur du collège de France n'a donné « *qu'un nouvel évangile... en forme de roman.* »

« Ce qui doit vraiment étonner, dit la *Gazette de Fribourg*, « (9 septembre 1863), c'est de voir qu'à Paris les esprits cultivés « aient le goût assez blasé pour dévorer avidement un tel fatras « littéraire. »

« Il faut toute l'audace, toute la facilité d'écrire et le caractère « superficiel d'un Français pour entreprendre, après une pareille « préparation, de résoudre le plus sérieux des problèmes de la « science. » Tel est le verdict du docteur Hengstenberg, dans la *Nouv. Gazette ecclésiastique de Berlin*. Il ajoute :

« La valeur scientifique du livre est nulle; et ce qu'il y a de « pire pour la réputation de M. Renan, c'est qu'il ne s'est pas « borné à emprunter ses objections à des ouvrages allemands; il « s'y est pris en dilettante inexpérimenté qui ramasse ça et là des « passages dans un livre de Strauss dont il ne saisit pas l'idée. »

À Munich, un congrès de savants déclare, en septembre 1863, « que la prétendue « *Vie de Jésus* » est un ouvrage superficiel, « de nulle valeur scientifique, et profondément immoral. »

M. Colani, l'un des écrivains rationalistes du temps que M. Renan a cherché le plus à courtiser, s'exprime comme suit : « On le voit : « à l'aide de combinaisons étranges, ou plutôt de décisions on ne « peut plus arbitraires, M. Renan s'est tracé un cadre de la vie « de Jésus qui n'est ni celui des synoptiques ni celui de Jean, « mais se compose de quelques éléments arrachés violemment à « celui-ci et puis complètement transformés... Tout ce cadre, je le « répète, est de pure invention, quant aux faits, et même quant « aux dates. Mais ce qui est beaucoup plus grave encore, c'est « le procédé inouï d'après lequel M. Renan, brisant en mille pièces « les récits et les discours de l'Évangile et surtout des synoptiques, « en distribue les fragments comme bon lui semble... Ici, toute « discussion est inutile. Il doit suffire de protester énergiquement « contre ces perpétuels coups d'État, et de protester non pas au « nom d'un préjugé religieux, mais au nom de la science, de la « critique et de l'histoire. »

Revue protestante théologique de Strasbourg.

5^{me} livraison, pp. 400 et 401.

fondement de sa croyance. La foi est *comme un verre noirci posé devant l'œil de l'âme* : la couleur de ce verre se répand fatalement sur les objets dont l'image le traverse. Ainsi, la foi ne laisse pas pénétrer jusqu'à la raison la vraie lumière dans sa pureté et son éclat (1).

Admettons un seul instant d'abord, par pure hypothèse, qu'il en soit ainsi. Que faudrait-il en conclure?

M. Keim, le chef de l'école de Tubingue, n'est pas plus flatteur. Il écrit dans la *Gazette d'Augsbourg* (15, 16, 17 septembre 1867) : « C'est un roman... Ce sont de nouveaux *Mystères de Paris* écrits avec rapidité pour amuser sur un terrain sacré un public de profanes... Sur toutes les questions graves, le livre *est nul* scientifiquement... M. Renan se joue de l'histoire de Jésus... et il outrage la science. Il est évident que M. Renan n'a pas étudié les travaux publiés en Allemagne depuis trente ans. *C'est ce que montrent les pauvretés* qu'il débite sur les premiers Évangiles. *Rien de plus superficiel.* »

M. Ewald enfin, le premier des hébraïsants et des orientalistes de l'Europe contemporaine, marque à son tour Renan du fer chaud de sa parole autorisée : « C'est avec la plus étrange légèreté, écrit-il dans le *Journal des savants de Göttingue*, (5 août 1863), que M. Renan mêle dans cette histoire d'une pureté et d'une sublimité incomparables, les pensées et les imaginations *les plus fausses*, les plus basses, et, disons-le, les plus *indignes*. La grandeur de l'histoire du Christ lui échappe.... Il me répugne de poursuivre dans le détail les erreurs *innombrables*, *basses* et *indignes*, dans lesquelles il tombe à chaque pas sur l'esprit et l'œuvre du Christ.... La lumière de cette histoire lui échappe également : il y trouve de tristes défaillances et des *contradictions* qui n'existent que dans son imagination *troublée*, laquelle se montre vraiment ici *plus abaissée* et plus mauvaise qu'elle ne saurait l'être en réalité. »

Où, on comprend, en face de cela, *pourquoi* Renan déclare expressément « que les réfutations faites par des plumes orthodoxes, soit catholiques, soit protestantes, croyant au surnaturel et au caractère sacré des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, impliquent *toutes un malentendu fondamental* et qu'il n'y a pas lieu de s'en occuper. »

Ces réfutations sont trop « cruelles ».

(1) L'argument porterait loin : non-seulement les chrétiens, mais tous ceux qui croient à l'existence de Dieu, sont atteints.

Que M. Renan et l'école rationaliste auraient raison contre le christianisme? Absolument pas, MM., car M. Renan et l'école à laquelle il appartient, sont frappés d'une maladie identique à celle qu'ils prétendent rencontrer chez nous. Si les croyants voient tout en rouge, M. Renan et les incroyants voient tout en bleu. Si les croyants admettent le surnaturel, les incroyants le nient *a priori* : il y a entre eux, tout au moins *égalité* de situation.

J'ouvre le premier livre publié par M. Ernest Renan, livre dans lequel toute son œuvre existe en germe, et je vois que la clef de voûte du système qui donne aux Évangiles le caractère absurde de purs récits légendaires, c'est : « *qu'il n'y a pas de surnaturel*; que tout ce qui « se passe dans le monde des phénomènes est le développement de lois inflexibles, immuables, nécessaires, « qui constituent un seul ordre de gouvernement : *la nature*; qu'imaginer quelque chose *ou quelqu'un* au-dessus ou *en dehors* de la nature, est une absurdité « et une *contradiction* » (1).

Ce langage est clair; cette philosophie, MM., nous la reconnaissons : c'est le panthéisme, c'est l'athéisme.

Écoutons encore Renan : « Ce n'est pas d'un raisonnement, c'est de tout l'ensemble des sciences modernes « que sort cet *immense* résultat : *il n'y a pas de surnaturel*. » M. Renan n'a jamais pris la plume sans écrire, commenter, développer cette négation à laquelle tant de rationalistes beaucoup plus sérieux que lui en Allemagne, en France, Jules Simon, Emile Saisset et Littré lui-même, n'ont jamais voulu reconnaître le caractère d'un fait scientifique, sans développer, dis-je, cette

(1) *Études de science religieuse*.

négarion, comme un mot d'ordre, un point de départ. Mais quand donc a-t-il, je ne dis pas prouvé, mais essayé de démontrer que le surnaturel n'existe pas et est impossible? Jamais, nulle part. Pourquoi en outre écrire dix volumes pour établir que Jésus-Christ n'est pas Dieu, que l'Église n'est pas divine, s'il n'y a pas de Dieu? Quelle logique! (1)

Nous pouvons donc, nous en avons le droit, renvoyer au savant selon M. Renan, tous les mépris qu'il professe pour le croyant. L'*indépendance* absolue de la pensée dont le rationalisme se targue, n'existe pas davantage pour lui que pour nous. Cette indépendance n'est au fond que de la suffisance, car c'est le droit de supposer démontré ce qu'on ne tente pas même de démontrer. Si nous sommes esclaves du dogme, M. Renan est serf de l'incrédulité. Mais je vais plus loin : il n'est pas exact de dire que la situation du croyant et de l'impie soient identiques à ce point de vue : les chrétiens n'affirment pas *a priori* l'existence du surnaturel et de Dieu. Ils démontrent ces grands principes qui forment la base de la raison, par l'ensemble de preuves *a posteriori* historiques, rationnelles, philosophiques et scientifiques le plus formidable qui existe au monde.

Le *surnaturel*, en définitive, a pour lui, la possession. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, sous tous les climats, sous toutes les latitudes, l'homme a cru au surnaturel. L'humanité est en possession continue, non interrompue, non équivoque de la croyance

(1) « Descartes m'avait enseigné que la première condition « pour trouver la vérité est de n'avoir *aucun parti pris*. »

Revue des deux Mondes, 1^{er} nov. 1881.

Renan n'a guère profité des leçons de Descartes!

en Dieu. S'il n'y a pas de prescription en pareille matière, l'adage : *actori incumbit probatio*, n'en reste pas moins conforme au bon sens, à la justice et au droit. Contre le possesseur, c'est au prétendant de fournir des preuves. C'est au rationalisme absolu à démontrer devant le tribunal de la raison que Dieu n'existe pas. Le rationalisme ne le fait pas. Il recule. Il n'a pas le droit dès lors de se poser en champion de la science.

Chrétiens d'ailleurs, nous comptons derrière nous, sans parler des précurseurs de l'Évangile, Platon, Cicéron, Aristote, Sénèque, dix-neuf siècles de science vraie et de génie sain, pendant lesquels des hommes qui furent selon les temps, Origène, Tertullien, St. Augustin, St. Bernard, St. Thomas d'Aquin, Descartes ou Pascal, Leibnitz ou Newton, Bossuet ou Kepler, Ampère, Cuvier, Dumas, Claude Bernard, Van Beneden ou Pasteur, ne semblent pas avoir cru à l'incompatibilité de la foi avec l'esprit, la liberté et les droits de la science. Libre à M. Renan de ranger ces grands hommes, ces illustres génies parmi les parties « simples » de l'humanité : nous nous consolerons facilement d'être en dehors de la critique, MM., s'il est constaté que les « parties cultivées » sont en dehors du sens commun ! (1)

(1) Le spiritualisme presque chrétien de Jules Simon s'est indigné en présence de négations qui détruisent la Religion naturelle aussi bien que la Religion positive ou révélée.

En ce qui regarde Littré, voici textuellement une de ses déclarations : « Aucune science ne nie le miracle *en principe*, « mais aucune science ne l'a jamais rencontré comme un fait... « Aucune science ne nie une cause première *n'ayant jamais rien* « *rencontré qui la démentît*, mais aucune ne l'affirme n'ayant « jamais rien rencontré qui la lui montrât. (!!!) *Toute science est* « *renfermée dans le relatif*. (!) (Sauf toutefois la science de « l'absolu!)., On ne nie pas qu'une cause ultérieure ne soit « derrière, mais on n'a jamais passé de l'autre côté... La philo-

Mais ce n'est pas seulement à la science vraie, à la raison droite, qu'Ernest Renan jette l'outrage impuissant de ses prétentieux défis : c'est à la morale, c'est à la conscience, c'est à la pudeur publique, c'est à la dignité humaine. *Un seul exemple* entre dix, MM. : « Le christianisme, écrit-il, dans Marc-Aurèle, passera, « parce que le christianisme n'a pas su éviter deux « grandes erreurs. La première a été d'avoir dit : *la « richesse n'est rien*. Mot fatal, qui a abaissé l'Orient d'un degré dans l'échelle humaine et qui, en Occident, a suspendu pendant plus de dix siècles le progrès de

« sophie positive donc, *n'affirme rien, ne nie rien* sur une cause « première, sur le surnaturel. » Tout ceci rappelle Leibnitz répondant à Locke qui soutenait que *rien ne se trouve dans l'intelligence qui ne se soit trouvé d'abord dans les sens*, par cette parole sensée : « Sans doute, *si ce n'est l'intelligence elle-même*. Nihil est in « intellectu quod non prius fuerit in sensu »... Imo.. *Nisi ipse intellectus!*

Quant aux contradictions de Renan, il n'y a pas lieu de s'en étonner : elles sont voulues, elles sont préméditées.

Nier franchement Dieu, le rationalisme ne l'ose, ni ne le veut. Il est trop tôt encore : la société ne lui paraît pas mûre pour l'athéisme. La tactique consiste à mettre doucement la Divinité dans la tombe en la couvrant de pétales de roses et en lui substituant lentement l'homme, la femme surtout — unique objet de l'adoration sacrilège des siècles à venir ! Ainsi l'on a agi avec l'Homme-Dieu, ainsi agit-on avec Dieu.

Contentons-nous de tirer cette conclusion : pour nier la Divinité de Jésus-Christ, l'impiété contemporaine en est réduite à *nier* Dieu. Cela nous suffit : *le Galiléen* reste vainqueur ; on ne peut le vaincre sans fouler aux pieds la raison. Écoutez, MM., en quels termes le surnaturel prend sa revanche de Renan, dans le dernier livre de Zola : « C'est une faille du siècle ; le pessimisme tord « les entrailles, le mysticisme embrume les cervelles ; car nous « avons eu beau chasser les fantômes sous les grands coups de « lumière de l'analyse : *le surnaturel a repris les hostilités*, « l'esprit des légendes se révolte et veut nous reconquérir *dans « cette halte de fatigue et d'angoisse*. »

(L'œuvre.)

la civilisation (!!!) La seconde erreur a été plus funeste encore : *le christianisme a sacrifié la beauté*. Or, dire que le bien vaut plus que le beau, c'est déchirer l'unité de l'œuvre. »

Si l'on demandait à Renan, de prouver, d'essayer de prouver sérieusement que, pour le christianisme, *la richesse n'est rien*, et que *le christianisme a sacrifié la beauté*, il va sans dire que le « critique » français se bornerait à saluer aimablement et à pirouetter sur ses talons d'argile. La « science » dont Renan est prêtre, je le redis encore, ne prouve pas. Elle affirme; elle insinue; elle rêve; elle siffle.

La richesse est beaucoup dans le christianisme. Les classes riches, les grands de la terre, ont une effrayante mission sociale et des devoirs pressants, trop méconnus de nos jours, dont il leur sera demandé un compte rigoureux. Le travail est la loi universelle de l'humanité. Toutefois, que l'ouvrier ne l'oublie pas : la sueur du cerveau est plus douloureuse que la sueur des membres, et plus généreuse, car elle tue beaucoup plus vite. La beauté ! Il est faux que le christianisme la sacrifie, la condamne, la méprise, sous quelque forme qu'elle apparaisse; beauté morale, beauté intellectuelle, beauté physique. Le beau est la splendeur du vrai; le beau, c'est Dieu rendu visible et intelligible. Certes le christianisme élève la beauté dans l'ordre moral bien au-dessus de la beauté dans l'ordre physique, et il a raison. C'est ici qu'il convient de laisser parler Renan. Rien ne saurait mieux donner droit au christianisme, à ce point de vue, que la manière dont il le combat, les fades senteurs qu'il lui oppose, et le style de bouddoir sous lequel l'écrivain dissimule mal le fond de son pauvre cœur :

« Le défaut du christianisme, dit-il, apparaît bien

« ici : il est *trop uniquement moral* ; la beauté chez
« lui est tout à fait sacrifiée (!) Or, aux yeux d'une
« philosophie *complète*, la beauté loin d'être un avan-
« tage superficiel, un danger, un inconvénient, est un
« don de Dieu, comme la vertu. ELLE VAUT LA VERTU (!)
« La femme *belle* exprime *aussi bien* une face du but
« divin, une des fins de Dieu, que l'homme de génie
« *ou la femme vertueuse*. Elle le sent, et de là, sa
« fierté. Elle sent instinctivement le trésor *infini* (sic)
« qu'elle porte *en son corps* (sic). Elle sait bien que,
« sans esprit, sans talent, *sans grande vertu*, elle compte
« entre *les premières manifestations* de Dieu. Aussi,
« se parer, c'est accomplir un devoir : c'est aider
« Dieu dans une de ses fins. »

Mesdames, que pensez-vous de ce nouvel Evangile?
Vous avez là Renan quintessencié, Renan en substance,
avec tous ses parfums. Cet homme écrit comme un
chimiste travaille dans son pilon : le vrai et le faux
arrivent à n'être presque plus reconnaissables. La con-
fusion est parfaite. Il faut des réactifs pour séparer le
métal pur de l'alliage. L'opération faite, je vous l'assure,
la cornue n'est pas propre. Vous l'avez remarqué tout
d'abord; Renan qui déclare le surnaturel impossible,
parle constamment de Dieu, comme d'un Dieu personnel,
comme du Dieu que son enfance adora.

« Aimez-vous le divin? Il en a mis partout ! »

La beauté est un don de Dieu comme la vertu ;
cela peut se dire, dans un sens. La beauté vaut la
vertu; ceci ne se discute pas; c'est immoral; c'est une
monstruosité. Cette théorie a contre elle la conscience
humaine; elle est de plus, philosophiquement, un pur
non-sens. Comment en effet pourrait-on non pas évaluer,
mais comparer même la beauté qui est un fait, un

cadeau de la nature dans lequel la liberté, la volonté n'entrent pour rien, avec la vertu, dont la notion est inséparable de l'idée de liberté, avec la vertu, cette noble fille de la liberté aidée de la grâce? Vainement, pour excuser Renan, dira-t-on, c'est un poète : le bon sens lui donnera son vrai nom en l'appelant corrupteur, empoisonneur. Beauté et vertu sont des quantités irréductibles. Les deux appartiennent à des ordres de choses absolument différents et même contradictoires.

La femme belle exprime une des fins de Dieu ; nul ne le nie. Mais encore une fois, il n'y a rien de commun, il n'y a pas de comparaison possible, entre la femme belle, et la femme vertueuse.

La plus *belle* courtisane ne recueillera jamais que le mépris de ceux qui se sentent *le droit* de la mépriser. La femme vertueuse, la plus laide, la plus repoussante, resplendira éternellement dans le ciel, auprès de Dieu, après avoir vu des générations entières s'incliner devant ses pas avec respect et admiration.

Renan et les siens ont beau faire, ils ne réussiront pas à déshonorer l'humanité. A chaque attentat nouveau contre la dignité de l'âme, répondra la protestation émue et indignée d'âmes qui viennent de Dieu et vont à Dieu.

Renan parle de l'amour humain, comme il avait parlé de l'Homme-Dieu. Il défigure, il dénature, il prostitue l'amour, comme il a défiguré le Dieu d'amour.

La femme *belle* peut inspirer la passion ; la femme vertueuse seule peut inspirer l'amour, et le garder.

L'amour ne consiste pas à prendre à la femme sa liberté, sa beauté, sa jeunesse, son repos, son honneur, son bonheur, pour lui jeter, vieillie ou oubliée, de la honte avec de l'argent ; l'amour consiste à se dévouer, à se donner, à trouver son bonheur dans le bonheur d'autrui.

Partout, en tout, toujours, le christianisme subordonne la matière à l'intelligence, les sens à la volonté, le cœur à la loi morale. L'amour n'est plus dans le christianisme cette passion égoïste, violente et déréglée, inconstante, aveugle, insatiable, qui brûle l'espace d'un matin et meurt de lassitude et de dégoût aux pieds de ses périssables idoles. Dominé par l'esprit, l'amour se voit ramené à ce qu'il doit être : *un sacrifice*, et soumis à la loi du devoir, il devient éternel comme lui (1).

III.

Au point où nous sommes parvenus, MM., dans l'exposition et la discussion du sophisme rationaliste, deux conclusions nous sont acquises; le croyant a le droit de rejeter, de mépriser le reproche qu'on lui adresse

(1) Trois autres perles, extraites du riche collier du sophiste français, permettront d'apprécier et de juger la *morale* dont il se fait grand prêtre :

« Si je ne me montre pas moraliste sévère, c'est parceque
« *l'immaculé* a droit d'être indulgent. »

Revue des deux Mondes. 1^{er} nov. 1881.

« J'ai reçu à ma naissance le baiser d'une fée ... je veux
« dire *l'art de céder à la nature*, la gaieté qui apprend que la
« vie doit pouvoir se résumer en *sourire et jouir*. »

L'Écclésiaste, p. 29.

.. « La gaieté de la conscience suppose une *bonne vie*. Il y a
« des sujets bien délicats; il est convenu qu'on n'en parle pas.
« Mais vous me témoignez tant de confiance, que je vous dirai
« tout ce que je pense. Ne profanez jamais l'amour : c'est la
« chose *la plus sacrée* du monde. Regardez comme une lâcheté de
« trahir la femme qui vous a ouvert, *pour un moment*, le paradis
« de l'idéal.

« ... Mon opinion est que la règle morale et légale du mariage
« sera changée. La vieille loi romaine et chrétienne paraîtra un
« jour *trop exclusive, trop étroite*. »

(Mai 1886. « Sermon laïque » (*sic*) à des jeunes gens.)

C'est tout à fait cela : *l'amour libre dans l'alcôve libre*, selon une expression de Guillaume Verspeyen.

de servilité vis-à-vis de son dogme. Fut-elle fondée, le rationaliste ne peut pas lui opposer cette fin de non-recevoir, parcequ'il se trouve lui-même enchaîné à son *intérêt* à lui : l'impossibilité du surnaturel.

Nous n'avons pas surtout à nous inquiéter de cette objection quand nous la rencontrons sous la plume de Renan, parceque sa science n'est pas la science; parceque Renan manque à la loi la plus élémentaire de la science, *parcequ'il affirme sans démontrer*. La science est une connaissance rendue certaine par démonstration. Toute science est une conclusion déduite de vérités acquises et indéniables. *Cognitio rerum per causas*. C'est *a priori* que M. Renan déclare que le surnaturel n'existe pas et est impossible. Tant que le rationalisme n'aura pas étayé scientifiquement cette affirmation gratuite nous serons en droit de passer notre chemin devant lui (1).

Il ne doit pas nous suffire, Messieurs, de renverser l'objection du rationalisme comme nous l'avons fait. De pareilles victoires seraient incomplètes. Il faut pénétrer sur le territoire de l'ennemi et enlever les derniers remparts derrière lesquels il s'abrite. Si le rationalisme et M. Renan ne veulent ni ne peuvent établir la vérité des prétendus principes sur lesquels ils appuient leur système, nous devons accepter volontiers de laisser discuter les nôtres, et les dégager de toutes les obscurités que la demi-science s'efforce de semer autour d'eux.

Est-il donc vrai, c'est-à-dire est-il certain, est-il démontré que nous devons renier nos convictions pour faire acte de science sur leur objet? Est-il vrai que nous

(1) « Tout ce que je suis comme savant, je le suis par M. Le Hir, « Il me semble même parfois que tout ce que je n'ai pas appris « de lui je ne l'ai jamais *bien su*. »

soyons esclaves de notre foi et que cet esclavage nous rende impossible l'étude, l'examen libre, calme et impartial des fondements sur lesquels elle repose?

Non, Messieurs, cela n'est pas vrai. Notre esprit, notre entendement jouissent essentiellement de la faculté d'abstraire, c'est-à-dire de rentrer en eux-mêmes, de s'isoler du monde extérieur et même intérieur, afin d'isoler par là même une conviction pour entrer dans l'hypothèse qu'on lui oppose et pour raisonner sur cette hypothèse absolument librement. L'esprit humain peut parfaitement et très facilement s'écarter, se placer en dehors du dogme, pour en reprendre, si je puis ainsi parler, la reconstruction scientifique, pour en vérifier les preuves, pour en sonder les bases. La comparaison de verre noirci placé devant l'œil serait exacte pour autant qu'on imaginât un œil doué, comme notre âme spirituelle et immortelle, de la faculté de se donner un milieu optique spécial et de changer lui-même les conditions dans lesquelles les objets sont soumis à son rayon visuel. Ainsi, le mathématicien — dans le genre de démonstration par l'absurde — l'honorable M. Théophile Lambert ne me contredira pas — fait une supposition contradictoire directement à la conclusion, et en réalité à la vérité, pour arriver à démontrer manifestement par l'absurdité des conséquences de la seconde hypothèse la vérité du principe posé en premier lieu (1).

Quels ne seraient pas en outre les résultats d'une théorie aussi étrange que celle de nos adversaires? S'il ne suffit pas de pouvoir abstraire et isoler, s'il faut pouvoir oublier et nier, quelle science tiendra encore debout? Si la vérité acquise hier n'est plus la vérité

(1) M. Lambert, professeur de mathématiques à Dinant.

d'aujourd'hui ; si la vérité d'aujourd'hui n'est pas assurée d'être celle de demain ; si le « progrès » exige qu'on remette chaque jour toutes choses en question ; si la liberté scientifique, en un mot, a pour compagnon et pour guide le scepticisme absolu, pour être *libre*, j'ai le regret de devoir le déclarer, pour être savant, MM., il faut être fou.

Catholiques, il nous est possible et permis — que les incrédules veuillent bien en être convaincus — d'entreprendre la discussion de notre foi sans pétition de principe et sans la plus légère nuance d'ombre d'apostasie. Si chemin faisant, nous opposons à nos contradicteurs une décision des Conciles et des Papes infallibles, un texte de la Génèse, un miracle de nos Livres saints, un dogme révélé, ils ont le droit de nous arrêter et de nous prier de rester avec eux sur le terrain de la dialectique purement rationnelle. Quand nous leur proposons la polémique de la raison pure, en les faisant juges de la provenance et de la portée de nos arguments, ils ne peuvent pas nous récuser en prétextant qu'un chrétien n'a pas de liberté. L'apologiste catholique, je crois l'avoir démontré, accepte parfaitement toutes les légitimes exigences du véritable esprit scientifique. L'indépendance de la science est une absurdité, un non-sens, puisque être savant c'est savoir, et savoir, c'est connaître la vérité. Le but de toute science, c'est la vérité. La vérité conquise, le but de la science est rempli. Le savant chrétien, comme tout autre, est indépendant dans ses recherches : il ne l'est plus quand ses recherches ont abouti.

En résumé, le rationalisme ne nous oppose cette fin de non-recevoir que parce qu'il se sent incapable de discuter avec nous.

Je me suis, Messieurs, appesanti sur ce sujet

avec une insistance qui ne vous a pas échappé.

Je ne l'ai pas choisi au hasard, entre cent autres, mais j'ai cru utile d'accepter et de porter résolument la lutte dans le parc réservé où l'incrédulité contemporaine se dit inexpugnable et où elle a coutume de nous défier d'oser la suivre.

L'Église, aujourd'hui a raison partout.

Raison dans la sphère religieuse où Elle seule affirme et conserve ces dogmes manifestement révélés, mais clairement démontrés vrais par la raison, sans lesquels nulle société d'hommes ne peut durer : l'existence et l'unité de Dieu, la chute originelle, l'immortalité et la liberté de l'âme, la responsabilité des actes humains; où Elle seule offre à l'entendement un système complet; où Elle seule donne satisfaction à ce besoin irrésistible de la créature intelligente qui croit au Créateur, de savoir, de sentir qu'elle est appelée à monter jusqu'à Lui, et, sans jamais se confondre avec Lui — ce qui est impossible — à trouver son bonheur, sa perfection dans son union avec l'essence divine dans la Personne du Dieu-Homme;

Raison dans la sphère philosophique où, à peu près seule, elle proclame les grandes vérités du spiritualisme, elle défend le droit, elle affirme la puissance de la raison de s'élever jusqu'à la Foi et, aidée de la Foi, de s'élançer à des hauteurs infinies, jusqu'au pied du trône de Dieu;

Raison dans la sphère morale, puisque seule, à côté de l'idéal à atteindre qu'aucune philosophie humaine n'avait même entrevu, Elle marque tous les degrés du rude Calvaire qui y monte, et Elle fournit les moyens d'y parvenir;

Raison dans la sphère sociale, si brûlante aujourd'hui, où l'étude impartiale de l'histoire, l'observa-

tion consciencieuse des faits, l'expérience arrivent à ces conclusions irréformables de la théologie, qu'en dehors du respect de l'éternel Décalogue il n'y a ni bonheur pour les individus, ni prospérité pour les nations; *qu'il faut chercher le royaume de Dieu et sa justice et que le reste est toujours donné par surcroît*; que la solution de la question sociale réside dans l'*accomplissement* du *devoir complet* par le riche, par le pauvre, en vue des fermes espérances de l'immortalité;

Raison dans le domaine économique, où Elle a toujours montré dans le renoncement chrétien, dans le travail et dans la vertu, les sources de la richesse durable; où sans condamner les progrès de la civilisation matérielle, Elle ne cesse pas de rappeler que les biens terrestres doivent être considérés comme moyens, non comme but, rachetés par la charité, et subordonnés aux intérêts supérieurs de l'ordre immatériel;

Raison enfin dans la sphère politique, au grand sens de ce terme, où, sans imposer aucune forme particulière de gouvernement, proclamant le droit des peuples de s'organiser sagement comme il leur plait, Elle ne tolère néanmoins pas qu'on oublie que toute *Autorité* vient de Dieu, que la licence n'est pas la liberté, que l'obéissance aux Pouvoirs, en tout ce qui est juste, constitue un devoir sacré, mais que les Gouvernements humains ne peuvent pas légitimement *tout* faire et restent soumis aux lois éternelles de la justice et de la vérité.

Cela, qui, dans le monde instruit, dans le monde des penseurs, qui le conteste encore? On semble en avoir pris son parti. L'incrédulité accepte plus ou moins sa défaite. Elle affecte de ne plus discuter ce qu'elle appelle : *l'incognoscible ou l'inconnaissable*. Sous

prétexte que nous ne pouvons connaître que les faits et les faits de l'ordre matériel et naturel, l'école positiviste abandonne universellement l'étude de l'âme et les spéculations philosophiques, métaphysiques, religieuses où le génie humain a porté pendant des siècles ses efforts les plus généreux et les plus sublimes. Elle donne en réalité sa démission en philosophie, et nous l'acceptons, Messieurs, nous nous en emparons comme d'un flagrant et déshonorant aveu d'impuissance.

En matière scientifique, au contraire, vous le savez, en tout ce qui touche surtout aux sciences exactes, positives, naturelles, l'impiété moderne tient une toute autre attitude et un autre langage. C'est là qu'elle nous attend, qu'elle nous défie, qu'elle prétend triompher, et, ce qui est plus insolent, plus insupportable, triompher sans combat.

Ne lui laissons pas proférer en paix ses hardis mensonges et ses audacieux blasphèmes.

Nous sommes à une époque de discussion. Aujourd'hui, il ne suffit pas d'affirmer, il faut prouver; il ne suffit pas de s'indigner, de condamner, de jeter l'anathème en termes même très éloquents; il faut convaincre pour vaincre, il faut réfuter.

La presse est une puissance presque infinie pour le mal : elle doit devenir une force égale pour le bien. On a dit de Saint Paul — M^{gr} Mermillod, je pense — que s'il vivait dans notre siècle, il se ferait journaliste. Que nos journalistes, que nos prêtres imitent Saint Paul, Messieurs; qu'ils unissent la doctrine et le tact politique, la science et la conscience, la fermeté et la charité, l'affirmation et la démonstration. Il est dit dans les Ecritures que « *les lèvres du prêtre doivent être depositaires de la science.* » N'imputons pas à la liberté de la presse — qui est une peste, mais qui est

aussi une manie de notre temps empoisonné de libéralisme contre laquelle toutes les récriminations, toutes les lamentations ne peuvent rien — n'imputons pas à la liberté de la presse les maux qui résultent de ce que nous ne savons pas assez nous en servir. Dieu nous demandera compte de ce que nous avons pensé de la liberté de la presse au point de vue doctrinal ; mais il nous jugera surtout sur l'usage que nous en avons fait pour la défense de la vérité (1). Dieu permet le choléra. Je crois même qu'il nous l'envoie, quand

(1) Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ces paroles. La *liberté* de la presse est une de ces conquêtes précieuses de l'intelligence que je ne songe ni à supprimer ni à maudire. Bien loin de là. Mais il ne s'agit plus de liberté de nos jours et la presse à l'état sauvage, le roman cynique, le feuilleton obscène, le libelle incendiaire, l'attaque par la parole et par la plume des bases fondamentales de l'ordre social, la propagande athée et anarchique en un mot, devraient être exclus du droit commun.

La société moderne mettra le baillon sur les lèvres impures de ces faux amis du peuple qui pervertissent les masses et les poussent à se ruer contre les remparts de toute civilisation vraie, où elle périra, dévorée par les barbares qu'elle aura enfantés. L'Allemagne l'a compris.

L'article 14 de la *Constitution* belge, est clair : *La liberté de manifester ses opinions en toute matière* est garantie à tous les citoyens. Mais le législateur ajoute : « sauf la répression des délits commis à l'occasion de l'usage de cette liberté. »

Qu'importe qu'en 1830, lors des discussions du *Congrès*, des opinions individuelles aient proclamé solennellement cette absurdité du droit de tout dire, de tout écrire, de tout nier, de tout détruire dans l'ordre philosophique et religieux droit, qui nous a mis où nous sommes : à un pas de l'anarchie et de l'annexion ?

Laissons là les débats théoriques et bornons-nous à user des textes. Un article du Code-pénal frappant de pénalités les prédicateurs de l'anarchie, soit dans les assemblées, soit par la voie de la presse, voilà ce qu'il nous faut. Le texte de l'article 14, ne s'y oppose en rien.

Si nous ne comprenons pas cela, j'ai bien peur que nos voisins de l'Est ne tardent pas à s'occuper de nos affaires.

nous en avons besoin... Mais il ordonne aux savants de tâcher de nous guérir. On ne guérit pas du choléra en affirmant au nom de l'Académie, qu'il est une maladie !

Le christianisme et l'Eglise ont raison dans la sphère scientifique comme dans toutes les autres. Chaque pas fait en avant, chaque découverte nouvelle affirment la concordance parfaite de la science vraie avec la Révélation, et le dogme de la création, l'unité de l'espèce humaine, l'absurdité de l'éternité de la matière, la fausseté de l'abiogénèse, le spiritualisme, se voient confirmés d'une façon que les apologistes n'avaient pas même espérée.

Mais ce ne sont pas seulement les importantes découvertes, les grands faits conquis par la science qui établissent cet accord parfait, cette harmonie admirable qui doivent nous fortifier et nous réjouir; ce ne sont pas seulement la physique, les mathématiques, l'algèbre, la thermodynamique, la géologie, la biologie, la linguistique, la paléontologie qui apportent ici leurs témoignages; c'est très souvent une loi en apparence insignifiante, un fait passé jusque là inaperçu, un détail, qui portent en eux la plus éclatante, la plus splendide, la plus lumineuse démonstration de l'existence de cet ordre surnaturel que l'ignorance nie, et de la Providence, la bonne Mère qui veille sur nous.

Il y a peu de jours, je parcourais l'intéressant travail d'un ingénieur belge trop tôt enlevé à la science, M. Paul Marlin, et j'y lisais précisément de fortes pages sur ce sujet.

L'auteur faisait voir clairement que quelques-uns des faits secondaires dont je parle, acquis à la science, tels que l'obliquité de l'axe de la terre sur le plan de l'écliptique; la proportionnalité de notre énergie musculaire à la masse terrestre; la température de la plus

grande densité de l'eau, l'incompressibilité de l'eau, le calorique latent absorbé par l'évaporation et le refroidissement qui en est la suite, la composition du mélange qui forme l'atmosphère que nous respirons, considérés dans leurs conséquences, nous offrent les preuves les plus remarquables de la sollicitude divine, en nous forçant à conclure que notre planète ne serait pas habitable par nous, si ces lois étranges, inexplicables, dont quelques-unes constituent une exception unique à d'autres lois physiques absolument générales et démontrées nécessaires, n'avaient pas été données à la nature par le Créateur, le Maître souverain de toutes choses.

C'est que, *les sciences, toutes les sciences*, pour emprunter le beau langage d'un charmeur, M. Augustin Cochin, *après beaucoup de travaux, de prétentions, de menaces, de recherches et de peines, sont comme autant de degrés taillés à coups de marteau, qui viennent se ranger l'un sur l'autre pour conduire à l'autel du Dieu que nous adorons.* »

Vous me permettez de terminer cette trop longue causerie, en vous disant avec le même délicat et aimable penseur :

« Je voudrais que tous les chrétiens, au lieu de s'effrayer des sciences, sussent les aborder, les goûter, les comprendre, les *convertir* en quelque sorte, et non pas les répudier et les mépriser. Ne confondons pas deux genres de dédains ; le dédain ridicule de l'ignorance qui fait mine de mépriser ce qu'elle ignore et ce qu'elle n'ose toucher, et le dédain légitime de la science chrétienne qui rit à son tour des attaques de l'orgueil parce qu'elle en sait plus que lui, qu'elle est montée plus haut, et qu'elle a su retrouver la lumière de l'autre côté de la montagne de poussière que l'orgueil avait élevée pour lui en dérober la vue.

Né nous abaissons pas au dédain stupide de l'ignorant ; sachons nous élever au dédain tranquille du savant.

Oui, toutes les sciences prouvent Dieu. Les savants s'éloignent

quelquefois de Dieu ; *les sciences jamais !* Elles ressemblent à ces flottilles de pêcheurs qui laissent chaque année nos rivages pour aller explorer les régions glacées du Nord. Quel triste moment ! Le port semble vide, les navires sont partis, tout est perdu ! Rassurez-vous : ils reviendront. Peut-être pleurera-t-on quelques naufrages, mais le plus grand nombre de barques rentrera. *Elles n'auront rien emporté qu'elles n'aient reçu du port ; elles n'auront rien trouvé qu'elles ne lui destinent.* Ainsi les sciences, entraînées par ceux qui les dirigent, paraissent quitter l'Église dont elles ont tant reçu et le port semble déserté ; mais ayez patience, elles ne s'éloignent que pour revenir. Pendant ce temps, nous qui demeurons à terre, sachons travailler à rendre le port plus large, et la rive PLUS HOSPITALIÈRE. »



Il me reste à vous demander pardon, Mesdames, de vous avoir fait connaître des négations, des théories honteuses. Le sentiment seul du devoir peut dominer dans les cœurs catholiques la répugnance, le dégoût que de pareils blasphèmes inspirent. Et non seulement ces blasphèmes s'étalent toujours devant nos yeux, mais il faut nous habituer à vivre avec eux, à respirer leur air ; il faut nous résoudre à les étudier, à les disséquer pour pouvoir les détruire, semblables à des chirurgiens dont la main ferme promène le scalpel dans des chairs pourries, dont le froid regard pénètre jusqu'au fond de plaies hideuses, afin qu'ils puissent se rendre compte de la nature du mal par les ravages qu'il opère, l'attaquer à la racine, et ajouter de nouvelles victoires à la longue liste des triomphes de l'intelligence et du dévouement.

Oui, il peut vous paraître impossible, qu'après dix-neuf siècles d'Évangile, des hommes, vos contemporains, vos concitoyens peut-être, en soient à se demander s'il existe un Dieu, si le surnaturel est possible, si l'âme humaine est libre, si la beauté ne vaut pas la vertu, en soient à nier Dieu !

Rien de plus vrai cependant.

Renan a fait école : il a des élèves qui répètent après lui, comme Cethegus dans le *Prêtre de Nemi*, « *La morale, le bien, la vertu*, ces mots là sont encore des restes de prêtreries... » et qui agissent en conséquence.

Ces sauvages, ces barbares *éclairés* se comptent par milliers, par centaines de milliers. Ils sont à nos portes : certaines explosions récentes ne le montrent que trop. Si horribles qu'elles aient été, ces explosions ne sont qu'un prélude. Avant les grandes batailles, on entend toujours les crépitements des feux de tirailleurs.

La question sociale, posée depuis 1789, entre dans la période aiguë. La force, à laquelle nos sociétés affolées vont avoir recours, ne peut rien contre la pensée déchaînée. La pratique de l'Évangile seule pourrait nous sauver. Loin de revenir au Christianisme, en Europe, les masses s'en éloignent et les classes riches trop généralement corrompues, commettent le crime et la folie d'amener le pauvre, par leurs excès, à douter de la valeur du sang de Dieu (1).

(1) Les classes riches ne font pas le bien qu'elles pourraient, qu'elles devraient faire. Elles font d'autre part le mal qu'elles ne devraient pas faire. La force de l'exemple est à la longue irrésistible. C'est une contagion. Sans parler de cette pauvre France où l'on voit de nos jours une portion de la noblesse renouveler les ignominies du paganisme et se prostituer dans les cirques, en Belgique même, à Bruxelles surtout, l'aristocratie du sang et l'aristocratie d'argent, à part de nobles exceptions, dissipent au jeu et dans les turpitudes de la vie galante des trésors qui, bien appliqués, créeraient des merveilles ou alimenteraient ces *œuvres* de charité sociale, les *Refuges*, les *Patronages*, les *Cercles* d'ouvriers, qui répondent à la première, à la plus impérieuse nécessité du moment.

Le plus souvent, quand la fortune s'accroît, au lieu d'augmenter le budget de la charité et des *œuvres* de salut social, on le

Nous sommes à une époque du monde, à l'un de ces moments d'angoisse qui précèdent l'enfantement des grandes choses ou les châtements de Dieu. Le passé est mort. Il ne revivra plus, et lorsqu'on nous appelle les hommes du passé, on ne sait ce qu'on dit, ou l'on nous calomnie. Mais, si le passé est mort, le présent est en voie de mourir, et c'est en vain qu'il essaye d'asseoir sur un sol qui remue, de frêles constructions *laïques* que n'éclairera pas le soleil de demain. Nous, nous regardons l'avenir; nous croyons à l'avenir. Peut-être ne le verrons nous pas; probablement serons-nous ensevelis sous les décombres d'une société qui croule, mais, à moins que le cercle dans lequel roulent les flots du temps ne soit définitivement clos, cet avenir resplendira, il naîtra sous le souffle de l'Eglise, et un œil pénétrant peut déjà découvrir derrière les brumes teintes de sang, les contours précis de l'édifice majestueux qui abritera sous ses voûtes les hommes véritablement libres, soumis à l'Eglise, réconciliés avec le Ciel, et frères entre eux.

Les plus grands écrivains, Messieurs, les plus profonds penseurs, les plus illustres génies, à notre époque, ont eu ce même pressentiment. L'honorable M. Frère-Orban lui-même, dernièrement, tenait enfin à la Chambre le langage élevé d'un homme d'Etat; il signalait le péril, aux applaudissements de la droite, et il ne faut pas désespérer peut-être de l'entendre prochainement

restreint. C'est celui du plaisir qui monte d'autant. Le budget de la seule vanité de quelques uns atteint à des sommes qui entretiendraient des centaines de familles de travailleurs. Et qui dira à quel chiffre s'élève le budget des courtisanes du demi et du grand monde?

L'ouvrier est témoin de tous ces scandales.

montrer le remède à côté du mal, le port derrière les tempêtes, et joindre sa voix éloquente à celles des vigies qui annoncent la nouvelle Jerusalem.

J'ai cité autre part d'étonnantes paroles de Louis Veillot. L'archevêque de Bordeaux, Mgr Guilbert, tient le même langage : tous deux entrevoient, *par de là les longues fumées du combat et de l'éroulement... l'organisation chrétienne et catholique de la démocratie.* C'est Louis Veillot qui parle.

« Je crois, m'écrivait Mgr Guilbert, en 1881, à une « transformation sociale qu'aucune force humaine n'est « capable d'arrêter... L'Eglise catholique ne périra pas « dans la lutte et elle sera le salut de ce monde politiquement transformé. »

Ecoutez un voyant, Joseph de Maistre : « Nous touchons à la plus grande des époques religieuses.... « Tout annonce je ne sais quelle grande unité vers « laquelle nous marchons à grands pas. »

Léopold Ranck : « Nous verrons une nouvelle exposition du christianisme qui réunira tous les chrétiens « et qui ramènera les incrédules eux-mêmes. »

Montalembert : « En même temps que le déluge, j'aperçois *l'arche.* »

Alzog n'est pas d'un autre avis : « Le temps approche « où la croix de Jésus-Christ redeviendra la bannière « des combats et l'étendard de la paix : l'Eglise catholique, la libératrice de tous les peuples, la conservatrice du genre humain. »

M. de Bonald : « Le jour de la justice n'est peut-être pas éloigné : et déjà le *juge est à la porte.* »

Mgr Mermillod : « C'est avec les âmes fatiguées « d'incroyance et de doute, avec ces âmes retrempées « dans les vraies lumières de la foi, que l'Eglise sauvera « la société, ou qu'elle la relèvera de ses ruines, ou « qu'elle recommencera une société nouvelle. »

Châteaubriand : « Le christianisme paraît être descendu au tombeau ; il aura sa résurrection, et c'est sur la base du christianisme que sera reconstruite, après un siècle ou deux, la vieille société qui se décompose à présent. »

Ballanche : « Le genre humain n'est point en travail d'une religion nouvelle, car tout est dans le christianisme : *Le christianisme a tout dit.* »

M. Charles Woeste enfin, Messieurs, ce brillant capitaine, écrivait en 1865 :

« Lorsqu'on promène ses regards sur le monde, rien ne doit moins étonner qu'un châtement qui se préparerait. Dans les pays d'ancien régime, les abus abondent, la moralité baisse, le sacerdoce lui-même n'est que trop souvent dégénéré. Dans la plupart de ceux où le droit public nouveau a prévalu, les plus mauvaises doctrines se donnent libre carrière, la foi est persécutée et le clergé traité en suspect. *C'est dire que l'Eglise a besoin là d'être purifiée, ici d'être vengée.* Comment le sera-t-elle ? C'est le secret de Dieu. Toutefois ne l'oublions pas : *la Révolution est une de ses justices* : peut-être sévira-t-elle un jour pour balayer les iniquités des hommes. Quoiqu'il en soit, après le déluge, viendra l'heure de la reconstruction. Tout sera ruine autour de l'Eglise. Elle seule sera demeurée la dépositaire fidèle et l'inébranlable refuge du droit et de la justice et l'on verra les peuples se presser en foule vers Elle pour lui demander le salut. Croyons-en les promesses divines ; croyons-en aussi l'histoire.

« Dix-huit siècles ont prouvé que le catholicisme était l'unique croyance qui ne dépendît d'aucune condition de temps ni de lieu. Il est donc la vérité. Or, la vérité ne meurt pas. Si parfois elle semble défaillir, c'est pour ressusciter bientôt et pour confondre les joies

insensées qui osaient, en chantant sa mort, se croire plus fortes que Dieu. »

Messieurs, n'abandonnons jamais ces nobles espérances. La situation, si sombre qu'elle soit, n'est pas perdue. En Belgique, aujourd'hui, le règne, toujours éphémère d'ailleurs, de l'anarchie, n'est pas à redouter. Le point noir à l'horizon, c'est la perte de notre indépendance; c'est le chancelier de fer venant, au lendemain de la paix conclue avec le Vatican, écraser sous son pied le feu révolutionnaire permanent allumé chez nous, que nos coupables discordes, que notre *Constitution* tant vantée, que d'incurables illusions plutôt, nous mettent dans l'impuissance d'étouffer en muselant les chiens enragés de la presse socialiste (1).

Cette réserve faite, il y a beaucoup à espérer du côté du Ciel, et du côté de la terre.

Le Dieu de l'Eucharistie repose toujours dans les tabernacles de nos sanctuaires, et l'immolation du Calvaire n'a rien perdu de sa fécondité.

Les âmes généreuses et saintes, celles qui savent souffrir, qui savent se donner, se sentent comme embrasées d'un besoin nouveau de se sacrifier davantage encore. Si le flot du crime s'élève, l'expiation monte, comme une grande marée, et Lacordaire l'a dit : « Une goutte
« d'amour mise dans la balance avec tout l'univers,
« l'emporte comme la tempête fait d'un brin de paille. »

J'ai été émerveillé, touché, remué jusqu'au fond de l'âme en voyant de mes yeux, récemment, à Verviers, ce que peut le dévouement chrétien pour la solution

(1) Cette considération qui, à notre humble avis, prime toutes les autres, fait suffisamment ressortir à quel point M. Paul Janson et les siens ont conservé au cœur la flamme du patriotisme. Aveugles ou criminels! Il n'y a pas de milieu.

de la question sociale. Je n'hésite pas à affirmer que si partout, dans les villes, dans les communes industrielles, nous savions faire pour la classe ouvrière ce que font nos amis de Verviers, les gros nuages amoncelés disparaîtraient, l'orage serait conjuré, le volcan refroidi, le monstre du socialisme vaincu par la Croix.

Cet admirable résultat, Messieurs, est dû à un homme surtout, un enfant du peuple, en qui je salue un des plus nobles cœurs qui honorent la Belgique actuelle : Pierre Limbourg !

Aidé, compris, soutenu par le clergé, qu'on trouve toujours prêt, et par ces grands bienfaiteurs, les Simonis, les Biolley, les Grand'Ry, Pierre Limbourg, avec sa ténacité indomptable, avec son âme ardente pour tout levier, a semé, multiplié les œuvres ouvrières de telle façon qu'il ne reste aucun besoin en souffrance, aucune blessure sans baume, aucune plaie sociale sans remède, aucune amertume sans consolation. L'élite de la société verviétoise pratique là sans ostentation, sans bruit, humblement, comme la chose la plus naturelle qui soit au monde, ce sublime abaissement de chaque jour du grand vers le petit, du riche vers le pauvre, qui n'est pas un abaissement, qui constitue au contraire la plus réelle des élévations puisqu'il a en définitive pour modèle Dieu lui-même descendant vers l'homme dans les mystères sauveurs de l'Incarnation et de l'Eucharistie.

C'est, Messieurs, un exemple que nous devons suivre. Le devoir, l'honneur l'exigent. Pour ceux — il n'en est pas un seul parmi vous — qui seraient sourds aux appels de la conscience, j'ajouterais : c'est l'intérêt de chacun ; c'est le salut.

Insensés, ceux qui ne comprendraient pas la signification de l'éclair qui vient de déchirer la nue !

Tous, Messieurs, marchons donc, la main dans la

main. Créons ces œuvres partout où elles n'existent pas : développons-les, fortifions-les, où elles existent, où elles prospèrent, comme ici, où je pourrais vous montrer les Pierre Limbourg, où il nous faut des Simonis (1).

Unissons, doublons, centuplons nos efforts. Dieu ne nous demande pas de réussir : il nous commande de lutter.

Vous, Mesdames, vous qui avez le bonheur de croire, vous qui trouvez dans vos cœurs de femmes, dans la faculté presque infinie de vous dévouer, la plus sûre, la meilleure démonstration de l'existence du Dieu de bonté; vous qui, à défaut de science, avez le bon sens, et qui affirmez le foyer quand vous sentez la flamme, inscrivez-vous toutes, à votre tour, dans les héroïques légions de la charité, allez toutes porter la résignation, la paix dans les âmes aigries ou désolées. Chaque main tendue par vous est un irrésistible apostolat; chaque sourire de vous emporte peut-être une rédemption.

Après cela, priez, priez pour des malheureux qui

(1) Il existe à Dinant, outre la *Conférence St Vincent de Paul* et la société *des Dames de la Miséricorde* (qui s'occupent de charité proprement dite) deux *Œuvres ouvrières* en pleine voie d'action : un Patronage dirigé parfaitement par MM. les vicaires de la collégiale; une société chorale, admirablement conduite par M. l'avocat Ernest Le Boulengé, aidé de son frère et de quelques vrais amis de l'ouvrier, *trop peu* nombreux malheureusement.

Dinant possède donc et les *œuvres* et les hommes. L'argent seul, fait défaut pour développer ces *œuvres* nécessaires et pour les élever à la hauteur des besoins urgents de la situation. La classe riche, comme à peu près partout, manque à sa mission. C'est précisément ceux qui possèdent le plus, qui donnent le moins.

Je remplis un devoir en rendant publiquement hommage aux chrétiens qui ouvrent leur bourse et leur cœur aux *Œuvres ouvrières* et j'adresse un nouvel appel aux autres, dans leur propre intérêt, car, j'ai la satisfaction de pouvoir l'affirmer : à Dinant, les *Œuvres sociales* ne périront pas.

ne savent que haïr, et demandez en même temps pour ceux qui les combattent, avec la grâce de pouvoir les vaincre, celle de ne pas les désespérer!

J. CAMAUER





DEUX POÈTES.

LAMARTINE ET EUSÈBE PLANCHET.

L y avait une fois, bien que ceci ne soit pas un conte de fées, un brave homme qui grattait du papier dans les bureaux des contributions d'une ville du centre. Il s'appelait Eusèbe, tout comme le fameux Renaudot, et, de même que le médecin-gazetier, il se piquait de littérature.

Employé modèle, Eusèbe Planchet taquinait la Muse à ses moments perdus. Minerve, à dire le vrai, lui était coquettement rébelle, moins pourtant que l'admiration des contemporains chez qui son petit travers n'avait fait naître qu'une aimable pitié.

Auteur de nombreux volumes inédits et pieusement ensevelis dans les profondeurs de ses tiroirs, Eusèbe n'était plus de son temps. Ses périodes froidement déclamatoires suaient Voltaire par tous les pores, et ses poèmes didactiques à la manière de l'abbé Delille n'avaient rien qui pût tenter : Eusèbe était venu trop vieux en un monde nouveau.

Il acceptait la vie telle que la destinée la lui avait faite, tout en nourrissant quelque ambition de renommée, ne se formalisait point des rebuffades ou

du peu d'estime dans lequel on tenait ses œuvres, heureux seulement que des femmes de fonctionnaires daignassent agréer de temps à autre ses hommages péniblement rimés. L'épouse du directeur des contributions notamment accueillait d'un dîner, à la nouvelle année et le jour de sa fête, l'excellent Eusèbe muni d'un madrigal recopié avec soin ou d'un impromptu qu'il avait mis plusieurs semaines à polir et à repolir. Depuis qu'il acrostichait ainsi, il avait passé en revue toutes les déités du calendrier mythologique, et la directrice s'était vue peindre tour à tour sous les traits les plus flatteurs et les plus compromettants. L'honnête femme ne pensait pas à s'en plaindre; c'était dans l'ordre administratif; et quelle est la mère de famille qui, une fois au moins en sa vie, n'ait pas été appelée Cythérée par quelqu'un de ces poètes de crû auxquels les comparaisons simples sont antipathiques par nature?



C'était vers le milieu du siècle. L'Empire commençait de briller. Un rival du pauvre Eusèbe, mais un rival glorieux, celui-là, Lamartine, poursuivait sans relâche la publication d'ouvrages tardifs et pourtant hâtés. Il était toujours le génie sensible et troublant des *Méditations* et des *Harmonies*; mais, admirable instrument, n'avait-il pas osé, au risque de la fausser, mêler sa grande voix chantante aux clameurs furieuses de la politique? Quand on lui avait demandé s'il siègerait à la droite ou à la gauche de l'assemblée, il avait répondu : « Au plafond! » Hélas! la politique n'a pas de ciel, et ces accents éloquents venus de si haut risquaient par trop, au milieu des discussions d'intérêt et des orages terre-à-terre, de n'être point entendus.

Il avait eu son heure de royauté populaire cependant, et les paroles indignées qu'il adressait à l'émeute, du haut du perron de l'Hôtel de Ville, sonneront longtemps encore leur fanfare vibrante aux oreilles des générations. Le chantre d'Elvire s'était tout d'un coup révélé tribun.

Puis, déçu dans ses ambitions, découragé, mal satisfait d'être quelqu'un et rêvant d'être quelque chose, désillusionné, appauvri, le grand homme était venu redemander aux lettres, non plus la gloire — il en avait à revendre — mais la fortune.

La fortune s'était, comme toujours, faite capricieuse pour celui qui la tentait; et lui qui avait jeté aux quatre vents du ciel les millions de la terre, lui dont le voyage d'Orient avait ressemblé à une expédition, il s'était vu contraint, pour quelques poignées d'or, de vendre son cœur et d'imprimer tout vifs ses amours et ses secrets de famille, comme s'ils n'étaient qu'à lui seul et qu'ils dussent alors appartenir au monde.

Lamartine toutefois n'avait pas oublié ses amis. Il était de ceux que le temps retrouve fidèles au souvenir et que la réputation n'éloigne pas des vieilles mais humbles affections. Dans la ville même où luisait Eusébe de son éclat tranquille, habitait un ancien officier, le vicomte de Saint-André, que la plus solide amitié, malgré des divergences d'opinions, attachait à l'auteur des *Girondins*. Souvent Lamartine avait promis à M. de Saint-André de l'aller voir, mais, partagé entre les soucis littéraires, les inquiétudes d'argent et les ennuis de toutes sortes que lui créait une position d'autant plus précaire qu'il pouvait moins s'y habituer, il avait jusque-là négligé d'accomplir sa promesse. C'étaient Saint-Point et sa chère Bourgogne; c'étaient Paris, les éditeurs, les hommes d'affaires, l'œuvre en

train et l'œuvre projetée, une correspondance active, des vues politiques mêlées de regrets auxquels il n'avait jamais su se soustraire, tout le cortège enfin d'obligations et de nécessités qui accompagne jusque dans sa retraite et son oubli du monde vivant un homme célèbre à l'égal des plus illustres.

Un beau jour cependant Lamartine se trouva libre. Il devait traverser la ville qu'habitait son ami Saint-André, et la liberté lui paraissait chose si rare et si précieuse dans une existence encombrée comme la sienne, que cette fois-ci au moins il voulait pleinement en profiter. Il ne ferait d'ailleurs que passer. Quelques heures à peine, puis il prendrait congé.

M. de Saint-André ne songea pas à récriminer sur la petitesse de ce sacrifice. Lamartine était trop l'homme de tous pour que son ami eût l'idée de l'accaparer à son avantage exclusif. Reconnaisant de ces quelques instants promis, et songeant à la joie qu'il aurait de revoir un si vieux camarade bien plus qu'à l'honneur qui lui revenait d'héberger un personnage, il n'eut d'autre objet que de le recevoir avec la plus entière comme avec la plus simple cordialité. Lamartine avait demandé l'hospitalité antique : il n'y eut donc aucun préparatif de ces festins ou de ces discours qui accueillent le grand homme en villégiature, moins sûrement pourtant que le petit homme en place.

Lamartine trouva M. de Saint-André vieilli. Et lui-même ne l'était-il pas davantage, moins par l'âge que par les soucis? Ce fut de la part de tous les deux comme un échange d'étonnements, de déceptions, et, à mesure qu'ils allaient plus avant dans leurs souvenirs, de mélancoliques regrets.



Le lendemain, M. de Saint-André demanda à son hôte la permission d'admettre à sa table quelques intimes amis. Avec cette condescendance de l'homme bien élevé qui sait que les invitations sont faites d'avance, Lamartine accepta. Deux ou trois personnes seulement devaient partager le déjeuner du dieu. Il ne dépendit certes pas de M. de Saint-André que le repas ne fût composé que d'ambrosie. Parmi les élus se trouvaient un ancien garde-du-corps, allié à la famille du poète, et le directeur des contributions, M. R***, homme de goût et d'esprit, qui avait eu assez souvent l'occasion de rencontrer Lamartine à Paris, et de qui, d'ailleurs, je tiens le récit de cette anecdote. M. R*** avait tant insisté auprès du vicomte de Saint-André, avec lequel il était en parfaites relations, qu'une place avait été réservée pour Eusèbe Planchet.

Celui-ci, averti de la veille, n'avait point fermé l'œil de la nuit. Jamais condamné attendant la mort ne passa des heures plus terribles. Il s'était vingt fois couché et relevé, s'essayant à écrire et s'évertuant à tirer de sa cervelle en travail quelques vers qui fussent pour Lamartine l'hymne de la bienvenue. L'inspiration n'arrivait point. Devant une idole si haute et qu'il allait approcher de si près, l'adorateur se sentait saisi de crainte. Une frayeur mortelle, et, qui sait? peut-être aussi l'ardeur de produire, paralysaient son étroit génie. Il avait tour à tour prodigué les noms les plus flatteurs à celui qu'il voulait honorer. Les « favori d'Apollon » et les « ô moderne Pindare » demeuraient platement sur son papier tourmenté sans rimes qui leur répondisent. De désespoir il s'alla coucher, non sans relire les *Méditations* dans l'intention d'en placer quelques bribes à propos, comme si Lamartine le devait interroger là-dessus.

Je laisse à deviner si Eusèbe fut exact au déjeuner. Il avait revêtu ses habits les plus décents et les contemplant avec complaisance, satisfait qu'il était de les exposer aux regards d'un grand homme. Il redoubla d'orgueil et rougit de plaisir quand M. de Saint-André, avec la bonne grâce qu'il mettait à tout, le présenta à Lamartine comme l'un de ses admirateurs les plus fervents et l'un de ses humbles émules en poésie.

— « Un confrère? » dit Lamartine de ce ton de bienveillance familière qu'aurait un astre interrogeant un ver-luisant; — « Un confrère? » et il avait tendu la main — la belle et noble main qui avait écrit *le Lac* et *le Crucifix* — à Eusèbe éperdu, hors de lui, et dont le cœur bondissait à se rompre comme s'il allait se détacher de sa poitrine et se répandre aux pieds de la divinité.



On se mit à table. Le poète avait oublié tout tracas et laissé de côté pour un temps ses désespérances byroniennes. Il fit honneur au déjeuner. Le souvenir des jours passés le ranimait, et lui-même s'en rendait compte. Tous s'amusaient ainsi que des collégiens en rupture de banc d'école, d'un rien, d'un bon mot, d'une naïveté. Puis, outrage sans nom fait aux fières Muses, quelqu'un n'eut-il pas l'audacieuse fantaisie de parler en vers? Parler, s'entend, de balivernes; et en vers, c'est à dire en odieuses phrases de douze pieds. Aussi mettait-on au monde des alexandrins dans le goût de ceux-ci :

Cher ami, pour finir ce pâté de lapin,
Passez-moi, je vous prie, un tantinet de pain.

Ce à quoi la personne interpellée répondait aussi prestement que possible :

En voici, cher Abner; rendez-moi la pareille,
Et veuillez me verser de ce jus de la treille.

Soyons justes. Dans ce jeu absurde et difficilement pardonnable à des enfants de cinquante ans, le poète ne brillait pas au premier rang. Il riait et se divertissait de ces tentatives un peu ridicules. Son haut esprit ne s'abaissait guère aux *concetti*, et la large envergure de ses ailes le gênait un peu dans ce vol aux bourdes autour d'une table de garçons. Il y prenait part cependant, envoyait de temps en temps un hémistiche que ses compagnons, plus rompus que lui aux amusements de salon en usage à cette époque, affublaient à l'improviste d'une queue d'un mérite contestable.

Eusèbe Planchet, lui, ne sonnait mot. Il était là bouche bée, immobilisé, déconcerté par ce feu roulant d'affreux distiques. Parfois ses lèvres remuaient, et il se disposait à faire sa partie dans ce concert bizarre, mais ses voisins lui coupaient la parole pour arriver eux-mêmes à la riposte, et la phrase qu'il se disposait à perpétrer rentrait dans le néant où dorment leur éternel sommeil les alexandrins mal venus.



Après qu'ils eurent épuisé les rimes faciles, un peu lassés par ces rapides mais éphémères conceptions, les convives s'arrêtèrent et demandèrent à souffler. A force de chercher, l'on ne trouvait plus rien, et M. de Saint-André lui-même, le plus ardent tout à l'heure, s'avouait maintenant vaincu. L'ancien garde-du-corps l'excitait pourtant, et soudain, à brûle-pourpoint, il lui dit d'un ton de reproche, et comme pour l'éperonner :

Eh quoi donc ! Saint-André, vous restez en arrière?...

Eusèbe Planchet cette fois prit la balle au bond, et s'adressant à son hôte d'une voix inspirée, en même

temps que d'un geste tragique il désignait Lamartine, il laissa tomber de ses lèvres ce vers majestueux :

Quand vous êtes tout près du dieu de la lumière!!



Ce fut un hurrah général, un enthousiasme indescriptible, et tandis que Planchet se rasseyait, les narines frémissantes, ému de sa trouvaille et pour ainsi dire brisé par l'effort qu'il avait dû faire, tous le félicitèrent à qui mieux mieux. En sa qualité de « favori d'Apollon », et puisque l'hommage le visait plus particulièrement, Lamartine remercia Planchet et lui dit :

— « Saint-André vous avait présenté comme un poète; je vois, Monsieur, qu'il ne s'est point trompé. »



Heureux Planchet! ce fut là son unique triomphe. Il en mourut peu après, léguant à sa famille ce brevet d'immortalité qui lui fut décerné par un immortel.

G. M. DE LA COUTURE.





LE CONGO.

PEU d'œuvres ont été aussi discutées et j'ose ajouter aussi peu connues que celle qui passionne en ce moment les esprits et dont le promoteur est S. M. le Roi des Belges. Je crois qu'il est du devoir de tous ceux qui ont participé à cette grande entreprise, quelqu'ait été leur modeste concours, de faire la lumière, dans la mesure de leurs moyens, sur cette question qui intéresse l'avenir de notre pays à un si haut degré; c'est ce que je vais essayer de faire dans cette causerie en vous traçant à grands traits l'histoire de l'œuvre, la situation actuelle et ce que l'avenir lui réserve au point de vue de la Religion, de l'humanité, du Commerce et de l'Industrie.

Ce sont les Portugais qui ont découvert le Congo — nommé par eux « Rio Zaire » — il y a environ 400 ans, mais ils n'y ont jamais fait œuvre d'occupation ni de colonisation, se contentant d'exploiter quelques points du littoral, établissant le centre principal de leur action dans leurs possessions situées à 5° plus au Sud, qui devinrent plus tard la Province d'Angola, avec Loanda comme capitale et résidence du Gouverneur-Général. Les Portugais n'ont apporté aucune lumière sur le cours du grand fleuve; à cette époque aucune

expédition n'a été organisée par eux pour pénétrer dans l'intérieur et donner des renseignements sur le pays. La première expédition sérieuse fut organisée par le capitaine Tukey en 1816. Elle ne put arriver qu'à la hauteur du Vivi actuel; des 60 hommes qui la composaient un seul revint en Angleterre; les autres décimés par les fièvres, les privations et les fatigues succombèrent rapidement. En 1873, les frères Grondy firent une nouvelle tentative qui ne réussit pas plus que la première. Enfin en 1874, les Allemands, sans se laisser décourager par l'insuccès de leurs prédécesseurs anglais, firent une tentative encore; cette expédition, commandée par MM. Güssfeld et Bastiau, ne parvint pas à dépasser les chutes de Jelala. Il était réservé à Stanley de pénétrer les secrets de la terrible et mystérieuse rivière.

Pendant que Stanley accomplissait son merveilleux voyage, pendant qu'il obtenait la solution du plus grand problème géographique de notre siècle, l'Europe le croyait mort; Gordon Bennett, du « *New York Herald* » et la direction du « *Daily Telegraph* » étaient sans nouvelles de lui depuis plus d'un an. C'est au moment où le mystère allait être révélé qu'il semblait être le plus impénétrable, c'est aussi alors et pendant cette même année, qu'une haute personnalité, sa M. Léopold II, entre en scène. Après avoir déjà envoyé plusieurs expéditions par la côté orientale, le chef de l'Association Internationale Africaine résolut d'ouvrir une nouvelle route vers l'intérieur par la côte occidentale, et d'y établir une suite de stations, reliées entre elles et ravitaillées par des caravanes, régulièrement organisées. Ouvrir ainsi ce vaste continent à l'activité Européenne, à la civilisation et à la religion : tel était le grand et noble but que s'était proposé notre Roi. Le Lieutenant du Roi était tout indiqué; ce devait

être le hardi explorateur dont les dépêches venaient d'annoncer au monde l'arrivée inattendue à l'embouchure du Congo, pendant qu'on le croyait perdu au centre de l'Afrique. Sa Majesté fut la tête, Stanley fut le bras. De l'union de ces deux forces est né le nouvel État. Nous allons jeter un rapide coup-d'œil sur l'œuvre du Roi et donner un aperçu des difficultés que Stanley avait à vaincre.

Le Congo compte, à son embouchure, environ 10 kilomètres de largeur, de la pointe de Banana à S^t Antoine. Il débite 2,000,000 de pieds cubes d'eau par seconde. A l'époque des grandes eaux et à marée descendante nous avons constaté jusqu'à 6 nœuds de courant, ou une vitesse de plus de 10 kilomètres à l'heure. Jugez d'après ce volume d'eau quelle est l'importance de ce fleuve qui est la grande artère tout indiquée pour pénétrer dans l'intérieur et comme notre grand'route à nous. En quittant Banana — où nous reviendrons — pour remonter le fleuve en bateau à vapeur, on arrive en 3 1/2 heures à Porta da lenha, où se trouvent quelques factoreries; à 4 heures de navigation, plus haut, nous arrivions à Boma. A cet endroit, le fleuve resserré entre des collines, n'a plus la même expansion, mais il a encore plus de 5 kilom. de largeur : c'est le futur Anvers du Congo; les plus grands navires y trouvent un excellent mouillage, à l'abri des vents. L'année dernière l'« Aççoriau » grand steamer de 2500 tonnes, affrété par une maison de commerce, y a fait plusieurs voyages. Entre Boma et l'ancien Vivi, le fleuve se resserre de plus en plus. Le pays change d'aspect, aux bords plats et marécageux qui règnent depuis Banana succèdent des montagnes formées de blocs de granit descendant en pente plus ou moins douce jusqu'aux bords de la rivière. Les Iles

basses rencontrées en aval, ont disparu; elles sont remplacées par quelques bouts de roches, trouant la rivière de leurs pointes en aiguille où l'eau vient se briser en écumant. Chaque crique, chaque petit coin de plage, chaque étendue de terrain qui permet de construire une factorerie minuscule est utilisée. Un blanc y vient, construit une case en bambous ou en bois passé à la chaux, la couvre d'un toit en feuilles de palmiers, y ajoute un magasin pour les produits, un coin de potager grand comme un tablier, quelques poules et chèvres pour la basse-cour, s'installe et fait du commerce; une succursale de plus pour une des maisons de Banana est fondée. Des deux côtés de la rivière on voit se détacher vigoureusement, quantité de ces points blancs, sur un fond rouge en terre glaise, comme d'immenses bornes en pierres blanches jalonnant une grand'route. Ce sont des factoreries.

Immédiatement au-dessus de Vivi nous rencontrons le premier obstacle à la navigation; les chutes de Yelala. Un peu plus haut, le Congo coule entre de hautes montagnes de granit qui forment presque mur, et le resserre toujours davantage; bientôt les eaux roulent dans un lit qui n'a pas plus de 700 m. de large; c'est l'endroit le plus étroit de la rivière. Trente deux chûtes espacées sur un parcours de plus de 400 kilom. nous séparent du Stanley Pool, où nous arrivons à une altitude de 280 m. environ au-dessus du niveau de la mer, à la distance de 765 kilom. de cette dernière. A cet endroit la rivière s'élargit de nouveau, comptant 1500 à 2000 m. d'un bord à l'autre; depuis là elle offre une navigation paisible sur un parcours de 2000 kilom., jusqu'aux Stanleyfalls, atteignant, dans le haut, plus de 20 kilom. de largeur. Certains voyageurs, ceux qui ont été aux Falls, prétendent qu'à certains endroits le Congo

atteint 50 kilom. de largeur et qu'il y est impossible de voir les deux bords en même temps, d'un même point.

Nous sommes au commencement de 1879. Stanley aussitôt arrivé à Banana, venant d'Europe, remonta le Congo et créa d'abord une station à Vivi. De Vivi la navigation est interrompue; l'on est obligé de quitter la voie fluviale; c'est un trajet d'environ 90 kilom. à faire par voie de terre. Stanley traça une route longeant la rive droite pour relier ces deux points et établit une seconde station à Issanghila. De ce dernier endroit le fleuve est praticable jusqu'à Manyanga, cependant la navigation n'y est pas sans dangers par suite des rapides nombreux. Cette partie du fleuve est desservie par des baleinières et des allèges, montées par des équipages composés de Zanzibarites. A Manyanga, Stanley érigea une 3^e station, puis quitta encore une fois le fleuve pour prendre, pour la dernière fois, la voie de terre jusqu'à Léopoldville situé à 200 kilom. en amont. Plus tard une seconde station fut fondée à Manyanga sur la rive gauche; puis celles de Luteté et de N'Gombi vinrent relier Manyanga aux stations fondées à Léopoldville. Après Léopoldville, Kinschacha, Kimpoko, Msuata, Kwamouth, Lonlonabourg (sur la Kasai) Bolobo, Équateur-station, Bangala, Stanleyfalls.

Ces stations sont reliées entre elles par des services réguliers et le ravitaillement se fait de la manière suivante : de la mer jusqu'à Matadi-Vivi, au moyen de notre flottille du bas Congo qui se compose des steamers : le « Héron », « La Belgique », « l'Espérance », « la ville d'Anvers », « L'Auguste ». C'était à Vivi, situé sur la rive droite à 250 kilom. de la mer, que s'organisaient les caravanes qui suivaient la rive Nord; mais depuis l'on a reconnu que le chemin de la rive

Sud avait des avantages pour nos caravanes. C'est pourquoi on établit en face de Vivi, sur la rive gauche, la station de M'Pozo. Dans ces derniers temps cette installation ne répondait plus aux besoins de la situation; le peu d'étendue de ce petit plateau ne permettait pas d'établir les constructions nécessaires, on a donc choisi l'endroit appelé Matadi, situé à quelques minutes en aval de M'Pozo et où peuvent arriver les plus grands navires à vapeur. L'Açcoriau, dont j'ai déjà parlé, qui jauge 2500 tonnes, est venu plusieurs fois mouiller à Nokki, à une portée de fusil de notre station. Maintenant les marchandises arrivent de la mer directement à Matadi; elles y sont mises en magasin, d'où elles partent pour l'intérieur à dos d'homme. Nous évitons ainsi les deux transbordements qui devaient forcément se faire lorsque Vivi était tête de ligne.

Ces porteurs sont recrutés partie à la côte, dans le district de Toango, partie parmi les populations même qui entourent les stations. Ils ont à porter une charge de 65 livres anglaises, ils sont payés soit à forfait, comme ceux par exemple, engagés pour un transport d'un point fixé à un autre, soit par mois, comme nos hommes de la côte, qui sont engagés pour une période de 6 mois à 1 an. Pour vous donner une idée approximative de ce que le noir gagne, je vous dirai que dans le temps on payait 4 cortades, ou une pièce de mouchoirs de la valeur de 3 à 4 f. à un porteur s'engageant à transporter une charge de Vivi à Issanghila, c'est-à-dire à une distance de 90 kilom.; nos porteurs recevaient une moyenne de 10 cortades ou 2 1/2 pièces d'étoffes d'une valeur d'environ 10 f. Mais maintenant les prix ont bien changé et nous sommes obligés de payer le double ou plus même, ou d'aller à grands frais chercher des porteurs à Zanzibar; parce qu'à notre suite et sous

notre protection, les missionnaires, les négociants, différentes expéditions particulières, scientifiques et autres, ont envoyé des caravanes dans l'intérieur. Vous trouverez peut-être que ces prix sont bien minimes pour un pareil travail, 4 f. pour porter 65 livres à 90 k., 4 jours de marche pour aller, 3 pour revenir! et cependant si minimes que ces prix vous paraissent ils sont écrasants; le transport d'une tonne de marchandises de Matadi au Stanley-Pool revient à environ 500 fr.! Il est impossible de faire du commerce dans de pareilles conditions. Quelle est la marchandise venant d'Europe qui peut payer en plus de son fret 500 fr. par tonne pour aller s'échanger dans le haut surtout en considérant que les produits échangés contre ces marchandises, doivent encore payer 500 fr. par tonne pour revenir à la côte. Cela fait 1000 fr. pour une tonne de produit! Il n'y a guère que l'ivoire qui puisse supporter de pareils frais. Ces chiffres prouvent clairement que pour exploiter l'Afrique et la coloniser, ce qu'il faut d'abord ce sont des voies de communication, des chemins de fer. Nous y reviendrons plus loin.

Nos caravanes quittent donc la voie fluviale à Matadi et prennent la voie de terre jusqu'à Issanghila; à cette station, les marchandises sont de nouveau embarquées dans des allèges qui, en 6 jours d'une navigation difficile et très pénible, ayant à lutter contre un courant violent et des tourbillons formés par les rapides, arrivent à Manyanga. De ce point jusqu'au Stanley-Pool on est obligé à nouveau d'organiser des caravanes qui suivent la voie de terre.

Nous voici arrivés au Stanley-Pool ou Léopoldville; le futur entrepôt des produits d'Afrique, la future capitale de l'État indépendant du Congo. Le Stanley-Pool est le point central, intermédiaire entre le bas et

le haut Congo. A partir d'ici, plus de porteurs montant à la file, plus de caravane se déroulant le long des sentiers, sur le flanc des collines; car c'est d'ici que partent les steamers qui remontent le Congo et ses puissants affluents, et rayonnent dans ce que l'on est convenu d'appeler le « bassin Commercial du Congo ». Ce bassin va à l'Est jusqu'à la rive occidentale du lac Tanganika, dans le Sud jusqu'au lac Bangouelo, une des sources du Congo, et au Nord jusqu'à Louelé : soit dans sa plus grande largeur 17° ou 340 lieues marines, dans sa plus grande largeur 16° ou 320 lieues marines ou environ 70 fois la superficie de la Belgique. C'est sur ce vaste territoire ouvert à notre activité que l'action du nouvel État est appelée à s'exercer.

Il fallait pour pouvoir établir des stations dans le Haut Congo et pour les ravitailler plus tard, des moyens de locomotion et de transport permettant d'emmener à la fois, un personnel assez nombreux, des objets d'échange et des provisions en quantité considérable. Il fallait des bateaux à vapeur. Mais comment faire arriver ces bateaux à 300 milles de la côte, malgré tous les obstacles d'un terrain très accidenté, les hautes montagnes, les vallées profondes, les marais, les sables? Ce fut difficile, mais ce fut fait. La volonté et l'énergie de Stanley surmontèrent tous les obstacles et après avoir créé les stations du bas au pas de course, il lançait le S.S. l' « En Avant », en 1881, à Léopoldville, moins de 2 ans après son départ de Bruxelles; la grande navigation du haut Congo et de ses affluents était ouverte et Stanley allait pouvoir marcher à pas de géant. Bientôt la flotille du Haut Congo se composait de « l'En Avant », l'A.-J.-A. du « Royal » de l' « Eclair », allége en acier, et elle se complétait en 1885 par

l'arrivée du ss. le « Stanley », transporté sous la direction du Lieutenant Valcke.

Du Pool, Stanley s'élança en avant et créa une partie des stations que j'ai citées plus haut: le capitaine Hanssens créa les autres et, à l'heure actuelle, de l'océan Atlantique jusqu'au Stanleys falls, sur un parcours de 2800 kilom., existe une suite de stations hospitalières, bien construites, bien organisées, ravitaillées régulièrement, destinées à devenir des centres de commerce, lorsque nos négociants iront se grouper autour d'elles et sous leur protection, pour se livrer en paix et en toute sécurité à un commerce honnête et justement rémunérateur.

L'Etat Indépendant du Congo, par l'intermédiaire de ses agents, travaille à adoucir les mœurs des peuplades du centre, à y abolir l'esclavage, les sacrifices humains, à les amener à comprendre toute l'horreur que nous inspirent ces coutumes barbares; pour en arriver là il faut se mettre à la portée des esprits auxquels on s'adresse; il faut les prendre par les sentiments qui chez eux, ont le plus d'empire, par l'intérêt. Il faut faire valoir tous les avantages qu'ils retireront de l'arrivée et l'établissement des blancs parmi eux, leur apportant en échange de leurs produits, tous les beaux articles d'Europe dont ces peuples enfants sont si amateurs. Les sentiments plus élevés pénétreront ensuite plus facilement dans ces intelligences primitives; leurs rapports avec les blancs, adouciront leurs mœurs, l'honnêteté que les Européens apporteront dans leurs transactions, dans l'accomplissement de leurs engagements seront pour eux un exemple qu'ils ne tarderont pas à suivre. Par l'influence que les agents de l'Etat ont su acquérir sur les populations qui entourent les stations, influence très considérable déjà, on peut dire avec

certitude qu'avec des moyens d'action peu étendus, cette influence s'accroîtra rapidement et qu'avant peu toutes les routes de l'Afrique Centrale seront ouvertes, car les résultats obtenus depuis 1878, sont patents et nous prouvent qu'en moins de 8 ans, Sa Majesté a plus fait et obtenu pour la civilisation et le progrès de l'Afrique Centrale que tous les gouvernements réunis n'ont fait et obtenu depuis dix siècles.

Ces vastes territoires dont nous venons d'indiquer les limites à grands traits, sont habités par d'innombrables tribus dont la population, très dense, s'élève à plusieurs millions d'âmes. Le chiffre de cette population est seul, par lui-même, la meilleure réfutation à opposer aux sceptiques et aux détracteurs quand même qui prétendent que le Congo est un vaste désert, parceque la population de l'Afrique tire sa subsistance du sol : l'ignane, les bananes, le manioc, le maïs, canne à sucre, arachide, le café, la patate douce, les fèves, les haricots etc. forment la base de la nourriture de l'indigène. Il y ajoute le poisson que lui fournit les rivières, quelques animaux domestiqués provenant de la basse-cour et il arrose le tout de vin de Palme ou de bière fabriquée avec la banane. Il est impossible dans le cadre restreint de cette causerie, de décrire les mœurs et les coutumes des différentes tribus de ces vastes contrées, disons seulement que les populations du littoral sont moins industrieuses que celles de l'intérieur; cela semblera étrange au premier abord, mais la raison en est que les populations vivant à proximité des côtes peuvent se procurer, soit par leur travail, en le mettant au service des factoreries, soit par la vente des produits qu'ils récoltent et le surplus de leurs vivres, peuvent se procurer plus facilement dis-je tous les objets dont ils ont besoin; ustensiles de ménage, outils, armes,

étoffes etc., tandis que les tribus de l'intérieur qui, elles ne sont pas en relations immédiates et directes avec les blancs, ne peuvent se les procurer de la même manière et sont obligées de fabriquer elles mêmes. Quand les produits Européens, vendus à la côte, parviennent à l'intérieur, c'est après un long laps de temps et après avoir passé par tant d'intermédiaires, qui sont généralement les chefs des territoires que traversent ces marchandises; elles ont ainsi atteint dix fois leur valeur avant d'arriver à destination. Il arrive très souvent qu'à cause d'une querelle avec un voisin, ou par caprice, un chef ferme les chemins, c'est à dire qu'il empêche pendant un temps illimité toute communication de l'intérieur à la côte en défendant le passage sur son territoire.

La nécessité rend l'homme industriel, c'est ce qui fait que les indigènes de l'intérieur fabriquent eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin. Quelques tribus ont une spécialité : les unes font les poteries, pots, marmites, tous les ustensiles de cuisine, ce sont elles qui fabriquent ces jolies alcarazas, en terre rouge et brune, servant à rafraîchir leur eau, dont les formes élégantes et les reliefs faits avec goût et symétrie, revèlent un certain sentiment artistique. D'autres tribus, comme celles qui habitent le district minier de M'boko Songho, extraient le minerai de cuivre, très abondant dans cette contrée, pour en faire des outils, des ustensiles et surtout des objets de toilette, tel que bracelets, manilles etc. qu'ils agrémentent de dessins en relief représentant des animaux aux formes fantastiques. Il y a de ces anneaux en cuivre que les dames se mettent aux chevilles, qui pèsent jusque 5 kilos pièce; il y en a aussi pour le cou qui vont jusqu'à 20 kilos. Plus un de ces colliers est lourd et plus il est beau; dans ce pays les grandes coquettes doivent avoir l'ossature très forte. Nous avons

aussi des tribus de forgerons qui ne travaillent que le fer et font les instruments aratoires, houes, pelles etc., d'autres enfin se livrent à la fabrication des armes, c'est chez elles que les tribus voisines se fournissent de lances, de zagaies, de fers de flèches, de couteaux, par voie d'échange. Quelques-unes de nos collections leur doivent des fers de lances, des couteaux, aux formes bizarres, aux incrustations de cuivre, très beaux et tellement bien faits que beaucoup de personnes en Europe se refusent à admettre que ces objets sont fabriqués par les noirs, que l'on se plaît à nous représenter comme des êtres n'ayant que les apparences de l'homme, mais dont l'intelligence ne dépasse pas le niveau de celle de l'animal. Parlerai-je aussi des sculpteurs en bois et en ivoire qui, munis d'un simple couteau, pour tout instrument, font de très belles choses, étant donné les moyens bornés dont ils disposent. A côté de ces indigènes, nous avons ceux qui produisent, c'est-à-dire ceux qui cultivent plus qu'ils n'ont besoin pour leur consommation et qui revendent leur excédant. Nous rencontrons aussi le long des rivières des nombreuses tribus de pêcheurs qui séchent et prennent le poisson destiné à la vente, sur le littoral les sauniers qui se livrent exclusivement au travail des salines, etc.

Pour faciliter l'échange de tous ces produits, il y a des marchés établis à lieux et à dates fixes qui ressemblent assez aux foires de nos campagnes, mais où les objets exposés en vente sont un peu plus variés; ils permettent aux tribus d'un même district de se réunir pour écouler leurs produits et se procurer ceux dont ils ont besoin. On y trouve des pointes d'ivoire, du poisson séché, des poteries, des armes, des chèvres, des moutons, des poules, des canards, des œufs, des haricots, des objets en vannerie, de la gomme, du caoutchouc, des perles, des étoffes, des esclaves même.

En dehors de ces grands marchés, il y a des petits marchés quotidiens, moins importants, qui permettent aux noirs de se procurer des articles d'une provenance moins éloignée et d'un usage plus journalier.

La police de ces marchés est très bien faite : tout individu pris en flagrant délit de vol, s'il est libre, devient esclave, et s'il est esclave, est mis à mort.

En observant l'esprit d'industrie des populations de l'intérieur, le sentiment artistique, qui se révèle dans les objets qu'ils fabriquent, par la beauté des formes, la symétrie, les dessins, leurs sculptures, et aussi en étudiant leur organisation sociale et leurs lois, on se demande si on ne se trouve pas en présence des débris d'un grand peuple, dont la civilisation a atteint dans le temps un certain degré d'avancement, et qui maintenant est en pleine décadence et retourne entièrement à la barbarie par suite d'un bouleversement intérieur, ou d'une innovation, comme l'histoire nous en montre de nombreux exemples dans d'autres contrées, où la civilisation a été plus avancée il y a 2000 ans qu'elle ne l'est en ce moment. Il n'en est rien, car aucune trace de ce passé ne se rencontre dans l'Afrique centrale : pas un reste de ces grands monuments attestant l'ancienne puissance d'un peuple, pas une antiquité, pas une légende rappelant les splendeurs d'une race ayant eu son heure dans le passé. Le nègre a pu donner la forme et les proportions au bois, à la terre, à l'ivoire, au fer, il a pu se perfectionner dans une certaine mesure dans ses œuvres matérielles, il ne les a pas animées et son esprit n'a pas fait un pas, car aujourd'hui il est encore courbé sous le joug des plus grossières superstitions et le pouvoir des sorciers, comme il l'était il y a plusieurs siècles. Son âme dort encore. Il faut donc juger le nègre tel qu'il est, sans l'exalter outre

mesure ni le rabaisser trop bas; c'est un enfant, à nous d'en faire un homme.

La population de la côte est, comme je l'ai dit plus haut, plus commerçante qu'industrielle. Presque tous les hommes, excepté les pêcheurs et quelques spécialistes, sont employés dans les factoreries où ils servent en qualité de manœuvriers, de porteurs, d'interprètes ou d'intermédiaires entre les noirs qui viennent apporter leurs produits et les maisons de commerce. Ceux qui servent d'intermédiaire entre l'acheteur blanc et le vendeur noir sont les plus intelligents et sont presque généralement des petits chefs de villages; souvent celui du territoire sur lequel la factorerie est établie. C'est aussi la position la plus lucrative, celle qui leur permet de recevoir des deux mains.... quand ils ne prennent pas. Nous pouvons en tirer cette conclusion, c'est que le noir du littoral est loin d'être aussi honnête que l'indigène de l'intérieur. Ce dernier a encore ses qualités natives. S'il est parfois brutal, féroce même, avide, c'est que les passions qui l'agitent sont parfois plus fortes que sa raison. Il n'est pas protégé, comme nous le sommes par notre éducation et nos principes, contre les entraînements de sa nature primesautière; il est livré sans défense aux impressions du moment. Les indigènes du littoral se sont démoralisés, ou plutôt ont été démoralisés, il faut bien l'avouer, par l'exemple des premiers blancs avec lesquels ils ont été en contact. En effet pendant l'époque qui a précédé ces 20 dernières années, à part quelques rares exceptions, ces Européens qui se sont rendus à la côte d'Afrique pour s'y livrer au commerce, n'étaient pas tous des vases d'élections. Leur but était d'y gagner de l'argent, beaucoup d'argent, et rapidement, n'importe par quels moyens, pour aller en jouir ailleurs. La

traite à cette époque était la principale branche de commerce, la plus lucrative partout. Ces Européens, débauchés, ivrognes et peu scrupuleux sur les moyens d'actions n'ont pas tardé à gangrener toute la population avec lesquels ils ont été en contact, et, chose triste à constater, mais bien humaine, comme le mal est plus contagieux que le bien, ils ont communiqué toutes leurs mauvaises passions aux noirs, sans que ces derniers se soient assimilés quelques-unes de nos qualités. Heureusement qu'à l'époque actuelle, les Européens qui se livrent au commerce à la côte d'Afrique, ne sont plus les écumeurs de jadis : Depuis l'établissement des grandes maisons telles que la Maison Hollandaise de Rotterdam, Hatton & Cookson de Liverpool, Daumas Bérard de Paris et tant d'autres, qui n'emploient que des auxiliaires choisis par eux en Europe d'une moralité et d'une honnêteté constatée, le mauvais exemple a beaucoup diminué, mais je crois que le mal est fait et qu'il sera bien difficile de ramener à des sentiments plus élevés, cette population noire, si corrompue.

En parlant de l'état social des indigènes qui nous occupent, je n'aurai malheureusement pas à dire grand chose du beau sexe; ce dernier y occupe une place très effacée. Ici encore se trouve la preuve négative d'une ancienne civilisation perdue, car dans toute société policée, ou l'ayant été, la femme occupe la place qui lui est légitimement due comme épouse et comme mère de famille. La polygamie qui existe partout en Afrique y rend la condition de la femme bien misérable; en outre des soins du ménage, c'est elle qui cultive les champs et fait tous les gros travaux. Combien de fois m'est-il arrivé de rencontrer un noir en voyage, les reins ceints d'un beau pagne aux couleurs éclatantes, le haut du corps recouvert d'une chemise ou d'une

jaquette blanche, ayant sur la tête un chapeau de paille, à la main une badine, marchant d'un pas allègre et la tête haute, tandis que derrière lui venait sa femme (je choisis un noir pauvre) portant un enfant en croupe, en traînant un couple d'autres par la main et portant tout le bagage de la famille sur la tête et même le fusil à pierre de son seigneur et maître! Et en arrivant à l'étape la femme fera le feu, la cuisine pendant que le mari ira boire un matabiche avec les amis. La femme est réduite au rôle de bête de somme. Et malheur à elle si elle oublie ses devoirs! les lois sont formelles; dans ce cas le mari a le droit de vie et de mort, mais ce dernier se contente généralement pour ne pas perdre un travailleur, à lui couper le nez et les oreilles; quant au complice il devient l'esclave de l'époux outragé. Ces cas sont du reste fort rares.

La classe inférieure est celle des esclaves. C'est la plus nombreuse; immédiatement au dessus d'elle nous avons ce que nous appelons les hommes libres, quoiqu'ils appartiennent à leurs princes, avec cette restriction qu'il n'a pas le droit de les vendre parcequ'ils sont les fils de la terre, c'est à dire nés sur le territoire, et que ce n'est pas parmi eux que l'on choisit les hommes qui doivent être tués lorsqu'un prince meurt. Après viennent, suivant leur rang et leur importance, les *Maffuca* ou chefs de villages, puis les *Machigondelulo*, le *Mamanbo*, le *Mongove*, le *Machienze*, le *Matambonga*, le *M'Boma* et enfin le *Manisanza* ou gouverneur de la province. Tous ces princes ou rois, comme ils s'intitulent modestement eux-mêmes, sont plus ou moins indépendants suivant leurs forces, mais ils sont cependant vassaux les uns des autres à des degrés différents. C'est ainsi par exemple que lorsqu'il y a un *M'Boma* à nommer, c'est son supérieur en dignité qui a le droit

de désigner celui qui sera élu et qui, toujours, est pris parmi les chefs d'un rang inférieur; c'est aussi le *Manisanza* qui fait l'investiture et envoie au prince la coiffure insigne de la nouvelle autorité et ainsi de suite jusqu'aux plus petits chefs. Le fait de recevoir l'investiture d'un chef constitue l'acte de vasselage. En cas de guerre les chefs ont le droit d'exiger de leurs vassaux, ou chefs subalternes, un nombre d'hommes en proportion de la population de leurs territoires. Les *Maffucco*, ou chefs de villages, doivent fournir tant d'hommes aux *Machienze* qui doivent en fournir tant aux *M'Boma* et ainsi de suite jusqu'au *Manisanza*.

Pour discuter les affaires importantes, d'un intérêt général, ou juger les crimes, les chefs d'un même district se réunissent pour faire une *Palavre*. Ces réunions de princes sont réglées par une étiquette sévère; chacun a sa place indiquée d'après son rang, son âge et son influence. Le commencement de ces *Palavres* se fait toujours avec une gravité et une certaine dignité qui ne laisse pas que d'en imposer au blanc qui y assiste pour la première fois. L'Africain est beau parleur, il s'écoute même volontiers; si le discours est goûté par l'assistance chaque mot qui termine une phrase est repris en cœur par l'assemblée. Mais bientôt la discussion s'échauffe, plusieurs membres veulent parler à la fois, tous se lèvent en poussant des hurlements qui n'ont rien d'humain, les gestes deviennent menaçants, quelques bâtons se lèvent, puis l'orage s'apaise et un autre Démosthène noir commence un autre discours, alternant ainsi constamment avec un discours en 3 points et une scène de tumulte bien faite pour effrayer un Européen novice.

Ils ont des lois et des règles, qu'ils observent fidèlement et qu'ils appliquent en général avec assez de

justice. Ces lois très bien faites, rencontrent presque tous les cas qui peuvent se présenter : elles se sont transmises de générations en générations sans subir de changements importants.

En cas d'interprétation différente, l'assemblée discute et décide, mais sauf quelques cas spéciaux que nous rencontrerons plus loin, et le vol qui est puni par l'esclavage, tout peut se réparer en payant. Quand un homme a été tué, ce n'est pas la famille que le meurtrier devra indemniser, mais il aura à payer aux princes le prix du sang qui a souillé la terre ; c'est la seule manière indiquée par la loi pour laver cette tâche.

A côté de ces chefs et de ces lois, je pourrais dire au-dessus d'eux, il y a l'homme qui joue le rôle le plus considérable en Afrique : c'est le féticheur médecin-sorcier qui guérit les maladies du corps, fait tomber la pluie à volonté et se trouve en communication familière avec les esprits. Malheur à celui qui est son ennemi ou dont les biens lui font envie ! à la première mort le féticheur accusera le malheureux d'avoir mangé l'âme du défunt qu'il a fait mourir par ses gris-gris. L'accusé est condamné à prendre la *caska*, ce poison qui joue un si grand rôle dans l'existence africaine. Si l'accusé a le bon esprit de payer grassement le féticheur, celui-ci lui donne une dose de poison trop forte, le patient la rend, et l'épreuve s'étant terminée à son avantage, il est déclaré innocent. Il arrive cependant aussi — et très souvent — que le féticheur après avoir reçu les cadeaux de l'accusé, l'envoie quand même dans l'autre monde, pour se débarrasser d'un témoin gênant.

Il y a d'autres épreuves. Il y a celle du feu qui consiste à passer un couteau dont la lame est chauffée à blanc, sur la paume de la main : si la lame ne laisse

pas de trace, l'accusé est reconnu innocent. Là encore le féticheur peut sauver le patient en enduisant la peau de la main d'un corps gras et en passant la lame très rapidement.

La superstition règne en maîtresse absolue sur tous les noirs, excepté sur le féticheur lui-même, qui, ne croit pas lui, à ce qu'il débite. C'est un malin qui vit aux dépens de la bêtise de son entourage; dès son âge le plus tendre il a été élevé dans ce but par celui auquel il devra succéder; il a appris de lui quelques tours grossiers destinés à éblouir son monde, et la vertu de quelques plantes, car comme je l'ai dit, le sorcier est aussi médecin. Aux yeux du noir il n'existe pas de mort naturelle; un homme tombe à l'eau et se noie? c'est un esprit qui était caché dans la rivière et qui l'a tué; une balle même n'est pas redoutable mais bien le mauvais esprit qui l'accompagne; aussi pour aller en guerre prennent-ils des fétiches qui les rendent invisibles à leurs ennemis ou invulnérables aux balles ennemies, tandis que les pierres et les morceaux de pieds de marmites dont ils chargent leurs fusils, sur lesquels les sorciers ont fait des fétiches, doivent infailliblement tout détruire.

Le féticheur ou sorcier est l'ennemi le plus acharné que la civilisation rencontre en Afrique, parce qu'il sait que nous apportons la lumière qui dissipe les ténèbres et que son influence s'évanouira bientôt devant l'enseignement du missionnaire. Il est plus dangereux que le climat et les animaux féroces. Des blancs viennent-ils s'établir dans un endroit, malgré l'avis du féticheur, à moins que de s'imposer par la force, ils n'y resteront pas; en voici quelques exemples. Des missionnaires s'étaient établis avec l'agrément du prince, sur un terrain qu'ils avaient acheté et payé et qui réunissait

toutes les conditions nécessaires pour y faire une plantation; la seconde année de leur séjour fut une année de sécheresse; il y eut une famine parce que les récoltes manquèrent faute d'eau. Le féticheur invité par le peuple à faire tomber la pluie fit une foule de grimaces qui n'eurent bien entendu aucun succès; alors que fit le féticheur? il déclara solennellement que les esprits étaient fort mécontents de la présence des blancs sur leur territoire et qu'aussi longtemps qu'ils s'y trouvaient il ne pleuvrait plus, qu'il fallait donc chasser ces étrangers. Les missionnaires en furent heureusement avertis à temps et purent se sauver, abandonnant tout et perdant deux années de travail. Les noirs surexcités par le sorcier les auraient tués oubliant les services rendus. Ces aventures ne finissent pas toujours aussi pacifiquement et dernièrement encore nous avons eu à enregistrer une scène sanglante. C'est une mission établie dans l'Ovampo qui en a été le théâtre, quelques semaines après une visite et un séjour de 8 jours que j'y ai fait. Le roi du territoire étant mort de vieillesse, le féticheur pour se débarrasser des Pères monta la tête aux indigènes en leur disant que le roi était mort par suite des fétiches faits par les missionnaires; deux de ces derniers furent tués. Le fait s'est passé il y a un an.

En dehors des cadeaux que lui rapportent les épreuves du poison, le sorcier a une autre corde à son arc : il vend des fétiches. Vieux morceaux de bois, vieux clous, petites cornes d'antilopes, remplie d'une poudre merveilleuse, bracelets ayant une foule de vertus, le tout destiné à chasser les mauvais esprits : chaque maladie a son mauvais esprit, pour lequel il faut un fétiche spécial; quant aux bons esprits il n'en est pas question, c'est une quantité négligeable; puisqu'ils sont bons, ils ne sont pas à craindre, ils ne feront pas de

mal, il est donc complètement inutile de leur faire des offrandes. Où le pouvoir redoutable du sorcier se montre le mieux, c'est dans l'épreuve qui consiste à passer devant le redoutable fétiche, grossière statue de bois, qu'ils appellent *Mabiella Mandemba*. La puissance de ce fétiche est tellement bien établie dans l'esprit de ces pauvres gens, qu'un coupable préférera avouer son crime que de passer devant ce morceau de bois, persuadé qu'il tomberait foudroyé par l'esprit. Cette épreuve est décisive. Tout est fétiche chez eux; dès le berceau l'enfant est couvert d'amulettes qui doivent le préserver contre tout accident; il y en a pour toutes les circonstances de la vie; la mort même n'en affranchit pas complètement, car le féticheur embaume le cadavre (quand c'est un chef), le couvre d'étoffes et le pare de ses talismans; sur sa tombe l'on a soin de mettre toute une collection de pots, une ombrella, on y porte même de la nourriture. Le fétichisme s'étend également aux objets inanimés; telle chose est fétiche, c'est à dire qu'il est défendu d'y toucher : c'est le tabou des Océaniens. Toute la religion de ces peuplades consiste donc à craindre les mauvais esprits qu'ils essayent de se rendre favorables par l'achat des petits fétiches fabriqués par le sorcier. Ils ont cependant une idée de l'autre vie et nous en trouvons la preuve dans l'horrible coutume de leurs sacrifices humains, aussi bien chez les tribus du littoral que chez celles de l'intérieur. Lorsqu'un chef meurt on immole toujours quelques unes de ses femmes et un nombre d'esclaves proportionné à la puissance et à la richesse du défunt, afin que ce dernier soit convenablement accompagné pour faire son entrée dans l'autre monde et y soit bien servi.

En vous traçant le tableau de l'état misérable dans lequel vivent ces populations, sous le rapport de la

religion, en vous les montrant le jouet des superstitions les plus grossières et victimes résignées de leurs sorciers, je suis amené tout naturellement à vous parler des missionnaires catholiques, nos plus précieux collaborateurs dans cette grande œuvre de rédemption, qui se dévouent avec un admirable esprit de sacrifice. J'ai visité presque toutes les missions catholiques établies sur les deux côtes d'Afrique, depuis le Gabon jusqu'à Zanzibar, et celles situées dans l'intérieur. Deux ordres, les missions du St. Esprit, établie à Paris, et les missions de Monseigneur le Cardinal de La Vigerie, dont le siège principal est à Alger, y rivalisent de zèle et de dévouement.

Les commencements de ces missions ont été très ingrats : Les missionnaires ont eu à lutter contre le climat, les obstacles naturels et les préjugés des noirs. Quand des Pères Missionnaires sont envoyés dans un endroit déterminé pour y fonder une mission, ils n'ont guère à compter que sur eux-mêmes. Avant de se mettre à évangéliser les indigènes ils doivent penser au matériel ; il leur faut se bâtir un abri et se créer des ressources. Les voilà donc à l'œuvre. Aujourd'hui charpentiers, maçons, forgerons et demain agriculteurs et éleveurs. Munis de quelques balles d'objets d'échange, de quelques caisses de provisions, de quelques outils indispensables, de graines et de semences, ils ne tardent pas cependant à être chez eux. Bien modeste ce chez eux, pour commencer. Mais plus tard, ils réussiront à attirer les indigènes, à vaincre leur défiance ; ils les soigneront pendant leurs maladies, ils leur donneront des graines et des semences dont ils leurs expliqueront l'usage ; ils deviendront ainsi les amis des malades, des faibles, des enfants ; plus tard, les hommes aux bras robustes, séduits par leurs bons procédés, viendront leur donner

un coup de main pour avoir un beau pagne ou un objet de fabrication Européenne; avec leur aide on ajoutera une aile au premier bâtiment, on construira un magasin, on agrandira le potager, un noir reconnaissant qui aura été guéri par les Pères, apportera quelques poules, une chèvre, qui iront peupler la basse cour, et si tout va bien un peu plus tard on jettera les assises d'une modeste chapelle; si rien ne fait obstacle, le défaut de pluie, la maladie d'un prince, le mauvais vouloir d'un sorcier, au bout d'une couple d'années la mission sera installée, et aidée de temps en temps par une caravane de ravitaillement elle pourra vivre de ses propres revenus. C'est alors que, la vie matérielle étant assurée, les Pères pourront commencer à s'occuper de soins plus élevés. Ils s'adresseront aux chefs, aux principaux des villages voisins s'offrant de se charger de leurs enfants; rachetant suivant leurs ressources les enfants enlevés dans les guerres de tribus : ces enfants il faut les nourrir, il faut les loger; les champs de cultures s'agrandissent, les bâtiments pour dortoirs, réfectoires, écoles, s'élèvent aussi. L'éducation de l'enfant commence aussitôt son entrée à la mission; elle comprend le travail manuel et l'étude, à chacun selon ses forces. Et cependant tant d'efforts sont souvent perdus. Combien de ces enfants qui ont passé 10 ans dans une mission, persistent-ils, pour une fois qu'ils ont quitté les Pères retourner dans leur village? Bien peu! Aussitôt revenus chez leurs parents, ils reprennent le genre de vie des autres, se contentant d'aller à la mission le dimanche pour entendre la messe, puis ce lien même se relâche, l'exemple, les conseils, reprennent le dessus et ils retombent dans l'abrutissement d'où les missionnaires avaient réussi à les retirer. Il fallait trouver un remède à cet état de choses ou désespérer de l'avenir. Ce remède est trouvé et je l'ai vu

appliquer à Bogamoyo, pendant que j'étais l'hôte de la mission. Vingt deux couples devaient être unis, puis ils devaient aller fonder un village chrétien dans l'intérieur sous la direction de deux Pères et d'un frère. Le R. P. Leroy, économe de cet établissement, en me faisant visiter la mission, me disait en parlant de ces villages chrétiens :

« Avec le cathéchisme et l'histoire sainte, nos savants
« apprennent à lire, à écrire, à compter.

« L'Ecole est dirigée par un de leurs aînés, devenu
« père de famille.

« Mais, comme on a toujours crû que les noirs
« seront moralisés surtout par le travail manuel, on
« applique la plupart de ceux que nous recevons à la
« culture des champs, au jardinage, à la basse-cour;
« d'autres, qui montrent des aptitudes spéciales, devien-
« nent forgerons, menuisiers, cordonniers, maçons,
« scieurs de long et même imprimeurs.

« Les filles à leur tour, sous la direction des sœurs,
« apprennent la couture et les divers travaux du ménage.

« Quand l'âge est venu où ces enfants doivent
« devenir chefs de famille, deux ou trois missionnaires
« partent à la tête de 15 ou 20 de ces conscrits. Ils
« s'en vont dans l'intérieur vers une tribu amie, vers
« un chef connu. Là, sur un site élevé et près d'un
« cours d'eau, dans un canton fertile, salubre et peuplé,
« ils se font céder des terres incultes dont ils défrichent
« un coin à la hâte et sur lesquelles ils élèvent des
« cases provisoires. La première besogne faite (avec
« quelle ardeur, on le devine!) les hommes reviennent
« chercher leurs fiancées, et le couple jeune et joyeux
« va prendre possession de son nid.

« Voilà donc, tout de suite, quinze ou vingt ménages
« chrétiens. Ils ne possèdent rien, mais ils sont déjà
« plus riches que tous les païens qui les entourent,

« car le christianisme leur a donné ce que les autres
« n'ont pas : une intelligence que la foi éclaire et des
« bras qui sauront travailler.

« D'ailleurs le missionnaire est toujours là qui
« dirige et qui surveille, qui instruit, qui récompense
« souvent, qui punit quelquefois. Peu à peu, autour de
« la case restaurée et dans les champs défrichés, on
« voit s'élever le sorgho, le maïs, le riz, la canne à
« sucre, pendant que le colombier se peuple, que les
« poules se multiplient et que les chèvres vont, par
« bandes, promener leurs caprices à travers les herbes
« plantureuses.

« Ce n'est pas tout; car des relations sont vite
« créées aux alentours, la confiance s'est établie et
« bientôt peut-être les païens eux-mêmes, attirés par
« l'exemple, par l'intérêt, par la perspective d'une vie
« avantageuse et plus belle, par la grâce de Dieu
« surtout qui se sert de tous les moyens, les païens
« viendront se grouper autour de l'homme blanc et
« formeront une florissante colonie chrétienne. »

Maintenant les missionnaires n'en sont plus au modeste début dont je vous parlais plus haut. Partout où j'ai été j'ai vu des bâtiments solides, en bois, en briques, en fer, remplaçant les cases provisoires, en pailles ou bambous, d'il y a quelques années; les potagers sont devenus de véritables plantations cultivées avec intelligence, où se rencontrent les fruits, les légumes, les céréales des tropiques et de l'Europe, et je dois ajouter que de toutes les plantations que j'ai visitées, ce sont celles des missions qui sont les plus belles et les mieux établies.

Revenons au Congo et jetons un rapide coup-d'œil sur le climat et examinons s'il y a possibilité pour l'Européen d'y vivre.

Dans le Bas Congo, notre année se partage en 2 saisons bien distinctes, qui, chacune forme 1 année indigène; il y a la saison des pluies et la saison sèche ou cacimbo. C'est pendant la saison des pluies que la température est la plus élevée. Elle commence généralement vers la fin d'octobre pour finir vers le 15 mai, avec une interruption de 4 à 6 semaines, à partir de mi-janvier, que nous appelons, la petite saison sèche. Les mois les plus pluvieux sont novembre et mars, chacun ils nous donnent de 15 à 20 jours de pluie. Ces pluies ne sont pas constantes; elles ne tombent pas à heures fixes; elles sont le résultat de violents orages et sont toujours accompagnées de coups de tonnerre et d'éclairs. Vers le mois d'avril, les orages sont plus fréquents encore et sont suivis de coups de vents formidables appelés « tornados » qui causent parfois des accidents sérieux aux navires qui sont près des côtes. De novembre à mai nous avons une température moyenne de 30 à 32° centigrades à l'ombre; elle monte même, mais rarement à 38°, mais ne descend jamais au-dessous de 26 dans le jour et de 21 la nuit. Le thermomètre à boule noire, à 2 heures de relevée, a donné 60° au soleil. Ces chaleurs sont parfaitement supportables cependant, quoique constantes pendant plusieurs mois, parce que l'air est constamment rafraîchi par la brise : dans le jour brise de mer; la nuit brise de terre.

La seconde saison, ou saison froide, que nous appelons sèche par opposition à la première, n'est cependant pas complètement dépourvue d'eau. Il ne tombe pas, comme dans l'autre saison, des pluies torrentielles, mais pendant la nuit il tombe un brouillard très épais qui, en août, septembre et octobre se résout en une petite pluie fine et pénétrante qui dure parfois jusqu'à 8 h. du matin. Cette humidité suffit à entretenir

la végétation, jusqu'au retour des grandes pluies, qui sans elle serait complètement brûlée par le soleil, car même en juillet, le mois le plus froid, nous avons encore un minimum de 23° à 2 h. à l'ombre. Pendant la saison sèche, la température moyenne est d'environ 26° à 2 heures, nous avons eu des nuits (en juillet) pendant lesquels le thermomètre est descendu à 14°.

La durée du jour et de la nuit est à peu près égale; dès 6 h. du matin à 6. h. du soir. Il y a une différence de 10 minutes environ matin et soir, dans le lever du soleil, suivant la saison; il se lève plus tôt dans la saison chaude et plus tard dans la saison froide.

Dans le Haut Congo, sous l'équateur, les jours sont plus réguliers et la pluie y tombe presque tous les jours. Grâce à cette abondance d'eau alternant avec la chaleur du soleil la végétation y atteint une vigueur et des proportions plus grandes encore que celles du Bas Congo.

Des Européens qui se trouvent dans le bassin commercial du Congo, ce sont les explorateurs qui ont été les plus éprouvés par les maladies et c'est parmi eux que la mortalité a été la plus grande pendant les dernières années. Tandis que le négociant établi à la côte où il a une habitation convenable, une table assez bien servie, des légumes, qu'il ne s'expose pas à l'action meurtrière du soleil de midi, qu'il est à l'abri des pluies, tout en faisant son travail dans ses magasins ou ses bureaux, qu'il a en un mot du confort et s'il veut les mêmes habitudes régulières qu'il avait en Europe, l'explorateur en caravane est exposé à toutes les intempéries de l'air : parfois brûlé par un soleil de 60°, marchant dans le sable où il enfonce jusqu'aux chevilles, ou escaladant des roches calcinées par le soleil, traversant les marais, trempé par une averse,

le plus souvent sans pouvoir changer d'habits, parce que le porteur qui est chargé de ses effets est à 1 lieue en arrière, il arrive enfin à l'étape où un maigre repas lui est préparé par les soins d'un cuisinier nègre, heureux encore si pendant la nuit un tornados ne renverse pas sa tente, ou si les moustiques lui permettent de prendre quelques heures de repos dont il a grand besoin. Hâtons-nous d'ajouter que dans ces deux dernières années le chiffre des décès a bien diminué, que les stations mieux organisées, mieux ravitaillées, que l'expérience acquise ont de beaucoup changé les conditions de bien-être des voyageurs. En résumé, je crois, que l'Européen sobre, suivant un régime, ne faisant aucune imprudence inutile, peut très bien arriver à se maintenir dans ces climats en venant de temps en temps se retremper dans son pays.

Une des questions qui m'ont été posées le plus souvent est celle-ci : *Mais que retire-t-on du Congo, y a-t-il réellement quelque chose à y faire?* et on ajoute presque toujours : *y a-t-il là un avenir pour notre commerce?* Je crains d'abuser de votre patience en y répondant par l'énumération des produits qui s'exploitent actuellement; je vais cependant le faire, car dans les temps troublés que nous traversons, ces questions ont leur importance.

On exporte actuellement les produits suivants apportés dans les factoreries par les nègres, c'est à dire récoltés sans le secours ou la direction des blancs : l'ivoire, le caoutchouc, les gommes, l'orseille, les huiles de palme et de poisson, les arachides, les coconnuts, le coton, le café, la cire, le miel, le bois rouge pour la teinture et les bois précieux ébènes etc., l'écorce de Baobab, les épices, les noix Colla etc. Nous verrons plus loin quelle est l'importance de ces exportations.

On m'a répondu souvent, à cette rénumération, par une observation qui tout d'abord paraît fort juste : mais il n'y aura pas toujours de l'ivoire, de la gomme etc. Oui, c'est vrai, l'ivoire finira par s'épuiser, ainsi que d'autres articles, aussi faut-il créer des produits pour l'époque, heureusement encore éloignée, où ces articles commenceront à s'épuiser, il faut dès maintenant faire des plantations de palmiers, de cocotiers, entretenir et propager les caoutchoutiers que les noirs épuisent sans esprit de prévoyance afin d'en retirer de suite tout ce que cette liane peut donner, il faut faire des plantations de cannes à sucre, de café, la grande culture des céréales, et d'une grande partie de nos légumes, de nos fruits d'Europe et de tout ce qui croît sous les tropiques et est cultivé dans les autres colonies et donne de beaux bénéfices, établir de grandes exploitations agricoles, exploiter les mines et les forêts. A quelques jours de marche du Congo, dans le Sud, il y a d'immenses troupeaux de bestiaux, un bœuf y vaut 1 £. sterling. L'élevage du bétail sera possible dans un temps rapproché quand les moyens de communication seront complétés et qu'il y aura des exploitations agricoles installées sur les hauts plateaux. L'élevage du bétail permettra de créer et de développer d'autres industries : exportation des peaux, des cornes, d'y établir des fabriques d'huile de pied de bœuf, d'y faire des conserves de viande etc. et en échange notre industrie enverra en Afrique des étoffes, des cotonnades, de la coutellerie, de la farine, des perles, des fusils à pierre, de la poudre, de la ferrerie, du cuivre ouvré, des fers, de la mercerie, des alcools, des liqueurs et bien d'autres articles dont l'énumération serait très longue, mais pour en arriver là il faut des voies de communication. C'est la première chose à faire; pour que l'Europe puisse

civiliser l'Afrique et tirer parti de ses immenses ressources, un chemin de fer partant du point extrême du Bas Congo que les navires peuvent atteindre, Matadi par exemple, reliant ce point à Issanghila, puis Man-yanga au Pool. En reliant les deux points où le Congo cesse d'être navigable ce chemin de fer ouvrira l'Afrique à l'Europe en permettant aux marchandises d'Europe d'être rendues à peu de frais dans le haut et aux articles du haut d'être rendus à la côte dans les mêmes conditions. Les maisons qui sont forcées de rester à la côte faute de moyens pour transporter un grand matériel, pourront y envoyer des bateaux démontés et y établir des factoreries; les industriels pourront y transporter leur outillage et s'y installer avec leurs puissantes machines; les planteurs, les grands cultivateurs, y viendront aussi pour cultiver les belles terres des hauts plateaux, aussitôt qu'ils auront la possibilité d'y transporter ce qui est nécessaire pour leurs grandes exploitations. Et le produit des mines! quel mouvement, quel transit bientôt sur ces lignes, quand l'acheteur supprimant, grâce au chemin de fer, tous les intermédiaires noirs placés entre lui et le producteur de l'intérieur pourra aller lui-même sur les lieux acheter et produire.

Le noir de l'intérieur ne vient pas à la côte; l'ivoire, par exemple, n'y arrive qu'après avoir passé par plusieurs mains et quand le prix payé à la côte a repassé par ces mêmes mains pour arriver chez le premier propriétaire, il ne reste presque plus rien pour celui-ci, qui ne touche pas 10 % du prix payé par le blanc, quand il touche quelque chose. N'est-il pas logique d'espérer que le jour où l'acheteur ira directement au propriétaire de l'ivoire et payera à celui-ci 25 % du prix qu'il payait à la côte, il sera le bien-venu,

parceque le noir au lieu de toucher 10 % en touchera 25, sera payé de suite et aura un choix plus grand parmi de nombreux articles d'échange. Et quand le négociant aura payé 25 % à l'acheteur, quand il aura payé le prix du transport de sa marchandise par chemin de fer et par bateau à vapeur, il lui restera, à lui aussi, un meilleur bénéfice, tandis que maintenant les maisons perdent sur l'ivoire. Vous me direz *et les intermédiaires que deviendront-ils, ils seront ruinés ?* Pardon, ils ne pourront plus faire ce genre de commerce qui consiste à prélever, sous prétexte de commission, des droits de passage exorbitants, sur les produits qui viennent de l'intérieur et sur les marchandises qui viennent de la côte, mais ils seront obligés de devenir producteurs eux-mêmes et de cette manière ils deviendront utiles, tandis que maintenant ils sont une entrave au commerce.

Pourquoi cette méfiance à l'égard de l'avenir du Congo, quand nous avons au Sud des colonies prospères : Le cap de Bonne Espérance, Port Natal et d'autres ; pourquoi n'arriverions-nous pas au même résultat ? Est-ce la beauté du paysage qui a séduit les premiers colons qui sont allés au cap ? Cela est bon pour un peintre, mais pas pour des gens pratiques qui veulent établir des communications avec l'intérieur. Est-ce le port ? Peut-être bien. Est-ce l'emplacement où la ville est bâtie, aux pieds d'un immense roc de 3550 pieds de hauteur et d'où, quand le vent du Nord souffle, tombe une pluie de pierres et de poussière qui aveugle et qui blesse ; des environs désolés, du sable et des rocs ? Les communications avec l'intérieur au premier abord semblaient impossibles. Il en est de même à Port Elisabeth. Est-ce Durban (capitale de Port Natal) dont le port n'est pas toujours accessible à cause de la barre et dont les communications par mer sont souvent

coupées? Ces colonies n'ont même pas de blé et les villes sont obligées de faire venir leurs grains d'Australie. Qu'est-ce qui fait en ce moment la prospérité de ces colonies qui ont de grandes villes avec des édifices magnifiques, des chemins de fer, le télégraphe? Ce sont les mines! On y trouve le cuivre, l'or, le diamant. Et pour les exploiter on a tout abandonné, agriculture, commerce, industrie; tous ceux qui possédaient de quoi acheter un équipement, des outils et les moyens de se rendre aux mines sont partis.

Pourtant le Congo possède aussi des mines car c'est la même formation géologique et la même chaîne de montagnes et de plus le Congo pourra plus tard nourrir ses habitants; ils n'auront pas besoin d'avoir recours à l'Australie pour se procurer des vivres; le Congo offre beaucoup d'autres ressources encore au commerce et à l'industrie et les voies de communication n'y sont pas aussi difficiles à établir que celles qui existent entre le Cap et Port Elisabeth sur un parcours de 500 milles, malgré des obstacles plus grands, que ceux qui se rencontrent au Congo. Il y a donc lieu d'espérer en l'avenir.

J'ai dit tout-à-l'heure que sa Majesté a plus fait en 8 ans que tous les gouvernements en 10 siècles. En voici une preuve. Lorsque je suis arrivé au Congo au commencement de 1883, j'ai vu à Boma les esclaves appartenant aux factoreries, travailler la chaîne au cou par groupes de 5 à 15, sans distinction de sexe, n'ayant pour tout vêtement qu'un morceau de loque attaché autour des reins, le carcan au cou, reliés ensemble par une grosse chaîne, allant et venant du matin au soir, s'arrêtant quand l'un d'eux devait s'arrêter; la nuit même ne les exemptait pas de ce supplice, si l'un devait se lever, tous devaient le suivre; et ils restaient

ainsi soudés les uns aux autres jusqu'à ce la mort vint les délivrer. Une factorerie recevait-elle un nouvel esclave; il était d'abord mis à la chaîne « *pour l'habituer à la maison* »; si au bout de 6 mois il n'avait pas été puni, de la grande chaîne, il passait à la chaîne à deux et il n'y avait que les anciens qui n'avaient plus grande valeur, qui étaient libres. Un fait entre mille vous peindra la cruauté avec laquelle certains blancs traitaient leurs esclaves. Un individu, qui est encore au Congo en ce moment, eut un jour à se plaindre d'une chaîne composée d'une douzaine d'esclaves; le délit était grave; ils avaient voulu incendier la maison. Il les fit monter dans un grand canot et arrivé au milieu de la rivière il les fit mouiller, c'est-à-dire, il les fit jeter à l'eau. Parmi ces malheureux qui se débattaient, entraînés sous l'eau par le poids de la chaîne, se trouvaient quelques robustes nageurs qui par des efforts surhumains parvenaient par moment à revenir sur l'eau. Ce blanc les guettait de l'embarcation armé de sa carabine et au fur et à mesure qu'une tête apparaissait sur l'eau, il tirait. Les cadavres furent retrouvés à la plage quelques jours plus tard.

A l'heure actuelle ces atrocités ne sont plus possibles et l'esclavage a vécu dans le Bas Congo.

Quelques chiffres nous feront mieux juger de l'importance du transit du Bas Congo, que de longs discours. Six maisons ont leur siège principal à Banana. 8 steamers jaugeant ensemble environ 3000 tonnes et 40 voiliers jaugeant environ 4000 tonnes sont attachés à ce port, pour faire le cabotage. Trois services mensuels de bateaux à vapeur relie Banana à l'Europe; une ligne Anglaise, de Liverpool, une ligne Allemande, d'Hambourg, et une ligne Portugaise, de Lisbonne. Indépendamment des bateaux attachés au port de Banana et des 3 lignes

régulières, quelques grandes maisons ont des steamers au long cours pour faire la navette entre l'Afrique et l'Europe.

D'après le relevé que j'ai fait pendant les 3 derniers mois de mon commandement à Banana, 37 navires au long cours, d'un tonnage de plus de 35000 tonnes sont entrés dans le port. La maison Daumas B. & C^e de Paris a importé pendant ce trimestre pour 505,000 fr. de marchandises. La maison Hollandaise, de Rotterdam, a importé et exporté par les seuls navires à sa consignation 2602 tonnes de marchandises diverses et enfin le Brithis Congo C^e a reçu pendant ce même trimestre plus de 2000 tonnes de marchandises et a exporté par ces mêmes bateaux 1095 tonnes et 33500 gallons d'huile de palme et 454 tonnes de coconnuts et d'arachides.

Les maisons établies ont chacune de 20 à 30 succursales échelonnées sur différents points de la côte et à l'embouchure des rivières et plus haut jusqu'où elles sont navigables. Ces maisons portent le pavillon des différentes nations de l'Europe, un seul excepté : celui de la Belgique. Notre pays qui a tout fait pour l'affranchissement de cette partie du continent africain, n'y a aucun intérêt, il est le seul qui ne bénéficie pas des sacrifices qu'il a faits. Pas une factorerie Belge, pas un Belge dans les factoreries étrangères, et cependant vous le voyez par les chiffres que je viens de vous soumettre, il y a là des débouchés importants pour notre commerce et notre industrie, de l'emploi pour notre marine, du transit pour nos ports et nos lignes de chemins de fer.

Ne restons donc pas l'arme aux pieds pendant que les maisons étrangères prennent les meilleures places, car je crains que lorsque plus tard nos négociants voudront à leur tour aller exploiter cette colonie Belge,

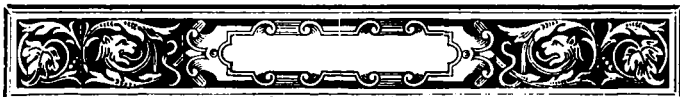
ils trouvent toutes les bonnes places prises et les articles étrangers connus et admis.

Nous avons vu le passé et le présent de cette partie de l'Afrique qui nous appartient, son avenir est entre nos mains, à nous de répondre à l'appel du Roi, qui, au prix de tant de sacrifices, a ouvert le grand continent noir à la civilisation Européenne.

A. HODISTER.







LES VACANCES D'UN NOTAIRE.

—
AU CAP NORD!

SOUVENIRS DE VOYAGE.

—

(Suite, voir page 396.)



A ville de *Throndhjem* est située au 63° 25' 52'' latitude Nord et au 8° 03' 15'' longitude Est, à 400 kilomètres nord de Christiania et 440 kilomètres nord-est de Bergen, dans la péninsule riante formée par le *Nid*, rivière qui se jette dans le Throndhjem-fjord.

Elle fut fondée en 996 par le roi *Olaf-Tryggvesson* qui y éleva un château fort et une église dédiée à St-Clément, et lui donna le nom de *Nidaros* (1).



Une ère de splendeur commença pour la jeune cité avec *St-Olaf* en 1016, et se maintint jusqu'à la fin du moyen-âge, au moment où les rois transportèrent ailleurs leur résidence.

(1) Ce nom provient de *Nid-elven's-os*, embouchure de la rivière le Nid.

Une série de malheurs s'abatit alors sur la ville qui avait pris le nom de *Throndhjem* : elle devient la proie des persécutions religieuses, issues du schisme d'Occident; est saccagée par les Suédois en 1564; décimée par la peste en 1566; réduite en cendres par l'incendie en 1599, en 1685 et plusieurs autres fois encore dans le courant du XVII^e siècle. Et cependant, malgré cette suite de catastrophes, elle reste la capitale du Noordland.

Throndhjem comptait 7,500 habitants en 1767; 10,000 en 1815; 22,500 en 1875, lors du dernier recensement.

Grâce au développement incessant du commerce maritime qui fait de Throndhjem l'entrepôt des régions arctiques le chiffre de sa population s'accroît encore tous les jours : il est actuellement de 24,000 âmes.



Au moyen-âge, treize églises, une cathédrale et cinq monastères élevaient dans le ciel du vieux Nidaros les flèches de leurs clochers. Le principal des monastères, appartenant à l'ordre de Cluny, était situé dans l'île de *Nidarholmen*, qui prit le nom de *Munkholmen* (île des moines). Deux autres monastères étaient bâtis sur la rive orientale du Nid; ils s'appelaient *Helgesäter* et *Bakke*.

L'antique cité possédait aussi un grand Donjon, un Château Royal et de somptueux palais affectés aux dignitaires de l'Église, de la couronne et de la noblesse.



Le Throndhjem moderne est une ville charmante bâtie sur les rives du fjord dans une plaine ouverte. Ses

larges rues tirées au cordeau, se croisant à angles droits, sont égayées par une double rangée d'arbres et bordées de maisons en bois proprement peintes étalant à toutes les fenêtres une profusion de fleurs.

Pas de monuments anciens autres que la cathédrale, et *Kristianstein*, forteresse abandonnée sur la hauteur du côté de Baklandet : les incendies qui ont réduit si souvent le vieux Nidaros en cendres, ont détruit tout le reste.

Dans le « *Munkholmen* » au milieu des ruines du monastère, on retrouve encore les cellules occupées d'abord par les moines et plus tard par les prisonniers d'Etat.

C'est dans l'une d'elles que fut incarcéré pendant 18 ans (de 1680 à 1698) et que mourut l'illustre danois *Peter Griffenfeld*, chancelier du Royaume, victime innocente de la basse envie des courtisans de Christian V.



Mais le monument le plus remarquable de Throndhjem est la *Cathédrale du Sauveur*, dont les imposantes ruines se dressent fièrement au milieu d'un cimetière verdoyant et fleuri.



A la mort de S' Olaf, tombé en 1030 sous la lance païenne à *Stiklestad* (1), les fidèles élevèrent une chapelle en bois sur la tombe de leur Roi-martyr.



(1) Bourgade sise aux portes de l'ancien Nidaros, actuellement englobée dans la ville de Throndhjem.

En 1093, le Roi *Olaf-Kyrre* remplaça la chapelle par une grande église en pierre qui devint, sous le nom d'Eglise du Sauveur, la métropole si justement célèbre dans le monde entier.

La châsse du martyr fut placée sous le maître-autel au milieu du chœur, dont le mur méridional touche à la fontaine de S^t Olaf.

La métropole fut au début une « *Langkirke* » (église longue) avec une seule nef et un chœur circulaire.



En 1151, sous le règne des fils d'*Harald Gille*, la Norvège fut érigée en archevêché et la résidence des titulaires fixée à Nidaros, à l'ombre de la cathédrale. De là date la période brillante de son histoire architecturale.

L'archevêque *Oistein* (Augustin) *Erlandssön*, mit le premier la main à l'œuvre. Il bâtit une nef en croix, ajouta une saillie de chaque côté de la grande tour et construisit le Chapître où il fut enterré en 1188.

Un de ses successeurs, *Sigurd*, développa en 1248 l'aile gauche : c'est la partie la plus riche et la plus grandiose de l'édifice.

Jusqu'au milieu du XIV^e siècle, l'église primitive d'Olaf subit des remaniements successifs : le style ogival anglais remplaça en grande partie le roman et le plein cintre dont il reste cependant encore des vestiges remarquables.

La cathédrale de Nidaros devint à la fois le plus grand et le plus beau monument religieux des trois royaumes scandinaves.

Il mesurait 325 pieds de long ; — sa façade occidentale garnie de belles statues, de cariatides et de fresques dorées avait une largeur de 124 pieds.

La tour centrale émergeait d'une forêt de campaniles finement découpés à jour.

A en juger par les somptueux débris qui ont résisté au temps, l'intérieur était plus riche encore, orné d'une infinité de colonnes en stéatite et de vingt-quatre autels desservis chacun par un chanoine du Chapitre.

Au milieu du chœur se dressait le Maître-autel primitif d'Olaf-Kyrre; — les architectes n'osèrent probablement pas y toucher par respect pour les grandes reliques qu'il abritait et qui étaient enfermées dans un cercueil en argent massif d'un poids énorme, contenu lui-même dans trois caisses de bois des îles, cuirassées de plaques d'or et enrichies de pierres précieuses.

Pour subvenir aux énormes dépenses de reconstruction et d'ornementation de l'église il suffit des dons prodigués par les innombrables pèlerins qui accouraient de tous les pays de l'Europe pour vénérer le corps du saint Roi Norvégien.



Malheureusement les grands incendies qui désolèrent Throndhjem en 1328, 1432 et 1531, n'épargnèrent pas la cathédrale. L'aile occidentale fût la première atteinte et s'effondra. Les guerres religieuses achevèrent ce que le feu avait commencé : les autels furent violés, les ornements religieux volés et saccagés. Les reliques de S^t Olaf elles-mêmes n'échappèrent pas au pillage : le cercueil d'argent et les caisses incrustées de bijoux prirent le chemin de Copenhague, et le corps du Saint disparut : on suppose qu'il a été enterré dans un coin de l'église.

La cathédrale, fermée et abandonnée pendant une longue période de guerres, s'abîma de plus en plus : sa

grande nef s'affaissa à son tour. On l'isola, ainsi que les autres ruines, du reste de l'Eglise au moyen d'un mur grossier.



Au XVI^e siècle des tentatives furent faites pour restaurer les parties de la métropole qui restaient encore debout; mais pour les architectes du Nord de cette époque comme pour les nôtres, restaurer un édifice c'était en dénaturer le style et le caractère.

Le chœur seul, de forme octogone, séparé du grand vaisseau par une dentelle de fines colonnes et d'élégantes ogives, échappa comme par miracle aux transformations des barbares.



Depuis deux ans, l'Etat, la Ville et les particuliers par de dons volontaires, ont commencé à relever le somptueux monument.

Les travaux sont vigoureusement poussés par l'architecte *Christie*, et les parties déjà achevées permettent de préjuger favorablement du résultat de l'entreprise.



En admirant ces chef-d'œuvres d'architecture chrétienne, l'excellent abbé M. Stanley se demandait s'ils étaient bien en rapport avec le culte sec et froid auquel ils seront affectés, et il rappelait les paroles du poète luthérien *Björnstjerne-Bjornson* : « Laissez les églises
« gothiques aux catholiques, pour nous, tenons-nous en
« au simple édifice octogone et faisons prédominer non
« pas l'autel, mais la chaire ».



Parmi les rares monuments modernes que possède la ville, on remarque la Banque, le Musée, contenant une collection d'animaux arctiques et quelques antiquités scandinaves, et le Gymnasium, école parfaitement tenue comprenant les trois degrés.



L'enseignement scolaire est bien organisé dans cette partie septentrionale de la Norwège, si l'on tient compte des grandes distances qui séparent les villes, bourgs et bourgades. Chaque localité, même de très-minime importance, a son école dominicale, et un grand nombre de pédagogues nomades circulent dans le pays, s'arrêtant pendant des semaines dans les fermes où se réunissent les enfants du voisinage, lorsque voisinage il y a.



24 juin. — *Throndhjem (suite et fin).*

De bon matin nous reprenons nos pérégrinations en ville. Nous avons la bonne fortune de rencontrer un homme charmant qui nous accompagnera au Cap Nord, *M. Stanley*, prêtre de Londres, neveu d'un collègue de Gladstone.



Nous faisons l'ascension des collines verdoyantes contre lesquelles est adossé Throndhjem, pour visiter les Arènes.

Il ne reste que quelques vestiges du cirque où la noblesse Norvégienne, Suédoise et Danoise se livrait jadis de brillants combats.

Ces cirques, dit Rietstap, s'appellent *Thingplaatsen* ou *Holmen* d'où, selon lui, vient l'expression : *tel holmen uitdagen* « (provoquer en duel) que l'on retrouve dans les vieilles chroniques du Nordland.



La Mission des Régions arctiques a fondé à Throndhjem une station du Sacré-Cœur sous le rectorat du *Rév. C. Dumahut*, prêtre français, qui y bâtit une église, un presbytère et une école dirigée par les Sœurs de Saint-Joseph.

La cité de S^t-Olaf étant à la fois le point central des communications entre la Norvège et la Laponie, et l'ancien foyer du Catholicisme en Scandinavie, le Préfet apostolique, M^{er} Bernard, la choisit pour sa résidence. Depuis que nous avons eu l'honneur de le rencontrer à Christiania, il s'est établi définitivement dans l'*Abelsborg*, institut dirigé par les Missionnaires de la Congrégation de la Salette qui viennent de compléter leur installation par une grande école pour garçons pauvres.



Comme nous le disions plus haut, Throndhjem, métropole des archevêques, fut pour les Normands, pour les populations des îles de l'Océan glacial arctique et pour les habitants de la côte Est de l'Amérique, le centre de la propagation de la foi et de la juridiction apostolique-romaine jusqu'à l'avènement de Christian III, roi de Danemarck, souverain de la Norvège en 1537.

Ce monarque, luthérien fanatique, déclara une guerre sans merci au Catholicisme qu'il voulait extirper de ses États.

Il en proscrivit le culte et la doctrine sous les peines les plus sévères, convertit les églises en temples protestants, expulsa les prêtres et les évêques. Le dernier archevêque, *Olaf III Engelbrektson*, exilé avec son clergé, s'enfuit en Belgique et mourut à Lierre, où il fut enterré, en 1553. Mais les persécuteurs passent et en 1885, après trois siècles d'intolérance religieuse, Monseigneur *van den Branden de Reeth*, évêque d'Erythrée, résidant à Malines, ville voisine de Lierre, procédait dans le Nidaros moderne, en face de la cathédrale en ruines, à l'ordination de trois prêtres Norwégiens !

L'accueil et le respect de la population protestante furent remarquables, — dit M^{sr} Bernard dans son dernier bulletin des Missions du pôle Nord; — l'auguste cérémonie fut suivie avec intérêt par une nombreuse assistance protestante; tout l'ensemble, avec la réapparition du vieux Missel catholique des archevêques, fut un enseignement historique et déjà un renouement de l'anneau brisé de la chaîne traditionnelle de S^t-Olaf, le roi martyr, l'apôtre et le patron du royaume des Normands. — « La mémoire de S^t Olaf doit revivre, « son culte doit être rétabli et ses traditions chrétiennes, « rappelées aux fils des Normands, aux Norwégiens, » prêcha M^{sr} van den Branden; « oui, une chapelle « traditionnelle doit être construite sur le lieu du « martyr, ici à Stiklestad; Missionnaires faites ce petit « monument sacré et vous appellerez ainsi à ce peuple « égaré et trompé ses chères traditions nationales et « religieuses; c'est la recommandation de Léon XIII, la « lumière de l'Église, de ramener les peuples égarés « par l'exposition de leur histoire et de leurs traditions « religieuses, et par l'enseignement solidement chrétien « de la jeunesse. »

Après le dîner, nous nous mettons en route pour les *chutes de Leerfossen* situées à une lieue au sud de la ville.

Trois carioles attelées d'excellents chevaux, nous y transportent lestement. Nous entendons de loin le grondement des eaux et nous arrivons bientôt sur une plate forme d'où nous voyons la rivière se précipiter dans un abîme de 180 mètres de profondeur et rebondir dans des flots d'écume, avec un fracas assourdissant comme une salve d'artillerie.

Le gamin qui nous sert de guide, nous apprend que le saumon abonde dans ces parages.



Le *Saumon* quitte l'océan au mois de mars pour frayer.

A l'instar de beaucoup d'oiseaux migrateurs, il voyage en bandes nombreuses, dans un ordre remarquable, se rangeant sur deux files qui se réunissent à l'avant sous un angle aigu.

En tête de la colonne, dit Victor Mennier, la plus grosse femelle ouvre la marche; les plus petits mâles forment l'arrière-garde. Elle s'engouffre dans les fjords et remonte les rivières parfois jusqu'à leur source, à des distances énormes des côtes, cherchant les endroits tranquilles à fond de sable ou de gravier, propice à la ponte.

Au moment de déposer ses œufs, la femelle creuse dans le sable un trou allongé, profond de cinquante centimètres, usant ses nageoires à ce pénible travail.

La ponte est extrêmement abondante; dans un individu du poids de dix kilogrammes, on a compté 27,850 œufs.

Le saumon doit souvent se livrer à une lutte opiniâtre pour franchir les obstacles qui lui barrent le chemin. Se courbant en arc sur une pierre, d'un coup de queue, comme par la détente d'un ressort, il s'élève jusqu'à quinze pieds de hauteur.

On le voit s'élancer, produisant au soleil l'effet d'un trait d'argent décoché par une main vigoureuse, retombant cent fois dans le gouffre, mais cent fois recommençant l'effort jusqu'à réussite.

Il a de commun avec l'hirondelle de revenir périodiquement à la même rivière, de déposer ses œufs à la même place, sans se laisser décourager par les difficultés ou les dangers éprouvés dans les voyages précédents.



Les Anglais pêchent le saumon à la ligne amorcée d'une mouche artificielle qu'ils font voltiger à la surface de l'eau par un rayon de soleil.

Le saumon bondit vers l'insecte et le happe au passage avec le perfide hameçon qu'il cache dans ses flancs.

C'est le moment pour le pêcheur de déployer toute son adresse et de laisser couler adroitement la ligne que le poisson blessé entraîne avec furie.

Quand la proie est de forte taille, le pêcheur doit parfois se jeter dans un canot et la suivre à la remorque comme une baleine harponnée.

Mais les pièges à saumon sont plus usités que la ligne : on établit au pied des cataractes des caisses à treilles mobiles dans lesquelles retombe le poisson maladroit qui a manqué son élan.



La manière la plus fructueuse de capturer le saumon rappelle la traque ou battue.

A l'époque où les saumons ont remonté les rivières, on construit des barrages mobiles, distants de 100 mètres, qui leur coupent le retour vers la mer. Chaque barrage est garni d'un filet le jour de la pêche.

Les pêcheurs baissent ensuite le niveau de cette partie de la rivière et les poissons, sentant que l'eau va leur manquer, rebrousse chemin en masse vers l'Océan mais viennent butter contre le barrage, ou s'empêtrer dans les filets.

Les pêcheurs n'ont plus pour ainsi dire qu'à ramasser à la pelle leurs victimes cernées parfois au nombre de mille dans les réservoirs.

L'accroissement du saumon est très-rapide : à deux ans il pèse déjà de 6 à 8 livres.

On en a pêché qui mesuraient deux mètres de longueur et pesaient 50 kilogrammes.

Il abonde à tel point dans certains endroits, qu'à Bergen, par exemple, il n'est pas rare de voir des pêcheurs en rapporter deux mille à la fin de leur journée.



A 7 heures du soir nous étions de retour à l'hôtel, enchantés de notre excursion et très-disposés à faire honneur au souper de table-d'hôte.

La table présentait l'aspect d'un festin rabelaisien à faire frémir les estomacs les plus complaisants et les mâchoires les mieux outillées. Elle était littéralement surchargée de sardines, de saumon bouilli ou fumé, de gigues de renne, de jambons d'ours, de roastbeef froid, etc., etc.

Et, comme si toutes ces victuailles n'avaient pas suffi, l'office nous envoyait coup sur coup du poisson roti, des œufs mollets, et des homards monstrueux qui s'entassaient pêle-mêle sur d'immenses plats au bout des tables.



Il est temps de boucler nos malles et de gagner le *Sverre-Sigurdsson* (1) qui doit lever l'ancre à minuit et nous emporter vers le Cap-Nord.

(1) *Sverre-Sigurdsson* veut dire : *Sverre* fils de *Sigurd*, et plus littéralement en flamand *Sverre-Sigurd'szoon*, construction grammaticale identique à la norvégienne. — *Sigurd* et son fils *Sverre* étaient deux Rois de Norwège du XII^e siècle, dont les règnes, surtout celui de *Sverre*, furent illustres.

PAUL RAEPSAET.

(A suivre).







BIBLIOGRAPHIE.

Le Patron, *sa fonction, ses devoirs, ses responsabilités*, par CHARLES PÉRIN, correspondant de l'Institut de France. Un volume in-12 de 190 pages. — Prix : fr. 2,00. — Société de Saint-Augustin, Bruges.

LES émeutes dont la Belgique vient d'être le théâtre, et les grèves désolantes qui se prolongent en France et en Amérique, les troubles de Londres récents encore, tous ces événements encore qui accusent coup sur coup la fermentation qui travaille les couches profondes des classes laborieuses et semblent les indices d'une immense révolution sociale, donnent à ce livre une vive actualité.

De tous côtés, dans les classes dirigeantes, se trahit la préoccupation de trouver un remède à la situation troublée que nous traversons; mais si les bonnes volontés ne font pas défaut, beaucoup sont annihilées par le manque de direction. Le terrain est si dangereux qu'on hésite à s'y orienter sans guide.

Le livre de M. Périn sera ce guide pour tous les patrons chrétiens

Le nom de l'auteur, dont la science économique fait autorité, nous dispense de faire l'éloge de l'ouvrage.



Les Œuvres de Dieu et de la nature. Méditations d'un solitaire. Un volume in-8° de 496 pages sur papier teinté. Société de St-Augustin à Bruges. Prix : 5,00.

SOUS le titre de : *Œuvres de Dieu et de la nature*, l'auteur offre au public un livre d'un genre tout particulier, qui ne manquera pas, nous en sommes sûrs, d'intéresser les amis de la religion, comme aussi tous les amis de la nature. Il présente, dans une suite de tableaux, quelques-unes des beautés de l'une et de l'autre, de la nature et de la religion, de manière à donner de celle-ci une connaissance capable d'en inspirer la vénération et l'amour. Son ouvrage, attrayant pour tous, convient particulièrement à être donné en prix aux jeunes gens. Ils ne se laisseront pas, nous en sommes persuadés, d'en renouveler la lecture avec grand fruit, et pour leur édification et pour leur instruction.

On trouvera ici mise en pratique la sentence d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.



Vondels Meesterstuk « Lucifer », Treurspel in vijf bedrijven, door A. M. VERSTRAETEN van het Gezelschap van Jezus, Taal- en Letterkundig verklaard. — Gent, drukkerij S. Leliaert, A. Siffer & Cie, 1884, in-12 van 190 p.

VOILA enfin une édition digne du grand tragique hollandais! Tout y fait honneur au bon goût des éditeurs et la jeunesse des écoles flamandes à qui ce livre est destiné a été singulièrement gâtée par eux.

Cette tragédie est-elle, ainsi qu'on l'a cru généralement jusqu'à présent, une éloquente satire de l'époque, est-elle simplement un drame religieux précurseur de la sublime épopée de Milton? Le savant éditeur de cette réimpression tient pour la seconde opinion, il ne nous a pas, il est vrai, convaincu. Pour nous, l'auteur de *Palamède* se retrouve dans *Lucifer* et il nous est difficile de croire que *Vondel*, toujours si ardent en ce qui regarde les choses politiques, n'ait pas voulu faire allusion aux modèles qu'il avait sous les yeux. Quoi qu'il en soit de la pensée intime du poète, aujour-

d'hui, loin des agitations de l'époque où l'auteur a vécu, la satire politique a disparu pour ne laisser subsister que le magnifique drame religieux. Ce dernier est, il est vrai, plus lyrique que théâtral, la composition en est en somme médiocre, l'intérêt scénique s'y trouve à chaque pas ralenti par d'interminables récits. Ne faut-il pas plus de deux cents vers à Uriel pour raconter la bataille de Raphaël! Sous ce rapport, Lucifer est très inférieur aux drames religieux de Racine. Ce qui est incomparable, par exemple, c'est la peinture des caractères dont plusieurs annoncent Milton, Lucifer est antérieur de quelques années au *Paradis Perdu*, c'est l'admirable sauf le lyrique d'une si grande et si belle allure, c'est la poésie qui coule à flots plus purs, moins mêlée d'alliage et de mauvais goût qu'on ne la rencontre généralement chez Vondel. En particulier les chœurs nous rappellent ceux d'Esther et nous croyons que celui qui commence par ces vers

Wie is het, die zoo hoog gezeten
Zoo diep in't grondelooze licht

n'a rien à envier à ceux de Racine.

La caractéristique de la nouvelle édition qui est offerte au public, est le beau travail philologique et littéraire du P. Verstraeten. Avec un goût sûr et une mesure parfaite, il a mis à profit les savants travaux des Van Lennep, Van Vloten, Schrant, Busschaert, Velderman sur celui que l'on a appelé le Virgile hollandais. A ces notes qui ne laissent inexplicées ni une allusion historique, ni une difficulté littéraire, il faut joindre une courte mais intéressante biographie de Vondel et de curieux appendices où sont traitées avec soin différentes questions controversées. C'est une innovation excellente d'avoir remplacé l'orthographe vieillie du dix-septième siècle par la manière d'écrire généralement adoptée de nos jours; il ne faut pas en effet oublier que cette nouvelle édition est destinée à la jeunesse des écoles, ce qui explique certaines coupures, la suppression de certaines descriptions un peu trop sensuelles, notamment au premier acte.

G. W.

(*Polibibliion.*)



Les beautés du rosaire, par Mgr CONRAD MARTIN, évêque de Paderborn. Ouvrage traduit de l'allemand par le docteur P. PROSPER. — Un vol. in-18 de 470 pages, avec filets rouges. Prix : fr. 2,25. Société de Saint-Augustin, Bruges.



PRÈS les immortelles encycliques de Léon XIII, nous ne connaissons rien, en notre temps, de plus autorisé, de plus instructif, de plus pieux sur le rosaire, que le livre de Mgr Conrad Martin.

C'est un évêque qui parle avec toute l'autorité de sa haute mission; c'est un docteur éminent; c'est un saint rempli de l'esprit de Dieu; c'est un héroïque martyr des droits de l'Église et du Siège apostolique, une illustre victime du *kulturkampf* prussien.

Le vénérable auteur se peint tout entier dans son œuvre. Quel lumineux abrégé de toute la dogmatique chrétienne! Quelle exposition simple, précise, claire et profonde du *Symbole des Apôtres*, du *Gloria Patri*, des trois vertus théologales, du *Pater*, de l'*Ave* et des quinze mystères dans le cycle desquels St Dominique a renfermé l'histoire de notre salut! Quelle pénétrante onction, quels sentiments de piété envers Jésus et Marie, d'attachement à la Ste-Église, de zèle pour le salut des âmes, dans ces pages si solides, si suaves!

Le traducteur a fait chose utile en ajoutant, dans un *appendice*, des instructions pratiques qui n'entraient pas dans le cadre de l'auteur. Les fidèles liront avec profit ce court supplément qui leur fera mieux connaître l'origine, les avantages, l'excellence, les conditions de la confrérie du Rosaire, la manière de le réciter avec fruit, les dévotions qui en découlent ou s'y rapportent, les multiples et précieuses indulgences accordées à la pratique pieuse la plus populaire, la plus facile, la plus recommandée qui existe dans l'Église.





DEUX ADVERSAIRES DU NATURALISME.

AU risque de passer dans mon genre, pour un Caton radoteur et endurci, je prends encore la parole contre le naturalisme et je jette à nouveau aux vents du Ciel mon *delenda Carthago*. Ce n'est pas à dire que le naturalisme me paraît de tous points condamnable ; évidemment si au lieu de système exclusif qu'il est, il devenait purement un procédé de style sagement employé, il serait admissible non seulement en rigueur mais de l'approbation universelle.. Car je me déclare être, avec modestie, de ceux qui croient que l'imagination seule ne doit pas faire tous les frais des œuvres de l'esprit, l'expérimentation et le *vu* de la vie n'étant nullement des parties négligeables. Mais c'est contre le parti, contre l'école, qu'on ne saurait assez protester ; c'est contre le naturalisme gros d'impudeur qui va se développant, sans un instant de relâche, au cours des trois cents pages obligées de tout roman naturaliste. C'est qu'à ce seul point de vue, je trouve que le naturalisme rentre éminemment dans l'unique genre qui ne peut pas plaire, selon Voltaire, dans le genre ennuyeux. Personne en effet ne peut trouver longtemps satisfaction aux œuvres de ce genre faux, nous n'hésitons pas à le dire, à ces épopées dégoutantes de la vie bête, qui ne laissent plus tomber jusqu'à nous un rayon de soleil ni monter un parfum de fleur, qui ne nous permettent plus de voir

un coin d'azur dans le ciel, qui ne nous laissent plus deviner l'âme sous l'enveloppe charnelle. Ce n'est pas un certain naturalisme vivifiant que nous combattons, c'est le naturalisme qui étouffe. Et nous nous sentons d'autant plus à l'aise dans cette lutte, que tous les jours de nouveaux et habiles adversaires se déclarent contre la doctrine violente qui a un instant désorienté les esprits. Le romantisme fut, lui aussi, une tentative de révolte dans les Lettres; mais au moins le romantisme eut de généreuses aspirations, et ses licences ne tendirent à renverser que des lois purement conventionnelles sans porter du même coup atteinte aux lois éternelles du goût. Il n'en est pas de même du naturalisme, tant s'en faut. Longue déjà serait l'énumération de ceux qui ont habilement lancé leur dard dans les flancs de l'hydre contemporaine, et qui lui ont enlevé avec les gouttes de son sang, un peu de sa force mais peut être point encore de son audace.

Deux nouveaux champions viennent d'entrer en lice.

M. Charles Fuster n'est pas un étranger pour les lecteurs du *Magasin littéraire*. Son *Ame pensive* a fait autrefois le sujet d'un excellent article de notre livraison d'octobre 1884, dans lequel Monsieur Léon Janssens déclare nettement les hautes qualités du jeune poète français, tout en signalant avec franchise les quelques défauts de ce bon livre de poésies. On a reconnu avec vérité que ce qui manque à M. Charles Fuster, c'est un *Credo* plus lumineux et plus précis. Il conviendrait en effet que les adorations et les actes de foi de la veille ne fussent point infirmés, nous ne dirons pas par les blasphèmes, mais par les doutes et les incertitudes du lendemain. M. Charles Fuster, qui a une âme de chrétien, semble parfois sacrifier trop au scepticisme, et s'éprendre outre mesure du paganisme antique, à

l'instar de M. Leconte de Lisle. *Zeus* et *A celle qu'on insulte* sont trop inspirées de cet esprit payen, et ces deux poésies sont loin d'être les meilleures du recueil. Qu'on lise après cela *Sursum* ; voilà de la grande poésie qui sort du cœur comme un cri spontané de la foi et de l'espérance.

Quand nous avons perdu nos tendresses suprêmes,
 Quand le cœur est saignant, quand le mal est cruel,
 Alors, désespérant de nous sauver nous-mêmes,
 Jetons là notre orgueil et regardons le ciel.

Nous pouvons, déchirés d'une angoisse futile,
 Nous abattre sans cause et blasphémer en vain,
 Nous pouvons insulter l'amour qui nous mutile, —
 Le Ciel reste profond, secourable et divin.

.

Taisons-nous ! nos sanglots vont plus haut que la terre :
 A l'heure où nous pleurons, Dieu nous entend pleurer.

Ces vers rappellent les magnifiques accents échappés çà et là, aux heures moins sombres, à la muse quelquefois chrétienne presque, de l'infortuné Alfred de Musset. Si l'on veut rattacher M. Charles Fuster à l'un des deux grands poètes, chefs d'école du siècle, c'est bien à Lamartine qu'il faut penser plutôt qu'à Victor Hugo. Toutefois l'œuvre du poète Bordelais garde fièrement son originalité propre, et ce n'est pas un faible mérite dans le siècle de pastiches et de contre-façons où nous vivons.

Après avoir salué le nouveau poète, un des plus sains assurément de l'époque actuelle, nous avons eu à accueillir en la personne de Charles Fuster, un agréable conteur. Le poète en général semble vivre loin de nous d'une vie qui nous est fermée, et la poésie a toujours l'air de nous arriver d'un monde inconnu et de sphères auxquelles nous ne pouvons atteindre ; c'est

bien cette chose légère, presque insaisissable, qui flotte entre la terre et le ciel avec tous les caprices de la brise ou d'un fil de la Vierge. Le conteur, lui, paraît s'asseoir auprès de nous à nos foyers, et son récit nous touche de plus près que les harmonies du poète. Les *Contes sans prétention* de M. Charles Fuster sont réellement sans prétention, et c'est précisément ce qui fait leur charme. On trouve dans ce recueil de jolis tableaux conçus et exécutés à la façon de Teniers, tel entre autres, le portrait charmant de Properce Simon dans sa chambre tapissée d'images d'Épinal.

Cette année, Charles Fuster se révèle au public comme critique dans un livre qui vient de paraître, formé d'articles écrits pour la *Revue littéraire et artistique* et traitant des questions actuelles de littérature (1). — C'est dans ce livre que le critique expose ses doctrines littéraires, et stigmatise, comme elles méritent de l'être, toutes les décadences, de quelque nom qu'elles s'appellent, réalisme, naturalisme, pessimisme, que sais-je? — Charles Fuster s'est montré, dans ces études, psychologue au vrai sens du mot, et non pas avec cette morbidesse de tant de critiques modernes qui se sont mis complaisamment à la remorque de Paul Bourget. Non seulement Charles Fuster exige de l'écrivain une conscience littéraire, une conscience d'artiste, il réclame de plus une conscience au strict sens du mot, une conscience tout court. L'Idéal doit être le but poursuivi sans relâche de tout artiste. Après avoir étudié le naturalisme dans deux œuvres récentes, le *Crépuscule des dieux* et *Happe-Chair*, Charles Fuster résume

(1) *Essais de critique*, par CH. FUSTER, en vente à l'Office de publicité. — Bruxelles.

sa pensée en disant qu'autrefois, avant la pleine éclosion du naturalisme effréné d'aujourd'hui, les livres nous consolait de la vie, tandis qu'aujourd'hui c'est la vie qui donne tort aux livres, parce qu'elle n'est, en résumé, ni si mauvaise ni si bête qu'on l'a dépeinte. Il était bien juste que le critique se demandât ce que deviendra le naturalisme dans un avenir plus ou moins rapproché, et il estime, comme nous aussi, qu'il finira par l'ennui et par le dégoût, pour faire place au rêve qui vaut mieux que les réalités malpropres et que les tristesses vulgaires.

Ceci n'est que le sens général d'un des chapitres des *Essais de critique*. La même idée est reprise à toute occasion, dans la suite du volume, quelquefois peut-être avec des développements moins précis et qui trahissent çà et là, malgré le ton général, quelques restes de complaisance pour des systèmes littéraires qui sont finis ou près de finir. Bref, en M. Charles Fuster le critique s'est élevé à la hauteur du poète et du conteur, et les Lettres doivent le tenir pour un de leurs idéalistes défenseurs.



La livraison de la *Revue des deux Mondes* du 15 mai de cette année renferme une très remarquable étude de M. Eugène Melchior de Vogüé sur la littérature réaliste. Cet article sert d'avant-propos à un volume intitulé le *Roman russe*, qui vient de paraître à la librairie Plon et Nourrit. Ce serait pour tous ceux qui sont en quête d'études sérieuses sur la littérature contemporaine, une bonne fortune de lire ces fortes pages, qui sont la condamnation formelle du naturalisme tel qu'il est compris surtout chez nos voisins du

midis. Nos lecteurs me sauront gré d'analyser cette étude et de leur en citer quelques fragments.

M. de Vogüé rappelle en quelques lignes la façon dont la littérature classique a considéré l'homme particulièrement dans le drame et dans les situations dominées par les grandes passions. L'homme classique fut le héros tel que l'ont rêvé les littératures antiques dans la tragédie et dans l'épopée. « L'action de ces « héros correspondait à un groupe d'idées religieuses, « monarchiques, sociales et morales, fondement sur « lequel reposait la famille humaine depuis ses plus « anciens essais d'organisation. En grandissant son « personnage pour le bien ou pour le mal, le poète « classique proposait un exemple de ce qui devrait être « ou ne pas être, plutôt qu'un exemple de ce qui « existait dans la réalité. »

Mais depuis un siècle environ d'autres idées ont prévalu. Le héros s'est rapetissé et a été réduit à la taille de l'homme ordinaire dans les conditions communes de la vie; l'observation par l'analyse minutieuse a remplacé l'imagination; « l'art nouveau cherche à imiter la nature dans son inconscience. » — Au commencement de ce siècle le romantisme s'insurgea contre le héros classique, mais ce qui est sorti de cette révolte n'a été, selon M. de Vogüé, qu'un produit bâtard; car, à son insu, le romantisme était encore obsédé de l'esprit classique : les monstres de la littérature nouvelle n'étaient en définitive que des héros à rebours. « Les forçats, les courtisanes, les bandits étaient plus soufflés et plus creux que les rois ou les princesses du vieux temps. Le thème déclamatoire avait changé et non la déclamation. » C'est en réaction contre ces abus, en réalité beaucoup moins tolérables que ceux du vieux classicisme, que le réalisme se fit

jour et se développa comme l'on sait La tendance était bonne en elle-même, mais il manquait au système des éléments nécessaires pour lui assurer vie et prospérité. C'est ici que l'écrivain parle en maître, et, pour ne rien affaiblir de sa pensée, qu'on nous permette de faire une longue mais instructive tentative. « Le réalisme, dit M. de Vogüé, répond à l'une de nos exigences, quand il étudie la vie avec une précision vigoureuse, quand il démêle jusqu'aux plus petites racines de nos actions dans les fatalités qui les commandent; mais il trompe notre plus sûr instinct, quand il ignore volontairement le mystère qui subsiste par delà les explications rationnelles, la quantité possible de divin. Je veux bien qu'il n'affirme rien du monde inconnu; du moins il doit toujours trembler sur le seuil de ce monde. Puisqu'il se pique d'observer les phénomènes sans suggérer des interprétations arbitraires, il doit accepter ce fait d'évidence, la fermentation latente de l'esprit évangélique dans le monde moderne. Plus qu'à toute autre forme d'art, le sentiment religieux lui est indispensable; ce sentiment lui communique la charité dont il a besoin; comme il ne recule pas devant les laideurs et les misères, il doit les rendre supportables par un perpétuel épanchement de pitié. Le réalisme devient odieux dès qu'il cesse d'être charitable. Et l'esprit de pitié avorte et fait fausse route dans la littérature, aussitôt qu'il s'éloigne de sa source unique. »

M. de Vogüé n'hésite pas à se déclarer l'adversaire décidé de la doctrine tant en honneur aujourd'hui, de l'art pour l'art; il avoue même ne pas la comprendre, et s'élève contre le parti pris de ne mettre aucune intention morale dans tel ou tel genre même réputé léger, comme le roman ou la comédie. Suivant l'écrivain de la *Revue des Deux Mondes*, les réalistes auraient dû se

laisser guider dans l'œuvre immense qu'ils entreprenaient, par le texte *complet* des divines Écritures. — « Le Seigneur-Dieu forma l'homme du limon de la terre et lui inspira un souffle de vie, et l'homme fut une âme vivante. » — L'expérimentation leur a trop souvent laissé voir uniquement le limon, au mépris du souffle divin de la vie.

Abordant ensuite la question de la genèse du naturalisme, M. de Vogüé fait quelques difficultés à reconnaître en Stendhal le père du naturalisme. Henri Beyle aurait, selon lui, des qualités d'esprit à tous égards inconciliables avec les dogmes de l'école naturaliste. Quant à Balzac, sous certains rapports, les réalistes ont raison de se réclamer de lui, surtout en considération des masses énormes de matériaux qu'il a remués, et plus encore parce que les tempéraments des héros de Balzac ont commencé à subir plus sensiblement les lois de l'hérédité et l'influence des milieux. Mais d'autre part, nous trouvons parfaitement exacte l'appréciation que M. de Vogüé donne du célèbre romancier, après qu'il l'a jugé au point de vue réaliste. « Cet ouvrier du réel demeure, dit-il, le plus fougueux idéaliste de notre siècle, le voyant qui a toujours vécu dans un mirage, mirage des millions, du pouvoir absolu, de l'amour pur et tant d'autres. »

Nous croyons de notre côté, qu'il serait impossible d'attribuer une véritable paternité au naturalisme, en nommant tel ou tel écrivain. Nous avons toujours pensé que le naturalisme a été l'œuvre du temps et des décadences successives; les écrivains, les uns plus, les autres moins, n'ont fait que hâter son développement, en renchérissant les uns sur les autres. Gustave Flaubert a été l'initiateur incontesté des doctrines nouvelles. Zola ne s'est imposé que comme disciple, grâce à son indiscutable puissance, grâce surtout à ses qualités

épiques qui l'emportent de loin chez lui sur son réalisme caduc. Le pessimisme lui-même est né du réalisme de Flaubert dans *Bouvard et Pécuchet*; c'est une sorte de génération spontanée par dégénérescence. D'un trait de plume habile M. de Vogüé donne la notion exacte du pessimisme : C'est « le parasite naturel du vide et il habite forcément là où il n'y a plus ni foi ni amour : quand on en est là, on l'invente de soi-même, sans avoir lu Schopenhauer », — et il ajoute en regardant l'œuvre accomplie par ces rudes ouvriers de destruction : « au point de vue purement littéraire, le réalisme a payé ses torts moraux en ne nous offrant qu'une représentation du monde partielle et déformée, sans air ambiant, sans perspectives lointaines..... Celui qui nous abaisse et mutile nos espérances peut assurément nous amuser une heure; il ne nous gardera pas longtemps. »

Dans cette première partie de son étude, M. de Vogüé n'a parlé du réalisme français que d'une manière absolue; dans la suite il le compare au réalisme anglais et au réalisme russe. Remarquons avec l'écrivain, que le réalisme avait déjà conquis les littératures de l'Angleterre et de la Russie, alors qu'il essayait péniblement de s'implanter en France. Ces rapprochements mettent le système français en évidente infériorité vis-à-vis des deux autres, et la cause n'en est point mystérieuse. Il ne faut pas la chercher dans la diversité de race non plus que dans la divergence d'esthétique; elle se trouve tout simplement dans la question morale que les uns respectent et qui n'existe même pas pour les autres. On sait que le réalisme anglais a pour principaux représentants Richardson, Dickens, Tackeray et surtout George Eliot. « L'esprit moral, écrit M. Montégut dans ses études sur G. Eliot, n'a cessé de distinguer

le roman anglais, même dans ses productions les plus hardies ou les plus cyniques, et j'avance que le réalisme, parfaitement acceptable lorsqu'il est fécondé par cet élément, ne peut, s'il en est privé, produire que des œuvres inférieures, puérides et immorales. »

Les longues et attachantes études de M. de Vogüé sur le roman russe expliquent sa prédilection à en parler spécialement. D'ailleurs depuis quelque temps, la Russie lettrée s'est réveillée et a secoué le manteau de neige qui semblait devoir la couvrir éternellement; ses romans ont traversé l'Europe et sont venus révolutionner Paris émerveillé, qui avait trop cru jusque là à l'indéfectibilité de sa supériorité dans tous les ouvrages de l'esprit. Les premiers réalistes russes s'abandonnèrent d'abord aux conceptions désolées et aux grossièretés d'expression auxquelles le pire réalisme français s'est donné libre carrière, j'allais dire nous a presque habitués. Mais d'autres écrivains parurent bientôt, qui évitèrent ces excès et communiquèrent au réalisme qu'ils épuraient, « une beauté supérieure dûe à la même inspiration morale. » A celui qui nous demanderait la raison dernière de ces chefs-d'œuvre d'un réalisme étranger, si différent du nôtre, nous répondrons avec M. de Vogüé : « Là où nous avons échoué, les Anglais et les Russes ont réussi, parce qu'ils appliquaient tout entier le précepte de Création; ils prenaient l'homme dans le limon, mais ils inspièrent le souffle de vie et ils formaient des âmes vivantes. »

Tel est donc le secret de la fortune du réalisme dans ces deux littératures exotiques. Cette fortune, le naturalisme français ou belge la réaliserait aussi du jour où il sortirait de la voie fautive dans laquelle il s'est engagé. Qu'il s'attache moins au limon, après tout le moindre des éléments constitutifs de l'homme; qu'il

sente et fasse sentir partout ce souffle qui n'est point venu de la terre et qui a donné à la poussière sa véritable vie. C'est alors qu'au lieu d'assister, la tristesse dans le cœur, à tant de scènes d'animalité brutale dont les romans naturalistes nous ont repus, nous étudierons les âmes elles-mêmes dans un réalisme plus vrai et plus bienfaisant. Ainsi la mode aura passé de ces tempéraments impérieusement portés à toutes les vilénies, à toutes les méchancetés morales.

Nous saluons avec bonheur et nous appelons de tous nos vœux l'aurore dont M. de Vogüé nous fait entrevoir les premières blancheurs. Heureusement la France tout entière ne s'est pas incarnée dans Flaubert et ses successeurs. Une partie considérable de la jeunesse lettrée française s'inquiète, nous dit-on, du réveil de sa gloire littéraire. Tant mieux! Honneur et courage à ces jeunes vaillants! Et puisque la France se trouve aujourd'hui appauvrie jusqu'à la misère dans son réalisme, qu'elle ne se laisse pas dominer par un sentiment de dignité nationale mal comprise. Qu'elle n'hésite pas à tirer de l'étranger, fût-ce d'Angleterre ou de Russie, ce qui peut la rendre riche comme par le passé. La France aura toujours assez donné de son génie propre aux autres nations de la terre, pour qu'à ses heures de crise, elle ait le droit de leur emprunter sans honte. C'est d'ailleurs l'histoire de toutes les littératures surtout aux époques de décadence et à la veille des renaissances. Il nous sera donné alors d'aspirer l'air pur à longs traits, après avoir trop longtemps été empestés par les odeurs méphitiques des assommoirs, des mines de Germinal et de Happe-Chair, des boudoirs et de tous autres réduits infâmes où les naturalistes ont promené leurs lecteurs.

L'Abbé M.-A. COUSOT.





COUPS DE FUSIL.

FANTAISIE.

UN allait traquer. Une neige abondante couvrait la campagne et la silhouette des arbres se découpait nettement comme des coups de grattoir dans un dessin sombre; par moments les collines de l'horizon disparaissaient sous une tourmente de neige que le vent chassait rapidement.

A l'entrée de l'étroit sentier qui s'engageait dans la montagne, un groupe de chasseurs discutait à voix basse les dispositions de la traque et le maître de céans coiffé d'un feutre brun, orné de plumes de bécasse, présentait à la ronde des numéros de poste.

Le numéro 1 échut au baron, un petit homme replet dont le profil bedonnant était échancré par une ceinture de chasse trop étroite; avec une anxiété burlesque il attendait la sortie du billet suivant. « Voisin, fit le baron au journaliste, si vous voulez en croire ma vieille expérience de chasseur n'employez pas de gros plomb, cela ne vaut rien, au lieu d'aller droit à son but, il s'égare.

— Mais, répondit l'autre, éventant la mèche, j'aime beaucoup les chevrotines pour la grosse bête. »

Il glissa du 6 sur son fusil, tandis que le baron

épouvanté le suppliait surtout de ne pas tirer de son côté.

Il y avait là un député ayant le front de trouver plus intéressante une partie chasse qu'une séance de la chambre, des étudiants, des propriétaires, tous réunis sans distinction d'âge ni de position en la confraternité de St-Hubert. On voyait des carnassières bien neuves, bien propres, qu'on portait avec un air de fausse assurance, et d'anciennes, tachées de sang, halées comme une peau de marin avec cet embrun du vieux chêne.

« Qui sera le marqueur? fit l'hôte.

— Mais le journaliste! clama le baron qui voulait à tout prix se concilier les sympathies de son voisin, il est habitué à tenir la plume.

— Soit; on ne fume pas sous les armes, car le chevreuil sent le tabac; » et secouant d'un coup de pouce les cendres de leurs pipes, les chasseurs s'engagèrent dans le sentier, en glissant furtivement sur la neige.

Quand ils furent tous placés au poste, un coup de sifflet retentit ayant pour écho un autre coup de sifflet et dans la forêt bruissait un susurrement lointain scandé par des coups de gaule sur le tronc des vieux chênes; des geais s'élevèrent jetant leur cri perçant puis claqua soudain un doublé pressé, rapide, dont les deux coups se confondaient. Un tir de novice suivi bientôt d'un doublé plus lent, bien scandé et le député criait : mort! mort! tandis qu'on entendait une horde de chevreuils fuir au galop, cassant les branches. La neige ébranlée par la trépidation tombait en fins flocons des arbres et la fumée bleue de la poudre, après s'être massée dans le fourré, s'éparpillait au ciel comme un nuage d'encens. Les clameurs se rapprochèrent plus distinctes, plus nombreuses; les lièvres passaient comme des pachas en petits bonds lourds, s'arrêtant parfois

pour ouïr ces clameurs discordantes, puis au moment où la ligne des traqueurs allait rejoindre les fusils, les lapins embusqués déboulèrent comme des balles à travers une crépitation incessante et des cris sauvages.

Le journaliste s'installa sur un tertre comme un justicier, le crayon à la main.

« Deux brouettes, fit l'étudiant en déchirant ses cartouches avec furie, mes douilles ne valent rien.

— Un chevreuil, trois lapins, » fit le député.

Et lorsque tous eurent eu fini : « Eh ! baron, que faites-vous dans ce buisson ? Vous gigotez comme si vous aviez du plomb.

— Mais je suis en quête d'un lapin qui doit agoniser par ici. Je l'ai touché de mon second coup. »

Deux brouettes, marqua impitoyablement le journaliste.

Soudain le baron trébucha ; il faisait des efforts désespérés pour se dégager, se surexcitant à la lutte et criant : au secours, on m'assassine.

Il s'était pris le pied dans une bricole.



Vers midi on cessa la boucherie. La halte était superbe ; des hêtres à l'écorce lisse s'élançaient à l'entour de la clairière comme des fûts de hautes colonnes, les fusils accrochés aux branches cassées luisaient et les chasseurs se pressaient autour d'une flambée de sarment dont les flammes rouges se détachaient sur la neige en couleur de sang ; au loin s'étendait une sapinière sombre et le soleil qui maintenant transparait par rayons furtifs à travers le dome épais de leurs couronnes, semblait mettre des saines sur la mousse.

Par terre gisaient les victimes : deux chevreuils

dont la petite langue rose laissait dégouter du sang sur la neige et dont l'œil était humide encore de la dernière larme, car les chevreuils pleurent avant de mourir, pauvres bêtes ! de gros lièvres roux, de petits lapins dodus que les traqueurs pelotaient et posaient sur la neige dans des attitudes de vie.

Entre les coups de dent, le député et le journaliste causaient d'une loi nouvelle qui réprimait plus sévèrement les délits de chasse.

« Nous atteignons rarement les braconniers, disait le député, mais quand nous les tenons il faut leur faire expier tous leurs délits d'habitude.

— Sans doute, fit le garde, intervenant dans la conversation, vous souvenez-vous de celui que je pinçais l'an passé; condamné par le président à 200 francs d'amende il murmurait « faudra tuer cinq chevreuils pour payer la note », et de cet autre qui venait le soir implorer le pardon de mon maître, et l'ayant obtenu, rapportait deux lièvres du parc où il avait échelonné ses bricoles en se rendant au château.

— Oui, répliquait le journaliste; on les arrête difficilement, mais vous ferez d'un braconnier un assassin. Il a comme nous la passion de la chasse pour elle-même, il aime ces fatigues et le danger y ajoute une poésie, qui manque à la nôtre. Il ne renoncera pas à sa passion qui souvent est un gagne-pain; exaspéré par des tracasseries continues, affolé par la vision d'une peine peut-être exagérée, au moment d'être pris il déchargera sur l'homme, le fusil chargé pour tuer la bête. Et cependant la question est délicate, car le braconnage, député, n'est-ce pas un vol nocturne à main armée, et le braconnier de profession n'est-il pas un malfaiteur dangereux pour la sûreté publique?

— Oui, cria le baron entre deux bouchées, ce sont

des vauriens, des chenapans, il faudrait les exterminer jusqu'au dernier. »

Pour couper court à cette éloquence le député fit remarquer la beauté de la halte :

« Oh ! oui, on est à l'abri du vent et le déjeuner est bon, mais oui, vraiment bon, remarqua le baron.

— Et ces sapins comme ils sont vigoureux et verts !

— On en ferait de belles échelles, » pensa l'autre qui faisait foin du pittoresque.

Le député poussa le journaliste du coude : « On dit qu'au fond de tout chasseur il y a un poète qui sommeille. Je crois que chez le baron il dort profondément. »



Le soir les chasseurs avaient échangé la botte de gros cuir contre l'escarpin verni, la blouse de chasse contre le plastron empesé. Le repas était bruyant et les rires sonnaient clair à travers le cliquetis des cristaux lorsque le baron but au grand-veneur : le député dissimulé derrière un bouquet de bruyère ; il fut éloquent et les demoiselles insinuèrent que le champagne y était pour quelque chose.

L'hôte fit appeler Jean, son garde, comme les invités passaient au salon. Un instant le garde s'arrêta sur le seuil ébloui par la lumière vive réverbérée dans les glaces et les cristaux. C'était un homme de quarante ans, élancé et de large carrure ; une longue barbe brune descendait sur sa vareuse aux parements verts, son teint était basané, ses jambes enlacées de longues guêtres. Il marcha droit vers son maître, écartant dédaigneusement les laquais comme un homme libre écarte un esclave, salué par le bienveillant sourire des

chasseurs, car le garde indique les passages du gibier et les maladroits sont à la merci de sa discrétion.

« Jean, fit le maître, je suis content de notre traque, mais je crains que les braconniers n'attendent à lisière la rentrée du gibier au bois. Si vous faisiez un tour?

— J'y allais, dit le garde sans pose.

— Et vous n'avez pas peur? » demanda le baron tandis que les dames se penchaient vers le groupe avec des regards de biche effarée.

Le garde souria ironiquement de ses grands yeux clairs et vida deux coupes de champagne que son maître lui tendait.

Rentré chez lui il décrocha sa carabine, bourra sa pipe, siffla Jack, un grand griffon au poil rude, et partit en chantonnant.

La neige étincelait sous la lune, les arbres avaient des attitudes fantastiques, les halliers étaient remplis de mystère. Gaîment le garde marchait excité par le champagne, lorsque sous un sapin le cri de la chouette retentit comme un long soupir d'homme. Bien sûr qu'il m'arrivera malheur, songea le garde et il s'éloigna; presque au même instant une lumière brillait à la lisière de la forêt et un coup de fusil retentit.

Le garde s'avança tranquillement, sa longue silhouette se détachait sur la neige et de sa pipe s'envolaient des paillettes de feu.

Quelque chose de sombre se massait dans le buisson, le griffon tomba en arrêt grognant avec persistance et le garde arma sa carabine dont la détente grinçait tristement dans ce silence. Il s'avança; pas à pas reculait une forme humaine, faisant face, le fusil en arrêt.

« Au large! », cria le braconnier par reminiscence du service militaire; le griffon se ramassait pour lui

sauter à la gorge; il l'abattit d'un premier coup. Le garde épaula et clignant de l'œil ajusta le braconnier; le chien s'abattit avec un bruit sec sur le canon; il avait oublié de charger.

— Imbécile! fit le braconnier en lâchant son second coup. Un éclair de feu sillonna le buisson, cassa les branches et le garde se renversa sur la neige en poussant un cri.

Un moment le braconnier attendit dans la fumée de la poudre, anxieux, éperdu; puis il vit le corps étendu, se pencha, souleva le bras qui retomba lourdement, tâta la poitrine qui était humide de sang et s'enfuit, les deux mains sur le visage, épouvanté de son forfait.

Le garde n'était qu'évanoui et le plomb amorti par sa grosse vareuse n'avait pénétré qu'à l'avant des chairs; il ouvrit les yeux et regarda quelque temps les étoiles sur le ciel; la conscience lui revint, il revit cette salle toute enluminée, les cristaux, son maître et ce gros homme lui demandant s'il avait peur.

— « Satané champagne! il m'a grisé et j'ai oublié de charger mon fusil », et seul, il rougit de cette négligence, se dressa sur les coudes, se frotta les tempes avec de la neige, en avala une poignée et chercha son chien. La pauvre bête hurlait à fendre l'âme et tachait de gagner son maître en traînant sur la neige sa patte cassée.

Ils se rejoignirent; le garde pensa le chien à l'aide de son mouchoir et s'en alla s'appuyant lourdement sur sa carabine; lorsque le chien versait il le remettait sur ses pattes, lorsque le maître pâle, épuisé, s'affaissait, le chien lui passait la langue sur les mains et le visage. » Ils nous payeront cela, n'est-ce pas, Jack, murmurait Jean, nous nous retaperons mon vieux et nous n'oublierons plus d'armer la carabine ». Et ils

s'en allaient ainsi se couplant, victimes du devoir ou de l'instinct, car qui dira où le devoir du garde se sépare du dévouement de la bête.

Parfois un coup de fusil retentissait et alors Jean devenait plus pâle encore en songeant à cette destruction, à ce massacre qu'il ne pouvait empêcher.

Ils arrivèrent en titubant au château ; Jean regarda les hautes fenêtres illuminées ; se portant la main au front : « Chien de métier ! » disait-il, croyant avoir le vertige en voyant passer des ombres dans cette lumière. — On valsait au château.

EUGÈNE DE GROOTE.





EN AMERIQUE.

(*Journal de Voyage.*)

— — —
(*Suite et fin. — Voir page 336.*)

Québec, 26 avril 1884.

DE tous les points de vue dans lesquels l'eau douce joue un rôle principal, bien peu atteignent la grandeur du panorama dont on jouit à Québec, du haut de la terrasse Dufferin.

A Montréal, la vue porte plus loin; parce que la montagne s'élève isolée dans une plaine que limitent seules à l'horizon quelques collines basses. Ici, au contraire, le grand fleuve coule entre des bords à pic. Les montagnes qui l'enserrent égalent celles du Rhin. Derrière celles-ci on voit surgir d'autres sommets plus élevés. Mais rien n'est entassé. Le fleuve immense est entouré d'un cadre de hauteurs de telle manière, cependant, que les rochers des rives, comme les plus lointains sommets, paraissent écrasés par l'incomparable majesté du Saint Laurent.



Québec est bâti au confluent de la rivière S^t Charles et du fleuve. De l'autre côté du S^t Laurent s'élève sur le flanc de la colline, la ville de Lévis. Précisé-

ment à ce point, le lit subit un étranglement assez prononcé, qui réduit sa largeur à un peu plus d'un kilomètre.

Immédiatement en dessous de la ville, la rivière St Charles forme une vaste baie à laquelle correspond un mouvement de terrain analogue sur la rive droite. On dirait un lac. Plus loin, l'île d'Orléans partage les eaux en deux et un léger coude borne la vue. A droite, s'élève le rocher qui supporte la citadelle. Il faut, pour jouir du coup d'œil, traverser le St Laurent, ou grimper au sommet de la forteresse sur le bastion dit : « du drapeau ».



J'ai eu la bonne fortune, de voir le fleuve, un peu en dessous de la ville, encore *entièrement* fermé par les glaces. Cette circonstance ajoutait à la grandeur de la scène. Hier matin, dans la nuit, la débacle s'est produite. On espère donc, qu'aujourd'hui ou demain, un vapeur de la *Dominion line*, qui attend à Halifax, pourra arriver à Québec. La route est quasi ouverte d'ici à la mer, sauf les banquises; et un remorqueur est parti hier midi avec trois bateaux-phares. Entre Québec et Montréal une vaste accumulation de glaçons dont ni l'artillerie, ni la dynamite n'ont pu avoir raison, barre le fleuve au Cap Rouge.

L'hiver a été très rigoureux. Le St Laurent a été bloqué pendant cinq mois. Le thermomètre est descendu jusque — 37 degrés centigrades et de longtemps on n'avait éprouvé de pareilles tourmentes de neige. Le dégel, heureusement est fort rapide; néanmoins, dans les campagnes, presque tous les champs sont encore couverts de neige et les chemins par où je suis

passé sont, aux endroits protégés, pareils aux routes de la Suisse vers la fin du printemps, c'est-à-dire : que l'on avait frayé la voie à travers la couche de neige, qui atteignait sur certains points plusieurs pieds d'épaisseur. Il gèle toutes les nuits; mais le jour il fait délicieux à l'abri du vent, et le soleil brille sans nuages. La nature est encore complètement morte; pas la moindre pousse verte dans les gazons. Il en sera ainsi aussi longtemps que le fleuve n'est pas dégagé des glaces. Sitôt la débacle complète, l'atmosphère s'attédie et en trois semaines l'été établit son règne.

Pour les touristes douilletts la saison peut sembler trop peu avancée; elle l'est évidemment pour tout ce qui est navigation; mais il me semble qu'il doit être moins intéressant de venir au Canada au cœur de l'été, qu'à cette époque de l'année, où l'on assiste au dégel.



L'élément français domine à Québec. Plus des deux tiers des habitants sont d'origine gauloise. C'est l'ancienne population. Elle habite la ville basse et la plus ancienne partie de la ville haute. L'élément anglais et officiel fait un peu bande à part. Dans les villages, aux portes même de la ville, tout est français : mœurs, aspect, gesticulation, bruit et langage. Les sentiments religieux sont vifs.

Rien à voir à Québec en fait de monuments, sauf l'Université, l'église cathédrale et quelques bâtisses modernes, telles que le palais du gouvernement et la prison. Cependant la ville a un certain air vieux, même aux yeux d'un Européen. Déjà Québec est en décadence; Montréal attire le commerce et l'industrie. Depuis que le fleuve a été approfondi, l'émigration vers

cette dernière ville devient notable. Dans quelques années, la plus ancienne ville de l'Amérique du Nord vivra de souvenirs, — elle en a provision, — et ce, malgré le fleuve assez profond pour avoir permis au *Great Eastern* de remonter jusqu'ici. A quoi sert d'être port de mer incomparable si l'industrie n'existe pas ou si le commerce est détourné? Il ne faut point venir à Québec pour la ville elle-même. Mais, n'eut-elle que 10,000 habitants, (sa population est actuellement de 65,000), elle offrirait toujours aux touristes, aux amateurs de tout ce qui est grand et beau dans la nature, le panorama dont on jouit du haut de la terrasse Dufferin. Cette terrasse fameuse et unique, est située à plus de deux cents pieds au-dessus de la rivière. Elle tient son nom de l'un des gouverneurs du Canada les plus en vue, lord Dufferin. On y resterait des heures entières à regarder couler l'eau et à admirer la beauté d'un paysage d'une rare grandeur.

Les environs de Québec sont pittoresques et il y a plusieurs excursions à faire. La brièveté de mon séjour ne m'en a permis qu'une, outre une promenade générale dans la campagne, en voiture : c'est une visite à la cascade de Montmorency. Une petite rivière, assez grosse, pour le moment par la fonte des neiges, tombe de deux cent cinquante pieds, tout près du fleuve, dans un étroit bassin. Une suite de petits rapides précédant la chute réduisent l'eau en écume avant le saut, de manière que du haut en bas la cascade forme un rideau de mousse blanche. Un épais nuage de vapeur, rendu plus intense par la fraîcheur de l'air, s'élève du pied de la chute. Le bassin entier était encore couvert d'une épaisse couche de glace. Au cœur de l'hiver les vapeurs congelées forment un immense cône d'une parfaite blancheur. Les rochers à pic sont disposés en hémicycle. Le site est sauvage et l'ensemble intéressant.

La route qui y conduit traverse la vallée de St Charles, où quelques villages Indiens existent encore, puis longe le fleuve à petite distance, en offrant sur le fleuve et les villes de Québec et Levis d'admirables échappées.

Voilà, très sommairement, ce que j'ai vu, c'est-à-dire l'un des plus beaux et des plus grands spectacles qu'il m'ait été donné de contempler.

J'ai été reçu de la manière la plus aimable, par notre consul général au Canada, M. C. Janssen. Nous avons causé longuement, et je regrette que le temps me fasse défaut, pour consigner dans ces lignes quelques particularités intéressantes sur le pays que j'ai apprises de lui.



Mon train part à quatre heures et doit officiellement me mener à Montréal à 10,35 h. ce soir. Espérons-le. L'autre jour, parti à trois heures de Montréal, je comptais arriver à Québec à 9,35 h. A peu près à mi-chemin, à la petite station de la *Pointe-du-Lac*, notre train avance quelques mètres, puis tranquillement se gare sur une voie d'évitement : — « *What is the matter?* » — « Monsieur, le déraillement d'un train de marchandises près de Trois-Rivières obstrue la voie. Nous sommes ici pour plusieurs heures. » C'était d'autant moins gai que Trois-Rivières est la seule station munie d'un buffet. Après avoir tristement fumé un cigare et contemplé des œufs de grenouille dans une mare, j'étais remonté dans le wagon pour souper sainement d'une orange et d'une pastille de menthe, quand un aimable voyageur me dit qu'il y avait moyen de trouver des vivres en haut, chez le chef de gare. L'avis fut entendu et nous trouvâmes en abondance du pain excellent, du beurre exquis, des

œufs, du miel et du sirop d'érable, le tout servi avec une parfaite propreté pour le prix de trente-cinq cents (fr. 1,75). Je soupçonne fort le thé d'avoir été de l'écorce de bouleau ou des glands concassés, mais c'est un détail. Rarement provende inattendue parut meilleure fortune.

Nous eûmes seulement trois heures de retard.

La route de Montréal à Trois-Rivières n'offre rien d'intéressant. Des champs labourés, d'autres en friche, quelques bois maigres, des maisons, des églises aux flèches couvertes de zinc.

De temps à autre on se rapproche du fleuve, large comme un lac.

Je ne puis naturellement rien dire de l'arrivée à Québec.

Demain à Montréal je compte prendre le train de neuf heures, pour arriver, viâ Toronto, aux chûtes du Niagara, mardi matin avant le jour.



Suspension bridge (Niagara), 29 avril 1884.

Et factum est ita. Les trains, aussi bien celui de dimanche soir à Montréal, que celui qui m'a conduit ce matin aux chûtes du Niagara, sont arrivés à temps, du moins convenablement à l'heure.

Ma courte expérience des chemins de fer Américains peut se résumer en trois mots : beaucoup de confort, assez d'irrégularité, peu de vitesse. A peine la rapidité d'un train de banlieue en Belgique. Je crois toutefois que sur les grandes lignes la marche est plus rapide.

L'Hôtel Windsor à Montréal est un hôtel modèle. Beaucoup de chambres ont des annexes, comprenant

un bain et d'autres accessoires. Le *haut* prix d'une chambre pareille est quatre dollars par jour au premier et au second étage, sur la rue, tout compris; précisément ce que j'ai payé à New-York à l'Hofmann-House pour une chambre, sans les repas, au cinquième, sur une petite cour.

Le temps, quand je quittai mon cher Montréal, était archi-mauvais. Plus tard il y eut embellie, mais hier et aujourd'hui, où le soleil n'a cessé de briller glorieusement, le vent a été très fort du Nord-Ouest. Heureusement le plus confortable des Pulmann-cars faisait partie du train et derrière lui était accroché un dining-car, un restaurant roulant. C'est, à coup sur, une bonne invention. Moyennant 0.75 cents (fr. 3.75) par repas, on vous sert à midi et à six heures, à la carte, au choix, tout ce qu'il faut pour contenter le plus robuste appétit.

Jusque vers le lac Ontario, la contrée diffère peu des bords du bas S^t-Laurent. Il m'a paru toutefois que la qualité des terres était meilleure qu'entre Montréal et Québec. En tous cas la culture était soignée et même j'ai vu des essais de fumure. Comme toujours, les champs étaient clôturés. La population est relativement assez dense. Toutefois, à peu de distance, les terrains inexploités sont encore illimités et à très bon compte. On m'a cité le fait, un peu il est vrai comme exemple de la vénalité des fonctionnaires, de l'achat du Gouvernement d'un bloc de 5000 hectares, *en exploitation*, pour 35.000 fr. Pas même de quoi payer les clôtures.

Ce chapitre me mènerait trop loin de mon sujet. A mesure que l'on approche du lac Ontario, le moins élevé des grands lac américains, le paysage s'anime, sans cependant devenir fortement accidenté. Quelques

jolies échappées sur des ravins et de grandes plaines. La voie longue presque constamment le lac, qui ne se différencie en rien de la mer. Pour ajouter à l'illusion de nombreux phares bien brillants signalent les points dangereux et dans tous les ports, comme sous voiles, on aperçoit de vrais navires de mer.

A Toronto, premier changement de train. Il est vrai que le même car me véhiculait depuis plus de treize heures.

A minuit et demi, nouvel arrêt et descente dans je ne sais quelle baraque, où il fallut attendre, sans grand retard cependant, pendant deux heures. A quatre heures et demie environ, le train passait lentement le vieux pont suspendu au-dessus de la gorge du Niagara. Le jour qui commençait à poindre me permit d'entrevoir la profondeur du ravin qui me parut énorme, effet ordinaire de la demi-obscurité. La rivière coulait au fond, assez paisible en apparence. Cet endroit est situé entre les chûtes et les rapides.

Avant de me mettre au lit, j'agitai la question de savoir quel était le sens de la longueur et celui de la largeur de ma couche. La solution, à l'heure qu'il est, est encore pendante.

Grâce à l'époque de l'année et à l'absence de touristes, je m'assurai sans peine les services de deux chevaux passables, d'un cocher poli et d'un grand carrosse fourbu. Mon hôtelier, un Français établi depuis 52 ans en Amérique, se hâta de me confier que c'était identiquement le même coche dans lequel il avait eu l'honneur de conduire MM. le Comte de Paris et le Duc de Chartres avant la guerre d'Amérique en 1861. L'âge du véhicule me remplit à son égard du respect le plus profond.



Les choses à voir sont : en amont des chûtes, les rapides supérieurs qui s'étendent sur une longueur de trois à quatre milles; les chûtes; les rapides inférieurs et les tourbillons.

Maintenant, à l'instar des gens trop pressés qui, en disant des litanies, se contentent de décliner les saints et ajoutent : *ora pro nobis*, une fois pour toutes, je vais accumuler, au départ, les adjectifs et les adverbes pour ne plus interrompre ma narration.

Nulle description, dessin, peinture, artifice quelconque de la parole, de la plume ou du pinceau, ne peut donner une idée, même affaiblie, de l'effrayante grandeur de ces scènes uniques au monde. C'est la confusion, l'horreur souvent, mais toujours la plus grandiose manifestation de la puissance de l'eau, la plus grande force créée sur terre.

Ceci dit, je me mets en route.

Mon carrosse m'emporta tout d'abord vers le bas de la rivière. Le lit du Niagara, peu après les chûtes, se resserre brusquement et n'a guère plus d'une bonne centaine de mètres de largeur. Les bords sont taillés à pic, car le pays est presque plat et la rivière, en dessous des chûtes, est un fossé dans une plaine. La rivière a creusé son lit ligne par ligne. Le premier moment d'arrêt fut en face des rapides inférieurs. Un ascenseur, — il s'en trouve établi à divers points une demi douzaine, — fait opérer une descente en douceur. Quelques marches à pied et l'on est au niveau de l'eau. Ce point est le centre des rapides inférieurs et est appelé l'*Enfer*; comme pour dire la confusion, le désordre par excellence. La profondeur est au moins de deux cent cinquante pieds, le courant y fait trente-neuf milles (64 kil.) à l'heure. La compression des eaux est telle dans ce lit étroit, qu'elles s'élèvent en

dos d'âne et que la différence de hauteur, sans les vagues, entre les bords et le milieu du courant, est de plus de vingt pieds.

Le mouvement tumultueux des flots peut se comparer, en multipliant par vingt, à celui que l'on voit sur un brise-lames quand, par très gros temps et marée presque haute, deux vagues, venues à droite et à gauche de l'obstacle, se rencontrent au milieu et projettent en l'air leurs crêtes blanches. On dit, et je le crois, que précisément en cet endroit la masse d'eau de la chute principale revient à la surface, après avoir fourni, comme un corps solide, une course de trois kilomètres environ sous une couche liquide presque sans mouvement.

C'est ici même que le Cap^{ne} Webb a été aperçu pour la dernière fois presque debout sur une vague, puis il a disparu pour être retrouvé mort à sept milles plus bas. J'ai entendu prétendre que le Cap^{ne} Webb n'était jamais descendu au bas des rochers, voir de près les rapides qu'il voulait affronter, mais s'était contenté de se promener en haut. Or, il est impossible de juger d'une hauteur de 250 pieds le degré de violence de la rivière. En tous cas, son entreprise a été un acte de folie sans nom.

A 500 mètres plus bas, est le grand tourbillon, le whirlpool, et la rivière y forme un véritable cul-de-sac.

La grande chute est à un des bouts. La masse de ses eaux, issant pour former les rapides, va butter à l'autre extrémité contre les berges et forme deux tourbillons immenses. La vitesse des eaux y est prodigieuse et l'on ne saurait expliquer les mouvements de nature diverse qui s'y produisent et que les nombreux morceaux de glace flottants permettaient fort bien de suivre. Sans savoir comment, ni pourquoi, les eaux finissent par s'échapper à angle droit.

Après avoir longuement tout admiré, je passai le vieux pont suspendu pour aller voir la chûte principale sur la rive canadienne. Sauf une exception, tous les hôtels étaient encore fermés.

La chûte comprend deux parties, divisées par l'île de la Chèvre. Seule, la chûte américaine serait fort remarquable, mais elle ne paraît qu'une misère à côté du Fer-à-cheval. Sa position est perpendiculaire à l'axe de la rivière.

Le pied des deux cataractes est complètement voilé par un nuage opaque de vapeurs. Celles-ci, vers le milieu du Fer-à-cheval, s'élèvent par moment en colonne immense, à trois cents pieds au dessus du niveau supérieur. La neige et la glace étaient loin d'avoir disparu. Des masses considérables s'étendaient encore principalement au pied de la chûte américaine. En outre, la rivière était chargée de glaçons qui, après avoir plongé, reparaissent réduits en minuscules fragments.

Pour faire comme tout le monde, je revêtis des habits cirés et descendis, moyennant un dollar sans le pourboire, aussi près du pied de la cataracte que la glace le permit, sans voir grande chose. On ne peut mener les voyageurs derrière la nappe d'eau qu'au mois de juillet, après la fonte complète des neiges. Ceux qui s'y risquent sont rares. Cinq touristes en six années ont tenté l'aventure. De plus, au centre du Fer-à-cheval, vous ne voyez ni n'entendez plus rien. A cet endroit on évalue, (comment, je l'ignore,) l'épaisseur de la nappe à quarante-cinq pieds environ.

Au pied, se voient à peine quelques remous et tout le bassin, jusque vers les ponts du chemin de fer, est parfaitement calme. On y va en canot; divers nageurs l'ont traversé.

La descente que j'ai opérée l'après-midi, au pied

de la chute américaine, a eu beaucoup plus d'intérêt. Vue de près la masse d'eau est immense. La violence, en frappant les roches du fond est terrifiante; le grondement incomparablement profond, imposant et me paraissant donner une note musicalement appréciable.

Une grande île, très jolie, appelée île de la Chèvre, *Goat island*, sépare, comme j'ai dit, la rivière en deux cataractes. Plusieurs petits îlots, reliés à leur grande sœur par des ponts, permettent des excursions sans danger, au milieu des eaux furieuses des rapides supérieurs. De l'autre côté, il suffit d'avancer la tête pour voir la chute d'en haut, dans toute sa profondeur. Il n'y a pas de garde-fous de ce côté.

Les rapides supérieurs, comme une série d'escaliers, s'étendent sur une longueur de près de quatre milles, et le Niagara en amont de l'île de la Chèvre a plus de deux kilomètres de largeur. Si loin que porte la vue, en long et en large, ce n'est qu'écume et tourbillons. Quel prélude du saut final! La mer en furie seule peut en donner une idée.

Pour noter tout ce que l'on exhibe, il ne faut pas oublier la *source brûlante*, (*burning spring*). L'eau de cette fontaine est tellement chargée de gaz hydrogène sulfureux, qu'en approchant une allumette de l'orifice du puits une longue flamme jaillit. C'est au point que, si l'on remplit un verre d'eau et qu'on le vide, il reste assez de gaz pour entourer le verre de flammes. Goût analogue à celui des eaux d'Aix-la-Chapelle. Température très basse. Emploi jusqu'à présent : faire payer cinquante cents aux touristes. Il faut ajouter pourtant, que pour s'y rendre, l'on traverse trois ou quatre ponts et une sorte de parc public non sans mérite.



Une remarque finale. De tous les endroits à moi connus, y compris Naples, aucun pays du monde n'est comparable à ce coin de terre au point de vue de la « carotte ».

Tout mouvement est taxé 0.50 cents, au minimum, soit fr. 2,50.

La rive américaine appartient à des particuliers. Même *Goat island* et la cataracte de la tête aux pieds, sont la propriété d'une société qui se livre sans vergogne, mais avec bénéfices, à l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le côté canadien appartient au gouvernement. Du moins là, on peut voir gratis, d'en haut.

Voici, par curiosité, le compte des dépenses *nécessaires* que j'ai faites, pour voir tout ce qui pouvait intéresser. J'étais venu pour cela :

Voiture (1/2 du prix de saison)	4,00	dollars.
Pourboire	1,00	»
Entrée aux rapides inférieurs.	0,50	»
Entrée au whirlpool	0,50	»
Pont	0,75	»
Descente au pied de la grande chute	1,50	»
Chambre obscure	0,50	»
Entrée à la fontaine hydrogénée	0,50	»
Entrée à Prospect park	0,50	»
Entrée à Goat island	0,50	»
Descente au pied de la chute américaine	0,50	»

10,75 dollars.

Soit 53 fr. 75 centimes.

Ce n'est pas gratis.



En revenant à l'hôtel, je trouvai un télégramme qui m'apprenait que mon ami Georges était arrivé à New-York depuis hier.

Or précisément depuis hier la pensée m'obsédait : peut-être Georges est-il arrivé ?

Pour être tranquille j'envoyai à deux heures, aujourd'hui, une dépêche interrogative avec réponse payée à New-York. La réponse fut celle que je pressentais : Georges était débarqué depuis hier. Voilà un cas de pressentiment très agréable.

De toute manière je laisse, provisoirement ou définitivement, Washington et les autres villes de l'Ouest de côté.

Demain je quitte à 8.20 h. pour New-York où j'espère arriver le soir à 10 heures. C'est demain mercredi. Il y a un *Red Star* qui part samedi, 3 mai prochain. Peut-être y aura-t-il moyen de le prendre..... *A saver!....*

Je vais me coucher. Il est 10 h. 3/4 et j'avoue humblement avoir grand sommeil.



A bord du Red Star line ss. « Waesland ».

Dimanche, 4 mai 1884.

Le Red Star line steamer *Waesland* est parti hier à midi précis conformément au tableau, et n'emporte point de voyageurs plus satisfaits que Georges et son ami Albert. En remontant plus haut, dans ce journal, vous pourrez voir qu'à mon départ du Guatemala, rendez-vous avait été fixé à New-York pour le 1^r mai.

A dix heures et demie, mercredi soir, 31 avril, le train entrait en gare à New-York. A minuit moins

vingt minutes, mon ami frappait à la porte de ma chambre. Il serait difficile d'être plus exact.

La première question fut : « Partons-nous samedi ? » — Demain, si possible. — D'accord.

Et notre première démarche, le jeudi matin, fut de retenir nos places à bord du *Waesland*. Le bateau *Westernland* dont le départ est fixé au samedi prochain 10 mai était bondé de monde. Aucun lit n'était plus disponible. Cette raison seule eut suffi à déterminer un départ plus hâtif. A bord du *Waesland*, le choix était encore assez grand et nous fûmes colloqués, à deux, dans une cabine à trois lits ou plus exactement à deux lits et un canapé, moyennant le prix raisonnable de 75 dollars ou fr. 375 par tête.



Le jeudi et le vendredi furent remplis par des courses aussi multiples que peu intéressantes, tant pour affaires, que pour le recouvrement de quelques malheureux cigares de la Havane déposés dans les docks, sous la garde de la douane.

Les droits sur les tabacs sont extrêmement élevés. Deux dollars et demi par livre, plus un chiffre de... % sur la valeur déclarée. Le dépôt que j'avais fait me valut d'éviter cette dépense, et je n'eus à payer que vingt cents de frais; mais, vu la minime quantité des cigares en question, les frais de voiture à raison de 1.25 dollar l'heure, le dollar laissé aux mains du courtier, le pourboire à l'officier des douanes qui fut délégué pour porter en personne le paquet dans ma cabine, plus un ou deux autres petits items, me firent dépenser une somme certainement égale à celle des frais d'une importation régulière; seulement le principe est sauf et les cigares sont passés en transit.

Une belle chose que les principes; malheureusement ils prennent rang souvent parmi les objets de luxe.

La soirée du vendredi fut marquée par un phénomène assez curieux. Un vent violent s'éleva dans l'après-midi et l'atmosphère se remplit de poussière; en même temps se répandit partout une odeur de bois brûlé. Les journaux du lendemain apprirent au public que précisément du côté d'où la tempête soufflait, de violents incendies consumaient des étendues de forêts considérables.

La lune avait une couleur d'un rouge foncé, et l'ensemble manquait absolument de charme. Un deuil profond et universel paraissait s'être abattu sur New-York. Les mouchoirs et les voiles les plus épais ne pouvaient garantir les yeux des morsures du sable.

Avant de quitter l'Amérique je dois signaler comme fort intéressante la route depuis Suspension Bridge jusqu'à New-York et principalement depuis Rochester. Le paysage s'anime graduellement et à partir de *Little falls* où l'on atteint l'Hudson pour le longer sans interruption jusque New-York, les points de vue se succèdent aussi jolis que variés. J'ai pu voir ainsi toute la partie de la rivière demeurée cachée par la nuit pendant mon trajet sur Montréal.

La navigation y est assez active, mais dangereuse. De nombreux phares signalent les endroits à éviter.

Un trajet de New-York à Albany dans un de ces bateaux-salons dont j'ai parlé lors de mon passage à la Nouvelle-Orléans, doit être, de jour, fort agréable et intéressant.



— Nos préparatifs de départ à peu près terminés depuis la veille, occupèrent peu d'instants le samedi matin et, longtemps avant le départ, nous étions rendus à bord, contents plus qu'on ne le pourrait dire, de commencer notre dernière étape, avec l'espoir d'être rendus à Anvers dans quelques jours.

Demeurer une semaine de plus à New-York eut été se vouer volontairement à un incommensurable ennui. Georges, ayant par hasard rencontré à Livingstone un vapeur *direct* de Livingstone à New-York, était rapidement parvenu à destination dix jours avant l'époque prévue. New-York n'avait plus pour lui aucun charme. De mon côté j'avais ajouté en hors d'œuvre à mon voyage une excursion pleine d'intérêt au Canada et le départ me souriait. Pourquoi rester? Mieux valait partir. Ce qui est fait.

J'ai fait remarquer que New-York ne connaît guère que deux saisons; le printemps et l'automne n'existent guère. A mon arrivée, absence complète de verdure. A mon retour du Niagara, les marronniers et les buissons étaient couverts de feuilles plus qu'à moitié développées.



Lundi, 5 mai. s. s. Waesland.

Le samedi est le jour de départ général. Sept vapeurs étaient avant-hier en partance. Cette affluence provient du voisinage du vendredi, jour néfaste pour le marin, et du dimanche, jour de repos, pendant lesquels aucun départ n'a lieu. Les vapeurs qui devaient prendre la mer à midi étaient les suivants :

Celtic	(Ang.)	Liverpool.
Arizona	(»)	»
Austral	(»)	»
Furnessia	(»)	»
Rhein	(All.)	Brème.
Rhœtia	(»)	»
Waesland	(Bel.)	Anvers.

Le départ eut lieu simultanément pour l'*Arizona*, le *Celtic*, le *Waesland*, l'*Austral* et le *Furnessia*. Les deux vapeurs allemands sortirent un peu plus tard, le *Rhein* vers quatre ou cinq heures.

L'*Arizona* de la *Guion Line*, le plus rapide des transatlantiques après l'*Orégon* qui vient d'accomplir la traversée de Queenstown à Sandy Hook en six jours et trois heures, sortit le premier; puis le *Celtic* nous passa sous l'avant, au moment on le *Waesland* se mettait en position pour enfile la passe, manœuvre délicate.

La profondeur du port de New-York, ou plus exactement de l'Hudson est très variable et le chenal étroit. De nombreux navires y sont à l'ancre; la navigation des ferryboats entre New-York, Hoboken et Jersey City est incessante. En outre, tous les débarcadères sont perpendiculaires au cours du fleuve. La manœuvre consiste donc à sortir à reculons, à n'écraser personne et à faire un demi-tour pour atteindre la position normale. Le courant est fort.

Les navires de la taille de ceux nommés plus haut, sont absolument incapables de rien faire par eux-mêmes. Alors un ou deux remorqueurs, tirant, poussant, soufflant, mènent le colosse et l'empêchent de dériver jusqu'à la partie de la rivière laissée libre, puis, lentement, le font tourner jusqu'au moment où le pilote peut sans craindre commander : *Ahead, slow*.

Aucun incident n'est venu marquer notre départ et tout s'est passé régulièrement.

Après un échange de multiples « *Atié! atié!* » issus de la bouche de nos co-passagers germains et de leurs amis demeurés à terre, le *Waesland* s'éloigna.

Le temps était beau et doux. Toute trace de la tempête de la veille avait disparu et l'embarcadère de la *Red Star line* se trouvant situé à Hoboken, nous eûmes une vue très complète de New-York, dont décidément on ne voit rien, de Brooklyn, du pont qui unit ces deux grandes cités et enfin de la rade. Au milieu de celle-ci, sur un petit îlot, s'élèvent quelques pans de murs et un échafaudage destinés à devenir le piédestal de la colossale statue de la *Liberté éclairant le monde*, don du peuple Français à la ville de New-York.

La statue est prête; mais l'enthousiasme des New-Yorkais pour cette farce coulée en bronze est si minime, que cinquante mille dollars requis pour l'érection du piédestal demeurent en grande partie introuvables. C'est bien fait. Pourquoi exécuter les choses à demi? Autant vaudrait gratifier d'une paire de chevaux, un ami qui ne possède ni le carosse nécessaire pour compléter l'équipage, ni l'intention de se le procurer.

Nous étions partis troisième. L'*Arizona* doué d'une énorme vitesse, s'éloignait rapidement, suivie de près par le *Celtic*. L'*Austral*, le même qui a culbuté dans le port de Sidney en Australie, était sur nos talons et bientôt nous eut dépassé. C'est un noble navire. Une heure après avoir dépassé Sandy Hook le *Furnessia* nous atteignit, nous permit de l'admirer d'abord par l'avant, puis par le côté, enfin par l'arrière, bien que sa route plus au nord fut un peu différente de la nôtre.

Vers cinq heures, un navire, moitié moins gros que le *Waesland*, le *Rhætia* nous donna la chasse. Les deux bateaux conservèrent quelque temps leurs positions. Peu-à-peu cependant le navire allemand prit la tête. Enfin, le matin du dimanche, il était à trois milles devant, et à la même distance par tribord nous pûmes voir le dernier des sept vapeurs, le *Rhein*, que nous aurions pu charger d'annoncer notre arrivée en Europe.

Le *Waesland* est donc bon dernier.



s.s. *Waesland*, 6 mai 1884.

Mer un peu houleuse.

D'après les lignes qui précèdent vous croiriez peut-être devoir nous plaindre? vous auriez grand tort. Laissant de côté la question de vitesse, qui se résoudra en une traversée un peu plus longue qu'à bord de l'*Austral* ou de l'*Arizona*, le *Waesland* présente toutes les qualités désirables de confort et des qualités exceptionnelles comme navire solide à la mer.

C'est un puissant bateau; il jauge 5000 tx. Il est profond et large; il porte un chargement de froment dans la cale en guise de lest.

La mer, raisonnablement forte en ce moment, sous l'influence d'une fraîche brise du N.-O., n'a presque pas d'empire sur cette grande coque. Le roulis est insignifiant, au point que les cadres ne sont point fixés sur les tables. Le pont est magnifique. Les superstructures sont peu nombreuses et comprennent les diverses entrées, les cuisines, le fumoir et la chambre du pilote. Ces constructions occupent peu de place au centre du navire et laissent de part et d'autre un large

espace pour promener, de telle manière que plusieurs personnes de front peuvent arpenter le pont de l'extrême avant à l'arrière, c'est-à-dire sur une longueur de 430 pieds environ (131 mètres).

Un second et plus important avantage de cette disposition est d'empêcher absolument toute fumée, toute odeur de cuisine ou autre, de se répandre à l'intérieur; enfin et surtout, le pont presque vide et assez fortement bombé, peut être incessamment lavé dans une tempête sans le moindre danger.

Le *Waesland* a été construit à Glasgow en 1867 mais entièrement retravaillé il y a trois ans. C'est presque un navire neuf, et parfaitement soigné dans tous ses détails.

Il a des aménagements pour 78 passagers de première, 40 de seconde et 1200 de troisième classe ou entrepont.

Le salon ou « social hall » comme disent les Américains, ainsi que toutes les cabines de première, sont situés en avant de la machine et des fourneaux entre le premier tiers et la moitié du navire, par conséquent au centre du moindre mouvement et aussi loin que possible du bruit, de la chaleur et des odeurs désagréables. Les secondes sont colloquées en partie devant, en partie derrière la machinerie, et les *steerage* ou passagers d'entrepont, occupent l'avant et l'arrière. Des cordes tendues en travers fixent sur le pont les limites de leur domaine. Ils sont d'ailleurs peu nombreux; au plus une centaine.

Il y a trente-huit passagers de première et trente de seconde classe. Nous sommes aussi à l'aise que s'il n'y avait personne. Jusqu'ici le capitaine, le docteur du bord, mon ami Georges et moi, sommes les seuls qui ayons fait usage du fumoir. Il est vrai de dire que des trente-huit premières, vingt-cinq passagers sont des dames.

Durant les deux premiers jours, le calme presque complet de la mer a permis à tout le monde de faire honneur aux trois repas. Hier, quelques vides se sont manifestés dans les rangs. Aujourd'hui le nombre de figures pâles, couchées dans des fauteuils sur le pont, sous des entassements de châles et de couvertures, est assez considérable. Toute une famille Allemande, trois dames et deux messieurs se tiennent immobiles en rangs d'oignons, drapés dans des couvertures de laine du plus vif écarlate.

A côté de nous, à table, à ma droite, siège une vénérable barbe blanche répondant au nom de Dr T. W. D. Cet estimable ami de l'humanité souffrante a trois spécialités : il vient en Europe dans l'espoir d'écouler une collection de silex préhistoriques, il prend des notes tout le jour durant, et se fait le plus de bien possible chaque fois que le gong le « convie au mangier » comme dirait le bon sire de Joinville. J'ai vu de bonnes fourchettes, mais rarement de ce calibre ; il serait plus exact de l'appeler une fourche. Ses voisins, parmi lesquels votre serviteur secondé par Georges, un jeune homme et sa sœur placés vis-à-vis de lui, l'aident de tout leur pouvoir et prévenant ses désirs, lui présentent sans se lasser les mets à leur portée, principalement les gâteaux et pâtisseries, Rarement ils éprouvent un refus. Pourtant, ce matin, l'honorable T. W. D. *medicinæ doctor*, attaque un vaste beefsteak. L'ardeur ordinaire faisait visiblement défaut. Après un instant, il dépose les armes, s'avoue vaincu, et remonte sur le pont plus vite qu'il ne l'eut fait peut-être en cas de naufrage. Nous l'avons retrouvé peu après perdu dans son vaste ulster, au fond du fauteuil de Georges, qui n'a point eu le cœur de le déranger.

Il y est encore. Mais la vie semble revenir. Il ira luncher ; il n'ira pas. Les paris sont ouverts.

Cet incident prouve que la meilleure fourchette sur le plancher des vaches, n'est point nécessairement un trident.

Baromètre 30,10 pouces.

Ciel nuageux. Vent du Nord, frais. Mer houleuse.



ss. Waesland, 7 mai 1884.

Il est venu luncher ; puis dîner de manière à rattraper le déjeuner perdu. En tant que sectateur de l'école opposée à celle du Dr Tanner, l'honorable T. W. D... est un homme remarquable. De plus il n'est point seul de son opinion. Une abominable vieille, qui nous est particulièrement odieuse, par le sans-gêne avec lequel elle guette l'instant où nous quittons nos chaises pour s'y précipiter, opère journellement des prodiges analogues de mastication et de digestion heureuse. Elle nous rappelle un cachalot, ces monstres voraces dont la tête n'est qu'un ratelier. Chez elle, tous les muscles faciaux convergent vers la mâchoire ; ses cheveux mêmes participent au mouvement.

On dit le maître d'hôtel désespéré ; c'est que probablement il a l'entreprise des vivres. Depuis deux jours il sert des pruneaux. Quel peut bien être son calcul et pourquoi a-t-il arrêté sa pensée sur des objets si sombres ?



Le vent depuis hier midi n'a cessé de prendre de la force et la mer s'est creusée. Mais la brise fraîche hier, forte ce matin, vient du Nord et nous est on ne peut plus favorable. Toutes les voiles portent et le

navire bien qu'il roule nécessairement un peu, est une merveille de stabilité. Par prudence cependant, hier soir, on a disposé sur les tables les cadres de roulis.



ss. Waesland, 8 mai 1884.

Nous allons *crescendo*. Nous, c'est-à-dire le vent, la mer et conséquemment le roulis. Hier, vers trois heures environ nous avons dépassé le banc de Terre-Neuve. Aussitôt la mer grossit, ce qui était naturel puisque nous n'étions plus derrière l'abri du haut fond, dont l'effet protecteur se faisait sentir, même à la distance où nous nous trouvions. Subitement nous entrons en plein océan, et nous trouvions une houle beaucoup plus considérable. En même temps le vent acquit de la force et vers le soir, la mer était assez creuse pour voir par instant les lames laver les hublots du salon et des cabines, qui sont situées sous le pont. Selon toutes apparences il a dû y avoir un coup de mauvais temps dans le N. N. W. et nous ressentons les effets de la bourrasque. Le vent, en effet, est seulement fort et ne pourrait seul creuser la mer à ce point. Des embruns fréquents mouillent le pont dont le séjour est devenu humide.

Notre beau navire appuyé de toute sa voilure fait bonne route, et se comporte mieux que je ne l'ai vu faire à aucun vaisseau.

Des trente-huit passagers de première, quinze seulement ont paru au déjeuner ce matin. Déjà hier soir, notre nombre était diminué et parmi les absents se trouvaient le docteur T. W. D. et la vieille. Le premier a mis les pouces après un coup de roulis, qui l'a envoyé

promener avec sa chaise, contre le bastinguage. La vieille s'est retirée plus naturellement qu'on n'eut pu le soupçonner après ses exploits gastronomiques des premiers jours.

Point à midi :

Lar. N.	41,50	} 283 milles
Long. W.	44,29	

Vent du Nord, fort. Mer dure (*rough*).



ss. *Waesland*, 9 mai.

Point à midi.

Lar. N.	43,40	} 286 milles.
Long. W.	38,30	

Vent N. N. W. frais. Mer assez dure.

Guère de modifications depuis hier midi.

La mer est à peu de chose près aussi houleuse. Le vent est passé au N. N. W. ce qui change légèrement la direction du mouvement des lames. Le roulis continue à être considérable et le nombre des malades est le même.

Cependant c'est avec plaisir que les valides profitent d'un peu de soleil, pour s'établir sur le pont dans des chaises bien amarrées.



Avant hier soir, une passagère d'entrepont, Italienne de 65 ans, est décédée. Elle était allée se coucher après le dîner. Quand on veut l'avertir que le souper était servi, on trouva qu'elle avait cessé de respirer. Conformément à la loi belge, le corps fut conservé vingt-quatre heures et, hier soir, à neuf heures, la mer reçut sa dépouille, enveloppée d'une toile à voile et chargée aux

pieds de poids de fer. L'usage est, en pareil cas, d'arrêter pour la cérémonie le jeu des machines. Cet arrêt soudain produit une sensation étrange.

R. I. P.



En supposant la marche régulière de ces trois derniers jours, nous pourrions relever le cap Lizard mercredi prochain entre 10 heures et midi, circonstance qui permettrait d'arriver jeudi soir à Anvers.



ss. *Waesland*, 10 mai 1884.

Mer assez forte.

Des goûts et des couleurs on ne discute pas. Vraie, par hasard, cette expression de la sagesse des peuples; surtout en fait de mal de mer.

Il serait assurément curieux de consigner en un registre, à l'issue du voyage, l'appréciation des trente-huit passagers de première classe, sur le temps dont nous avons joui depuis huit jours.

Les opinions extrêmes telles que je les ai entendu formuler sont :

D'un côté :

Temps généralement bon. Vent favorable. Quelques grains les 8, 9 et 10 mai. Houle assez forte causée par un gros temps dans le Nord, quelques embruns.

D'autre part :

Un seul demi-jour de beau temps. Dès le dimanche la mer n'a cessé de croître énormément. Véritable tempête pendant quatre jours; le pont constamment balayé par les vagues. Roulis effrayant. Impossible que tous les passagers n'aient pas été malades.

Entre ces opinions divergentes il y a place pour maint jugement intermédiaire. J'en ai entendu émettre une douzaine pour le moins, miroirs fidèles du degré d'éducation maritime de leurs auteurs.

Il est certain que deux ou trois dames sont devenues malades aussitôt après le départ, et n'ont point vu leur position s'améliorer par le roulis persistant de ces derniers jours. Celles-là, évidemment, ne trouveront pas d'épithètes à la hauteur de leur ressentiment.

Plusieurs personnes sont demeurées, une, deux, trois fois vingt-quatre heures dans leurs cabines, plus ou moins indisposées. La durée de leur réclusion est la mesure de leur jugement.

Quelques privilégiés, peut-être une demi-douzaine, n'ont point cru un coup de roulis de nature à troubler le fonctionnement normal de leurs organes.

Enfin, il est des passagers qui, sans être positivement malades, manquent de franchise et préfèrent un citron sucé sur le pont, au meilleur ragoût de Vander Molen, le chef, servi dans le salon.

Il est certain que le roulis prolongé pendant plusieurs jours finit par lasser et l'on doit avoir pitié de ceux qui souffrent, sans remède possible.

Un phénomène cependant m'a fait ouvrir des yeux aussi grands que ceux de feu Junon. Hier, pendant le dîner, la stewardess a porté dans les cabines, sept ou huit assiettes de homards et de salade. A coup sûr ce pesant crustacé forme un lest important, et peut-être pourrait-on, non sans fruit, mettre au concours la question suivante : *le homard considéré comme un antidote du mal de mer*, depuis les Argonautes jusqu'à nos jours.



ss. *Waesland, dimanche, 11 mai 1884.*

Il ne manquait plus que de voir la vieille allemande, aux fortes mâchoires, jouer du piano et surtout de l'entendre.

J'aurais pu employer dix expressions diverses pour formuler ma pensée et dire par exemple : « caresser de ses doigts de fée l'ivoire immaculé et le sombre ébène ». C'eût été joli, mais inexact; car l'ivoire de notre épinette est de l'os vulgaire qui depuis longtemps a perdu sa fraîcheur, l'ébène de son côté a blanchi par l'âge. Ensuite, appeler fée, une descendante d'Arminius propriétaire d'un nombre de lustres aussi vénérable eut été simplement féroce.

Ou bien encore : « faire vibrer les fils d'acier sonores à l'unisson de son âme ». C'eût été peut-être beaucoup plus beau, mais entièrement déplacé. Pour faire passer son âme dans les cordes, il faut en posséder une; or, depuis quelques jours, je me sens tenté de reprendre, pour mon compte particulier, la fameuse proposition de je ne sais quelle école : « les femmes ont-elles une âme? » bien entendu avec application à un cas isolé.

L'expression toute simple « jouer du piano » me paraît la plus convenable.

De même que la description des plus affreux supplices fait souvent moins d'effet sur l'esprit, que le nom brutalement lancé de quelque torture, nom qui laisse le champ libre à l'imagination, ainsi cette courte phrase, « jouer du piano » est devenue pour moi, depuis quelques instants, une formule d'horreur et d'épouvante. D'abord, le piano est faux; naturellement. Après en avoir fait l'essai un soir, on a généralement trouvé qu'il était « *frightfully out of tune* », ce que l'on

peut traduire avec fidélité : une patraque horriblement fausse.

Eh bien ! tel est l'instrument auquel cette ex-Gretchen sensible a voulu confier l'expression de ses souvenirs ; voilà l'interprète qu'elle a choisi de ses rêves de vieil azur !

Elle a débuté par la « dernière pensée de Weber », ainsi nommée parce qu'elle a été composée par Reisinger. Puis, est venu l'*Ave Maria* de Schubert et une autre mélodie du même maître. Enfin, la charge d'un andante de Beethoven.

Les bécarres et les bémols, non plus que la mesure même approximative, ne paraissent pas avoir fait partie du bagage musical de cette aïeule, dont les clignements d'yeux, les minauderies et les airs penchés sont d'un effet irrésistiblement comique.

Je suis resté en place, me bouchant les oreilles aux moments les plus critiques, écrivant ces lignes entre les morceaux.

J'ai connu à Louvain, une vénérable dame polonaise de grande noblesse, ancienne élève de Chopin, jouant encore merveilleusement des morceaux de son maître, généralement des bagatelles inédites, des fragments de mélodies, des mazurkes. C'était charmant : car si l'âge avait atteint les doigts, l'âme de l'artiste était demeurée vibrante.

Le tableau que je viens de tracer est féroce. Mais si vous saviez ce que c'est qu'entendre « jouer de piano » dans les circonstances dont j'ai été la victime !

Si vous connaissiez la vieille ! Demandez l'opinion de mon ami Georges.



Point à midi. Lat. 47.10 } 283 milles.
Long. 26.02 }

Vent nord modéré. Mer modérée. Baromètre en hausse.

A la hausse du baromètre a correspondu une embellie qui promet d'être durable. Le vent est retourné au N. en perdant de la force et la mer s'apaise. Cependant le roulis n'est pas terminé. Une mer entièrement calme comme celle des Antilles ou du Pacifique sous l'équateur, n'existe guère dans ces parages, plus habitués aux tempêtes que signale le New-York Herald.

Le calme relatif dont nous jouissons, a raffermi bien des cœurs, ramené des promeneurs sur le pont et ranimé les conversations. Les tables sont mieux garnies et bientôt le whist, le bézigue et d'autres jeux ont fait prendre patience à un assez bon nombre de passagers.



Nous avons eu hier soir un second décès : une Belge de 26 ans, voyageant seule, est morte d'une péritonite. Elle sera ensevelie ce soir. Nul n'a su comprendre ses dernières paroles. Sans doute elle était wallonne.

Nous sommes trois cents à bord ; deux décès en neuf jours est une proportion peu ordinaire.

J'ai dit à son intention les prières des morts. C'est bien peu ; mais du moins la mer n'aura pas reçu cette triste dépouille sans qu'une prière se soit fait entendre et sans qu'une voix au moins, ait demandé à Dieu pour cette pauvre fille, un repos qu'elle n'a pas trouvé sur terre.



ss. *Waesland*, 12 mai 1884.

Le vent a changé cette nuit et est passé au S.-E. La mer est calme, la température aimable. Les cabines sont vides, le pont fréquenté et, née de l'espoir d'une arrivée prochaine, une rage écrivassière a commencé à sévir parmi les passagers. Chez moi, cette rage commence à céder. J'ai repris ce matin la lecture des vieilles lettres, que pour l'un ou l'autre motif ou cachées par pur hasard, dans un repli des malles, j'avais conservées. Il y en avait de tous les âges. Que de plaisir contenu dans ces petits carrés de papier, qui ont marqué mon voyage d'étapes charmantes, lettres toutes remplies du parfum du foyer, de ce parfum « qui donne l'ivresse du cœur »!

Je les ai relues une dernière fois. Dans trois jours, s'il plaît à Dieu, mes mains presseront celles qui m'ont envoyé dans ces lignes nombreuses tant de tranquillité et de bonheur.



ss. *Waesland*, 13 mai 1884.

Passer six mois en voyage, dont deux sur mer, sans avoir un petit coup de vent, eut été chose à remémorer. La lacune a été comblée cette nuit, tout juste assez pour agiter les nerfs trop sensibles.

Le vent, hier midi, fraîchissait, suivant l'habitude des brises de S.-W. Il n'a cessé de monter à mesure que le baromètre descendait. En cinq heures, la chute de l'instrument a été d'un dixième de pouce. Il était clair qu'une bourrasque approchait. De onze heures du soir au matin il y eut *a stiff breeze*, nous éprouvions « a little summer gale » une petite tempête d'été. Très petite en vérité et très favorable puisque nous avons fait en 23 h. 1/2 environ, 311 milles.

Quelques embruns ont embarqué, et à quatre heures du matin le grand hunier a été mis en pièces. Peu après le vent est passé à l'ouest. La mer est forte, mais le mouvement du *Waesland* est peu de chose, à cause de la direction des lames, qui nous prennent en ce moment par l'arrière.

Quelques personnes n'ont pu dormir ; principalement du côté « au vent », et l'eau qui sautait sur le pont leur a fait croire un naufrage imminent. « Une nuit terrible, me disait une jeune miss, un parfait ouragan ; « je ne l'oublierai de ma vie ». A ce compte, elle aura à bon marché, si Dieu lui prête de longs jours, une mémoire riche en souvenirs impérissables.

La conclusion pratique est, que nous avons fait 311 milles. Autant de gagné pour notre arrivée à Anvers. Une particularité du *Waesland* est qu'il ne peut acquérir avec le vent de babord (ou de gauche) la même vitesse que lui donne une brise solide de tribord. Cela tient à un défaut de construction souvent impossible à découvrir et qui force à mettre le gouvernail plus de travers pour tenir le navire en bonne voie. La résistance augmente d'autant et la marche en souffre.

Beaucoup de navires sont ainsi plus ou moins irréguliers.

Ce matin, on a remis des voiles neuves, et depuis dix heures le soleil brille. Tant mieux, car du brouillard, ou de la pluie épaisse dans la Manche, est de toutes les éventualités, la plus à redouter. Un gros temps en plein océan, est de beaucoup préférable.

Les mots de brouillards et de tempête, me rappellent deux traits qui ne manquent point de sel, encore qu'il s'agisse de naufrages.

Le premier m'a été rapporté. Il remonte à quelques années déjà ; il est possible qu'aujourd'hui ce propos ne serait plus tenu.

Un steamer de la compagnie Cunard, dans une traversée de Liverpool à New-York, marchait à toute vapeur, aux environs de Terre-Neuve, à travers un épais brouillard.

Un passager avise le capitaine et lui demande s'il est prudent de conserver une telle vitesse. Celui-ci de répondre : « Mon cher Monsieur, entendez bien ce
« que je vais vous dire : plus vite nous marchons,
« plus vite nous serons hors du brouillard ; plus vite
« nous marchons, moins nous serons abordés ; plus
« vite nous marchons, plus nous avons de chances,
« étant les plus forts, de couler, sans nous faire de mal,
« ce que nous pourrions rencontrer. Et maintenant
« veuillez aller présenter mes respects à madame. »

L'autre est une boutade dont j'ai été auditeur.

C'était à bord du *Don*. Sous l'œil sévère du vieux capitaine Woolwart, tous les samedis se faisait la répétition générale des manœuvres à exécuter en cas d'accident. Au son de la cloche d'alarme, tout le personnel, hormis les hommes indispensables dans la machine et les timoniers, se précipitait sur le pont, grimpait aux canots et occupait la place assignée d'avance.

Vous vous rappellerez, sans doute, que le *Don* était encombré outre mesure de passagers. Après l'appel qui termine ces exercices fort intéressants et même de nature à faire impression, une dame s'approche du vieux commodore et lui pose la question : « si les embarcations étaient suffisantes pour sauver tout le monde ».

— Assurément, madame, répond le capitaine, il y même de la place en trop.

Puis revenant vers un groupe de messieurs il nous dit : « On admet trop de passagers. J'ai dit à cette

« petite dame, pour la rassurer, qu'il y avait place pour
« tous et au delà, dans les canots; c'est vrai, parce que
« s'il arrivait un accident la moitié du monde tombe-
« rait à l'eau à côté des canots, qui deviendraient alors
« suffisants pour sauver l'autre moitié ».



Malgré le mauvais temps qui s'annonçait, nous avons eu hier une soirée musicale, avec l'aide du piano que vous savez. Tout le monde s'est prêté de bonne grâce à jouer du clavecin, chanter ou dire des vers, chose pour laquelle les allemands sont très forts.

Le capitaine, qui est aimable, attentif et distingué de manières a récité avec chaleur « Christofer Colombus » ou la découverte de l'Amérique. Les auditeurs qui n'entendaient pas bien le germain, furent avertis de la fin prochaine du voyage et de la pièce par le cri trois fois répété de « Lant, lant, lant ». Peu après, sans être priée aucunement, la vieille, déjà analysée, s'assit au piano et demanda la..... permission de jouer « d'antiques mélodies » qu'elle n'avait plus exécutées depuis trente et un ans. Elle a répété deux fois encore ce manège, de sa propre initiative, et a repris les morceaux parodiés par elle dimanche dernier. Exemple insigne de fourberie!

De la limonade, des gâteaux, des sandwiches variées, étaient les rafraîchissements légers, sains et gratuits, qui n'induiront point en difficultés pécuniaires les armateurs du *Waesland*.



ss. *Waesland*, 14 mai 1884.

Il y a précisément six mois, jour pour jour, que j'ai quitté Gand.

Nous avons vu la terre des îles Scilly ce matin vers cinq heures et le navire a été signalé. Sans tarder, le télégramme aura été communiqué à l'agence d'Anvers. A l'heure qu'il est, Georges et moi pouvons croire qu'à Gand l'entrée du *Waesland* dans la Manche est connue, et que l'on décompte, comme nous le faisons à bord, les heures qui nous séparent encore de l'arrivée.

Le temps est beau et suffisamment clair. Le vent assez fort, mais la direction est parfaite, et le mouvement du navire insensible depuis que nous sommes sous l'abri des côtes. Encore un peu de patience et quelques heures de grande attention de la part du personnel du navire et la traversée aura pris fin. Bonne traversée à tout prendre, qui s'est faite dans des circonstances favorables. En effet, tous les bateaux ne sont pas taillés pour marcher seize ou dix-sept nœuds à l'heure, comme les steamers de la Guion line.

A la vitesse près, le *Waesland*, de l'avis unanime des passagers, est confortable. Il est soigné dans tous les détails et d'une propreté minutieuse. Tous les jours, le capitaine M. Julius Ueberweg, le docteur du bord et le maître d'hôtel, passent la revue du navire. Le service est parfait.

Le capitaine et le docteur sont de vrais gentlemen. Ce sont les seuls officiers qui dînent avec les passagers; tous sont aimables et prévenants.

L'ensemble des passagers est bon. Aucun ne fait tâche et les rapports sont agréables, comme ceux de gens bien élevés.

A mon avis, mieux valent treize jours de vitesse

médiocre à bord d'un navire solide, propre et confortable, que sept ou huit dans une coque, aussi solide et bien conduite sans aucun doute, mais moins soignée pour les détails intimes comme les navires français, ou offrant des installations étriquées, comme les rapides paquebots anglais. Cependant cette opinion n'est peut-être rendue plausible, que par l'heureuse ignorance du mal de mer dans la personne de l'auteur.



Gand, 17 mai 1884.

Le *Waesland* s'est amarré au quai d'Anvers, avant hier, vers cinq heures du soir. Le temps, malheureusement, était loin d'être beau et le paysage se voyait, par moments, au travers d'un épais brouillard de fine pluie. La curiosité parmi les passagers américains était grande, et leur attention se portait principalement sur deux points : les digues et le mode de toiture des maisons hollandaises.

La différence d'aspect entre la côte américaine et le littoral belge ou hollandais est véritablement extraordinaire. Tout est différent : la nature du sol, l'aspect, la végétation, les hommes et les choses. Flessingue seul, avec ses vieux remparts, ses moulins, ses pignons et ses tours, présente plus d'originalité et de pittoresque que l'Union entière. L'effet produit est étonnant. Entre New-York et Flessingue et Anvers il y a mille lieues; il y a aussi six cents ans.

Quatre heures après avoir pris à bord le pilote de l'Escaut, nous serrions dans nos bras les nombreux et vrais amis qui nous attendaient au débarcadère.



Gand, 1^r septembre 1886.

Ce jour là, 17 mai 1884, la tour de Notre-Dame me parut le plus beau clocher du monde.

— Ce jour là, seulement? riposterait un gentil *señor* anversois.

— Peut-être bien aussi les autres jours; car, la conclusion des pages qui précèdent est :

*Oost, West,
t'Huis best,*

sauf..... à recommencer à la première occasion.

FIN.







LES VACANCES D'UN NOTAIRE.

AU CAP NORD!

SOUVENIRS DE VOYAGE.

(Suite, voir page 535.)



E Sverre-Sigurdssön est un beau et grand steamer de la compagnie « *Det Bergenske og det Nordenfjeldske Dampskibsselskabs* ». Il fait le service de la poste, des marchandises et des voyageurs, entre Hambourg et Vadsö, toute l'année, mais en été il est spécialement équipé, avec *le Sirius*, *l'Haakon Jarl* et *le Nordsjernen*, pour le « Tourist route ».

En juin et juillet, chacun de ces navires fait trois fois le voyage de Thronhjøm au Cap Nord. Chaque expédition prend dix jours. Un billet de première classe, aller et retour, coûte 250 kröner, soit 347,50 francs; il donne droit au transport et à une excellente table, Pontet-canet compris.

Le *Sverre-Sigurdssön* avait embarqué cinquante-deux touristes, la plupart américains. Nous demandons la permission d'en présenter quelques uns.

Voici d'abord un professeur de Boston et sa femme comptant ensemble 137 ans. Un beau matin ce couple

respectable s'est dit : allons voir le Noord-Kap... et les voilà partis ! Le Cap Nord vu, ils s'en retourneront à Boston comme ils en sont venus, en ligne directe et sans s'arrêter nulle part ; — puis, un précepteur de San Francisco, qui promène autour du monde cinq jeunes yankees, difficiles à conduire, la plupart du temps perchés dans les cordages, égayant l'équipage de leurs espiégleries ; — plus quelques sujets anglais, qui se font bientôt pardonner leur abord un peu raide ; — deux allemands, tout ronds ; — deux jeunes français, satisfaits d'eux-mêmes ; — un pédant viennois habillé de la semelle au chapeau selon le *système normal* du docteur Jaeger ; — cinq danois sérieux et instruits sachant le français, connaissant à fond les pays du Nord et en parlant avec intérêt ; — un australien de distinction ; — enfin, trois gentilhommes Italiens : le comte *Gerolamo Oldofredi* et les deux frères comtes *Albani Castelbarco*, vers lesquels nous attirant les plus vives sympathies, — et l'excellent *M. Stanley*, que nous connaissons depuis Thronthjem.

Les relations les plus agréables ne tardent pas à s'établir entre tous les passagers et, après 24 heures de navigation, les schake-hands s'échangent comme entre vieilles connaissances.



Le navire est commandé par le capitaine *S. Holsfodt*, assisté de deux lieutenants, MM. *Arnet* et *Hertzburg*, et servi par 19 hommes d'équipage tous marins d'élite, d'une serviabilité digne d'éloges.



Juste à minuit, au troisième coup de sifflet, l'ancre est levée et le navire quitte majestueusement le bord.

Tout le monde est sur le pont pour assister aux manœuvres toujours intéressantes du départ.

Le thermomètre marque 10° Réaumur au-dessus de 0; pas de vent, les eaux du fjord sont unies comme une nappe de cristal. Il fait une nuit superbe baignée d'une lumière blanche qui rappelle l'éclairage électrique.

Pas de lampes à bord, elles sont inutiles; on voit assez clair, même dans les cabines, pour qu'on puisse y écrire à minuit sans le secours de la lumière artificielle!



25 juin — *Namsos et le Noordland — le Thorghatten — l'Hestemanden — le Cercle polaire.*

Le steamer prend la direction de l'Ouest dans les eaux du Throndhjem-fjord, passe devant *Rodbjerg* et *Béjan* à l'embouchure du golfe, puis oblique vers le Nord et, après avoir contourné la grande péninsule de *Josen*, se lance à toute vapeur dans l'Atlantique.

Pendant que nous traversons le golfe de *Namsos*, on nous signale sur la côte un comptoir belge, dépendant de la poudrière de *Wetteren*. Il est dirigé par M. *Van Severen*, mon ancien professeur du collège d'Audenarde! On a bien raison de dire que les souvenirs classiques vous poursuivent partout.

La baie de *Namsos*, avec ses mille découpures, ses rochers pointus, ses montagnes boisées, est très-pittoresque.



A partir de Namsos commence le *Noordland* si différent de la province de Thronthjem. Les forêts s'écartent des côtes comme pour échapper aux fureurs de l'Océan. L'herbe, aussi touffue que le poil sur la peau du renne, tapisse les bords de la mer, léchée par les vagues à chaque flux.

Les troupeaux abondent dans ces prés salés.

A mesure que le navire s'avance vers le Nord, les montagnes deviennent de plus en plus abruptes. Déjà nous rencontrons des rochers isolés s'élançant à de grandes hauteurs et profilant sur l'horizon les silhouettes les plus bizarres. Ces *fjælds* se multiplient : nous louvoyons entre les rochers et les écueils.

Nous cinglons rapidement vers le pays des grands travailleurs de la mer, des fils de l'Océan qui passent leur vie à pêcher le sild, le cabillaud, l'églefin, le saumon, le homard, l'huître, à chasser le phoque, le morse, le requin et la baleine, bravant les cyclones et les tempêtes sur de frêles esquifs qui rasent les flots avec la légèreté du goëland.

Et quand les longues nuits du pôle ont plongé ces tristes régions dans les ténèbres, quand les neiges couvrent la terre, on voit ces mêmes canots sillonner les lacs intérieurs avec un feu de bois à la proue et un homme debout, le harpon à la main. L'homme attend patiemment le dos écailleux de quelque gros poisson attiré par les feux de la barque comme par un rayon du jour. C'est le dîner de la famille, souvent fort nombreuse, que l'habitant du Nord va ainsi chercher à travers la nuit et les périls de tout genre.

La mer nourrit le pêcheur.... ou le mange, et le nombre de ceux qui disparaissent, brisés contre les rochers ou engloutis dans les *sneeuwstorms* (tourmentes de neige) de l'océan septentrional, est effrayant! —

Dans aucun coin du monde il n'y a plus de veuves et c'est ici que l'on rencontre le plus de femmes remariées 3, 4 ou 5 fois.



Mais il est un danger que le Noordlander redoute plus que la mer : la *Lepra* du monde ancien, implantée en Norwège depuis des siècles.

On l'attribue à une alimentation vicieuse presque exclusivement composée de poisson salé, souvent corrompu, et au froid humide dans lequel vivent les indigènes.

L'*Eléphantiasis*, une maladie hideuse, qui donne à la peau humaine une vague ressemblance avec celle de l'éléphant, est encore très-commune dans ces misérables contrées.



A 4 heures du soir nous passons devant le *Seko-moën-Fjæld* et bientôt après le navire stoppe au pied d'un géant de granit qui s'élève à 800 mètres au-dessus de l'île de *Brönö*. L'énorme bloc de pierre est percé, à moitié de sa hauteur, d'un large trou à travers lequel nous apercevons le ciel. C'est le *Thorhatten* (Thor-hat = chapeau du dieu Thor).

Des barques sont mises à l'eau, et guidés par un lieutenant du vaisseau, nous escaladons le rocher jusqu'à la trouée. Nous nous trouvons en présence d'un tunnel de 500 pieds de long, de 250 pieds de diamètre à un bout, de 60 à l'autre ; — à travers ce gigantesque télescope nous découvrons au loin l'Océan sans bornes.

Les gens du pays expliquent par une légende ce trou étrange qui perfore la montagne. Ils font remarquer que le roc percé se trouve situé entre deux autres

grands rochers isolés dans les eaux : l'*Hestemanden* (le cavalier) qui, vu d'un côté présente la figure d'un gigantesque cavalier, armé de pied en cap, et le *Lekömoën*, dont la silhouette rappelle de loin un corps de femme. Or, cette femme était une sirène ayant des raisons de fuir la colère de son époux, le cavalier outragé. Au moment où celui-ci lui décochait une flèche, le dieu *Thor*, mu de pitié pour la coupable, lança son *chapeau* au devant du coup : le chapeau fut percé et le dieu mécontent changea tout en pierre, chapeau, femme et cavalier.

Nous sommes au pays classique des légendes : chaque île, chaque rocher, chaque fjord a la sienne, et, fort mal venu serait l'étranger qui se permettrait un sourire d'incrédulité.

Un mousse de l'équipage nous signale au loin un groupe d'îles basses d'où s'élève un énorme rocher à trois pics : on dirait un navire à trois mâts. C'est le *Trænen* qu'une tradition populaire peuple d'êtres mystérieux : Draugen, Havmanden, Havfruen et Marmoelen.



Né de monstres marins le *Marmoelen* est un être inoffensif et doux. S'il lui arrive de s'accrocher aux lignes on s'en débarrasse facilement en lui offrant des morceaux d'étoffe. On le consultait autrefois dans les circonstances embarrassantes : il donnait de bons avis et rendait des oracles toujours par monosyllabes.

La *Havfruen* est la sirène : *desinit in piscem formosa mulier...* Ulysse déjà se bouchait les oreilles de cire et se faisait attacher au mât du navire pour résister à son chant. Les hommes qui n'avaient pas la sagesse d'Ulysse et écoutaient l'enchanteresse étaient irrémédiablement

perdus. Le seul moyen qu'il y eût de les ramener était de sonner la cloche du temple jusqu'à ce que la sirène rendit sa conquête. Mais comme on s'était aperçu que tous les hommes ainsi sauvés restaient fous, on s'était vite déshabitué de sonner la cloche.

Le *Havmanden* (homme poisson), le mâle de la sirène, ne se montre près des côtes qu'à l'approche des tempêtes. Aussitôt que sa grosse tête émerge des flots et livre au vent son épaisse crinière toutes les barques se hâtent de regagner le port.

Le *Draugen* est un farfadet malfaisant et tracassier, qui détache les amarres, pèse sur les rames, secoue les embarcations, imite les cris de marins en détresse etc. Une odeur nauséabonde annonce son approche et le meilleur moyen de le mettre en fuite est d'allumer les torches.



Quelqu'inhospitalière que soit l'île de Trœnen, elle est cependant habitée; on y trouve même une église. Ses écueils sont couverts d'oiseaux aquatiques, surtout d'eiders, attirés par le poisson presque aussi abondant dans ces parages qu'aux îles Loffoden.

On y pêche toute l'année; mais l'hiver est la saison des prises miraculeuses. Une foule de pêcheurs étrangers viennent de loin se joindre aux indigènes et tous les matins une flottille de barques s'éparpille au large pour rentrer le soir chargée de butin.

Si la mer est par trop mauvaise le temps se passe dans les huttes à réparer les filets et à raconter des fables et des légendes.

Les étrangers désirent tous vivement pouvoir se joindre aux *Fuls venderne* (les gars de Noël) pour la pêche qui commence à la S^t André et finit le 24 décembre.

Ces démons de la mer s'embarquent par tous les temps et reviennent toujours chargés de prises extraordinaires. Le silence le plus absolu règne à bord de leurs noires embarcations : malheur à celui qui y élèverait la voix ou y prononcerait une parole !

Pour trouver l'occasion de pêcher avec ces compagnons du silence, il faut les attendre le jour de la S^t André de bon matin sur le rivage. Les Juls venderne à la fin de la journée partagent, toujours sans mot dire, le butin avec l'étranger qui ne peut même pas leur dire : Merci !



Nous quittons Thorghatten à 6 heures du soir et, peu après, nous stoppons devant *Tjottö*, petite bourgade perchée comme un nid d'aigle dans les rochers.

C'est là que naquit le célèbre *Haarek* qui tua le roi S^t Olaf à la bataille de Stiklestad.

Tjottö, station télégraphique, est un centre de ravitaillement pour les navires qui vont vers le Nord ; nous y embarquons une bonne provision de saumon frais.



A l'ouest se dresse dans toute sa majesté le *Finknö*, énorme rocher solitaire qui porte sa tête orgueilleuse à 4000 pieds au-dessus des eaux.

A l'est nous apercevons depuis longtemps les cimes bizarres des *Sept Sœurs*. Les « *Syv Sôstre* » forment la chaîne de montagnes de l'île d'*Alstenö*. Des neiges éternelles ceignent le front de ces vierges gigantesques, anciennes ogresses pétrifiées par le Grand Maître de l'Olympe Scandinave, en punition de leurs noirs forfaits. Elles prennent rang parmi les pics merveilleux qui ornent la côte occidentale de la Norwège, apparaissant

sous des formes de plus en plus grandioses à mesure que l'on s'avance vers le Nord.



Nous sortons du *Stegfjord* par le passage qui existe entre *Suro* et *Alderen* et nous cinglons vers l'*Hestemanden* (le rocher du cavalier), à cheval sur le cercle polaire.

Nous avons passé devant *Vigholmen*, un petit village renommé pour ses nacelles dont les formes rappellent les gondoles vénitiennes; elles sont spécialement affectées à la navigation sur les fjords.



Le passage de la ligne du *Cercle polaire* ne se célèbre pas avec autant de solennité que le passage de l'Equateur et en fait de mystifications tout se borne à faire voir la ligne dans le ciel — aux naïfs, — au moyen d'un télescope garni d'un cheveu.

Le Cercle polaire est la ligne de démarcation entre les climats horaires et les climats mensuels. Par suite de l'inclinaison du globe il se fait qu'il y a ici dans l'année une journée d'un mois en été, et une nuit d'un mois en hiver. Au 66^e degré le jour le plus long a juste un mois : — au 70^e un peu plus de deux ou 65 fois 24 heures ; — au 80^e degré 134 jours — et au 90^{me}, qui est le pôle, six mois en comptant les jours de crépuscule.



Vers minuit, avant de descendre dans nos cabines, nous sommes témoins d'un spectacle qui ne se voit que dans les régions polaires.

Il pleuvait à verse; les masses granitiques de l'Ouest

et les montagnes de l'Est, noires comme de l'encre, semblaient incrustées dans un épais brouillard.

Tout à coup leurs cîmes se couronnèrent d'un disque de feu dont l'éclat illumina les nuages, tandis qu'un arc-en-ciel d'une énorme largeur sortit des ondes et traça dans le ciel son éclatante orbite.



26 juillet. — Bodö — les Iles Loffoden. —
La pêche à la morue.

Nous doublons le cap *Kunnen*. A droite s'enfonce profondément dans les terres entre les énormes rochers noirs, le grand *Saltenfjord* d'où sort le *Saltström*, l'émule du célèbre *Mælström* qui circule entre les îles Loffoden. A gauche s'étend le large *Vestfjord*.

A 5 heures du matin, le sifflet du *Sverre*, nous fait tressaillir sur notre couche ; la maîtresse-ancre grince sur sa chaîne et le navire stoppe devant *Bodö*, chef-lieu du département du *Noordland*, petite ville qui n'a qu'une rue bâtie sur une langue de terre à l'embouchure du *Saltenfjord*.

La mer est très-mauvaise : impossible de descendre à terre. Nous devons nous contenter d'examiner de loin les magasins de hareng et de morue. Nous distinguons l'église paroissiale et le presbytère où a habité quelque temps Louis-Philippe, roi de France, exilé.



L'arrêt fut de courte durée ; bientôt nous *roulons* à toute vapeur au milieu de la tourmente, à travers le grand *Vestfjord*, vers les îles Loffoden, justement appelées « *la pépinière des morues* ».

Toute la grande nature du Noordland qui s'est dévoilée à nos yeux depuis Thronджhem, n'est que le prélude des splendeurs qui nous attendent dans l'archipel des Loffoden.

De loin ses rochers monstrueux se dressent comme le mur d'une forteresse flanquée de tours et de créneaux. Ils grandissent à mesure que nous approchons; bientôt nous naviguons dans leur ombre, étonnés des escarpements et des crevasses de ces immenses bastions.

On vante beaucoup le Romsdal avec ses Toldtinder, ses Vangatinder et ses Horn, mais les Loffoden reproduisent cent fois ces Tinder et ces Horn, et leur panorama variant sans cesse ses tableaux, se déroule pendant 24 heures sous l'œil jamais rassasié du touriste.

Ces paysages extraordinaires éclairés par l'étrange lumière du soleil de minuit laissent une impression ineffaçable.

Il y a deux mois à peine, toute cette région était ensevelie dans les ténèbres comme dans un linceul et maintenant l'astre du jour ne s'y couche plus.



L'archipel des Loffoden a 18 milles de longueur : il est composé de deux grandes îles : *Hindoë* et *Tjelloë*, défendues au Nord contre les flots impétueux de la mer glaciale par des rochers fendus et déchiquetés. Au Sud s'étend une immense suite d'îlots et d'écueils séparés les uns des autres par un dédale de chenaux, débris d'îles plus grandes émiettées par les tremblements de terre et les cataclysmes de la nature.

Les eaux du Vestfjord qui baignent le groupe des Loffoden dans toute sa longueur, sont tellement pois-

sonneuses qu'elles suffisent avec les bancs de Terre-Neuve, à fournir toute la morue qui se consomme dans le monde entier.

Au delà des îles, du côté du plein océan, on pêche peu au pou : il y a trop d'écueils et la mer y est trop mauvaise, aussi compte-t-on à peine une centaine de barques exploitant les côtes de *Bögervoen*, *Langenes* et *Andenes*.

Mais il en est tout autrement du côté du Vestfjord. Depuis *Svolvær* au Sud, jusque *Båfsundet* au Nord, sur une distance de plus de cent kilomètres, le fond de la mer s'incline graduellement jusqu'à une profondeur de 360 pieds. Là s'étendent le long des côtes les *Fiskebanken* ou *Eggen* (bancs de pêche), plage unie et sablonneuse dont les eaux sont chauffées par une dérivation du *Mælström*. C'est le champ d'exploitation où le Noordlander récolte chaque année le *Torsk* (Gadus Morrhua) plus précieux que les épis dorés; là se trouvent les *Torskefiskeries* (pêcheries Norwégiennes) qui donnent en moyenne un bénéfice annuel de 4,000,000 de kröner, soit 5,560,000 de francs.

Aux environs de la Noël une grande activité règne sur les côtes et dans toutes les îles de l'archipel : on prépare les engins de pêche, les provisions, et les lignes impatientes tâtent la mer pour constater si les *Skreiën* (morues), annoncées par les baleines et les oiseaux de proie, commencent à mordre.

Ce n'est que vers la fin de janvier que les grandes armées des *Silds* arrivent; on les laisse frayer en paix pendant le mois de février.

Leur nombre est parfois si considérable autour des écueils de *Skraaven*, à 200 mètres de la côte, que la mer semble ne pas pouvoir les contenir : ils la débordent et pressés les uns contre les autres ils forment

à certains moments au-dessus des flots des montagnes croulantes de poisson.

Aux premiers jours de mars seulement, le pêcheur dit adieu à sa famille et les barques se mettent en mouvement vers les Iles Loffoden.

En moyenne 4000 bateaux portant chacun 5 hommes, sont échelonnés dans les baies du Vestfjord. Des huttes grossières élevées autour des baraques des marchands et des frêteurs, abritent ces 20,000 pêcheurs aux jours de tempête et au moment de la livraison des prises.

La pêche se fait nuit et jour : la barque ne rentre que chargée, c'est-à-dire avec 400 poissons de la valeur de 38 francs. Le pêcheur se fait en outre 90 francs des foies et des œufs qu'il vend séparément.

Le chiffre moyen des morues pêchées annuellement aux Iles Loffoden est de 25,000,000!



Le navire s'engage dans l'archipel par la baie de *Svolvær*, capitale de l'île-mère d'Oost-Vaagö. Les hangars de la grande pêcherie dressent autour de la rade un réseau de perches reliées par des cordes auxquelles pendent encore des milliers de têtes de morues, tristes débris des dernières prises.

Une centaine d'yachts à vapeur apportent ici tous les ans des vivres, des engins de pêche et du sel en échange des foies et du frai de poisson.



Nous avons navigué tout le jour entre les îles, dans des eaux transparentes tantôt resserrées entre deux versants de glaciers, tantôt s'étalant dans le Vestfjord

horizonné au loin par une ceinture de rochers étranges, inoubliables, profilant sur le ciel à 3000 pieds de hauteur dans la lumière boréale, des flèches, des clochetons, des créneaux, toute la pittoresque dentelure des châteaux-forts du moyen-âge. Dans les crevasses ou les fissures de cette muraille désolée on chercherait en vain un bouquet d'arbres ou une touffe de verdure : il n'y a rien que des neiges éternelles et de grands glaciers aux reflets glauques.

De loin en loin une déchirure plus large laisse apercevoir vers l'ouest, l'immense océan qui baigne les rives du Groënland et de l'Amérique septentrionale.



Après avoir dépassé le dernier groupe des Iles Loffoden, le navire s'engage dans la *mer de Röst*, un bras de l'océan large de 40 kilomètres, traversé par le fameux *Mælström*.

Les ondes écumant sous des bourrasques venant du nord et de grands vols d'oies et de canards jettent leurs cris aigus dans le sifflement du vent.

Des bandes de plongeurs noirs et de mouettes blanches s'entrecroisent dans les airs, s'abattent sur les flots ou se balancent au sommet des vagues, tandis que des eiders portés sur leurs courtes ailes rasant, entre deux lames, la surface des eaux qu'ils battent de l'extrémité de leurs pieds palmés.



Les *Eiders* rappellent par la forme et la taille nos canards domestiques ; ils sont mouchetés de noir et de blanc : le mâle porte fièrement une huppe verte.

Ils nichent dans les trous de rochers à pic ; pour

les atteindre, le Finmarquois s'attache à une corde qu'on laisse se dérouler de la crête. Il extrait l'oiseau de son gîte au moyen d'une canne à crochet et le dépouille, sans trop le faire crier, du riche duvet qui lui garnit la poitrine.

Les eiders abondent surtout sur les îlots de la mer de Röst où on les chasse, me dit-on, au moyen de petits chiens qu'on lache dans les trous comme les furets dans les terriers. Le roquet happe le premier oiseau qu'il rencontre et l'attire dehors. Aussitôt un second eider saisit son camarade par la queue pour le retenir; un troisième attrape le second et ainsi de suite, de sorte que tous les oiseaux du nid se suivent à la file comme des grains de chapelet.

L'eider couve généralement trois fois par an. Il capitonne son nid du duvet qu'il s'arrache de la poitrine et compose une couchette d'un moelleux incomparable.

Deux fois le chasseur dérobe les œufs pour préserver le duvet de toute souillure; il ne laisse couver que les œufs de la troisième ponte, et avant que les jeunes eiders ne puissent s'envoler, il casse aux femelles une phalange de l'aile.



Nous naviguons en plein Mœlström, courant produit par les masses d'eau qui au flux et reflux se font jour entre les mille passes plus ou moins étroites des îles et des rochers, et occasionnent des tourbillons dangereux pour le navigateur. La barque engagée dans un de ces entonnoirs liquides se met à tourner de plus en plus rapidement sur elle-même et se perd.

De là vient la légende bien connue du *Gouffre du Mœlström* que l'on dit situé à deux journées à l'ouest des Iles Loffoden, mais que personne n'a jamais vu.

27 juin. — Tromsö. — Les Lapons.

Les Iles Loffoden ont disparu loin derrière nous.

Nous longeons le sauvage *Senjenö* avant d'entrer dans le *Malangerfjord* et ensuite dans le *Balsfjord*.

Vers 3 heures du matin le Sverre-Sigurdssön arrivé au 69 1/2° nord, jette l'ancre en pleine rade devant Tromsö, à côté du Sirius qui revient du Cap.

En montant sur le pont, nous sommes agréablement surpris à l'aspect d'une île verdoyante dont les collines, parsemées de fermes et de villas, émergent des eaux à notre gauche. Avons-nous donc rétrogradé pendant la nuit de dix degrés vers le Sud?

Au pied des monticules, le long du détroit qui sépare l'île de la terre ferme, s'étend *Tromsö*, la ville la plus importante du Finmarken.

Il y a 90 ans il n'y avait ici qu'un groupe d'une dizaine de maisons. Aujourd'hui Tromsö compte 6000 habitants, enrichis par le commerce de poisson et aimant la vie large : modes, meubles, vins, viennent de France si bien que la petite cité, à cause de son luxe extravagant, a reçu le nom de « *Nordens Paris* ».

Mais depuis quelques années les dépenses folles ont amené une série de faillites et bon nombre des négociants les plus en vue ont appris par expérience qu'à jeter l'argent par portes et fenêtres on parvient à se ruiner sous toutes les latitudes.



Après déjeuner, les barques du Sverre nous conduisent à terre. Nous nous rendons directement à la mission catholique où un mot de recommandation de Mgr Bernard nous vaut, de la part des révérends Messieurs *Crul* et *Erick Wang*, le cordial accueil

dont parle avec une si juste reconnaissance le docteur Guibou.

Ces deux excellents missionnaires savent très-bien le français : l'abbé Wang, un norwégien, parle même assez couramment le flamand, ce qui cesse de nous étonner lorsqu'il nous apprend qu'il a fait une partie de ses études au collège de *Thielt* ! L'abbé Crul est hollandais.



Les rues de Tromsø sont fort tortueuses : elles ont été tracées sans plan d'ensemble et aboutissent toutes à une grand'place plantée d'arbres où l'église, le presbytère et l'école catholique forment un groupe d'édifices qui ne manque pas d'élégance.

La ville elle-même a une physionomie très-intéressante et très-variée par ses nombreuses boutiques de vêtements, de produits indigènes, d'engins de pêche, de cordages et d'armatures pour les bateaux, de fourrures, etc., etc.

Sur la place du marché, des Lapons, sanglés dans des peaux sordides, savourent un bouillon de poisson salé qu'ils achètent aux échoppes-restaurants.

Le Musée ne renferme que des objets appartenant à la zone arctique.

Un de nos guides nous fait remarquer un marteau de bois venant de *Lyngen* et dont on ne devinerait jamais l'usage : c'est le *Moniteur* dont se sert le bedeau (*klokkeren*) luthérien pour éveiller les paroissiens qui ronflent pendant le sermon.

En flanant par les rues tout-à-coup nous nous arrêtons stupéfaits : « un piano ! s'écrie l'un de nous, fiez-vous encore au cercle arctique ! » Hardis comme des touristes, nous approchons de la fenêtre ouverte

par où s'envolait, capricante et nerveuse, une valse de Chopin. L'artiste est une jeune fille de bonne mine que notre présence n'effarouche pas et qui enlève sa valse avec un brio que nous avons chaudement applaudi.

Il y a 30 pianos à Tromsö ! Il y a aussi des « *'chands de journaux* » de toutes les couleurs, vous criant à tue-tête le *Tromsöposten* (droite), — le *Tromsö-Stiftstidende* (gauche) et le *Noordposten* (radical).

En rentrant à bord pour dîner nous trouvons affiché au salon l'ordre du jour suivant : à 2 1/2 heures visite au camp des Lapons.

Les nacelles du Sverre nous transportent rapidement à la rive du détroit opposée à Tromsö. Le capitaine et le premier lieutenant sont avec nous, escortés d'une escouade de matelots qui portent nos vêtements imperméables, car le temps est à la pluie et nous avons près de deux lieues à faire avant d'atteindre le fameux camp de *Tromsödalen*.

Nous nous engageons dans une gorge dont les escarpements sont garnis d'une végétation naine et rabougrie ; la neige s'est accumulée dans les fonds et à certains endroits nous enfonçons jusqu'au-dessus de la cheville.

Nous débouchons dans une vallée qui a l'aspect du cirque de Gavarnie dans les hautes Pyrénées.

« Comment décrire ce que nous avons vu », dit le Docteur Guibou, — qui visita ce camp avec les abbés Crul et Erick Wang en 1884, — « comment donner une idée de cette scène extraordinaire, si nouvelle pour nous et dont le souvenir nous semble maintenant un rêve? »

Figurez-vous une colline dont le versant est couvert d'un troupeau de huit à neuf cents rennes. Sur un signe du capitaine les lapons lancent leurs chiens qui rassemblent l'immense troupeau disséminé et le poussent

vers nous, condensé et compacte. A les voir descendre avec leurs longues cornes velues et branchues on aurait dit une armée de daims portant sur le dos toute une forêt de bois mort.

Chaque année plusieurs familles Laponnes passent l'été dans le Tromsödalen et pourvoient largement la contrée de viande et de langues de rennes, ressources précieuses pour les longs mois d'hiver.

PAUL RAEPSAET.

(*A suivre.*)







LA TACHE AU PLAFOND.

(Suite.)

NOUS rentrâmes le soir, assez fiers de traverser les rues avec des chiens crottés, nos fusils tachetés de pluie et des carniers passablement gonflés. Aussi prenions-nous complaisamment ce pas lourd et mesuré de vieux chasseurs qui ont vaillamment gagné leur journée. Albert étala sur le carreau de la cuisine une dizaine de perdreaux et deux lièvres; toute la maison fut conviée à venir contempler ces premiers trophées de victoire.

« Vraiment, dit son père, que j'appellerai M. D., l'Aulneraie serait-elle giboyeuse, ou bien avez-vous été d'une adresse exterminatrice?

— Nous avons trouvé beaucoup de gibier et nous n'avons pas été trop maladroits, répondit Albert, mais vous voyez bien, mon père, que l'Aulneraie peut devenir un beau terrain de chasse. On y placerait des gardes, on inviterait du monde...

— Les gardes coutent cher et la chasse est un plaisir. L'Aulneraie ne doit pas devenir un lieu de plaisance. »

Cette réponse coupa court aux vues ambitieuses d'Albert et stimula une fois de plus ma curiosité.

Le diner fut des plus gais. Nos premiers succès

cynégétiques couronnés par un bon repas avaient mis M. D. en belle humeur. Nos souvenirs de collègue lui rappelèrent des histoires de son jeune temps qu'il nous conta fort bien. Au dessert on but à notre santé un de ces vieux bourgognes, conservés religieusement dans les caves de petite ville, comme une idole dans une pagode.

« Vraiment, hasardai-je, il ne tient qu'à vous, Monsieur, de faire de l'Aulneraie, l'une des plus jolies résidences du pays.

— Oui, un château, mais qu'ai-je besoin d'un château?

— Que deviendra l'Aulneraie, mon père? demanda mon ami.

— Ah, ah! un repaire de hiboux et de rats, jusqu'à ce que je fasse un jour passer le niveau de l'égalité sur cette grande baraque encombrante; de même que les écuries sont devenues chaumières, le château décapité pourrait devenir ferme, étable, bergerie, que sais-je?

— Mais, papa, ce serait affreux cela! s'écrièrent en chœur ses enfants. » Il sourit.

« A moins que je le donne à celui ou celle d'entre vous qui se mettra le premier en ménage. » Albert prit un air sérieux. « Allons, je ne vous ferai pas un aussi mauvais cadeau, mes enfants; je songe plutôt et sérieusement à vendre cette propriété. Ce serait, croyez-moi, un bon débarras pour nous. » Là dessus il fit signe à Albert de remplir les verres. Je le crus disposé à nous révéler l'histoire de cette morne villa. Voulant l'y amener, je parlai des deux portraits du temps de l'Empire.

« Ah, vous êtes entrés, répondit-il en regardant Albert avec un léger froncement de sourcils. Oui, monsieur, ce sont des portraits de famille.

— N'y a-t-il pas à craindre qu'ils ne se détériorent là bas ?

— Bah, des croutes.

— Ce ne sont pas des œuvres de maître, mais c'est pourtant de la peinture soignée. École de David.

— Il s'y connaît, il est amateur, papa, s'empressa d'ajouter Albert en me frappant sur l'épaule.

— Ah, vous peignez, monsieur ? Eh bien j'ai des tableaux que je veux vous montrer. Nous prendrons le café à la bibliothèque », dit-il à ses filles, et on se leva de table.

M. D. me montra quelques vieilles toiles médiocres, grandes et petites, paysages classiques et sujets religieux, roussis et poussés au noir. Ainsi qu'il arrive toujours on « attribuait » ces œuvres à des maîtres connus ; et comme cela m'était parfaitement égal, je me gardais bien de contester leur origine. Sur la cheminée, il y avait aussi un beau buste en albâtre de Napoléon et, appendue au mur, une panoplie, où je distinguai de suite un sabre de cavalerie à poignée orientale et les pistolets d'arçon d'un officier de la République française.

Pour juger d'un homme regardez sa bibliothèque. Celle-ci offrait un singulier mélange d'ouvrages de droit et de romans de Pigault-Lebrun, d'in-folios écrits par des bénédictins et de livres de Rousseau. Il y avait aussi des traités d'archéologie, les contes de Hoffmann, les classiques français du grand siècle et une traduction des drames de Shakespeare que je me mis à feuilleter. M. D. me parla aussitôt avec admiration de Hamlet, mais de l'Aulnerie il ne fut plus question. Tout ce que j'appris ce soir là, c'est que mon hôte cultivait la littérature avec non moins de goût que les petits oignons, et les betteraves de sa villa désolée.



II.

Depuis quelques années, j'avais perdu Albert de vue. On s'était bien promis de se revoir, mais les fluctuations de la vie m'avaient mené à l'étranger. Nous nous écrivîmes, d'abord rarement, et puis plus du tout. Un jour, je reçus l'annonce de son mariage, et six mois après l'invitation de venir passer quelques jours chez lui. Or la lettre était datée du « Château de l'Aulneraie » et Albert ajoutait que son père, revenu tout-à-coup sur ses premières idées, s'était mis en tête de restaurer la vieille demeure et avait permis à son fils de s'y installer. La lettre était celle d'un garçon heureux, conviant ses amis à fêter son bonheur. Par quel revirement étrange Albert avait-il donc pu réaliser son rêve? Le voilà seigneur de l'Aulneraie, en compagnie d'une jeune châtelaine.

Quelques heures après, ma valise bouclée et mon fusil dans sa gaine, je prenais le train.

Il faisait jour encore lorsque j'atteignis une grille élégante soutenue par les deux vieux piliers de l'Aulneraie, remis à neuf et couronnés de vases en pierre bleue. Il était vraiment sorti de sa léthargie, le sombre bâtiment.

Le voilà badigeonné de blanc du haut en bas, les volets sont ouverts, repeints, montrant la draperie des rideaux derrière les vitres lavées. Plus de mousse sur les toits, plus d'herbe sur le perron, plus de gouttières crevées et larmoyantes, mais aussi plus de mystère; c'est une pleureuse qui a échangé son voile antique contre une toilette bourgeoise.

Albert vint ouvrir la portière de ma voiture et me souhaita la bienvenue, d'un air radieux. Un parfum de

térébenthine et d'huile fraîche remplaçait l'odeur de cave humide que dégageait autrefois le vestibule. Les peintres venaient d'en sortir en y laissant à profusion des marbres verts, rouges, jaunes aux veines fantaisistes. Les quatre saisons elles-mêmes avaient reçu comme vêtement supplémentaire, une luisante couche de vernis. Albert me présenta à sa femme, douce créature aux cheveux châtains, au teint rosé, mêlant une timidité de pensionnaire à son rôle de maîtresse de maison. Dans le salon, un piano supportait une pile de cahiers cartonnés. Bon, pensais-je, nous aurons d'agréables soirées.

« Cette fois tu peux tendre l'oreille, tu n'entendras plus d'autre musique que celle-là chez moi, dit Albert en me prenant le bras; les portes ferment bien et les carreaux ne manquent plus aux fenêtres. Ma chère femme, tu ne sais pas?... L'ami que voici va chercher des symphonies dans une bicoque ouverte à tous les vents. »

Je repliquai que toute chose dans la Création avait sa note, sa mélodie et sa couleur, que ces sons et ces couleurs réunis produisent l'harmonie, que le musicien lui aussi pour peindre avec vérité doit s'inspirer de la nature; ce qu'avait compris Wagner...

La jeune femme se recria en riant au nom de Wagner. Elle ne l'aimait pas plus que les sifflements du vent. Alors, je ne trouvais plus rien à répondre.

« Ah, Madame, lui demandai-je, connaissez-vous les harpes éoliennes? »

— Je connais un morceau de piano de ce nom, mais vraiment cela existe-t-il, des harpes éoliennes? Albert intervint :

— Certainement, et cela vous produit le même effet que le ronflement des fils télégraphiques; c'est moins sonore mais tout aussi varié. Allons, viens, que je te fasse les honneurs de la maison déserte. »

Aux murs du salon récemment tapissé les deux vieux portraits de famille, si longtemps relégués dans l'ombre frappent d'abord mes regards.

« Voilà de vieilles connaissances, Albert; tu les as fait restaurer? Je revois donc le colonel toujours roide dans son col d'ordonnance et sa femme en robe de bal serrée; seulement le sourire de celle-ci, jadis empreint de mélancolie aux rayons du crépuscule, revêt au grand jour, je ne sais quelle affectation non exempte de dureté. » Albert me montra la place où le portrait de sa femme et le sien, allaient faire vis à vis à celui de « ses ancêtres. »

Nous parcourûmes toute la maison avec la lenteur d'experts occupés à un inventaire; mon ami ne me fit grâce d'aucune chambre. Il s'étendait sur des détails de restauration avec la complaisance bourgeoise d'un propriétaire satisfait. Et vraiment, était-ce bien encore l'Aulneraie que cette charmante villa, joyeusement éclairée par de nombreuses fenêtres? Au lieu des tentures moisies et déchirées d'autrefois, des papiers neufs et pimpants. Plus d'odeur de caveau dans les salons, mais une fraîche senteur de roses et de résédas.

Pendant qu'Albert m'arrêtait devant un meuble renaissance, fabriqué par un antiquaire de la ville possédant le génie de rapiécetage, on apporta un télégramme. M. D. annonçait son arrivée en priant son fils de lui envoyer une voiture, par le dernier train.

« Eh bien, voilà mon père qui décidément a pris goût à l'Aulneraie. Très souvent il vient ainsi nous surprendre. Quand on restaurait le château il était ici tous les jours. »

La femme d'Albert nous avait rejoints.

« Pourtant, ajouta-t-elle, je lui trouve quelquefois un air bien soucieux.

— C'est vrai, fit Albert, on dirait à certains jours

qu'il regrette de nous voir ici. Mais tu sais comme papa change facilement d'idée. Il y a de vieilles histoires sur ce château, mais au diable!... Nous remettrons tout si complètement à neuf qu'elles disparaîtront comme les revenants que notre ami se proposait d'affronter ici avec un punch, à minuit, le jour de notre première ouverture. »

On recula l'heure du dîner pour attendre le père. La soirée était trop avancée pour faire un tour de jardin. On s'assit au salon croyant avoir mille choses à se dire et pourtant la conversation ne tarda pas à languir, faute d'aliment.

Albert et moi nous différions de goûts et de caractère. Les liens formés par la vie commune du collègue sont faits pour durer; on a marché ensemble durant la première étape de l'existence; on s'est connu à l'âge où les cœurs s'ouvrent et donnent la primeur de leurs affections désintéressées, mais la camaraderie de collègue n'est pas l'amitié.

Pendant un de ces silences où la faim jointe au sentiment d'un léger ennui provoquaient des baillements discrets, Albert fit un signe à sa femme. Celle-ci eut la bonne grâce de s'asseoir au piano sans se faire prier, grande qualité pour un musicien, qualité des plus aimables chez une maîtresse de maison. Elle tourna quelques pages d'un cahier ouvert sur le pupitre de l'instrument et se tournant vers son hôte :

« Puisque Monsieur aime la musique sérieuse, je continuerai mon étude de ce matin. »

Sans être de première force sur le doigter, elle n'exagérait pas l'expression du morceau, ne précipitait point la mesure, interprétant avec naïveté, le sentiment du maître dont nous entendions l'œuvre et ce maître était Beethoven. On en était arrivé à cette fameuse

marche funèbre de la symphonie. Rien d'aussi poignant; un long sanglot contenu s'échappant çà et là en un cri déchirant. Et quelle simplicité de moyens pour obtenir ces lugubres effets! Des accords monotones, le déplacement d'une note, un changement de ton, aucun tapage, aucun effort, la science de l'harmonie au service de la sombre inspiration d'un génie.

« Il n'est point de plus funèbre marche que celle-là, m'écriai-je, pourrait-on la bisser, madame? »

Tout en l'écoutant une seconde fois, je suivais vaguement du regard un singulier effet de réflexion, dû aux bougies que l'obscurité naissante nous avait forcés d'allumer. Une fenêtre donnant sur le jardin reflétait le buste de la châtelaine, assise au piano, tandis qu'on distinguait les massifs et l'étang sous le ciel assombri. Cet ensemble bizarre formait un tableau aux lignes indécises, aux couleurs effacées; on aurait dit une ombre flottante au-dessus de l'étang entre deux cierges et marquant de ses mouvements le rythme de la marche funèbre. Je songeais au portrait de la jolie tante d'Albert; avec sa robe blanche, elle avait repris dans son cadre doré sous l'influence de la musique, je ne sais quelle animation de gracieux fantôme.

« Assez de funéraire comme cela! interrompit Albert après l'accord final. Donne nous vite quelque chose de plus gai, une valse, pour chasser ces oiseaux de nuit de ton Beethoven. »

Une pluie de perles jaillit du clavier et l'une des innombrables œuvres de cet étonnant Strauss évoqua aussitôt une vision tourbillonnante de robes de gaze, d'habits noirs, de diamants, de fleurs, de lustres étincellants.

A ce moment, une voiture s'arrêta devant le perron. M. D. en descendit, embrassa ses enfants et se trouva

heureux de me revoir. Il parla peu durant le dîner. Je lui trouvais moins d'entrain que le jour où je fus reçu chez lui mais il était toujours de grand appétit.

« Eh bien, me dit-il au dessert, que trouvez-vous de plus changé ici, de l'Aulneraie ou de son propriétaire? Mes enfants ont fini par gagner le procès de cette bicoque. Il est vrai qu'un habile avocat est venu se joindre à eux : c'est ma belle-fille. »

Il s'informa de leurs projets.

« Enfin, mes enfants, vous méritez d'être plus heureux que ceux qui vous précédèrent ici, ajouta-t-il d'un ton grave. Car, voyez-vous, je ne puis me défendre de quelqu'appréhension. Dans certaines maisons, il existe des influences étranges; les uns appellent ça un mauvais génie, les autres un miasme. Vous ne me croyez pas? » demanda-t-il en souriant à ses convives.

Albert qui connaissait ce refrain répondit avec assurance :

« Je me moque des génies malfaisants depuis qu'il est démontré qu'on peut assainir l'Aulneraie.

— Tant mieux, tant mieux. A votre longue prospérité alors, » dit-il en levant son verre... « Mais il faut cependant que vous sachiez ce qui s'est passé ici, » reprit-il d'un ton sérieux.

La soirée se termina au salon. M. D. s'allongea dans un fauteuil au coin du foyer où pétillait un feu d'arrière-saison et l'on prit le café.

« Oui, vous vous êtes gentiment installés, observa-t-il en promenant autour de lui un regard satisfait sur les meubles tout neufs et les brimborions à la mode qui étoffaient l'appartement. Ces deux vilains portraits font même assez bien dans leurs cadres dorés. »

Son regard errant se fixa sur un point du plafond. Il fronça les sourcils et demeura silencieux.

« Je ne sais d'où peut provenir cette tache, dit Albert en suivant le regard de son père. Malgré les grattages et la peinture, elle revient toujours... et pas de trace d'humidité dans les chambres d'en haut. »

Près d'une poutre du plafond, il y avait une large tache grisâtre. Sur une surface salie ou déteinte elle eut passé sans doute inaperçue, mais sur ce plafond tout blanc elle dessinait des bords sinueux teintés de rose comme les contours d'une île sur une carte géographique.

M. D. s'était levé. Il se promena de long en large. Quelle préoccupation venait donc l'assaillir tout à coup ?

« Il faudra finir par donner au plafond une teinte foncée pour cette seule et maudite tache, continua Albert.

— Maudite tache, en effet, répondit son père... elle demeure là comme le sceau d'une malédiction imprimé sur cette maison. »

Ces paroles, si peu d'accord avec le ton de bonne humeur qui régnait jusque là dans la conversation, jetèrent parmi nous une réelle consternation.

« Ce que je dis là vous étonne... J'ai eu tort de vous laisser ignorer l'histoire de ce château... vous auriez peut-être moins insisté pour habiter l'Aulneraie et je n'aurais pas eu la faiblesse d'aller à l'encontre de mes premières intentions... qui étaient celles de mon père... Cette tache ? Que vous la fassiez disparaître ou non, elle pèsera sur nous. Voilà pourquoi l'histoire de l'Aulneraie ne peut pas s'effacer du souvenir de mes descendants... Ce n'est pas cela qu'il fallait réparer, et il indiqua d'un geste l'ensemble de la maison. Avec ses embellissements l'Aulneraie m'est un poids de plus sur le cœur... et je me fais vieux. »

Tout cela était formulé brusquement, à bâtons rompus, avec des pauses pendant lesquelles il se parlait

à lui-même. M. D. se rassit enfin fixant son attention sur les deux portraits. La jeune femme regardait son mari avec inquiétude. Albert demeurait muet et moi je me sentais assez embarrassé de me trouver en tiers dans cette scène qui devait amener des confidences de famille. Pour garder une contenance, je pris sur la table un volume illustré et m'y plongeai tout entier.

M. D. devina-t-il ma pensée?

« Jeune homme, vous n'êtes pas de trop ici. Ce que je vais vous dire contient un enseignement dont chacun peut faire son profit. Du reste vous êtes l'ami de mon fils. Vous serez un témoin; je tiens à avoir un témoin. »

Je laissais là mon livre. M. D. demanda un second verre de cognac qu'il vida d'un trait, se recueillit quelque temps et posant les mains sur les bras de son fauteuil il commença le récit suivant :

III.

« Vous avez remarqué ce vieux mur qui entoure le potager, et ces chapiteaux et ces débris de colonnettes et ces fragments de dalles épars dans le jardin. C'est tout ce qui reste d'un monastère de bénédictins, élevé au XIII^e siècle à l'endroit où nous sommes. Ce monastère, d'abord simple prieuré, devint à la longue une abbaye. Un seigneur de Merville lui légua trente arpents en compensations d'exactions commises sur des voyageurs; un autre, qui avait mené assez mauvaise vie et mourut sans postérité, lui laissa tous ses biens à condition que des messes seraient célébrées à perpétuité pour le repos de son âme. Et puis, un arpent par ci, un bout de champ par là, que de terrain donné par œuvre pie ou en esprit d'expiation ! J'ai

trouvé cela dans les archives de l'abbaye oubliées par l'incendie. Elles sont chez moi ces archives, avec quelques ouvrages précieux, débris d'une vaste bibliothèque.

J'ai été nourri dans cette idée que les moines sont des fainéants. Or, il y avait là des savants dont la vie se passa à écrire des in-folios sur la Bible, la théologie, l'histoire. Des peintres, des sculpteurs, des orfèvres, enfantèrent probablement ici des œuvres éparpillées dans nos musées et dans les salons de lords anglais. Au siècle dernier, vécut ici un agronome célèbre, le père Anselme. Il introduisit une nouvelle manière de cultiver le poirier. C'est à lui que nous devons ces espaliers centenaires et ces fruits que nous venons de manger au dessert. Le potager contenait encore des plantes médicinales. Mon jardinier a de la peine à en extirper les dernières semences. On traitait pour rien les pauvres de la contrée et de plus on les nourrissait. Je ne parle pas des travaux agricoles, des marais desséchés, des écoles fondées... Ces hommes là étaient les bienfaiteurs de l'humanité, les vraies philanthropes. Il y eut des saints parmi eux. Et non seulement ils sont oubliés mais ils sont calomniés après leur mort. Savez-vous seulement où fut leur tombe?... Là, à côté de l'Eglise, où s'élèvent maintenant des écuries et des remises qu'Albert veut faire remettre à neuf. Ils dormirent là paisiblement pendant six siècles ». Et M. D. désignait l'une des fenêtres qui donnaient sur les dépendances. Sa main indicatrice réflétée par la vitre apparut sur le fond ténébreux du jardin comme si elle voulait évoquer tous ces morts et je songeais aussitôt à la marche funèbre de Beethoven accompagnant une procession d'ombres en robe de chœur, sortant lentement du cimetière pour aller gémir sur les lieux où fut l'église abbatiale...

« La France était couverte de monastères semblables à celui-ci; ils ont créé les villages et les villes, ouvert la voie à la civilisation. A ceux qui devant cette richesse morale et matérielle accumulée par le travail de l'intelligence et des bras osent traiter les moines de fainéants je répondrai : vous êtes des menteurs ou des imbéciles ».

Le narrateur s'arrêta un instant. Je fus stupéfait et ravi de trouver en lui un si chaud partisan des « abus d'un autre âge ».

« Voyez-vous, ajouta-t-il, comme Montalembert, j'ai connu les moines du moment que j'ai vu de près les documents de leur histoire. Je ne parle pas des abus, il y en a partout. Un beau jour je me suis intéressé à ma propriété jusqu'à vouloir connaître tous les détails de son origine et de ses développements...et comme je ne suis pas un mécréant je veux faire acte de justice... ou de réparation ».

Ces derniers mots le livrèrent de nouveau à ses réflexions. Il se tut, fixa ses regards sur la braise du foyer, secoua la tête et reprit après quelques instants : « Je continue. En 93, les jacobins des villes voisines, réunis en bande, comme des loups allant au carnage, s'abattirent sur l'Aulneraiç. Au nom de la patrie en danger, ils venaient y chercher des prêtres réfractaires et des armes cachées et pour cela probablement traînaient-ils à leur suite tout ce que le pays contenait de juifs brocanteurs. Les corbeaux suivent les loups. Les moines, peu nombreux en ce temps, s'étaient réfugiés en Angleterre ou dans les Pays-Bas, je crois aussi qu'il y en eut d'incarcérés.

Les jacobins commencèrent par vider le cellier et ceux qui furent en état de se tenir debout continuèrent le pillage. Les saturnales impies qui servaient de divertissement à cette race de gens ne manquèrent pas à l'Eglise. Ils revinrent le lendemain avec des chariots

pour enlever les cloches et le plomb des toitures, fouillèrent le cimetière et couronnèrent ce brigandage civique par l'incendie. Le feu n'épargna qu'un aile de bâtiment où se trouvait la bibliothèque.

Vers cette époque, mon oncle avait vingt ans, l'âge qu'il fallait pour se laisser griser par les idées de liberté et voler à l'ennemi sur les ailes de *la Marseillaise*. Il s'enrôla dans un régiment de hussards. C'était un jeune homme ardent, de belle tournure et comme il avait fait ses classes son avancement fût rapide. On manquait d'officiers; au bout de quelques mois, il était sous-lieutenant, et après la campagne du Rhin il tint garnison à Lyon.

C'est là qu'il fit la connaissance d'un nommé Colard, ex-commissaire national de la banlieue de Lyon et fournisseur des armées de la République. Pendant la terreur, ce personnage s'était distingué par son fanatisme révolutionnaire, autrement dit son civisme.

Il était de la race de ces petits bourgeois ignorants mais envieux qui applaudirent à la chute de tout ce qui les dominait et avalèrent comme pain bénit, les idées du temps avec leur phraséologie. Bien des cervelles tournèrent sous l'action des grands mots vides et tel qui était destiné à la paix du foyer domestique et au tranquille exercice de l'épicerie, se crût appelé à faire revivre parmi ses concitoyens les vertus de l'antique Rome et de Sparte. Tous se croyaient pour le moins capables, les circonstances aidant, de jouer le rôle de Brutus. Colard n'eût été que ridicule s'il ne fût devenu atroce. Ses fonctions de Commissaire national le transformèrent en dénonciateur des suspects, en pourvoyeur de la guillotine.

Ce triste personnage avait une fille unique. Il était veuf depuis peu, grand malheur pour son enfant, car il voulut lui-même se charger de son éducation.

Sa fille — elle s'appelait Hélène — fut nourrie dans la haine du passé et le culte des héroïnes de l'antiquité. Sous prétexte de lui tremper le caractère Colard la menait aux clubs et la faisait assister aux exécutions de la place des Brotteaux. Tous les jours cette jeune fille pouvait y voir tomber des têtes d'honnêtes gens amenés là par la cruauté imbécile de son père. Cette éducation inqualifiable produisit des fruits; la pauvre Hélène n'était point de la race des Veturie et des Gracques; elle n'avait rien de Charlotte Corday. Les histoires de Plutarque la faisaient bailler, les clubs lui donnèrent une hardiesse canaille, tandis que la vue du sang développa ses instincts félins. Elle ne dépassa point le niveau des tricoteuses de Robespierre malgré certains dehors plus distingués. En d'autres temps, élevée par des religieuses, elle eut fait peut-être une bonne ménagère, bornant le cercle de ses idées aux soins des enfants, de la cuisine et de la boutique, s'inquiétant peu des nouvelles politiques et encore moins des livres.

Cette jeune fille malheureusement avait une qualité maîtresse; elle était jolie. Voilà pourquoi mon oncle fit la connaissance de ce Colard. Ah, l'action de ces yeux, de ces sourires... — et M. D. indiquait le portrait féminin — tant que le monde sera monde, dans les petits comme dans les grands événements, il en sera toujours ainsi... Rôle perturbateur de la femme... Cherchez la femme, disait, je crois, Sixte Quint... Albert tu aurais mieux fait de la laisser au grenier. L'obscurité et l'oubli voilà ce que mérite ta peu vénérable grand'tante.

Oui, cela devait être rassemblant, dit-il après avoir fixé le portrait durant quelques instants et se tournant vers moi :

« Vous peignez m'a-t-on dit, monsieur. Ne trou-

vez-vous pas que ces traits n'accusent après tout qu'une coquette vulgaire ayant des prétentions de grande dame? Et puis, pas de bonté dans cette physionomie. »

Je n'osais me prononcer d'une manière aussi tranchante, d'abord par respect pour la famille de mes hôtes et aussi par une sorte de sympathie pour l'image elle-même. Celle-ci m'apparaissait toujours à travers le prisme crépusculaire d'un mélancolique abandon.

« Mon oncle était donc amoureux de cette belle Hélène. Je n'ose affirmer qu'elle l'aima de retour mais l'uniforme de hussard porté par un jeune homme brave et beau cavalier en impose aux femmes.

Le Directoire venait de remplacer la Convention. Une réaction se dessina contre les terroristes. Colard crut prudent d'utiliser ses économies en s'offrant un bien d'émigré aux environs de Lyon, où il se fixa. Le jour même où mon oncle demanda la fille du citoyen Colard en mariage, un ordre parvint à son régiment de rejoindre le corps d'armée du général Bonaparte en route pour l'Italie. A cette occasion, Colard dut se creuser la cervelle, j'en suis sûr, pour élever sa fille à la hauteur des fiancées de Rome et de Sparte, armant elles-mêmes le bras de leurs amants.

Le sous-lieutenant fit sa seconde campagne et récolta en fait de lauriers, deux blessures et le grade de capitaine.

La guerre finie, il se maria ou plutôt s'unit à cette femme, devant « l'autel de la nature » comme on disait alors. De prêtre, même assermenté, il n'en fut point question. Je dois avouer que la vie des camps et le courant d'idées de l'époque avaient fait oublier tant de choses à mon pauvre oncle! Cette union jeta chez nous un froid. Nous sommes d'une respectable famille bourgeoise, enrichie par le commerce des grains. L'intégrité dirigea toujours nos affaires et nos principes... Retenez bien cela, mes enfants.

Chez nous, les crimes de la Révolution avaient été envisagés avec horreur, cela va de soi; mais on s'était fait bien petits pour échapper à l'attention des inquisiteurs en bonnet rouge. Le départ de mon oncle comme volontaire fut l'acte de civisme, le paratonnerre qui détourna de nous la foudre. Mon grand père suivit avec fierté les progrès de son fils dans la carrière des armes, mais il ne lui pardonna point d'avoir épousé la fille d'un jacobin pourvoyeur de la guillotine. La mère en mourut de chagrin.

Le régiment de mon oncle alla tenir garnison à Paris. L'ex-commissaire parut désolé de quitter sa fille; il pleura. Mon oncle ne put se défendre alors d'un mouvement de sympathie pour son beau-père.

La femme, elle, loin de s'affliger, parut toute heureuse d'aller à Paris, et peut-être, mon oncle attribua-t-il son indifférence à l'amour qu'elle éprouvait pour son mari; l'amour absorbe tout autre sentiment. Colard chercha sa consolation dans le vin et la bonne chère. Grâce aux rentes de son bien d'émigré il put traiter quelques anciens collègues et prendre rang avec eux dans le troupeau d'Epicure.

A Paris, la jeune femme fût remarquée. Elle recherchait tous les plaisirs du monde avec avidité; il fallait bien se dédommager des ennuis sinistres de l'éducation paternelle. Et puis, nous le savons, elle se sentait en possession de ce talisman qui donne à ses pareilles en tous pays, un sceptre et une cour. La jeunesse d'alors était celle du Directoire, mauvaise compagnie pour une honnête femme. Le capitaine découvrit avec chagrin qu'Hélène était coquette. A cette occasion je me souviens de certains coups d'épée infligés à quelques muscadins trop osés. Quoiqu'il en soit, voilà l'existence du mari bouleversée. Or, il aimait éperdument cette femme,

le malheureux; cela ressort des lettres retrouvées après sa mort. Il lui écrivait devant l'ennemi avec une ardeur qui rappelle les missives de Bonaparte à Joséphine.

Afin de se remettre d'une blessure, mon oncle demanda quelques mois de congé et vint s'établir dans sa ville natale. Voulait-il éloigner sa femme de Paris? Je le crois. Celle-ci se montra enchantée de quitter la capitale; elle voua la plus tendre affection à son mari comme pour lui faire oublier quelques aventures où l'on avait trop parlé d'elle. Comédienne! Et puis, s'ennuyant par trop dans une honnête petite ville où les cancons vont leur train, elle s'éprit tout à coup d'une belle passion pour la campagne. La vie des champs! Depuis Rousseau, les pastorales étaient à la mode, mais madame rêvait de posséder un château, avec parc, étangs, avenues; le train des ci-devant chatelaines lui souriait bien autrement que l'existence au brouet lacédémonien dans les chaumières pronées par la République.

Le capitaine ne refusait rien aux caprices de sa femme. Il aimait du reste la campagne. S'étant mis en quête d'une propriété, son choix tomba sur l'*Aulneraie*. L'abbaye était à vendre depuis l'expulsion des moines et pas un acheteur ne s'était présenté. Pourquoi? Ah, vous me demandez pourquoi.

Les gens n'avaient pas confiance. Les uns s'attendaient à un changement de régime qui eut nécessité des restitutions, les autres avaient certains préjugés. Ils étaient les plus nombreux, les gens à préjugés, c'est-à-dire les catholiques; il y a de la religion par ici. Albert, sais-tu comment s'appellent dans le pays, ces champs, ces bois, ce jardin, ce château? Des biens noirs.

Biens noirs... répéta M. D. en se croisant les bras et en regardant le plafond. Les nomme-t-on ainsi parce qu'ils portent malheur à ceux qui les possèdent?

L'Aulneraie était donc à vendre. Un jour, par une soirée d'été, mon oncle vint à cheval, visiter le domaine. Il reconnut ces beaux chênes, ces allées et ces fermes. Enfant, il s'y était promené. Un paysan lui indiqua les limites du domaine et il finit sa tournée devant les murs à demi calcinés du vieux monastère. Ici régnait le souvenir d'une impitoyable destruction; toits effondrés, fenêtres béantes, pignons noircis dessinant leur silhouette croulante sur le fond doucement teinté d'un ciel serein. Désormais le travail des araignées et l'action destructive des plantes parasites, le cri des orfraies et le croassement des corbeaux, devaient y remplacer le travail, la prière et le chant des moines.

Eh bien! il eut mieux valu cela que cette moderne bicoque où nous mangeons et buvons sans nul souci des grandes et saintes choses qui se sont passées ici depuis plusieurs siècles.

De l'église! il restait les quatre murs et des squelettes de tours. Si le monastère était d'une grande simplicité de style, en revanche les ressources de l'art avaient été prodiguées pour orner le temple du Seigneur. Des processions de statuettes aux raides draperies, décapitées en l'honneur de la guillotine, décoraient les vousures du portail. La rose et les fenêtres à lancettes du chevet étalaient cette flore murale du XIII^e siècle dont vous avez du rencontrer des échantillons jusque dans le gravier des chemins. Cette flore s'étendait jusqu'aux arcs boutants et aux pinacles. J'ai vu les plans; je les ai dans ma bibliothèque. L'aspect de cette église dut faire impression sur mon oncle, élevé après tout dans le respect des choses sacrées. Sans doute il lui passa par l'esprit que détruire cet édifice eut été une profanation. Les portes de l'église étant brûlées, le regard pénétrait dans l'intérieur où s'amoncelaient les

décombres. Des colonnes à jamais inutiles, élançaient leurs chapiteaux dans le vide, vers la voûte infinie du ciel.

Comme le soleil se couchait, la pénombre descendit et les ruines se couvrirent lentement du crêpe de la nuit. Une forme noire devant le maître-autel, avait déjà attiré l'attention du capitaine. L'immobilité de cette forme finit par l'intriguer. Il attacha son cheval à un arbre et entra dans l'église. Ses bottes éperonnées résonnèrent à peine sur les dalles, que la forme remua et lui montra un homme prosterné qui se relevait. C'était un vieillard de haute taille et revêtu d'une souquenille de couleur sombre. Il regarda mon oncle avec un certain étonnement, se dirigea vers l'entrée de ce qui fût la sacristie et disparût ».

Ici, M. D. s'interrompit pour rallumer son cigare.

« C'est un roman, dit Albert qui semblait vouloir chercher dans cette histoire une note qui ne s'y trouvait pas.

— Un roman, oui mon fils, mais un triste roman où tout est vrai, même les ornements que je puis y mettre. Je sens de quelle façon les choses ont dû se passer et puis je vous parle sur la foi des traditions. On m'a conté bien des détails.

— Ne prenez-vous pas un verre de punch ce soir, mon père, » demanda la châtelaine de l'Aulneraie.

M. D. avait un faible pour le punch; il accepta l'offre de sa fille avec un sourire de satisfaction et reprit aussitôt :

« Maintenant, rasseyez-vous tous, je continue.

Bⁿ KERVYN DE VOLKAERSBEKE.

(A continuer.)



UN COUP D'ŒIL

SUR

LE SALON DE GAND.

DANS l'exposition actuelle, le public s'attendait à un choix d'œuvres triées sur le volet. Le jury s'était montré sévère, presque implacable. Il a refusé, dit-on, la moitié des envois.

Eh bien, ç'a été une déception. Parmi ces 629 toiles, rien de vraiment saillant, pas un de ces sujets qui s'en aille jaillissant de l'âme de l'artiste jusqu'à l'âme du spectateur. A peine çà et là une idée.

Mais le savoir-faire de certains peintres est surprenant. Il en est qui ont le secret du « tape-à-l'œil » ce coup de tamtam de la peinture. Nous avons aussi de très forts manieurs de brosse et de couteau à palette, ciseleurs, décorateurs et imagiers, en somme des ouvriers, des prestidigitateurs, mais cette habileté suffit-elle à constituer le véritable artiste?

Cela dit, parcourons le salon, non pas en critique autorisé, mais en simple spectateur usant du droit

« qu'à la porte on achète en entrant ».



DE RICHEMOND (171). *La légende de S^{te} Marie de Brabant*. Cette légende nous dit qu'on vit douze vierges vêtues de blanc apparaître autour de la chässe

contenant le corps de la Sainte. C'est là ce que le peintre essaie de nous représenter. Infructueux essai! Il n'y a point en M. de Richemond l'étoffe d'un peintre mystique, malgré son intérieur d'église, son catafalque, son encensoir, ses cierges et ses vierges. Celles-ci au lieu de venir du ciel dans un rayon de lumière m'ont plutôt l'air de jeunes femmes dansant une ronde, en toilette de mariée. Pas la moindre spiritualité dans ces apparitions mais des torsos, du galbe, des attitudes de valseuses : « Mesdames, vous manquez absolument « de recueillement en ce lieu de prière et vous distrayez « les bonnes femmes assises au premier plan ». Ces femmes du premier plan représentent les fidèles; l'une pose pour l'étonnée, l'autre pour l'extatique, une autre laisse tomber la tête sur son banc. Pourquoi? Sans avoir la curiosité féminine, qui ne serait cependant tout yeux devant un pareil prodige? Mais le peintre avait besoin de varier ses poses.

Reposons notre vue tout à côté, sur un charmant petit tableau de CÉSAR DE COCK (133).

Un coin de paysage; mesure au bord d'un cours d'eau, quelques arbres et buissons; un homme pêche l'anguille dans la rivière; ciel du soir assombri par des nuages de pluie à l'horizon. Rien de plus simple, mais rien de plus vrai; ce sont bien les tons que prend le paysage de nos Flandres, le soir. Je comprends la peinture impressionniste comme cela. A quoi bon me montrer un brin d'herbe, une motte de terre sur le premier plan et une feuille dans un peuplier? Ces détails n'attirent point mon attention. Ce qui me frappe c'est l'ensemble de cette maison, de cette eau, de ce feuillage assombri par les teintes d'un soir pluvieux et si l'artiste me rend cette impression, il a réussi.

Ce tableau de De Cock nous fait songer à une

autre œuvre du salon, celle-ci tout à fait remarquable, une vue de *St Jean-le-Thomas (Manche)* par PELOUSE, de Paris, artiste déjà médaillé deux fois (413). Sous un ciel nuageux, d'un gris chaud, se déroule une vaste campagne ondulée. A l'horizon une ligne d'arbres courbés par le vent de mer, se profile en noir sur une éclaircie livide. Une dune herbacée descend en pente douce jusqu'au premier plan. Au loin, un coin de la mer agitée et sombre. Comme cette pente a de la perspective! quelle harmonie sévère dans cette large et solide peinture! Voilà bien la vérité. Ce tableau est entièrement beau. De la peinture impressionniste comme cela, à la bonne heure!

(618) *Le portrait de M. Jamar*, par WOUTERS. On reconnaît toujours le peintre D'HUGO VAN DER GOES. Ce portrait est le meilleur de l'exposition. C'est vivant, ferme, chaud et modelé comme une œuvre de nos vieux maîtres. Quel heureux parti il a su tirer de cette couleur ingrate d'habits noirs!

Encore une *Salomé!* (513). TOUDOUZE, *Le triomphe de Salomé*.

Vautrée comme une chatte sur le trône hérodien, au milieu des insignes de la puissance romaine, couronnée de fleurs, vêtue — mais très-peu vêtue — à l'égyptienne, ayant à ses pieds dans un bassin de métal la tête de St Jean-Baptiste d'où s'échappent des rayons, telle est la Salomé de M. Toudouze, peintre français. Cette toile fait tapage, un tapage de feu d'artifice. De la lumière, du rouge, du blanc, de l'or, des paillettes. Cela éclate, éblouit pour un instant et puis ne nous laisse rien. On repasse indifférent devant cette œuvre. La tête de St Jean avec sa bouche grande ouverte est celle d'un guillotiné et dès lors cette auréole mystique accordée à la mort triomphante des martyrs, n'est plus en

harmonie avec l'expression de ce visage convulsionné. J'entendais quelqu'un dire à côté de moi : c'est de l'*Eden-théâtre*. Voilà bien le mot. Cette danseuse à la chair blanche n'est ni égyptienne, ni syrienne ; son regard n'a pas l'expression qu'il faudrait. C'est une ballerine parisienne, toute effarée de se trouver dans ce milieu puissant et terrible, et encore ce milieu n'a rien qui puisse en imposer, car il sent les accessoires de théâtre. L'auréole de St Jean-Baptiste est un feu d'apothéose.

(214) FARASYN. *Les émigrants*. Le paquebot chauffe. Sous un hangar, par un jour gris, la foule des émigrants attend son tour d'embarquement. Tous les âges y sont représentés ; des enfants folâtres et insoucians, la jeunesse pleine de vaillant espoir, l'âge mûr portant les traces de l'âpre lutte de la vie. Ce tableau est bien étudié. L'expression de l'homme en chapeau mou et barbe rousse, debout au milieu de la scène, a de la profondeur ; avec sa jeune femme navrée et les deux enfants il forme un groupe qui révèle toute une histoire.

PEARCE (411). *Bergère. Souvenir de Picardie*. Grande toile d'aspect vert de gris. Triomphe du plein air. M. Pearce a du être hanté par la *Jeanne d'Arc* de Bastien Lepage. De cette bergère en haillons, grandeur nature, il se dégage cependant un accent de vérité intense. Et puis l'artiste se moque du convenu. Il nous montre la campagne telle qu'elle est, par un jour d'été nuageux. Sa bergère est dans une plaine sans arbres. A côté, un champ de blé, récemment mis en gerbes. Tout est gris et morne et terne. Mais dans un tel milieu le peintre a du lutter avec acharnement pour serrer son dessin, nuancer ses chairs, faire ressortir les vêtements terreux de la femme sur le fond terreux du chemin. Il y a du relief dans cette figure et de la poésie dans l'ensemble.

Nous remarquons en passant une tête d'enfant pleine de vie qui s'enlève bien sur un fond verdâtre (17). AUBLET.

Que dire du fameux tableau de GERVEX, *le jury de peinture?* (238). Comme c'est bien cela! Voilà néanmoins de la grande peinture mise au service d'un sujet que l'on croirait digne tout au plus d'un dessin d'illustration. Quelle touche de maître dans cette toile!

Elle restera à cause de cela. Ses portraits d'artistes contemporains lui donneront la valeur d'un document historique : un jury de peinture à la fin du XIX^e siècle.

RAEYMAKERS (433). *Un soir dans les Ardennes*. Bonne interprétation de la nature. « Rien n'est beau que le vrai. » Beaucoup de ces paysages modernes tirent absolument leur poésie du réalisme avec lequel ils sont rendus.

VERSTRAETE (598). *Fanvier*. Représenté par une plaine de neige, un ciel de deuil et un groupe de maisons lointaines vers lequel court un sentier. Sur ce sentier trois figures; un prêtre en surplis portant le Saint-Viatique; il est précédé d'un enfant de chœur et suivi d'une paysanne éplorée. Ces trois personnages marchent à pas précipités. Le surplis du prêtre et celui de l'enfant de chœur prennent un ton jaunâtre, l'or de l'étole et la lumière de la lanterne sont sans éclat sur ce fond de neige immaculée. Il en est ainsi dans la nature, mais reproduit sur la toile, cet effet est bien discordant. Malgré la beauté sérieuse du sujet et la haute mélancolie du milieu, le tableau de M. Verstraete est un peu nu et froid.

GONDRY (252). *Les Grévistes*. Sujet « palpitant d'actualité » comme disent les journaux. Eh bien, ce tableau n'arrête pas l'attention. Il est trop gris, mais ceci ne serait rien s'il n'était si froid. L'attitude exa-

gérée de la virago qui se campe devant le gendarme, fait ressortir le manque d'expression des figures d'ouvriers. Quelques groupes paraissent composés de gens fort paisibles prenant le frais après l'ouvrage. Il faut cependant savoir gré au peintre d'avoir osé entreprendre un sujet de cette difficulté. Il doit y avoir en M. Gondry une certaine force; qu'il soigne un peu plus son dessin, qu'il jette une étincelle de vie dans ses figures et il nous fera une œuvre sérieuse.

Un tableautin d'un peintre français, BÉRARD (41). *Une soirée*. C'est finement touché, c'est du Van Beers, mais que ces gens ont l'air de s'ennuyer!

MONTALD (375). *Lutte humaine*. On en dira ce qu'on voudra, mais cette composition énorme, étonnante et incohérente n'est pas du premier venu. Elle révèle du souffle, de la puissance. Il y a un mouvement de houle en furie dans cette chevauchée de cavaliers d'un autre monde, se précipitant vers la gloire. M. Montald n'a que 23 ans; c'est l'âge où Condé et Bonaparte gagnèrent leur première bataille et M. Montald vient de remporter le prix de Rome! En faut-il plus pour désarmer la critique? Jeune artiste d'avenir, va puiser tes inspirations à la source du beau et du bien, car Dieu a mis en toi une flamme pour éclairer et rechauffer l'âme de tes frères!

CARPENTIER (73). *Madame Roland à S^{te} Pélagie*. La figure et la pose de la trop fameuse M^e Roland expriment bien le dédain, la colère contenue, la dignité offensée. Cette expression est étudiée dans la bouche, les yeux baissés et les narines. Tonalité du tableau chaude et brillante, trop brillante. Le groupe de mégères qui insulte la prisonnière est resplendissant de couleurs fraîches. On dirait qu'elles sortent de chez le costumier. Mais toutes ces figures parlent.

SCHAEFELS (466). *Episode de la bataille d'Aboukir*. Cet artiste a pour spécialité de nous présenter un vaisseau de guerre d'il y a cent ans avec son grément, ses batteries etc... Rien de mieux, mais il y met des bonshommes se démenant au milieu de la fumée et alors c'est tantôt le *Vengeur*, tantôt la *mort de Nelson*, tantôt la *bataille d'Aboukir*. Nous faisons cette remarque parce que dans cette toile comme dans les précédentes, attitudes, figures, composition, tout est banal. Ce peintre est pourtant un bon manieur de brosse.

MOROT (380). *Toro colante*. Voilà un sujet pris sur le fait! Il nous souvient d'avoir vu pareille scène, à Madrid. Le taureau vainqueur du picador emporte le cheval éventré sur ses cornes. Bride et selle traînent sur le sable; dans une dernière convulsion, le cheval mourant bat l'air de ses jambes de devant. L'œil effaré et furieux du taureau est admirablement rendu. Tout cela est palpitant, saignant de vie, mais à cause de cela, absolument hideux.

DE PRATERE (170). *Neige. La Porte de Namur à Bruxelles*. Quatre chevaux de tramway harnachés traversent la place au pas. Ces chevaux sont dessinés et marchent, et l'on sent qu'il fait froid.

BERCKMANS (38). *Type anversoïis*. Tête remarquablement étudiée. A noter les mains.

TYTGADT (519). *Portrait*. La réputation de M. Tydgadt comme portraitiste n'est plus à faire. Il est héritier des traditions coloristes de notre vieille école flamande. Le tableau que voici, est conçu dans une gamme claire. Le peintre a su harmoniser ce fond blanc avec la carnation grisâtre, les dentelles et la robe velours bleu de son modèle. Il y avait là une difficulté voulue mais elle donne au portrait un ton argentin et de la finesse d'exécution. Les mains sont remarquablement dessinées. L'artiste

aurait dû idéaliser un peu plus la tête de son modèle.

M^{lle} BEERNAERT (34). *Étang à Hingene*. Ce paysage, largement brossé du reste, n'est qu'une peinture de décor. Au premier moment, étant donné le nom de l'auteur, on s'évertue à lui trouver une ressemblance avec un Corot. Mais nous le répétons, c'est de la peinture décorative. Ces taches jaunes, bleues, vert de gris, éparses dans un feuillage insuffisamment achevé sont faites pour une toile de fond au théâtre.

COMERRE (97). *Portrait de M^e Louisa Théo*. Du satin, de la soie, des rubans, du broché, du carmin, du rose, du rosé, du blanc, du bleuâtre, du riant, du pimpant, du brillant, du coquet, tel est le milieu qu'il faut à ce portrait souriant d'actrice légère. Et le peintre a réussi, je vous l'assure.

M^{me} FANNY FLEURY (219). *Petites filles bretonnes*. Cette toile est à côté du tableau de M. Carpentier et malgré sa simplicité, elle captive les regards bien autrement que le groupe chatoyant de S^{te} Pélagie. Pourquoi? Ces deux petites filles pensives et peut-être égarées sur la grève immense, sont douées de vie. Autour d'elles il y a de l'air. Cela est peint sous un jour demi-sombre dans une tonalité sourde et avec sentiment.

DE KESEL (147). *Portrait*. Une dame en robe grenat couverte de dentelles noires. A remarquer le fond vert bitumé.

COURTENS (105). *La Rade d'Anvers*. Grand tableau où deux ou trois paquebots arrivent de face, fendant les eaux verdâtres de l'Escaut. Ces eaux sont fluides et la perspective du fleuve est bien rendue. Les navires marchent; l'air ambiant est bien celui d'Anvers; humide et froid avec un ciel un peu brumeux. Tout est vrai dans cette toile et tout y est largement peint. L'artiste-

foulant aux pieds la convention, qui aurait demandé de remplir un peu plus sa toile, s'est soucié avant tout d'interpréter ce qu'il a vu.

BROZIK (69). *Portrait*. Une dame en pied; port de reine, étoffes riches. Nous connaissons Brozik, peintre bohémien, par son fameux tableau de *Jean Hus*, œuvre magistrale, mais sectaire. Dans ce portrait nous retrouvons les qualités du peintre : touche large, ferme, moelleuse, coloris chaud. Il est maître de sa brosse. Brozik expose aussi un tableau de chevalet, *Rodolphe II chez son alchimiste* (70). L'expression des figures dans ce tableau est profondément étudiée, mais la couleur, nous semble-t-il, laisse à désirer quand on a vu le *Jean Hus*.

PHILIPPET (419). *Le marché du Dimanche, piazza de la Consolazione à Rome*. Du soleil, du plein soleil! c'est entièrement vrai et plein de couleur locale. Les murs jaunes des maisons romaines éclatent sur le bleu du ciel; les notes intenses des costumes *contadini* pailletent la foule. Une remarque cependant, et elle s'applique à d'autres œuvres du même peintre. M. Phillipet n'achève pas assez ses personnages des premiers plans. Son tableau a trop l'air d'une esquisse.

DELVIN (160). *Femme de pêcheur*. La silhouette sombre et grandeur nature de cette femme courbée sous le poids d'un fagot, se détache en pied sur un ciel de tempête. Un nuage aux formes fantastiques semble accompagner la marche de cette femme comme un présage de malheur. A perte de vue, s'étend la dune désolée. C'est une impression sinistre rendue de premier jet. Certainement la couleur est un peu encre et le ciel trop lourd, mais il y a une idée dans ce tableau, chose rare, avons-nous dit en commençant.

OOMS (402). *Scène de la furie espagnole à Anvers*,

en 1576. Le public sensible et peu lettré, le public badaud admire généralement les tableaux de M. Ooms, prenant pour de l'histoire, ses fantaisies historiques. Cette scène de la furie espagnole n'a qu'un défaut, c'est d'être un vieux sujet traité bien des fois depuis le sac des villes par « une soldatesque effrenée ». C'est du poncif auquel rien ne manque, pas même les repoussoirs, ni le coin encombré de bijoux, d'œuvres d'art et d'étoffes précieuses.

COOSEMANS (99). *Les noyers*. Nous aimons toujours à retrouver l'auteur de la *Mare aux corbeaux*. Le mouvement des branches de ses noyers est saisi avec énergie. Nous aimons moins son *Chemin à Genck (Campine)* (98). L'effet de cette neige aux reflets variés est dans la nature, nous le savons, mais renfermé dans le cadre d'une toile il perd de son harmonie.

SMITH (481). *Après l'averse*. Rues de Paris inondées, brume lourde dans le lointain des boulevards, groupes de piétons prenant d'assaut les voitures et les omnibus ou bien pataugeant dans la boue. C'est pris sur le vif et enlevé avec une remarquable facilité.

SCHMID (470). *Abandonnée*. Peinture allemande. Nous notons le tableau parce qu'il renferme une idée rendue avec assez d'éloquence. Deux fiancés tyroliens par un temps orageux rencontrent une malheureuse jeune femme prosternée tout en pleurs avec son enfant, devant une chapelle de la S^{te} Vierge.

BENJAMIN CONSTANT (37). *Fustinien*. L'œuvre capitale du salon. Il faut voir avec quel art magistral l'artiste a traité son sujet, depuis les figures jusqu'au rayon de soleil qui glisse le long des murs de marbre, se brise sur le bord d'une niche dorée et vient tomber sur les marches du trône et sur les épaules d'un moine en chape de soie blanche; les richissimes costumes byzantins sont rendus dans leurs moindres détails; pas

une perle n'est oubliée et tout est peint largement. Cependant que veut dire cet empereur sur son trône, entouré de six conseillers placés sur une ligne, trois d'un côté, trois de l'autre? Quel est ce vieux, demi-nu, aux membres secs et halés, accroupi devant lui et lui lisant des manuscrits? D'où sort-il? Est-ce un messenger, un philosophe, un anachorète? Voilà ce que le public se demande. Une page d'histoire qui suscite tous ces points d'interrogation manque évidemment de clarté. Mais M. Benjamin Constant a-t-il voulu faire de l'histoire? Nous croyons bien que le peintre, ébloui par la mise en scène de *Théodora*, a cherché simplement à reproduire les costumes de la cour de Byzance. Au demeurant, Justinien est posé avec aisance et majesté. Le tableau respire une grandeur tranquille.

VAN LEEMPUTTEN (564). *Troupeau de moutons*. Y en a-t-il des troupeaux de mouton, au salon! Celui-ci est un des meilleurs.

LAMBEAUX (312). *Le concerto*. Peinture saine et soignée. Cette couleur chaude d'intérieur de vieille chambre plaît généralement au public. Nous remarquons surtout l'expression méditative, le regard intérieur du vieux compositeur. Cette toile nous fait songer à celle de

GODDINY (250). *La jeunesse de Haydn*. Peint avec beaucoup d'art jusqu'en ses moindres détails, mais un modèle endormi ne demande pas le même travail qu'une figure de vieux musicien inspiré.

DE KEGHEL (145). *Pivoines*. Les fleurs de M. De Keghel sont tout un poëme. De même qu'un sonnet bien fait nous préférons les bouquets de cet artiste à telle ou telle œuvre tapageuse du salon.

ISRAËLS (285). Le sujet est le premier venu, un enfant dans une mauvaise chaise de bois et quelques

poules, mais où cet artiste a-t-il trouvé le secret de peindre comme nos vieux maîtres hollandais?

ALMA TADEMA (6). *Portrait de mon médecin*. On dirait du Holbein et c'est peut-être trop dire.

FOUACE (222). *Fruits confits*. Nature morte. C'est le poème de la vaisselle, de l'épicerie et de la confiserie, mais que de talent dépensé.... pour des prunes!

WAUTERS (620). *Jeune pêcheur Marocain (Tanger)*. Dans un cadre restreint, voilà un sujet simple traité avec grandeur. Quelques lignes, un ciel oriental vers le soir, splendide et profond, un mur d'opale servant de soutien à la brune silhouette de ce gamin, une raye bleue intense dans le fond et un ibis planant. Lignes et couleurs chantent comme une *orientale* de Victor Hugo.

MARIS (354). *Vache à l'abreuvoir*. Une des meilleures peintures d'animaux du salon. Cette vache est dessinée de main de maître.

DE WINTER (184). *A la pharmacie des pauvres*. C'est l'intérieur d'un hospice desservi par des religieuses. Peint grandeur nature. Ces deux figures de sœurs, l'une jeune, l'autre d'âge mûr sont admirablement traitées et modelées. Elles se détachent sur un fond sombre avec des reflets de la guimpe blanche sur la carnation. Peinture vigoureuse et pleine d'harmonie douce.

LYBAERT (340). *La Ste Vierge priant*. M. Lybaert a repris les traditions de l'école flamande. Ses panneaux atteignent la finesse et la fraîcheur d'un Van Eyck. Impossible de pousser plus loin le modelé et la finesse des chairs, le relief et le détail des draperies. Cependant nous n'aimons pas cette façon de nous représenter la Ste Vierge. Pourquoi lui donner le type flamand et une énorme guimpe moyen-âge? Cette naïveté qui avait autrefois l'ignorance pour excuse, n'est plus pardon-

nable de nos jours, dans une œuvre sérieuse. Montrez nous la Mère de Notre Seigneur Jésus-Christ telle que la tradition nous la montre, avec le type hébraïque dans toute sa pureté, avec son indicible et douce majesté. — Cette bonne petite figure d'une modestie un peu mièvre, coiffée de son insupportable guimpe, n'est pas digne de la Vierge Marie. M. Lybaert possède un talent trop réel et trop de personnalité pour se laisser enfermer, lui aussi, sous prétexte d'art chrétien, dans le système des gothiques.

DEN DUYTS (168). *L'étoile du soir*. Depuis quelque temps cet artiste s'adonne à l'étude des soirs et des nuits. Cet attrait dénote déjà une âme méditative. *L'étoile du soir* est un tableau plein de poésie et brossé avec un sentiment vrai de la nature. L'éclat un peu voilé de la lune et de l'étoile ne fait pas tache sur le tableau; il semble nous venir des profondeurs du ciel au milieu du grand silence de la campagne.

DE JANS (143). *Une distraction dans leurs vieux jours*. Deux vieillards, mari et femme, paysans de la Campine, jouent aux cartes, par une après-midi de dimanche. De Jans, ancien prix de Rome, a fait d'étonnants progrès. Il prendra rang, s'il continue de la sorte, parmi nos meilleurs peintres de genre. L'an dernier, seulement, nous semble-t-il, dans ses *maçons au repos*, exposés au salon d'Anvers, il a trouvé sa voie.

M^{me} DEMONT-BRETON (167). *Les loups de mer*. Une des meilleures toiles du salon. Intérieur enfumé d'une taverne dans laquelle trois pêcheurs sont attablés. Près d'eux jouent des enfants. Peint dans le clair-obscur. Le nuancé des tons de chair dans l'ombre, rendu avec science et délicatesse. Avec cela une fermeté de touche magistrale. Toutes les couleurs dégradent dans une gamme sombre, sans tomber dans le gris ou le noir.

Le lointain de port aperçu au travers des carreaux verdâtres de l'étroite fenêtre, donne de la profondeur au tableau et provoque la rêverie.

LA MORINIÈRE (313). *Bois de sapins*. Sujet aride et monotone, qu'une sapinière de notre pays. Ce tableau fait songer au La Morinière du Musée de Bruxelles : une succession de troncs d'arbres effilés, formant futaie. La Morinière n'est pas un impressionniste; il étudie consciencieusement les moindres détails de son modèle. Il y a du lointain et de l'écho dans son bois de sapins. Du reste, le nom seul de ce paysagiste en dit assez. A ceux qui lui reprochent d'être trop froid et trop achevé, il pourrait bien répondre : faites en autant.

VAN LUPPEN (567). *Une vue à Huccorgne* et (568). *Une vue à Pailhe (Modave)*. Autre artiste dont la réputation est faite. Certes M. Van Luppen ne tombera pas dans le gris. Il voit clair, mais il voit en rose. Ses paysages sont essentiellement jolis et brillants de lumière. Mais la nature est-elle toujours comme cela? Ces lointains et ces vallons bleus et violacés, ces feuillages pourprés dans l'ombre et jaune brillant au soleil, sont-ils bien de notre pays? Le pinceau de M. Van Luppen est une baguette magique; nous lui préférons la brosse de Pelouze.

SMITH (482). *Printemps*. Nous avouons ne rien comprendre à ce cauchemar de verdure.

FRÉDÉRIC (227). *Repas de funérailles, en Ardenne*. Plein air étudié sans parti pris. De là un sentiment de sincérité qui frappe dès l'abord. Le feuillage des arbres est dur et vous tombe sur le nez malgré le lointain. Et puis le même modèle a trop servi pour tous les personnages. Ces agapes sont ainsi une vraie réunion de frères. Du reste cela n'enlève rien au mérite du tableau. Le défaut que nous signalons s'applique à tous les peintres.

OYENS (405). *Son bonheur et sa vie!* Représenté par un artiste devant son chevalet. Pose, dessin, couleur, emprêtement, tout est réussi et enlevé dans ce petit tableau. Oyens sait peindre et ses toiles ont leur place marquée à la rampe des expositions. Son frère PIERRE OYENS nous donne une figure dans le clair-obscur, vrai tour de force (408).

LOIR (333). *Fumée du chemin de fer.* Le peintre est-il sincère ou se moque-t-il du public? Trainée de fumée sur un boulevard, nous cachant presque tout le tableau. Rappelle la charge de S^t Roch et son chien ou bien le passage de la mer Rouge; où sont les Hébreux? — Passés. — Et Pharaon? — Il va venir. — Et la mer? — Elle s'est retirée.

HUBERT (278). *Les Cuirassiers à Waterloo.* C'est militaire et mouvementé mais nous ne comprenons pas la pose de l'officier qui dans cette charge met son cheval en travers de l'escadron. Ces cuirassiers sont bien de l'Empire mais rien ne démontre que nous sommes à Waterloo. Trop de chevaux aussi qui se cabrent. Cela nuit à l'emportement de la charge.

ROLL (447). *Damoire, peintre paysagiste.* Portrait en pied et en plein air. Le modèle est dans la rue comme vous et moi, avec son attirail de peinture. Plein de vie intense. Nous aimons bien cette manière de représenter un homme dans son milieu ordinaire. Il y a là une révélation pour les portraitistes.

VAN BEERS (524). *La poupée japonaise.* (525) *La lettre d'amour.* Jan Van Beers tombe de plus en plus dans le genre qui a fait son succès. Nous disons tomber avec intention. Quand on pourrait surpasser Memling, quand on possède l'originalité et l'inspiration qui ont créé *Van Marlandt* et *Van Artevelde*, se faire le peintre des boudoirs parisiens, n'est-ce pas une chute?

GOVAERE (253). *Jésus et ses disciples (Peinture murale)*. Classée dans le compartiment des architectes. Seul et unique sujet religieux de l'exposition. (Nous ne parlons pas du *S^t Denis* de KRUG qui malgré son mérite comme peinture n'a pas le caractère d'un tableau religieux.) L'œuvre de M. Govaere rappelle un peu les fresques de Flandrin. Les attitudes sont dignes, çà et là trop raides; quelques draperies manquent d'ampleur et sont fausses de couleur. Nous aimerions assez la figure du Christ si l'artiste ne lui avait donné des cheveux blonds.



Et faute de temps et d'espace, nous passons sous silence bien des œuvres de mérite. Nous n'avons rien dit des marines. Il en est de remarquables. ARTAN, MUSIN, OLIVE, sont des marinistes de grand talent. *Olive* nous montre les mers bleues du midi baignant les rivages crayeux et ensoleillés, *Artan* évoque devant nous avec énergie les flots verdâtres et bouleversés de l'Océan. Il y aussi la sculpture, l'œuvre monumentale de LAMBEAUX, et enfin l'aquarelle et le dessin; aujourd'hui nous nous contenterons de ce simple « coup d'œil » sur le salon de peinture.

E. K.





VENGEANCES DE FEMMES.



'ÉTAIT pendant les jours gras, dans l'atelier du peintre russe K. Il y avait là une quinzaine de personnes, des gens du monde, des artistes. Après que la maîtresse de la maison eut joué un concerto et une polonaise de Chopin avec un talent incomparable, deux jeunes gens costumés en paysans petits-russiens nous donnèrent l'étrange spectacle d'une danse de leur pays. A onze heures, un domestique poussa une table toute servie et chacun s'entremet pour changer la salle de danse en salle à manger. Le samowar de cuivre brillant ronflait sur une console voisine, et nous nous pressions autour des friandises accumulées, confortablement assis, qui sur les larges divans recouverts de tapis de Perse, qui dans d'énormes fauteuils anciens à dossiers sculptés. Des lanternes japonaises pendaient à tous les coins et jetaient un jour atténué sur les études qui décoraient l'atelier. Dans le fond, deux lampes placées sur le piano faisaient luire une panoplie d'armes orientales.

L'on bavardait tout en grignotant, variant les plats comme les sujets de conversation. Une bonne vint chercher les enfants tout gorgés de bonbons et qui firent le tour de la table, donnant à embrasser leurs museaux sucrés et leurs yeux chargés de sommeil.

Quand ils furent partis, on parla d'un bal d'enfants qui avait eu lieu dans la journée, et nous ne pouvions pas nous empêcher de blâmer ces ridicules exhibitions qui sont à la mode et dans lesquelles on produit, habillées en singes savants, de pauvres petites créatures qui ne demandent qu'à téter. Cela nous fit penser au bal masqué qu'il y avait ce même soir à l'Opéra, et auquel personne de nous n'avait la moindre envie d'assister. Tous se sentaient trop à l'aise dans cet intérieur familial, pour avoir même l'idée d'aller se fourvoyer dans une cohue.

Puis, comme il n'est pas de thème, si léger qu'il soit, qui n'amène ses réflexions, on parla de ce qu'on est convenu d'appeler le monde, de ses exigences, de ses corvées; tout en admettant que c'était une école de politesse, quelqu'un disait que c'était une école de tromperie; un autre renchérit et proclama que la politesse n'est que l'art de mentir; on citait des brouilles survenues à propos d'un rien; des jalousies, des rancunes, grandies de jour en jour entre des protestations mutuelles de dévouement; on se moquait des sourires de convention à l'aide desquels on déguise ses mesquines convoitises ou ses petits ressentiments; et une femme, aussi distinguée par sa simplicité que par sa beauté et son esprit, nous raconta une pièce qu'une de ses amies, la baronne de L., avait voulu lui jouer.

— « Je la nomme mon amie, disait-elle; ce n'est pas que j'aie intention d'en dire beaucoup de mal. Vous savez assez ce qu'on entend à Paris, et dans le monde, par ce mot d'amie. Vous allez d'ailleurs juger de l'affection qu'elle eut pour moi.

« Il y a deux ou trois ans, nous étions liées, en ce sens que nous nous rencontrions souvent. Un beau jour elle tombe chez moi, en courant, comme elle fait

toutes choses. — Ma chère, me dit-elle, j'ai une petite soirée d'aujourd'hui en huit. Je compte sur votre mari et sur vous, n'est-ce pas? Mais pas de toilette, je vous en conjure. Ainsi, moi, j'aurai une robe toute simple, celle que j'ai sur moi. Je désire réunir quelques intimes (et vous en êtes), pendant le séjour de ma belle-sœur à Paris. Nous serons dix ou douze; une misère! un petit thé au coin du feu; tout ce qu'il y a de plus bourgeois. — La baronne me fait promettre; elle me quitte et je n'y pense pas davantage.

« Quatre ou cinq jours après, en passant chez Mathilde, ma couturière, qui est aussi celle de la baronne, je vois étalée sur un canapé une robe splendide à laquelle les ouvrières mettaient la dernière main. Les chiffons ne sont pas sans attraits pour une femme et je confesse que j'ai un faible pour eux. Je demande à qui est destiné cet échafaudage de dentelles, et l'on me répond : — A Madame la baronne de L. — Je m'étonne un peu, et la couturière me dit : — Quoi! Madame ne sait pas? Madame le baronne donne un bal samedi prochain, après demain. — Comment! un bal? Je croyais que s'était une soirée intime....

« La traîtresse s'était commandée pour cette petite soirée une robe à queue de trois mètres de long, et des volants, et des ruches, et des garnitures, et des pous, et des blondes, et des rubans : un monde; une bagatelle de deux mille francs, *une robe toute simple!*

« J'avais compté me rendre à cette réunion en soie noire, tout bêtement; mais la perfidie de la baronne me révolta, et, pour n'en avoir pas l'affront, je fis faire à Mathilde un corsage en velours grenat et une jupe en satin blanc garnie de guipure, tout unie, sans prétention, mais que je pouvais au moins arborer sans crainte.

« En rentrant, je racontai la chose à mon mari qui me dit que j'avais bien fait, mais que, connaissant la baronne, j'aurais dû me douter du coup et le parer plus vite. Il en rit avec moi et assurément il n'a jamais payé d'aussi bon cœur le mémoire d'apothicaire qu'on appelle une note de couturière.

« Mathilde fit tant et si bien que, deux heures avant le bal, j'avais ma robe. Nous partîmes, mon mari et moi; en approchant je vois déjà vingt-cinq voitures à la porte. Cette soirée toute simple était tout simplement un grandissime tra-la-la, et les dix ou douze invités que nous devions être se montaient à plus d'un cent.

« Quand on nous annonça, la baronne vint au devant de nous, le bec enfariné, suivie par sa trême majestueuse; mais quand elle me vit sous les armes, elle qui supposait que j'allais me présenter en robe de tous les jours, elle ne put réprimer une petite grimace. Jamais dépit ne me donna plus de joie. Bien entendu je ne me plaignis pas à la baronne de la méchanceté qu'elle avait voulu me faire; il me suffisait de lui avoir ainsi enlevé la plus grande des satisfactions qu'il y ait pour une coquette : celle d'humilier sa *chère amie*. »

— « Madame, dit quelqu'un, vous êtes trop vraie pour être coquette, mais avouez que votre plus grand plaisir n'était pas d'avoir échappé à la mortification que vous ménageait la baronne; avouez que vous aviez mis tous vos soins à ce que votre toilette éclipsât la sienne.

— Mais certainement! » dit-elle avec une conviction qui nous fit rire et une franchise qui devait lui faire pardonner cet aveu.

Le prince D., secrétaire de l'ambassade russe, qui avait écouté avec attention, profita d'un moment de silence et dit :

— « Voulez-vous maintenant une anecdote russe,

bien russe, bien authentique? Vous venez, Madame, de nous dévoiler un petit tour *d'amie*. Cela se passait à Paris; dans votre société raffinée il y a place journallement pour nombre de scènes de comédie, toutes causées, de près ou de loin, par les rivalités qu'amène la mode et le désir de la faire valoir. A Pétersbourg ou à Moscou, ces comédies ont quelquefois été des drames. En voici un, et où les deux grands rôles n'étaient point des amies, même dans le sens très peu étroit dont vous parliez tout à l'heure, mais bien d'implacables ennemis.

« L'une d'elles, la comtesse Borchleff a fait assez de folies pour avoir marqué en singularité, même dans un pays où il y en a de si grandes. Mariée à un général immensément riche dont elle avait fait son banquier, et son banquier esclave, elle a pendant vingt ans prodigué les millions, pour des extravagances sans nom; si bien que le général est mort ruiné après avoir dissipé la fortune territoriale la plus considérable peut-être qu'il y eût en Russie sous le règne de Nicolas.

« Pour ne vous citer qu'une de ses fantaisies, elle avait un boudoir tout peuplé d'objets d'étagère, raretés dont aucune ne valait moins de mille roubles. Vous, Petrowich, vous êtes trop artiste, tous nous sommes trop épris d'art, pour ne pas sentir le ridicule d'une pareille exigence; c'est ne vouloir pas reconnaître pour joli un bibelot de Saxe qui ne coûterait que vingt francs; c'est ne vouloir pas qu'on trouve charmantes ces lanternes Japonaises que vous avez là et qui valent bien quarante sous.

« La comtesse avait des lubies plus incroyables les unes que les autres : une nuit, elle se réveille; il lui faut un bal, à l'instant même, pour elle seule. Et la voilà pressant une armée de domestiques. Dans les

interminables salons illuminés de son hôtel, son mari lui servant de cavalier, elle dansa une valse allemande jouée par un orchestre de trente musiciens qu'elle avait à demeure. Après le bal, il lui fallut un souper de soixante couverts, pour elle seule. Elle daigna cependant y convier son mari. Ils burent chacun une tasse de consommé froid devant ces pyramides de fruits magnifiques et ces amoncellements de victuailles acquises à grands frais, et en pure perte. Bref, une folle, je vous l'ai dit; et méchante, et impérieuse, de telle sorte qu'on ne pouvait rien attendre de bon de sa folie.

« La rivale de madame Borchleff était la princesse Koutchacoff. C'était une admirable brune; elle avait le port d'une reine et en avait aussi la fierté. L'air dédaigneux qu'elle prenait souvent, joint à son incontestable supériorité sur toutes les femmes de la cour, lui avait attiré une foule d'inimitiés. La comtesse Borchleff la détestait cordialement, quoique la princesse valût infiniment mieux qu'elle. C'était peut-être là une des raisons de cette haine, mais il y en avait une autre : la princesse était trop remarquablement belle, et, là où elle paraissait, elle éclipsait tout. Elle avait épousé un maréchal de la noblesse qu'elle aimait, qui était d'une des plus vieilles familles de l'Empire, mais dont la fortune était modeste. Ne pouvant pas surpasser son ennemie par la beauté, la comtesse l'écrasait de tout son faste.

« Les hostilités entre elles devinrent plus vives après une réception où assistait Nicolas. L'empereur avait dit un mot banal à la maréchale, et l'autre en pensa crever de jalousie; jalousie qui se changea en fureur lorsqu'elle vit la maréchale prendre vis à vis d'elle son ton impertinent qu'augmentait encore l'attention dont elle venait d'être l'objet.

« Madame Borchleff se promit une vengeance sans pareille et mit à la préparer une patience qu'on n'aurait point attendue d'elle. Elle épia le moment et l'occasion de la faire éclater. Sûre d'arriver à son but, et pour mieux y atteindre, elle dissimula, elle affecta une insouciance et une candeur qui n'étaient point en elle et auxquelles la princesse, trop imbue de ses propres mérites, ne fit pas difficulté de croire parce que cela lui était indifférent.

« Ce fut durant quelque temps une paix entre les deux femmes ; un armistice plutôt ; mais dont la richissime comtesse profitait, pendant que l'autre, confiante en ses moyens, s'endormait sur la foi des traités.

« A un bal que donna la maréchale, on vit venir la comtesse mise en mousseline comme une jeune fille, une fleur dans les cheveux pour toute parure, sans ses monstrueuses perles fines, sans ses célèbres diamants qui représentaient le prix d'une province. Ce fut un sujet de surprise, mais on la savait capable de tout, même d'un accès de simplicité, et l'on cessa bientôt de s'en occuper.

« La comtesse Borchleff à son tour lança ses invitations pour un bal. On savait quelles étaient ses fêtes et quel était le luxe étourdissant qu'elle déployait. Tout Saint-Pétersbourg s'y prépara comme à une grande solennité.

« La princesse Koutchacoff médita la toilette qu'elle y voulait avoir. Avec ce flair particulier aux femmes, elle ne négligea rien pour assurer le secret sur la robe qu'elle fit faire. En tacticienne habile, au moment d'engager la bataille, elle prit tout le soin imaginable pour que son plan ne s'ébruitât point. Elle fit partir pour Lyon sa couturière qui lui rapporta une étoffe la plus superbe du monde, un brocart tel qu'en souhaiteraient des ambitions royales. Sûre de sa puissance dans

ce vêtement d'apparat, elle ne douta point de sa victoire; et il lui était doux de songer que, ce triomphe, elle l'obtiendrait précisément chez celle qui en souffrirait le plus.

« Son équipage la conduisit fort tard au palais de la comtesse Borchleff. Elle aimait à se faire attendre et, faisant son entrée bien avant dans la nuit, elle savait que cela était un effet de plus. Le maréchal l'accompagnait, en grand costume de gala. Pour elle, elle était splendide; plus belle encore peut-être à l'idée de la rage qui allait saisir sa rivale.

« Les laquais annoncent; on se range sur son passage; elle traverse plusieurs salles, entraînant après elle tous les hommages, cherchant des yeux la comtesse pour la défier d'un sourire. Elle va ainsi jusqu'au salon d'honneur où, comme dans une citadelle bien défendue, s'était retirée la comtesse pareille à l'araignée guettant sa proie au milieu de la trame qu'elle a ourdie.

« A peine la princesse Koutchacoff a-t-elle mis le pied dans le salon qu'elle est prise d'un éblouissement... Elle voit mal, à coup sûr... ce n'est pas possible... Mais non, elle ne se trompe pas; et là, sur le seuil de la porte ouverte à deux battants, elle s'arrête, servant de point de mire à tous les regards; elle pâlit, et, pour ne pas tomber, elle s'accroche, tremblante de colère, au bras de son mari.

« Devant elle, autour d'elle, ici, là, sur les panneaux des lambris, aux courtines des fenêtres, sur les fauteuils, aux portières, partout, s'étale ce même brocart précieux, ce brocart unique au monde, dont est faite sa robe...

« La comtesse avait, à prix d'argent, gagné la couturière de son ennemie. Elle avait fait acheter cinq cents mètres de cette étoffe digne de vêtir les reines; et, pour accabler la princesse d'un coup mortel, de cette soie plus chère que l'or, elle avait dédaigneusement fait tapisser son salon. »

G. MAILHARD DE LA COUTURE.



BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de Gil Blas de Santillane, par LE SAGE,
Édition soigneusement expurgée. — Un vol. in-8°,
filets rouges. Prix : fr. 4,00. — Société de Saint-
Augustin, Bruges.

L'HISTOIRE de Gil Blas « qu'il n'est pas possible d'aimer médiocrement », dit M. Nisard ; — que M. Houssaye appelle un « livre d'or »; — Geoffroy « un roman unique pour le goût, la finesse de la touche et le bon ton de la plaisanterie »; — Villemain, « le chef-d'œuvre de la comédie-roman »; un tel livre devrait, semble-t-il, se trouver dans toutes les mains. Malheureusement il est trop incomplet et, en un sens, trop complet, pour que sa lecture soit sans inconvénients. D'abord trop incomplet : car, dans ce tableau de la vie humaine, on ne rencontre pas un véritable homme de bien : « l'absence de la vertu épargne au vice le contraste qui ferait ressortir sa laideur, le mal n'y est pas suffisamment flétri », et, à ce point de vue, « l'œuvre n'est pas vraiment honnête ». Trop complet, avon-nous dit encore. Le Sage y a décrit les mœurs de son temps telles qu'elles étaient; c'est assez dire que la fidélité de son pinceau ne recule pas devant certaines études dont on se passerait volontiers.

L'édition que publie la Société de Saint-Augustin remédie à ce double défaut. Le lecteur n'y fera point de mauvaise rencontre; il peut, en toute sécurité, s'y aventurer sur les pas de Gil Blas; et, si attentif qu'il soit à la marche des événements, il n'aura point à regretter l'ablation de tel ou tel incident, dont au reste le caractère purement épisodique se prêtait on ne peut mieux à l'amputation. Quant au manque d'élévation morale que l'on reproche à Gil Blas, et à l'obscurité des leçons qui se dégagent du récit, les éditeurs y ont obvié dans une *Notice sur la vie et les écrits de Le Sage*, en signalant au lecteur les lacunes du livre et l'enseignement qu'il contient d'après le jugement des critiques les plus autorisés.



1886

LE MAGASIN

LITTÉRAIRE

ET SCIENTIFIQUE



GAND

Typogr. S. Leliaert, A. Siffer et Cie

RUE HAUT-PORT, 52

1886

Concours International des Sciences et de l'Industrie de Bruxelles 1888.
— La Société du Concours International des Sciences et de l'Industrie est définitivement constituée, et nous sommes dès à présent en mesure d'indiquer à nos lecteurs les grandes lignes de cette vaste entreprise.

S. M. le Roi, à ces jours derniers, mandé au Palais M. Somzée, président du Comité d'organisation, et s'est fait donner sur la conduite de l'entreprise des explications détaillées. Ces explications ont suggéré à S. M. des observations frappées au coin de l'expérience et dans lesquelles se révélait le souci constant des besoins du pays. Le Comité d'organisation fera son profit des observations si judicieuses et si pratiques de S. M. Le Président du Conseil, M. Beernaert a promis, de son côté, le concours matériel et moral du Gouvernement. M. Beernaert avait déjà eu avec le Président du Comité des pourparlers suivis, auxquels a pris part M. le Comte d'Oultremont dont la grande expérience des Expositions a singulièrement facilité la marche des préliminaires de l'affaire.

On peut voir par les dispositions de S. M., par celles du Gouvernement, par celles de la Ville de Bruxelles, dont l'honorable Bourgmestre est entré en relation avec M. Somzée, que le concours a pour lui les sympathies générales et que dans ces conditions le succès ne peut manquer de couronner les efforts des promoteurs de l'entreprise.

On sait combien M. Beernaert s'occupe en ce moment des questions ouvrières. L'honorable Président du Conseil porte d'autant plus d'intérêt au succès qu'il voit là de l'ouvrage assuré à un grand nombre d'ouvriers, au début d'une saison qui s'annonce comme devant être très rigoureuse.

Bien des personnes ne se rendent pas un compte exact du but poursuivi par le grand concours international. Quelques exemples pris au hasard, mettront tout le monde à même de comprendre.

Dans toute industrie, il y a un desideratum, à la réalisation duquel tendent tous les efforts. C'est l'utilisation rationnelle de la matière poussée à ses dernières limites, au triple point de vue économique, scientifique et d'observation. Le concours consistera donc en une sélection des produits représentant chez chaque participant le summum de l'application de la matière poussée à ses limites extrêmes au double point de vue de l'utilisation et de l'exécution.

Prenons un exemple :

La construction des machines à vapeur.

Le concours décernera un prix à la machine à vapeur qui, sous le moindre poids, sous le moindre volume, avec la plus petite quantité de combustible, donnera la plus grande force motrice. Il s'agit donc de produire la machine à vapeur la plus perfectionnée, qu'elle soit dans le domaine public ou qu'elle fasse l'objet d'un brevet.

Voilà pour les machines à vapeur.

Prenons un autre exemple : l'art photographique.

Le programme du concours dit : Donner un appareil se rapprochant le plus du desideratum de la photographie. Dans cet ordre d'idées, les concurrents pourront porter leurs recherches sur l'appareil le plus rapide, sur un procédé permettant d'obtenir l'impression des couleurs, sur un appareil prouvant et enregistrant les phénomènes relatifs à certaines lois naturelles, manifestations biologiques, chimiques et mécaniques, etc., etc.

Pour les instruments de chirurgie on demande le meilleur ensemble de moyens pratiques portatifs (instruments chirurgicaux) imaginé surtout en vue de ménager la douleur du soldat blessé sur le champ de bataille et de lui permettre de se soigner lui-même.

On voit d'ici les résultats que peut donner pareil concours. Le desideratum spécifié pour chaque concours est un guide pour les inventeurs dans leurs recherches. Il les empêchera de gaspiller leur temps, leur argent et leur forces vives pour poursuivre la réalisation de choses déjà connues.

On espère que le concours pourra donner 1/2 million de primes argent comptant. Il y a là un encouragement sérieux pour les exposants et une compensation des frais que nécessitera l'exécution des objets qu'ils enverront au concours.

Les récompenses consisteront en :

1^o — Des primes en espèces jusqu'à concurrence d'un 1/2 million avec diplômes (prix d'excellence).

2^o — Des distinctions honorifiques.

3^o — Des diplômes et des médailles.

On pourrait objecter au principe même du concours que ces prix ne seront probablement jamais distribués, les desiderata formulés n'étant pas toujours réalisables. On pourrait donc dire que cette énumération de prix est illusoire,



LA DIVINE COMÉDIE DE DANTE

SA CARACTÉRISTIQUE, SON IDÉE FONDAMENTALE.



ÉMINENT auteur de la plus solide *Apologie du Christianisme* (1) qui ait paru en Allemagne, le Dr. FR. HETTINGER, professeur de Théologie à l'Université de Wurzburg, a fait paraître, il y a huit ou dix ans, deux écrits remarquables sur la Divine Comédie. Le premier est le développement d'une conférence faite à Bonn en 1875 et publiée sous le titre : *Grundidee und Character der göttlichen Komödie von Dante Alighieri* (Bonn, Henry, 1876); l'autre, est un ouvrage plus étendu et plus spécial : *Die Theologie der göttlichen Komödie des Dante Alighieri* (Köln, Bachem, 1879), où le Dr. HETTINGER établit, au moyen des paroles mêmes du poète, que celui-ci avait une connaissance approfondie de la Théologie

(1) *Apologie des Christenthum* von FR. HETTINGER (Freiburg im Breisgau. Cinq volumes in 8°). Il y avait déjà quatre éditions de ce livre remarquable en 1873. Il a été traduit en français, sur la troisième édition, sous le titre : *Apologie du Christianisme*, par FR. HETTINGER, par J. Lalobe de Felcourt et J.-B. Jeannin (Bar-le-Duc, Guerin, 1870. Cinq vol. in 8°).

et qu'il savait en exprimer, d'une manière précise, les dogmes les plus mystérieux dans ses immortels tercets.

Il ne manque pas, dans notre pays, d'esprits sérieux qui s'intéressent à Dante et à son merveilleux poème. C'est pourquoi nous avons cru devoir traduire le substantiel *Essai* du Dr. HETTINGER sur la Divine Comédie, persuadé que plus d'un de nos lecteurs sera amené ainsi à étudier le second écrit du savant professeur de Wurzburg, puis l'œuvre elle-même du premier et du plus grand des poètes catholiques (1).

I.

Il en a été de la Divine Comédie, comme de ces poèmes merveilleux qu'on appelle des cathédrales et devant lesquelles des générations entières ont passé, pour ainsi dire, sans les voir. L'œil s'y arrêtaient bien, mais l'esprit n'en pénétrait ni le sens, ni la profonde pensée. Ce fut Goëthe qui redécouvrit la cathédrale de Strasbourg. De même, il était réservé au dix-neuvième siècle de remettre en honneur le sublime poème du Dante.

Durant le dix-septième et le dix-huitième siècle, il n'avait paru, dans la patrie du poète, qu'un seul commentaire de la Divine Comédie. De 1629 à 1716, pas une seule édition nouvelle n'en avait été publiée, tandis que de 1800 à 1865, il en parut 238 (2).

L'explication de ce phénomène est bien simple,

(1) [Dans les citations de Dante, nous employons la traduction de FIORENTINO (Paris, Hachette). TRAD.]

(2) Voir *Bibliografia Dantesca*, compilata dal Visconte COLOMB DE BATINES. FIRENZE, 1847.

et un trait même de la vie de Dante peut servir à l'illustrer. Un jour que le célèbre exilé se trouvait à la cour de Vérone où il avait trouvé asile, son ami et puissant protecteur, le jeune Can Grande, lui demanda comment il se faisait qu'un homme sage et instruit comme lui, plut moins que les bouffons, dont on entendait en ce moment les chants et les gais propos? Dante répondit par ces simples paroles : « *Similis simili gaudet.* » Quand les Italiens se berçaient l'oreille des sonnets de Pétrarque et faisaient leurs délices de fades pastorales académiques, comment auraient-ils compris les chants graves et virils de celui que la postérité a nommé philosophe entre les poètes, et poète entre les philosophes?

Les autres pays n'étaient guère plus avancés. L'Allemagne, l'Angleterre, la France, commençaient à peine à apprécier cette œuvre unique en son genre. Les jugements de Voltaire étaient acceptés comme articles de foi par la plupart de ses contemporains et celui qui nommait Shakspeare « un sauvage ivre » ne comprit pas davantage la grandeur du Dante. Il lui concède quelques épisodes réussis, mais l'ensemble de son œuvre lui paraît mystique et indigeste. La Divine Comédie n'est à ses yeux qu'un écrit bizarre, quoique brillant de beautés naturelles, où l'auteur s'élève, dans les détails, au-dessus du mauvais goût de son siècle et de son sujet (1). Ce jugement n'a rien qui doive surprendre de la part de Voltaire, mais l'on pourrait s'étonner davantage que Lamartine lui-même ne découvre dans le Dante qu'un poète personnel et local (2). Parmi

(1) Essai sur les mœurs.

(2) *Siècle* du 10 décembre 1857. — [Cet article de Lamartine a été reproduit dans son *Cours familier de littérature*, t. III,

les critiques allemands, F. Bouterwek s'est distingué par la façon étroite dont il apprécie la Divine Comédie (1).

pp. 368 et suivantes. L'étude de Lamartine sur Dante se trouve dans les entretiens XVII et XX (t. III, pp. 329-408, IV. pp. 81-160). Il apprécie très-superficiellement la Divine Comédie quant au fond, mais il rend pleine justice au style de Dante : « Le style, en effet n'a été, ni avant, ni après, ni dans les vers, ni dans la prose, élevé par personne à une plus forte saillie sculpturale, à une plus éclatante couleur pittoresque, à une plus énergique concision lapidaire que dans les chants du Dante. » (IV, p. 157). TRAD.]

(1) F. BOUTERWEK, *Geschichte der Poesie und Beredsamkeit seit dem Ende des 13. Jahrhunderts*. Göttingen, 1801, t. I, p. 95. « Dante, dit-il, s'est égaré dans sa propre œuvre, en entremêlant le sens allégorique et le sens littéral... ; par ce plan plus qu'artificiel, il s'est engagé dans un réseau de subtilités... où nul commentateur ne saurait le suivre... Il n'est pas facile de suivre le fécond novateur dans l'ordonnance qu'il lui a plu de choisir. On conçoit encore moins pourquoi certaines fautes sont punies de la façon indiquée, d'après la justice criminelle de Dante, ou pourquoi certaines vertus sont récompensées de telle façon et pas de telle autre. Les peines purificatrices du Purgatoire sont aussi appliquées d'après une thérapeutique spéciale, que toute la philosophie de la médecine des âmes ne suffit pas à expliquer.

» ... On est pris de vertige devant tous ces cercles, ces murs, ces fleuves, ces étangs de soufre, ces fosses, ces champs de flammes, ces abîmes de glace ; et l'on ne saurait s'en tirer sans étude. Après tout, l'œuvre ne mérite pas... les études qu'elle exige. Le sentiment du beau n'est pour rien ou presque rien dans tout le système de la Divine Comédie...

» ... La plupart des punitions, des moyens de purification et des récompenses ont tout aussi peu d'intérêt esthétique ; peut-être tout cela repose-t-il sur une légende écrite ou orale... Même les bienheureux dans le ciel n'ont rien de commun, lorsqu'ils ne se réunissent pas pour chanter, pour danser ou pour faire des processions... L'enfer est encore la partie la plus exempte de cette atmosphère pédante. Il ne faut donc étudier le plan de la Divine Comédie que pour avoir une idée exacte des errements du Père de la poésie italienne... Quant à l'érudition scolastique, astrologique et théologique dont l'ensemble est hérissé, on peut la stigmatiser de péché capital contre le bon goût ». Cependant Bouterwek avoue que « malgré toutes ses fautes de composition et d'exécution, la Divine Comédie, si on l'envisage par fragments, est une des productions les plus nobles et les plus belles qu'ait jamais mises au jour un esprit original ».

La vérité est que l'œuvre du poète italien était trop grande, trop sérieuse, trop profonde pour la génération légère et superficielle du dix-huitième siècle. « Parmi les productions de l'esprit humain », dit un connaisseur (1), « l'on n'en saurait comparer aucune avec la sublime épopée de Dante. Nulle ne l'a égalée pour l'élévation du sujet, la profondeur de la conception et la perfection de la forme, dans un genre de beauté des plus difficiles ».

Ce sont ses égarements, sa pénitence et sa réhabilitation par la foi et par la grâce, que Dante nous représente, mais toute l'histoire de la chute et de la rédemption se reflète dans sa personnalité. C'est la grande et unique question, c'est l'éternel problème de la vie que la Divine Comédie propose à nos méditations, mais elle en donne en même temps la solution : *délivrance du péché* et *béatitude finale* en Dieu, source de toute vérité et de tout amour :

L'amor che muove il sole e l'altre stelle (2).

Dante a transfiguré son temps dans la lumière de la justice et de la grâce divines, mais il nous offre dans cette œuvre l'image et l'idéal de tous les temps. Il possédait à fond l'histoire et toute la science de son siècle et il les mit au service d'une seule grande idée : le règne de la paix par la foi et la justice. Nul artiste n'a réalisé d'une façon plus parfaite ce grand problème de l'art : rendre les idées sensibles par des formes pleines de chaleur, de vie et de beauté plastique; symboliser les vérités éternelles et universelles dans des

(1) HUBER, *Jahrbuch der Dantegesellschaft*, II, p. 41.

(2) *Paradis*, XXXIII, 145 : « L'amour, qui meut le soleil et les autres étoiles ». C'est le dernier vers du poème.

sujets particuliers et périssables. Ce n'est pas dans des contours nuageux que son poème nous rend saisissante l'idée de l'infini. L'édifice est là devant nous, nettement déterminé, dessiné comme une cathédrale du moyen-âge, élevant dans les airs ses fines aiguilles. L'enfer de Dante ne s'enveloppe pas, comme celui d'Homère, dans des ombres cimmériennes; son paradis ne s'évanouit pas, comme dans Klopstock, « sous un voile tissé avec les rayons de la lumière primordiale »; non, c'est d'une main ferme et sure que sont dépeints les royaumes éternels (1). Le puissant génie de Dante embrasse d'un seul et même regard le passé et l'avenir, la Société civile et l'Église, l'Empire et la Papauté, la Science et la Foi, la philosophie et la théologie, la liberté et la grâce, la politique et la morale, la terre et le ciel, l'homme et l'ange, la nature et l'esprit. Ce sont ces éléments si divers qu'il fait concourir à atteindre le but élevé vers lequel Virgile et Béatrix le conduisent, et qui n'est autre que le but même de toute l'humanité, la paix par la destruction de l'erreur et du péché. Voilà pourquoi Virgile dit de lui à Caton dans le Purgatoire :

Or ti piaccia gradir la sua venuta :
 Libertà va cercando, che è sì cara,
 Come sa chi per lei vita rifiuta (2).

Cette liberté lui fait trouver la paix, le bien suprême pour lui comme pour nous :

quella pace,
 Che, dietro a passi di sì fatta guida
 Di mondo in mondo cercar mi si face (3).

(1) K. WITTE, *Danteforschungen*, 1869. P. 9.

(2) *Purgatoire*, I, 70. « Or, qu'il te plaise d'agréer sa venue; il va cherchant la liberté, si chère, comme le savent ceux qui dédaignent la vie par amour pour elle ».

(3) *Purgatoire*, V, 61. « Cette paix qui, sur les pas de mon guide, se fait chercher par moi de monde en monde ».

II.

Ce n'est pas seulement comme poète chrétien que Dante a été grand. D'autres poètes, Milton et Klopstock, par exemple, se sont aussi inspirés des mystères du christianisme; mais ce qui place Dante au dessus de tous les autres, c'est la hauteur de son point de vue, sa conception essentiellement chrétienne et catholique du monde et de Dieu. Il est, par excellence, le poète de l'Eglise catholique, et voilà sa grandeur. Du dogme catholique, comme d'un foyer lumineux, partent les rayons qui éclairent les trois royaumes décrits par son puissant génie. Ce dogme catholique avait été pendant plus de mille ans l'objet d'un travail intellectuel. Déposé, comme un germe et sous une forme populaire, dans l'Ecriture et dans la Tradition, il avait été développé, par les Pères d'abord, ensuite par les grands Docteurs de l'Eglise, depuis les Athanase et les Augustin, jusqu'aux contemporains de Dante, Saint Thomas d'Aquin, Saint Bonaventure, Hugues et Richard de St Victor. Le désir de faire pénétrer plus pleinement les vérités révélées dans l'intelligence humaine, avait poussé les Docteurs chrétiens à s'appropriier tout ce que la Grèce et l'Orient avaient produit de plus profond. Enfin l'hérésie elle-même les avait forcés à trouver pour chaque dogme l'expression la plus adéquate possible, afin de le défendre contre les fausses interprétations.

C'est ainsi que s'était formé ce grand édifice de la théologie catholique, coordonné et organisé jusque dans les plus petits détails, et qu'on a pu comparer avec raison aux majestueuses cathédrales gothiques. Comme elles, il joint l'harmonie de l'ensemble au soin amoureux des détails.

La poésie dantesque est empreinte du même carac-

tère. Non-seulement Dante s'élève au dessus de Milton et de Klopstock comme génie poétique créateur, mais encore il y a entre eux et lui cette profonde différence : ils n'ont pas saisi la pensée chrétienne dans sa *totalité*; ils n'ont surtout pas reconnu son existence positive, formulée par la doctrine de l'Eglise et acceptée par la croyance des peuples; par conséquent, ils n'ont pu l'exprimer. C'est là, au contraire, ce que Dante a fait et ce qui lui valu le surnom de Thomas d'Aquin de la Poésie. Aussi est-ce ce grand Saint qui introduit le poète dans le cercle où les douze grands théologiens brillent dans le ciel du soleil. Il explique leurs places et leur signification dans la science ecclésiastique :

Tu vuoi saper di quai piante s'infiora
 Questa ghirlanda, che intorno vagheggia
 La bella donna, ch' al cielo t'avvalora.

Io fui degli agni della sancta greggia,
 Che Domenico mena per cammino,
 U' ben s'impingua, se non si vaneggia.

Questi, che m'è a destro più vicino,
 Frate e maestro fummi; ed esso Alberto
 È di Colonia, ed io Thomàs d'Aquino.

Se di tutti gli altri esser vuoi certo
 Diretro al mio parlar ten vien col viso,
 Girando su per lo beato serto (1).

(1) *Paradis*, X, 91. « Tu veux savoir de quelles fleurs se compose cette guirlande qui entoure, en la contemplant, cette femme dont tu tires la force de monter au ciel. Je suis un des agneaux du saint troupeau mené par Dominique dans le chemin où l'on prospère si l'on ne s'égare pas. Celui qui est le plus rapproché de ma droite fut mon frère et mon maître, c'est Albert de Cologne, et je suis Thomas d'Aquin. Si tu veux apprendre quels sont les autres, suis bien ma parole de ton regard, en parcourant la bienheureuse guirlande ».

Saint Thomas d'Aquin symbolise en sa personne la théologie catholique comme résultante de tout le travail intellectuel des siècles précédents. La science humaine et purement naturelle avait en effet été acceptée par elle et mise au service de la science divine. C'est ce que Saint Thomas d'Aquin lui-même (1) et Saint Bonaventure, dans son profond écrit : « *De reductione artium ad Theologiam* » (2) avaient établi, en montrant que la

(1) S. THOM. *Summ.* I. q. 1. art. 4. *C. Gent.* II. 4.

(2) Dieu est la source de toute lumière, qui émane de lui de différentes façons. Quoique cette lumière soit essentiellement intérieure, on peut, remarque St-Bonaventure, distinguer la façon, « ut dicamus, quod est lumen *exterius*, scl. lumen artis mechanicae, lumen *inferius* scl. lumen cognitionis *sensitivae*, lumen *interius* scl. lumen cognitionis *philosophicae*, lumen *superius*, scl. lumen *gratiae* et *sacrae Scripturae*. Primum illuminat respectu formae *artificialis*, secundum respectu formae *naturalis*, tertium respectu veritatis *intellectualis*, quartum respectu veritatis *salutaris* ». Les forces mécaniques, par rapport à la philosophie, sont quelque chose d'extérieur. Par conséquent, leur connaissance peut s'appeler « lumen *exterius* »; cette lumière se manifeste, d'après les différentes parties de la mécanique, par des sciences différentes. Les impressions des sens procèdent du corps « ab inferiori »; cette connaissance a cinq degrés d'après les différents sens. La lumière intérieure se divise en différentes sciences d'après les objets et les rapports de la philosophie; celle-ci se divise en « *rationalem, naturalem et moralem* ». Lumen quartum *superius* dicitur, quia ad superiora ducit manifestando ea, quae sunt supra rationem, et etiam, quia non per *inventionem*, sed per *inspirationem* a Patre luminum descendit ». Toute la Sainte Ecriture a un triple objet : « *Christi aeternam generationem et incarnationem, vivendi ordinem, Dei et animae unionem*. Primum respicit *fidem*, secundum *mores*, tertium *finem* utriusque. Circa primum insudare debet studium *doctorum*, circa secundum studium *praedicatorum*, circa tertium studium *contemplativorum*. » Après avoir nommé les différents représentants de ces trois divisions de la théologie, Saint Bonaventure indique l'analogie de toutes les sciences avec l'œuvre des six jours : « *Sex illuminationes sunt in vita ista, et habent vesperam, quia omnis haec scientia destruitur, et ideo eis septima dies succedit requietionis, quae vesperam non habet, scl. illuminatio gloriae* ». Comme les six jours procèdent d'une lumière, ainsi toutes les sciences aboutissent à une science, la théologie : « *In ea includuntur et in ea perficiuntur et*

philosophie, dans son sens large, c'est-à-dire le système des sciences naturelles est le précurseur de la théologie (1). Dante, à son tour, exprime cette idée d'une façon vraiment originale et poétique, et sous une forme concrète, en prenant Virgile et Béatrice comme guides : Virgile, la science naturelle, l'état ; Béatrice, la science divine, l'Eglise.

III.

C'est dans cet écrit de Saint Bonaventure, ce maître révéral de Dante (2), qu'il faut chercher la conception philosophique de l'univers qui est l'idée centrale de la Divine Comédie : L'existence terrestre, dans tous les domaines de l'art et de la science, n'est qu'un rayonnement de la lumière qui vient de Dieu.

Ciò che non muore, e ciò che può morire,
Non è se non splendor di quella idea
Che partorisce, amando, il nostro Sire ;

Chè quella viva luce che s'ì mea
Dal suo lucente, che non si disuna
Da lui, nè dall' amor che in lor s'intrea,

mediante illa ad aeternam illuminationem ordinantur ». Il développe ensuite plus en détail, « qualiter aliae illuminationes reduci habent ad lumen sacrae Scripturae » ; le « Verbum aeternaliter generatum et in tempore incarnatum » lui sert d'intermédiaire de la connaissance « in quo omnia disposuit et per quod omnia produxit ». C'est pourquoi tout être et toute connaissance est un reflet de cette lumière divine, qui brille de tout éclat dans la Sainte Ecriture. Le but et la fin de toute connaissance, c'est « ut in omnibus aedificetur fides, honorificetur. Deus, componantur mores, hauriantur consolationes... per caritatem, ad quam terminatur tota intentio sacrae Scripturae, et per consequens omnis illuminatio sursum descendens, et sine qua omnis cognitio vana est, quia nunquam pervenitur ad finem nisi per Spiritum sanctum ».

(1) L. c. I. q. 2. art. 2.

(2) *Paradis*, XII, 127.

Par sua bontate il suo raggiare aduna,
 Quasi specchiato, in nove sussistenze
 Eternalmente rimanendosi una.

Quindi discende all' ultime potenze
 Giù d'atto in atto tanto divenendo,
 Che più non fa che brevi contingenze;

E queste contingenze essere intendo
 Le cose generate, che produce,
 Con seme e senza seme, il ciel movendo

La cera di costoro, e chi la duce,
 Non sta d'un modo; e però sotto il segno,
 Ideale poi più e men traluce (1).

(1) *Paradis*, XIII, 52. « Ce qui meurt et ce qui ne meurt pas n'est qu'une splendeur de cette idée que Dieu enfante par son amour. Cette vive lumière qui jaillit de son foyer sans se séparer de lui ni de l'amour, troisième personne de leur trinité, concentre, par un effet de sa bonté, ses rayons, comme réfléchis, dans neuf sphères, en gardant son unité éternelle. De là, elle descend aux dernières puissances, s'affaiblissant tellement de degré en degré, qu'elle ne crée plus que des existences passagères, et par là, j'entends les choses engendrées que le mouvement du ciel produit avec ou sans germe. La matière de ces existences et la main qui la pétrit n'ont pas un mode unique d'opérer; et c'est pourquoi sous le signe l'idée transluit plus ou moins ».

Cf. THOM. AQU., *Summ.*, I, q., 6 art. 4 : Aliquid est primum, quod per suam essentiam est ens, et bonum, quod dicimus Deum. . . A primo igitur per suam essentiam ente et bono unumquodque potest dici bonum et ens, in quantum participat ipsum per modum cujusdam assimilationis, licet remote et efficienter. — *Id.* l. c. q. 15, art. 1 : Potest (essentia divina) cognosci non solum secundum quod in se est, sed secundum quod est participabilis secundum aliquem modum similitudinis a creaturis. Unaquaqueque autem creatura habet propriam speciem secundum quod aliquo modo participat divinae essentiae similitudinem, sic igitur, in quantum Deus cognoscit suam essentiam ut sic imitabilem a tali creatura, cognoscit eam ut propriam rationem et *ideam hujus creaturae*. Cf. BONAVENTUR., *Itinerar. mentis ad Deum*, Cap. 2 : Omnes creaturae istius sensibilis mundi animum contemplantis et sapientis ducunt in Deum aeternum, pro eo quod... illius artis efficientis, exemplantis et ordinantis sunt *vestigia, ismulacra et spectacula*.

Aussi Béatrice dit-elle au poète :

Le cose tutte quante
Hann' ordine tra loro; e questo è forma
Che l'universo a Dio fa simigliante (1).

C'est pourquoi, continue Dante, l'esprit contemple, dans l'ordre de ce monde, l'image de Dieu :

Qui veggion l'alte creature l'orma
Dell' eterno valore, il quale è fine,
Al quale è fatta la toccata norma (2).

C'est pourquoi toute créature, tout ce qui est terrestre a une tendance vers quelque chose de supérieur; comme l'a dit Goethe, « tout ce qui passe n'est qu'un symbole » de l'immuable. C'est là que nous trouverons le terme de toute destinée, le centre de gravité de toute vie et la seule vie véritable :

Nell' ordine, ch' io dico, sono accline
Tutte nature, per diverse sorti,
Più al principio loro, e men vicine;

(1) *Paradis*, I, 103. « Toutes les choses ont un ordre entre elles, et cet ordre est la forme par laquelle l'univers ressemble à Dieu ».

(2) *Paradis*, I, 106. « Ici, les créatures sublimes voient la trace de la puissance éternelle, qui est le but pour lequel est créée la loi dont je parle ».

Cf. AUGUSTIN., *de Trinit.*, VI, 12 : Oportet igitur, ut Creatorem, per ea, quae facta sunt intellectum conspicientes (Rom. I. 20) Trinitatem intelligamus, cujus in creatura, quomodo dignum est, apparet vestigium (orma). In illa enim Trinitate summa origo est omnium rerum, et perfectissima pulchritudo et beatissima delectatio. ТИОМ. АҚ. I. q. 45. a. 7 : In creaturis omnibus invenitur repraesentatio Trinitatis per modum vestigiū in quantum in qualibet creatura inveniuntur aliqua. quae necesse est reducere in divinas personas sicut in causam. Quaelibet enim creatura *subsistit in suo esse*, et habet *formam*, per quam determinatur ad speciem et habet *ordinem* ad aliquod aliud.

Onde si muovono a diversi porti
 Per lo gran mar dell' essere, e ciascuna
 Con istinto a lei dato che la porti.

Nè pur le creature, che son fuore
 D'intelligenza, quest' arco saetta,
 Ma quelle ch'hanno intelletto ed amore.

Ed ora lì, com' a sito decreto
 Cen porta la virtù di quella corda,
 Che ciò che scocca drizza in segno lieto (1).

C'est donc la pensée de Saint Augustin, de Saint Thomas et de Saint Bonaventure que Dante a exposée, mais en lui donnant plus d'étendue et de profondeur, en l'illustrant par des figures historiques empruntées au monde et à l'Eglise, en la rendant sensible dans des images pleines de vie, tirées du passé et du présent. Semblable à un

(1) *Paradis*, I, 109. « Dans cet ordre, toutes les natures marchent par diverses voies, plus ou moins rapprochées de leur but; et elles se dirigent vers des ports différents, par la grande mer de l'être, conduite chacune par l'instinct qui lui a été donné.

Et, non-seulement les créatures qui sont hors de l'intelligence sont atteintes par cet arc, mais encore celles qui ont la raison et l'amour.

Et là, comme vers une place arrêtée, nous porte maintenant la puissance de cet arc qui dirige ce qu'il lance vers un but de félicité. »

Cf. AUGUSTIN., *Soliloqu.*, I, 1 : Deus, quem amat omne quod amare potest, sive *sciens*, sive *nesciens*. THOM. AQU., I, q. 60. art. 5 : Quia bonum universale est ipse Deus, et sub hoc bono continetur etiam Angelus, et homo et omnis creatura, quia omnis creatura naturaliter secundum id, quod est, Dei est, sequitur, quod *naturali dilectione et Angelus et homo plus et principalius diligit Deum quam se ipsum*. Id. 1^a II. q. 109. art. 3 : Diligere Deum super omnia est quiddam connaturale homini, et *etiam cuilibet creaturae non solum rationali sed irrationali*, et etiam *inanimatae secundum modum amoris*, qui unicuique creaturae competere potest.

voyant, il révèle, tourné vers le passé, les voies de Dieu dans l'histoire; tourné vers l'avenir, il montre d'un doigt prophétique Celui qui seul peut nous conduire hors de la sombre forêt de cette vie.

L'éternelle vérité seule peut rassasier notre besoin de connaître, ce besoin indestructible de l'esprit créé, par lequel il est poussé toujours plus haut, jusqu'à ce qu'il se repose dans l'intuition de Dieu. Même le doute a sa source dans cette aspiration de la nature humaine.

Io veggio ben che giammai non si sazia
 Nostro intelletto, se 'l ver non lo illustra,
 Di fuor dal qual nessun vero si spazia.

Posa si in esso come fera in lustra,
 Tosta che giunto l'ha : e giugner puollo ;
 Se non, ciascun disio sarebbe frustra.

Nasce per quello, a guisa di rampollo,
 Appié del vero il dubbio; ed è natura,
 Ch' al sommo pinge noi di collo in collo (1).

(1) *Paradis*, IV, 124. « Je vois bien que jamais notre intelligence ne sera rassasiée, si elle n'est pas illuminée par cette vérité, en dehors de laquelle il n'y en a pas d'autre. Notre intelligence se repose en elle, comme la bête fauve dans sa tanière, aussitôt qu'elle a pu la saisir, et il faut bien qu'elle le puisse, car sans cela tous nos désirs seraient vains. C'est pour cela que le doute croît comme un rejeton au pied de la vérité, et il est dans sa nature de nous pousser jusqu'au sommet de colline en colline ».

Dante infère de là, avec S^t Thomas, la possibilité de la connaissance de Dieu et même de sa vision, mais celle-ci seulement par le secours de la grâce. Cf. ARISTOT., *Metaph.*, I. 1. Πάντες ἄνθρωποι τοῦ εἰδέναι ὀρέγονται φύσει. THOM. AQUIN., I. c., I, q. 12, art. 1 : Inest enim homini naturale desiderium cognoscendi causam, cum intuetur effectum; et ex hoc admiratio in hominibus consurgit. Si igitur intellectus creatus pertingere non possit ad primam causam rerum, remanebit inane desiderium naturæ. Art. 4 : Videre Deum per essentiam convenit intellectui creato per *gratiam* et non per *naturam*. Cf. 1^a II., q. 2. art. 5.

Parvenu au sommet de la connaissance, dans les splendeurs de la contemplation divine, notre esprit a atteint le terme de sa félicité, de son éternel rassasie-ment. Il y entend les hymnes de joie du Paradis; il s'y enivre d'amour et de paix, de vie et d'un bonheur qui ne connaît plus de désirs.

Al Padre, al Figlio, allo Spirito santo
Comincio gloria tutto il Paradiso,
Si che m'inebriava il dolce canto.

Ciò ch'io vedeva mi sembrava un riso
Dell' universo, perchè mia ebbrezza
Entrava per l'udire e lo viso.

O gioia! o ineffabile allegrezza!
O vita intera d'amore e di pace!
O senza brama sicura ricchezza (1)!

IV.

Notre âme n'a pas seulement besoin de vérité; elle aspire aussi naturellement au bonheur. « Mais comme elle s'ouvre à la vie, sans expérience, et avec une connaissance imparfaite, les petits biens lui paraissent grands et c'est ceux-là qu'elle désire d'abord (2) ». Dante a peint le *développement de la volonté* chez l'homme d'une manière à la fois sensible, exacte et scientifique :

(1) *Paradis*, XXVII, 1. « Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit, s'écria le Paradis tout entier, avec un chant si doux qu'il m'enivrait.

Il me semblait que tout ce que je voyais était un sourire de l'univers, parce que mon ivresse entraît par les oreilles et par les yeux.

O joie! ô allégresse ineffable! ô vie toute d'amour et de paix! ô richesse véritable et sans souci! »

(2) *Convito*, IV, 12.

Esce di mano a Lui, che la vagheggia
 Prima che sia, a guisa di fanciulla
 Che piangendo e ridendo pargoleggia,

L'anima semplicetta, che sa nulla,
 Salvo che, mossa da lieto fattore,
 Volontier torna a ciò che la trastulla.

Di picciol bene in pria sente sapore;
 Quivi s'inganna, e dietro ad esso corre,
 Se guida o fren non torce suo amore (1).

Mais en tout cela, l'âme ne trouve pas ce qu'elle cherche. Son désir de bonheur est légitime, mais elle le poursuit en ce qui ne saurait le lui donner. Elle s'égaré donc infailliblement; et c'est pourquoi, lorsque Dante se purifie de plus en plus de ce qui est terrestre, Béatrice lui dit :

Io veggio ben sì come già risplende
 Nello intelletto tuo l'eterna luce,
 Che vista sola, sempre amore accende;

E s'altra cosa vostro amor seduce,
 Non è, se non di quella alcun vestigio,
 Mal conosciuto, che quivi traluca (2).

(1) *Purgatoire*, XVI, 85. « L'âme sort de la main de Dieu satisfait de la regarder, avant qu'elle ne soit, comme une petite fille qui pleure et qui rit en folâtrant; naïve et ne sachant rien, si ce n'est que, partie d'auprès de son Créateur bienheureux, elle retourne volontiers à ce qui la charme. D'abord, elle prend goût au moindre plaisir, là elle s'égaré, et elle court après lui, si un guide ou un frein ne détourne son ardeur ».

ТНОМ. АQUIН., l. c. 1^a II, q. 45, a. 1 : Homini naturaliter inest quaedam aptitudo ad virtutem; sed ipsa virtutis perfectio necesse est quod homini adveniat per aliquam disciplinam... Ad hanc autem disciplinam non de facili invenitur homo sibi sufficiens, quia perfectio virtutis præcipue consistit in retrahendo ab indebitis delectationibus, ad quas... maxime juvenes sunt proni, circa quos est efficacior disciplina.

(2) *Paradis*, V, 7. « Je vois bien comment resplendit déjà dans ton intelligence l'éternelle lumière, dont la seule vue embrase

Mais Dieu seul est l'idéal et la source de tout bien; il faut donc que tout amour aboutisse en Lui. Ce qui est désirable, ce qui est digne d'amour dans les choses créées, ne l'est que par participation au bien divin. Les justes, sur la terre, reconnaissent Dieu, comme leur souverain Bien, dans la lumière de la foi, et par l'intermédiaire de la raison; les bienheureux, dans le Paradis, contempnent immédiatement et sans voiles la Bonté et la Beauté de la nature divine.

Lo Ben, che fa contenta questa certe,
Alfa ed Omega è di quanta scrittura
Mi legge amore, o lievemente o forte.

.....

Per filosofici argomenti,
E per autorità, che quinci scende,
Cotal amor convien che in me s'imprenti;
Chè 'l bene, in quanto ben, come s'intende,
Così accende amore, e tanto maggio,
Quanto più di bontate in se comprende.
Dunque all' essenzia, ov' è tanto avvantaggio,
Che ciascun ben, che fuor di lei si trova,
Altro non è che di suo lume un raggio,
Più che in altra convien che si muova
La mente, amando, di ciascun che cerne
Lo vero, in che si fonda questa prova (1).

d'un amour éternel. Et si quelque autre chose vous séduit, ce n'est qu'une trace mal connue de cette lumière qui perce à travers ces objets.

Cf. THOM. AQU., l. c., I, q. 4, art. 1 : *Cognoscere Deum in aliquo communi sub quadam confusione est nobis naturaliter insertum, in quantum Deus est hominis beatitudo.* AUGUSTIN., *de Civ. Dei*, XIX. 1. *De Trinit.* XIII. 4 : *Mirum est autem, cum capessendae atque retinendae beatitudinis voluntas una sit omnium, unde tanta existat de ipsa beatitudine rursus varietas atque diversitas voluntatum, non quod aliquis eam nolit, sed quod non omnes eam norint.*

(1) *Paradis*, XXVI, 16. « Le bien qui rend cette cour heureuse, est l'Alpha et l'Oméga de tous les écrits où l'amour fait lire à

Aussi lorsque la Vérité éternelle, le Bien suprême, la Beauté divine se révèlent au poète; son chant s'éteint.

Da questo passo vinto mi concedo,
Più che giammai da punto di suo tema
Suprato fosse comico o tragedo.

.

Ma or convien che 'l mio seguir desista
Più dietro a sua bellezza, poetando,
Come all' ultimo suo ciascun artista (1).

Il est arrivé au but suprême avec l'humanité transfigurée. Il entre dans le ciel,

al ciel, ch' è pura luce;
Luce intellettual piena d'amore,
Amor di vero ben pien di letizia,
Letizia che trascende ogni dolzore (2).

moi ou légèrement ou fortement... C'est par des arguments philosophiques et par l'autorité du ciel que cet amour s'est gravé en moi. Car le bien en tant que bien, dès qu'il est compris, enflamme d'amour, et d'autant plus qu'il est plus grand lui-même. Il faut donc que l'essence en laquelle réside tant d'avantages, que tout bien en dehors d'elle n'est qu'un rayon de sa lumière, attire plus que tout autre l'esprit épris d'amour de chacun qui voit la vérité sur laquelle cette preuve se fonde.

Cf. ТИОМ. АҚУ., L. c., q. 6, art. 4. A primo per suam essentiam ente et bono unumquodque potest dici bonum et ens, in quantum participat ipsum per modum cujusdam assimilationis, licet remote et efficienter. Sic ergo unumquodque dicitur bonum bonitate divina, sicut primo principio *exemplari*, *effectivo* et *finali* totius bonitatis.... Et hic est bonitas una omnium.

(1) *Paradis*, XXX, 22. « Je me confesse vaincu par ce passage de mon poème plus que ne le fut jamais, par quelque point de son sujet, un poète tragique ou comique.

.
Mais à présent il faut que j'arrête ma poésie sans pouvoir suivre sa beauté, comme l'artiste qui est arrivé au dernier terme de son art ».

(2) *Paradis*, XXX, 39. « Qui n'est que pure lumière; lumière intellectuelle, pleine d'amour, amour du vrai bien rempli de joie,

V.

Dans la Divine Comédie, Dante a entrepris de chanter le mystère de la Divinité, comme personne avant lui ne l'avait tenté. Lui-même sent combien son entreprise est nouvelle et difficile, lorsqu'il s'écrie en entrant au Paradis :

O voi, che siete in piccioletta barca,
Desiderosi d'ascoltar, seguiti
Dietro al mio legno che cantando varca,

Tornate a riveder li vostri liti,
Non vi mettete in pelago ; chè forse,
Perdendo me, rimarreste smarriti.

L'acqua, ch'io prendo giammai non si corse (1).

Ceux-là seuls — et leur nombre est petit — qui

joie qui dépasse toute douceur. » S. Augustin, avant Dante, avait fait consister la béatitude céleste dans la vision, l'amour et la jouissance de Dieu, ce qui correspond aux trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité. S. Thomas indiqua la raison de cette triple source de la béatitude (l. c. 1^a II, q. 4, art. 1.) : *Delectatio causatur ex hoc quod appetitus requiescit in bono adepto. Unde cum beatitudo nihil aliud sit, quam adeptio summi boni, non potest esse beatitudo sine delectatione concomitante. L. c., art. 2 : Delectatio consistit in quadam quietatione voluntatis. Quod autem voluntas in aliquo quietetur, non est nisi propter bonitatem ejus, in quo quietatur. Qu. 4. art. 3 : Perfecta cognitio finis respondet imperfectae (par la foi); praesentia vero ipsius finis respondet habitudini spei; sed delectatio in praesenti consequitur dilectionem... Ideo necesse est ad beatitudinem ista tria concurrere, scilicet visionem, quae est cognitio perfecta intelligibilis finis; comprehensionem, quae importat praesentiam finis; delectationem vel fruitionem, quae importat quietationem rei amantis in amato.*

(1) *Paradis*, II, 1. « O vous qui, désireux d'entendre, avez suivi dans une petite barque mon esquif lancé sur les flots en chantant, revenez-vous-en pour voir vos rivages. Ne vous hasardez pas dans la haute mer, parce que peut-être en me perdant vous resteriez égarés. Les eaux où je m'aventure n'ont jamais été parcourues ».

ont renoncé de bonne heure à la vie passagère des sens pour s'adonner à la contemplation de ce qui est divin, peuvent s'aventurer à le suivre :

Voi altri pochi, che drizzaste il collo
Per tempo al pan degli angeli, del quale
Vivesi qui, ma non sen vien satollo,

Metter potete ben per l'alto sale
Vostro navigio, servando mio solco
Dinanzi all'acqua, che ritorna eguale (1).

Dans ces vers, Dante a indiqué le caractère grandiose et extraordinaire de son œuvre, et, en même temps, le sort qu'elle rencontrerait dans l'avenir.

La tâche même qu'il s'est imposée dans son poème d'exposer le problème du monde et de donner la solution des plus difficiles questions qui aient jamais agité l'esprit humain est assez difficile pour qu'on ne puisse comprendre son œuvre à une lecture superficielle. Mais il a, de plus, enveloppé ces idées éternelles des formes de la Scolastique, de la Théologie mystique qui y est étroitement unie. Or l'une et l'autre sont de moins en moins familières et compréhensibles à ses lecteurs modernes (2). Ce n'est pas sans raison que son tombeau

(1) *Paradis*. II, 10. « Vous autres, en petit nombre, qui avez tendu le cou de bonne heure au pain des anges, dont on vit ici, mais dont on ne se rassasie pas, vous pouvez bien mettre votre navire sur la pleine mer, en suivant le sillon que je trace dans les ondes qui se referment derrière moi ».

(2) Hugo Delff se trompe absolument lorsque, dans son écrit sur Dante, il veut en faire un partisan de la Mystique, en opposition avec la Scolastique. La Mystique et la Scolastique, dans leur période la plus florissante, n'étaient nullement en opposition, mais se réunissaient au contraire en un tout et se complétaient l'une par l'autre. Hugues et Richard de St Victor, Saint Bonaventure, Albert le Grand étaient aussi grands scolastiques que mystiques profonds; les grands scolastiques ont compris la Mystique dans

porte l'inscription suivante : *Theologus Dantes, nullius dogmatis expers*. « Les uns, après avoir lu quelques chants, se buttent contre des passages qui leur semblent obscurs ou qui ne flattent pas leur goût moderne, et ils déposent le livre avec impatience. Pour d'autres, il leur suffit de savoir que la Divine Comédie exige un effort d'esprit supérieur à ce que demande la littérature du jour, pour qu'ils n'en essayent pas même la lecture (1) ». Ce caractère de la Divine Comédie a donné lieu plus d'une fois à des accusations injustes et à des appréciations inexactes. Cependant, la grandeur incontestable de la conception, le charme attrayant du langage, la noblesse des idées, la puissance créatrice de l'imagination, la profondeur des sentiments, ont attiré de plus en plus d'autres esprits; mais beaucoup se sont efforcés d'interpréter les passages obscurs, dans le sens d'un rationalisme superficiel, ou d'un mysticisme malsain, ou bien encore y ont cherché le manifeste de leurs idées politiques. L'on serait tenté d'excuser tant de jugements erronés, lorsqu'un connaisseur de Dante, comme Frédéric Schlosser, avoue avoir lu douze fois la Divine Comédie, sans en comprendre le sens. Ce divin poème partage le sort de tous les chefs-d'œuvre. Il échappe à une attention superficielle, mais réserve à ceux qui l'étudient avec amour, des beautés toujours

leurs œuvres, comme étant la doctrine de l'union avec Dieu au moyen de la contemplation. Voyez THOM. AQU., *Summ.* 2^a II, q. 171-189. BONAVENT., *De reductione art. in Deum*, où il désigne la Mystique comme étant le troisième membre de la théologie (spéculative, pratique, contemplative). Comp. aussi, ERDMANN, *Scholastik, Mystik und Dante*, dans le *Jahrb. der Dantesgesellschaft*, III. 78 et suiv., et surtout KLEUTGEN, *Theologie der Vorzeit*. IV. p. 55 et suiv.

(1) K. WITTE, *Jahrb. der Dantesgesellschaft*, I. 2.

nouvelles, des magnificences que l'on ne soupçonnait pas d'abord. Et ce n'est pas seulement à l'imagination qu'il fournit un divertissement passager: il ne se contente pas de captiver par l'expression pure et profondément vivante du sentiment; il fait vibrer aussi les fibres les plus intimes et les meilleures de notre être; il nourrit l'esprit de grandes pensées et lui donne une consécration plus haute, en l'établissant dans cette paix profonde dont la religion, unie à la vraie science et à l'art véritable peut seul le faire jouir.

Un allemand a exprimé en quelques mots pleins de sens toute la grandeur de la Divine Comédie et l'a vengée ainsi de tant d'interprétations erronées : « Dante, dit Schelling, est le grand prêtre de ce Saint des saints où la religion et la poésie s'unissent. C'est lui qui a consacré tout l'art moderne et lui a indiqué sa vraie mission. Esprit supérieur à tous ses contemporains, il a réuni dans une intime compénétration les idées de religion, de science et de poésie, et les événements de son temps (1) ».

VI.

Examinons maintenant de plus près le chef d'œuvre poétique du moyen-âge. Au point de vue de la forme c'est une vision (2), ou plutôt une série de visions, que le poète a eues dans le triple royaume de l'invisible et qu'il doit révéler sans crainte à ses contemporains.

Coscienza fusca

O della propria, o dell' altrui vergogna,

Pur sentirà la tua parola brusca.

(1) *Werke*, V, 152 et suiv. « Sur Dante au point de vue philosophique (Mémoire de 1803). »

(1) *Paradis*, XVII, 128.

Ma nondimen, rimossa ogni menzogna,
Tutta tua vision fa manifesta (1).

Des productions littéraires, revêtant ainsi la forme de visions, n'étaient pas rares du temps de Dante. Nous rappellerons seulement, pour citer les Allemands, le livre contemporain des révélations de Sainte Mechtilde, comtesse de Hackeborn et abbesse de Helpeda († 1310), celles de Sainte Hildegarde († 1179), d'Elisabeth de Schönau († 1162) et plus tard les révélations de Sainte Brigitte († 1371). Le Purgatoire de Saint Patrice (1140), les visions du moine Albéric du Mont-Cassin (12^e siècle), la descente aux enfers de Saint Paul (11^e siècle), le voyage de Saint Brendan (11^e siècle), avaient précédé la Divine Comédie (2). Ces contemplations symbolico-mystiques étaient facilement comprises du peuple, habitué à voir la doctrine de l'Eglise représentée par la pierre et la couleur, dans l'humble et solitaire image du chemin, comme dans les mille ciselures des cathédrales. Dante n'a donc pas créé son genre de poésie, mais ici précisément se manifeste toute son originalité. Il connaissait l'esprit et les tendances de son époque; il se trouvait lui-même sous leur influence, et ce n'était qu'en les prenant à son service, qu'il pouvait, à son tour, agir sur ses contemporains. Il accepta donc les éléments que le génie populaire lui offrait, mais en les purifiant et les ennoblissant, il les transfigura dans la flamme de son génie, et fit ainsi sortir, comme le sculpteur de la matière brute, un chef d'œuvre vivant, miroir fidèle de

(1) *Paradis*, XVII, 124. « Une conscience chargée de sa honte ou de la honte d'autrui trouvera de l'aigreur dans tes paroles. Mais toi, écartant tout mensonge, raconte fidèlement ta vision ».

(2) OZANAM, *Dante et la Philosophie catholique au XIII^e siècle*. Louvain, 1847, pp. 281 et suiv.

son époque et, cependant, composition absolument personnelle et originale. Ainsi Homère avait reproduit tout le passé et tout le présent du monde grec dans son œuvre immortelle.

Dante appela son poème « Comédie »; l'épithète de « divine » lui fut appliqué par la postérité reconnaissante. Dans la dédicace du Paradis à Can Grande de Vérone où Dante expose la donnée et la signification de son œuvre, il la qualifie ainsi : *Incipit Comoedia Dantis Allagherii, Florentini natione, non moribus*. C'est là qu'il s'explique sur le motif de cette désignation : « Pour comprendre ceci, il est nécessaire de savoir que comédie vient de Κώμη, *village*, et de Ὀδή, *chant*, et signifie par conséquent un chant rustique. La Comédie est un genre tout particulier de récit poétique. Elle diffère de la tragédie en ce que celle-ci est calme et attrayante au commencement, mais triste et repoussante à la fin. Son nom vient de Τράγος, *bouc*, donc chant de bouc, repoussant comme lui. C'est ainsi qu'elle se révèle dans les tragédies de Sénèque. La comédie, au contraire, est rebutante au commencement, mais elle finit bien, comme on le voit dans les comédies de Térence. La même différence existe pour le langage : dans la tragédie, il est noble et élevé; dans la comédie, simple et populaire, comme le veut Horace dans sa Poétique. On comprend ainsi pourquoi le présent ouvrage s'appelle *Comédie*. Si nous considérons le sujet, nous voyons qu'il est d'abord triste et terrible, puisqu'il s'agit de l'enfer, mais qu'il finit heureusement et agréablement puisqu'on y traite alors du paradis. L'expression de son côté est simple et populaire, puisqu'elle est écrite dans la langue que les femmes comprennent aussi ».

La Divine Comédie est une trilogie, composée de trois chansons (*canzoni*) : l'Enfer, le Purgatoire et le

Paradis, divisées à leur tour en une suite de chants (*canti*) (1). Le Purgatoire et le Paradis en contiennent chacun trente-trois, l'Enfer trente-quatre, en tout cent. Les raisons que Dante fournit du titre de son poème ne sont plus en rapport avec notre manière de voir actuelle; quelques commentateurs anciens (Gozzi), par pédantisme, auraient voulu appeler son œuvre Dantéide, à l'instar de l'Enéide et de l'Odyssée. La Divine Comédie a, sans contredit, un *caractère épique*, puisqu'elle embrasse, dans un même tableau, le ciel et la terre, les intérêts religieux, moraux et politiques de l'humanité; en même temps, elle représente, d'une manière générale, la destinée de Dante, et cela, avec une puissance d'imagination, une vérité et une grandeur de caractères, une profondeur de sentiment qui nous saisissent vivement. Mais néanmoins, le nom d'épopée ne lui revient pas complètement, car le poète n'y apparaît pas seulement comme narrateur : il est personnage agissant, intéressé; il assiste au drame qui se déroule devant lui. De plus, le cours de la narration est constamment interrompu par le mouvement dramatique des figures; enfin, comme le remarque Schelling, il n'y a pas de succession nécessaire dans la série des sujets qui en forment la trame.

La Divine Comédie est bien moins encore un *drame*, dans le sens propre du mot, car l'action n'y est pas circonscrite et le poète, en y prenant part, exclut totalement ce caractère de composition. Ce n'est

(1) *Enfer*, XX, 1.

Di nova pena mi convien far versi,
E dar materia al ventesimo canto
Della prima canzon, che è dei sommersi.

« Il me faut décrire en vers une peine nouvelle et donner matière au vingtième chant de mon premier cantique des damnés. »

pas non plus un poème *didactique*, quoique le but principal du poète soit d'enseigner.

Ed al mondo mortal, quando tu riedi,
Questo rapporta (1)
.....

Sì che, veduto il ver di questa corte,
La speme, che laggiù bene innamora
In te ed in altrui di ciò conforte (2).
.....
.....

Ma prego che m'additi la cagione,
Sì ch'io la vegga, e ch'io la mostri altrui (3).

Le poème semble exister pour lui-même et cela rejette à l'arrière-plan l'idée didactique. « La Divine Comédie n'est donc rien de tout cela en particulier, et n'appartient pas non plus à un genre mixte ou composé. C'est un tout original et organique, qu'aucune combinaison artificielle des éléments de tous les genres poétiques n'aurait pu produire, c'est un véritable individu, seul de son espèce et qui n'est comparable qu'à lui-même (4) ».

Dans le choix du mètre, Dante est parti du principe, que le vers est inséparable du chant; la poésie n'est autre qu'un « discours versifié mis en musique » (5);

(1) *Paradis*, XXI, 97. « Et lorsque tu reviendras dans le monde mortel, rapporte-lui ceci ».

(2) *Paradis*, XXV, 44. « Ayant appris la vérité sur cette cour, fortifie en toi et dans les autres l'espérance qui éveille sur la terre le véritable amour ».

(3) *Purgatoire*, XVI, 61. « Mais je te prie de m'en indiquer la cause, si clairement que je la voie et que je l'explique aux hommes ».

(4) SCHELLING, l. c. HILDEBRAND, *Études italiennes*. Paris 1868. « C'est un poème didactique, que Dante a entendu faire, c'est un poème épique, qu'il a écrit. Un poème épique, dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, c'est-à-dire l'encyclopédie poétique d'une civilisation ».

(5) *De vulgari eloquentia*, II, 4.

« chaque strophe se prête à être chantée dans une certaine tonalité (1) ». La parole unie au chant est seule pour lui de la poésie (2). Par conséquent, la mélodie doit avoir une influence réelle sur le plan et les détails d'un poème. Dante a choisi comme mesure le tercet, qui consiste en iambes de onze syllabes. Il donne la préférence aux iambes à cause de leur rythme et de leur étendue, pour le sens, la liaison et les mots (3).

Ces iambes forment des strophes (*stanze*) (4), de trois lignes chacune, *tercets* (*terze rime*). La rime du milieu se rattache chaque fois aux deux rimes extérieures de la strophe suivante, ce qui forme une chaîne continue, terminée à la fin du chant par un vers correspondant au vers du milieu du dernier tercet. La mélodie de cette forme de vers, liés intimement par la double rime, échappe à toute traduction.

VII.

Passons maintenant de la forme à l'objet même du poème. La première question importante à résoudre pour bien comprendre la Divine Comédie est celle-ci : Quelle en est l'idée fondamentale?

On l'a comprise de différentes façons : quelques auteurs, pleins d'illusion et de mépris pour le passé, n'ont pas vu que, pour comprendre Dante, il fallait retourner à cinq siècles en arrière. Ils n'ont pas compris que son œuvre était le fruit d'une pensée religieuse,

(1) *De vulgari eloquentia*, II, 10.

(2) *Ibid.*, II, 8.

(3) *Ibid.*, II, 5.

(4) *Stanze* (chambre), c.-à-d. « une vaste place ou réceptacle de tout l'art. » II, 9.

scientifique et politique parfaitement définie et dont l'auteur avait pleine conscience. « Ils ont introduit de force » dans cette création du moyen-âge, « les manières de voir les plus spécifiquement modernes, ce qui fait grimacer en tous sens le vénérable vêtement (1) ».

Et cependant il n'est pas si difficile de découvrir le droit chemin, si l'on n'abandonne pas le terrain sûr de la réalité. Dante, lui-même, a pris soin de nous l'indiquer, dans l'écrit, déjà cité, à Can Grande.

« Pour l'intelligence de cette œuvre, dit-il, il faut savoir, que le sens n'en est point simple, mais multiple. Autre le sens exprimé par la lettre du livre, autres ceux qui se cachent sous ce qui est exprimé par la lettre; le premier est le sens littéral, les autres sont le sens allégorique et le sens moral ».

Dante indique, comme quatrième sens, le sens anagogique et il ramène ces quatre significations à une seule et même raison d'être, en prenant comme exemple les paroles du premier verset, psaume 103 : « *In exitu Israel ex Aegypto* ».

« D'après le sens purement littéral », remarque-t-il, « c'est la sortie d'Égypte des enfants d'Israël, au temps de Moïse, qui est indiquée ici. D'après le sens allégorique, c'est notre rédemption par le Christ. D'après le sens moral, c'est la conversion de l'âme, de la tristesse et des misères du péché à l'état de grâce. D'après le sens anagogique, c'est le passage de l'âme de la servitude de cette vie passagère à la liberté de la splendeur éternelle. Et quoique ces sens mystiques soient intitulés différemment, cependant on peut tous

(1) WITTE, *Danteforschungen*, p. 51.

les nommer allégoriques, en tant qu'ils diffèrent du sens littéral ou historique (1).

« D'après ces considérations, il est évident que l'objet du poème doit être double, afin de se prêter alternativement aux deux sens indiqués. Et c'est pourquoi il faut considérer le sujet de cette œuvre, en partie d'après le sens littéral, en partie d'après la signification allégorique ».

Cette distinction d'un quadruple sens n'a rien de nouveau pour celui auquel les écrits des Pères et des commentateurs sont familiers (2). Elle est d'ailleurs pleinement justifiée, si on l'entend bien. Dante l'avait puisée dans l'École où avait cours l'adage si connu :

Litera gesta docet, quae credas allegoria,
Moralis, quid agas, quid speres anagogia.

qu'il applique au texte biblique cité plus haut. L'exemple était venu de Saint Augustin. Ce grand docteur remarque en effet que, dans l'explication des Saintes Écritures, il faut bien distinguer ce qui est proclamé comme vérité éternelle, raconté comme histoire, prédit comme devant arriver, ou prescrit comme commandement moral (3). Dante a compris sous la dénomination commune de sens allégorique ou mystique, cette triple et profonde signification de son récit et c'est en partant de ce principe qu'il nous explique son poème :

« L'objet du poème, pris littéralement, est l'état des

(1) Comp. *Convito*, II, 1.

(2) THOM. AQUIN., *Quodlib.*, VII. Art. 15 : Sensus spiritualis consistit in hoc, quod quaedam res per figuram aliarum rerum exprimentur.

(3) *De Genes. ad lit.*, I. 1. In libris autem omnibus intueri oportet, quae ibi aeterna intimentur, quae facta narrentur, quae futura praenuntientur, quae agenda praecipiantur vel moneantur.

âmes après la mort, car tel est la trame de tout l'ouvrage. Au point de vue allégorique, l'objet du livre est l'homme, en tant que par l'exercice de son libre-arbitre, par le mérite et le démérite, il est soumis à la justice divine, rénumératrice ou vengeresse. »

C'est donc le récit du voyage de Dante que nous lisons; c'est son égarement dans la forêt obscure, son pèlerinage sous l'impulsion de Béatrice; d'abord à travers l'Enfer, où il entend le cri du désespoir de ceux qui appellent en vain l'anéantissement :

Questi non hanno speranza di morte (1).

· · · · ·
E quel dinanzi : Accorri, accorri, Morte (2)!

ensuite à travers le Purgatoire, où, sur le long chemin de la pénitence, les âmes aspirent à monter plus haut :

Noi salivam per entro il sasso rotto
E d'ogni lato ne stringea lo stremo,
E piedi e man voleva il suol di sotto (3).

et enfin dans le Paradis. Mais ceci n'est que la forme extérieure, le vêtement de la pensée; celle-ci embrasse toute l'humanité, dans ses rapports temporels et éternels. C'est l'histoire et le but de tous qui se trouvent représentés dans l'égarement, le pèlerinage, la pénitence et la béatification d'un seul. C'est l'humanité qui cherche avec Dante, la paix et la liberté; c'est pour sauver l'humanité que Dante crée son poème, ce sont ses

(1) *Enfer*, III, 46. « Ils n'ont pas l'espérance de mourir ».

(2) *Enfer*, XIII, 118. « Le premier s'écriait : Viens donc, ô mort! »

(3) *Purgatoire*, IV, 31. « Nous montions par ce passage creusé dans le rocher dont les parois nous pressaient de tous côtés, et il fallait les pieds et les mains sur le sol que nous foulions ».

destinées qu'il incarne dans des personnalités marquantes et élevées. Le sens littéral n'est qu'un corps; ce sont les grandes idées de la justice et de la grâce divines, de la destinée finale du monde et du genre humain, de l'histoire de l'Etat et de l'Eglise, qui en sont vraiment l'âme. Voilà pourquoi Cacciaguida s'efforce de raffermir son âme ébranlée, afin qu'il proclame sans détours la vérité :

Chè, se la voce tua sarà molesta
 Nel primo gusto, vital nutrimento
 Lascerà poi quando sarà digesta.

Questo tuo grido farà come vento,
 Che le più alte cime più percuote;
 E ciò non fia d'onor poco argomento.

Però ti son mostrate in queste ruote,
 Nel monte e nella valle dolorosa,
 Pur l'anime che son di fama note;

Chè l'animo di quel ch'ode, non posa,
 Nè ferma fede per esempio ch'aia
 Là sua radice incognita e nascosa,
 Nè per altro argomento, che non paia (1).

Que ce fut bien le but de Dante dans son poème, c'est ce qui ressort de la dédicace déjà citée du Paradis à Can Grande della Scala. « L'ouvrage tout entier, dit-il, aussi bien que la troisième partie, a un objet double, un objet prochain et un objet éloigné. Mais pour parler sans subtilité, le but en est d'arracher ceux qui vivent dans

(1) *Paradis*, XVII, 130. « Si ta parole semble un peu âpre au premier goût, elle laissera une nourriture salutaire quand elle aura été digérée. Le cri que tu vas pousser sera comme le vent qui frappe les plus hautes cimes, et ce ne sera pas pour toi une petite cause d'honneur. C'est pour cela qu'on t'a montré sur ces sphères, sur la montagne et dans la vallée de douleur, les âmes marquées par la renommée. Car les esprits de ceux qui écoutent ne se contentent et ne se persuadent jamais avec des exemples sortis d'une source inconnue et cachée, ni avec des faits qui ne sont pas assez éclatants ».

le monde à l'état de misère et de les diriger vers l'état de félicité ».

Nous ne nous tromperons donc pas en disant que la renaissance religieuse et morale de l'humanité, comme acheminement à la béatitude, est le véritable sujet de la Divine Comédie. La fin éloignée et la fin prochaine du poème se rencontrent ainsi et se confondent. L'histoire de Dante, celle de son temps, leurs misères et leur rédemption à tous deux, sont le symbole de tous les temps, de l'histoire de l'humanité même. Le chemin qu'il a parcouru est celui qui nous conduit tous au salut.

Ainsi se trouvent réfutées d'elles-mêmes tant d'interprétations erronées de la Divine Comédie. Ces interprétations se divisent en plusieurs espèces, qu'on peut cependant facilement ramener à deux grandes catégories, les unes, *religieuses et morales*, les autres, *historiques et politiques*. Avant de les soumettre à un examen attentif, nous devons exposer rapidement le sujet des deux premiers chants de l'Enfer.

(A continuer.)

P. MANSION.





L'EUROPÉEN AU CONGO.

Acclimatement, maladies et précautions
à prendre sous les tropiques.

SOMMAIRE.

Opportunité de cette étude. — Zones climatiques. — Climat intertropical. — Action physiologique des climats chauds. — Influence morbide des climats chauds. — Considérations sur le Congo. — Fièvre d'Afrique. — Dysenterie. — Fièvre bilieuse et fièvre jaune. — Maladies du foie. — Acclimatement. — Précautions à prendre dans les régions intertropicales. — Soins à donner en cas d'accidents. — Boîte à médicaments.

Opportunité de cette étude.

Complément de l'œuvre de 1830. — Prévoyante sollicitude de Léopold II. — Le mouvement Colonial.



u milieu des bouleversements qui se produisent dans l'Europe entière et dont la libre Belgique elle-même ressent les trop funestes secousses, c'est néanmoins le cœur plein d'espoir que nous pouvons envisager l'avenir; il est entre les mains de l'humanité sollicitée par les débouchés nouveaux qui se présentent partout à son activité et aux nécessités de sa situation précaire. Nous traversons, en effet, une époque où l'émigration s'accroît chaque jour; elle s'accroît avec une intensité sans cesse grandissante et s'impose aux pays où l'exu-

bérance de la population rend l'aisance difficile, où l'existence honnête se heurte contre des difficultés sans nombre; cette situation pénible paralyse les bonnes volontés, étouffe les intelligences droites et décourage les énergies les plus puissantes.

Le remède vraiment efficace à cet état de choses périlleux pour les nations et les individus est assurément l'expansion au loin vers les régions inexplorées ou incultes, là les ressources ne manquent guère au travail des bras et des intelligences.

Les pays resserrés, incapables de satisfaire les aspirations du travail et les légitimes ambitions, doivent forcément avoir recours à la création des colonies sous peine de périliter. La Belgique se trouve dans cette situation précaire.

Tant que notre pays eut ses destinées unies à celles de l'Espagne, de l'Autriche, de la France et de la Hollande, elle prit une part glorieuse et féconde aux conquêtes et aux expansions lointaines des diverses nations dont elle partagea successivement les succès et les infortunes.

Depuis qu'elle est en possession de son autonomie et qu'elle jouit dans la plénitude de son indépendance d'une vie paisible, concentrée dans une paix inébranlable, depuis plus d'un demi siècle, sa vitalité demande à se répandre, il lui manquait un complément à cette œuvre grandiose justement enviée par nos puissants voisins. Ce desideratum n'a pas échappé à l'incessante et intelligente sollicitude de son Souverain. Déjà avant son avènement au trône, après de lointains voyages, Il a consigné le fruit de ses observations dans un ouvrage remarquable intitulé « *Complément de l'œuvre de 1830* ». Préoccupé avant tout de voir perpétuer le bonheur du peuple belge, Il exprime dans un langage

magistral et plein de franchise, le désir de voir compris par nos nationaux, gouvernants, industriels, commerçants, savants et publicistes, la nécessité d'une initiative vigoureuse pour étendre au loin avec la civilisation chrétienne, notre commerce, notre industrie nationale, le renom et la sympathie du peuple belge.

Notre tâche n'est pas d'énumérer les immenses ressources et les avantages que présentent les colonies dans les régions intertropicales, il nous appartient moins encore de réveiller l'esprit d'initiative parmi nos compatriotes; mais qu'il nous soit permis pour faire oublier les imperfections et l'aridité de notre travail de puiser cette autorité qui nous manque dans l'ouvrage dû à la plume éloquente, vigoureuse et toute patriotique de Celui qui fut appelé à devenir le Souverain de l'Etat Indépendant du Congo. Bien que publié en 1860 « *Le Complément à l'œuvre de 1830* » n'a rien perdu de son actualité. Aujourd'hui encore, et plus que jamais, nous puiserons dans ces vues larges et ces sages conseils le moyen d'améliorer la situation présente. C'est que « les nobles et vigoureux sentiments patriotiques ont cela de commun avec tous les principes qui s'affirment avec courage dans la justice et la vérité qu'ils imposent le respect et sont certains du triomphe dans un avenir plus ou moins rapproché à l'heure marquée par la Providence ». Ces pages lumineuses sont là pour rendre un éternel et éclatant hommage à la sollicitude, à la sagesse et à la prévoyance reconnues de son royal Auteur; ces paroles sont dignes d'un grand Prince destiné à présider un petit pays; elles doivent nous encourager à étendre ses ressources, sa gloire et son influence pacifique dans une vaste contrée restée en dehors du mouvement chrétien et civilisateur.

« La Belgique a fait — dit l'Auguste Ecrivain —
« depuis 30 ans la plus grande chose qu'une nation
« puisse accomplir. Elle a conquis son indépendance
« et pris rang parmi les nations européennes!

« A cette œuvre glorieuse et féconde, il manque un
« complément.

« Que 1860 (1) soit le point de départ d'une série
« d'efforts et d'entreprises pour assurer notre avenir
« commercial et industriel!!

« Un petit pays qui a le sentiment de sa valeur
« et de sa force morale, ne doit pas craindre de s'éle-
« ver. La modestie n'est trop souvent qu'un aveu
« d'impuissance et de nullité. — L'histoire n'a pas
« condamné l'ambition de Tyr, de Venise, de Pise,
« de Hambourg, qui, tour à tour, ont joué un rôle
« immense dans le monde commercial. Elle n'a eu
« pour ces nobles cités que des paroles d'éloges et
« d'encouragement; et l'Europe tout entière a battu des
« mains au magnifique spectacle de cette petite répu-
« blique des Provinces-Unies, retremée par le génie
« de la liberté, se posant sur toutes les mers en rivale
« des plus grandes nations. Qui jamais a condamné
« chez ces hardis Bataves une ambition dont les résul-
« tats ont été, somme toute, favorables au développe-
« ment du commerce général et à la diffusion des
« idées chrétiennes?

« Nous verrons non-seulement sans crainte, mais
« avec une satisfaction des plus vives, nos compatriotes
« se grandir par une ambition aussi légitime et aussi
« honorable.

(1) Et nous pourrions le dire à plus forte raison en 1886, année de crise commerciale, industrielle, agricole et ouvrière marquée par de tristes désordres et des revendications brutales.

« L'horizon restreint des luttes politiques ne suffit
« déjà plus aux aspirations de la génération nouvelle.
« Un sentiment encore vague, mais qui bientôt fera
« explosion dans tous les cœurs belges, annonce que
« d'autres préoccupations vont succéder à celles de la
« forte génération qui a fondé l'édifice de 1830.

« Les jeunes hommes d'Etat, qui s'apprentent à
« recueillir le bel héritage de leurs pères, comprendront
« que chaque situation apporte avec elle, des nécessités
« qu'il faut accepter, sous peine de déchoir.

« Si méconnaissant ce grand principe, ils s'obsti-
« naient à éterniser nos luttes intérieures, où les plus
« nobles intelligences s'épuisent sans utilité pour la patrie;
« si, en un mot, les stériles lauriers que les partis
« décernent à ceux qui les flattent tentaient plus leur
« ambition que la gloire de travailler modestement à
« la prospérité publique, leurs fils un jour seraient en
« droit de leur dire que petits acteurs d'un petit théâtre,
« ils se sont contentés de jouer de petits rôles dans
« une petite pièce, et qu'ils ont montré plus de souci
« des applaudissements de leur petit parterre que des
« suffrages éclairés de l'Europe et de la postérité.

« Mais il n'est pas à supposer que des citoyens
« intelligents, dévoués à leur pays, s'exposent jamais
« à un pareil reproche. Qu'ils suivent l'impulsion de
« leur conscience et les inspirations de leur patriotisme :
« la Belgique s'en trouvera bien ! »

D'aussi sages conseils unis aux efforts constants,
à l'énergique persévérance, aux incessantes et généreuses
subventions, ignorées pour la plupart, ne peuvent manquer
de porter leurs fruits.

Quand S. M. Léopold II s'efforce depuis si long-
temps de réveiller chez nous l'esprit d'entreprise, quand
il s'y consacre avec la plus noble ardeur et sanctionne

sa conviction par des sacrifices personnels d'un rare désintéressement, on peut affirmer que notre Monarque est dans le vrai. En poursuivant la grande œuvre de civilisation Africaine il a justifié par son énergique persévérance toute la justesse de sa propre parole : en fait de colonisation « il suffit d'oser pour réussir » (1). Cette considération maîtresse et faite pour ranimer les courages et pour confondre les craintifs qui ne veulent ni ne peuvent envisager l'avenir d'un peu haut. La consécration que les puissances viennent de donner à l'œuvre de civilisation Africaine entreprise par le Roi des Belges, n'est-elle pas la preuve la plus éclatante de la prévoyance et de la haute sagesse de notre Souverain?

De vastes débouchés sont ouverts à l'initiative belge. L'industrie, le commerce, la science, les œuvres humanitaires, et toutes les légitimes et nobles ambitions peuvent s'y donner libre cours. Des nations intéressées dans cette colossale entreprise ont sanctionné l'excellence de cette œuvre; elles ont ajouté à la couronne de notre Auguste Souverain le plus beau fleuron qu'un prince puisse ambitionner en le désignant comme chef du nouvel Etat Indépendant du Congo.

L'humanité entière est appelée à recueillir les incessants bienfaits qui vont surgir chaque jour plus grands du vaste continent Africain; nos enfants feront écho à nos accents de reconnaissance et les générations futures se joindront à la nôtre pour bénir à jamais le nom du royal bienfaiteur de l'humanité.

Bien des régions restaient encore ouvertes pour planter le drapeau de notre pays, symbole de civilisation, de travail et de paix. Notre Monarque éclairé en

(1) *Complément de l'œuvre de 1830.*

portant ses vues vers les régions équatoriales n'a fait qu'obéir à une loi générale et constante qui domine toute l'histoire des migrations humaines.

Chaque fois qu'un peuple se sent libre de se choisir une voie pour l'amélioration de ses conditions d'existence, il est comme attiré d'instinct, vers le centre de vie, vers ces régions où le soleil déverse avec profusion les bienfaits incessants de sa chaleur et de sa lumière; là aussi, la nature lui ménage des richesses en abondance avec une somme d'efforts inférieure à ceux qu'exigent la terre et le climat des régions moins favorisées. Jamais on n'a vu s'entretenir un mouvement colonial soutenu et continu se dirigeant des pays chauds vers les régions septentrionales. Il semble que la Providence en plaçant le berceau de la civilisation dans la zone tempérée a voulu s'assurer par là la population de la terre entière livrée aux besoins de l'homme. Si le berceau de l'humanité eût eu pour point de départ les pays intertropicaux, l'organisme humain n'eût pu se plier aux vicissitudes et aux rigueurs de la zone boréale. Ni l'ambition, ni l'intérêt n'eussent été assez puissants pour stimuler l'émigration et la diriger vers des climats qui n'eussent inspiré aucun charme. Dans ces régions ingrates, sans attraits pour eux, ces peuples eussent préféré mourir sur place ou s'entredévorer plutôt que de secouer leur indolence pour courir audevant de déceptions toujours renaissantes.

C'est du Nord que les invasions sont venues constamment déverser leur trop plein; l'histoire nous montre les peuples barbares, faisant irruption de toutes parts, fondre sur l'Europe, démembler l'empire romain, créer les royaumes de France, d'Espagne, d'Italie et se fixer jusqu'au Nord de l'Afrique, étendant aussi leurs ravages et leur prépondérance dans l'empire d'Orient.

Les événements politiques n'ont pas été l'unique mobile de ces migrations turbulentes; mais lassés de lutter avec les climats du Nord et de solliciter pour leur subsistance un sol ingrat, nous avons vu ces hordes sauvages errant dans les déserts de la Mongolie se diriger sur les plaines fertiles de la Chine.

A un moment donné une nouvelle propulsion est nécessaire; la découverte du nouveau monde inaugure une autre ère de migration pour compléter celle qui avait déjà pris son essor vers les Indes Orientales. L'Espagne, le Portugal, l'Angleterre se partagent le vaste continent Américain.

Ce sont les mêmes causes sociales qui de nos jours entraînent encore les habitants de l'Irlande vers les Etats-Unis d'Amérique, les Espagnols à Buenos-Ayeres et à Montévideo, les Italiens au Brésil et tout récemment l'Allemagne, favorisant partout l'initiative privée de ses nationaux, prépare sa prépondérance en Océanie dans les îles voisines de la Nouvelle Guinée; partout enfin les nations civilisées reportent vers les peuplades sauvages et barbares les bienfaits de la civilisation chrétienne et tendent à faire accepter par l'humanité entière la vie commune dans la jouissance pacifique des ressources inconnues des peuplades primitives.

La fréquence et la rapidité des communications maritimes font de jour en jour mieux connaître les ressources immenses qu'offrent les pays intertropicaux; bien des préjugés tombent, bien des craintes s'évanouissent; l'homme comprend mieux qu'il n'est pas un parasite destiné à vivre, à végéter et à mourir sur un sol épuisé: tant de contrées déjà sollicitent ses bras et ne demandent pour le nourrir que la fécondité de sa sueur et les ressources de son intelligence.

La terre entière a été donnée en partage à l'humanité;

sous tous les climats, partout où la végétation naturelle la couvre, l'homme peut s'y implanter. Sa raison et l'expérience lui viennent en aide pour lutter contre le froid et la chaleur excessives; son labeur et son génie transforment en pays productifs et fertiles des terres improductives, incultes, insalubres.

L'étude des questions multiples qui se rattachent à sa santé et à son bien-être, domine toutes les autres; c'est la question *sine qua non* de son existence, et de son bonheur et de la prospérité de ses entreprises, elle intéresse donc à la fois le colon, l'explorateur, le fonctionnaire, l'industriel, le commerçant et le naturaliste lui-même qui parcourent les différentes latitudes. Il importe que tous aient des notions exactes, sur le climat, sur les maladies régnantes et connaissent les précautions à prendre spécialement adaptées à la zone dans laquelle ils circonscrivent leurs occupations. A défaut d'un concours plus méritoire nous voulons apporter le faible tribut de nos connaissances acquises par nos études et l'expérience d'un séjour sous des latitudes intertropicales à l'œuvre éminemment humanitaire de notre Auguste Souverain, tout en exprimant le vif regret de n'y pouvoir contribuer dans une plus large mesure en payant de notre personne dans les régions nouvellement explorées de l'Afrique centrale.



Zones climatériques.

Subdivision des climats. — Lignes isothermes. — Agents modificateurs des climats.

L'étude des climats et des modificateurs physiologiques et pathologiques qu'ils impriment à l'organisme humain rentre dans le domaine de l'hygiène et des

connaissances médicales ; elle est indispensable pour conduire à l'application des règles qui assurent l'acclimatement dans les différentes parties du globe.

Chaque région du globe comporte l'examen des conditions climatériques et des modifications physiologiques et morbides qui lui sont particulières. On peut donc dire : de même qu'il y a une géographie physique, botanique, zoologique, industrielle et commerciale, de même il y a une géographie physiologique et pathologique avec ses aspects variables selon les pays et les climats.

Les géographes partagent la surface du globe en trois zones climatériques principales.

1° *La zone torride* ou intertropicale.

2° *La zone tempérée*, subdivisée en zone tempérée méridionale et en tempérée septentrionale.

3° *La zone glaciale*.

Il s'en faut de beaucoup que ces lignes divisaires correspondent avec une précision mathématique aux trois climats, *chaud*, *tempéré* et *froid*, livrés à l'étude du médecin hygiéniste.

Les climats chauds ou tropicaux correspondent aux contrées qui subissent en moyenne une température de 25° c. et au-dessus.

Dès les premiers pas faits dans l'investigation des modifications que ces zones font subir à l'homme qui les habite, l'observation nous montre que la nature est loin de se plier aux régulières subdivisions tracées sur le globe par la fantaisie du géographe. Aussi les conditions climatologiques qui régissent une contrée ou des pays sous un même parallèle sont loin d'être toujours uniformes.

Pour remédier à cette déviation des lignes climatériques d'avec les lignes géographiques, de Humboldt

établit un tracé de *lignes isothermes* ou lignes d'égale température moyenne par année; celles-ci comprennent, dans l'écart de température, des lignes isothermes ou d'égale moyenne de chaleur d'été et des lignes isochimènes ou d'égale moyenne de chaleur d'hiver. Ces courbes plus ou moins infléchies marquent la distribution de chaleur annuelle sur tous les points occupés par les continents ou recouverts par les eaux.

La comparaison de ces lignes nous révèle :

1° Que ces lignes d'égale température moyenne ne sont parallèles que dans le voisinage de la zone torride jusqu'au 20° de latitude Nord et Sud.

2° Qu'à partir du 20^{me} parallèle, l'hémisphère boréal reçoit plus de chaleur que l'hémisphère austral, à tel point que pour une même latitude Nord et Sud, la différence en faveur du calorique est de 11° pour le Nord.

3° Sous une latitude égale l'Amérique a des étés plus ardents, mais aussi des hivers plus rigoureux et des saisons intermédiaires plus variables que l'Asie et l'Europe.

4° Que les climats d'Europe jouissent d'une température moyenne plus élevée que ceux de l'Amérique et de l'Asie centrale.

Nous passons sous silence bien d'autres observations secondaires : elles rentrent dans les attributions des météorologistes.

En poursuivant l'étude des climats au point de vue hygiénique, on remarque bientôt que ces bandes isothermes tracées avec l'autorité de de Humboldt sont bien imparfaites.

D'où vient la déféctuosité de ces lignes au point de vue de leur valeur physiologique et pathologique ?

Elle ne peut dépendre que des conditions variables du milieu. Un climat ne se résume pas uniquement dans son calorique pas plus que la constitution organique forte ou faible d'un individu ne se résume dans son tempérament; pour le médecin hygiéniste il entre bien d'autres facteurs qui collaborent à l'épanouissement et au développement de la constitution acquise. Il y a à tenir compte de l'*idiosyncrasie*, ou prédominance individuelle de certaines fonctions, de l'*âge*, du *sexe*, de l'*hérédité*, de l'*habitude*, ce sont là des compléments indispensables, pour acquérir la notion exacte de la constitution générale, quel que soit le tempérament; de même le climatologiste ne saurait se borner à constater la température moyenne d'une contrée ou d'une localité pour déterminer sa valeur ou sa constitution climatérique; celle-ci a parmi ses facteurs une catégorie d'agents qui en brisent l'uniformité, qui la modifient d'une manière permanente ou passagère.

Quels sont les agents modificateurs qui font ranger les climats dans une des trois catégories et qui contribuent à les classer parmi les climats salubres ou insalubres?

Hippocrate les avait déjà signalés en nommant, l'eau, le sol et l'atmosphère. En effet tout se rapporte à cette triple énumération. Ces principaux modificateurs si variables dans leur constitutions sont en effet indépendants de toute la position géographique.

1° Les *eaux* quelle que soit leur nature : eaux de mer, pluviales, courantes et stagnantes;

2° Le *sol* avec toutes ses variétés de constitution géologique, de culture et d'inculture;

3° La proximité des groupes de montagnes, des cours d'eaux considérables, des mers, des forêts;

4° La direction et la fréquence des vents;

5° L'élévation au dessus du niveau de mer;

6° La densité de l'air ou la pression barométrique de l'atmosphère, l'état hygrométrique de l'air, son imprégnation électrique ou son état ozonométrique, sont tout autant de conditions dont l'action prépondérante est capable d'imprimer une physionomie toute spéciale à des lieux voisins ou distants placés sous un même parallèle.

Tous ces effets viennent se combiner et font qu'un climat chaud, tempéré ou froid peut se subdiviser à son tour en climat *constant*, *variable* ou *excessif*, d'après l'uniformité plus ou moins grande de sa température. Les plus salubres sont, sans aucun doute, les climats à type constant qui ne se rapprochent pas trop du froid et de la chaleur extrêmes.

L'étude des climats est donc bien complexe; elle puise à toutes les sciences naturelles. Laissons à chacun sa tâche dans cette œuvre collective; au médecin revient la recherche des causes qui régularisent ou troublent les fonctions de l'organisme sous l'influence des climats; cette étude lui est nécessaire pour arriver à tracer les règles générales de l'acclimatement.

Notre objectif se borne aux pays intertropicaux; de nos recherches et de nos conclusions nous ferons jaillir des applications rationnelles ou consacrées par la pratique à l'adresse de l'émigrant qui veut affronter la transplantation de sa personne ou de sa famille sous le ciel brûlant des tropiques.

Bien que nous ayons parcouru certaines de ces régions et subi leur influence, il nous serait impossible, comme d'ailleurs à tout médecin, quels que fussent l'étendue de sa science et le nombre de ses voyages, de tracer des règles rigides et des préceptes absolus; ses conseils fléchissent bien souvent sous l'empire des néces-

sités, de l'imprévu, mais les généralités auxquelles nous sommes obligé de nous tenir donnent lieu à des déductions utiles et serviront de base à tout ce qui se rapporte au climat et à l'acclimatement circonscrits dans la zone équatoriale; ce sont ces régions là qui laissent encore le plus d'espace à l'épanouissement de l'humanité.



Du climat intertropical.

Contrées régies par le climat torride. — Division des saisons. — Modification climatérique sous l'influence de l'altitude, de l'océan, des vents, de l'atmosphère des continents, de l'orientation, des montagnes et des forêts sous un même parallèle.

Les climats chauds à température moyenne de 25° c. et audessus, s'étendent entre les tropiques jusqu'au 35° de latitude boréale et australe. Ils comprennent :

1° La plus grande partie de l'*Australie* et la presque totalité des îles semées dans l'*Océanie*.

2° Les contrées de l'*Amérique* Septentrionale, depuis le golfe de Californie jusqu'à l'isthme de Panama. Celles de l'Amérique méridionale comprenant les Antilles, toute la Colombie, les Guyanes, le Brésil, le Paraguay et la partie Septentrionale de la Plata.

3° Les régions du *Sud de l'Asie* : l'Arabie, la Syrie, la Perse, l'Inde, le Tonkin, la Cochinchine, la partie méridionale de la Chine, les îles Ceylan, les Maldives, les Laguedives.

4° Presque toute l'*Afrique* et la plupart des îles Africaines situées dans l'Océan Indien : Madagascar, les Comores, les Séchelles, Socotra, Bourbon, Maurice et Rodrigue.

En parlant du tracé des lignes isothermes ou d'égale température moyenne annuelle qui partagent le

globe terrestre, nous avons signalé certaines particularités qui différencient une même latitude selon l'hémisphère boréal ou austral. Voici quelques particularités qui se rattachent exclusivement à la zone intertropicale.

1° Leur température moyenne est de 27° c. à l'ombre.

2° Sous ces latitudes *les jours correspondent aux nuits* dans les régions antipodes; il est minuit à la N^{lle} Zélande quand il est midi à Paris.

3° *Deux saisons seulement* partagent l'année équatoriale; elles sont disposées en sens inverse aux nôtres. Notre été correspond à l'hiver et réciproquement; ces deux saisons diffèrent peu en température, la chaleur y est *continue*. La saison des pluies, ou saison estivale, est la plus chaude; elle commence généralement en octobre et finit du 15 au 20 mai en Afrique centrale. Pendant cette période il tombe journellement de l'eau en abondance, surtout vers le milieu du jour et plus abondamment encore chaque nuit. L'évaporation considérable de l'eau sous l'influence de la chaleur excessive est cause des pluies torrentielles qui règnent la moitié de l'année dans les régions équatoriales.

Pendant la saison des sécheresses il fait moins chaud, c'est l'époque la plus agréable et, nous le démontrerons, la plus salubre. Elle va de mai en octobre.

4° La saison des tempêtes, ou saison intermédiaire de la zone torride, correspond aux époques de transition de l'hiver à l'été et de l'été à l'hiver de nos climats et rappelle les perturbations atmosphériques des équinoxes du printemps et de l'automne dans nos contrées.

Il ne serait cependant pas exact de dire, même

pour la zone torride, où les lignes parallèles thermiques correspondent aux lignes géographiques jusqu'au 20^{en} latitude, là où cependant la chaleur continue est le caractère prépondérant, que les pays situés sur une même ligne ont un climat identique. Il y a de très nombreuses circonstances qui font varier les conditions climatiques.

Les principales causes modificatrices tiennent à l'*altitude* audessus du niveau des mers, à la nature du *sol*, à celle de la *végétation* ambiante, aux *vents* régnants, à l'*exposition*, etc.

La diversité d'altitude suffit pour établir sous les tropiques, dans une même contrée et à la même latitude, une série superposée des trois climats, chaud, tempéré et froid, avec les attributions et les nuances végétatives et animales propres à l'échelle des zones. C'est que l'altitude agit comme la latitude; ainsi en s'élevant dans l'atmosphère ou en marchant vers les pôles, on traverse des zones de plus en plus boréales.

Il est admis généralement qu'une ascension de cent mètres équivaut pour l'effet thermométrique, au déplacement de 1 à 2 degrés vers le pôle; cependant, à l'équateur ce déplacement doit être au moins double, il faut une ascension de 220 mètres pour rendre sensible à l'instrument l'abaissement d'un degré de température. Aussi sous un même parallèle on rencontre au pied et au sommet des hautes montagnes une flore et une faune propres à des climats différents. Au bas de la montagne on trouve des espèces végétales qui correspondent au climat équatorial; à mesure qu'on s'élève les végétaux de la plaine font place à ceux des climats plus froids. Les Andes, les hauts plateaux de la Bolivie, des Cordillères, de l'Equateur et du Mexique nous donnent des exemples d'une température fraîche sous les tropi-

ques. Le Pérou, dit Malte Brun, la vallée de Quito, celle de Mexico, doivent à leur élévation une température printanière, tandisque, à quelques lieues de là, une chaleur souvent malsaine étouffe l'habitant des ports de Vera-Cruz et de Guyaquil. On peut dire approximativement que sous les tropiques :

1^o La zone chaude s'étend du niveau de la mer jusque vers 600 mètres d'altitude avec une température moyenne de 27° c.

2^o La zone tempérée de 600^m à 2150^m avec une température moyenne annuelle de 18°.

3^o La zone froide se rencontre au-delà; à Quito, les montagnes à cîmes neigeuses se rencontrent à 4815^m, tandisqu'aux Alpes Suisses on les rencontre déjà à 2700^m.

Les hautes montagnes qui ont leurs cîmes voisines ou baignées dans les nuages sont de véritables agents hygrométriques; elles attirent et accumulent les nuages et les fondent en pluie à une élévation de 3100 mètres. Les saisons sont interverties au sommet et à la base; tandisque la zone inférieure est en pleine saison sèche, les grandes hauteurs couvertes de nuages sont battues de fréquentes averses mêlées de grêle; c'est l'époque des crues pour les torrents qui descendent des cîmes neigeuses; tandisque règne en bas la saison pluvieuse, les hautes montagnes jouissent d'un ciel serein et d'une température comparativement moins rigoureuse.

L'influence des mers se fait sentir sur toutes les lisières maritimes; celles-ci offrent des climats constants, au contraire l'intérieur des grands continents se distingue par des climats variables et excessifs. Ainsi, sur les rivages de l'Australie et sur les côtes de tous les grands continents et surtout dans les îles, l'atmosphère humide qui les enveloppe en permanence domine toutes les autres influences passagères et multiples et communique

à ces régions sa température constante et régulière, alors que dans l'intérieur des continents des phénomènes météorologiques variés et passagers se succèdent sans cesse et impriment à l'atmosphère des variations qui se manifestent à chaque saison, à chaque jour; la température y est plus tranchée de l'été à l'hiver, du jour à la nuit et de la veille au lendemain.

Au centre de tous les grands continents dépourvus de lacs immenses, de vastes et nombreux cours d'eau, on voit apparaître les *climats excessifs* révélés par ces maxima et ces minima de vicissitudes thermométriques, barométriques et hygrométriques d'autant plus sensibles qu'on s'enfonce dans le cœur des continents.

Le centre de la Russie par son éloignement de l'Atlantique et d'autres mers, l'immense désert du Sahara sans lacs et sans fleuves sont des exemples opposés d'un climat excessif.

Le Congo, surtout à proximité des grands lacs, traversé par un fleuve gigantesque et par de nombreuses rivières tributaires qui le parcourent en tous sens, participe aux conditions climatiques du littoral, des îles et des péninsules d'une température plus douce et plus uniforme que celle du centre des grands continents.

L'Océanie jouit du *climat constant* par excellence; cette région est des plus salubres et des plus favorables à l'homme, à l'exception de quelques grandes îles de la Malaisie, dans lesquelles une chaleur intense, unie à une extrême humidité du sol est une cause fréquente de maladie, comme dans certaines régions marécageuses de Java et de Sumatra. Dans ces conditions les régions tropicales jouissent d'un état atmosphérique relativement très uniforme pendant toute l'année. On peut dire qu'entre 0 et 15 degrés de latitude la température moyenne est de 27° c.

Dans les îles de la Polynésie, situées pour la plupart entre les tropiques, on n'éprouve pas cette chaleur suffoquante qui incommode sous un même parallèle les habitants des vastes régions arides de l'Afrique et de l'Asie. Les vents alizés qui soufflent presque continuellement dans ces parages occasionnent cette température modérée et en leur absence les vents alternatifs de terre et de mer entretiennent dans ces îles une chaleur tempérée. Dans la plupart des îles de l'Océanie il y a des averses journalières et d'autant plus régulières, plus intenses et plus prolongées qu'elles avoisinent la ligne équatoriale.

Ces phénomènes des pluies fréquentes et périodiques s'expliquent par la raréfaction continue de l'air échauffé d'une contrée qui a le soleil au Zénith. Il se forme un certain vide dans l'air ambiant dans lequel se précipite l'air relativement froid des contrées plus voisines du pôle; les vapeurs suspendues se condensent, se résolvent en pluie; bientôt l'air est dépouillé de ses vapeurs d'eau, la pluie cesse. Cet équilibre rompu chaque jour donne lieu à ces pluies périodiques et régulièrement diurnes.

« L'atmosphère, dit l'illustre astronome le P. Secchi (1),
« est une véritable machine, bien qu'on n'y voie ni
« rouages, ni pistons, ni leviers; des masses considérables
« d'air et de vapeurs y sont maintenues en circulation
« par l'action de la chaleur solaire. C'est la force du
« soleil, qui en dilatant l'air dans certaines régions, le
« soulève en masse considérable et produit ainsi un vide
« que d'autres masses gazeuses viennent combler rapide-
« ment; de là ces courants atmosphériques et l'action
« puissante du vent qui transporte nos vaisseaux sur
« les mers. La force émanée du soleil soulève les eaux

(1) SECCHI. *Activité intérieure du soleil.*

« sous forme de vapeurs et les laisse retomber ensuite
« en pluie bienfaisante destinée à féconder les campagnes ».

L'évaporation est en proportion de la chaleur; de là ces pluies diluviennes des régions tropicales qui occupent toute la saison humide ou estivale par opposition à la saison sèche pendant laquelle il pleut très rarement.

Les régions équatoriales appartiennent à la région du vent que l'on pourroit nommer primitif parce qu'il est l'effet de l'action du soleil et du mouvement de la terre. Selon que le soleil chauffe l'un ou l'autre hémisphère il y a des vents qui correspondent à ces deux saisons; ce sont les *moussons* ou *vents périodiques* qui soufflent toujours vers l'hémisphère le plus échauffé; ils ne changent pas de direction pendant les six mois que le soleil chauffe alternativement l'hémisphère austral et boréal; leur durée est d'autant plus longue dans une localité donnée que celle-ci est plus voisine de l'équateur.

Les *vents constants* appelés par les marins *vents alizés* et *brises* sur les côtes soufflent pendant toute l'année dans la même direction sous les tropiques.

Les brises de mer ou de terre résultent de l'inégale température des mers et du sol. Sur les rivages de l'Océan elles forment deux courants inverses qui se produisent avec régularité, elles tendent à s'équilibrer et sont séparées par un *point mort* de peu de durée.

Les vents des côtes ou brises commencent à souffler entre 9 et 10 heures du matin, ils soufflent avec douceur et augmentent de force à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon; quand le soleil est au méridien, les brises atteignent ordinairement le maximum de leur force et cessent presque entièrement au coucher du soleil.

La nuit ces brises de mer sont remplacées par un vent de terre, résultat de l'inégal refroidissement des eaux et des terres. Cette alternative s'observe tous les jours sauf quand règnent les vents violents.

Aux époques transitoires d'une saison à l'autre, l'équilibre météorologique cherche à s'établir. C'est alors qu'on remarque de forts et fréquents orages, ces tempêtes et ces énergiques manifestations de l'électricité qui concourent aux catastrophes fréquentes dans certaines régions des tropiques.

A ces époques on voit s'élever des vents périodiques très violents résultant du choc des vents contraires désignés dans la mer des Indes sous le nom de *Typhons*. Dans l'Archipel des Antilles on les appelle *Ouragans*, *Cyclones*, vents justement redoutés, résultant des vents contraires du S. et du N., de l'E. et de l'O.

Les vents du Sud-Ouest amènent les pluies diluviennes aux îles Philippines connues sous le nom de *Collas*.

Le *Simouen* ou *Chamsin*, vent d'Egypte, est le vent brûlant du désert; il souffle pendant cinquante jours, de fin avril à juin. Il fait quelquefois monter le thermomètre à l'ombre jusqu'à 50° c.; il entraîne quantité de poussière et de sable fin, rend la peau sèche et rugueuse, donne une soif ardente, accélère la respiration, produit des ophthalmies redoutables, occasionne l'asphyxie; il est parfois assez violent pour engloutir des caravanes entières sous des masses de sables soulevées par des tourbillons intenses.

L'*Harmattan* est le vent des côtes de la Guinée; il règne vers les solstices, amène un brouillard sec, obscurcissant l'horizon et gerçant la peau des hommes et des animaux. L'*Harmattan* dure ordinairement deux à six jours et se manifeste surtout de novembre jusqu'en février; faible il rappelle le Sirocco.

Le *Sirocco* des Italiens règne sur les côtes de la Barbarie; il soulève les sables brûlants du Sahara. Ce vent très-chaud et très-humide est un vent du S. E. Il vient de l'Afrique après avoir traversé la Méditerranée.

Il règne sur la côte occidentale d'Afrique des ouragans violents, nommés *Tornados*. Ces vents tournants s'annoncent par un petit nuage, qui paraît d'abord immobile et bientôt s'étend sur tout l'horizon. Ces vents tourbillonnants bouleversent tout sur leur passage, brisent les navires au mouillage, renversent les maisons, déracinent les arbres les plus robustes; ces vents ne durent généralement que d'une heure à une heure et demie; ils apparaissent en mai et en octobre, quelquefois en novembre.

Tous ces vents si justement redoutés dans les régions tropicales ne sont heureusement pas de longue durée. Contrairement à ce qui se passe dans nos climats, le baromètre monte toujours à l'approche des orages.

Le ciel lui-même entre comme élément modificateur de la chaleur atmosphérique.

Quand le *ciel est nébuleux*, les nuages forment rideau entre le soleil et la surface terrestre; la diminution du rayonnement terrestre produit une moindre déperdition de chaleur; la température subit de ce chef une élévation proportionnelle à l'épaisseur des nuages; l'air est comme on dit lourd. Tandisque le *ciel très pur* habituel des régions tropicales favorise le refroidissement de l'atmosphère par le rayonnement de la chaleur terrestre vers les régions sidérales.

Dans la saison et dans les pays où les pluies sont rares, comme au Pérou, où la pluie et le tonnerre sont des phénomènes inconnus, la nature supplée à l'humidité nécessaire pour le développement de la végétation; dans ces contrées la terre est imprégnée le matin d'une rosée qui lui communique chaque jour une humidité nécessaire à sa fécondité.

Cette action réfrigérante d'un ciel pur et sans nuages

nous explique à la fois la fraîcheur de la saison sèche sous les tropiques, les étés chauds et les hivers froids des régions éloignées des mers.

L'éloignement ou l'absence d'une grande terre tropicale est une condition de fraîcheur et de brise permanente. Les îles parsemées dans l'Océan Pacifique se trouvent dans ce cas. Pour ne citer qu'un exemple, l'île de Haïti, située sous le tropique boréal, jouit d'une température moyenne de 27° c. La plus grande partie de l'Australie et la presque totalité des îles de l'Océanie bénéficient de ces bonnes conditions thermométriques.

Dans le voisinage de l'Océan, il faut encore tenir compte de la côte occidentale toujours plus fraîche que celle exposée à l'Orient. La côte occidentale de l'Afrique est moins brûlante que celle qui fait face à Madagascar.

Une chaîne de montagnes forme rideau et gêne l'accès des vents chauds en maintenant une température plus uniforme dans les régions équatoriales. Les *pics élevés et isolés* sont eux aussi des générateurs naturels de courants d'air qui glissent le long des versants.

Les forêts étendues entrent aussi en ligne de compte comme modificateurs du calorique. Les pays fortement boisés offrent une température plus constante et moins élevée. Sous les tropiques les forêts majestueuses empêchent non seulement les rayons solaires d'agir sur le sol et de le surchauffer, mais les feuilles toujours vivaces dans les contrées tropicales, provoquent, en vertu de leur activité organique, l'évaporation d'une grande quantité d'eau et augmentent la superficie capable de se refroidir par voie de rayonnement.

Faisons remarquer en passant qu'on a observé la rareté plus grande des orages là où se trouvent des gisements minéraux et le plus fréquemment aux terrains calcaires.

Nulle part la réunion des causes réfrigérantes n'apparaît mieux qu'en Amérique où la température est de dix degrés inférieure en calorique à celle de l'Europe et de l'Asie sous un même parallèle. Cette différence tient sans doute aux lacs immenses qui baignent l'Amérique septentrionale, à l'absence de grandes hauteurs entre les chaînes des montagnes du Nord; de là ces vallées d'une immense superficie ouvertes à tous les vents; ajoutez à cela les forêts épaisses et les déserts humides qui couvrent de grandes étendues du sol, les rivières nombreuses, les fleuves gigantesques qui sillonnent de toute part l'Amérique, toutes ces conditions doivent contribuer à l'abaissement de température.

Pour établir la moyenne de chaleur annuelle des nombreuses localités du globe de longues et laborieuses recherches sont nécessaires. Dans les contrées essentiellement tropicales la distribution de la chaleur n'offrant que des différences peu considérables conserve pour ainsi dire à la terre la même température. Cette observation a conduit le savant chimiste et agronome Boussignault à établir une loi qui permet de fixer d'emblée et d'une façon à peu près exacte la température moyenne d'une localité située dans la zone torride; d'après ce savant, *à 30 centimètres de profondeur, soit à un pied sous le sol, la terre offre déjà une température constante qui répond à la moyenne annuelle de la température du lieu.* Ce serait là un moyen facile et expéditif pour connaître la moyenne de chaleur d'une station quelconque sous les tropiques (1).

(1) La surface du sol subit l'action du soleil ou de la température ambiante jusqu'à 20 mètres de profondeur; à partir de cette profondeur on peut conserver la glace. En creusant plus profondément la chaleur augmente d'un degré en se rapprochant de 30 mètres du centre du globe qui, de plus chaud en plus chaud, se trouve à l'état d'ignition à son point central.

Influence physiologique des climats chauds.

Action du calorique sur la peau et les muqueuses — sur la respiration et la circulation — sur les fonctions du foie et de la digestion.

Nous venons de caractériser la zone torride sous le rapport météorologique et de passer en revue les principales circonstances influant sur son caractère distinctif; *la chaleur continue*. On nous demandera maintenant : comment nous, gens du nord ou des pays tempérés, pourrions-nous accommoder le jeu de nos fonctions organiques et de nos appareils pour les maintenir dans une heureuse harmonie sous l'action permanente d'un calorique ambiant, alors que le thermomètre dépasse parfois de 10 à 15 degrés la chaleur animale?

On nous demandera aussi : comment nous pourrions lutter avec avantage contre les endémies ou affections morbides qui se développent sous l'influence de la chaleur continue des régions intertropicales?

Avant d'énoncer les règles et les préceptes de l'acclimatement, il est nécessaire de connaître les influences *physiologiques* et *pathologiques* que la chaleur exerce sur l'organisme humain soumis à l'épreuve de l'acclimatement.

Ne perdons pas de vue que la chaleur normale du corps de l'homme est de 37°,5 c.; que si la moyenne du calorique atmosphérique dans la zone torride est de 27° c. à l'ombre, elle atteint aussi passagèrement celle de 40° c.

En passant en revue les principales fonctions physiologiques, nous remarquons tout d'abord que *le propre de la chaleur* prise dans son état absolu, sans tenir compte de son état de sécheresse ou de son humidité est d'*exalter les fonctions des organes de la périphérie du corps*. Il se produit d'une part une activité extrême

des fonctions extérieures et d'autre part un abaissement des fonctions centrales.

Dans les climats tropicaux la chaleur agit de trois manières différentes :

- a) par son intensité.
- b) par ses brusques variations.
- c) par sa continuité.

a) Par son *intensité* elle donne lieu aux inconvénients que produit une température excessive. — « Audessus de 30° c., dit Rostan, la chaleur devient déprimante, les forces diminuent, il survient de l'abattement, de la prostration, de l'inertie, les mouvements sont lents, pénibles, les facultés intellectuelles et morales sont sans vivacité, sans énergie ». C'est bien là l'effet que nous voyons traduit par la paresse des lazaroni napolitains, des nègres et des habitants des régions tropicales et surtout des climats torrides.

Aucun animal pourvu de poumons ne peut vivre longtemps dans une atmosphère dont la température est égale à celle de son sang; les dangers s'accroissent en raison directe de la température et la mort plus ou moins rapide survient par asphyxie; ce danger existe quand l'air communique au sang sa haute température. Poussée au delà, elle peut donner lieu aux accidents immédiats que l'on remarque dans nos étés; par des journées de chaleur excessive on apprend que des personnes sont subitement frappées de mort dans les rues, que des soldats ont succombé pendant les marches et les exercices. La traversée de la mer Rouge par une température de 39° c. à l'ombre donne fréquemment lieu à ces décès foudroyants.

Les brusques changements de température ont également leurs dangers.

b) La zone torride a aussi ses *variations brusques de température*.

Sous l'équateur ou à proximité de la ligne équinoxiale, la saison des pluies et des vents donne naissance à un mélange d'air et à un échange de milieux atmosphériques qui diffèrent de température et qui poussés par des vents rapides font éprouver au corps humain une sensation de soudaine fraîcheur. Ce phénomène se fait sentir pendant la saison pluviale presque chaque jour vers le soir.

Dans les pays froids les brusques changements de température donnent lieu à des pneumonies, à des pleurésies et à des fièvres rhumatismales; ces affections sont plus rares sous la zone torride. Sous cette zone les maladies produites par le refroidissement se rattachent surtout aux affections nerveuses; elles donnent aussi lieu à des diarrhées, à des dysenteries; mais surtout à la colique endémique des pays chauds, de nature nerveuse et connue sous le nom de colique sèche, nerveuse, végétale, de Madrid, bérubéri.

D'autrefois c'est le tétanos, surtout le tétanos, ou convulsions tétaniques des enfants, qui en emporte un si grand nombre aux Antilles parmi la race noire; on néglige de les abriter suffisamment contre les impressions des brusques changements de température surtout pendant le sommeil; les nègres ont la funeste habitude de mettre coucher leurs enfants le corps nu et souvent exposés aux courants d'air dans des places aux fenêtres ouvertes.

En pleine mer on est moins exposé aux brusques changements de température, à cette distance l'influence des vents frais des montagnes ne se fait plus sentir.

c) Le trait caractéristique le plus constant et invariable des climats équatoriaux c'est assurément la *chaleur continue* de l'atmosphère. Mais aussi, la résistance à l'échauffement du sang se produit surtout par l'évaporation de l'eau à la surface du corps.

L'influence souveraine de la chaleur et de l'évaporation varie selon l'état de sécheresse ou d'humidité de l'atmosphère. Ces deux états impriment chacun des modalités fonctionnelles qui réagissent différemment sur l'organisme sain ou malade; mais par la continuité, l'action est lente; ce n'est qu'à la longue qu'elle produit des modifications appréciables. Cette chaleur moyenne correspond dans les régions torrides, à 26 ou 27° c.

Sous cette action continue de la chaleur les fonctions extérieures subissent une exaltation lente et les fonctions centrales un abaissement progressif.

La surexcitation tégumentaire produite par la chaleur attire les fluides de l'organisme vers la *peau*. La peau se décolore bientôt et acquiert un haut degré de sensibilité; il en résulte *la dépression vitale des muqueuses du tube intestinal*, de là le ralentissement des sécrétions des liquides digestifs; tels que salive, sucs gastrique et intestinal; sous l'influence d'une digestion languissante le sang devient plus sérieux; devenu moins réparateur et moins plastique, il stimule moins les organes, une atonie générale s'empare de tout l'organisme; tout le système nerveux est plus irritable, de là exaltation de la sensibilité cutanée et désordre dans ses fonctions modératrices; c'est ainsi que *la circulation* et *la respiration* se font avec un rythme plus accéléré et cherchent par leur accélération à contrebalancer pour ainsi dire l'insuffisance dépurative du sang.

Un sang plus pauvre arrive aux poumons, leur activité fonctionnelle devient plus faible dans les contrées brûlantes qu'elle ne l'est dans les pays froids où la respiration est large, énergique et agit sur un sang plus riche. Les organes de la respiration remplissent imparfaitement leur importante fonction qui consiste à communiquer au sang un degré d'oxygéna-

tion suffisante pour le rendre réparateur. L'air que l'on respire dans les pays intertropicaux est raréfié et dilaté par la chaleur. Une combustion plus faible s'opère dans les poumons. Le mouvement respiratoire donne lieu à une élimination moindre d'acide carbonique; cet excédent de carbone resté dans le sang allant se fixer en partie dans le tissu cellulaire, formera un dépôt de pigment dont l'accumulation insensible finira par donner à la peau cette coloration particulière aux créoles qui tend de plus en plus à faire ressembler les générations futures aux indigènes des pays chauds.

Les fonctions du foie dans les pays chauds participent à l'inertie de toutes les sécrétions digestives; à son tour, le foie enlève moins d'acide carbonique au sang, celui-ci chargé de plus de matière pigmentaire contribue à son tour à augmenter la coloration noire du tégument cutané. Si, comme le prétendent la plupart des auteurs, la sécrétion biliaire est suractivée dans les pays chauds, il est certain cependant que la vertu éliminatrice atténuée dans les poumons et l'assimilation devenue plus faible sous l'influence de la chaleur, il restera dans le sang une plus grande quantité de pigment; et dans l'une ou dans l'autre supposition, d'inertie ou de suractivité fonctionnelle du foie, la coloration tégumentaire sera plus grande dans les pays chauds; dans les pays froids, au contraire, le surcroît de la sécrétion de la bile est utilisé pour produire la chaleur animale; sous l'influence du froid la combustion s'opère bien dans les poumons; l'oxygène de l'air s'y combine avec les principes carburés charriés avec le sang veineux étendu en réseaux délicats dans les vésicules pulmonaires.

La couleur noire de la peau chez les nègres n'est pas due uniquement à l'action modificatrice que la chaleur imprime aux fonctions du poumon ou du foie, mais

aussi, pensons-nous, à l'action de la lumière. Ne voyons-nous pas chez les peuplades polaires, parmi les Esquimaux et les Groënländais la coloration foncée et brune de la peau avec des cheveux et des yeux noirs? Or, dans ces régions il fait jour pendant six mois de l'année, il y a de fréquentes aurores boréales pendant l'hiver et la neige couvre de sa blancheur éclatante tout le pays. On peut donc attribuer ce teint noirâtre à l'action prolongée de la lumière; si à l'équateur le nègre a la peau plus foncée c'est qu'à l'action d'une chaleur continue vient s'ajouter une lumière plus intense et plus éclatante.

L'impression du calorique sur le tégument cutané diffère selon l'état de sécheresse ou d'humidité de l'air ambiant. Plus le temps est calme et sec, mieux l'organisme s'habitue aux degrés extrêmes de température.

Dans ces conditions de sécheresse les voyageurs dans les régions polaires ne souffrent pas lorsque le thermomètre marque 60° de froid et les explorateurs africains ne se sentent pas accablés par un temps sec lorsque l'instrument accuse 45° à l'ombre. Cependant sous la zone torride lorsque la brise vient imprimer ses ondulations à l'air sec ambiant, la chaleur devient plus tolérable encore, tandis que quand le vent souffle avec violence pendant que l'atmosphère est chargée d'humidité on éprouve une sensation de fraîcheur qui n'est point en rapport avec un changement correspondant sur l'échelle du thermomètre. L'état hygrométrique de l'air explique ce phénomène paradoxal. Bien souvent par les temps humides, nous sommes à même de le constater sous nos latitudes, nous éprouvons une sensation de froid pendant l'hiver et une sensation de chaleur suffocante pendant l'été, et cela d'un jour à l'autre, sans que le thermomètre indique un change-

ment appréciable depuis la veille. Ce phénomène se produit aussi sous les tropiques, sans que cependant le thermomètre révèle le moindre écart.

L'air humide, chargé de vapeur d'eau, qu'il soit glacial ou torride, est un bon conducteur de la chaleur, il transmet donc facilement sa température propre au corps, de là il donne une sensation de froid glacial dans les régions septentrionales et d'une chaleur suffocante sous l'équateur; dans l'un comme dans l'autre cas il impressionne désagréablement l'organisme. Mais quand le vent se met de la partie, la fraîcheur est plus intense; l'évaporation qui se fait à la surface de notre corps enlève une partie de son calorique; c'est au détriment du calorique animal que l'humidité de notre corps passe par évaporation à l'état de vapeur et l'intensité des vents renouvelle sans cesse autour de nous des couches d'air qui produisent le même effet de refroidissement : aussi, sous les tropiques, pendant la saison des pluies, on éprouve la nécessité de se couvrir comme dans nos contrées à l'approche de l'hiver.

En un mot, une chaleur douce, comme celle de 26 à 27° c. stimule le système nerveux, au-dessus de 30° elle l'énerve et le déprime; sous la zone équatoriale l'action de la chaleur continue se résume 1° par une *activité fonctionnelle de la peau*, manifestée par une augmentation de la transpiration cutanée et le *dépôt plus copieux du pigment*, 2° par l'*inertie des fonctions digestives* et 3° par le *ralentissement de la combustion respiratoire*. Voilà le triple travail qui domine la physiologie de la zone torride qui contribue à troubler l'harmonie de nos organes, constitue des imminences morbides et augmente la fréquence de certaines maladies sous ces climats.



Influence morbide des climats chauds.

Action de la chaleur sèche sur les appareils digestif, urinaire, nerveux, cutané. — Action de la chaleur humide. — Influence des marais. — Salubrité comparative des régions intertropicales.

La connaissance des modifications physiologiques opérées par la chaleur continue, donne la clef des états pathologiques qui dominent la zone torride.

La chaleur sèche dispose aux congestions cérébrales, aux méningites cérébro-spinales, aux apoplexies et aux ophthalmies provoquées par l'éclat de la réverbération solaire.

L'*appareil digestif* s'irrite à son tour, l'insuffisance de la sécrétion des liquides digestifs donne lieu à de la dyspepsie, aux gastrites, gastro-entérites, dysenteries.

Le *foie* surmené dans son rôle dépurateur donne facilement lieu à des obstructions, aux abcès, aux dégénérescences diverses : cirrhose, atrophie, foie gras ; il importe donc d'empêcher la résorption de la bile et d'en faciliter l'écoulement en prévenant la constipation et en entretenant la liberté du ventre.

La *sécrétion urinaire* subit aussi une diminution sous l'action de la chaleur et donne lieu souvent à l'hématurie et à la pyémélurie ; ce mélange de sang et de matière grasse dans l'urine est sous la dépendance d'une altération de la sécrétion biliaire. Quand la bile au lieu de servir à l'entretien du calorique est réabsorbée par le sang, les reins chargés d'éliminer les déchets de l'organisme ont à éliminer cette bile, qui est pour lui une matière irritante. Il est soumis à un surcroît de travail ; celui-ci ne se fait pas sans désordre fonctionnel ; du sang se mêle aux urines, aux

matières grasses et à l'albumine. Ces états ne sont pas aussi graves qu'ils le paraissent, ils cèdent facilement devant la sobriété : l'abstention d'aliments gras, d'huile, de beurre; peu de sucre; le thé et le café remplaçant l'alcool, les féculents pris avec modération; dans ce cas il convient de faire usage de pain de gluten, de viandes grillées, maigres, de bains froids, d'ablutions et provoquer deux selles par jour à l'aide de pilules gourmandes, d'aloës, grains de santé, etc.

Le *système sanguin*, constitué par un sang pur artérialisé, n'est plus le modérateur des nerfs. « *Sanguis moderator nervorum* » disaient avec raison les anciens. L'équilibre entre le fluide sanguin et l'influx nerveux étant rompu, le système nerveux est devenu très impressionnable et développe aisément des affections nerveuses de formes variées.

Ce sang pauvre donne cet aspect blême et blafard à la physionomie des méridionaux tous chloro-anémiques.

Il existe au Gabon une anémie galopante qui donne lieu à une rapide déperdition des forces et contre laquelle le repatriement est urgent.

La maladie du sommeil (hypnosie) est une affection qui règne à la côte occidentale d'Afrique surtout chez les noirs du Congo, plus fréquente de 12 à 18 ans.

La peau, siège d'une incessante stimulation, se couvre d'éruptions diverses : sudamina, papilles, ecthyma, eczéma, érythèmes, psoriasis, érysipèles, rougeole, variole; la lèpre, l'éléphantiasis; le Bouton d'Alep, du Nil.

Les ulcères phagédéniques, très rebelles à la guérison, se produisent à la moindre blessure, égratignure; surtout chez les personnes, qui courent jambes et pieds nus dans l'eau. En Océanie on les attribue à la blessure occasionnée par les coraux.

La chaleur favorise le développement des *parasites*.

1^o La *puce pénétrante* ou chique, hante les lieux bas; elle est exclusivement limitée dans la région équatoriale de l'Amérique.

2^o La *Lucilia hominivorax* produit des accidents graves et même la mort quand cette mouche dépose ses œufs dans les cavités nasales.

3^o Le *ver de Médine*, de Guinée, du Congo, du golfe Persique est connu depuis deux mille ans. Il a son siège aux pieds, aux malléoles, aux jambes; on l'attribue à l'imprudence de traverser jambes nues les flaques d'eau stagnante.

Durant la saison estivale, la chaleur est humide; elle succède à la saison sèche qui est une période de surexcitation à laquelle succède, pour l'économie, une période de prostration et de dissolution laquelle imprime aux maladies un caractère particulier, elle fait naître les fièvres et tout le cortège des maladies endémiques telles que la peste, la fièvre jaune, le choléra, les dysenteries graves, les fièvres bilieuses, etc.

Quand les pluies torrentielles surviennent après la saison des sécheresses, la surface du sol est transformée en un limon fétide et il s'opère un dégagement d'émanations malsaines sur toute l'étendue de la zone torride.

L'air chaud et humide est le conducteur par excellence des principes délétères et des miasmes qui se dégagent des corps morts d'animaux et de végétaux en putréfaction. La chaleur active cette décomposition et l'air imprégné de ces principes morbifiques frappe un organisme prostré, peu résistant ou désarmé; il se produit une véritable intoxication au-dessus du siège même de ces laboratoires de putréfaction et le vent se charge de transporter au loin les miasmes mortels qui s'en dégagent continuellement. Ces foyers de maladie se rencontrent surtout le long des côtes marécageuses, dans

les terrains bas, à l'embouchure des fleuves, à l'intérieur des bois obscurs épais, autour des terrains fraîchement remués.

L'intoxication palustre ajoute un caractère de gravité aux maladies endémiques. Les fièvres intermittentes deviennent pernicieuses, prennent la forme du choléra sidérant, du vomito-negro, de la dysenterie ou des fièvres bilieuses.

C'est surtout à l'embouchure des grands fleuves que les affections meurtrières naissent sous un climat chaud et humide. Leurs foyers de prédilection sont les pays à marécages; surtout là où l'eau douce se mêle à l'eau saumâtre, au Delta des trois plus grands fleuves du globe. Les eaux salées en se retirant laissent à nu les détritux végétaux et animaux sur des surfaces immenses d'où s'élève le principe morbigène de ces terribles affections qui sèment partout sur leur passage la désolation et la mort. En effet, le berceau de la peste se trouve au Nord de l'Afrique, au Delta du Nil. Le Choléra asiatique nous vient de l'embouchure du Gange; la fièvre Amarille ou fièvre jaune, d'origine américaine, prend sa source au Delta du majestueux Mississipi, appelé le Père des fleuves.

Les lieux bas et humides sont affectionnés par les serpents, la morsure de quelques uns est vénimeuse.

Les moustiques et les maringouins sont de petits insectes ailés qui incommodent par leur morsure et leur bourdonnement nocturne; ils apparaissent et disparaissent avec la saison des pluies et pullulent là où l'eau et la végétation est abondante.

Un fait qui mérite d'être noté c'est que la rage se rencontre rarement dans la zone torride.

En dehors de l'influence morbide due aux modifications physiologiques et aux imminences morbides

propres aux climats chauds, il y a bien d'autres causes non moins prépondérantes à la production des maladies spéciales; ce sont avant tout les mauvaises habitudes, les excès, la prédilection pour les aliments assaisonnés de condiments incendiaires, stimulants ou excitants, l'abus des alcooliques qui produisent les dysenteries mortelles et les gastrites chroniques.



Influences paludéennes.

Nous devons une mention toute particulière à l'élément paludéen; sous l'influence d'une chaleur humide il imprime son caractère insidieux aux maladies endémiques de la zone torride.

C'est surtout pendant la saison des pluies qu'il exerce sa pernicieuse influence. Aussi, est-ce toujours avec une certaine terreur que les blancs voient arriver la saison des pluies. C'est, du reste, la saison la plus dure de l'année, la plus triste et la plus dangereuse.

A cette époque de l'année, l'air chargé de vapeurs chaudes énerve et débilité; cet air renferme moins d'éléments respirables. Sous son action déprimante, les mouvements sont mous, sont lents; nous disons alors que l'air est lourd et pesant. Sous cet air chargé d'électricité l'homme est moins enclin au travail; il est d'une humeur plus irritable et plus mélancolique et son moral est frappé par la mortalité plus grande. La mortalité des Européens dans les contrées tropicales résulte pour plus des deux tiers de l'influence palustre; le choléra, la fièvre amarille, les fièvres bilieuses, les dysenteries, les fièvres des marais, en sont modifiées et lui payent leur tribut; ces maladies surgissent des terres d'alluvion et des

terres argileuses laissées à nu par le retrait des grands fleuves débordés et des terrains bas transformés en marais. Ce sont là les véritables laboratoires où naissent et meurent incessamment d'innombrables générations de plantes et d'animalcules sous l'action d'un soleil brûlant.

Il appartient à l'hygiène d'étouffer cette hydre à mille têtes qui décime la population sur la plus grande partie du globe.

Nous reviendrons sur ce point important quand nous traiterons des précautions à prendre.

Les fièvres palustres se manifestent avec une fréquence et une intensité proportionnelles à la chaleur atmosphérique et à l'étendue des foyers d'infection.

Tous les points de la côte occidentale d'Afrique sont des foyers intenses de malaria : l'élément bilieux les complique fréquemment; ces fièvres prennent souvent la forme comateuse et sont accompagnées de sang et de matière colorante noire sécrétées par les urines.

L'élévation du sol agit comme la latitude pour marquer leur fréquence, leur absence et leur type; de même qu'à une certaine latitude sous les deux hémisphères on ne rencontre plus de fièvre paludéenne, de même on ne les rencontre plus à une certaine hauteur.

Dans quelques régions basses, marécageuses de l'Afrique, sur des plages situées au niveau de la mer, les fièvres se développent avec le type continu pour se transformer à des hauteurs croissantes en types plus benins et revêtir progressivement le type remittent, intermittent, quotidien et tierce jusqu'à ce qu'elles cessent entièrement à une certaine limite.

D'après Carrière la limite où la malaria (mauvais air), n'a plus d'action est entre 120 et 150 mètres de hauteur. C'est donc à cette élévation qu'il faut monter

au-dessus des foyers paludéens pour fixer une demeure ou établir un hôpital que l'on veut mettre en dehors de l'influence palustre.

On a observé également que la peste et la fièvre jaune ne hantent pas les régions élevées, ni les altitudes froides. La peste épargne à 500 mètres d'élévation et la fièvre jaune ne frappe plus de ses coups à 950 au dessus du niveau de la mer. Le choléra seul, qui du reste n'est pas considéré comme une affection essentiellement miasmatique, affronte toutes les hauteurs et fait des victimes sous toutes les latitudes.

Quelles sont dans la zone torride les régions les plus privilégiées et celles qui subissent surtout l'influence des effluves miasmatiques?

L'Australie et les îles du grand Océan doivent leur salubrité exceptionnelle à leurs excellentes conditions hydrographiques. Ces contrées ne sont pas parcourues par de grands fleuves; elles sont exemptes de ces fléaux qui naissent et se propagent aux rives malsaines du Nil, du Gange et du Mississipi, qui portent dans leurs flancs la peste, le choléra et la fièvre jaune.

Dans les petites îles, dans celles aussi qui ne prennent pas la proportion de vastes continents, on ne connaît guère de rivages malsains, de marécages à miasmes perfides, ni de vents empestés qui propagent les émanations toxiques et léthifères.

Les fortes marées qui rendent si insalubres certaines parties de la Nouvelle Guinée et des Indes néerlandaises ne se rencontrent guère dans les Archipels de la Micronésie et de la Polynésie, îles nombreuses parsemées comme autant d'oasis placées sur l'immensité des Océans; tandis que le Nord-Ouest de la N^{lle} Guinée, les grandes îles de la Malaisie, Bornéo, Java et

les îles Philippines ont des côtes basses, marécageuses, recouvertes par la mer; l'action incessante d'un soleil vertical développe des effluves pestilentiels qu'une culture bien entendue peut néanmoins faire disparaître. Ces îles ont un air constamment rafraîchi par les brises de la mer et par l'air glissant le long des montagnes qui traversent les plus grandes d'entre elles.

En Australie le manque des grands cours d'eau et de grandes chaînes de montagnes rend le climat plus brûlant, plus aride; mais, enveloppé de toutes parts par l'Océan, sa chaleur est moins intense que sous les latitudes correspondantes de l'Afrique et de l'Amérique.

L'Océanie, à part quelques grandes îles, offre à l'homme industriel, sain et tempérant, une plus grande variété de climats délicieux qu'aucune autre partie du monde. Elle offre sous la région torride les avantages d'un climat tempéré, constant, privilège des lisières maritimes. La végétation y est luxuriante comme partout sous les tropiques; on y rencontre la fraîcheur des bois, la chaleur de la plaine, une température échelonnée sur le flanc des montagnes. « Les îles hautes — dit Malte Brun — et de peu d'étendue paraissent autant de paradis nouveaux. En changeant de niveau, l'anglais y trouverait ses frais gazons, ses arbres couverts de mousse, l'Italien ses bosquets d'orangers et le Colon des Indes occidentales ses plantations de cannes. Le peu d'étendue de ces îles leur procure un climat semblable à celui de l'Océan lui-même; jamais la chaleur n'y devient insupportable, même pour les européens septentrionaux. L'air est sans cesse renouvelé par de petites brises de mer et de terre qui se partagent l'empire des jours et des nuits. Ce printemps perpétuel n'est que rarement troublé par les ouragans et les tremblements de terre ».

Le voisinage du vaste continent de l'Australie ne porte aucun ombrage à la salubrité de ces îles; cependant, comme c'est du reste le cas dans toutes les contrées du monde, on rencontre par-ci par-là le long des côtes des conditions d'insalubrité locale moins constante; il n'est pas rare de trouver dans ces îles des marécages entre la mer et le pied des montagnes. Mais les terrains du bord de la côte reposant sur un sous-sol madréporique, celui-ci en opère le drainage naturel et ce marais n'est pas dans un état d'insalubrité permanente; l'eau n'y stagne pas, drainée qu'elle est par un sous-sol perméable.

Il est cependant des pays que les coraux empestent; telles que les côtes du Mexique et du Cuba, d'autres qu'ils semblent assainir, comme les îles du Pacifique; les marins disent que les premiers sont des coraux morts et que les derniers sont vivants.

Où rencontrons nous surtout cet ennemi redoutable qui engendre le cortège des maladies paludéennes?

C'est précisément dans les contrées les plus belles, les plus riches et les plus majestueuses que les effluves malsains et léthifères exercent leurs ravages; en Amérique, en Asie, en Afrique, les embouchures du Mississipi, du Gange et du Nil livrent une cause incessante de dépopulation dans ces pays si éminemment privilégiés sous tant d'autres rapports. Aussi les monographies, qui ont décrit ces contrées au point de vue médical sont très nombreuses.



Considérations sur le Congo.

Les nègres d'Afrique. — Avenir du Congo, notre Java Belge. — Saison sèche, saison des pluies. — Température. — Salubrité du pays.

L'étude rapide et sommaire des climats intertropicaux nous oblige à nous borner aux généralités. Ce que nous pouvons dire de l'un des vastes continents de l'un hémisphère peut se rapporter à l'autre ou fournir des déductions utiles.

A l'étude pleine d'actualité du climat de l'Afrique se rattache une question de gloire et d'intérêt national pour la Belgique. Il n'est donc pas surprenant que dans cette investigation nous prenions les régions parcourues par le Congo comme champ d'étude. Sans nous attarder dans le désert et les sables brûlants du Sahara nous entrons immédiatement au centre de l'Afrique.

L'examen climatologique particulièrement adapté à cette vaste région ouverte au commerce et à l'exploration s'impose d'autant plus qu'actuellement encore les journaux des différents pays mettent en doute la possibilité de s'acclimater au Congo et discutent sur la salubrité du pays.

C'est là, il faut bien le reconnaître, une préoccupation majeure et légitime et qui domine toute autre considération chez ceux qui, tout en cherchant à sauvegarder des calculs intéressés dans ces régions, ont souci autant de la vie et de la santé des agents que des capitaux engagés et mis au service du commerce, de l'industrie et de l'agriculture : avant tout autre soin, ceux qui engagent des responsabilités cherchent tout naturellement à s'assurer d'abord si le personnel chargé de faire fructifier les capitaux dans ces contrées lointaines, où toutes les questions sont encore à l'étude,

n'est pas exposé à des influences nuisibles qui compromettent la vie de leurs agents et partant la réussite de leurs tentatives.

Aussi avons-nous entendu plus d'une fois émettre par des personnes sensées et consciencieuses le désir de voir traiter spécialement et d'une façon plus explicite qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour les questions climatiques et hygiéniques de cette contrée. Il serait donc à souhaiter que sur les lieux mêmes et aux divers postes on trouvât à côté des bureaux établis déjà pour l'étude de l'élevage du bétail, pour celle qui se rattache aux questions du génie civil et militaire, comme pour l'organisation judiciaire on donnât une part non moins grande au service médical. Rien que la certitude de se trouver à la portée de soins éclairés et urgents contribuerait au développement de l'industrie et de l'agriculture.

Les ressources du pays loin d'être diminuées par ces légers sacrifices trouveraient dans cette sollicitude éclairée plus d'extension et plus d'assurance par la multiplication des postes médicaux, trop éloignés aujourd'hui pour assurer le service constant et régulier.

L'Afrique centrale est la moins connue des régions intertropicales, tant pour sa constitution météorologique et médicale que pour les produits des trois règnes de la nature.

L'intérêt que Sa Majesté Léopold II porte à toutes les branches scientifiques est un nouvel encouragement pour ceux qui se consacrent à cette entreprise qui Lui tient particulièrement à cœur; la science ne sera pas la dernière à participer aux immenses bienfaits que peuvent présenter ces régions privilégiées.

En imitant les planteurs de Cuba, de S^t Domingue et du Brésil qui utilisent la race noire, adaptée à ces climats brûlants, l'Européen pourra mettre en valeur

la merveilleuse fertilité d'une terre fécondée par les rayons du soleil équinoxial. Les indigènes du Congo sont du reste d'un naturel exceptionnellement doux, pacifique et intelligent; tout leur extérieur le dénote : ils sont d'une structure svelte, leurs formes bien proportionnées révèlent plus de souplesse que de force musculaire. Rarement on y rencontre le nègre à structure herculéenne. Le crâne et la figure de forme ovale et l'œil éveillé donnent à la physionomie une expression vive et intelligente. Leur barbe est rare et faible. La couleur de la peau varie du brun clair au noir bleuâtre; ceux qui ont la peau de cette dernière nuance paraissent provenir d'une souche abatardie, la formation de leur corps est moins correcte, la poitrine plate, les membres grêles et la peau forme des plis aux jambes et à la partie inférieure de la poitrine.

Le nègre n'occupe assurément pas le dernier échelon dans la race humaine comme l'Australien ou le Hottentot et rien ne prouve même son infériorité native sur les races civilisées; bien au contraire, certaines races africaines ont donné des preuves extraordinaires de leurs aptitudes et de leur susceptibilité de s'améliorer par l'éducation. La population Occidentale de l'Afrique nous offre deux exemples remarquables du prompt développement de leurs bonnes qualités physiques et morales.

Parmi les nègres de la région du Niger des esclaves affranchis de Sierra-Léone mis en possession de terres, les ont cultivées, ont érigé des fermes, élevé des villes, organisé un véritable Etat dont Freetown est devenue la capitale avec ses écoles, ses établissements commerciaux et ses missions; tout le rouage gouvernemental est exclusivement administré par la race noire sous la suzeraineté de l'Angleterre.

D'autre part, l'Etat Indépendant de Libéria, qui

a grandi sous la protection de l'Amérique, est né avec le concours exclusif d'esclaves rendus à la liberté et ramenés en Afrique. Rendus à leur mère patrie, ils ont eu pour principal objectif l'affranchissement de leurs frères noirs et la conquête de leur place parmi les pays civilisés. En moins d'un siècle, livrés à leur propre initiative, sous l'égide de la liberté, ils ont constitué un Etat prospère. Moravia, sa capitale, a son sénat, sa chambre des représentants, sa milice, son enseignement supérieur recrutés exclusivement parmi les noirs; cet Etat récent fonctionne avec une sagesse et une régularité que beaucoup de gouvernements de civilisation ancienne peuvent lui envier; à l'heure actuelle cet Etat se trouve reconnu par les puissances européennes.

Pourquoi les nègres du Congo ne donneraient-ils pas les mêmes garanties d'aptitude et de succès sous l'influence du contact européen?

L'Etat Indépendant du Congo ne leur assure pas moins de liberté et de protection qu'à leurs devanciers et leurs voisins.

Il ne faudra pas aux Congolais un quart de siècle pour réaliser de semblables progrès et pour apprécier les ressources du travail et de la richesse de ce pays non moins fertile que les régions habitées par leurs frères du Niger.

Les enfants noirs élevés par les missionnaires catholiques et protestants tant à la côte occidentale qu'orientale sont généralement intelligents et aptes au travail. Ces heureuses dispositions ne demandent qu'à être bien dirigées pour se développer.

En attendant l'Européen peut appeler à son aide les travailleurs étrangers au Congo; il les trouvera aisément chez les Africains de Sierra-Leone, les Libériens, les Zanzibaristes, les Kroomen et au besoin l'Asie lui

offre toute une population avide de travail qu'il peut recruter chez les Indiens, les Malais et les Chinois.

Cependant le Cafre est un travailleur agricole bien plus vigoureux que l'Indou. Ces peuplades du Congo sont appelées à rendre de grands services au développement matériel du nouvel-Etat. Parmi les régions parcourues par nos compatriotes, plusieurs sont peuplées de noirs agriculteurs et sont commerçants.

L'abominable trafic des esclaves disparaît partout où se sont établies les factoreries européennes; l'association internationale africaine portant le flambeau de la civilisation saura faire disparaître promptement sur tout le territoire africain cette plaie qui le ronge dans ses replis mystérieux. Le travail moralise tout en assurant le bien-être et le commerce se développera partout avec la sécurité que le nouvel Etat cherche à lui donner.

Les fruits du travail et de la civilisation dans cette région exceptionnellement fertile sont assurément les éléments les plus sérieux de l'avenir commercial et du succès de l'entreprise due à l'initiative de notre Souverain. Dans cette contrée la nature ne se repose jamais. Le soleil au zénith et l'eau toujours abondante pendant plusieurs mois de l'année permettent aux plantes de croître sans cesse et de donner des fleurs et des fruits en toute saison. Cette chaleur humide donne aux végétaux des facultés prolifiques exceptionnelles, rend la végétation extraordinairement luxuriante et y fait pousser des arbres gigantesques.

L'altitude du plateau central et le voisinage des grands lacs tempère la chaleur, rafraîchit l'air, chasse les miasmes et permet la culture des pays tempérés. Le colon qui s'établirait de 600 à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, s'acclimaterait aisément sur ces plateaux élevés d'Afrique et mieux que les Anglais aux

Indes et que les Hollandais à Batavia. On y jouit d'un climat semblable à celui des « Sanitaria » de l'Himalaya. Bien que sous le même parallèle, mais plus élevé que Java, le plateau africain est moins chaud et moins énervant que l'intérieur des Indes néerlandaises; cependant les Hollandais vivent et se multiplient sans que la mortalité soit sensiblement supérieure à celle de l'Europe. Des explorateurs qui ont parcouru le plateau des lacs, soumis à des intempéries et à des privations, n'y ont pas contracté des maladies mortelles; tandis que, — dit Stanley — « sous notre climat, les constitutions les plus robustes eussent été ruinées par les fatigues, une alimentation irrégulière, souvent insuffisante ou malsaine, le coucher en plein air sur un sol détrempé. Ceux qui ont succombé à la maladie ont été emportés par les fièvres des régions basses de la côte et des miasmes de l'intérieur ».

La terre vierge de l'Afrique centrale est autrement féconde que celle de l'Indoustan appauvrie déjà par des milliers d'années de culture épuisante; elle est régulièrement et bien plus abondamment fertilisée par les pluies équatoriales que les Indes anglaises exposées aux sécheresses qui produisent périodiquement de cruelles famines. Nous trouverons donc, sans aucun doute, dans la région de l'Afrique centrale et dans toute la force du terme, notre Java belge.

Après les considérations météorologiques, climatologiques dans lesquelles nous sommes entré pour caractériser la zone torride et les influences qu'elle exerce sur l'organisme, il nous reste fort peu de chose à dire sur les influences spéciales qui agissent sur le continent africain.

La vaste étendue des régions encore restées mystérieuses nous réserve peut-être bien des surprises et des

découvertes dont l'agriculture, le commerce, l'industrie tireront profit; elles offrent un vaste champ d'étude aux savants, aux naturalistes pour établir les meilleures conditions d'habitabilité et d'acclimatement.

Les connaissances géographiques acquises jusqu'à ce jour, les investigations d'intrépides explorateurs tels que Livingstone et Stanley, qui ont parcouru en tous sens et pendant de longues années le continent noir, établissent la richesse, la fertilité et la salubrité de l'Afrique centrale, réputée autrefois inaccessible, stérile, peu peuplée, hérissée de périls extraordinaires et d'un climat redoutable. Les récentes explorations des Belges en Afrique viennent confirmer les observations et les appréciations des autorités étrangères qui les ont précédés ou suivis dans la mission hardie de l'établissement de postes européens dans les régions ténébreuses. En dehors des rapports officiels transmis à Bruxelles, à l'administration de l'Etat Indépendant du Congo, tout le monde a pu se mettre en rapport avec les intrépides pionniers de l'œuvre vraiment humanitaire et grandiose entreprise sous l'égide du Roi des Belges.

Après plusieurs années de séjour en Afrique on a pu les entendre développer dans une série de conférences publiques les ressources du pays; quelques uns sont déjà repartis reprendre leurs travaux, les autres prêts à y retourner, rendent ainsi le plus éclatant témoignage de l'excellence de l'entreprise et de la salubrité du pays qui n'a porté aucune atteinte sérieuse à leur santé. Sans doute, on meurt au Congo, comme partout ailleurs; sans doute, comme sous toutes les latitudes tropicales, la conservation de la santé demande de la vigilance et comme partout ailleurs le climat y fait des victimes. Toute œuvre, toute entreprise a ses détracteurs, notamment celles caractérisées par la gran-

deur de ses conceptions et la hardiesse de son exécution, mais assurément la méchanceté y a plus de part encore que l'ignorance et le thème favori qui alimente les incriminations, les appréciations inconsidérées et injustes cachent souvent quelque sentiment de rancune, de l'incapacité, un manque d'aptitude et toujours un esprit étroit et pusillanime.

Nous avons eu l'avantage de nous entretenir longuement avec quelques-uns d'entre eux et de suivre leurs conférences; toutes leurs déclarations sont venues confirmer nos appréciations personnelles sur l'avenir, les ressources présentes et futures qu'une administration sage, éclairée et dévouée pourrait utiliser, comme aussi la parfaite habitabilité de l'Etat Indépendant du Congo.

Des entretiens et conférences faites par nos compatriotes MM. Coquilhat, Valcke, Storms, Hodister, Husson, etc., on peut conclure qu'il règne en Afrique centrale une exubérance de vie, des éléments de prospérité et des conditions de salubrité qui dépassent ceux de l'Inde et du Brésil.

Nous empruntons à l'écrit de M. Hodister les observations climatologiques sur le Congo; il a occupé pendant trois années consécutives ces régions à titre de chef de poste dans plusieurs stations (1).

Au Congo, l'année se partage, comme partout sous les tropiques, en deux saisons bien distinctes, qui forment chacune une année indigène. Il y a la saison chaude ou des pluies (masika) et la saison sèche (cacimbo). Dans le bas Congo, la saison des pluies commence généralement vers la fin d'octobre pour finir

(1) *Le Congo. — Magasin littéraire et scientifique.* Juillet 1886.

vers le 15 mai, avec une interruption de quatre à six semaines de sécheresse, appelée petite saison sèche et qui commence vers la mi-janvier. Les mois de novembre et de mars sont les plus pluvieux pendant lesquels on compte de quinze à vingt jours de pluie ; ces pluies torrentielles sont le résultat de violents orages et sont toujours accompagnés d'éclairs et de coups de tonnerre ; ces pluies ne sont pas constantes et ne tombent pas à heures fixes.

Vers le mois d'avril les orages sont plus constants encore et sont suivis de coups de vent formidables appelés « Tornados », qui causent souvent des accidents sérieux aux navires rapprochés des côtes.

Pendant la saison pluvieuse de novembre à mai, la température moyenne est de 30° à 32° c. à l'ombre ; elle monte même, mais rarement à 38°, mais ne descend presque jamais au dessous de 26° le jour et 21° la nuit. Le thermomètre à boule noire a donné jusqu'à 60° au soleil à deux heures de relevée.

L'air constamment rafraîchi pendant le jour par la brise de mer et la nuit par la brise de terre, entretient l'atmosphère dans une fraîcheur constante et rend ces chaleurs parfaitement supportables quoique constantes pendant plusieurs mois.

La saison nommée froide ou mieux sèche, par opposition à la saison des pluies, n'est cependant pas complètement dépourvue d'eau ; pendant la nuit il tombe un brouillard épais qui, pendant les mois qui précèdent la saison pluvieuse, c'est-à-dire en août, septembre et octobre, se résout en une petite pluie fine et pénétrante qui dure parfois jusqu'à huit heures du matin. Cette humidité suffit à entretenir jusqu'au retour des grandes pluies la végétation qui, sans elle, serait complètement brûlée par le soleil. Car même en juillet,

le mois le plus froid de l'année, le minimum de température est encore de 23° c. à 2 heures et à l'ombre.

La température moyenne est d'environ 26° c. à 2 h. de relevée pendant la saison sèche. En juillet il y a des nuits pendant lesquelles le thermomètre descend à 14° c.

La durée du jour et de la nuit est à peu près égale.

Il fait nuit de six heures du matin à six heures du soir. Il n'y a qu'une différence d'une dizaine de minutes dans le lever et le coucher du soleil d'une saison à l'autre; dans la saison chaude il se lève plus tôt.

Le crépuscule comme l'aurore se fait pour ainsi dire brusquement sans passer par ces transitions insensibles et inappréciables de nos contrées.

Dans le Haut-Congo, sous l'Equateur, les jours sont plus réguliers et la pluie y tombe presque tous les jours de l'année. Grâce à cette abondance d'eau alternant avec la chaleur du soleil, la végétation y atteint une vigueur et des proportions plus grandes encore que celles du Bas-Congo.

Parmi les Européens qui se trouvent dans le Bassin commercial du Congo (lequel s'étend de l'embouchure du fleuve jusqu'à Léopoldville), ce sont les explorateurs qui ont été le plus éprouvés par les maladies et c'est parmi eux que la mortalité a été la plus grande pendant ces dernières années. Tandisque le négociant établi à la côte a une habitation convenable, une table assez bien servie, des légumes, évite l'action meurtrière du soleil du midi en se tenant à l'abri des pluies pendant les heures de travail dans ses magasins ou ses bureaux; tandisqu'en un mot, il a du confort et peut suivre, s'il le veut, les mêmes habitudes régulières qu'il avait en Europe, l'explorateur en caravane est exposé à toutes les intempéries de l'air : parfois brûlé par un

soleil de 60° c., marchant dans le sable où il enfonce jusqu'aux chevilles ou escaladant des roches calcinées par le soleil; traversant les marais, trempé par une averse, le plus souvent sans pouvoir changer d'habits parce que le porteur chargé de ses effets est à une lieue en arrière. Il arrive enfin à l'étape où un maigre repas lui est préparé par les soins d'un cuisinier nègre, heureux encore si pendant la nuit un « tornado » ne vient à renverser sa tente ou si les moustiques lui permettent de prendre quelques heures d'un repos dont il a grand besoin.

Hâtons-nous d'ajouter que dans ces deux dernières années, le chiffre des décès a bien diminué, que les stations mieux organisées, mieux ravitaillées, que l'expérience acquise ont de beaucoup changé les conditions de bien-être des voyageurs.

Rien de plus juste que les réflexions consignées dans l'ouvrage de M. A. J. Wauters (1).

Dans l'état actuel de l'Afrique, on ne saurait y entreprendre quoique ce soit sans avoir à compter fatalement avec de douloureuses pertes d'hommes.

Ce n'est pas en Afrique seulement, du reste, que toute grande entreprise exige des vies humaines. Pense-t-on que les grands travaux publics, dont l'humanité s'enorgueillit : le chemin de fer transpacifique, les percements des Alpes, le canal de Suez et celui de Panama, la construction des grands ponts, des phares et même des monuments publics n'aient pas dévoré des milliers d'existences? Plus de 400 hommes sont tombés au Saint-Gothard, et le Palais de Justice de Bruxelles lui-même n'a pas coûté la vie à moins de 95 ouvriers.

(1) *Le Congo au point de vue économique*, 1885.

Au Congo, sur 81 Belges qui ont été envoyés durant l'espace de six années, 15 sont morts; soit, en moyenne, moins de 3 décès par an. Certes, le nombre, quel qu'il soit, est douloureux, mais il y a loin, comme on le voit, de ce chiffre de 15 décès sur 81 voyageurs à l'*hécatombe humaine* dont certains journaux ont si souvent entretenu leurs crédules lecteurs. Toutes les explorations africaines ont leur nécrologe, il est superflu de citer des exemples. Ce n'est pas impunément que, sous ce climat meurtrier, les Européens exécutent de véritables travaux d'Hercule, des marches forcées à travers un pays sans routes, par des déserts, les marais, les jungles ou les forêts vierges; luttent contre les obstacles multiples que présentent à la civilisation, la nature et les hommes dans ce continent oublié : la malignité de la dysenterie et de la fièvre, la rigueur de la saison des pluies, la disette ou la cherté des vivres, la difficulté des transports, la lâcheté et l'infidélité des porteurs, la rapacité, la défiance ou l'hostilité des indigènes.

« Sans méconnaître la fâcheuse influence du climat « africain, » a dit fort justement M. le Docteur Dutrieux-bey, dans une conférence donnée à Bruxelles, « il ne faut « pas en tirer des conclusions trop pessimistes. Il faut « songer au genre de vie des Européens voyageant en « Afrique, et il faut bien se dire que celui qui vou- « drait, en pleine Europe, s'astreindre aux mêmes con- « ditions de voyage et faire quelques mois de marche « à travers nos contrées, par monts et par vaux, et par « tous les temps, sans autre abri qu'une tente, cam- « pant tantôt dans les champs, dans les forêts, tantôt « sur les places publiques, toujours accompagné d'une « centaine de portefaix portant 70 livres sur l'épaule et « à l'entretien desquels il aurait à pourvoir ; que

« celui-là, dis-je, n'accomplirait probablement pas son
« tour d'Europe sans accident et risquerait fort de
« succomber à une fluxion de poitrine ou à toute autre
« maladie, tout comme le voyageur africain est exposé
« à succomber à la fièvre ou à la dysenterie (1) ».

(A continuer).

Bruxelles.

Dr P. DE GROOTE.

(1) *La question africaine au point de vue commercial (Bulletin de l'Union syndicale de Bruxelles, 1880, p. 245).*







HISTOIRE D'UN TESTAMENT.

L ne faut pas se fier aux apparences. Prenez garde à l'eau qui dort et méfiez-vous des gens qui se taisent. Chien qui veut mordre n'aboie pas.

On pourrait, au risque de marcher sur les brisées de Sancho, multiplier les proverbes à ce sujet.

Que dans une ville comme Paris se commettent toutes sortes de crimes, rien d'étonnant à cela. Ce n'est point qu'il faille les excuser ; mais, tant de passions y sont surexcitées, tant de vices flattés, tant de misères accumulées, que les plus grandes horreurs, tout en vous glaçant d'effroi, ne vous surprennent pas. Indépendamment des révolutions qui partout ont laissé leur trace dans des ruines, pas une rue qui n'ait vu sa tragique histoire, pas une borne qui n'ait eu son drame lamentable, pas une pierre sur laquelle n'ait rejailli quelque goutte de sang. La Seine glauque et sale roule toujours quelque affreux débris humain. L'assassinat, le suicide, l'infanticide, se chargent toujours de fournir un fait divers honteux à la cuisine des journaux ; et ceux-ci le délayent pour le jeter en pâture, chaud encore et convenablement épicé, à la voracité du public.

C'est que Paris est un des cloaques du monde, un des égoûts collecteurs où aboutissent, comme par une pente fatale, toutes les ambitions, toutes les incré-

dulités, toutes les misères, toutes les corruptions; c'est que ces corruptions y deviennent plus pourries encore, dans cette atmosphère brûlée; c'est que ces misères y tombent dans de plus grandes misères; ces ambitions, médiocres le plus souvent, s'y froissent et sont prêtes à la révolte; ces incrédulités trouvent un champ favorable à leur action. Et parmi ces ferments de discorde que sèment sans cesse l'intérêt privé et la politique, on ne veut plus que la religion vienne jeter la conciliation, la paix, l'amour : — amas de bon grain qui suffirait à étouffer l'ivraie.



Mais à la campagne! un crime en plein village! Qu'en direz-vous, chantre des honnêtetés rustiques? Qu'en pensez-vous, philosophes sensibles et qui prêchez le retour à la simplicité de la nature? L'homme est toujours l'homme, allez; et l'influence des champs ne le retient guère quand il a su se soustraire à l'influence de Dieu. Cela est fatal, et, en bonne foi, je ne comprendrais pas comment la vue d'un mouton pourrait empêcher un meurtrier de frapper sa victime, quand l'idée de Dieu n'a pas été assez forte dans son âme pour retenir son bras.

Certes, il avait l'air respectable et honnête, le bourg de Belmont-le-Château. Jamais réunion de maisons plus blanches, plus innocentes, ne s'était vue; et dans un pays riche, peuplé d'habitants aux mœurs douces et patriarcales. Un morceau de l'âge d'or perdu au milieu de notre siècle. Placé sur une colline, au penchant d'une admirable vallée, traversée par deux routes qui, en se croisant, formaient la grande place, le bourg de Belmont-le-Château s'était assis là comme

un brave paysan qui, sans le soupçonner, aurait choisi pour faire sa sieste le plus beau point de vue de la contrée.

A l'une des extrémités du bourg était une maison blanche, comme toutes les autres, et qui ne se distinguait de ses pareilles que par une treille qui entourait ses volets verts. C'était le type de la demeure que convoitent tous les boutiquiers retirés des affaires, le type de l'asile que rêvent les poètes; à notre époque où le rêve du poète tend au même but que la convoitise du boutiquier. Une grille armée de fers de lance laissait voir un petit massif de géraniums, tout rond au centre de la cour sablée. C'était propre, c'était coquet. Au portail, des roses mousseuses avaient grimpé, ainsi qu'auraient fait des gamins en école buissonnière, et retombaient en touffe sur le mur qu'elles ornaient d'un pompon.

Cette maisonnette était habitée par une vieille fille ayant auprès d'elle sa servante. Mademoiselle Proux, la vieille fille, voyait peu de monde. Et qui voir dans cet endroit où vivaient quelques bourgeois voltairiens et quelques riches cultivateurs? tous se suffisant à eux-mêmes, égoïstes, repliés sur leur personne; ceux-là occupés de dépenser le moins possible de leurs revenus; ceux-ci s'ingéniant à tirer le plus possible de leurs terres; tous stimulés par l'intérêt, la seule passion qui s'étale bien à l'aise, parce qu'elle n'a point de rivales, dans le cœur des campagnards, en dépit des histoires que l'on a bâties sur leur générosité et leur franche hospitalité.

Mademoiselle Proux n'avait point de famille : une cousine avare et désagréable lui restait seule qui ne pouvait lui tenir lieu de ceux qu'elle avait perdus. Cette cousine, une certaine madame Aubry, vivait

chichement à C., une petite ville des environs. Aubry, son mari, avait été longtemps huissier à C., et, malgré sa ladrerie, il n'avait laissé à sa femme en mourant qu'une malice devenue proverbiale et une mauvaise réputation.

Dans la même petite ville était venu s'installer, depuis quelques années déjà, un médecin, le docteur Raymond, sans talent comme sans conscience; mais les malades s'adressaient à lui parce qu'il n'y avait pas de guérisseur qui fût plus près. A l'époque un peu éloignée dont je parle, on ne comptait pas, de même qu'aujourd'hui, un médecin par bourgade; et, de Belmont-le-Château, on allait jusqu'à C. consulter le docteur Raymond. Il était d'ailleurs complaisant, se dérangeait à toute heure du jour et de la nuit, aussitôt qu'on le venait quérir. Il était donc assez occupé. Il ne tracassait pas ses malades, ne leur ordonnait pas une foule de remèdes qui leur sont coûteux; et les paysans aiment assez cela. En somme, il se moquait d'eux, mais leur en imposait avec ses allures désintéressées, et son ton doctoral et familial à la fois.

Un sot qui prend un air bonasse et dit de temps en temps des mots qu'on ne comprend pas, a beaucoup de chances pour réussir auprès des sots. Et celui-là avait réussi; non comme argent : on le disait perdu de dettes; mais comme relations. Le député libéral de l'arrondissement venait le voir et lui demander conseil, quand il faisait ses tournées électorales; et lui s'en prévalait, mais d'une façon si modeste qu'on demeurait persuadé que si le député était député, c'était au docteur Raymond qu'il le devait.



Vous connaissez les personnages. Voyons maintenant quel drame lugubre et sacrilège ils jouèrent. La scène vous est connue aussi : c'est cette honnête petite maison aux murs couleur de laine d'agneau, aux volets couleur d'espérance.

Un jour, Mademoiselle Proux tomba malade, assez grièvement pour qu'on fit venir le docteur Raymond. Celui-ci accourut, et, bien qu'il ne fut pas un aigle en médecine, il avait assez d'expérience et de pratique pour reconnaître au premier coup d'œil que la mort n'était pas loin.

Le médecin partit, promettant de revenir chaque jour. La vieille fille demanda le curé, se confessa, et, lui parlant comme à son meilleur ami, lui dit qu'elle avait l'intention de donner sa fortune aux sœurs de Saint Vincent de Paule de C., à la charge pour elles de fonder un asile et une maison d'école à Belmont-le-Château et aussi de servir une pension viagère de mille francs à Louise, sa servante fidèle et dévouée.

Le prêtre fut prudent et sage. Tout en lui sachant gré de son zèle pieux et sa charité, il questionna la malade, lui demandant si elle n'avait point de famille qu'elle oubliait ; si personne ne pouvait prétendre à son héritage ; si, enfin, ses résolutions étaient prises de telle façon qu'elle n'eût rien à se reprocher devant Dieu.

Mademoiselle Proux répondit que son testament était fait depuis longtemps et qu'elle n'y voulait rien changer ; qu'elle avait une seule parente, une cousine qui demeurait à C., Madame Aubry ; qu'elles étaient brouillées depuis vingt ans, et sur des motifs trop graves pour qu'elle voulût la favoriser ; que, néanmoins, elle lui pardonnait volontiers le mal qu'elle en avait reçu ; que, d'ailleurs, le mari de cette cousine, l'huis-

sier Aubry, avait acheté sa charge avec une somme qu'elle-même, mademoiselle Proux, avait prêtée; somme qui, bien entendu, ne lui avait jamais été remboursée. Madame Aubry vivait, petitement il est vrai, du produit de cette charge qu'elle avait vendue à la mort de son mari; et mademoiselle Proux en ne réclamant rien à la veuve de l'huissier, pensait se montrer assez généreuse pour une parente qui ne lui avait causé que des tourments.

Prise cependant de scrupules, sentant sa fin approcher, et les paroles du prêtre l'engageant à une réconciliation suprême, la malade fit écrire sa servante à madame Aubry, lui témoignant le désir de la revoir avant de mourir. Elle pensait trop au pardon qu'elle devait obtenir de Dieu pour se refuser à pardonner aux autres.



La cousine ne se fit pas prier; flairant une succession, elle arriva incontinent, protestant de la joie qu'elle avait de renouer d'anciennes et bien chères relations. Elle étala scandaleusement les assurances d'un dévouement trop subit pour être sincère; elle dit la douleur qu'elle ressentait de voir mademoiselle Proux souffrante. En d'autres temps, quel n'eût pas été son bonheur? mais il fallait espérer qu'un prompt rétablissement pourrait les rendre l'une à l'autre, leur permettant de jouir d'une amitié ainsi renouvelée; « amitié qui, pour mon compte, concluait madame Aubry, m'est plus précieuse que la vie ».

La pauvre vieille, de cet œil clair qu'ont parfois les mourants dans leurs plus grandes faiblesses, vit à quoi tendait toute cette petite scène de sentiment. Pourtant elle donna à son intrigante cousine, de la main

à la main, les quelques bijoux qu'elle possédait, la priant de les accepter comme un souvenir et comme le gage de leur réconciliation.

Madame Aubry voulait se ménager un bien autre cadeau. Habilement et sans avoir l'air d'y toucher, simulant le désintéressement le plus complet, elle fit jaser la servante. Celle-ci, simple et naïve, et qui était au courant des dernières volontés de sa maîtresse, ne fit aucune difficulté de lui avouer que Mademoiselle Proux laissait tout son bien à une communauté religieuse ; elle ne lui dissimula pas davantage que sa maîtresse lui avait dit qu'elle lui faisait une pension, en reconnaissance de ses bons services.

La veuve de l'huissier s'inquiéta fort. Elle essaya plusieurs fois d'amener la malade à une explication ; elle se heurta à une volonté très ferme. Ne pouvant point y parvenir, elle s'avisa alors de prendre pour confident le docteur Raymond et lui dit la chose, à mots couverts tout d'abord, avec les points sur les i ensuite. Le docteur était assez finaud pour la comprendre avant qu'elle eût parlé, assez cynique pour ne point lui refuser son aide lorsqu'elle se fut expliquée. « D'animaux malfaisants c'était un très bon plat » et tous deux étaient bien faits pour s'entendre.

Le docteur, dûment stylé, et qui venait tous les jours à Belmont-le-Château visiter sa cliente, tourna autour d'elle pour lui rappeler qu'elle avait non loin d'elle une parente dont l'affection et le dévouement étaient grands. Rien n'y fit, et les discours du médecin n'eurent, sur l'esprit de Mademoiselle Proux, pas plus d'effet que le traitement qu'il lui prescrivait n'en avait sur son corps.

L'état de la malade empira. Madame Aubry, voyant que le moment décisif approchait, poussa l'oubli de

soi-même et de ses aises jusqu'à venir s'installer au chevet de sa cousine. Auparavant elle rentrait à C. chaque soir, la ville n'étant guère éloignée que d'un quart de lieue; un beau jour, prétextant de son inquiétude et de son amitié, elle se fixa définitivement dans la maison de celle dont elle convoitait la fortune. Mademoiselle Proux laissa faire; elle n'avait plus la force de ne pas vouloir.



Peu de jours après, Mademoiselle Proux mourut, doucement, presque sans agonie, ayant gardé sur son visage la même sérénité, la même résignation confiante qu'elle avait eues durant sa maladie.

Le docteur, voyant qu'elle ne passerait pas la nuit, était, lui aussi; demeuré dans la chambre de la mourante. Les autres occupations furent, cette fois-là, négligées. L'aubaine était trop belle pour qu'il se souciât d'autre chose. Quand la vieille fille rendit l'âme, tous deux, les deux complices, étaient seuls à épier l'arrivée de la mort. Le médecin descendit aussitôt, alla à la cuisine, et, cherchant un moyen d'éloigner la servante, il lui dit que sa maîtresse se trouvait mal, qu'il fallait qu'elle se dépêchât de porter à C. une ordonnance qu'il griffonna, et qu'elle revînt immédiatement avec les médicaments que le pharmacien lui donnerait. Il jugeait sa présence trop nécessaire pour y aller lui-même. La pauvre bonne voulut envoyer quelqu'un à sa place et monter près de mademoiselle; mais, sur l'assurance du docteur qu'il n'y avait pas de danger immédiat, elle partit en courant, tout en larmes.

Quand le docteur Raymond rentra, Madame Aubry avait déjà fait bien des choses : elle avait pris sous l'oreiller de la morte un trousseau de clefs. Elle avait

remarqué que la morte n'avait jamais voulu s'en des-saisir et qu'elle ne le confiait qu'à Louise, ayant soin de le réclamer quand celle-ci en avait eu besoin pour prendre quelque objet dans le secrétaire ou dans une armoire. Madame Aubry s'attaqua au secrétaire, l'ouvrit, et, au premier tiroir dans lequel elle fouilla, elle aperçut un pli cacheté que son mauvais instinct lui dit être le testament. Elle osa briser le cachet de cire, et elle lut, après diverses recommandations de Mademoiselle Proux à sa servante :

« Je donne et lègue à la supérieure des sœurs de Saint-Vincent de Paule de C. une somme de cent cinquante mille francs que j'ai en actions, obligations et valeurs diverses, et que l'on trouvera chez maître Lehoux, notaire à Belmont-le-Château.

« Je donne et lègue à la même ma maison de Belmont et le pré qui y est attenant, ainsi que ma ferme des Charmes, le moulin et le bois qui en dépendent. Les sœurs de Saint-Vincent devront établir dans la dite maison une école et un asile. De plus, elles devront payer à ma bonne et excellente Louise, que je remercie de ses soins et de sa fidélité, une pension viagère de mille francs, et ce, à partir du jour de ma mort.... »

Mademoiselle Proux laissait également une somme de mille francs pour les pauvres de Belmont; une pareille somme serait consacrée à des messes pour le repos de son âme; enfin elle donnait mille francs à son curé pour être affectés à l'achat d'un ornement d'église. Ces trois mille francs, disait le testament, se trouveraient dans le secrétaire en louis d'or.

Le docteur lut les dispositions de la morte. Il prit le papier, le plia soigneusement et le mit dans la poche de sa redingote. « On ne le trouvera pas là, » pensait-il. Puis il eut une soudaine inspiration de

besoigneux qui veut courir au plus pressé; un tiens vaut mieux que deux tu l'auras : il ouvrit le secrétaire et chercha dans tous les tiroirs l'un après l'autre.

— « C'est étonnant, murmura-t-il, ces trois mille francs en or devraient être là... »

Une idée lui vint et il regarda Madame Aubry qui ne bronchait pas et qui mettait sans dessus dessous un petit chiffonnier :

— « Vous avez pris cet or, n'est-ce pas? »

— Moi! assurément non, » répondit-elle.

Il en était certain maintenant; elle lui mentait impudemment. N'importe, il se tut, se réservant tout simplement une pareille vengeance. Ce n'était point le temps de quereller. Il fallait agir, et promptement.

Qu'allaient-ils faire? Ils ne furent pas longs à combiner leur plan. L'idée du mal vivait assez avec eux depuis quelques jours, pour que l'exécution ne s'en fit point attendre. Ils convinrent entre eux que Madame Aubry aurait les valeurs et la maison de Belmont et que le docteur s'attribuerait la ferme et le moulin.

Madame Aubry mit son châle et se rendit chez maître Lehoux, le notaire. Il était nuit noire. Maître Lehoux se préparait à souper en compagnie d'un de ses collègues des environs venu pour une vente à Belmont.

— « Ma cousine Proux vous demande, monsieur, » dit Madame Aubry en portant son mouchoir à ses yeux.

— « Ho! Ho! fit le notaire, est-ce que cela irait plus mal? »

— Oui, monsieur, ne tardez pas une seconde; elle n'a presque plus la parole. »

Maître Lehoux s'étonna; il croyait que Mademoiselle Proux avait pris toutes ses mesures... probablement elle voulait faire de nouvelles dispositions. Cela se trouvait bien puisque Maître Florent, son collègue de Saint-

Martin, était par hasard à Belmont... et les deux officiers ministériels s'empressèrent de se rendre auprès de celle qu'ils croyaient mourante.



Ils entrèrent : la chambre était à peine éclairée. Sans doute la lumière gênait la malade. Une lampe était placée sur le guéridon, assez loin du lit; l'abat-jour en était complètement baissé, si bien que l'on distinguait très peu les traits de celle qui était couchée dans la blancheur des draps.

Le docteur alla au-devant des notaires et leur dit à voix basse qu'il craignait qu'ils ne fussent arrivés trop tard. Tout en conservant sa pleine connaissance, la mourante n'avait plus guère l'usage de la parole.

Au pied du lit, sanglotant, ou mieux faisant mine de sangloter, madame Aubry jouait à merveille la désolation. Le médecin se tint debout, de l'autre côté du lit; il avait pris dans ses mains le bras inerte de la morte et paraissait compter attentivement les pulsations des artères qui ne battaient plus.

— « Ma cousine, dit madame Aubry, ce sont ces messieurs que vous avez demandés. »

La morte fit un mouvement de tête, comme pour dire qu'elle comprenait.

— « N'êtes-vous pas trop fatiguée, ma cousine? »

La morte fit alors un signe négatif.

— « Pouvez-vous parler, mademoiselle? » interrogea maître Lehoux.

Autre geste du cadavre qui signifiait : non, je ne peux pas parler.

— « En ce cas nous procéderons, par questions, et vous répondrez affirmativement ou négativement. »

La morte baissa la tête en signe d'acquiescement.

— « Vous conservez toute votre liberté d'esprit, mademoiselle? et ce que nous allons écrire d'après vos indications sera bien l'expression de votre volonté? »

La morte fit deux ou trois mouvements de tête successifs, comme pour donner plus de force à son consentement.

— « A qui laissez-vous les valeurs qui sont déposées dans mon étude? » dit maître Lehoux.

Le bras de la morte sembla quitter vivement la main du docteur; il se souleva et désigna madame Aubry qui suivait du coin de l'œil les manœuvres de son complice. Puis la morte parut anéantie par cet effort que les notaires crurent qu'elle avait fait.

— « C'est bien à madame Aubry, votre cousine, que vous léguez ces valeurs? »

La tête obéissante que dirigeait le médecin remua comme pour approuver. Madame Aubry glissa quelques larmes dans sa voix et murmura un « oh! chère cousine! » qu'elle étouffa aussitôt dans un maître sanglot.

— « Et votre ferme des Charmes et ses dépendances? »

Aucun geste cette fois; le docteur ne pouvait pas faire à la morte un mouvement qui, en le montrant, l'aurait trahi. Mais un souffle murmura dans la profondeur de l'alcôve un mot... « docteur... »

— « Avons-nous bien entendu, mademoiselle! Est-ce bien au docteur que vous avez dit? »

La voix fit « oui » presque imperceptiblement.

— « Est-ce au docteur Raymond, ici présent? »

La tête de la morte se pencha en avant d'un coup sec et retomba sur l'oreiller.

— « Et la maison que vous occupez actuellement, mademoiselle? »

On entendit la même voix articuler faiblement « docteur ». Madame Aubry fut indignée; elle se contenta cependant, de peur de faire tout découvrir. Mais c'était odieux, pensait-elle; elle était abominablement trompée; n'avait-il pas été convenu qu'elle aurait la maison de Belmont? Elle regrettait maintenant d'avoir pris les trois mille francs en or qui étaient dans le secrétaire. Le docteur la jouait d'une manière infâme. Ah! si elle n'avait pas eu peur!..

— « Au docteur Raymond? » demanda maître Lehoux.

La morte fit un dernier signe affirmatif et soudain se rejeta violement en arrière comme dans une suprême contraction.

Le docteur Raymond s'était écarté vivement après avoir mené cette lugubre comédie de la mort. Il se pencha tout à coup sur le cadavre.

— « C'est fini, dit-il, elle rend l'âme. »



Hé bien! ces deux misérables ont joui du fruit de leur vol sacrilège. Longtemps ils ont habité la même ville, gênés pourtant l'un près de l'autre, comme tous ceux qui, après avoir été d'accord pour commettre un crime, se méfient une fois qu'ils l'ont accompli. Madame Aubry mourut subitement, sans que Dieu lui eût donné le temps de se repentir. Auparavant elle avait éprouvé le châtimement terrestre qui lui était dû : l'argent qu'elle avait eu de cet héritage ainsi dérobé fut presque totalement englouti dans de mauvaises spéculations financières.

Le docteur Raymond, tout sceptique qu'il était, fut pris plus vite de scrupules. Il fit venir à son service la vieille Louise, la servante de mademoiselle Proux;

et ce fut partout un éloge sur la bonté de son cœur. Louise en fut si touchée qu'elle ne songea pas à se plaindre d'avoir été oubliée dans le testament. Ceux qui, comme le curé, connaissaient les intentions de mademoiselle Proux attribuèrent la révocation de ses premières dispositions au plaisir qu'elle avait eue à se réconcilier avec sa cousine.

Vingt ans plus tard, le docteur Raymond tomba malade; sa conscience parla si haut qu'il fit venir un prêtre ainsi que trois ou quatre de ses voisins. Il se confessa devant eux. Il restitua aux sœurs de charité de C. la part qu'il leur avait volée; et c'est ainsi que, l'autre jour, j'appris cette histoire, en allant visiter l'asile que les sœurs ont établi dans cette maison blanche : vous savez bien, cette maison blanche, à volets verts, et qui aujourd'hui sanctifiée, a toujours sur son mur de clôture près du portail son pompon de roses mousseuses⁽¹⁾.

G. M. DE LA COUTURE.

(1) Tout en étant invraisemblable, cette histoire est absolument vraie, non comme détails, bien entendu, mais comme fond. Le docteur Lauvergne, qui a été longtemps médecin des bagnes de Lorient et de Toulon, cite également quelqu'un qui, de connivence avec une vieille fille, se substitua aux héritiers d'un mort en faisant faire des gestes au cadavre.





LES VACANCES D'UN NOTAIRE.

—
AU CAP NORD!

SOUVENIRS DE VOYAGE.
—

(Suite, voir page 617.)



A grande tribu des Lapons est essentiellement nomade : elle vit entièrement séparée des Suédois et des Norvégiens. Mis en quelque sorte hors de la loi, ses membres, exclus des fonctions publiques, sont aussi exempts de toute contribution et du service militaire.

On ne peut pas affirmer d'une manière absolue que les Lapons sont d'origine mongole où qu'ils descendent de la race des *Finners* qui seuls jadis peuplèrent les côtes septentrionales de la Baltique, mais il est acquis qu'ils furent les premiers habitants de ces vastes contrées arctiques d'où les conquérants germaniques les refoulèrent totalement vers le nord.

Le Royaume Scandinave compte actuellement une population de 15,000 Lapons (il y en a à peu près autant en Russie) divisés en quatre classes ou castes bien distinctes : les *Montagnards*, les *Forestiers*, les *Pêcheurs* et les *Prolétaires*.

Ces derniers sont des parias vivant d'aumônes ou

exerçant des métiers infimes. La plupart ont vu périr leurs troupeaux sous la dent du loup et sont réduits pour vivre à fabriquer des paniers et des corbeilles, à tailler dans le bois et la corne des ustensiles de ménage ou à construire des barques. Leurs femmes préparent les peaux de renne, en fabriquent des chaussures et des vêtements.

Les *Montagnards* habitent les *Fjelds* en été; l'hiver, quand la mousse vient à manquer sur les hauteurs, ils descendent dans la plaine à la suite de leurs troupeaux de rennes, à la découverte de nouvelles pâtures.

Les *Forestiers* sont agriculteurs; ils forment l'aristocratie Laponne. Ils établissent leurs bourgades dans les bois, à proximité d'un cours d'eau et vivent au jour le jour de ce que le sol peut leur donner. Ils possèdent des rennes, parfois quelques moutons, plus rarement des vaches et des bœufs.

Les Lapons *Pêcheurs* résident aux bords des fjords ou de la mer, et s'inquiètent peu de leurs rennes; ils les confient à leurs compatriotes des forêts; pendant la période de la pêche, ils envoient femmes et enfants garder les troupeaux dans la montagne.



Si le chameau est un trésor pour l'Arabe du désert, le renne est presque toute la fortune du Lapon : il se nourrit de sa chair, soit fraîche, soit fumée. En automne, dans les bons pâturages, ces animaux deviennent très gras et mûrs pour l'abattage. Du sang on fait de la soupe ou des boudins très-estimés par les naturels; des nerfs on fabrique des liens ou du fil à coudre, bien plus solide que le vulgaire fil d'Ecosse ou de Lille, de nos ménagères. Les sabots sont réduits

en colle forte et les cornes livrées à la droguerie sous forme de ces menus copeaux qu'employaient nos cordons-bleus avant l'apparition de la gélatine, pour la confection des gelées et aspics; on en fait encore des cuillers et des gâines ou des manches de couteaux. Les os servent à fabriquer des aiguilles qui ne peuvent guère rivaliser avec celles de Scheffield, mais permettent cependant aux Laponnes d'exécuter des ouvrages de couture très-curieux. Les peaux fournissent des couches moelleuses et de chaudes pelisses. Du cuir de la tête et des jambes on fabrique des bottes ou des brodequins imperméables, dans lesquels le foin remplace avantageusement les bas inconnus aux Lapons.

En hiver, attelé à un traîneau, le renne fait franchir à son maître une distance de quinze ou seize milles par jour. Du Cap Nord au golfe de Bothnie il transporte voyageurs et marchandises à travers marais et lacs glacés.

Animal arctique par excellence, le renne à l'état sauvage est beaucoup plus grand que son congénère esclave; il erre par bandes nombreuses à travers les montagnes et les forêts qui s'étendent depuis l'Océan glacial jusqu'à la mer Blanche, se dirigeant, suivant les saisons, de l'Est à l'Ouest ou de l'Ouest à l'Est, à l'instar des *manadas* de chevaux sauvages dans les pampas.

La chaîne des *Kjölenfjelds* traverse la Suède du Nord au Sud; de son versant Est se déroule un désert d'une superficie de quarante milles coupé par des marais, des forêts épaisses entre lesquelles s'étendent des plaines couvertes de mousse blanche. C'est là que le Renne passe son hiver, à l'abri des vents et des grandes tempêtes, n'ayant qu'à gratter de son sabot pointu la croûte de neige pour trouver une herbe succulente.

Au printemps, il monte jusqu'au premier plateau de la montagne et vers les sommets boisés des fjelds où, à défaut de verdure, il trouve la baie bleue dont il est très-friand.

Il ne descend vers l'Océan qu'au moment où éclosent, aux chauds rayons de juillet, les mouches et les frêlons qui le chassent de sa paisible retraite.

Le renne domestique, poussé par son admirable instinct, suit ses frères libres dans leurs pérégrinations, entraînant à son tour ses maîtres dans ce mouvement de migration périodique.



Comme nous venons de le dire, les Forestiers constituent la partie la plus civilisée et la plus fortunée de la race Laponne. Ils résident pendant tout l'été dans les forêts du *Lapmarken* suédois. Chaque famille y habite un espace séparé; elle y construit une hutte en mottes de gazon et un *gall* (grange) à côté d'un terrain clôturé où elle enferme son troupeau de rennes.

Le temps se passe à faire provision de viande, de poisson salé ou fumé et de fromage pour les longues nuits d'hiver.

C'est alors pour les hommes le bon temps de la chasse.

Les Lapons sont d'adroits tireurs; avec leurs carabines grossières ils abattent les petits oiseaux au vol. Ils font une guerre acharnée à une espèce de canard qu'ils appellent le *Canard des arbres*, très-abondant dans ces contrées. Ces volatiles nichent dans le creux des bouleaux et se nourrissent, exclusivement de baies.



Le Lapon Montagnard passe sa vie au sommet des fjelds, sans abri stable, sans cesse exposé aux intempéries des saisons. Dehors nuit et jour à la suite de ses rennes en liberté, son existence est on ne peut plus misérable. Souvent il n'a pas même du bois pour faire du feu et cuire sa soupe ou sécher ses vêtements trempés de pluie ou couverts de givre. Il ne peut être question pour lui de changer de costume : il n'en possède qu'un seul qui finit par le quitter en détail. De là sa malpropreté proverbiale.



C'était une famille de Montagnards que nous trouvâmes installée dans le Tromsö dalen. Elle était composée de père, mère, quatre grands fils, un enfant au berceau (espèce de petit cercueil que la mère porte sur le dos quand elle quitte la hutte), et trois hommes, parents des époux.

Chemin faisant un de nos guides nous raconta sa visite à une Smalah Laponne établie sur les hauteurs des Kjölen. A quelques détails près, son odyssée concorde singulièrement avec la nôtre.

Avant d'atteindre ces déserts aux rochers nus, il avait à traverser d'interminables forêts. Des nuages sombres ceignaient les cîmes des montagnes et ne tardèrent pas à se résoudre en pluie. Rien ne troublait le silence de la forêt que le sifflement du vent et les gouttes d'eau qui clapottaient sur les feuilles des bouleaux grisâtres.

Un chat fut pendant longtemps le seul être vivant qu'il aperçut. Et cependant le pays est peuplé d'animaux sauvages; on y rencontre l'*Elan*, grand comme un bœuf et plus souvent l'*Ours brun* que le Lapon

attaque sans autre arme que son couteau; — *le Loup gris*, la terreur des troupeaux; — diverses espèces de *Renards*, la *Martre* et le *Glouton*, très-commun en Laponie. Cet animal a la taille d'un gros chien braque, mais les jambes beaucoup plus courtes, la queue tronquée, le corps trapu, et en général les formes lourdes. Sa fourrure, d'un brun-marron, avec une grande tâche discoïdale plus foncée sur le dos est très-belle et fort estimée. Sa voracité lui a fait donner le nom significatif qu'il porte. Quand il a trop faim, comme l'hyène, il déterre les cadavres; mais, en général, il s'attaque spécialement aux rennes et aux élans. Comme il ne saurait les atteindre à la course, il a recours à la ruse. Après avoir reconnu les sentiers frayés par les rennes sauvages lorsqu'ils sortent d'une forêt à la recherche d'un pâturage, il s'embusque sur un arbre, bondit sur le premier animal qui passe à sa portée et se cramponne à sa victime avec les griffes et les dents. Le renne court, bondit, se frotte contre les arbres, se roule par terre; vains efforts, le glouton ne lâche sa proie qu'à moitié dévorée.

Notre guide rencontra une foule de *Lemmings*, lapins de Norwège pas plus gros que le rat. Ils ont cinq doigts aux pattes de devant : leur pelage est strié de noir et de jaune verdâtre sur le dos; le ventre et les flancs sont blancs comme neige. Ils vivent dans des terriers et se nourrissent de racines, d'écorce de bouleaux et de mousse.

Ils se multiplient — comme tous les lapins — d'une façon incroyable. Lorsque leur merveilleux instinct leur fait pressentir un hiver rigoureux ils émigrent vers les pays où la température est plus douce et le sol plus nourricier.

A l'époque de l'émigration, ils se réunissent en bandes

nombreuses disposées en colonnes distinctes, larges à peine d'un mètre et se suivant à deux pieds de distance l'une de l'autre. Cette armée de lapins minuscules, régulièrement organisée et divisée en régiments, présente le plus singulier aspect.

Elle suit inflexiblement la ligne droite, à travers les marais, les escarpements des montagnes et le cours des rivières. Rencontre-t-elle une embarcation sur son passage, elle la prend d'assaut et franchit l'obstacle plutôt que de le contourner.

Elle ne voyage que la nuit, campe le jour et dévaste le pays qu'elle traverse.

Un étrange aveuglement pousse ces bestioles en avant, vers le trépas que le Créateur leur réserve périodiquement, pour empêcher sans doute qu'ils deviennent un fléau pareil aux sauterelles d'Égypte.

Les ours, les loups, les renards, les martres, les gloutons et les belettes escortent toujours ces armées et y font des hécatombes. Parfois les *Lemmings* arrivent jusqu'aux grands fjords, se lancent inconsidérément dans les flots et s'y noient par milliers.



J'avais atteint, continue le narrateur, le sommet du fjeld où seul le bouleau projette quelques ramures rabougries sur un fond marécageux; deux rennes détalèrent comme le vent à mon approche.

Je vis à peu de distance s'élever une colonne de fumée : elle me guida vers l'emplacement de la *Gamme* (hutte) établie sur la pointe d'un promontoire s'avancant dans un petit lac. J'arrivais au bon moment, à l'heure où l'on trait les rennes qui descendent en bondissant des hauteurs voisines poussés par une meute de chiens donnant de la voix.

Le troupeau est réuni : il se compose de plus de 1000 têtes. Des fillettes prennent leurs sceaux tandis que les hommes lancent des cordes de fibres de bouleau armées d'un nœud coulant, autour des bois du renne désigné. L'animal résiste quelque peu, mais pas sérieusement et les enfants s'amuse à le lâcher et à le reprendre.

Cette famille se composait de deux hommes, trois femmes et de plusieurs enfants.

Deux des femmes portaient une robe de laine épaisse, très-bigarrée, avec un gros fichu rouge autour du cou; elles étaient chaussées de demi-bottes à pointes remontrantes, en peau de renne avec le poil à l'extérieur.

Leur front étroit mais élevé, leur petit nez épaté, leur bouche largement fendue, leur menton à angle aigu, leurs pommettes saillantes, leurs yeux en amandes et noirs comme du jais, et leur peau bistrée trahissaient l'origine mongole.

L'autre femme, du même type, était mise avec plus de recherche; elle portait deux robes l'une sur l'autre : celle de dessus d'un vert sombre, ne lui venait qu'aux genoux et tranchait disgracieusement sur la robe de bure inférieure. Elle avait la taille prise dans une ceinture où pendaient un couteau, des cuillers, des anneaux en cuivre et d'autres objets bizarres, insignes de la maîtresse de maison.

Quant aux hommes, l'un était entièrement vêtu de peaux de renne luisantes de crasse; l'autre portait une tunique de laine bleue ayant la forme des blouses de nos charretiers.

En été cette blouse est le seul vêtement du Lapon; il y remise son pain, sa blague à tabac, sa provision de fromage et de poisson : jugez du parfum!

Hommes et femmes portent la culotte de peau ou

de grosse laine, maintenue aux reins par une large ceinture de cuir avec gaine pour l'inséparable couteau, et une pochette pour l'argent dans laquelle ils glissent clandestinement quelques figurines en métal, amulettes contre la sorcellerie. A ces ceintures pend encore le sac dans lequel le Lapon serre sa pipe en fer, sa cuiller en corne et son gobelet en bois.

Comme coiffures tous portent de lourds bonnets de forme conique en étoffe foncée.

Les enfants grands et petits étaient empaquetés dans des peaux de renne.



Je reçus un accueil très-cordial au camp; on me fit les honneurs de la gamme. Cette misérable hutte de quatre mètres de diamètre, digne des sauvages du nouveau monde, était construite au moyen de perches de bouleau plantées en cercle et rassemblées au sommet de manière à laisser une ouverture qui fait l'office de cheminée. Cette faible charpente est ensuite revêtue de lambeaux d'étoffes et de vieilles peaux, puis de mottes de gazon que l'humidité fait adhérer entre elles. La science architecturale n'est pas plus compliquée que cela en Laponie. On a supprimé les fenêtres et presque la porte qui se réduit à sa plus simple expression : un trou garni d'une claie par lequel on n'entre que plié en deux. Les aménagements intérieurs sont aussi simples que la bâtisse; pas de meubles; une excavation dans le sol, correspondant avec l'ouverture du sommet de la hutte, et quatre pierres juxtaposées constituent le foyer dans la salle unique et commune à toute la colonie, chiens compris. Deux ou trois casseroles jetées çà et là,

des dépouilles de rennes servant à la fois de sièges et de couches, composent tout le mobilier.



Un jour le peintre français Biard, entrant dans une gamme, aperçut une grande marmite à proximité du feu. Il leve le couvercle et découvre... devinez quoi?... un enfant... qu'on avait déposé là, non pour le cuire, mais uniquement pour le protéger contre le froid.



Je tenais d'abord assez à l'aise dans la *gamme*, mais au moment où, après avoir achevé de traire les rennes, le restant de la famille y fit invasion pour s'abriter contre la pluie persistante, il fallut se serrer de près. Sur ma jambe gauche s'accroupit la grand' mère, ayant deux moutards suspendus à son cou, tandis qu'une couple de chiens de couleur fauve vinrent, sans permission, m'étauçonner du côté droit.

Le feu de bois fut ravivé et l'on suspendit un pot-de-fer qui reçut le cuissot d'un jeune renne égorgé sous mes yeux quelques instants auparavant.

A la clarté de la flamme, je pus examiner à l'aise la figure de nos hôtes : elle respirait la douceur et la bonté. Cette expression était-elle sincère? Rien ne vint la démentir, quoique des voyageurs attribuent aux Lapons un caractère fourbe et farouche se cachant sous les dehors de la bonhomie.

La fumée de bois vert devint bientôt insupportable et nous ressentîmes tous le besoin de nous rafraîchir le gosier irrité. L'estomac séché d'un renne remplaça la cruche à lait; ce bol d'un nouveau genre circula à la ronde, débordant de lait gras et épais : toute la com-

pagnie s'y désaltéra et je bus avec d'autant plus de plaisir que j'étais servi le premier.



Cependant l'eau bouillonnait vigoureusement dans la marmite et le gigot atteignait le degré *psychologique de la cuisson*. La dame du logis le hapa avec un crochet de fer, et le déposa tout ruisselant sur un tablier, qui aurait fait reculer d'épouvante le plus mal-propre de nos marmitons. Sur cette table improvisée, saisissant la gigue à pleines mains, elle se mit à la dépecer « *unguibus et rostro* », se proposant d'en déposer les débris dans une écuelle en bois qu'elle avait à sa portée. Mais elle avait compté sans les moutards et sans les chiens : les uns et les autres vinrent à la curée et une lutte s'établit entre eux pour intercepter les morceaux au passage du tablier à l'écuelle.

On finit cependant par se débarrasser de ces importuns à coups de trique et de vigoureux soufflets. Ce qui resta du gigot fût découpé menu et remis dans une casserole garnie de beurre fortement salé.

Après vingt minutes de cuisson nouvelle le ragoût était prêt et chacun y plongea qui sa cuiller, qui la pince du Père Adam, s'évertuant à amener au jour les meilleurs morceaux.



A peine le dîner était-il terminé qu'il arriva une visite; c'était une belle dame Laponne venue en grand gala du camp voisin. Elle portait une longue robe à manches traînantes en serge bleue, fendue jusqu'à la ceinture : cette fente est bordée d'un large ourlet en

drap rouge aboutissant à un collet Marie Stuart de la même nuance. Ourlet et collet sont ornés de chaînettes, de croix et de figurines en argent. Ces ornements se retrouvent à la ceinture, indépendamment des appendices ordinaires, couteaux, cuillers, etc., etc. Des fils d'argent étaient mêlés à sa chevelure nattée, surmontée d'un bonnet rouge en forme de casque.

Cette Laponne avait une figure joviale et agréable, malgré une teinte rouge trop prononcée qui perçait à travers le bistre de son visage. Seules les chaussures, lourdes bottes velues construites pour traverser les marécages, faisaient tache dans cet ensemble presque élégant.

La visiteuse après quelques légères salutations aux hôtes de céans, prit place dans le cercle autour du feu et commença à jacasser dans une langue pire que l'Iroquois.

Le temps s'était vite écoulé au milieu de ces braves gens : il me restait à peine assez de jour pour regagner mes lointaines pénates. A moitié aveuglé par la fumée, je pris congé de mes hôtes en leur laissant un demi-Louis en souvenir de mon passage.

Tel est le récit de notre brave guide.



La langue Laponne est très-difficile à apprendre à cause du grand nombre de dialectes dont elle est composée; elle est dissonnante et gutturale. — La plupart des Lapons ne comprennent ni le Suédois ni le Norvégien.

Le Lapon est un moulin à paroles; il contracte l'habitude du bavardage pendant les interminables soirées d'hiver, quand les tourmentes l'ensevelissent sous plusieurs pieds de neige et l'isolent avec sa famille du

reste des mortels. Alors pour charmer les longs loisirs on se répète les contes et légendes où les géants et les ogres jouent le grand rôle.

En voici une que j'en emprunte à Rietstap :

Stallo est un ogre féroce et stupide. Le lutin *Askovis* s'est arrangé de façon à vivre à ses dépens et à n'être pas croqué. Un jour cependant le géant parvient à mettre la main sur le nain, mais comme il n'a pas très faim en ce moment il réserve sa capture pour son déjeuner du lendemain. Entretemps ils s'en furent ensemble à la promenade.

Tout à coup *Askovis* s'arrête et s'écrie : « *Stallo*, vois donc ces animaux merveilleux se promenant là-haut derrière les nuages ? » *Stallo* s'écarquille les yeux mais ne voit rien et demande au lutin le secret de sa vue si perçante. — Il ne tient qu'à vous, répond *Askovis*, de voir aussi bien que moi : versez-vous du plomb fondu dans les yeux, vous deviendrez d'abord aveugle, mais après quelques jours, vos yeux s'ouvriront et votre regard sera plus perçant que celui de l'aigle ! »

Stallo veut essayer à l'instant même du moyen. Le plomb fondu crépite dans les orbites de l'Ogre qui pousse des hurlements de douleur. *Askovis* cherche à le calmer et s'engage à le soigner jusqu'à ce que la vue revienne, ce qui arrivera, assure-t-il, à bref délai.

Il tue un agneau gras qu'il se réserve exclusivement tandis qu'il sert à l'aveugle de la viande de chien, arrosée de graisse de mouton.

Stallo trouve son dîner mauvais et coriace, et jure de se venger. Il envoie *Askovis* à l'étable sous prétexte de mener paître les moutons et aussitôt qu'il y est entré, il s'installe devant la porte et fait défiler les moutons un à un entre ses jambes, les palpant tour à tour au passage.

Askovis, qui connaît sans doute le stratagème employé par Ulysse dans la caverne du Cyclope Polyphème, égorge le bélier, revêt sa toison toute saignante et se faufile à la suite du troupeau.

Quand le dernier mouton eût passé sous ces fourches caudines, *Stallo* tout joyeux s'écria : « Maintenant à nous deux, mon fils, vous ne m'échapperez pas. » Mais *Askovis* était déjà loin, emportant les trésors de l'Ogre, qui lui permirent d'aller vivre en grand seigneur au bord de la mer.



A sept heures du soir nous étions de retour à bord, munis chacun d'un souvenir du camp. L'Australien avait acquis un jeune chien qu'il se proposait d'amener dans son *buschrang*. J'avais acheté pour ma part une paire de bottes et un couteau décroché de la ceinture d'un des Lapons; il porte sur la gaine le mot ANHO, nom du propriétaire.



Le Sverre-Sigurdsön mit le Cap sur Hammerfest.

En quittant Tromsö nous entrons en plein *Finmarken*. Jusqu'à Hammerfest apparaissent encore les grandes montagnes couvertes de neige, mais le plus souvent les bords de la mer sont tapissés de fraîche verdure et des forêts de petits arbres garnissent les vallées.

Malgré l'heure avancée, le soleil nous réchauffe de ses bienfaisants rayons : c'est à se croire en pleine Méditerranée plutôt que sur l'océan arctique, à un degré au-delà du cercle polaire. — Mais ce bien-être ne sera peut-être pas bien long; la température au Finmarken est très-capricieuse et ses variations sont brusques et dangereuses. En un rien de temps le ciel le plus limpide

se couvre de noirs nuages, ou les brouillards, nuance aile de corbeau, plongent inopinément le pays dans une obscurité chaotique. A la chaleur succède sans transition un froid intense, et il neige ou il gèle. Nous n'eûmes pas trop à nous plaindre de ces rigueurs, la saison était clémente.



On ne peut pas se faire un idée, nous dit le capitaine, de la force épouvantable des tempêtes qui sévisent en hiver dans ces régions; ainsi à *Vardö*, qui est situé sur une île sans abri, au Nord du Finmarken, en face de l'océan glacial, il arrive que des hommes et des maisons sont soulevés et précipités à la mer.

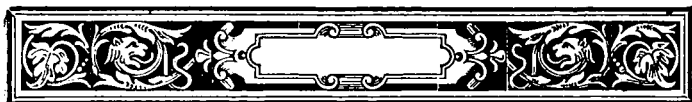
Il y a trois ans, une église solidement construite avait été déplacée tout entière à plus d'un mètre de ses fondements. Mais, ajouta-t-il, ce qui est plus terrible encore pour l'étranger qui séjourne dans ce pays, c'est l'absence complète du soleil pendant neuf mois de l'année; on ne trouve de compensation ni dans un ciel fourmillant d'étoiles étincelantes, ni dans les splendides aurores boréales qui permettent cependant d'éteindre les lampes une heure par jour. On aspire vers le soleil, on escompte avec angoisse les signes précurseurs de son apparition; on dévore des yeux les premiers rayons qu'il projette en pyramide lorsqu'en janvier il se trouve immédiatement sous l'horizon.

A cette époque la nature se réveille peu à peu. Les sommets des montagnes s'éclaircissent, les flots de la mer deviennent transparents et l'astre du jour apparaît brillant au-dessus de la ligne visuelle, salué par une salve d'artillerie tirée du fort de *Vardö*. Le Finmarken tout entier est en fête, un immense cri de joie sort de toutes les poitrines : le jour, voici le jour !!

(*A suivre*).

PAUL. RAEPSAET.





LIBRE ÉCHANGE ET PROTECTION.

LES discussions qui se sont élevées dans le cours des années 1885 et 1886 dans les assemblées législatives de France et de Belgique, au sujet de l'établissement d'un droit d'entrée sur les céréales, et présentement encore la polémique engagée dans notre pays à l'occasion de deux projets de loi à l'ordre du jour, l'un supprimant certains droits perçus sur les fils de coton, l'autre tendant à faire taxer l'introduction du bétail étranger, ont mis aux prises les partisans et les adversaires du libre échange.

La controverse engagée a permis à l'observateur impartial de constater une fois de plus l'existence d'un des vices les plus répandus à notre époque, la prétention à l'omniscience.

Chacun s'est réveillé économiste, et l'on a vu les hommes les plus ignorants des lois économiques, prendre avec solennité et conviction parti pour l'une ou l'autre opinion, le plus souvent sans rien comprendre à l'objet de la discussion.

Un fait encore nous paraît résulter de l'examen des documents de la polémique économique, c'est que, parmi les publicistes et hommes politiques qui échappent au reproche d'ignorance économique, le plus grand nombre se laisse dominer dans le débat actuel par

des considérations nuisibles à la découverte de la vérité. L'intérêt politique, les questions de clocher, d'intérêt privé inspirent en mainte occasion les discours, dirigent les actes des uns, tandis que d'autre part, versant dans un extrême opposé, certains autres se laissent entraîner par un amour inconsidéré des principes théoriques à négliger l'observation des faits qui en rendent la mise en pratique dangereuse ou impossible.

Ceux-là, ne veulent voir que le besoin du moment, ceux-ci, éblouis par le mirage doctrinal, oublient qu'il existe un monde dont ils foulent le sol pour planer dans les sphères de la pure doctrine.

De là vient, qu'aujourd'hui, les deux théories économiques en présence, se dressent devant les yeux du public comme deux rivages trompeurs dont l'approche est semée de gouffres où les nations doivent s'engloutir.

Tout novateur économique est accusé de folie. Aux conseils des doctrinaires réclamant le bouleversement de l'ordre ancien répondent les clameurs des prudents demandant le *statu quo*, l'immobilité.

Nous sommes également adversaires des andaces de la théorie pure et des conseils d'une prudence exagérée. S'il est dangereux de se jeter à corps perdu dans la mêlée, la veillée des armes est mauvaise pour celui qui ne s'apprête pas aux combats de l'avenir. Pour échapper au danger il convient non de jeter l'ancre, mais de reconnaître la route avant de s'engager entre les écueils de la passe qu'il faut franchir. Au milieu des tourbillons et des récifs, il doit se trouver une eau tranquille où le pilote expert peut guider sa barque pour éviter le naufrage; c'est cette voie, que l'homme de bonne foi, que l'esprit de parti ne rend point volontairement aveugle, doit chercher.

Pour se guider dans cette recherche, il convient,

croyons nous, de bien définir les théories extrêmes en présence, et d'interroger les lois premières de l'économie politique pour en déduire la théorie rationnelle véritable et pratique.

L'application des principes établis à la situation présente de notre pays est le corollaire nécessaire de cette première étude.



Du libre échange et de la protection en général.

Deux opinions économiques contradictoires partagent en camps opposés les savants, et plus encore les gouvernants, qui, tous hélas, n'appartiennent point à la première catégorie.

Les deux théories en présence sont le libre échange et la protection. Définissons les deux principes. On donne le nom de protectionnistes aux économistes qui réclament l'établissement de droits prohibitifs, destinés à empêcher la libre entrée des produits d'importation étrangère en vue de favoriser la production nationale. Les partisans de la protection absolue sont peu nombreux aujourd'hui, s'il en est encore, et l'épithète protectionniste est généralement attribuée, à tort le plus souvent, au cercle des économistes qui, admettant la supériorité du principe de la liberté commerciale internationale, proclament la nécessité de l'établissement dans certaines circonstances données, de mesures défensives, en vue de protéger l'industrie nationale contre une concurrence ruineuse et inégale.

L'opinion adverse, et, sans aucun doute, la plus en vogue de nos jours chez les savants, celle qui compte le plus de défenseurs ardents est celle des libres échangistes. Les partisans de ce régime économique

réclament la mise en pratique de la liberté commerciale internationale. Un grand nombre de ses adeptes ne craignent pas de pousser à l'application immédiate de leurs théories.

Pour ces croyants convaincus, le principe de la liberté des échanges internationaux est un dogme indiscutable dont rien ne doit arrêter la mise en pratique, la protection une erreur des sociétés en enfance, cause de tous nos maux économiques.

Entre ces deux opinions contradictoires où se trouve la vérité?...

Pour ne point s'égarer dans une discussion scientifique il est nécessaire de remonter aux principes généraux que la science a déduit des faits du passé. La question étant du domaine de l'Économie politique, c'est aux préceptes fondamentaux de cette science qu'il faut recourir pour en trouver la solution.

Il existe suivant nous une tendance marquée à donner à l'Économie politique en tant qu'elle trace des règles aux gouvernements et au législateur, une portée pratique trop absolue.

On veut transformer une science sociale en code de droit public international : de là vient l'abus dans lequel versent trop souvent ceux qui traitent une question économique spéciale ; c'est le cas des libres échangistes et des protectionistes intransigeants. Il importe de réagir contre ces systèmes extravagants et de définir exactement le terrain du débat économique.

Qu'est-ce que l'Économie politique?... « L'Économie « politique », dit Monsieur Baudrillart, « est la science « qui a pour objet la manière dont la richesse se produit, s'échange, se distribue et se consomme ».

Un savant économiste le Duc de Broglie délimite ainsi la portée de l'économie politique :

« L'Économie *politique pure rationnelle théorique*
« est une *science*, elle enseigne aux esprits cultivés les
« lois qui président *naturellement* à la formation et à
« la répartition des richesses.

« L'Économie *politique appliquée* est un *art*, elle
« enseigne aux gouvernements *les règles de conduite*
« qui favorisent la multiplication des richesses ou pré-
« viennent leur destruction, assurent l'abondance et le
« bon emploi du revenu public. »

Cette distinction est logique et nous satisfait parfaite-
ment. Le mot économie politique pris dans le sens absolu
que lui donnent les économistes cités répond à l'Étymologie
du mot politique (*πολιτικον* veut dire social).

Nous admettons l'existence dans le monde de règles
certaines qui président naturellement à la formation de
la richesse universelle, mais la société humaine n'existant
plus à l'état de nature et se trouvant divisée en nationalités
distinctes, d'autres lois existent qui président à la formation
de la richesse des peuples considérés individuellement et à
son égale distribution entre ceux-ci.

L'économie politique considérée comme science est
la loi sociale *générale* naturelle de l'humanité. L'économie
politique appliquée pratique fixe la loi *spéciale* qui doit
guider les nations diverses. C'est le code des principes
stratégiques des peuples dans la lutte pour l'existence.

Demander davantage à la loi économique serait la
détourner de son objet tel que nous l'avons défini, pré-
tendre la transformer en droit public des peuples, ce qu'elle
n'est pas. Elle est la loi sociale naturelle de l'humanité
ou des peuples. Comme la loi morale elle plane audessus
du droit public qu'elle inspire et limite, mais dont elle
est essentiellement distincte. Ceci posé nous disons que la
distinction acceptée en matière d'Économie politique doit
être également admise si l'on étudie les lois économiques

spéciales qui régissent les rapports économiques d'échange de peuple à peuple.

Certaines de ces lois sont naturellement favorables au développement de la richesse et à sa juste répartition entre les hommes, mais elles n'auront point pour effet de développer la richesse immédiate ou prochaine des sociétés nationales distinctes. Pour qu'il en fût ainsi, pour qu'elle produisît cet effet bienfaisant, il faudrait supposer une société régie par la loi sociale naturelle et non le monde tel qu'il existe, divisé en nationalités distinctes ayant des intérêts contradictoires.

Le plus grand nombre des économistes admettent que dans la pratique certains tempéraments doivent être apportés à la rigueur des principes absolus; mais se refusent à déterminer théoriquement les cas où ces rares exceptions seront admissibles. Leurs récriminations contre le protectionisme ou le libre échange, s'adressent aux défenseurs de la protection théorique ou du libre-échange absolu dont on aurait grand' peine à trouver un adepte sérieux. Ils ne veulent voir que les désastreux effets de l'application de théories exagérées et, se grisant de mots, croient aveuglément aux résultats heureux que promettent les prophètes partisans du libre échange ou du protectionisme jusqu'à l'absurde. Il convient de ramener la discussion engagée entre les libres échangistes et protectionnistes intransigeants et les économistes et hommes politiques pratiques sur son véritable terrain qui n'est autre que celui-ci : Déterminer quelle loi doit dans la lutte économique des nations pour l'existence guider le législateur et l'Économiste soucieux du bien-être de son pays, la loi générale ou la loi pratique.

Notre réponse la voici : nous la formulons dans les propositions suivantes.

I. La mission de l'humanité est de travailler à la conservation, au développement et à la juste distribution de la richesse entre les hommes.

Le libre échange favorise naturellement le développement et la distribution de la richesse.

Les peuples doivent donc en principe établir entr'eux le régime de la liberté d'échange qui les conduit au but qu'ils ont mission de poursuivre.

II. Mais en dehors de leur mission sociale générale les peuples ont une mission spéciale, ils n'ont pas à se préoccuper seulement du bonheur de l'humanité, mais encore du développement et de la distribution de la fortune nationale, c'est-à-dire de l'obtention de la part légitime qui leur revient dans la richesse générale.

Le régime du libre échange doit, s'il est introduit sagement, amener ce partage légitime, mais pour qu'il produise cet effet il faut qu'il existe réellement.

III. Certaines circonstances rendent l'existence du libre échange impossible. En pareil cas la loi de la conservation nationale qui n'est autre que la loi économique pratique s'oppose à l'admission du régime de la libre entrée qui est la négation du libre échange.

IV. Les nations ne pouvant établir le régime du libre échange doivent chercher à s'en rapprocher, pour atteindre ce but, elles doivent rétablir l'égalité rompue dans les rapports internationaux. En pareil cas, la question de la légitimité de l'octroi de la liberté commerciale considérée au point de vue pratique se résume en une question de fait que seuls les intéressés peuvent résoudre : oui ou non la liberté doit elle nuire gravement et irrémédiablement à la conservation et au développement de la fortune nationale? Développons ces principes.

I.

La loi économique naturelle qui doit régler les rapports commerciaux de l'humanité est le principe de la liberté commerciale.

Il est inutile d'insister sur ce point admis par la généralité des économistes sérieux. Tous s'accordent à dire que ce régime aurait pour résultat, s'il se trouvait généralement admis, de développer la richesse générale et d'amener sa juste distribution entre les hommes et les sociétés humaines.

La loi qui préside à toute production utile est celle-ci : produire la plus grande somme de produit en dépensant le moins de capital et de travail possible... Or, n'est-il pas évident, qu'étant donné le principe de la libre concurrence, chaque industrie se fixera nécessairement là où la production sera la plus avantageuse... et s'éloignera des lieux où elle nécessite plus d'efforts...

Ce nivellement s'opérera de lui-même insensiblement ; et chaque famille sociale spécialisera son industrie conformément aux lois que lui impose sa situation géographique et les richesses spéciales que la nature a mises à portée de son activité. Le capital, le travail, la population se porteront naturellement vers les points du globe où ils pourront s'employer le plus utilement.

« *L'humanité, dit le duc de Broglie, y gagnera, « l'ensemble des richesses produites dans le monde « civilisé sera plus considérable; les capitaux dépayés « obtiendront des bénéfices plus élevés, la condition « des populations transplantées sera meilleure.* »

Telles seraient, sans nul doute les bienfaits du libre échange si les barrières internationales se trouvaient renversées. Tel est l'idéal auquel les sociétés doivent

tendre, car toutes indirectement profiteront de l'augmentation de la fortune générale.

II.

La grande loi économique idéale qui préside au développement de la richesse sociale universelle se trouvant démontrée, voyons quel sera au point de vue de chaque société particulière la loi spéciale qui en découle, les devoirs qui en dérivent. Ici la question se complique. Le phénomène que doit produire la liberté des échanges ne peut être atteint sans crises, sans heurts violents pour les nations considérées en particulier.

Si la loi de liberté avait de tout temps été admise, aucune secousse ne serait à craindre, l'activité humaine se serait d'elle-même transportée là où elle devait s'exercer plus utilement, mais en fait il n'en est point ainsi. Des causes politiques et des lois naturelles ont fait qu'il en fut autrement et l'équilibre économique entre les peuples n'existe point. Le progrès de la science, les découvertes de la physique et de la chimie ont brusquement changé les moyens de production, raccourci les distances, facilité les échanges, et l'examen attentif des faits nous oblige de constater que loin de travailler d'un commun effort au bien de la généralité, les nations diverses livrent chacune pour elle-même le combat de la vie. Certains peuples guidés par leur intérêt réclament la liberté de l'échange, d'autres se refusent à l'établir. Telle industrie aujourd'hui prospère dans un pays doit, par la facilité des échanges, disparaître sous le régime de la liberté internationale. Quelle est dans ces circonstances de fait le devoir de l'état.

La mission économique de l'État est double. D'une part il doit tendre à l'extension de la richesse générale de l'humanité, car il doit profiter indirectement de cet accroissement du bien-être.

D'autre part la société nationale doit veiller à assurer la plus grande somme de richesse possible aux citoyens qui la composent, ou tout au moins leur part légitime dans la richesse universelle.

Laquelle de ces deux lois doit primer l'autre?... L'intérêt privé de la société nationale ou le bien-être général de l'humanité doit-il l'emporter?...

Voici, nous paraît-il, la réponse rationnelle : quand en fait le libre échange n'existe point, quand la liberté commerciale octroyée doit créer pour une nation une situation désavantageuse celle-ci doit rétablir l'égalité détruite. La société comme l'individu doit d'abord veiller à sa conservation, c'est le premier des devoirs naturels de tout être physique ou moral. Il résulte de ce précepte que l'intérêt des nationaux doit avoir la préférence chaque fois que l'existence économique d'un peuple se trouve mise en péril certain par la loi favorable aux intérêts généraux de l'humanité. En pareil cas l'application de la loi générale doit être suspendue.

Tout au contraire, la loi économique universelle doit l'emporter, chaque fois que l'existence, la fortune nationale ne se trouvent point menacées d'une ruine certaine ou d'un dommage sérieux.

Tel, est nous semble-t-il, le vrai principe qu'il faut admettre. Si d'un commun accord les gouvernements consentaient à le mettre en pratique, le libre échange s'établirait de lui-même insensiblement et sans secousse par la force même des choses.

La masse des consommateurs réclamerait nécessairement la proclamation du principe de la liberté en cas

d'insuffisance de la production nationale, ou d'infériorité de celle-ci, et les industries inutiles ou établies dans des conditions désavantageuses disparaîtraient pour faire place à des industries plus lucratives.

Placés entre les réclamations du consommateur et les protestations du producteur, la législature et les gouvernants amèneraient avec une juste lenteur la transformation des rapports internationaux, sans provoquer de crise et sans occasionner par des mesures précipitées la perte du capital fixe engagé dans les industries existantes. Il pourra se faire que certains états voient leurs capitaux se déplacer, leur population émigrer; mais la richesse du plus grand nombre des citoyens ne se trouvera point amoindrie et l'état aura rempli sa mission qui est d'assurer le bien-être de tous.

Le capital social d'une nation prise à part sera peut-être réduit en apparence, mais la richesse nationale ne sera point atteinte, car la richesse n'est autre chose que le capital utile et non le capital ou le travail inproductif, ce que semblent disposés à admettre certains économistes libres échangistes fort écouté de la foule.

Pour que la transformation économique puisse produire les résultats heureux que nous venons d'énumérer, il faut donc qu'elle s'opère graduellement.

Il convient de se rapprocher le plus possible du libre échange, il est bon d'accepter parfois une position désavantageuse pour exciter l'activité industrielle; mais il importe de ne pas confondre le libre échange avec les théories qui en prennent le masque et en sont la négation la plus effrontée, telle que celle de la libre entrée unilatérale.

III.

Nous avons démontré que le principe de la liberté des échanges est bienfaisant pour l'humanité prise en son ensemble. Que les peuples considérés individuellement, auraient eux-mêmes un intérêt évident à l'acceptation de ce principe... si sa réalisation était parmi les choses possibles.

Mais que la loi de l'existence propre des sociétés primant celle de l'intérêt de l'humanité, les nations ne peuvent admettre le principe de la liberté que lorsqu'il ne met point en péril leur existence économique et la loi d'égalité, de solidarité sans laquelle le libre échange est un vain mot. Il nous reste à démontrer qu'en fait, certaines circonstances rendent l'octroi de la liberté commerciale impossible, que celle-ci produirait des effets opposés au bienfait que le libre échange vrai doit produire.

Un grand nombre de partisans du libre échange agréent notre système sans oser le professer publiquement. Négligeant l'éternelle et logique distinction de la thèse et de l'hypothèse qui depuis un siècle fait les frais de toute controverse scientifique, ils oublient que l'hypothèse est la base de tout édifice humain.

Du berceau à la tombe l'homme vit au milieu des faits, son existence physique elle-même est un fait. De l'ensemble des faits l'homme a déduit la thèse qui est la vérité, le but, mais qui hélas n'est pas de ce monde. La thèse est la loi rationnelle scientifique idéale... l'hypothèse la loi humaine pratique. Nos contradicteurs se refusent à admettre en économie politique, ce principe qu'ils admettent en mille autres matières.

Renversant l'ordre naturel des choses, ils prétendent faire de la thèse la règle pratique et n'accepter l'hypothèse qu'à titre d'exception rarement admissible.

Pour justifier la mise en pratique de théories économiques dont l'application immédiate est contraire à l'intérêt national, les libres échangistes intransigeants emploient le mode d'argumentation typique des mauvais plaideurs, ce qu'on pourrait appeler le système négatif.

C'est ainsi qu'on voit des doctrinaires invétérés révoquer en doute des faits indéniables et quand ceux-ci les accablent, en nier les conséquences évidentes, ou les causes naturelles.

L'enquête sur le travail national a démontré l'insanité de certaines affirmations niant la baisse des salaires et la diminution de la fortune publique, qu'on se plaisait à affirmer pour en déduire les conséquences les plus hardies.

Nous nous sommes refusés dans cette étude l'emploi de pareils procédés de discussion, dès l'abord nous avons clairement défini notre principe. Le libre échange est la thèse idéale, mais il faut qu'il soit possible de l'établir; nous ajoutons que le plus souvent la mise en pratique immédiate du principe de la liberté commerciale est la négation du principe du libre échange et qu'elle met en péril l'existence économique de la nation qui l'octroie aux autres peuples. C'est ce que nous allons démontrer.



Le libre échange suppose la liberté réciproque entre parties, l'égalité dans les rapports internationaux. Là où l'égalité n'existe point, la liberté commerciale consentie crée pour l'étranger un régime privilégié, elle doit conduire les nations à la ruine.

Il est impossible de définir toutes les causes qui peuvent rendre redoutable l'introduction du régime de la liberté commerciale ou pour mieux dire de la libre entrée dans les rapports internationaux; ces causes sont

diverses, elles dépendent de mille circonstances naturelles ou politiques. Certains obstacles sont généraux à tous les peuples, d'autres spéciaux à telle nation en particulier.

Nous nous bornerons à indiquer les faits les plus patents, ceux que la clameur publique dénonce à l'attention des économistes et des gouvernants.

Le régime de la liberté commerciale est un danger pour l'existence économique de tout état.

1^o Lorsqu'il est substitué brusquement au régime de la protection douanière.

2^o Lorsqu'il est octroyé sans réciprocité.

3^o Lorsque l'impôt national frappe les produits sujets à échange au point d'en modifier le prix de revient.



Les libres échangistes intransigeants soutiennent sans appuyer leur opinion sur aucun fait établi que l'application immédiate de la liberté commerciale dans les rapports internationaux n'aura pas de suites funestes, et qu'en conséquence il n'y a pas lieu d'éloigner la mise en pratique d'un principe, dont on admet d'un commun accord la vérité théorique et les conséquences bienfaisantes. On ne cherche point à nier qu'une perturbation momentanée ne doive se produire par le changement brusque des rapports économiques internationaux, mais le mal sera minime, vu le bien qui succèdera à la crise. Les industries stimulées par l'aiguillon de la concurrence se perfectionneront rapidement, les industries établies dans des conditions mauvaises se transplantent, il y aura évolution mais non diminution de la fortune nationale. Nous avons admis qu'il en serait ainsi si la société humaine formait un seul peuple dont la loi économique serait la liberté commerciale,

nous avons même reconnu que tel serait, selon nous, le bienfait de l'établissement gradué du libre échange.

Les libres échangistes intransigeants soutiennent, que la loi naturelle d'équilibre économique produira pareil effet en toute circonstance entre les nations diverses par l'introduction immédiate de la liberté commerciale dans les rapports internationaux; quelques uns, poussant plus loin leurs affirmations gratuites et osées, prétendent que dans les limites mêmes d'un état particulier le libre échange amènera une répartition plus juste de la richesse; que là où il existe, il a produit non seulement une augmentation de la fortune publique, mais encore l'évolution de celle-ci vers les classes inférieures et amené ainsi un partage plus égal entre les citoyens.

Nous ne pouvons admettre ces prétentions et réclamons instamment l'exemple d'un pareil phénomène économique. Peut-être en serait-il ainsi, si le libre échange eut été dès l'abord la loi internationale admise par une nation tombée des nues, au sein d'une société protectioniste ancienne.

Une horde envahissante et barbare venant d'Afrique ou d'Asie se fixant dans l'Europe civilisée, ou bien encore une nation policée et plus parfaite s'établissant dans un pays où la civilisation est inconnue, pourraient, sans danger, proclamer le principe du libre échange et le mettre en pratique. Le capital et l'activité de ces peuples nouveaux chercheraient et trouveraient d'eux-mêmes leur cours naturel. Tous les citoyens acceptant d'être tributaires de l'étranger pour ce qu'ils ne peuvent produire avantagusement, porteraient ailleurs leur effort...

Tout autrement en est-il de nos sociétés qui sont nées et se sont développées sous le régime tutélaire de la protection. Certains pays moins favorisés de la nature, placés dans des conditions géographiques moins favora-

bles, verront leurs industries déchoir. Des voisins mieux situés, produisant dans des conditions meilleures, leur fermeront le marché international et même le marché national en encombrant celui-ci de leurs produits. Dans les limites même d'un état particulier, la fortune publique passera toute entière aux mains de quelques grands capitalistes ou des gros négociants qui serviront d'intermédiaires au commerce étranger (1).

Qu'importe, disent les partisans de la liberté absolue, l'industrie se perfectionnera, on produira à meilleur marché ou bien les capitaux et le travail opéreront leur évolution vers les industries plus fécondes, la fortune publique s'accroîtra. La théorie est exquise; la pratique et l'expérience démontrent qu'il n'en sera point ainsi.

En fait, le producteur atteint par le libre échange réduira sa production au chiffre de la demande. Le duc de Broglie s'occupant de l'hypothèse, répond aux apôtres de la production à bon marché, avec ce sens pratique qui est le caractère distinctif de son esprit :

« Peut-être le producteur s'ingéniera-t-il pour réparer la brèche faite à son capital à inventer un procédé nouveau, mais encore faut-il que la brèche ne soit pas trop forte. Ce sont les profits qui doivent faire les premiers frais, la mise en œuvre de l'invention; si la somme que le producteur doit distraire de ses profits est trop considérable, le producteur réduira sa production. »

Tel est aussi notre avis, mais une conséquence plus

(1) Des industriels Belges qui se proclament partisans de la liberté commerciale ont transféré leurs filatures de lins d'Allost en Allemagne. L'émigration de l'horlogerie Suisse en Amérique a ruiné Genève.

grave encore peut se produire et s'est produite déjà.

Les producteurs transporteront dans un pays protectionniste leur activité, leurs capitaux et leurs machines, ou bien encore, avant d'en arriver à cette extrémité, réduiront les salaires au risque de provoquer des grèves.

Le besoin obligera l'ouvrier à accepter une réduction minime, mais si celle-ci doit s'aggraver, l'ouvrier à son tour ira porter ailleurs son travail et s'expatriera.

Les libres échangistes, comptant sur l'attachement de l'ouvrier au sol natal, nient ces conséquences. Le capital retiré d'une industrie inproductive, l'ouvrier dont le salaire est insuffisant, chercheront quelque emploi meilleur dans les limites du pays, disent ils...

Le Don Quichotisme libre échangiste les aveugle, et leurs yeux se refusent à voir que toujours et dans toutes les branches de l'industrie parmi les nations multiples qui protègent leurs producteurs nationaux, on se butera à des industries rivales favorisées par la protection.

Ceci sera surtout vrai pour les petits états dont la population fort dense ne pourra trouver l'emploi immédiat de son activité. Devant leurs efforts, les petits peuples verront s'élever de toutes parts une vraie muraille de la Chine, alors que leurs frontières largement ouvertes, permettront à tout venant d'envahir le marché national déjà trop restreint pour le débouché de leur production propre.

La ruine des industries existantes, la perte du capital fixe engagé dans celles-ci, la quasi impossibilité de créer des industries nouvelles, telles seront les conséquences de l'établissement brusque et à haute pression de la liberté commerciale, pour les états qui ont vu naître et se développer leurs industries sous le régime de la protection.

La sévérité des conséquences du principe de la liberté commerciale pour les peuples qui ne craindraient point, dans la situation économique actuelle, de rompre brusquement avec le passé, peut se trouver aggravée par certaines circonstances provenant du fait des sociétés nationales rivales.

Telle est : l'absence de l'inscription du principe de réciprocité dans les traités internationaux. La libre entrée unilatérale est une arme meurtrière. Les peuples qui acceptent le régime de la libre entrée sans réciprocité commettent envers eux-mêmes une tentative de suicide. Ce rapport économique est la négation même, l'antipode du libre échange, son vrai nom doit être la libre entrée. Le libre échange véritable implique la liberté d'exportation, l'égalité dans les rapports internationaux.

L'inscription du principe de la libre entrée dans les traités internationaux constitue en fait l'établissement d'un protectionisme outré, barbare, absurde, anti-patriotique, protégeant l'étranger contre le producteur national.

La libre entrée sans réciprocité a pour conséquences nécessaires de diminuer pour l'étranger le prix de revient de la marchandise qu'il importe sur le marché national en le soustrayant à l'impôt que paie le producteur indigène, alors, qu'elle permet au même étranger, d'empêcher l'exportation en augmentant pour le producteur national le prix de revient de la marchandise amenée par lui sur le marché international.

Sous de pareilles conditions toute concurrence est impossible, le marché national et le marché international demeurent fermés aux producteurs nationaux. Expliquons-nous par un exemple. Les blés étrangers entrent en Belgique sans acquitter aucune charge, alors que

l'on a pu estimer à un franc l'hectolitre l'ensemble des impôts qui frappent le producteur indigène. Le fret est minime, les droits de transport bien que réduits (1) dépassent celui-ci, le prix de revient est donc défavorable au Belge sur le marché national.

Les mêmes blés Belges paient un droit de 3 fr. pour entrer en France, le prix de revient est donc augmenté de trois francs pour le producteur Belge, mis en parallèle avec le producteur français qui comme lui paie l'impôt, l'augmentation est majorée s'il se trouve en concurrence avec le producteur américain, australien ou indien que l'impôt ne frappe point.

La libre entrée unilatérale présente un autre inconvénient fort grave pour l'industrie nationale, celui d'enlever toute fixité dans les prix et toute proportionnalité entre le prix de vente et le prix de revient.

Attiré par la liberté d'importation, le commerce se livre à des spéculations effrénées, ce surtout dans les moments de disette ou d'abondance marquées.

Le commerce des grains a donné lieu à un agiotage insensé. Des fortunes doivent leur origine à un jeu malsain sur les céréales étrangères, des ruines, des débauches rapides ont été occasionnées par des coups de bourse téméraires. Le producteur indigène est victime de ces variations inattendues, qui trop souvent font tomber les prix de vente en dessous du prix de revient. Par suite du défaut de réciprocité, ce même producteur se trouve dans l'impossibilité de profiter du bénéfice de semblables fluctuations sur le marché étranger, la quantité élevée des droits à payer ne lui permettant

(1) On peut les évaluer sans exagération au chiffre minimum de cinquante centimes l'hectolitre pour la petite culture.

pas de profiter de différences minimes dans les prix se chiffrant en décimes, dont les agioteurs et importateurs étrangers bénéficient sur le marché national. En toute occasion, la libre entrée unilatérale met le producteur indigène dans une situation désavantageuse. En cas de disette le marché national est encombré de produits étrangers attirés par l'espoir d'une hausse dans les prix. La trop grande affluence amène bientôt une baisse et les produits dont le prix de revient est élevé se vendent à vil prix. En cas d'abondance l'exportation est arrêtée par les droits prohibitifs qui défendent les frontières des états voisins.

Telle est la position faite à l'industrie nationale par le système de la libre entrée unilatérale (1).

Qui donc oserait nier qu'un état de choses mettant en toutes circonstances l'étranger sur un pied favorisé ne constitue en sa faveur une protection réelle, injuste, antinationale. Soutenir le contraire serait se refuser à constater l'évidence. La réciprocité est donc une condition nécessaire du libre échange. — En thèse générale, la libre entrée unilatérale est une duperie — nous disons en thèse générale, car tout principe absolu mène dans l'application pratique à l'absurde, et nous avons assez souvent protesté

(1) Un exemple récent démontre à toute évidence la vérité de nos assertions. La pénurie des fourrages oblige en automne 1885 les cultivateurs à vendre leurs bestiaux; la Hollande, souffrant de la même disette, jette sur notre marché, seul librement ouvert à ses exportations, une quantité considérable d'animaux et le prix du bétail gras tombe, au lieu de croître en raison de la cherté du prix de revient. Le pays est envahi, la France et l'Allemagne nous ferment leurs frontières par des droits prohibitifs et plus encore par d'habiles tracasseries administratives. La Hollande elle-même qui toujours a importé chez nous le fléau des maladies contagieuses, prétexte l'existence de ces dernières en Belgique pour nous fermer ses portes.

contre l'abus des principes théoriques pour ne point nous exposer à tomber à notre tour dans ce travers. La réciprocité doit exister dans les traités internationaux, comme un principe général qui règle l'esprit des traités, elle ne doit point nécessairement être exigée pour chaque produit en particulier. Si une nation produit dans des conditions plus avantageuses que les peuples voisins une matière quelconque, elle pourra consentir à un léger sacrifice, renoncer à établir des droits sur les produits qui lui font défaut, en vue d'obtenir des avantages et des dégrèvements pour l'industrie qui réclame des débouchés. La Belgique pourra consentir à ne point grever lourdement les blés d'Amérique si celle-ci veut ouvrir ses ports à l'exportation des verres à vitres et autres produits Belges. Mais encore faudra-t-il que la libre entrée entière ou restreinte accordée aux blés étrangers, ne doive point entraîner la ruine de l'agriculture. S'il en était ainsi l'état faillirait à sa mission, qui est de veiller à la fois à l'accroissement de la fortune publique et à sa juste rétribution entre les citoyens.

La justice, la loi de la conservation sociale exigent donc que le principe de la réciprocité préside à la confection des traités internationaux, il est une condition *sine qua non* de l'acceptation du libre échange.... Nous croyons l'avoir démontré.



Un obstacle encore, venant cette fois, non point du fait de l'Étranger, mais, d'une cause interne-particulière à un état donné, s'oppose dans certaines circonstances à l'établissement du régime de la liberté commerciale. Cet obstacle n'est autre que l'impôt qui grève le producteur indigène.

Par suite de causes diverses ordinaires ou extraor-

dinaires, permanentes ou momentanées, dépenses d'utilité, de luxe, de frais de guerre ou autres, la plupart des nations ont établi des impôts qui grèvent lourdement certaines classes de producteurs, et partant augmentent le prix de revient de certains produits, alors que chez les nations concurrentes les produits similaires échappent à l'impôt. La libre entrée doit en pareil cas, ruiner les branches de l'industrie nationale ainsi frappées, si un droit compensateur ne rétablit l'équilibre détruit. Refuser d'établir ce droit, serait créer pour l'étranger non taxé chez lui un odieux privilège. L'exemple donné par la république des Etats-Unis qui a, par l'établissement de droits d'entrée élevés, créé une industrie nationale et payé son immense dette de guerre, montre, à toute évidence, l'utilité de l'établissement de droits momentanés protégeant l'industrie nationale dans le cas où, par suite de circonstances accidentelles, l'impôt grève celle-ci trop lourdement.

Le mot droit compensateur a mis en joie et provoqué les saillies spirituelles de certains économistes pour qui le libre échange est un dogme indiscutable.

La théorie que nous soutenons a été enseignée et défendue par des auteurs sérieux, libres échangistes convaincus, mais se refusant à appliquer leurs doctrines jusqu'à l'absurde.

Adam Smith, s'occupant de l'hypothèse que nous avons supposée, s'exprime ainsi : « Quand un produit national devient l'objet d'un impôt et que le prix de ce produit s'élève en conséquence, il convient de le protéger contre la concurrence étrangère et de rétablir ainsi l'équilibre » (ADAM SMITH. *On the wealth of nations*. L. IV ch. II.)

Le duc de Broglie, Huskinson et nombre d'autres auteurs abondent dans ce sens.

La bonne société des économistes cités nous permet

de nous rire des anathèmes doctrinaires et des joyeuses facéties des économistes doctrinaires et de proclamer que la saine interprétation des principes économiques, corroborée par le témoignage des faits, démontre que si le libre échange est un principe d'Économie sociale ou politique, un axiome théorique, il n'est point une règle inviolable, un précepte du droit des gens, et qu'une foule de circonstances, dont nous avons indiqué quelques unes, rendent le plus souvent son établissement dangereux ou mortel pour l'avenir économique d'une nation prise en particulier.

IV.

L'utilité du régime de la liberté des échanges internationaux est une question de fait que seuls les intéressés peuvent résoudre. Lorsque l'établissement du libre échange est impossible, le devoir des gouvernants est de rétablir l'égalité détruite, mais il importe de ne pas dépasser ce but, et de ne pas détruire l'équilibre, sous prétexte de le vouloir rétablir, en établissant non des droits compensateurs mais des droits prohibitifs.

L'intérêt bien compris des nations doit les guider vers le libre échange, qui est la vérité, le régime idéal, mais il faut tenir compte des droits acquis, des abus existants, aussi bien en matière économique, qu'on s'en préoccupe en toute autre matière morale ou politique.

L'observateur attentif des événements de l'histoire politique et économique moderne constatera aisément qu'en fait il en a toujours été ainsi. La chrétienté s'est inclinée tout entière devant les vérités absolues, proclamées du haut de la chaire pontificale par l'immortel Pie IX, les énergumènes seuls ont réclamé la mise en application immédiate des principes du syllabus. Dans l'ordre économique, on remarque le même phénomène.

En maintes circonstances les doctrinaires libres échangistes ou protectionistes, mis aux prises avec les faits, ont vu l'opinion publique s'insurger contre l'abus des principes extrêmes. Tenant en mains les destinées économiques du pays, ils ont du, malgré leurs folles amours, sacrifier aux clameurs des intéressés les exigences de la théorie pure. Là où ils se sont refusés à tenir compte de la voix populaire, ils ont ruiné l'industrie ou détruit le commerce, selon le côté de la balance qu'ils ont chargé outre mesure.

Le fait a vaincu la théorie, comme toujours il la dominera tant que le monde sera le monde et non une nébuleuse abstraite. Voilà ce qui est, n'en déplaise aux illuminés qui nous menacent de leurs foudres théoriques. Proclamons le bien haut, montrons le danger aux crédules que les feux d'artifices doctrinaires éblouissent encore. Le nombre des croyants *ad absurdum* diminuera de jour en jour. La faim n'est point toujours mauvaise conseillère. L'Europe libre échangiste, s'arme de toutes parts contre les tentatives d'invasion de l'Amérique protectioniste qui paie sa dette immense à nos dépens, et se refuse à accepter plus longtemps par amour des principes le régime injuste du libre échange unilatéral.

Ceci se passe, phénomène étrange, au moment même où le nouveau monde qui sent les représailles le menacer réclame à grands cris de ses gouvernants, protectionistes outrés, des mesures libres échangistes. Les faits eux-mêmes, viennent ainsi confirmer la vérité de la thèse du bon sens, cette thèse que, devant son siècle, le duc de Broglie a exposée d'une façon magistrale dans une note sur la liberté commerciale écrite en 1850 et publiée par son fils en 1883 (1).

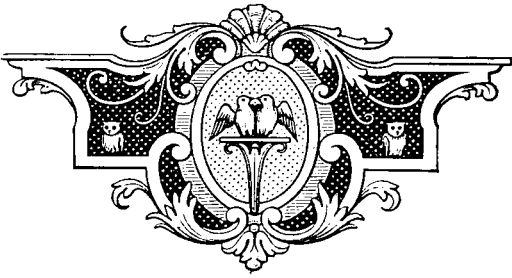
(1) *Le libre échange et l'Impôt*, études d'Économie politique par feu le Duc DE BROGLIE 1883. — Calman, Lévy, éditeurs.

Nous avouons avoir beaucoup emprunté à cette étude, nous en conseillons la lecture à tous les hommes de bonne foi que le parti-pris ne rend point aveugles-volontaires.

(*A suivre.*)

Bⁿ HERMANN DELLA FAILLE.







DIES IRÆ.⁽¹⁾



jour d'une ire profonde
— Jour que l'œil inspiré sonde —
Où Dieu détruira le monde!

Quel effroi se répandra
Quand du ciel qui se fendra
Le grand Juge descendra!

L'appel que l'ange promène,
Au pied de son trône amène
L'immense famille humaine;

La Mort dans l'étonnement
Voit tous les corps s'animant
Surgir pour le jugement.

Apparaît — terreur intense —
Le livre de l'existence,
Matière de la sentence.

Devant le Juge infini
Tout obstacle est aplani :
Rien ne demeure impuni.

Qui nommer alors mon père?
Nul patronage n'opère
Quand le juste à peine espère.

(1) On remarquera que cette traduction reproduit exactement le *rythme* du texte original latin.

Roi redoutable, Dieu bon
Qui fait de ta grâce un don,
Reçois mon âme au pardon.

Des fatigues de ta course
Ta pitié pour moi fut source :
Ne me perds point sans ressource.

L'âpre et long sentier suivi,
Le sanglant sommet gravi
A rien n'auront-ils servi ?

Dieu que rien d'impur n'affronte,
Guéris ma faute et ma honte
Avant le jour du grand compte.

Je gémis, le ver rongeur
Met à mon front la rougeur :
Épargne-moi, Dieu vengeur.

Toi qui fis grâce à la femme,
Grâce au criminel infâme,
Tu remplis d'espoir mon âme.

Indigne, j'en fais l'aveu,
Accueille pourtant mon vœu :
Préserve-moi de ce feu.

Marque-moi ma place au nombre
Des brebis, loin du camp sombre
Des boucs que Satan dénombre ;

Daigne, ayant fermé sur eux
Les abîmes sulfureux,
M'ouvrir les chœurs bienheureux.

De la poussière où je pleure
Et que mon front bas effleure,
En tes mains je remets l'heure...

Jour de larmes et de deuil
Où de la nuit du cercueil
Sortira le misérable !

Jésus, sois-lui secourable.
A l'homme ressuscité
Donne accueil en ta cité.

JEAN CASIER.



BIBLIOGRAPHIE.



Lettres choisies de M^{me} de Sévigné. Beau vol. in-8^o
avec filets rouges. Prix : 4,00. Desclée, De Brouwer
en C^{ie}, Bruges.

LES choix de Lettres de M^{me} de Sévigné ne manquent pas, non plus que les éditions à l'usage de la jeunesse. Mais personne ne nous paraît avoir mieux compris que MM. Desclée, De Brouwer et C^{ie}, les exigences d'une édition de vulgarisation. Leur choix, de tout point irréprochable, est, en outre, fort habile. Tout est savoureux et sain dans ce volume; tout se tient et se complète, les lettres se suffisent ou s'entraident, et si une explication est nécessaire, c'est M^{me} de Sévigné qui la donne par des fragments mis en note, de lettres antérieures ou postérieures. Et puis, nous n'avons plus uniquement les lettres fameuses, les lettres narratives qui se trouvent partout, amputées de leur tête et de leur queue, non; les lettres sont entières, à bâtons rompus, comme elles furent écrites et donnent la physionomie mobile et vraie de celle qui se délassait à les griffonner la bride sur le cou.

L'auteur du recueil, et nous l'en félicitons, semble avoir eu en vue ce mot de J. de Maistre : « Les lettres de M^{me} de Sévigné sont le véritable *Siècle de Louis XIV* ». C'est en effet la peinture des hommes et des choses de ce temps qu'il emprunte à M^{me} de Sévigné, et ces *Lettres choisies* ne se bornent pas à nous mettre en contact avec les célébrités du grand siècle, elles nous renseignent sur l'état des institutions et des esprits à cette époque. Les préférences et les antipathies de la Marquise exigeaient, il est vrai, des réserves, voire des répliques et il y avait là un péril dont les éditeurs se sont adroitement tirés en faisant rectifier les appréciations un peu aventurées de M^{me} de Sévigné, par des contemporains autorisés.



Histoire littéraire et bibliographique des Frères Mineurs de l'Observance de Saint-François en Belgique et dans les Pays-Bas, par le P. F. SERVAIS-DIRKS, *des Frères Mineurs Récollets*. Anvers, typographie Van Os-de Wolf, 1886. 1 vol. in-8° de 456 pages.

ET ouvrage contient l'histoire littéraire et bibliographique de l'ordre de Saint-François de la stricte Observance dans les provinces de cet ordre connues sous les noms a) de province de Flandre, détachée, en 1528, de la province de France et composée des maisons situées dans les états du duc de Bourgogne et du prince-évêque de Liège, comprenant les Flandres, le pays de Liège, de Namur, de Luxembourg et une partie du Brabant; b) de province de Saint-André, composée des monastères de l'Artois et d'une partie du Hainaut jusqu'en 1660, époque à laquelle cette province, à l'exception de Mons et de Tournai, par suite de la paix des Pyrénées en 1659, cessa de faire partie des Etats belges; c) de province de Basse-Allemagne, érigée en 1529, comprenant la Hollande, le Brabant, Anvers et la partie du pays de Gueldre qui compose le Limbourg actuel; d) de province de Saint-Joseph dans le comté de Flandre, détachée, en 1628, des couvents de langue flamande de la juridiction de la province de Flandre.

On sait que Joseph II bouleversa l'organisation des ordres religieux dans les Pays-Bas et que la Révolution française les supprima totalement à la fin du siècle dernier. Depuis 1830 deux provinces de Récollets ont été rétablies en Belgique et dans les pays environnants, celle de la Basse-Allemagne, en Hollande, et celle de Saint-Joseph. A cette dernière appartiennent cinq maisons fondées dans la Grande-Bretagne et en France deux couvents momentanément supprimés.

L'Ordre des Frères Mineurs de l'Observance s'est illustré dans les provinces ci-dessus : a) par de profonds *théologiens*, tels que les PP. Hauzeur, Hérinck, P. Marchant, Bosco, Henno; b) par de savants *interprètes de l'Écriture*, comme Titelmans, Sabout, Smising, Smits; c) par d'habiles *controversistes*, tels que d'Astroy, Hauzeur et autres qui combattirent avec succès dans nos contrées le protestantisme, le baïanisme et le jansénisme; d) par d'innombrables *auteurs ascétiques*; e) par des *hagiographes* érudits, comme le P. Frémaut, l'auteur du *Palmier séraphique*, en 12 vol. in-4°; f) par des *littérateurs*, dont les écrits en langue flamande surtout n'ont pas peu servi à former et à polir notre langue nationale; g) enfin par de zélés et ardents *missionnaires* qui ont grandement contribué à conserver et à vivifier

la foi en Belgique et dans les pays avoisinants ou à la propager au lointain. Parmi ces derniers nous citerons le P. Hennequin, qui découvrit le fleuve Mississipi, et qui est à peine connu dans sa patrie, tandis qu'à l'étranger on a célébré le centenaire de sa découverte et donné son nom à tout un comté d'Amérique, lequel a laissé de la Louisiane une description singulièrement remarquable.

Le livre du P. Dirks nous offre un tableau intéressant de l'activité intellectuelle des Frères Mineurs de l'Observance dans nos contrées, depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours. Ce livre retrace une page glorieuse de nos annales religieuses et littéraires pendant une période de cinq cents ans.

Pour composer son ouvrage le savant religieux s'est livré à de longues et patientes recherches. Il a dû compulsier non seulement les écrits anciens et modernes publiés par ses confrères de Belgique et des Pays-Bas, mais encore lire leurs chroniques manuscrites et grand nombre de leurs ouvrages restés inédits, et qu'il fait connaître.

Au commencement de chaque siècle, le P. Dirks caractérise à grands traits les travaux littéraires de ses confrères qui, dans nos contrées, ont illustré ce siècle; il donne ensuite une courte notice biographique de chaque écrivain dont il indique les écrits. S'il s'agit d'écrivains plus distingués ou dont les écrits sont devenus fort rares, il leur consacre une notice plus étendue. C'est ainsi qu'il nous fait connaître une foule d'ouvrages flamands très anciens, généralement peu connus, et qui sont néanmoins autant de monuments de littérature nationale.

Telle est l'œuvre littéraire et bibliographique du P. Dirks. Cette œuvre par la richesse des détails et des renseignements historiques qu'elle contient, comme par la grande érudition dont l'auteur y fait preuve, a sa place marquée parmi les savantes bibliographies de nos jours en Belgique.

(*Courrier de Bruxelles.*)



Paternité et Maternité dans l'éducation, par le
R. P. FÉLIX, S. J., in-12. Prix : 1 fr. —
Société Saint-Augustin, Bruges.



OICI un petit livre que nous voudrions voir au foyer de chaque famille : le père et la mère y puiseraient une intelligence plus complète de la dignité de leur mission, des devoirs qu'elle leur impose, et du moyen de la bien remplir; ils y trouveraient en particulier des lumières pour choisir avec discernement les maîtres capables de les suppléer dans l'éducation

de leurs enfants. Avec l'autorité que lui donnent les traditions de son ordre, l'ordre enseignant par excellence, et un apostolat d'un demi siècle, avec une éloquence qui n'a pas vieilli, le R. P. Félix démontre et effect cette vérité reconnue par M. Thiers lui-même, que le maître catholique, le religieux et suréminemment le prêtre, sont, mieux que personne, aptes à la grande œuvre de l'éducation de la jeunesse. Si l'action combinée du père, qui est surtout autorité, de la mère, qui est surtout amour, n'est efficace qu'à la condition d'inspirer à l'enfant la *foi* à leur parole, le *respect* pour leurs personnes, l'*obéissance* à leurs volontés, ceux-là seuls pourront continuer et achever leur rôle qui, comme eux et plus qu'eux, sauront se faire *croire* parce qu'ils parlent au nom de Dieu; *respecter*, parce qu'ils se rapprochent davantage de la perfection évangélique; *obéir*, en produisant dans l'enfant la soumission volontaire par le prestige du caractère, et le reflet de l'autorité divine : ceux-là enfin qui ne font pas un métier, mais qui suivent une vocation et qui ont renoncé à la paternité du sang pour être plus complètement, par l'âme et par le cœur, les pères et les mères des enfants qu'on leur confie.

Ces considérations d'une si grande actualité ne seront pas seulement utiles aux parents ; elles donneront à l'enfant une idée juste de la haute dignité du maître, et, au maître, elles rappelleront l'idéal sublime auquel il doit tendre pour n'être pas indigne de sa mission.





TABLE DES MATIÈRES

DE L'ANNÉE 1886.



1^{re} LIVRAISON. — 15 janvier 1886.

	Pages.
I. En Amérique, journal de voyage (<i>suite</i>). ALB. SOLVYNS	5
II. Un ressort politique et social. C ^{to} CONRAD DE BUISSETET. 51	51
III. Le développement agricole et les entraves légales. HERMANN DE BAETS	73
IV. La lutte pour le pain quotidien. RAOUL DU SART DE BOULAND	97
V. <i>Fragments poétiques</i> : Le moine au crucifix. — Sonnet. — Souvenirs d'enfance. — Nuit de malade. — A la Muse.	109
VI. Les Vacances d'un notaire. Au Cap Nord! PAUL RAEPSAET.	117
VII. La tache au plafond. B ⁿ KERVYN DE VOLKAERSBEKE	137
VIII. <i>Bibliographie</i> : Les Chamites en Europe, par PEDRO NADA (E. V.)	149



2^e LIVRAISON. — 15 mars 1886.

I. Rodolphe Töpffer. EUGÈNE DIJON	153
II. Salembier. Chronique brugoise. E. DE PENARANDA.	169
III. Les Nutons. Conte de Noël. FRÉDÉRIC COUSOT.	201
IV. A propos d'un roman récent. L'abbé A. COUSOT.	207
V. <i>Poésie</i> : Gand. — Les Ruines de Saint-Macaire. JEAN CASIER	215
VI. En Amérique, journal de voyage (<i>suite</i>). ALB. SOLVYNS	217
VII. M. Lion. Notice biographique. LÉON DE MONGE	257
VIII. Les Vacances d'un notaire. Au Cap Nord! (<i>suite</i>). PAUL RAEPSAET	267
IX. <i>Bibliographie</i> : L'abbé Hetsch, par l'auteur des Derniers jours de Mgr Dupanloup. (E. D.)	279



3^e LIVRAISON. — 15 mai 1886.

	Pages.
I. Nos Cousins. VICTOR VAN TRICHT, S. J.	281
II. En Amérique, journal de voyage (<i>suite</i>). ALB. SOLVYNS .	307
III. L'Évangile jugé par Sainte-Beuve. L'abbé M. A. COUSOT .	337
IV. Une histoire de la Monarchie de Juillet (<i>suite</i>). RAOUL DU SART DE BOULAND	349
V. Pensées et Réflexions	369
VI. Les Vacances d'un notaire. Au Cap Nord! (<i>suite</i>). PAUL RAEPSAET	371
VII. La Chance du triumvir. HECTOR HOORNAERT.	397
VIII. <i>Bibliographie</i> : Guide pratique pour les élections, par EDMOND DE BOCK, Juge de Paix à Lokeren	411

4^e LIVRAISON. — 15 juillet 1886.

I. Nos Cousins (<i>suite</i>). VICTOR VAN TRICHT S. J.	413
II. La Science et la Morale d'Ernest Renan. J. CAMAUËR .	437
III. Deux Poètes. Lamartine et Eusèbe Planchet. G. M. DE LA COUTURE	479
IV. Le Congo. A. HODISTER	487
V. Les Vacances d'un Notaire. Au Cap Nord! (<i>suite</i>). PAUL RAEPSAET	523
VI. <i>Bibliographie</i> : Le Patron, sa fonction, ses devoirs, ses responsabilités, par CHARLES PÉRIN. — Les Œuvres de Dieu et de la nature. Méditations d'un solitaire. — Vondels Meesterstuk « Lucifer », Treurspel in vijf be- drijven, door A. M. VERSTRAETEN, S. J. (G. W.). — Les beautés du Rosaire, par Mgr CONRAD MARTIN . . .	537

5^e LIVRAISON. — 15 septembre 1886.

I. Deux adversaires du naturalisme. L'abbé M. A. COUSOT	541
II. Coups de fusil. Fantaisie. EUGÈNE DE GROOTE	553
III. En Amérique, journal de voyage (<i>fin</i>). ALB. SOLVYNS .	561
IV. Les Vacances d'un Notaire. Au Cap Nord! (<i>suite</i>). PAUL RAEPSAET	599
V. La tache au plafond (<i>suite</i>). B ^{on} KERVYN DE VOLKAERSBEKE	619
VI. Un coup d'œil sur le Salon de Gand. E. K.	639
VII. Vengeances de femmes. G. MAILLARD DE LA COUTURE. .	655
VIII. <i>Bibliographie</i> : Histoire de Gil Blas de Santillane, par LE SAGE	661



6^e LIVRAISON. — 15 novembre 1886.

	Pages.
I. La Divine Comédie de Dante, sa caractéristique, son idée fondamentale. P. MANSION	665
II. L'Européen au Congo. Acclimatement, maladies et précautions à prendre sous les tropiques. Dr P. DE GROOTE.	697
III. Histoire d'un testament. G. M. DE LA COUTURE	751
IV. Les Vacances d'un Notaire. Au Cap Nord! (<i>suite</i>). PAUL RAEPSAET	765
V. Libre échange et protection. BOB HERMANN DELLA FAILLE	781
VI. <i>Poésie</i> : Dies Iræ. JEAN CASIER	807
VII. <i>Bibliographie</i> . Lettres choisies de M ^{me} de Sévigné. — Histoire littéraire et bibliographique des Frères Mineurs de l'Observance de Saint-François en Belgique et dans les Pays-Bas, par le P. F. SERVAIS-DIRKS. — Paternité et Maternité dans l'éducation, par le R. P. FÉLIX, S. J.	807



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

AUTEURS.

	Pages.
DE BAETS (H.). — Le développement agricole et les entraves légales	73
DE BUISSERET (C ^{te} CONRAD). — Un ressort politique et social .	51
CAMAUER (J.). — La Science et la Morale d'Ernest Renan .	437
CASIER (J.). — Gand. — Les Ruines de S. Macaire . . .	215
Dies Iræ	807
COUSOT (l'abbé A.). — A propos d'un roman récent . . .	207
L'Evangile jugé par Sainte-Beuve .	337
Deux adversaires du naturalisme .	541
COUSOT (FRÉDÉRIC). — Les Nutons. Conte de Noël . . .	201
DE LA COUTURE (G.-M.). — Deux poètes. Lamartine et Eusèbe Planchet	479
Vengeances de femmes . .	655
Histoire d'un testament . .	751
DE GROOTE (EUGÈNE). — Coups de fusil. Fantaisie . . .	553
DE GROOTE (D ^r P.). — L'Européen au Congo. Acclima- ment, maladies et précautions à prendre sous les tropiques . .	697
DELLA FAILLE (BOU HERMANN). — Libre échange et protection .	781
DIJON (EUGÈNE). — Rodolphe Töpffer	153
HODISTER (A.). — Le Congo	487
HOORNAERT (HECTOR). — La Chance du triumvir	397
K. (E.) — Un coup d'œil sur le Salon de Gand	639
KERVYN DE VOLKAERSBEKE (BOU). — La tache au plafond .	137-619
MANSION (P.). — La Divine Comédie de Dante, sa carac- téristique, son idée fondamentale . .	665
DE MONGE (LÉON). — M. Lion. Notice biographique . . .	257
DE PENARANDA (E.). — Salembier. Chronique brugeoise .	169
RAEPSAET (PAUL). — Les Vacances d'un notaire. Au Cap Nord!	117-267-371-523-599-765
DU SART DE BOULAND (RAOUL). — La lutte pour le pain quotidien	97
Une histoire de la Mo- narchie de Juillet . .	349
SOLVYNS (ALB.). — En Amérique, journal de voyage . 5-217-307-561	
VAN TRICHT S. J. (VICTOR). — Nos Cousins	281-413 <i>H</i>

ce n'est qu'une amorce destinée à déterminer les Industriels
concours.

C'est là une erreur, attendu que l'intention des promoteurs du concours est de donner aux jurys la faculté de scinder le cas échéant les prix, afin de récompenser le ou les industriels qui, sans réaliser le desideratum imposé, s'en seront le plus rapprochés. On irait même dans cet ordre d'idées jusqu'à distribuer les prix entre les plus méritants des exposants si aucun progrès réel, sur ce qui existe aujourd'hui, n'était réalisé dans la classe de concours.

Ce sera donc le même système de distribution de récompenses que celui toujours suivi jusqu'à présent, avec cette différence qu'au lieu de recevoir une médaille ou un diplôme, les exposants recevront à la fois le diplôme, la médaille et une prime en argent.

L'impulsion que doit donner au Commerce et à l'Industrie un pareil système de récompenses n'est pas douteuse, et il est partout considéré comme étant de nature à donner les meilleurs résultats.

Une Exposition Internationale d'Importation et d'Exportation sera annexée au concours.

Le Comité est occupé en ce moment à l'achèvement du Règlement Général et nous comptons pouvoir prochainement donner à nos lecteurs des détails complets sur cette vaste entreprise.

Le Gouvernement vient de mettre en adjudication la grande colonnade qui doit réunir les deux grandes annexes de l'Exposition de 1880 à l'ancienne Plaine des Manœuvres.

Nous venons de recevoir la livraison spécimen du **Grand Dictionnaire français-néerlandais et néerlandais-français**. Ce dictionnaire, édité par Alphonse Greuse et Cie, à Bruxelles, doit former deux tomes volumes in-4°, à trois colonnes, de 1,700 pages chacun, au prix modique de 1 fr. 25 c. la livraison de 96 pages. Une livraison doit paraître tous les mois. L'auteur est le philologue M. J. Van de Velde, qui a fait ses preuves. Une première édition, qui parut il y a plus de trente ans, et qui n'est plus dans le commerce, eut un succès mérité. L'orthographe flamande ayant subi des modifications en 1864, et l'orthographe française elle-même se trouvant notablement changée par l'Académie dans sa dernière édition de 1877, il devenait urgent de doter la Belgique d'un nouveau dictionnaire qui depuis tant d'années fait défaut. Si nous pouvons en juger par le spécimen que nous avons sous les yeux, le dictionnaire de Van de Velde dépassera de loin tout ce que nous avons vu publier chez nous et en Hollande en fait de lexiques nationaux. Il contiendra au minimum 25,000 mots de plus que l'ancien.

Une innovation heureuse, à laquelle nous applaudissons parce qu'elle aplanira bien des difficultés et des discussions scolastiques, est celle que l'auteur a eue de distinguer par une marque tous les termes qui sont sanctionnés par l'Académie française. M. Van de Velde donne, en outre, ce que nous n'avions jamais fait, l'origine ou la dérivation des mots français.

Ajoutons que la traduction de chaque mot est faite de la manière la plus claire et la plus judicieuse. Dans un avis qui précède le spécimen, l'auteur promet également l'étymologie des mots flamands. L'enseignement y trouvera certainement son profit. Les deux beaux volumes que doit former le dictionnaire constitueront ainsi pour notre pays un véritable monument. Le livre manquait. Depuis que la Belgique existe, il n'a jamais été publié rien de complet, rien de sérieux. La première édition elle-même n'était qu'un bel essai. L'utilité de ce dictionnaire sera comprise et appréciée par tous ceux qui étudient les deux langues officielles de nos diverses provinces, mais son usage sera, nous en sommes sûr, encore plus hautement reconnu par les personnes qui, par suite de leurs fonctions, auront besoin de le consulter. Magistrats, prêtres, professeurs, notaires, avocats, bourgeois, instituteurs, commerçants et industriels voudront posséder deux volumes qui leur serviront souvent de talisman pour les tirer d'embarras dans le choix d'un mot. Les jeunes gens aussi qui aiment à s'instruire voudront les posséder. Il en faudrait mettre un exemplaire dans les bureaux de tous les Ministères, de toutes les administrations publiques wallonnes et flamandes, ainsi que sur les rayons de toutes les bibliothèques de quelque importance.

L'impression est belle, grâce aux presses de M. Weissbruch, imprimeur du Roi, et nous pouvons affirmer que la correction typographique, qui laisse à désirer dans beaucoup de dictionnaires que nous connaissons, est très soignée, ce qui est une condition de succès pour les ouvrages de cette nature. La livraison spécimen sera expédiée *gratis* à tous ceux qui en feront la demande par lettre ou carte postale.

S'adresser aux éditeurs du Magasin littéraire, pour la souscription et pour l'envoi d'une livraison spécimen.

La Belgique électorale en 1886 sous forme de lettres à un électeur, contenant une vue d'ensemble sur les deux partis; quelques considérations sur la lutte; une revue de tous les arrondissements avec mention des principaux lutteurs; une liste complète des 638 Conseillers provinciaux, des 130 Représentants; des 69 Sénateurs et des 238 membres du Congrès national avec indication de leurs opinions politiques	fr. 4,00
Recueil des réglemens provinciaux de la Flandre Orientale avec la Constitution, la Loi communale et la Loi provinciale, ces 2 dernières annotées par M. O. De Grève, Greffier provincial, et Seresia, conseiller provincial	» 5,00
Table alphabétique des lois, arrêtés et instructions publiés au <i>Mémorial</i> administratif de la Flandre Orientale de 1830 à 1880, par d. P., Chef de bureau au Gouvernement provincial	» 5,00
Les troubles de Renaix, compte-rendu sténographique des débats	» 2,00
La France Juive, par Drumont, 2 vol.	» 7,00
La France Juive devant l'opinion, id.	» 3,50
Liste des Franc-maçons	» 3,50
La charité en action	» 3,00
Almanach catholique de la Belgique, luxe, illustré	» 5,00
Id. id. id. demi luxe, id.	» 3,00
Id. id. id. ordinaire, id.	» 1,00
Almanach de Notre Dame des Ermites, id.	» 0,50
Mariën-kalender id.	» 0,75
Almanach des enfants id.	» 0,50

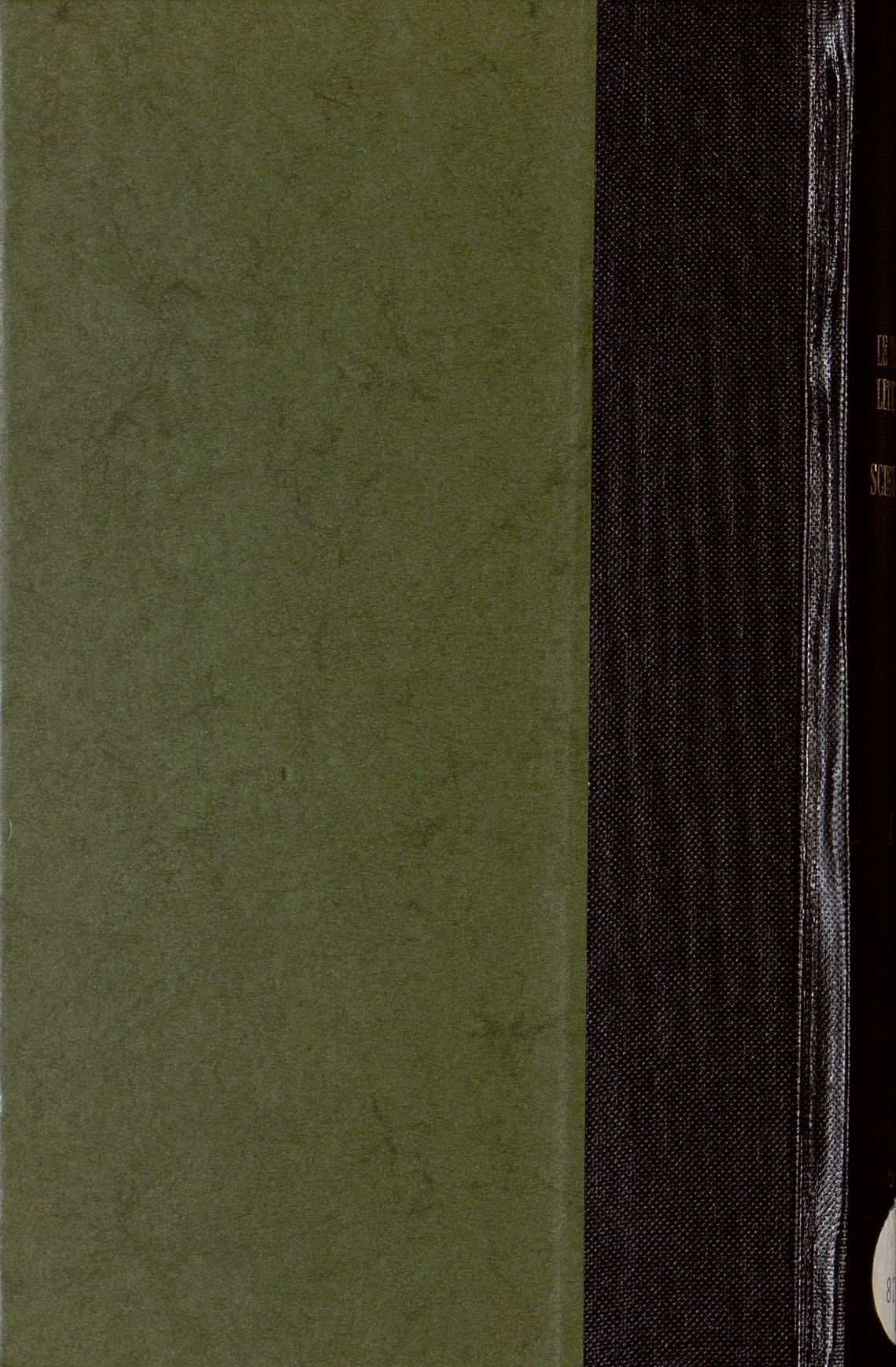
LE MAGASIN PARAÎT :

le 15 Janvier, le 15 Mars, le 15 Mai, le 15 Juillet, le 15 Septembre
et le 15 Novembre, par 120 pages environ.

L'ABONNEMENT EST DE 10 FRANCS PAR AN POUR LA BELGIQUE,
(11,50 POUR L'ÉTRANGER.)

SOMMAIRE :

I. La Divine Comédie de Dante, sa caractéristique, son idée fondamentale.	P. MANSION.
II. L'Européen au Congo. Acclimatement, maladies et précautions à prendre sous les tropiques	Dr P. DE GROOTE.
III. Histoire d'un testament	G. M. DE LA COUTURE.
IV. Les Vacances d'un Notaire. Au Cap Nord! (suite)	PAUL RAEPSAET.
V. Libre échange et protection	BOB HERMANN DELLA FAILLE.
VI. Poésie : Dies Irae	JEAN CASIER.
VII. Bibliographie . Lettres choisies de M ^{me} de Sévigné. — Histoire littéraire et bibliographique des Frères Mineurs de l'Observance de Saint-François en Belgique et dans les Pays-Bas, par le P. F. SERVAIS-DIRKS. — Paternité et Maternité dans l'éducation, par le R. P. FÉLIX, S. J.	



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.